BYZANCE ET LES ARABES

Tome II

LA DYNASTIE MACÉDONIENNE

Première Partie

Imprimerie UNIVERSA, Wetteren (Belgique)

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

CORPUS BRUXELLENSE HISTORIAE BYZANTINAE, 2, 1.

A. A. VASILIEV

BYZANCE ET LES ARABES

TOME II

LES RELATIONS POLITIQUES DE BYZANCE ET DES ARABES LÀ L'ÉPOQUE DE LA DYNASTIE MACÉDONIENNE

(LES EMPEREURS BASILE I, LÉON LE SAGE ET CONSTANTIN VII PORPHYROGÉNÈTE)

867-959 (253-348)

PREMIÈRE PARTIE

LES RELATIONS POLITIQUES DE BYZANCE ET DES ARABES À L'ÉPOQUE DE LA DYNASTIE MACÉDONIENNE

PREMIÈRE PÉRIODE : DE 867 À 959

BRUXELLES
FONDATION BYZANTINE
RUE DU MUSÉE, 5
1968

A. A. VASILIEV

BYZANCE ET LES ARABES

TOME II, 1re PARTIE

CORRIGENDA et ADDENDA

P. 52, l. 2 : *au lieu de* Rabḥā, *lire* Rabāḥ.
P. 62, u. : *au lieu de* erre, *lire* terre.
P. 63, u. : *au lieu de* a, *lire* la.
P. 65, p. u. : *au lieu de* aṣ-affār, *lire* aṣ-Ṣaffār.
P. 66, l. 6 : *au lieu de* Garānīq, *lire* Ġarānīq.
P. 67, n. 3, l. 2 : *après* les Arabes, *restituer* :.
P. 81, n. 2 de la p. 80, l. 9 : *au lieu de* 79, *lire* 879.
P. 83, n. 1, l. 1 : *au lieu de* al-Gauzī, *lire* al-Ǧauzī.
P. 103, n. 6, l, 1 : *au lieu de* abarī, *lire* Ṭabarī.
P. 104, n. 1, l. 9 : *au lieu de* Ascho, *lire* Aschot. *Ajouter* Sur l'avènement de Ašot, voir V. Hakobian, dans *R.E.Arm.*, II, 1965, pp. 273-282. *A la fin de cette note, supprimer* Voir Addenda.
P. 126, l. 17 : *au lieu de* nayant, *lire* n'ayant.
P. 141, l. 9 : *au lieu de* verons, *lire* verrons.
P. 146, n. 4, l. 5 : *au lieu de* dimache, *lire* dimanche.
P. 147, l. 7 et p. 465, col. 1 : *au lieu de* Scalleta, *lire* Scaletta.
P. 150, n. 1, l. 2 : *au lieu de* 2 E, *lire* 2e.
P. 155, l. 2 : *au lieu de* comtre, *lire* contre.
P. 162, n. 1, l. 1 : *au lieu de* *èδ*, *lire* *δè*.
P. 162, l. 5 : *au lieu de* Qasim, *lire* Qāsim.
P. 207, l. 10 a f. : *au lieu de* missionaire, *lire* missionnaire.
P. 217, l. 4 : *au lieu de* Baradaw, *lire* Bardaw.
P. 232, l. 7 : *au lieu de* s'aggravait, *lire* s'aggravaient.
P. 232, l. 14 a f. : *après* Constantinople, *remplacer la virgule par un point.*
P. 241, l. 7 : *au lieu de* ayr, *lire* Ḥayr.
P. 241, l. 15 : *au lieu de* Gausaq, *lire* Ǧausaq.
P. 262, n. 5, l. 1 : *au lieu de* p. 220, *lire* p. 208.
P. 264, l. 9 : *au lieu de* al-Arman, *lire* al-Armanī.
P. 265, l. 8 : *au lieu de* Sa'd, *lire* Sa'īd.

P. 269, n. 2, l. 4 : *au lieu de* συνονὴν, *lire* συνωνὴν.
P. 279, l. 5 et p. 305, l. 1 : *au lieu de* Tuġğ, *lire* Ţuġğ.
P. 296, l. 2 : *au lieu de* Aprè ss'être, *lire* Après s'être.
P. 308, l. 7 : *au lieu de* ābir, *lire* Ṣābir.
P. 359, l. 6 : *au lieu de* greccomme, *lire* grec comme.
P. 362, n. 1, l. 6 : *au lieu de* Kayğalağ, *lire* Kayġalaġ.
P. 368, n. 1, l. 2 : *au lieu de* dt, *lire* de.
P. 384, l. 9 a f. : *après* Sātīdamā, *ajouter* prisonnière.
P. 417, l. 1 : *au lieu de* calture, *lire* culture.
P. 417, l. 10 a f. : *au lieu de* ūlī, *lire* Ṣūlī.
P. 419, l. 4 : *au lieu de* thèdr, *lire* thèse.
P. 423, l. 16 a f. : *au lieu de* pac, *lire* pas.
P. 448, col. 1 : *au lieu de* Daphnopathès, *lire* Daphnopatès, 361, 425.
P. 453, col. 2 : *avant* Levidis, *ajouter* Levčenko, 431.
P. 453, col. 2 : *après* Lewis A. *ajouter* Lewis B., 431.
P. 468, col. 2 : *après* ostiaire, *ajouter* ostikan, 116.

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

Lorsque, après la publication de l'édition française de A. A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes*, tome I, *La dynastie amorienne*, on songea à la préparation d'une édition française du tome II, *La dynastie macédonienne*, mon regretté collègue et ami Henri Grégoire ne me chargea particulièrement que de la traduction des textes arabes donnés en appendice, s'étant réservé la traduction et la mise à jour de l'exposé proprement historique de ce tome. La traduction des sources arabes, augmentée de plusieurs textes nouveaux, a paru en volume séparé en 1950, comme 2e partie de l'ensemble. Il serait trop long d'expliquer les raisons pour lesquelles l'exposé historique, constituant la 1re partie, ne voit le jour qu'aujourd'hui.

Quelques mois avant mon séjour de 1963 à Dumbarton Oaks, j'eus le plaisir de voir à Paris Henri Grégoire. Je lui montrai une partie du travail de traduction et mise à jour de l'ouvrage de Vasiliev, auquel j'avais procédé moi-même pour mon travail personnel et mon enseignement, et il me donna carte blanche pour le continuer et le mener à terme. J'y travaillai, en 1963, à Dumbarton Oaks, dont la riche bibliothèque me fut d'un grand secours et où j'eus la chance de pouvoir consulter l'édition personnelle de Vasiliev, que ce grand savant, travailleur infatigable, avait enrichie de précieuses additions et notes marginales. Depuis, Henri Grégoire a disparu, et il ne verra pas, malheureusement, la publication d'un ouvrage auquel il s'était intéressé de très près et où il est présent par son inspiration et par les nombreux travaux qu'il a consacrés à cette période de l'histoire byzantine et qui ont été abondamment mis à profit.

Mon travail fut soumis au Comité de rédaction de *Byzantion*, qui, après l'avoir examiné, a bien voulu se charger de le faire imprimer et à qui vont mes remerciements les plus sincères.

La nouvelle édition française n'est pas une traduction pure et simple de l'original russe ; ce n'en est pas non plus une refonte complète. Le lecteur familier avec l'ouvrage original s'apercevra facilement que les grandes lignes de l'exposé de Vasiliev, la disposition

des chapitres, l'essentiel des notes abondantes, sont restés les mêmes. Mais il est bien évident qu'un ouvrage paru en 1902, et considéré à juste titre comme capital dans l'histoire des relations de Byzance avec les Arabes, devait être mis à jour et qu'un certain nombre de modifications et d'additions devaient y être apportées, afin de tenir compte des travaux parus depuis un demi-siècle. Il serait trop long de donner le détail de toutes ces modifications et additions.

Je dirai seulement que, dans les parties relatives à l'Italie du Sud et à la Sicile, des additions ont été faites d'après l'ouvrage capital de J. Gay sur l'Italie méridionale, paru en 1904, après le livre de Vasiliev, la seconde édition de la *Storia dei Musulmani di Sicilia* de Amari, par C. A. Nallino, et différents travaux plus récents sur les Omeyyades d'Espagne, les Aġlabides et les Fāṭimides. En ce qui concerne l'Orient, quelques changements ont été faits dans l'exposé relatif aux campagnes de Basile Ier, à l'activité de Nicéphore Phocas l'Ancien, à la guerre bulgare et à la date de Bulgarophygon, à l'affaire de la trahison d'Andronic Doucas avec ses différentes implications, aux relations entre Romain Lécapène et l'Iḫšīd d'Égypte, aux campagnes contre le territoire byzantin de l'émir hamdānide Sayf ad-dawla, aux rapports de l'Arménie avec les Hamdānides et Byzance. Différents aspects de ces questions posent des problèmes pour lesquels des solutions ont été proposées. On trouvera dans le texte et les notes l'indication des principales additions et modifications. Les notes montreront qu'on a utilisé un grand nombre d'articles et de livres consacrés à des faits de l'histoire de Byzance et de ses relations avec les Arabes, parus depuis 1902, et qui ont pu fournir certaines précisions ou provoquer de nouvelles interprétations.

Dans tout ce travail, j'ai été particulièrement aidé et soutenu par M. Paul Orgels, à qui j'exprime ici mes chaleureux remerciements. Ses observations et sa connaissance profonde de l'histoire de Byzance m'ont été souvent d'un grand secours. Il a fourni, en outre, une précieuse contribution à la rédaction de l'Appendice, par ses observations sur la lettre d'Aréthas à « l'Émir de Damas » et sa révision de la traduction des lettres de Nicolas Mystique.

On trouvera, à la fin du volume, une liste d'additions et corrections, dont certaines à la 2e partie de l'ouvrage, à laquelle je prie le lecteur de bien vouloir se reporter.

Marius CANARD.

PRÉFACE

Nous avons jugé inutile de reproduire dans cette édition française de l'ouvrage de A. A. Vasiliev sur les Relations politiques de Byzance et des Arabes à l'époque de la dynastie macédonienne, l'avant-propos qu'avait rédigé l'auteur, car il n'offre plus qu'un intérêt rétrospectif. Il concernait, en effet, le volume précédent, relatif à la dynastie amorienne, et répondait aux observations et critiques que divers savants avaient présentées dans leurs recensions de ce volume. Nous ne rappellerons que quelques traits de cet avant-propos.

Parmi les ouvrages de littérature hagiographique que lui signalait Loparev, il y avait la *Vie de Saint Barbaros* (1). Vasiliev expliquait pourquoi il n'avait pas cru devoir tenir compte de cette *Vie*, dans laquelle il est indiqué que les Arabes seraient venus en Grèce à Ambracie, en Épire, en raison du vague du récit, de l'époque tardive à laquelle cet ouvrage avait été composé (probablement le XIVe siècle) et de l'impossibilité de rapporter son témoignage à des événements connus de nous par d'autres sources.

Répondant à l'observation de Palmieri (2), relative à la non-utilisation de Alf. AIROLDI, *Codice diplomatico di Sicilia sotto il governo degli Arabi*, Palermo, 1789, Vasiliev montrait que les prétendues lettres aglabites ou fāṭimites citées dans cet ouvrage n'étaient qu'une falsification de G. Vella (3), chapelain de l'Ordre de Jérusalem et Maltais.

(1) *Κωνσταντίνου Ἀκροπολίτου Λόγος εἰς τὸν ἅγιον Βάρβαρον. Παπαδοπούλου Κεραμέως Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, t. I (1891), p. 408-409. Voir JACIMIRSKIJ, *Extraits des manuscrits slaves. Textes et remarques.* Moscou, 1898, pp. 34-40, 41-55, particul. p. 39 ; Chr. LOPAREV dans *J.M.I.P.*, 1901, novembre, p. 189. Sur cette *Vie*, cf. *Byzantion*, 31 (1961), pp. 309-313.

(2) *Rivista Bibliographica Italiana* (Firenze), VI (1901), n° 1-2, p. 4.

(3) Voir à ce sujet AMARI, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, I, Préf., pp. XI-XII (2e éd., p. 6 sqq. avec les remarques de Nallino).

Vasiliev exprimait, d'autre part, ses remerciements à son maître V. R. Rosen, auquel était dédié le présent volume sur la dynastie macédonienne et qui avait revu ses traductions d'auteurs arabes, ainsi qu'à un certain nombre de savants comme P. V. Nikitin, N. A. Mednikov et S. A. Jebelev, au conservateur du Département Oriental du British Museum, A. G. Ellis, et enfin à la Faculté Historico-Philologique de l'Université de Pétersbourg.

CHAPITRE I

L'empereur Basile I le Macédonien
(867-886)

Basile I, qui était monté sur le trône après avoir assassiné traîtreusement son prédécesseur, se montra un souverain ferme dans sa volonté et déterminé dans sa politique. La tâche principale de son règne fut la lutte contre le monde musulman.

On ne peut méconnaître que la situation de Byzance vis-à-vis des autres états contribuait on ne peut mieux à donner à Basile I la possibilité de porter toute son attention sur la lutte contre les Arabes et d'y consacrer toutes ses forces. Jetons un coup d'œil sur la situation générale des différents états, en particulier de ceux qui étaient voisins de Byzance, à l'époque des années 60-70 du IXe siècle, et commençons cet aperçu par l'Orient, à savoir par l'Arménie. Cet aperçu nous permettra de nous représenter plus clairement lès conditions favorables dans lesquelles s'est trouvée Byzance sous Basile I pour lutter contre les Musulmans.

A l'époque où régnait le premier représentant de la dynastie macédonnienne, l'Arménie traversait une importante période de son histoire. Le Bagratide Ašot, un des meilleurs souverains de l'Arménie, qui avait admirablement compris la situation tant intérieure qu'extérieure de l'Arménie et les besoins de son pays, particulièrement épuisé (1) par la lourde sujétion que faisait peser sur lui le califat aussi bien que par ses constantes discordes intestines, chercha avec succès à obtenir son indépendance, et dans les années 80 du IXe siècle, comme nous le dirons plus loin, Ašot reçut la couronne royale aussi bien du calife arabe que de l'empereur byzantin. Comme d'une part l'Arménie fut très occupée par l'organisation de ses propres destinées, comme d'autre part Byzance,

(1) Voir ce que dit d'Ašot I, par exemple, Asolik, *Hist. Universelle*, trad. N. Emin, Moscou, 1864, p. 107 (en russe), trad. Dulaurier et Macler, Paris, 1883-1917, pp. 7-8 ; trad. Gelzer et Burckhardt, Leipzig, 1902, III, 115-116.

sous Basile I, dut tourner principalement son attention du côté des Arabes d'Orient et d'Occident, jusqu'aux dernières années du règne de Basile I, des relations diplomatiques ne purent s'établir entre les deux états. Selon certains historiens arméniens, Basile, une fois parvenu au trône impérial, aurait envoyé un de ses familiers, appelé Nicétas ou Nicodème, à Ašot pour faire porter à ce dernier une invitation à venir à Constantinople afin d'imposer la couronne à Basile, suivant un ancien usage arménien. N'étant pas en état de se rendre personnellement dans la capitale, Ašot aurait envoyé à Basile une magnifique couronne (1). Mais ce récit est tout à fait suspect et doit être mis en relation avec la théorie de l'origine arménienne de Basile et la généalogie inventée qui le fait descendre des Arsacides (2).

Ašot réussit à réunir sous son sceptre non seulement l'Arménie, mais encore la Géorgie, l'Albanie et même quelques autres régions du Caucase (3). Cette dernière circonstance a une importance considérable dans l'histoire de l'Asie antérieure : cependant que Grecs et Arabes en Asie Mineure s'exterminaient les uns les autres dans des

(1) Voir *History of Armenia* by Father Michael CHAMICH (Chamchian), transl. by J. ADVALL, vol. II, Calcutta, 1827, p. 9. D'après l'historien arménien Vardan, *apud* THOPDSCHIAN, *Politische und Kirchengeschichte Armeniens unter Ašot I und Smbat I, M.S.O.S.*, VIII, 2, 1905, p. 164, c'est en 876 (325 arm.) que Nicétas vint faire cette demande à Ašot.

(2) L'arbre généalogique en question, fabriqué par Photius, fait descendre Basile d'Arsace et de Tiridate. Les Arsacides arméniens avaient coutume de se faire couronner par un Bagratide, d'où la requête de Basile. Voir A. VOGT, *Basile Ier et la civilisation byzantine à la fin du IXe siècle*, Paris, 1908, p. 21 ; A. VASILIEV, *L'origine de l'empereur Basile le Macédonien, Viz. Vrem.*, XII, 1906, pp. 148-165 ; THOPDSCHIAN, *op. cit.*, p. 104, n. 2 ; A. VASILIEV, *Hist. de l'empire byzantin*, trad. fr., Paris, 1932, I, p. 398 ; J. LAURENT, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam, depuis la conquête arabe jusqu'en 886* (Bibl. des Écoles fr. d'Athènes et de Rome, 117), Paris, 1919, p. 179, 263 ; N. ADONTZ, *L'âge et l'origine de l'empereur Basile I, Byzantion*, 8 (1933), pp. 475-500.

(3) Sur l'Arménie à l'époque de Basile I, voir SAINT-MARTIN, *Mém. hist. et géogr. sur l'Arménie*, I, Paris, 1818, pp. 349-350 ; A. GREN, *La dynastie des Bagratides en Arménie*, dans *Journ. du Minist. de l'Instr. Publ.*, n° 290 (1893), pp. 67-74 (en russe) ; DAGHBASCHEAN, *Gründung des Bagratidenreiches*, Berlin, 1893, pp. 70-72 ; RAMBAUD, *L'empire grec au Xe siècle*, Paris, 1870, pp. 500-501 ; H. THOPDSCHIAN, *Die inneren Zustände von Armenien unter Ašot I*, dans *M.S.O.S.*, VII, 2, 1905, pp. 97-215 ; LAURENT, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam*, Paris, 1919, pp. 221-284 ; GROUSSET, *Hist. d'Arménie*, Paris, 1947, p. 372 sq.

guerres presque continuelles, leurs commerçants, par l'intermédiaire de l'Arménie et grâce à des traités de commerce conclus par les Arméniens avec les Grecs, purent continuer sans encombre à entretenir des relations commerciales (1).

Il pouvait y avoir parfois des motifs de friction entre l'Arménie d'Ašot et l'empire byzantin. L'empire n'avait jamais renoncé à s'assurer la suprématie dans les régions caucasiennes et arméniennes pour les soumettre un jour entièrement à son autorité. En particulier il avait des visées sur la Géorgie où régnait un Bagratide et il y entretenait des troubles. Il avait soutenu contre le Curopalate de Géorgie, David I, un de ses parents Nasr, et David avait été tué. Ašot était intervenu en faveur du fils de David, Adarnasè, et Nasr, vaincu, avait dû fuir à Constantinople où il fit un long séjour (2). Mais ces faits épisodiques ne troublaient pas dans l'ensemble le cours des relations pacifiques.

D'autre part, Basile ne perdait pas de vue l'activité des gouverneurs arabes d'Arménie et il ne donna pas au calife la possibilité de conserver et d'étendre en Arménie son influence prédominante. Particulièrement caractéristique à cet égard est le fait que le calife, entre avril 885 et avril 886, dans la dernière année du règne de Basile I, ait dû consentir à ce que le titre de roi fût conféré à Ašot, ce qui peut être considéré comme un aveu d'impuissance, et lui ait fait remettre une couronne.

Les relations de Byzance avec la lointaine Russie, qui venait seulement d'accéder à la vie politique, furent marquées, à l'époque de Basile, par leur caractère pacifique. L'impression laissée par la première incursion russe contre Constantinople en 860 s'était déjà atténuée ; ce « terrible orage hyperboréen », cette épaisse et soudaine tempête de grêle des Barbares » avaient passé (3) ; « la

(1) DAGHBASCHEAN, *op. cit.*, p. 72, 101.

(2) M. BROSSET, *Hist. de la Géorgie*, 1er partie, St-Pétersbourg, 1849, p. 172 ; cf. aussi p. 282. Par la suite, Nasr retourna dans son pays (*ibid.*, p. 273 ; cf. aussi p. 285).

(3) PHOTII *in Rossorum incursionem Homilia I* : *πόθεν ἡμῖν ὁ ὑπερβόρειος οὗτος καὶ φοβερὸς ἐπέσκηψε κεραυνός ; πόθεν ἡ βαρβαρικὴ αὕτη καὶ πυκνὴ καὶ ἀθρόα κατερράγη θάλασσα ;* (d'après C. MANGO, voir plus bas, il faut lire : *χάλαζα*) ; *Lexicon Vindobonense*, Rec. A. NAUCK, Petropoli, 1867, p. 201 ; *Σ. Ἀριστάρχου, Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Φωτίου, πατριάρχου Κωνσταντίνου πόλεως Λόγοι καὶ ὁμιλίαι.* T. II, *ἐν Κωνσταντίνου πόλει* 1901, pp. 5-6 ; E. L., *Deux homélies du Très Saint Patriarche de Constantinople*

sombre et terrible nuit où le cycle de la vie de tous les Grecs avait failli s'achever en même temps que se couchait le disque du soleil » s'était écoulée (1) : mais bien plus, « ce peuple scythe grossier et barbare » (2), peu de temps après son attaque infructueuse de Constantinople, envoya dans la capitale de l'empire byzantin une ambassade qui demanda » qu'on le fît participer au divin baptême » (3). Ainsi, c'est dès le règne de l'empereur Michel III qu'eurent lieu les premières manifestations du christianisme au sein du peuple russe.

Photius, dans sa lettre aux patriarches orientaux que l'on date du printemps ou de l'été 867, l'accession au trône de Basile I étant du 24 septembre 867, rappelle l'invasion russe et ajoute que, « maintenant », ils ont changé leur religion païenne contre la foi chrétienne et qu'ils se sont mis sous la protection de l'empire, devenant ainsi des amis, au lieu de continuer leurs incursions de pillage (4).

Cette lettre de Photius nous permet de fixer la date à laquelle les Russes firent ainsi appel à Byzance ; Photius mentionne en effet cela aussitôt après l'adoption du christianisme par les Bul-

Photius à l'occasion de l'incursion des Russes contre Constantinople, dans *Xristianskoe Čtenie* (La lecture chrétienne), sept.-oct. 1862, p. 419. Voir maintenant C. MANGO, *The Homilies of Photius...*, English translation, introduction and commentary, Cambridge, Mass., 1958, Homilies III and IV, pp. 74-110. Sur l'attaque des Russes, voir F. DVORNIK, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle*, Paris, 1926, pp. 58-59 avec les sources citées, et VASILIEV, *The Russian attack on Constantinople in 860*, Cambridge, Mass., 1946, p. 188 sq. Sur la question litigieuse de savoir d'où venaient ces Russes, de Crimée, ou, comme il est plus probable, de Kiev, voir F. DVORNIK, *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, Paris, 1933, p. 179 et C. MANGO, *The Homilies...*, p. 88, n. 41.

(1) PHOTII *in Rossorum...*, Hom. II : *ἴστε τὴν νύκτα ἐκείνην τὴν ζοφώδη καὶ φοβεράν, ὅτε συμπάντων ἡμῶν ὁ τοῦ βίου κύκλος τῷ τοῦ ἡλίου κυκλῷ συγκατεδύετο* ; éd. A. NAUCK, p. 221 ; *Σ. Ἀριστάρχου...*, II, p. 38 ; E.L., *Deux homélies...*, p. 434 ; C. MANGO, p. 100.

(2) PHOTII *in Rossorum...*, Hom. I : *τὸ δὲ Σκυθικὸν τοῦτο καὶ ὠμὸν ἔθνος καὶ βάρβαρον* ; éd. A. NAUCK, p. 209 ; *Σ. Ἀριστάρχου...*, II, p. 17 ; E.L., *Deux homélies...*, p. 425 ; C. MANGO, *op. cit.*, p. 89.

(3) Voir GOLUBINSKIJ, *Hist. de l'Égl. russe*, t. I, I^re période, I^re moitié du volume, 2^e éd., Corrections et additions, Moscou, 1901, p. 51 ; F. DVORNIK, *Les Légendes de Constantin...*, p. 178.

(4) MIGNE, *P.G.*, 102, pp. 736-737 ; VASILIEV, *The Russian attack...*, p. 230 et note 4. — On trouvera dans ce même ouvrage l'analyse des sources grecques, y compris Photius, sur cette attaque des Russes, pp. 90-106.

gares. Or, l'envoyé de Boris fut baptisé à Constantinople à la fin de 863 et lui-même le fut en 864. C'est donc entre 864 et le printemps ou l'été de 867 que les Russes s'adressèrent à Byzance. Il semble donc qu'il y ait eu un traité de paix avec les Russes après l'incursion de 860-861, à l'époque de Michel III et de Photius.

Toutefois cette paix dut être assez précaire, car il y en eut une autre au début du règne de Basile. En effet, le texte de la biographie de Basile I par Constantin Porphyrogénète dit que Basile, pour faire cesser des incursions ultérieures, au moyen de présents convenables en or, argent et vêtements de soie, amena les Russes, cette nation qui était la plus invincible et la plus impie, à des négociations et conclut un pacte avec eux ; il leur persuada d'accepter le baptême sauveur et un archevêque ordonné par le Patriarche Ignace (1). En raison de ce qui a été dit plus haut, on a mis en doute cette déclaration du Porphyrogénète et pensé que, en raison de l'hostilité de la dynastie macédonienne à l'égard de Michel III, il avait attribué à Basile ce qui devait être attribué à Michel III, et au patriarche Ignace ce qui devait être attribué à Photius, remplacé comme on sait par Ignace en 867 (2).

Il n'y a pas de raisons suffisantes, semble-t-il, pour admettre une confusion volontaire ou involontaire du Porphyrogénète. Une pareille tentative pour amener les Russes à se convertir au christianisme s'accorde parfaitement avec ce qu'on sait de l'activité de Basile I dans cet ordre d'idées. On connaît ses efforts pour affermir l'orthodoxie en Bulgarie. Nous verrons un peu plus bas que c'est sous Basile que les Slaves du Péloponnèse adoptèrent le christianisme. Sous son règne fut aussi conduite avec persévérance la tentative de conversion par la violence des Juifs au christianisme (3).

(1) THÉOPH. CONT., chap. 97, pp. 342-343 : *ἀλλὰ καὶ τὸ τῶν Ῥῶς ἔθνος δυσμαχώτατόν τε καὶ ἀθεώτατον ὂν χρυσοῦ τε καὶ ἀργύρου καὶ σηρικῶν περιβλημάτων ἱκαναῖς ἐπιδόσεσιν εἰς συμβάσεις ἐφελκυσάμενος, καὶ σπονδὰς πρὸς αὐτοὺς σπεισάμενος εἰρηνικάς, ἐν μετοχῇ γενέσθαι καὶ τοῦ σωτηριώδους βαπτίσματος ἔπεισε καὶ ἀρχιεπίσκοπον παρὰ τοῦ πατριάρχου Ἰγνατίου τὴν χειροτονίαν δεξάμενον δέξασθαι παρεσκεύασεν.* Cedr., II, 242 ; ZONARAS, XVI, 10 (DINDORF, IV, 35).

(2) GOLUBINSKIJ, *op. cit.*, p. 51. Mais cf. Arch. MAKARIOS, *Hist. du christianisme en Russie jusqu'à Vladimir*, St-Pétersbourg 1846, p. 268 (en russe).

(3) Voir CONT. HAMARTOLE, éd. MURALT, p. 758, ch. 9 ; CONT. THÉOPH., p. 341, ch. 95 ; CEDRENUS, II, 241-242 ; ZONARAS, XVI, 10 (éd. DINDORF, IV, 35) ; COZZA-LUZI, *La cronaca siculo-saracena di Cambridge con doppio*

La solution la plus acceptable de l'épineuse question de la première conversion des Russes au christianisme semble être la suivante : l'envoi d'un évêque aux Russes a pu avoir lieu soit à l'époque de Photius, soit à l'époque d'Ignace ; mais cette mission n'a pas eu une importance sérieuse pour la conversion des Russes au christianisme, ce fut seulement une tentative d'introduire le christianisme au sein d'un petit groupe de Russes (1). On n'est d'ailleurs pas d'accord sur la question de savoir si les Russes qui attaquèrent Constantinople en 860-861 étaient de Kiev ou de Crimée (Tmutorakan). Il semble — voir plus haut — qu'ils soient venus de Kiev. En tout cas, Basile I réussit à vivre en paix avec les Russes et en bonne intelligence, ce qui a eu une grande importance pour la réalisation des projets qu'il avait formés contre les Musulmans. Du côté du Nord, aucun danger ne le menaça.

Les relations de Byzance avec les Bulgares à l'époque de Basile I se distinguèrent également par leur caractère tout à fait pacifique. Comme on sait, aussitôt après la mort de l'empereur Michel III commencèrent des négociations au sujet de l'union de l'église bulgare avec l'église grecque qui se réalisa le 3 mars 870. Le fils du tsar Boris, Siméon, fut envoyé à Constantinople pour y faire son éducation. Les protestations incessantes des papes Hadrien II et Jean VIII, les menaces contre le clergé grec en Bulgarie et l'excommunication ne produisirent aucun effet (2). Ces relations amicales furent

testo greco scoperto in codici contemporanei delle biblioteche Vaticana e Parigina, Palermo, 1890, p. 32 (Documenti per servire alla storia di Sicilia pubblicati a cura della Società Siciliana per la Storia Patria, 4e série, vol. II) : *ἐβαπτίσθησαν οἱ ἑβραῖοι ΙΝΔ* $\bar{Z}$ (2e partie, p. 100). Voir H. GRAETZ, *Geschichte der Juden*, t. V, 2e éd., Leipzig, 1870, p. 273 ; D. KAUFMANN, *Die Chronik des Achimaaz über die Kaiser Basilios I und Leon VI*, dans *B.Z.*, II, 1897, pp. 100-101 (trad. Salzmann, 1924, p. 70) ; J. STARR, *The Jews in the Byzantine Empire, 641-1204*, Athènes, 1939, p. 127. Une semblable politique à l'égard des Juifs continua même sous les successeurs de Basile, de sorte que les Juifs quittèrent en masse le territoire byzantin. Voir par ex. Mas'ūdī, *Prairies d'Or*, éd. BARBIER DE MEYNARD, II, Paris, 1861 sq., pp. 8-9 (2e partie, p. 31).

(1) Il nous est agréable de signaler une opinion absolument identique à la nôtre, sur cette question, dans l'intéressant ouvrage du P. Aurelio PALMIERI, *La conversione dei Russi al cristianesimo e la testimonianza di Fozio*, dans *Studi Religiosi*, 1901, fasc. II, mars-avril, particul. pp. 157-161. Cf. sur cette épineuse question et sur celle de l'évêché qui aurait été fondé, F. DVORNIK, *Les Slaves, Byzance et Rome...*, p. 146 et *Les Légendes...*, p. 180.

(2) HILFERDING, *Hist. des Serbes et des Bulgares*, Recueil de Mémoires, I, St-Pétersbourg, 1868, pp. 55-59 ; JIREČEK, *Gesch. der Bulgaren*, Prague, 1876,

avantageuses pour l'un et l'autre état. Basile put sans être préoccupé au sujet du Nord, tourner toutes ses forces vers les lointaines frontières orientales de son empire pour la lutte contre les Sarrazins, les Pauliciens, et aussi vers l'Occident et l'Italie qui traversait une période confuse et difficile. Au cours de son règne de vingt ans Basile ne fournit aucune occasion de mécontentement au souverain bulgare, qui, à son tour, observa scrupuleusement le traité de paix, car la paix lui était nécessaire pour l'affermissement intérieur de son jeune pays, depuis peu converti au christianisme par ses soins (1).

La révolte des Slaves établis en Grèce, qui s'étaient soulevés pendant les dernières années du règne de l'empereur Théophile (829-842) avait été réprimée sous son successeur Michel III par le protospathaire Théoctiste qui soumit toutes les tribus slaves à l'exception de deux, les Ezérites et les Mélingues qui vivaient sur les pentes du Taygète dans une région inaccessible et qui sauvegardèrent leur indépendance, tout en s'engageant à payer au gouvernement byzantin un tribut, il est vrai, assez insignifiant. A l'époque du gouvernement de Basile, les Slaves du Péloponnèse restèrent en paix et ce fut à l'empereur qu'incomba la haute tâche civilisatrice d'implanter le christianisme parmi eux. Les Ezérites et les Mélingues furent baptisés, selon toute vraisemblance sous Basile. Ces Slaves païens qui étaient restés plus longtemps que les autres fidèles à leur ancienne religion, grâce à l'inaccessibilité de leur pays, demandèrent à l'empereur de leur conférer le baptême (2).

La situation de Byzance vis-à-vis des Slaves de l'Adriatique s'améliora. Dans les années 70 du IXe siècle, le danger qui les menaçait du côté des Arabes obligea les Slaves Illyriens de l'Adriatique, chez lesquels dans le courant du VIIIe siècle et dans la première moitié du IXe l'influence grecque avait presque totalement disparu, à

pp. 157-158 ; F. DVORNIK, *Les Slaves, Byzance et Rome au IXe siècle*, Paris, 1926, p. 193 sqq, 248 sqq ; BRÉHIER, *Les missions chrétiennes chez les Slaves au IXe siècle*, dans *Le Monde Slave*, vol. IV, Paris, 1927, pp. 29-61 ; RUNCIMAN, *A History of the first Bulgarian Empire*, Londres, 1930, pp. 113-114 ; Chr. GÉRARD, *Les Bulgares de la Volga et les Slaves du Danube*, Paris, 1939, p. 211 sqq ; F. von ŠIŠIĆ, *Gesch. der Kroaten*, I, Zagreb, 1917, pp. 84-110.

(1) DRINOV, *Les Slaves du Sud et Byzance au Xe siècle*, Moscou, 1875, p. 3 (Lectures à la Soc. Imp. d'Hist. et d'Antiquités russes, 1875, liv. 3) (en russe).

(2) CONST. PORPH., *De adm. imperio*, p. 129 (éd. MORAVCSIK et JENKINS, 124 sq.). Cf. A. VASILIEV, *Les Slaves en Grèce*, dans *Viz. Vrem.*, V, 1898, pp. 423-424.

demander secours à Byzance. Les Serbes et les Croates s'étaient mis à se considérer comme indépendants de l'empire d'Orient, et même les villes romaines de Dalmatie avaient apparemment oublié les droits et le pouvoir que possédait sur elles l'empire byzantin. La soumission des cités dalmates à l'autorité de l'empire byzantin, et le ralliement des Serbes, Croates et Dalmates pour une courte durée à l'église orthodoxe grecque étaient fondés sur des bases très chancelantes. Effectivement, les Slaves occidentaux devinrent entièrement indépendants, de sorte que Byzance ne jouit plus dans cette région que d'une prédominance en quelque sorte honorifique. Mais pendant un laps de temps assez court, il y eut des relations de protecteur à protégés entre Byzance et les Slaves sud-occidentaux, ce qui donna à l'empire un regain temporaire d'influence (1).

Basile entretint aussi des relations pacifiques avec Venise, qui, pendant la première moitié du IXe siècle, grâce à l'activité de ses doges Pierre Trandenico et Ursus Particiacus, s'affranchit complètement de la sujétion byzantine et devint indépendante. Certainement une pareille manifestation d'indépendance était en complète opposition avec les desseins de Basile. Cependant, en considération de ses plans à l'égard des Musulmans, il résolut de ne rien entreprendre contre la République de Saint-Marc, devenue plus forte et plus riche, préférant entretenir la paix et la bonne harmonie avec elle, de sorte que, quand vers la fin des années 70, les relations entre Venise et Byzance furent à nouveau troublées, ce furent deux puissances indépendantes qui traitèrent l'une avec l'autre et dont les intérêts concordèrent d'ailleurs étroitement dans la question des Arabes d'Occident et des Slaves de l'Adriatique (2).

Les intérêts de Basile et de l'empereur carolingien étaient mêlés de la façon la plus étroite en Italie. Mais là aussi, comme nous le

(1) HILFERDING, *op. cit.*, pp. 59-64 ; DRINOV, *op. cit.*, pp. 40-43 ; DÜMMLER, *Ueber die älteste Geschichte der Slaven in Dalmatien*, dans *Sitzungsber. der K. Ak. der Wiss. zu Wien, Phil.-hist. Classe*, XX (1856), pp. 403-405 ; F. DVORNIK, *La lutte entre Byzance et Rome à propos de l'Illyricum au IXe siècle*, dans *Mél. Ch. Diehl*, Paris, 1930, pp. 61-80 ; ID., *Les Slaves, Byzance et Rome au IXe siècle*, Paris, 1926, chap. VIII, p. 216 sq.

(2) Voir E. LENTZ, *Der allmählige Uebergang Venedigs von faktischer zu nomineller Abhängigkeit von Byzanz*, dans *B.Z.*, III, 1894, pp. 95-104 ; H. KRETSCHMAYR, *Gesch. von Venedig*, I, Gotha, 1905, pp. 95-98.

verrons plus bas, leurs relations n'aboutirent jamais à une rupture ou à une brouille d'importance. La Germanie, placée à l'écart, déchirée par les dissensions intérieures qui y furent si florissantes à l'époque carolingienne, était alors effrayée par les progrès que commençait à faire l'empire de la Grande Moravie ainsi que par les invasions hongroises ; elle vivait isolée de Byzance et par conséquent ne pouvait en aucune manière déranger Basile. On peut en dire autant de la lointaine France qui, à cette époque, outre qu'elle était en proie à des dissensions internes provoquées par la rivalité de deux familles, celles des Robertiens et celle des Carolingiens, souffrait énormément des invasions destructrices des Normands qui, en 885-886, étaient même venus mettre le siège devant Paris.

Par ce bref aperçu général, nous voyons dans quelles circonstances favorables se trouvait Byzance à l'époque de Basile Ier pour la lutte contre les Arabes.

Cependant, en ce qui concerne les affaires musulmanes, la situation laissée en héritage à Basile Ier par Michel III, n'était pas particulièrement brillante, surtout en Occident. Si en Orient, en Asie Mineure, la dynastie d'Amorium n'avait rien perdu d'essentiel, et si la ligne frontière des forteresses orientales était restée à peu près la même qu'à l'époque de l'empereur Théophile (829-842), en Occident l'empire byzantin avait dû reconnaître beaucoup de pertes territoriales. A la fin de la dynastie amorienne, parmi les grandes villes siciliennes, une seule, Syracuse, était restée aux mains des Chrétiens ; une grande partie de la Sicile avait été conquise par les Musulmans. La situation de Byzance en Italie du Sud n'était pas beaucoup meilleure. Là, bien que, au milieu du IXe siècle, les conquêtes arabes n'eussent pas amené l'occupation de territoires considérables et compacts, l'Italie du Sud avait perdu confiance dans la force de l'empire d'Orient, et l'empereur d'Occident était venu deux fois au secours des villes d'Italie méridionale en lutte contre les Sarrazins (1).

Dans les années soixante du IXe siècle, le califat d'Orient s'était affaibli de plus en plus ; toute une série de califes, al-Muntaṣir, al-Mustaʿīn, al-Muʿtazz, al-Muhtadī, avaient été mis sur le trône et détrônés par les Turcs tout-puissants à la cour ʿabbāside. Les as-

(1) Voir A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes*, éd. fr., I, p. 20.

pirations à l'indépendance des gouverneurs de provinces continuèrent ; à cette époque notamment, Aḥmed b. Ṭūlūn, envoyé pour administrer l'Égypte, y acquit une telle puissance qu'il secoua le joug du califat affaibli et fonda la dynastie indépendante des Ṭūlūnides, sous laquelle l'Égypte parvint à un épanouissement sans précédent de sa vie intérieure. Ibn Ṭūlūn entreprit d'heureuses opérations de guerre contre les Aġlabites d'Afrique du Nord, de sa propre autorité, et d'autre part, sur la proposition du calife, marcha à travers la Syrie vers le Nord contre les Grecs, ce qui lui permit de conserver pour lui cette riche région après la fin de la guerre.

Les Arabes d'Afrique du Nord détruisirent leurs propres forces dans la guerre civile, dans des rencontres avec les Berbères et dans des querelles fréquentes avec les Arabes de Sicile. Les Omeyyades d'Espagne étaient trop occupés par leurs affaires intérieures, en particulier par leurs rapports avec la population chrétienne de la péninsule, pour pouvoir se mêler des affaires de l'Orient et de la Sicile.

Ainsi, la situation des Arabes en Orient, dans le Sud et en Occident était telle qu'elle ne pouvait inspirer à Basile de sérieuses inquiétudes ; il semblait que tout dût concourir pour le mieux à l'heureuse exécution des plans qu'il s'était tracés et à la réalisation des vœux qu'il avait opiniâtrément formés.

L'empereur, dans ses opérations contre les Arabes, montra du premier coup une sage prudence : s'efforçant de conserver des relations pacifiques avec les Arabes d'Orient et n'étant pas alarmé de ce côté par ces derniers, il tourna toutes ses forces vers l'Occident où le cercle de ses opérations embrassa la côte dalmate, l'Italie méridionale et la Sicile.

1. Les relations de Basile avec la Dalmatie et l'Italie de 867 à 871.

Déjà sous le règne de Théophile, les Musulmans, désirant se venger de Venise à cause de l'expédition maritime qu'elle avait entreprise avec l'appui de l'empereur byzantin contre Tarente occupée par les Arabes en 839, et qui du reste se termina par une complète défaite de la flotte de la République de Saint-Marc en 840, se mirent en mouvement vers le Nord de la Mer Adriatique, vers

la côte de Dalmatie, et, au cours de l'année 841, ravagèrent une île du golfe de Quarnero et le littoral dalmate (1).

Sous le règne de Michel III une flotte musulmane de 36 navires sous le commandement de Sawdān, Kalfūn et Saba occupa toute une série de villes dalmates, Butoba (*Βούτοβα*), Rôsa (*Ῥῶσιν*) et Cattaro (*τὰ κάτω Δεκάτερα*, Catari) (2), et en 866, elle vint mettre le siège devant Raguse (3). C'est ce que nous dit Constantin Porphy-

(1) Voir DÜMMLER, *Ueber die älteste Gesch. der Slaven...*, p. 400 ; LENTZ, *Der allmählige Uebergang...*, p. 71 ; A. VASILIEV, *Byz. et les Arabes*, éd. fr., I, pp. 182-183 ; AMARI, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, 2e éd., I, p. 495 ; C. JIREČEK, *Gesch. der Serben*, I, Gotha, 1911, pp. 195-196.

(2) Voir G. GELCICH, *Memorie storiche sulle Bocche di Cattaro*, Zara, 1880, pp. 45-46. Sur une graphie différente du nom de cette ville, cf. TOMASCHEK, *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, dans *Sitzungsber. der Phil.-hist. Classe der K. Ak. der Wiss. zu Wien*, t. 113, 1886, p. 245.

(3) Constantin PORPHYROGÉNÈTE, *De Thematibus*, p. 61 (éd. PERTUSI, p. 97), *De adm. imperio*, p. 130 (éd. MORAVCSIK et JENKINS, p. 126) ; THÉOPH. CONT., ch. 53, p. 289 (CEDR., II, p. 219) ; ZONARAS, XVI, 9 (éd. de Bonn, III, p. 425) ; T. L. TAFEL, *Constantinus Porphyrogenitus de Provinciis regni byzantini*, Tübingen, 1846, p. 9, cf. p. XI. Voir aussi *Chronica Ragusina* Iunii Restii (ab origine urbis usque ad annum 1451), Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium, vol. XXV, Scriptores, vol. II, Zagreb, 1893, p. 22 ; Biblioteca storica della Dalmazia diretta da G. Gelcich, 1882, pp. 18-19, où sont édités les deux premiers livres de la Chronique de Resti. — Constantin Porphyrogénète, parlant de cette attaque de Raguse dans ses trois ouvrages historiques, fait une confusion en disant que, après cela, les Arabes se dirigèrent vers l'Italie méridionale, assiégèrent et prirent Bari. Car, comme on le sait par des sources dignes de foi, la prise de Bari par les Arabes eut lieu en 841 ou 842 (voir VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, éd. fr., I, p. 209). En 867, l'empereur Louis II était déjà en train d'assiéger Bari. Le nom des chefs arabes nommés par Const. Porph. est connu par ailleurs. Mais ils n'ont pas été tous présents dans cette affaire. Sawdān (Soldanos de C.P.) est l'émir de Bari qui succéda à Mufarrağ b. Sālim (ou Sallām, cf. IBN AL-ATĪR, trad. FAGNAN, p. 214), assassiné vers 857, et fut investi régulièrement en 863 (voir AMARI, *Storia*, 2e éd., I, p. 499, 513). Saba ou Sama (*Σάμα*) est le nom de l'émir de Tarente qui repoussa la flotte vénitienne (VASILIEV, I, 182 ; GAY, *L'Italie méridionale*, pp. 51-52 ; cf. AMARI, *Storia*, 2e éd., I, p. 492). Kalfūn (*Καλφοῦς*), un Berbère, avait déjà pris part à l'attaque de Bari en 841 (AMARI, I, 498 ; IBN AL-ATĪR, tr. FAGNAN, 214). Il n'y a aucune raison de penser que Sawdān ou Soldanos désigne ici Mufarrağ comme l'a pensé Vasiliev dans la 1re édition. Voir aussi sur ces faits HIRSCH, *Byz. Studien*, Leipzig, 1876, pp. 253-255 ; HERGENRÖTHER, *Photius, Patriarch von Constantinopel*, t. II, Ratisbonne, 1867, p. 169. Voir aussi JIREČEK, *Gesch. der Serben*, I, 196. Selon AMARI, *loc. cit.*, ce sont les Musulmans de Tarente qui vinrent mettre le siège devant Raguse.

rogénète qui attribue à tort cet événement au règne de Basile Ier, évidemment parce qu'il était déjà sur le trône quand arriva à Constantinople l'ambassade des Ragusains dont nous parlerons plus bas.

Raguse (Doubrovnik) était le point le plus fortifié de la côte, de sorte que les Musulmans pouvaient espérer s'ils s'en emparaient, le cas échéant, devenir les maîtres de toute la Dalmatie (1). Déjà, à cette époque, Raguse avait commencé à manifester les particularités par lesquelles se distingue toute son histoire ultérieure. Raguse ne possédant qu'un territoire extraordinairement petit, sur le côté sud d'une presqu'île qui avance dans l'Adriatique au pied et sur les contreforts du Mont Sergius, ce territoire ne pouvait suffire aux exigences élémentaires de ses habitants et ceux-ci étaient forcés de chercher leurs moyens d'existence à l'étranger. « L'Italie qui leur était apparentée et qui était séparée d'eux par la Mer Adriatique, les attirait par ses richesses, mais les régions voisines occupées par les Slaves et qui étaient fertiles, leur livraient à profusion tout ce qui leur était indispensable pour vivre. Sous une telle influence, se développèrent le commerce et la navigation de Doubrovnik, que ses habitants eurent pour principal souci d'augmenter et de perfectionner afin de continuer à maintenir pendant un grand nombre de siècles l'indépendance politique de leur cité. Il ne fait aucun doute, bien que l'histoire passe ce fait sous silence, que les relations commerciales de Doubrovnik avec l'Italie et les régions slaves voisines ont commencé de bonne heure sur cette base : la conclusion du premier accord commercial avec la Bosnie est attribuée à l'année 831 » (2). Au IXe siècle, Raguse possédait déjà une flotte importante, comme nous le verrons plus loin. Pour l'art militaire du Moyen Age, jusqu'à l'invention des armes à feu, la situation de la ville offrait d'excellents avantages : les habitants de Raguse se vantaient de ce que, devant leur ville, il n'y eût pas un seul endroit favorable à l'établissement d'un camp pour un ennemi désirant assiéger la place (3).

(1) J. Resti, *Chroniche di Ragusa*, dans *Mon. spect. hist. Slav. merid.*, XXV, p. 22 ; Gelcich, dans *Bibl. stor. della Dalmazia*, 1882, p. 19.

(2) V. Makoušev, *Recherches sur les monuments historiques et les historiens de Doubrovnik*, Appendice au t. XI des *Mém. de l'Ac. Imp. des Sc.*, n° 5, St-Pétersbourg, 1867, pp. 12-13.

(3) Voir C. Jireček, *Die Bedeutung von Ragusa in der Handelsgeschichte des*

De fait, la ville opposa aux Arabes en 866 une forte résistance et le siège traîna en longueur pendant quinze mois (1). Cependant, les habitants de la ville ne purent par leurs seules forces venir à bout des Musulmans et, en 867, ils appelèrent à leur secours l'empereur byzantin. Quand les ambassadeurs ragusains arrivèrent à Constantinople, Michel III n'était déjà plus en vie (2). Son successeur Basile, profitant de l'occasion favorable qui s'offrait à lui de restaurer l'influence perdue par Byzance sur le littoral dalmate, accueillit favorablement leur demande et leur expédia, vraisemblablement au début de l'année 868, une flotte de cent navires (chelandia) sous le commandement du drongaire de la flotte Nicétas Oryphas (3). Ayant appris l'avance de forces aussi importantes, les Arabes levèrent le siège de Raguse et se retirèrent vers le sud (4).

Ainsi, la première intervention de Basile dans les affaires des Arabes d'Occident se terminait par une complète réussite pour lui.

Mittelalters, Die feierliche Sitzung der K. Ak. der Wiss. zu Wien am 31. Mai 1899, Vienne, 1899, p. 130. Voir maintenant sur Dubrovnik, B. KREKIĆ, *Dubrovnik (Raguse) et le Levant au Moyen Age*, Paris-La Haye, 1961, p. 14 sq. pour l'époque de Basile Ier. *E. I* ; III, 1174.

(1) CONST. PORPH., *De adm. imp.*, p. 130 (éd. MORAVCSIK et JENKINS, p. 126) : *καὶ ἦλθον καὶ εἰς τὸ κάστρον Ῥαουσίου καὶ παρεκάθισαν αὐτῷ μῆνας δεκαπέντε*. Voir M. BRUN, *Les Byzantins en Italie méridionale au IXe et au Xe siècle*, dans *Mémoires de l'Univ. Imp. de Nouv. Russie*, t. 37 (1883), Odessa. Partie scientif., p. 25 ; cf. F. LENORMANT, *La Grande-Grèce. Paysages et histoire*, t. I, Paris, 1881, p. 70. Voir maintenant, GAY, *L'Italie méridionale...*, pp. 91-95.

(2) Michel III mourut dans la nuit du 23 au 24 septembre 867. C'est pourquoi nous reportons l'ambassade des Ragusains en 867, mais l'expédition de Basile en 868 ; comme le siège de Raguse par les Arabes a duré quinze mois, il faut en reculer le début jusqu'en 866.

(3) Le chroniqueur de Raguse Resti se trompe quand il dit que l'empereur mit à la tête de la flotte « Niceforo Foca, altrimenti detto Niceta Patrizio, cognominato Orifa » : *Mon. spect. hist. Slav. merid.*, XXV, p. 23 ; GELCICH, dans *Bibl. storica della Dalmazia*, 1882, p. 20. (Il sera question de Nicéphore Phocas, qui remporta des victoires en Italie méridionale, plus bas). Sur ces événements, voir aussi F. DVORNIK, *Les Slaves, Byzance et Rome au IXe siècle*, Paris, 1926, p. 217 sq.

(4) CONST. PORPH., *De Thematibus*, p. 62 ; *De adm. imperio*, p. 130 ; THEOPH. CONT., ch. 53, pp. 290 et 292-293 (CEDR., II, pp. 219-220). Cf. GAY, *L'Italie méridionale...*, p. 91-94 ; J. B. BURY, *The Naval Policy of the Roman Empire in relation to the Western Provinces*, in *Centenario di Michele Amari*, II, Palermo, 1910, p. 33.

Les Arabes s'étaient retirés et l'influence byzantine reprit son importance ancienne sur les bords de l'Adriatique.

Il est difficile de supposer que les Arabes aient pu, après le siège de Raguse, entreprendre des opérations sérieuses quelconques sur le littoral de l'Adriatique ; ils durent à cette époque concentrer leurs forces en Italie, attendu qu'une puissante coalition s'était formée contre eux.

Les années 60 du IX^e^ siècle furent pour l'Italie une période de complète anarchie. La discorde régnait partout. Bénévent était en guerre avec Salerne, Naples avec Capoue, Capoue avec Salerne, et les habitants de Capoue étaient en guerre les uns contre les autres, l'évêque de Capoue avec les fils de son propre frère. Dans un tel état de choses, il n'est pas étonnant que les Arabes aient pu rapidement faire des progrès et que les tentatives pour forcer l'émir de Bari (occupée par les Musulmans depuis 841 ou 842) à se retirer aient abouti à un échec complet.

Alors l'Italie méridionale, une seconde fois, comme en 846 et en 852, demanda secours à l'empereur d'Occident (1). C'est en 866 que Louis II entreprit de faire une expédition contre Bari. Après avoir fait appel à tous ses vassaux, il se mit en marche de Pavie le long de l'Adriatique. Mais la situation dans les principautés lombardes l'amena à modifier son plan et à passer en Campanie où il s'empara de Capoue, qui était peu sûre, puis dans les autres cités lombardes (867). Puis il marcha contre l'émir de Bari, Sawdān, mais fut battu (2). Il se retira à Bénévent en décembre 867, mais reprit la campagne au printemps de 868 et toute une série de villes occupées par les Arabes tombèrent entre ses mains : Matera, Venosa,

(1) En 846 après l'attaque de Rome par les Arabes, appel à Lothaire ; en 852, appel des abbés du Mont Cassin et de Saint Vincent du Vulturne à Louis II. Cf. VASILIEV, *Byz. et les Arabes*, I, p. 210.

(2) Quelques chroniques parlent ici de victoires de Louis II. Voir ERCHEMPERTI *Historia Langobardorum*, Pertz, *Mon. Germ. Hist.*, III, ch. 33, p. 252 ; *Chronicon Cassinense*, Pertz, III, p. 224 ; *Annales Beneventani*, Pertz, III, p. 174. Cf. *Chronica monasterii Casinensis* auctore Leone, qui, à cet endroit, utilise Erchempert : *apud Luceriam porro Apuliae civitatem universo suo congregato exercitu consequenter cum Saracenis congreditur, a quibus primo certamine superatus, demum ex his opitulante Deo victoriam est triumphalem adeptus atque universis eorum castris potitus* (PERTZ, VII, p. 608). Peut-être faut-il voir dans la même affaire deux rencontres, l'une heureuse, l'autre malheureuse pour Louis II.

Canosa, Oria et quelques autres places, c'est-à-dire celles qui dominaient la plaine d'Apulie et devaient lui permettre d'attaquer Bari plus facilement, si bien que, au dire des chroniques italiennes, il ne resta aux Musulmans à peu près que deux forteresses, Bari et Tarente (1). Et même à Tarente, le doge vénitien Ursus infligea une défaite aux Arabes avec sa flotte, mais les opérations vénitiennes se réduisirent à cela, et la flotte vénitienne rentra chez elle (2).

Le pape Hadrien II, successeur de Nicolas depuis le 14 décembre 867, approuvait vivement l'empereur, dans une lettre qu'il lui adressait, d'avoir lutté pour la défense de la Sainte Église et son Pape et pour la délivrance des Chrétiens, et il ordonnait à toutes les nations de faire des prières en faveur de Louis II (3).

Le but principal de Louis II était la prise de Bari. Mais le siège, commencé vraisemblablement en 868 (4), ne fut pas régulièrement poursuivi. Louis II s'étant retiré à Bénévent et n'ayant laissé

(1) *Chronicon Casinense*, PERTZ, III, p. 224 ; LUPUS PROTOSPATHARIUS, PERTZ, V, p. 52 ; ADONIS *Chronicon*, Pertz, II, p. 323. Cf. GAY, *L'Italie méridionale...*, p. 74 sq. Matera est sur un affluent du Bradano qui se jette dans le golfe de Tarente, Venosa est plus au nord-ouest, Canosa, sur l'Offanto qui se jette dans l'Adriatique, Oria, entre Tarente et Brindisi. Il s'agit de places qui dominaient la plaine d'Apulie et qui devaient permettre d'attaquer Bari plus facilement. Sur Sawdān et son occupation d'Oria, voir la Chronique d'Achimaaz déjà signalée plus haut, dans l'édition et traduction M. SALZMANN, *The Chronicle of* Ahimaaz *transl. with an introd. and notes by* M.S., New York, 1924 (Columbia Univ. Or. Series, XVIII), p. 74 sqq et cf. AMARI, *Storia*, 2e éd. I, 524, n. 2. Sur l'histoire de toute cette période voir G. LOKYS, *Die Kämpfe der Araber mit den Karolingern bis zum Tode Ludwigs II*, dans *Heidelberger Abhandlungen zur mittleren und neueren Geschichte*, 13 (1906), particulièrement pp. 22-93.

(2) Iohannis *Chronicon Venetum* : *Venetici victores reversi sunt* (Pertz, VII, p. 19 ; éd. MONTICOLO, *Fonti per la storia d'Italia, Cronache veneziane antichissime*, vol. I, Rome, 1890, p. 119.

(3) ADDRIANI II PAPAE *Epistolae*, MIGNE, *Patr. Lat.*, t. 122, ep. IV (anno 868), p. 1264. Le même Adrien II écrit aussi *ad proceres Regni Caroli Calvi*, *ibid.*, p. 1291. Voir les mentions générales des succès remportés sur les Sarrazins dans les lettres à Charles le Chauve, p. 1298 ; *ad proceres Regni Caroli Calvi* (en 870), p. 1303.

(4) Dans la première édition, Vasiliev a pensé que le siège a commencé dès 867 parce que les chroniques italiennes donnent au siège de Bari une durée de trois à cinq ans. Voir DÜMMLER, *Gesch. des ostfränkischen Reiches*, Berlin 1862, p. 676, n. 44 ; GAY, *L'Italie méridionale...*, pp. 96-97 ; L. M. HARTMANN, *Gesch. Italiens im Mittelalter*, III-1, Gotha, 1908, p. 267 sq.

devant la ville que quelques contingents, l'émir Sawdān, au cours de l'année 869, sortit de Bari et vint saccager le sanctuaire national lombard de Saint-Michel au mont Gargano.

L'empereur franc comprit que, avec sa seule armée de terre, il ne viendrait pas à bout de Bari, car la ville assiégée pouvait toujours recevoir des renforts par mer. Dans ces conjonctures, sur l'initiative de l'un ou de l'autre, des négociations s'ouvrirent pour une alliance entre l'empereur byzantin et Louis II, et en même temps sur un projet de mariage entre Constantin, fils et co-régent de Basile et Irmingarde, fille de Louis II (1).

(1) Il est difficile de savoir à quelle époque exacte commencèrent les négociations entre Louis II et Basile et si la proposition d'alliance vint de Louis II ou de Basile. Selon AMARI, *Storia...*, 2e éd., I, pp.519-520, elle vint de Louis II. Mais VOGT, *Basile I, 867-886*, Paris, 1908, p. 319, pense que l'initiative en revint à Basile, qui aurait aussi pris le parti de mettre le pape dans l'alliance, et de même GAY, *L'Italie méridionale...* pp. 92-93, conformément à ce que disent les historiens byzantins : CONST. PORPH., *De Thematibus*, p. 62 (éd. PERTUSI, p. 98, cf. 182) ; *De adm. imperio*, p. 130 (éd. MORAVCSIK et JENKINS, p. 128) ; CONT. THÉOPH., ch. 55, p. 293 ; CEDRENUS, II, pp. 220-221, ainsi que la Chronique de Salerne (*Chronicum Salernitanum*, Pertz, III, p. 519, ch. 103). Vasiliev fondait son opinion contraire sur le fait que Louis II investit Bari, dont il faisait commencer le siège dès 867, avant que Basile n'eût contracté alliance avec lui et renvoyait à DÜMMLER, *Gesch. des ostfränk. Reiches*, I, pp. 676, n. 45. — Il y avait d'ailleurs, depuis un certain temps, des négociations entre Basile et l'empereur franc d'une part, le Pape de l'autre. En 868 arrivèrent à Rome des fonctionnaires byzantins chargés d'apporter la nouvelle de la déposition de Photius et du retour d'Ignace sur le trône patriarcal, et des métropolites qui devaient solliciter l'arbitrage du pape dans cette affaire. D'autre part, des délégués romains avaient été envoyés à Constantinople au concile qui se déroula en 869-870 toujours au sujet de Photius. L'un de ces délégués était Anastase le Bibliothécaire, secrétaire et homme de confiance de Louis II. Anastase était probablement chargé aussi de négocier au nom de Louis II avec Basile. D'après la lettre, rédigée par Anastase, que Louis II envoya à Basile en 871 et qui constitue une réponse à des critiques venues de Byzance (voir plus loin), on peut affirmer qu'il y eut antérieurement, en 869 ou 870, une lettre de Basile à Louis II dont nous n'avons plus le texte, mais dont on peut restituer la teneur d'après la lettre de Louis II (voir cette reconstruction dans Dölger, *Regesten des byz. Reiches*, n° 487). — Sur le projet de mariage entre Constantin et Irmingarde, voir MANSI, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, vol. XVI, Venise, 1771, pp. 7-8 : (les ambassadeurs) *causa nuptialis commercii, quod efficiendum ex filio imperatoris Basilii et genita praefati Dei cultoris Augusti ab utraque parte sperabatur simul et parabatur.* — Hincmar se trompe quand il raconte que Basile demanda Hermangarde en

C'est sans doute dès 868 que les négociations commencèrent, et qu'il fut décidé que la flotte byzantine qui, sous le commandement de Nicétas Oryphas, avait opéré dans le nord de l'Adriatique et débloqué Raguse, viendrait apporter son aide à Louis II pour le siège de Bari. Dès le début de 869, l'empereur franc sut qu'une flotte byzantine viendrait à son secours. Cette flotte qui était celle de Nicétas Oryphas (1) revenant de ses opérations sur la côte dalmate, était renforcée par de nombreux contingents slaves, croates, serbes, zakhloumites, tervaniotes, kanalites et ragusains (2). Il est intéressant de remarquer que les Ragusains qui possédaient déjà à cette époque une flotte importante transportèrent en Italie sur leurs bateaux des Croates et autres contingents slaves. Certainement, ce n'était pas la première fois que les Ragusains visitaient l'Italie ; ils avaient même déjà fait connaissance avec la Sicile et à Palerme, par exemple, au Moyen Age vivaient de nombreux Slaves qui formaient dans la ville un quartier particulier (3). Ve-

mariage pour lui-même : HINCMARI REMENSIS *Annales*, Pertz, I, p. 485 (*filiam ipsius Hludovici a se desponsatam*). La cause de la rupture des négociations matrimoniales tient à des éléments de caractère ecclésiastique. Voir O. HARNACK, *Das karolingische und das byzantinische Reich in ihren wechselseitigen politischen Beziehungen*, Göttingen, 1880, pp. 77-78. Cf. GFRÖRER, *Byz. Geschichten*, t. II, Graz, 1874, p. 122. Voir aussi les raisonnements sur l'âge du fils de Basile dans Ed. KURTZ, *Zwei griechische Texte über die Hl. Theophano, die Gemahlin Kaisers Leo VI*, dans *Mém. de l'Ac. Imp. des Sc., Sect. hist.-phil.*, t. III, n° 2 (1898), pp. 50-52. Constantin mourut en 879. VOGT, *Basile I*, p. 58.

(1) Dans la 1re éd., Vasiliev disait qu'il s'agissait de la flotte non de Nicétas, mais du patrice Georges, citant HINCMARI REMENSIS *Annales*, Pertz, I, 485 : (Basilius) *patricium suum ad Bairam cum 400 navibus miserat.* Il pensait d'une part que le nombre des navires devait être exagéré, et d'autre part que cette flotte était destinée non seulement à l'Italie, mais aussi à la Sicile, mais il n'y en a aucune preuve. Voir GAY, *op. cit.*, p. 93 ; ce dernier explique le chiffre de 400 par le fait qu'il devait y avoir des vaisseaux en plus des 200 annoncés, p. 95.

(2) CONST. PORPH., *De Thematibus*, p. 62 ; *De adm. imp.*, p. 131 : *ἰστέον ὅτι τοὺς Χρωβάτους καὶ τοὺς λοιποὺς Σκλαβάρχοντας οἱ τοῦ κάστρου Ῥαουσίου οἰκήτορες μετὰ τῶν ἰδίων αὐτῶν καραβίων διεπέρασαν ἐν Λογουβαρδίᾳ* ; CONT. THEOPH., ch. 55, p. 293 (CEDR., II, pp. 220-221). Voir DÜMMLER, *Ueber die älteste Geschichte der Slaven...*, p. 401.

(3) « Il ne reste aujourd'hui aucun souvenir de ce quartier slave qui se trouvait dans la partie de la ville appelée « Monte di Pietà », aux alentours de la Cathédrale et du Palais Royal. Seule une rue « di Ragusei » rappelle les fré-

nise ne participa pas à cette expédition, tout au moins les sources sont muettes à ce sujet. On peut conclure de cette circonstance que Venise, qui avait été obligée antérieurement de soutenir Byzance avec sa flotte dans les eaux italiennes, s'était peu à peu affranchie de cette obligation et, comme nous l'avons vu plus haut, achevait ainsi de se rendre complètement indépendante en fait de l'empire d'Orient (1).

Cette alliance, qui promettait beaucoup, ne répondit pas à l'attente. Nicétas, arrivé devant Bari, n'apporta pas une aide efficace aux troupes de Louis II, qui d'ailleurs était parti ne laissant devant la ville que quelques contingents. La flotte byzantine ne prit pas une part effective au siège, comme l'empereur d'Occident aurait pu l'attendre de son allié. Elle se borna à observer la marche des événements et quand elle put, à en tirer profit. Nicétas, furieux de voir que les Francs ne faisaient rien et que Louis II était absent, finit au cours de la même année 869, par se retirer avec sa flotte vers le golfe de Corinthe, peut-être par ordre de Basile. Peut-être ce dernier était-il arrivé à la conviction qu'il pourrait poursuivre l'exécution de ses plans indépendamment de l'empereur franc et sans son aide, et a-t-il voulu conserver sa liberté d'action. D'autre part, un coup sérieux avait été porté à l'alliance par l'insuccès des négociations relatives au mariage de Constantin avec Irmingarde que l'amiral byzantin était chargé d'emmener avec lui.

Louis II revint devant Bari en 870. Dans l'été de cette année-là, il reçut des députés de la Calabre, c'est-à-dire d'une province grecque, qui lui demandèrent son aide pour secouer le joug des Sarrazins et lui promirent en retour soumission, fidélité et paiement d'un tribut déterminé. Louis II secourut les Calabrais et ses détachements remportèrent des succès sur l'émir d'Amantéa sur la Mer Tyrrhénienne, puis revinrent devant Bari. Ces succès rendaient service à Basile, mais d'autre part recevoir le serment des Cala-

quentes relations de la ville avec les habitants de Doubrovnik, qui possédaient là, vraisemblablement, un comptoir commercial » : V. Makoušev, *Les archives italiennes et les matériaux qu'elles renferment pour l'histoire slave*, App. au t. XIX des *Mém. de l'Ac. Imp. des Sc.*, n° 3, 1871, St-Pétersbourg, p. 87.

(1) Voir E. Lentz dans *B.Z.*, III, 1894, pp. 97-98. Le chroniqueur ragusain Resti (m. en 1735) dit entre autres : *il pontifice, il re di Francia ed i Veneziani li avessero prestati per estirpare cosi crudele ed empia gente*, dans *Monum. spect. historiam Slav. merid.*, XXV, p. 23.

brais pouvait être considéré par Byzance comme une usurpation. Il est intéressant de remarquer aussi la manière d'agir de Louis II à l'égard de Naples. Profitant de ce que le duc de Naples, Sergius, retenait en prison l'évêque Athanase, son oncle, homme de confiance de Louis II, l'empereur présenta au duc des exigences comme un suzerain s'adressant à un vassal ; ayant essuyé un refus, Louis II envoya des troupes dans la province de Naples afin, par ce moyen, de forcer le duc Sergius à rompre la paix qui depuis longtemps régnait entre Naples et les Sarrazins (1).

Finalement, Louis II attaqua Bari et la prit d'assaut le 2 février 871 (2). Les Musulmans subirent de lourdes pertes et l'émir Sawdān, gouverneur de Bari, tomba vivant aux mains de Louis II qui le remit au prince de Bénévent. La ville passa sous la domination de l'empereur d'Occident (3).

A ce moment, les relations entre Louis II et Basile étaient dans une impasse. Mais Louis II se rendait compte qu'il avait besoin de la flotte byzantine et il prit l'initiative de propositions nouvelles, cherchant par une lettre qu'il adressa à Basile en 871, à renouer l'alliance. Cette lettre répondait aussi à des reproches qui avaient été adressés antérieurement à Louis II, au sujet du petit nombre des Francs présents devant Bari, de leur attitude passive, de l'aide

(1) Voir O. HARNACK, *Das karol. und das byz. Reich...*, pp. 81-82. Dans les années 30 du IXe siècle avait déjà été conclue, comme on sait, une alliance entre Naples et les Arabes. Cf. VASILIEV, *Byz. et les Arabes*, I, p. 181 et GAY, *L'Italie méridionale...*, p. 24.

(2) Voir les sources dans DÜMMLER, *Gesch. des ostfränk. Reiches*, I, p. 705 ; HARNACK, *op. cit.*, pp. 82-83 ; AMARI, *Storia...*, 2e éd., I, p. 522 ; M. SCHIPA, *Storia del principato Longobardo in Salerno*, dans *Archivio Storico per le province Napoletane*. XII, 1867, p. 121 ; GAY, *op. cit.*, 96-98 ; HARTMANN, *Gesch. Ital.*, III-1, p. 288.

(3) Voir DÜMMLER, *op. cit.*, I, p. 705. Constantin Porphyrogénète commet une erreur en disant que Basile reçut la forteresse et la région de Bari ainsi que ses prisonniers, mais que Louis reçut l'émir et d'autres Sarrazins : *De adm. imp.*, p. 131 (éd. MORAVSCIK et JENKINS, p. 128) ; CONT. THEOPH., ch. 55, p. 293 ; CEDR., II, 221 ; cf. *De Thematibus*, p. 62 (éd. PERTUSI, p. 98, cf. 45-46). Bari ne passa aux mains des Byzantins que plus tard, en 876. Les auteurs byzantins disent que c'est grâce à la flotte byzantine que fut accélérée la prise de Bari ; les chroniques italiennes ne parlent pas des Grecs. Voir GFRÖRER, *op. cit.*, II, p. 123. Inexactement chez P. BATTIFOL, *L'abbaye de Rossano*, Paris, 1891, p. XX. Dans la 1re éd., Vasiliev a aussi pensé que la flotte byzantine participa à la prise de Bari et que les Grecs reçurent une part du butin. Cf. GAY, *op. cit.*, p. 96 sq.

insuffisante qu'ils avaient apportée à la flotte byzantine, et de l'absence de l'empereur franc. Nicétas aurait même proféré des injures à son adresse. Louis II s'excusait d'avoir quitté Bari avant l'arrivée de Nicétas, arguant que la saison était alors trop avancée et qu'il était impossible d'attaquer la ville avant l'hiver. Il faisait d'autre part remarquer que ses opérations en Calabre avaient été utiles à Byzance. Mais il avait des griefs sérieux contre les Byzantins (1). Basile, profitant du fait que les légats du pape qui avaient assité au concile de Constantinople de 869-870 (cf. *supra*), sur le chemin du retour, étaient tombés à Durazzo aux mains de pirates slaves de Narentan dans l'archipel illyrien, avait expédié en 870 vers cette région les navires de l'amiral Nicétas et celui-ci, sous prétexte de châtier les agresseurs des légats, avait ravagé en Serbie méridionale de nombreux villages et emmené en captivité des habitants. Or, si le traité de 812 reconnaissait à Byzance la suprématie sur les villes du littoral dalmate, il attribuait un droit de suzeraineté à l'empereur d'Occident sur les populations de l'intérieur et Nicétas s'était ainsi attaqué à des pays qui se trouvaient sous l'autorité de Louis II (2).

Pour toutes sortes de raisons, les malentendus continuèrent et Basile et Louis II poursuivirent, chacun de son côté, sans accord, la lutte contre les Arabes.

Après avoir mis en déroute une armée sarrazine qui s'était avancée, avec l'intention de venger la perte de Bari, dans la région de Bénévent, Louis II commença à faire des préparatifs pour le siège de Tarente. Il semblait que les derniers moments de la domination arabe en Italie approchassent (3). Mais en même temps se for-

(1) Voir sur les échanges de lettres entre les deux empereurs et les critiques réciproques, HARNACK, *op. cit.*, pp. 82-84. La lettre de Louis dans *Chronicon salernitanum*, ch. 108 (Pertz, III, pp. 521-527). Analyse détaillée de cette lettre dans DÜMMLER, I, pp. 707-710 ; GREGOROVIUS, *Gesch. der Stadt Rom*, t. III, 4e éd., Stuttgart, 1890, pp. 158-161. Voir aussi, AMARI, *Storia...*, 2e éd., I, p. 520 ; GAY, pp. 98-101 ; DÖLGER, *Regesten...*, n° 487, cf. 489.

(2) Voir la lettre de Louis II : *castra nostra dirupta et tot populis Sclavoniae nostrae in captivitate sine qualibet parcitate subtractis* (*Chronicon Salernitanum*, Pertz, III, p. 526). Voir DÜMMLER, *Ueber die älteste Gesch. der Slaven*, pp. 401-402 ; ID., *Gesch. des ostfränk. Reiches*, I, p. 708 ; GFRÖRER, *Byz. Geschichten*, II, pp. 125-126. — En ce qui concerne le traité de 812, voir EGINARD, *Annales*, 812, *Vita Caroli*, 16 ; DIEHL, *L'administration byzantine*, 239 ; GAY, *L'Italie méridionale...*, p. 94.

(3) Voir DÜMMLER, *Gesch. des ostfränk. Reiches*, I, p. 705, II, 2e éd., 1888, p. 23.

mait un complot à la tête duquel était le duc de Bénévent Adelchis qui craignait la mainmise de Louis II sur Bénévent. En août 871, le complot fut mis à exécution et Louis II fut fait prisonnier par Adelchis qui ne lui rendit sa liberté qu'au bout de quelques mois, après lui avoir fait jurer qu'il ne tirerait pas vengeance des conjurés et qu'il n'entrerait pas dans le territoire de Bénévent (cf. plus bas p. 50 [1]).

2. Basile et la Sicile de 867 à 871.

La captivité de Louis II dut quelque peu tranquilliser Basile qui avait vu avec beaucoup de mécontentement ses succès en Italie. Il n'avait pu les empêcher, étant donné que ses intérêts ne se limitaient pas à l'Italie seule : ils se partageaient en Occident entre l'Italie méridionale et la Sicile, où le cours des choses était très défavorable aux Grecs. Nous avons vu que, sous le règne de Michel III, la situation des Grecs y était devenue de plus en plus embarrassée et difficile. Basile forma le projet de rétablir cette situation, et, après son heureuse expédition sur le littoral de l'Adriatique, il envoya en Sicile une puissante armée sous le commandement d'un patrice qui arriva à destination en 868, à l'époque où le gouverneur arabe de la Sicile, Ḫafāǧa, partait de Palerme le 19 mars (20 rabī' I 254) par voie de terre, tandis qu'il envoyait par mer son fils Moḥammed avec des navires incendiaires (*ḥarrāqa*) [2], en direction de Syracuse. Ayant appris l'arrivée du patrice, Ḫafāǧa marcha à sa rencontre et, au cours de la violente bataille qui s'ensuivit, les Grecs subirent une défaite totale, perdant plusieurs milliers de morts et laissant aux mains des ennemis bagages, armes et chevaux. Après quoi Ḫafāǧa marcha sans rencontrer aucun obstacle vers Syracuse et, après avoir brûlé les récoltes comme d'habitude et avoir dévasté les alentours de la ville, se retira vers Palerme le 26 juin 868 (1 raǧab 254), d'où il fit partir le même jour son fils Moḥammed avec une flotte pour attaquer l'Italie. Moḥammed assiégea vraisemblablement pendant quelque temps la ville de

(1) L. Hartmann, *Gesch. Italiens...*, III-1, pp. 288-289 ; Gay, *L'Italie...*, pp. 102-105.

(2) Sur les *ḥarrāqa*, voir Vasiliev, *Byz. et les Arabes*, I, p. 132.

Gaëte, dévasta ses environs et revint à Palerme avec un riche butin en octobre de la même année (1).

Au commencement de l'année suivante, en 869, Ḫafāğa fit une tentative pour se rendre maître de l'importante place de Taormine. Un espion avait en effet rapporté au chef arabe qu'il connaissait un sentier par lequel il pourrait introduire son armée dans la ville. Ḫafāğa, à cette fin, envoya immédiatement prévenir les troupes, rentrées depuis peu des côtes d'Italie, de son fils Moḥammed. Celui-ci, s'étant approché de Taormine, expédia l'espion en avant avec une partie de son armée. Il fut convenu que, à une heure donnée, Ḫafāğa lui-même approcherait de la ville avec le reste de ses troupes. Effectivement, le détachement envoyé en avant réussit à se rendre maître des portes et d'une partie des murs, à faire prisonniers les Grecs qui s'étaient défendus à cet endroit et à procéder au pillage habituel en ces occasions. Mais, pour une raison indéterminée, Moḥammed ayant retardé sa venue, les Arabes qui étaient entrés dans la ville, voyant qu'ils étaient en petit nombre et craignant de se voir couper la retraite, se hâtèrent d'abandonner la ville en désordre, au moment même où Moḥammed approchait des portes. Moḥammed, voyant la situation, renonça à faire de nouvelles tentatives pour s'emparer de Taormine et rentra à Palerme (2).

Toutefois Ḫafāğa ne se découragea pas. Dès le mois de février ou de mars de la même année 869 (3), il se mit en mouvement contre une certaine ville, qui était peut-être Tiracia, correspondant à la

(1) Ibn al-Aṯīr, éd. TORNBERG, VII, pp. 69-70 ; trad. FAGNAN, pp. 238-239, AMARI, *Versione*, I, p. 385 (VASILIEV, II, 2e part., p. 131) ; IBN ʿIḏārī, *Bayān*, éd. DOZY, p. 108, AMARI, *Versione*, II, p. 14 (VASILIEV, II, 2e part., pp. 214-215) ; IBN ḪALDŪN, dans AMARI, *Vers.*, II, p. 184 ; NOËL DES VERGERS, *Hist. de l'Afrique et de la Sicile*, Paris, 1841, p. 125 ; AMARI, *Storia...*, 2e éd., I, p. 486. Voir les indications chronologiques dans Ibn al-Aṯīr et Ibn ʿIḏārī ; le retour de Moḥammed, revenant d'Italie, à Palerme eut lieu au mois de šaʿbān 254 (23 sept.-21 oct. 868) : Ibn al-Aṯīr.

(2) I. A. (Ibn al-Aṯīr), VII, p. 70, AMARI, *Vers.*, I, pp. 385-386 (VASILIEV, II, 2e partie, p. 131). I. A. fixe l'époque de cette attaque au mois de ṣafar 255 (19 janvier-16 février 869). Cf. Ibn Ḫaldūn dans AMARI, *Vers.*, II, p. 184 ; il remarque que les Arabes se hâtèrent d'abandonner la ville, ayant pris Moḥammed qui approchait pour des renforts grecs. Voir AMARI, *Storia...*, 2e éd. I, pp. 486-487.

(3) En rabīʿ I 255 (17 fév.-18 mars 869) : I. A., VIII, 70 (2e partie, p. 132).

ville postérieure de Randazzo (1), au nord du Mont Etna ; mais les résultats de cette manœuvre, dirigée à nouveau contre Taormine, ne sont pas connus. A la même époque, Ḫafāğa envoya son fils Moḥammed vers Syracuse ; mais ce dernier rencontra une forte armée grecque qui s'était mise en marche pour combattre les Musulmans. Les Arabes, après avoir perdu dans la bataille une assez grande quantité d'hommes, battirent en retraite, laissant sur le terrain les corps des Musulmans tués dans la bataille. Ils revinrent auprès de Ḫafāğa qui, désirant laver la honte de l'échec qu'il venait de subir, marcha en personne contre Syracuse et l'assiégea pendant quelque temps. Mais la ville opposa une forte résistance si bien que Ḫafāğa dut se contenter de ravager le pays et brûler les récoltes, après quoi, au mois de juin de cette année-là, c'est-à-dire en 869, il retourna à Palerme (2). Ce fut la dernière entreprise militaire de Ḫafāğa qui, alors qu'il était encore en route pour Palerme, dans la nuit du 15 juin, fut tué par un Berbère de son armée qui le frappa d'un coup de lance et s'enfuit auprès des Grecs à Syracuse. Le corps de Ḫafāğa fut transporté à Palerme, où il fut inhumé (3). En la personne de Ḫafāğa les Arabes perdirent un chef actif, infatigable, bien qu'il n'ait pas toujours été victorieux, et les Grecs un de leurs adversaires les plus violents et les plus dangereux. Il nous semble tout à fait possible de supposer que la mort de Ḫafāğa fut le résultat de la politique secrète byzantine. Les Grecs, désirant se débarrasser de lui, soudoyèrent un Berbère pour assassiner son chef. La renommée des victoires de Ḫafāğa sur les Byzantins ne resta pas confinée dans les limites de la Sicile et de l'Italie, mais passa en Afrique et, pendant longtemps, le souvenir s'en conserva parmi les Musulmans d'Afrique (4).

(1) Telle est la supposition d'Amari. Le texte arabe donne le nom de la ville sous la forme M.r.s. ou B.r.s. Voir AMARI, *Storia...*, 2e éd. I, p. 488, n. 1, cf. *Versione*, I, p. 386, n. 1.

(2) I. A., VII, p. 70, AMARI, *Vers.*, I, pp. 386-387 (VASILIEV, II, 2e part., p. 132) ; IBN ʿIḎĀRĪ, p. 108 (FAGNAN, p. 148), AMARI, *Vers.*, II, p. 14 (VASILIEV, II, 2e part., pp. 214-215).

(3) IBN AL-AṮĪR, VII, p. 70, AMARI, *Vers.*, I, pp. 386-387 (VASILIEV, II, 2e part., p. 131) ; I. ʿIḎĀRĪ, p. 108, AMARI, *Vers.*, II, p. 14 (2e part. pp. 214-215). Voir dans AMARI, *Storia*, I, p. 351 (2e éd. 489) d'autres sources sur la mort de Ḫafāğa.

(4) Voir AMARI, *Storia*, I, p. 351 (2e éd. 489).

Son fils Moḥammed fut choisi comme successeur de Ḫafāğa. En se fondant sur l'activité débordante que Moḥammed déploya dans les expéditions faites du vivant de son père, on pourrait penser que, une fois devenu gouverneur, il continuerait également à participer personnellement aux expéditions militaires, mais en fait il préféra rester à Palerme et opéra habituellement par l'intermédiaire de ses subalternes commandant des détachements isolés. Le gouverneur africain de l'époque Moḥammed b. Aḥmed b. al-Aġlab, confirma la désignation de Moḥammed en lui envoyant en Sicile un diplôme d'investiture et un vêtement d'honneur. Son bref gouvernement fut une époque de succès pour les Musulmans. L'oncle de Moḥammed, ʿAbdallāh b. Sufyān, fit l'expédition accoutumée avec destruction des récoltes devant Syracuse (1), mais certainement ce n'est pas cet épisode tout à fait habituel qui mit en vedette le gouvernement de Moḥammed. Mais, sous son gouvernement, l'île de Malte passa aux mains des Musulmans et ainsi, toutes les îles entourant la Sicile, à savoir Malte, Cossira (Pantellaria), les Iles Aegates et Lipari (Iles Éoliennes) furent perdues pour Byzance. Cosira, vestibule pour passer de l'Afrique en Sicile, fut occupée par les Musulmans dès l'année 700 environ (2). Les Iles Aegates, semble-t-il, passèrent entre leurs mains dans les premières années de l'occupation sicilienne, quand la partie occidentale de la Sicile se soumit aux Arabes d'Afrique. Finalement, sous l'empereur Théophile en 836, la flotte musulmane avait ravagé Lipari, endroit très vénéré par les Chrétiens, étant donné qu'on y conservait les reliques de Saint Barthélemy. Conscient du danger qui menaçait les Iles Lipari de la part des Musulmans, le gouverneur de Bénévent, désirant soustraire les saintes reliques à leur outrage, avait ordonné aux habitants d'Amalfi d'envoyer des navires vers l'île et de transporter les reliques à Bénévent, ce qui fut heureusement accompli (3). Il ne resta au pouvoir des Grecs,

(1) I. A., VII, p. 71 et 149, AMARI, *Vers.*, I, p. 387 et 388 (2e part., p. 132).

(2) VASILIEV, *Byz. et les Arabes*, I, p. 63.

(3) NICETAE PAPHLAGONIS *Ἡ ἐπάνοδος τοῦ λειψάνου τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Βαρθολομαίου*, MIGNE, *Patr. Gr.*, t. 105, p. 217 : *ἐν ταῖς ἡμέραις Θεοφίλου τοῦ βασιλέως τοῦ φρουρίου ἐν ᾧ ἅγιος ἀπόστολος κατέκειτο διὰ τὸ πληθυνθῆναι τὰς ἀνομίας ἡμῶν ὑπὸ τῶν Ἀγαρηνῶν συλληφθέντος, καὶ πάσης τῆς νήσου Λιπάρας ἀοικήτου διαμεινάσης, ὁ τῆς πόλεως Βενένδου ἄρχων τὰ ἀποστολικὰ θαύματα ἀναμαθών, πίστει ζεούσῃ πρὸς τὸν ἅγιον κινηθείς, ἐκ τῆς Ἀμαλφινῶν πόλεως ἄνδρας τινὰς ναυσιπόρους προσκαλεσάμενος, καὶ τούτοις*

après cela, qu'une île au sud de la Sicile, Malte, point de la plus haute importance stratégique. Mais en 869, les Arabes d'Afrique, sous le commandement d'Aḥmed b. ʿOmar b. ʿObaydallāh b. al-Aġlab, l'occupèrent. Les Byzantins étant arrivés à temps à son secours, remportèrent tout d'abord, semble-t-il, quelque succès et assiégèrent la garnison musulmane ; mais une armée envoyée de Sicile par Moḥammed au secours des assiégés, surprit les Grecs à l'improviste et, le 29 août 870, Malte passa aux mains des Musulmans (1). C'est vraisemblablement à cette époque que l'évêque de Malte fut fait prisonnier par les Arabes et enfermé dans un cachot à Palerme où l'évêque de Syracuse, après la chute de cette ville, se rencontra avec lui dans la même prison (2).

χρήματα ἱκανὰ δοῦναι ἐπαγγειλάμενος, ἠξίωσεν ἀπελθεῖν καὶ τὸν πολύτιμον ἐκεῖνον πρὸς αὐτὸν ἀνακομίσαι θησαυρόν. Ὃ καὶ ἐγένετο. — Ce passage de Nicétas aurait dû être noté tant dans l'éd. russe que dans l'éd. fr. du tome I (pp. 133-134). Voir le détail du récit de Nicétas le Paphlagonien dans la recension de notre tome I (éd. russe) par Chr. Loparev, *J.M.I.P.*, Nov. 1901, pp. 189-194 ; cf. également son compte-rendu dans le Messager littéraire, publ. de la Soc. russe de bibliographie, t. I, 1901, p. 208. Voir aussi Arch. Serge, *Calendrier complet d'Orient*, 2e éd., t. II, 2, Vladimir, 1901, pp. 337-339, et le *Synaxaire arménien* de Ter Israel, par le R. P. G. Bayan, Patr. Or., VI (1910), pp. 430-432.

(1) La date exacte du 29 août se trouve dans la Chronique de Cambridge, p. 30, Amari, *Vers.*, I, p. 279 (2e part., p. 99). I.A. donne seulement l'année 257 (9 déc. 869-28 nov. 870), VII, p. 71, Amari, *Vers.*, I, p. 387. Ce passage d'Ibn al-Aṯīr se trouve dans un récit, sous 247, relatif aux gouverneurs de Sicile ; il a été oublié dans les traductions de la 2e partie où, p. 132, il faut ajouter : « En 256, il (Moḥammed b. Ḫafāğa) envoya une armée à Malte, qui était assiégée par les Grecs. Ils levèrent le siège en apprenant le mouvement des Musulmans ». Chose curieuse, Ibn al-Aṯīr n'a pas repris ce détail en rapportant les événements de l'année 256. Ibn Ḫaldūn appelle le chef de l'expédition africaine Moḥammed Abū'l-Gharānīq, c'est-à-dire « l'homme aux grues », qui reçut ce surnom par suite de sa passion pour la chasse : Ibn Ḫaldūn, *Hist. de l'Afr. sous la dynastie des Aghlabites et de la Sicile sous la domination musulmane*, par Noël des Vergers, Paris, 1841, p. 117 ; Nuwayrī, dans l'App. à la trad. de Slane de l'*Hist. des Berbères* d'Ibn Ḫaldūn, t. I, Alger, 1852, p. 423 ; (2e partie, p. 232) ; voir Amari, *Storia...*, I, p. 352 (2e éd. p. 490). Cf. Vonderheyden, *La Berbérie...*, p. 278 ; M. Miège, *Hist. de Malte*, II, Paris, 1840, pp. 20-21 ; A. Mayr, *Die Insel Malta im Altertum*, München, p. 119 (en 869).

(2) Voir *Epistola* Theodosii Monachi *ad Leonem archidiaconum*, Muratori, Rerum Italicarum Scriptores, t. I, pars II, p. 264 : *erat quoque sanctissimus Melitensis Episcopus duabus compedibus pedes astrictus.* Sur Théodose le Moine, voir plus bas.

Ainsi, de tous côtés, la Sicile fut entourée de possessions musulmanes ; l'accès de l'île devint beaucoup plus difficile pour les Grecs. En leur pouvoir se trouvait encore, d'ailleurs, la ville de Regium, d'où, à travers le détroit de Messine, ils pouvaient assez facilement débarquer sur la côte occidentale de la Sicile, de préférence sur les deux points les plus importants qui restaient encore entre leurs mains, à savoir Taormine et Syracuse. Mais même en cet endroit, la flotte musulmane observait avec vigilance tous les mouvements de l'ennemi.

Moḥammed n'eut pas la chance de rester longtemps à la tête du gouvernement de la Sicile : le 27 mai 871, il fut tué en plein jour par ses propres eunuques qui surent tenir leur crime caché jusqu'au lendemain matin, de sorte qu'ils eurent toutes possibilités de fuir. Mais, quand le crime fut découvert, on se mit à leur poursuite, les meurtriers furent pris et quelques-uns d'entre eux furent livrés au supplice (1).

3. L'Ambassade de Pierre de Sicile à Téfrikè.

Pendant tout le temps qui s'écoula de l'année 867 au printemps de l'année 871, tandis que l'attention de Basile était tournée presque entièrement vers l'Occident, sur la frontière orientale régna du fait des Arabes une tranquillité extraordinaire. On n'enregistre qu'une incursion arabe partie de Mélitène en 867 et dont le chef fut fait prisonnier. En 867 eut lieu un échange de prisonniers. La même année, Basile envoya une lettre et des cadeaux à l'émir de Syrie, sans doute pour obtenir l'autorisation pour les représentants des églises orientales de participer au concile de Constantinople (2). C'était l'époque de l'anarchie à Sāmarrā, où l'on se désintéressait de la guerre byzantine et où on laissait le soin de la faire aux émirs des places frontières. Mais pour Byzance un danger sérieux, néanmoins, provenait de l'alliance des hérétiques Pauliciens avec les Arabes. Les Pauliciens, qui avaient tant souffert des persécutions

(1) I. A., VII, pp. 172-173, Amari, *Vers.*, I, p. 387, 389 (2e partie, pp. 132-133) ; I. ʿIḏārī, p. 109, Amari, *Vers.*, II, p. 15 (2e part., p. 215) ; cf. Amari, *Storia* I, p. 353, 2e éd. 490.

(2) Nic. Paphl. *Vita S. Ignatii*, Migne, P. G., t. 105, p. 544 ; Mansi, *Concil. Collect.* XVI, p. 261. Cf. Dölger, *Regesten*, n° 473.

et des vexations que leur avait fait subir l'impératrice Théodora, mère de Michel III, avaient à la suite de cela quitté le territoire byzantin et s'étaient installés avec l'appui des Arabes dans la région située au nord de Mélitène, comme nous l'avons vu dans le tome I du présent ouvrage.

Profitant des difficultés de l'empire en Occident, en Sicile et en Italie, où avait été envoyée la majeure partie des troupes, les Pauliciens ne laissaient aucune tranquillité aux Grecs et faisaient de hardies et lointaines incursions sur le territoire byzantin en Asie Mineure. Au début même du règne de Basile, l'homme qui était devenu le chef des Pauliciens, Chrysocheir, neveu et gendre de Carbéas le fameux représentant de cette secte tombé dans une bataille contre les Grecs en 863 (1), harcela sans trêve les frontières byzantines et poussa ses attaques à travers l'Asie Mineure, d'un côté jusqu'à Nicomédie et Nicée, de l'autre à travers le thème des Thracésiens jusqu'à Éphèse. Là, au nord-ouest de la ville, à l'endroit où se trouvait autrefois le temple païen d'Artémis, s'élevait au Moyen Age une église placée sous le vocable de Saint Jean le Théologien, d'après lequel, dans la langue du peuple, la ville elle-même prit le nom de *Ἅγιος Θεολόγος* (2). Les Pauliciens n'épar-

(1) VASILIEV, t. I, p. 256. Cf. p. 231 pour l'émigration des Pauliciens.

(2) De Hagios Theologos, les habitants de l'Occident latin ont fait Altologo (Altoluogo, Altologio, Latolongo). Sur le temple de Saint-Jean le Théologien, voir TOMASCHEK, *Zur hist. Topogr. von Kleinasien im Mittelalter*, dans *Sitzungsber. der K. Ak. der Wiss. in Wien*, 1891, n° 124, pp. 32-33 (du tiré à part). La dénomination de la station de chemin de fer et des ruines d'Éphèse, Ayasoluk, auj. Selçuk, n'est rien autre chose que la modification de Hagios Theologos : voir RAMSAY, *Hist. Geogr. of Asia Minor*, London, 1890, pp. 109-110. De ce temple parle le pèlerin russe Daniel : « De l'île d'Achia à la ville d'Éphèse, il y a soixante verstes. Et là est le tombeau de Jean le Théologien et de la terre sainte est emportée de son tombeau en souvenir de lui, et les croyants prélèvent de cette terre sainte pour la guérison de toute maladie ; et la trace de Jean se trouve partout où il est allé » : *Vie et voyage de Daniel l'Higoumène du pays russe*, éd. VENEVETINOV, *Palestinskij pravoslavnij Sbornik*, t. I, 1883, p. 6. Voir aussi C. JIREČEK, *Das christliche Element in der topogr. Nomenclatur der Balkanländer*, Vienne, 1897, p. 5 (Sitzungsber. der K. Ak. der Wiss. in Wien, Phil.-hist. Cl., p. 136). Aux XIV^e^-XV^e^ siècles, les souverains de Theologos (Éphèse) se trouvèrent en relations avec Candie (Crète) : voir E. GERLAND, *Das Archiv des Herzogs von Kandia im königl. Staatsarchiv zu Venedig*, Strasbourg, 1899, p. 17. On peut trouver également un excellent résumé des informations sur Altoluogo dans HEYD, *Hist. du commerce du Levant*, trad. fr. par F.-RAYNAUD, Leipzig, 1885, vol. I, pp. 540-544. Cf. *E.I.*^2^ sous Aya Solūk.

gnaient pas les sanctuaires : ils firent entrer leurs chevaux dans le temple et y amenèrent leurs bagages (1). Une telle audace et de tels succès des Pauliciens sur la côte occidentale même de l'Asie Mineure montrent encore une fois combien Basile avait dégarni l'Asie Mineure pour envoyer le gros des forces en Occident.

Basile qui, en Orient, avait la ferme intention de continuer la politique des dernières années de la dynastie amorienne, visant à s'assurer la maîtrise des routes d'invasion et à étendre la frontière vers l'est, dès le début de son règne profita des troubles du califat de Sāmarrā pour mettre à exécution un plan très sensé consistant à essayer d'attirer de son côté la secte des Pauliciens dont les attaques poussées si loin l'inquiétaient vivement. Désirant avoir la paix de ce côté, dès la seconde année de son règne conjoint avec Constantin, à savoir en 869 (2), il envoya une ambassade auprès des Pauliciens avec de riches présents. L'ambassadeur était Pierre de Sicile, un personnage qui, comme de nombreux autres, avait quitté la Sicile à la suite de l'invasion des Musulmans et était allé chercher fortune à Constantinople.

La question de l'ambassade de Pierre de Sicile à Téfrikè a été très controversée. Un des savants qui ont étudié à fond la question des Pauliciens, Ter Mkrtčian (3), est allé jusqu'à nier l'existence de Pierre de Sicile, son voyage à Téfrikè et les rapports des Pauliciens avec les Bulgares à cette époque. Selon lui, le plus ancien témoignage sur les Pauliciens est le récit de Pierre l'Higoumène, un moine

(1) Genesius, p. 121 ; voir aussi p. 115 : *τῆς πρὸς ἡμᾶς ἐπιθέσεως, ἀπησχολημένους Ἀγαρηνῶν ἐν πολέμοις ἐπί τε γῆς καὶ θαλάσσης.*

(2) Petri Siculi *Historia Manichaeorum*, Migne, *Patr. Gr.*, t. 104, p. 1304 : *ὅπερ γέγονεν ἐν τῷ δευτέρῳ ἔτει τῆς βασιλείας Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου καὶ Λέοντος, τῶν εὐσεβῶν καὶ δικαίων μεγάλων βασιλέων ἡμῶν.* La chronologie des événements se détermine ainsi : Ṭabarī rapporte le dernier combat et la mort de Chrysocheir à l'année 872 ; selon Genesius, ce fait eut lieu deux ans après les pourparlers de paix, c'est à dire après l'ambassade de Pierre de Sicile ; cela signifie que celui-ci revint à Constantinople en 870 ; d'après Pierre lui-même, sa mission dura neuf mois ; il en résulte qu'il fut envoyé en 869 ; ceci concorde avec sa déclaration qu'il fut envoyé dans la deuxième année du règne de Basile qui monta sur le trône en septembre 867. Voir les références précises à tous ces auteurs dans l'exposition des événements des années correspondantes.

(3) Karapet Ter Mkrttschian, *Die Paulikianer im byz. Kaiserreiche und verwandte ketzerische Erscheinungen in Armenien*, Leipzig, 1893, pp. 2, 3, 12-13, 13 sq et 17-28.

originaire peut-être d'Asie Mineure qui est entré en relations personnelles avec les hérétiques ; son récit (dit « version courte » de l'histoire des Pauliciens) dont le texte a été édité dès 1849 par Gieseler, se trouve aussi dans la Chronique de Georges Hamartole (Georges le Moine) qui l'a copié ; la Narration de Photius sur les Manichéens se compose de chapitres qui reposent sur le travail de Pierre l'Higoumène et sont l'œuvre de Photius lui même (les dix premiers), les autres (de XI à XXVIII) ayant été écrits à une époque postérieure par un Pseudo-Photius ; l'« Histoire utile » de Pierre de Sicile a été composée sur la base du Pseudo-Photius à l'époque des Comnènes.

Les conclusions de Ter Mkrtčian sont loin d'avoir été toutes acceptées. Friedrich, qui a découvert dans un manuscrit de la Chronique de Georges le Moine, à l'Escorial, une version de l'histoire des Pauliciens plus étendue que celle des autres manuscrits de cette chronique et la considère comme le texte complet de Pierre l'Higoumène, a pensé aussi que les renseignements fournis par Pierre de Sicile sur les Pauliciens ne sont pas dignes de foi. Il n'admet pas notamment la possibilité de rapports entre les Pauliciens et les Bulgares (1).

Cependant l'opinion antérieure des savants qui ont admis la réalité du voyage de Pierre de Sicile et des relations des Pauliciens avec les Bulgares, a trouvé un partisan en la personne de Conybeare, un érudit anglais. D'autre part, H. Grégoire a soutenu que l'ouvrage fondamental pour l'histoire et la doctrine de la secte paulicienne est l'« Histoire utile » de Pierre de Sicile écrite après son retour de Téfrikè ; Pierre l'Higoumène et Pierre de Sicile ne sont qu'un seul et même personnage ; la « version courte » de l'histoire des Pauliciens n'est qu'un résumé de « l'Histoire utile » de Pierre de Sicile ; la plus grande partie de l'ouvrage mis sous le nom de Photius est une falsification composée au x^e siècle et a pour base un manuscrit de Pierre de Sicile qui commençait par la version courte.

F. Scheidweiler considère que le fragment de l'Escorial de la Chronique de Georges le Moine représente un traité complet contre

(1) I. FRIEDRICH, *Der ursprüngliche bei Georgios Monachos nur theilweise erhaltene Bericht über die Paulikianer*, Sitzungsber. der phil.-philol. und hist. Cl. der K. Bayer. Ak. der Wiss. zu München, 1896, I, p. 68, 101 et 102. EHRHARDT, dans KRUMBACHER, *Gesch. der byz. Litteratur*, 2^e éd., p. 76 (voir aussi p. 78) n'est pas d'accord avec les résultats auxquels arrive le premier savant.

les Pauliciens, qu'il est plus ancien que cette chronique et il admet comme possible que la première partie de ce fragment (mais non la seconde, qui est d'ordre dogmatique et polémique) soit l'œuvre de Pierre de Sicile : il aurait donc existé une version primitive de « l'Histoire utile » que Pierre de Sicile aurait composée avant l'avènement de Basile I et remaniée ensuite en 870. Lipschitz est d'avis que, en ce qui concerne la « version courte », les données de la Chronique de Georges le Moine sont les plus anciennes et ont été utilisées par Pierre l'Higoumène, par Photius et même par Pierre de Sicile (1).

On voit qu'il reste encore beaucoup d'obscurités sur cette question. Nous avons tenu à ajouter ici des renseignements relatifs à quelques-unes des études sur l'histoire des Pauliciens postérieures à l'ouvrage de Vasiliev, bien que la seule question qui nous concerne directement soit celle de l'ambassade de Pierre de Sicile à Téfrikè qui ne semble pas devoir être mise en doute. Vasiliev, dans la première édition, après avoir mentionné le travail de Conybeare disait : « Les conclusions sceptiques de nouveaux savants n'ont pas ébranlé notre conviction et nous restons, conjointement avec Conybeare, d'avis que la relation de voyage de Pierre de Sicile chez les Pauliciens, indirectement confirmée par d'autres sources, les indica-

(1) Fr. CONYBEARE, *The Key of truth, A Manual of the Paulician church of Armenia*, Oxford, 1898, p. CXXXVII. Parmi les travaux anciens en dehors des ouvrages généraux sur Byzance, voir AMARI, *Storia*, I, p. 509 (2e éd. p. 652), I. ČELCOV, *Sur les Pauliciens* (*Discours*). La Lecture Chrétienne, 1877, mars-avril, pp. 510-511. — Voir de plus H. GRÉGOIRE, dans Vasiliev, tome I, 227-8, et *Autour des Pauliciens, Byzantion*, XI, 2, 1936, *Les sources de l'hist. des Pauliciens, Bull. de l'Ac. roy. de Belgique*, Cl. des Lettres, 5e série, XXI, 1936, *Précisions géogr. et chronol. sur les Pauliciens, ibid.*, XXXIII, 1947, *Communication sur les Pauliciens, Atti del V Congresso intern. di studi biz.*, Rome, 1939 ; F. SCHEIDWEILER, *Paulikianerprobleme, B.Z.*, 43, 1951 ; E. LIPSCHITZ, *Le mouvement paulicien à Byzance au VIIIe et dans la première moitié du IXe s., Viz. Vrem.*, V, 1952, *Les questions posées par le mouvement paulicien à la lumière de l'historiographie bourgeoise contemporaine, Viz. Vrem.*, V, 1952. — On trouvera dans R. M. BARTIKIAN, *Les sources pour l'étude de l'hist. du mouvement paulicien*, Erevan, 1961 (en russe), une étude détaillée sur les sources arméniennes et byzantines et une analyse des travaux auxquels elles ont donné lieu, ainsi que, en appendice, de nombreux extraits de ces sources. Voir aussi OSTROGORSKY, *Hist. de l'État byzantin*, trad. fr., 1956, p. 242 et n. 2 ; S. RUNCIMAN, *The Medieval Manichee. A study of the Christian Dualist Heresy*, Cambridge, 1947. — Sur les Bulgares, voir plus loin.

tions chronologiques et les relations des Pauliciens avec les Bulgares doivent être prises en considération dans l'analyse des événements de cette époque ».

L'empereur, par l'intermédiaire de Pierre de Sicile, écrivait à Chrysocheir pour lui proposer la paix et un échange des prisonniers qui avaient été pris au cours des fréquentes rencontres des Byzantins avec les Pauliciens, en particulier sous le règne précédent de Michel III ; apparemment, il ne lui offrait rien de plus (1). Pierre arriva heureusement dans la capitale des Pauliciens, Téfrikè, l'actuelle Divrigi dans le district de Sivas-Sebasteia (2), oú il séjourna neuf mois (3). Comme on sait, un des résultats les plus précieux du séjour de Pierre à Téfrikè fut qu'il acquit une connaissance intime de l'hérésie paulicienne et qu'il en écrivit l'histoire. Mais dans ces neuf mois, il connut aussi d'autres faits intéressants. Il a été reconnu que les Pauliciens, à cette époque, se sont trouvés en relations avec les Bulgares auxquels ils se disposaient à envoyer une ambassade pour les déterminer à embrasser la doctrine paulicienne (4). Le moment de l'ouverture de pareilles négociations avec les Bulgares avait été heureusement choisi. La Bulgarie, qui, à cette époque, de païenne qu'elle était précédemment, s'était transformée en un état chrétien, était un Eldorado tout trouvé, selon l'expression du Professeur Jireček, pour les apôtres des différentes

(1) PETRI SICULI *Hist. Manich.*, MIGNE, *Patr. Gr.*, t. 104, p. 1241 : *ἡ δὲ δουλεία ἡμῶν, αἰχμαλώτων ἦν ὑπαλλαγή* ; cf. p. 1304 : *ἀποσταλέντες ἐκεῖσε δουλείας βασιλικῆς ἕνεκεν τοῦ ὑπαλλάξαι ἄρχοντας αἰχμαλώτους.*. GENESIUS, pp. 121-122. Dans Genesius, Pierre de Sicile n'est pas nommé, mais il y est question d'une lettre de l'empereur à Chrysocheir au sujet de la paix. Nous pensons que cela doit se rapporter précisément à la mission de Pierre, c'est pourquoi nous donnons ensemble les témoignages de ces deux sources.

(2) On trouvera les renseignements sur Téfrikè dans VASILIEV, t. I, p. 282. Voir aussi TOMASCHEK, *Historisch-Topographisches vom oberen Euphrat und aus Ost-Kappadokien*, Kiepert-Festschrift, Berlin, 1898, p. 139 ; I. G. TAYLOR, *Journal of a tour in Armenia, Kurdistan and Upper Mesopotamia, J.R.G.S.*, vol. XXXVIII, 1868, p. 310 ; F. CONYBEARE, *The Key of truth.* p. LXXIV ; E. HONIGMANN, *Die Ostgrenze des byz. Reiches von 363* bis *1071*, p. 55-56..

(3) PETRI SICULI *Hist.*, p. 1304, XLIII : *ἐκεῖσε οὖν ἐννεαμηνιαῖον χρόνον διατρίψαντες.*

(4) ID., p. 1241 : *μέλλουσιν ἐξ αὐτῶν ἐκείνων ἀποστέλλειν ἐν τοῖς τόποις Βουλγαρίας τοῦ ἀποστῆσαί τινας τῆς ὀρθοδόξου πίστεως καὶ πρὸς τὴν οἰκείαν καὶ μεμιαμμένην αἵρεσιν ἐπισπάσασθαι.*

religions qui espéraient s'y faire des adeptes. On sait que les Juifs même se livrèrent à cette époque à une activité de propagande en Bulgarie. De pareils projets se trouvèrent renforcés par la longus hésitation du tsar Boris entre Rome et Constantinople et le flottement dans sa foi qui en résulta pour lui (1). Les informations rapportées à Basile par Pierre de Sicile sur les relations projetées des Pauliciens avec les Bulgares, ne durent pas être agréables à l'empereur qui, sans parler de son désir de voir les Bulgares adopter l'orthodoxie, aspirait à vivre en paix avec eux en vue de la réalisation de ses desseins politiques contre les Musulmans.

Si le but poursuivi par l'ambassade de Pierre en ce qui concerne le rachat des prisonniers fut atteint (2), toutes les tentatives d'engager des négociations de paix avec Chrysocheir aboutirent à un échec complet, quand ce dernier proposa à l'empereur de renoncer en sa faveur à toute la moitié orientale de l'empire, c'est-à-dire à l'Asie Mineure, et de se contenter de la partie occidentale ; en cas de refus de cette clause, Chrysocheir menaçait l'empereur de le chasser des territoires byzantins (3). C'est porteur de ces tristes nouvelles que Pierre de Sicile en 870 revint dans la capitale. Les exigences arrogantes et presque insensées présentées par Chrysocheir renfermaient un gage certain de dissentiments futurs et d'opérations de guerre.

4. La guerre de Basile avec les Pauliciens.

Basile dut être cruellement outragé dans sa dignité par la réponse de Chrysocheir. Quand il l'eut reçue des mains de Pierre de

(1) C. Jireček, *Gesch. der Bulgaren*, Prague, 1876, p. 155. Voir aussi Fr. Rački, *Bogomiles et Patarènes*, Rad Jugoslavenske Akademije Znanosti i Umietnosti, VII, 1869, Zagreb, p. 98 ; Hilferding, *Hist. des Serbes et des Bulgares*, Collection de Mémoires, I, St. Pét., 1868, p. 58 ; Golubinskij, *Brève Esquisse de l'hist. des églises orthodoxes bulgare, serbe et roumaine*, Moscou, 1871, p. 155. Voir encore V. Zlatarski, *Hist. de l'empire bulgare au Moyen Age*, t. 1/2, Sofia, 1919, p. 63 ; Runciman, *A history of the first Bulgarian Empire*, Londres, 1930, pp. 108-114.

(2) Petri Siculi *Hist.*, p. 1241 : *ὑπαλλαγή, ἥτις καὶ καλῶς γεγένηται.*

(3) Genesius, p. 122. F. Hirsch, *Byz. Studien*, p. 171 met en doute ces données de Genesius, sans raisons particulières. Comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, nous mettons ici ensemble les témoignages de Genesius et de Pierre de Sicile.

Sicile à son retour, il transporta aussitôt le champ de son activité de l'Occident à l'Orient et se mit en personne à la tête d'une armée qui devait marcher contre les Pauliciens. Tout l'intérêt de la politique extérieure byzantine dans les années suivantes se concentre sur l'Orient, en particulier sur la lutte contre les Pauliciens. Le moment pour le commencement des opérations fut extraordinairement bien choisi, étant donné que les Arabes d'Orient, occupés par leurs dissensions intérieures, ne purent ni ne désirèrent porter secours aux Pauliciens, qui durent seuls faire face à un puissant empire entraîné à des opérations de guerre par l'imprudence de leur propre réprésentant.

Au printemps de l'année 871 (1), c'est-à-dire peu de temps avant la catastrophe qui s'abattit sur l'empereur Louis II en Italie, Basile partit en expédition contre les Pauliciens et marcha contre leur place forte principale, Téfrikè. Mais le début de ses opérations militaires ne fut pas heureux : il subit une grave défaite et il s'en fallut de peu qu'il ne fût fait lui-même prisonnier ; il n'échappa à la captivité que grâce à la vaillance de Théophylacte Abastakte, père du futur empereur Romain Lécapène (2). N'étant pas en état d'assiéger Téfrikè, Basile détruisit quelques forteresses situées dans le voisinage. Abara (*Ἄβαραν*), Spathè (*Σπάθην*), Koptos (*Κοπτόν*) (3), et retourna dans la capitale. Chrysocheir ne perdit

(1) On sait que l'ambassade de Pierre de Sicile fut de retour à Constantinople en 870 ; d'un autre côté, nous savons que la seconde campagne contre les Pauliciens et le désastre de Chrysocheir eurent lieu en 872 (Tabarī, III, p. 865). Pour la première campagne, il reste donc seulement l'année 871 et en particulier le printemps de cette année-là, dont fait mention le CONT. de THÉOPHANE, p. 266, ch. 37.

(2) CONT. HAMARTOLE, p. 755 (LEO GRAMM., p. 255, SYMÉON MAGISTER, p. 690). Dans le texte de Sym. Mag., le nom de Téfrikè est écrit *Ἀφρική* (on sait que le nom arabe est Abrīq et la rivière de Téfrikè est le Nahr Abrīq). THÉOPH. CONT., ch. 37, p. 266, parle du printemps pour le moment où Basile partit en expédition : *ἔαρος ὑπολάμποντος τὰ ὅπλα ἀνείλετο*. Constantin Porphyrogénète, auteur de la biographie de Basile, fait tout son possible pour atténuer la défaite de Basile dans son récit, mais néammoins, il montre l'empereur arrêté devant l'inexpugnable Téfrikè (p. 267). Voir GENESIUS, pp. 120-121 ; CEDRENUS, II, p. 206. Zonaras se trompe en croyant cette expédition dirigée contre la Crète : ZON., XVI, 8 (éd. DINDORF, IV, pp. 24-25).

(3) CONT. THÉOPH., p. 267 ; CEDRENUS, II, pp. 206-207. Sur la situation de ces forteresses, voir J. ANDERSON, *The Campaign of Basil I against the Paulicians in 872 A.D.*, *Classical Review*, X, 1896, p. 137, *The Road System of Eastern*

pas de temps, et, profitant de sa victoire, l'année suivante, en 872 (1), il s'avança avec ses troupes jusqu'à Ancyre et la turme de Kommata, située dans le sud de la Galatie (2), et, après avoir ravagé le pays, il se retira avec un important butin.

L'empereur, ayant appris cela, envoya contre lui son gendre, le Domestique des Scholes Christophore (3), qui réussit, après une victoire éclatante sur les Pauliciens, à s'emparer de leur principal centre, Téfrikè, qui fut complétement rasée (4). A la suite de la

Asia Minor, J.H.S., XVII, 1897, p. 32, cf. p. 27, n. 5. — Dans la première édition, Vasiliev a pensé que Abara dans CONST. PORPH., *De adm. imp.*, p. 228 (éd. MORAVCSIK et JENKINS, p. 240), CONT. THÉOPH., p. 267, CEDRENUS, II, p. 207, n'était pas identique à la ville paulicienne d'Amara, située non loin de Téfrikè. Voir maintenant VASILIEV, t. I, éd. fr., pp. 231-232 et HONIGMANN, *Ostgrenze*, pp. 55-56 : on est maintenant d'accord pour penser que Amara et Abara sont une seule et même localité située à l'emplacement de l'actuel Emirköi, au nord-est de Ḥasan Baṭriq et à l'ouest de Arguwan. Voir aussi le Commentaire au *De adm. imp.* de l'éd. MORAVCSIK et JENKINS, p. 191, et J. LAURENT, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam*, Paris, 1919, p. 257.

(1) Genesius dit : *δυσὶ δὲ χρόνοις παρελκυσθεῖσιν* (p. 122) après les négociations de paix, mais Ṭabarī fixe l'année même de la mort de Chrysocheir à 258 H (18 nov. 871-6 nov. 872), III, p. 1865 ; I. A., VII, p. 177. Dans MURALT, p. 454, en 873.

(2) Sous le règne de Léon le Sage furent annexés au thème de Cappadoce quatre « banda» des Bucellaires et trois des Anatoliques ; ces sept « banda » formèrent la turme *τὰ Κόμματα* (CONST. PORPH., *De adm. imp.*, p. 225, éd. MORAVCSIK et JENKINS, p. 236). De cette façon, le thème de Cappadoce comprenait toute la région actuelle de Haymana, dont les limites étaient à l'est le fleuve Halys, au sud le lac Tatta et à l'ouest les montagnes situées entre Sivri-Hisar et Yörmé. Les sept districts ajoutés, c'est-à-dire la turme de Kommata, comprenaient toute la partie sud de la Galatie depuis Aspona près de l'Halys jusqu'au fleuve Sangarios et même jusqu'à Eudoxias : RAMSAY, *Hist. Geogr. of Asia Minor*, pp. 216 et 226-227. Cf. HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 44 sq. Sur la signification de *komma* en grec postérieur, division, section, partie, voir G. HIRSCHFELD dans sa recension du livre de Ramsay, *Abdruck aus der Berliner Wochenschrift*, 1891, n° 42-44, p. 17.

(3) Le Continuateur d'Hamartole, p. 756, donne le seul nom de Christophore, gendre de l'empereur. Au contraire, GENESIUS (p. 122 : *ὁ καθηγεμὼν τῶν σχολῶν*), Const. Porph. qui dépend de lui (CONT. THÉOPH., ch. 41, p. 272 : *τῶν σχολῶν ἐξηγούμενος*) et CEDRENUS, II, p. 209, ne donnent pas de nom mais l'appellent commandant des Scholes.

(4) CONT. HAMART., pp. 755-756. GENESIUS, pp. 120-121 dit que l'empereur marcha lui-même deux fois contre les Pauliciens et que Téfrikè fut détruite par un tremblement de terre. L'une et l'autre choses sont assez douteuses en face de l'indication claire du Continuateur d'Hamartole, qui dit que la seconde

prise de Téfrikè, toute une série de forteresses se soumit à Basile ; la grande ville de Taranta (*Τάραντα*), aujourd'hui Derende, alliée et voisine de Téfrikè, située à trois jours de marche à l'ouest de Malaṭya, se rendit. Cela montre que le territoire paulicien comprenait toute la région montagneuse qui s'étend de Téfrikè vers le sud, au moins jusqu'à la rivière Toḫma Ṣû et peut-être même un peu plus loin (1). Après Taranta, se soumirent à Basile la ville de Lokana (*Λόκανα*), avec son commandant l'Arménien Paulicien Kourtikios, et quelques autres places fortes (2).

Après cela, commença le dernier acte des opérations militaires contre les Pauliciens, à savoir la lutte contre leur chef Chrysocheir qui avait réussi à s'enfuir de Téfrikè prise et détruite par les Grecs.

Le Domestique des Scholes, se tenant prêt à l'attaque, le poursuivit sur une distance d'un mille en se gardant par une trop grande précipitation de lui révéler ses plans, et avança jusqu'à la place de Siboron (*Σίβορον*), au moment où Chrysocheir, pénétrant dans

campagne fut conduite, non par l'empereur, mais par son gendre Christophore. Voir HIRSCH, *Byz. Studien*, p. 171. Postérieurement, le Patriarche Nicolas Mystique fait mention de la chute de Téfrikè dans une lettre à un inconnu : *Epist.* Nic. Myst., MIGNE, *P. G.*, t. 111, ep. 76, p. 277 : (Basile) *τὴν Τεφρικὴν ἐξηφάνισε*. — HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 60, conteste qu'il soit question dans les sources d'une prise de Téfrikè.

(1) Sur Taranta, voir RAMSAY, *Hist. Geogr...*, pp. 309-310 et J. ANDERSON, *Class. Review*, X, 1896, pp. 1-2 du tiré à part ; ID., *Road System...*, *J.H.S.*, XVII, 1897, p. 24, n. 2 ; E. BROOKS, *The Arabs in Asia Minor (641-750) from arabic sources*, *J.H.S.*, XVIII, 1898, p. 206 (Taranda, à environ trois jours de marche de Malaṭya) ; TOMASCHEK, *Hist. Topogr....*, p. 148 ; HONIGMANN, *Ostgrenze*, 55 sq ; AINSWORTH, *A personal narrative of the Euphrates expedition*, t. I, Londres, 1888, p. 247 sq ; G. BELL, *Amurath to Amurath*, 2e éd. Londres, 1924, pp. 327, 344 ; M. CANARD, *Hist. de la dynastie des Hamdanides*, I, p. 263. Voir aussi YĀQŪT, III, p. 534. — En Europe, la place est mentionnée pour la première fois par un écrivain du XVe-XVIe siècle, Théodore Spandugino qui, parlant de la victoire du sultan Selim, dit : et apresso prese tutte le sue città e terre, con el paese a lor vicino, cioè Alepo, Damasco, Malatia, Antapi, Terente... C. SATHAS, *Documents inédits relatifs à l'hist. de la Grèce*, t. IX, Paris, 1890, p. 182.

(2) CONT. THÉOPH., ch. 38, pp. 267-268 ; CEDRENUS, II, p. 207. Cedrenus, vraisemblablement par erreur, appelle la première ville *Ταύρας* et le commandant de Lokana *Κουρτέριος* : *ἡ γειτονοῦσα ταύτῃ* (c.à.d. *τῇ Τεφρικῇ*) *πόλεως τῶν Ἰσμαηλιτῶν ᾗ Ταύρας ἡ ἐπωνυμία ὁμαιχμίαν ἔχουσα καὶ κοινοπραγίαν μετὰ τῆς Τεφρικῆς*. HONIGMANN, *op. cit.*, p. 59, distingue le Kourtikios de *τὸ φρούριον Κουρτικίου* du Kourtikios de Lokana.

le thème de Charsiane, s'arrêtait à Agrana (*εἰς Ἀγράνας*) (1). Les stratèges des thèmes des Arméniaques et de Charsiane reçurent du Domestique l'ordre de prendre quelques-uns de leurs subordonnés, un certain nombre de bons cavaliers et des provisions pour douze jours, de se mettre à la poursuite de Chrysocheir jusqu'à la place forte de Bathyrryax, aux environs de Turkhal sur le Yešil Irmak (2), et, pour le cas où il enverrait une partie de son armée, dont il ne serait pas difficile de venir à bout, dans le thème des Arméniaques ou dans le thème de Charsiane, d'en avertir le Domestique ; mais si Chrysocheir se retirait de Bathyrryax, les stratèges devaient alors rentrer auprès du Domestique. Le soir, Chrysocheir établit son camp dans une plaine, au moment même où les chefs byzan-

(1) Siboron et Agrana (Agriana) se trouvaient, comme on le voit, dans le thème de Charsiane ; ces deux places devaient être sur la route menant d'Ancyre à Téfrikè, et Siboron, selon toute vraisemblance, était située à une distance de deux étapes à l'ouest d'Agrana. Voir RAMSAY, *op. cit.*, pp. 249, 265, TOMASCHEK, *Hist.-Topographisches vom oberen Euphrat...*, p. 147. La carte des Murray's Handy Classical Maps, Asia Minor, ed. by J. G. C. ANDERSON, Londres, 1903 (cf. la carte d'Anderson dans *J.H.S.* XVII, 1897) place Siboron à Mušalem Qalesi et Agrana un peu plus à l'est. Mais Mušalem Qalesi correspond à Ḫaršana-Charsianon Kastron. Voir HONIGMANN dans *Byzantion*, X, 1935, p. 141 sq et le tome I de VASILIEV, éd. fr., p. 104.

(2) La première édition plaçait cette localité à Yenikhān au nord-ouest de Sebasteia-Sivas et donnait la note suivante : « *Βαθὺς Ῥύαξ*, sur la rivière du même nom était un point important de la grande route militaire, où s'arrêtait l'empereur quand il partait en expédition ; là le rejoignaient les troupes des Arméniaques : CONST PORPH., *De Cerimoniis*, p. 455 : *ὅτε τὰ Ἀρμενιακὰ θέματα ὀφείλουσιν ἀποσωρεύεσθαι εἰς Τεφρικὴν εἰς τὸν βαθὺν Ῥύακα.* RAMSAY, p. 203, corrige ce texte ainsi : *εἰ δὲ εἰς Τεφρικὴν τὰ Ἀρμενιακὰ θέματα ὀφείλουσιν ἀποσωρεύεσθαι εἰς τὸν βαθὺν Ῥύακα.* Ramsay dit que Bathyryax doit être cherché à un croisement de routes où les armées pouvaient facilement se réunir pour une expédition vers l'Orient ; un tel endroit est la ville de Yenikhan, point très important : RAMSAY, p. 266, cf. aussi p. 76, 220 ». Cette identification n'est plus admise aujourd'hui. Celle qui a été proposée par TOMASCHEK, *Festschrift für H. Kiepert*, p. 140, avec le Nahr Ġaut̲ de Suhrāb, affluent du Nahr Ğarğāriyya-Quru Čay, affl. de l'Euphrate, est repoussée par HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 60, n. 7, qui adopte celle de Bury dans *Βυζαντίς*, II, 1911, p. 218, d'après qui Bathyryax serait près de Dazimon-Dazmana dans la vallée de l'Iris-Yešil Irmak. Cf. VASILIEV, t. I. p. 148, n. 5. — On connaît un sceau sur une face duquel est figuré Saint Théodore Stratilate et sur l'autre est écrit *Ο ΒΑΘΥΡΙΚΙΑΤΙΣ* ; voir G. SCHLUMBERGER, *Mélanges d'Archéologie Byzantine*, 1re partie, Paris, 1895, p. 251.

tins s'arrêtaient sur un sommet escarpé, couvert d'une forêt épaisse, en un endroit appelé *Ζωγολόηνος* (1). Profitant de l'enthousiasme qui régnait alors dans l'armée, les chefs byzantins résolurent de passer immédiatement à l'attaque ; ils choisirent parmi les troupes des Arméniaques et de Charsiane environ 600 hommes et, ayant ordonné au reste de l'armée de demeurer dans les tentes et de ne marcher vers eux qu'en cas de nécessité, quand les hommes laissés au camp entendraient pousser de grands cris pour les appeler au secours, il se dirigèrent vers le camp des ennemis qui, visiblement, ne s'attendaient pas à une attaque. Les Grecs, au cri de « *σταυρὸς νενίκησεν* », tombèrent sur le camp ennemi avant le point du jour et les troupes de Chrysocheir, n'ayant pu encore comprendre à quels détachements de l'armée byzantine elles avaient affaire, se mirent à fuir dans le plus complet désordre. Les Grecs les poursuivirent, à partir de Bathyrryax, sur une distance de trente milles vers l'est, jusqu'à une hauteur appelée Colline de Constantin près de Sebasteia-Sivas (2). Un des Grecs, appelé Poulladès, qui avait été en captivité à Téfrikè et qui connaissait bien Chrysocheir, l'aperçut parmi les fuyards et, au moment où le cheval de Chrysocheir allait franchir un fossé, il le frappa d'un coup de lance au flanc ; le cheval effrayé désarçonna Chrysocheir. Un de ses serviteurs, Diakonitzès, qui dans la suite abjura le paulicianisme, descendit de cheval et s'efforça de secourir son maître blessé : mais les chefs byzantins, arrivant, se saisirent de Chrysocheir et lui tranchèrent la tête qu'ils envoyèrent en présent à l'empereur (3), qui à ce moment,

(1) Voir RAMSAY, *op. cit.*, p. 266.

(2) *Ἕως τοῦ κατωνομασμένου Κωνσταντίνου βουνοῦ.* Voir RAMSAY, p. 220 et p. 266.

(3) GENESIUS, pp. 122-126. Tout ce récit de Genesius sur la dernière bataille de Chrysocheir avec les Byzantins, bien qu'il abonde en conversations insérées par l'auteur entre les soldats et leurs chefs, entre Chrysocheir et Poulladès, que nous avons laissées de côté, provient évidemment d'une bonne source et donne, comme nous l'avons vu dans le texte, beaucoup de noms géographiques. Voir HIRSCH, *Byz. Studien*, p. 171. Nous ne pouvons tomber d'accord avec KARAPET TER-MKRTTSCHIAN, *Die Paulikianer im byz. Kaisserreiche*, Leipzig, 1893, p. 32, qui dit que le récit de Genesius « kann freilich keinen Anspruch auf strenge Geschichtlichkeit machen ». Le Cont. de Théophane, ch. 41-43, pp. 272-276, emprunte son récit à Genesius. Il y ajoute que, lorsqu'on apporta à l'empereur la tête de Chrysocheir, en accord avec une promesse qu'il avait faite, il y planta trois traits de son arc (pp. 275-276). De Constantin Porph. dérive

ayant à nouveau quitté la capitale, se trouvait dans la localité de Petrion (1).

La victoire sur les Pauliciens et la prise de Téfrikè furent célébrées par une entrée triomphale de l'empereur dans la capitale (2). Arrivé à Hiéria, un palais situé sur la rive d'Asie Mineure en face de Constantinople (actuellement Fenerbagče ou Fanaraki) (3), l'empereur traversa le Bosphore pour se rendre à l'Hebdomon, sur la rive européenne, non loin de Constantinople (l'actuel village de Makri Köi), où le Sénat tout entier vint à sa rencontre accompagné d'une foule prodigieuse de gens du peuple de la capitale, de tous âges, portant des couronnes, des roses et d'autres fleurs. A en juger par le récit de cette entrée triomphale y prit part, côte à côte avec l'empereur, son fils aîné Constantin. Il est difficile de dire s'il participa en personne à l'expédition elle-même, étant donné que les sources ne parlent pas de cela, ou s'il rencontra seulement son père triomphateur à l'Hebdomon et prit part ainsi à la procession. Comme dans le passage donné du Livre des Cérémonies sont réunies deux entrées triomphales de l'empereur dans la capitale, il est assez vraisemblable de penser que Constantin s'est trouvé dans une de ces cérémonies en qualité de participant à une des expéditions ultérieures qui fut suivie aussi d'une entrée triomphale,

CEDRENUS, II, pp. 209-212. Dans son autre récit (*De Thematibus*, p. 31, éd. PERTUSI, p. 74 et 142), Constantin, mentionnant la mort des deux chefs pauliciens Chrysocheir et Carbéas, dit que tous deux moururent à l'époque de Basile, ce qui n'est pas exact, étant donné que Carbéas était déjà mort à l'époque de Michel III, en 863. Voir le t. I, p. 256.

(1) Voir CONT. THÉOPH., p. 275 : *ἐτύγχανε δὲ τηνικαῦτα διάγων κατὰ τὸ Πετρίον λεγόμενον, ἔνθα τὸ σεμνεῖον τῆς τῶν οἰκείων θυγατέρων διατριβῆς ἐχρημάτιζεν*. Cf. R. JANIN, *Constantinople Byzantine*, Paris, 1950, pp. 375-376.

(2) Dans le *De Cerimoniis* de CONST. PORPH., se trouve le récit de cette entrée triomphale, I, pp. 498-503 : *ἡ ἀπὸ τοῦ φοσσάτου μετὰ νίκης ἐπάνοδος Βασιλείου τοῦ φιλοχρίστου βασιλέως ἀπὸ Τεφρικῆς καὶ Γερμανικίας*. Là, évidemment, il est question de deux campagnes, la présente celle de Téfrikè, et celle de Germanikeia en 879 (voir plus bas). Comme le triomphe qui suivit l'expédition de 879 fut organisé exactement avec le même cérémonial que celui de Téfrikè (voir THÉOPH. CONT., p. 284 : *κατὰ τὸ πρότερον ἔθος*), ces deux triomphes ont été réunis dans un même chapitre et sous une même rubrique générale du *Livre des Cérémonies*.

(3) Voir J. PARGOIRE, *Hieria*, Bull. de l'Inst. arch. russe de Constantinople, IV, 2, 1899, p. 67. Cf. R. JANIN, *Const. Byzantine*, pp. 147-149, 454.

expédition dans laquelle on sait que Constantin accompagna son père (1). Dans le cas présent, nous suivrons le récit du Livre des Cérémonies de Constantin Porphyrogénète.

Après avoir salué le Sénat, Basile se rendit à l'Église de Saint Jean le Précurseur à l'Hebdomon, où il fit une prière et alluma des cierges ; ensuite, ayant revêtu le vêtement de pourpre, le *scaramangion* (*σκαραμάγγιον τριβλάτιον*), il monta à cheval et, accompagné de son fils Constantin, précédé par le Sénat et la population de la ville, il se dirigea vers le Monastère des Abramites (*τῶν Ἀβραμιτῶν*) ou de la Mère du Seigneur *Ἀχειροποίητος*, situé derrière les murs de la ville non loin du Château des Sept Tours, où lors des entrées triomphales, l'empereur habituellement s'arrêtait avant d'arriver dans la ville par la Porte d'Or (2). Mettant pied à terre devant le Monastère, Basile se rendit au temple et, ayant allumé des cierges, il y resta un certain temps.

Cependant l'Éparque de la Ville, à qui incombait, entre autres obligations, celle de décorer la ville dans les occasions solennelles, avait pris des dispositions pour la décoration de tout le chemin conduisant de la Porte d'Or à la Chalcé, la magnifique entrée du Grand Palais ; la ville était décorée de branches de laurier, de romarin, de myrte, de roses et autres fleurs, ainsi que de différentes étoffes, de brocart, et de candélabres ; la voie elle-même par laquelle devait passer le cortège avait été nettoyée et était jonchée de fleurs. Dans la plaine s'étendant devant la Porte d'Or, avaient été dressées des tentes dans lesquelles on avait amené de Hiéria les plus notables prisonniers arabes et transporté la plus grande partie du butin, les drapeaux et les armes (3) ; tout cela avait été réparti et avait pris place dans la procession. L'empereur s'enveloppa dans

(1) Certains admettent que Constantin prit part à l'expédition de Téfrikè, mais la reculent inexactement jusqu'à l'année 877. Voir HERGENRÖTHER, *Photius*, t. II, p. 316 ; Ed. KURTZ, *Zwei griechische Texte über die Hl. Theophano die Gemahlin Kaisers Leo VI*, Mém. de l'Ac. Imp. des Sc., sect. hist.-phil., t. III, 1898, n° 3, p. 51. — Sur l'Hebdomon, voir R. JANIN, *op. cit.*, pp. 408-411, en particulier sur l'Église de Saint-Jean-Baptiste, p. 410.

(2) Voir MORDTMANN, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 13 (22) et 30 ; A. VAN MILLINGEN, *Byzantine Constantinople*, Londres, 1899, pp. 334-335.

(3) *De Cerimoniis*, p. 499. Voir F. USPENSKIJ, *L'Éparque de Constantinople*, Bull. de l'Inst. arch. russe de Constantinople, IV, 2, 1899, p. 104. Cf. EBERSOLT, *Mélanges d'hist. et d'archéol. byz.*, Paris, 1917, p. 42.

un « himation » brodé d'or qu'il revêtit par dessus sa cuirasse, et qui était parsemé de pierres précieuses, se ceignit de l'épée et posa sur sa tête le diadème dit « césarien ». Son fils Constantin marchait revêtu d'une cuirasse d'or, avec l'épée, des ornements d'or aux jambes, tenant à la main une lance d'or ornée de pierres précieuses ; il avait sur la tête une coiffure blanche tissée d'or sur le devant de laquelle on voyait l'image d'une couronne (1). Tous deux montèrent sur des chevaux blancs recouverts de housses ornées de pierres précieuses.

Tout d'abord, alors qu'il était encore au Monastère des Abramites, l'empereur reçut les démarques, c'est-à-dire les chefs des factions du cirque et les deux factions elles-mêmes ; les membres des factions étaient revêtus de leurs plus beaux habits et les démarques avaient leurs manteaux de cérémonie, qu'ils revêtaient au moment des compétitions du cirque en cas de victoire. Ils accueillirent Basile et Constantin avec de grands cris de « Gloire à Dieu qui nous a rendu nos Seigneurs avec la victoire ! Gloire à Dieu qui vous a exaltés, autocrates des Romains ! Gloire à toi, Très Sainte Trinité, pour nous avoir fait voir nos souverains vainqueurs ! Soyez les bienvenus, souverains victorieux et très vaillants ! ». Puis le cortège se mit en marche vers la Porte d'Or ; en avant marchaient les deux factions du Cirque poussant de grands cris de victoire et chantant des hymnes guerriers ; devant la Porte d'Or ouverte, les factions s'arrêtèrent. Là, l'Éparque de la Ville et l'*Apomoneus*, c'est-à-dire le lieutenant de l'Empereur, s'étant prosternés, saluèrent l'Empereur et, selon une ancienne coutume, lui apportèrent une couronne d'or et quelques couronnes de laurier, comme symbole de la victoire, en retour de quoi ils reçurent une somme d'argent qui surpassait la valeur de la couronne d'or. Ensuite, entouré d'une foule énorme, l'Empereur, ayant franchi la Porte d'Or, s'avança dans la capitale et, à travers la partie de la ville appelée le *Sigma*, se dirigea vers le palais. Le chemin traversait le quartier de l'*Hexakionion*, qui occupait, selon toute vraisemblance, le versant ouest de la septième colline (2), ensuite le *Xêrolophos*, comme s'appelait toute la septième colline ou le *Forum Arcadii* (actuelle-

(1) Voir sur cette coiffure REISKE, *Comm. ad Const. Porph. De cerimoniis*, pp. 584-586.

(2) Voir la discussion de A. VAN MILLINGEN, *op. cit.*, pp. 18-20. Cf. aussi maintenant sur le Sigma et l'Hexakionion, R. JANIN, *op. cit.*, 389-391 et 327-329.

ment Avret-bazar), au pied de cette colline ; puis, traversant le *Forum Bovis*, la procession suivit la rue *Philadelphion* qui menait du *Forum Amastrianum* au *Forum Tauri*, où se trouvait le Capitole (actuellement le Seraskierat), et, par les *Artapoleia*, la rue qui conduisait du *Forum Tauri* au Forum de Constantin, elle arriva à ce dernier (1).

Là l'Empereur descendit de cheval et entra dans l'Église de la Mère de Dieu qui était sur ce Forum, où l'accueillirent le Patriarche et le clergé de Sainte-Sophie ; l'Empereur et son fils, ayant reçu des cierges du Préposite, firent une prière et sortirent. Puis, s'étant dépouillés du vêtement militaire et ayant revêtu le *diviticium* de pourpre et la chlamyde tissée d'or, l'Empereur, précédé de divers drapeaux et *labara* (2), et de la Sainte-Croix parsemée de pierres précieuses, arriva au Milliaire (édifice plus ou moins semblable à un arc de triomphe), près de l'*Augusteon*, et, passant par l'Horloge de Sainte-Sophie et le *Mitatorion* qui est à l'intérieur de la Belle Porte de l'Église (*τῆς ὡραίας πύλης*) (3), où il déposa les couronnes, il entra avec le Patriarche et le clergé dans le Narthex de Sainte-Sophie et y fit une prière. Après ce cortège solennel, on se dirigea vers le Palais où, dans le *Triclinium* de Justinien, avait été servi un excellent repas. Les sénateurs reçurent de riches présents et, selon l'habitude, de nombreuses largesses furent faites

(1) Voir MORDTMANN, *Esquisse....*, paragr. 123, p. 70 ; E. OBERHUMMER, *Constantinopolis, Abriss der Topographie und Geschichte*, Stuttgart, 1899, p. 17 (tiré à part de Pauly-Wissowa, Realenzykl. der class. Altertumswiss., B. IV). — Sur tous ces noms, voir maintenant R. JANIN, *op. cit.*, Xêrolophos : 402-403 et 75, autre nom du Forum Arcadii : 75-76 ; Forum Bovis : 74-75 ; Philadelphion : 370 ; Forum Amastrianum : 72-74 ; Forum Tauri ou de Théodose : 69-72 ; Capitole : 171-172 (où l'identification avec le Seraskierat ou Université d'Istanbul n'est plus admise, car le Capitole était entre le Philadelphion - quartier de Shahzade - et le Forum Bovis - quartier d'Aksaray) ; Artopoleion : 296 ; Forum de Constantin : 67-69.

(2) Voir des détails sur ces drapeaux et d'une façon générale sur ce qu'on appelle *τὰ σκεύη* dans BELJAEV, *Réceptions et sorties des empereurs byzantins*, Mém. de la Soc. russe d'archéologie, t. VI, 1892, pp. 70-71 ; EBERSOLT, *Mélanges d'hist. et d'archéologie byzantines*, p. 43 et *Le Grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies*, Paris, 1910, p. 9. — Sur le *diviticium*, voir EBERSOLT, *Mélanges....*, 59 sq.

(3) Cf. BELJAEV, *op. cit.*, p. 91. Sur le Milliaire (Milion), voir R. JANIN, 66, 104-105, 363-364, sur l'Augusteon, ID., 65-67, 297 et sur l'Horloge de Sainte-Sophie, située dans sa partie méridionale, ID., 103-104. Cf. *Byz. et les Arabes*, I, 108.

aussi bien à ceux qui avaient pris part à l'expédition qu'aux habitants de la capitale.

Les brillants succès de Basile dans la lutte contre les Pauliciens élargirent les frontières de l'empire byzantin jusqu'au Haut-Euphrate, et eurent une importance considérable en ce qui concerne la situation sur la frontière orientale, d'autant plus qu'ils furent complétés, l'année suivante, par la destruction d'autres forteresses pauliciennes (voir plus loin). Les Byzantins devinrent ainsi maîtres de diverses routes partant de Césarée ou de Sebasteia-Sivas et convergeant vers l'Euphrate et Mélitène, par la vallée du Toḫma Ṣū (Nahr Qubāqib), et celles des affluents de l'Euphrate, le Quru Čay (Nahr Ğarğāriyya) et le Čalta Čay (Nahr Abrīq). Une partie des Pauliciens dut rentrer dans le giron de l'empire comme ce Diakonitzès que nous avons mentionné plus-haut et que nous retrouverons comme auxiliaire de Nicéphore Phocas en Italie avec une troupe de Pauliciens. D'autres durent subsister dans les territoires dévastés ou passer en territoire musulman. Mais ils ne trouvèrent pas toujours auprès des Musulmans l'accueil auquel ils auraient pu s'attendre par suite de l'aide qu'ils avaient apportée aux Musulmans contre les Byzantins. Qudāma, qui écrit vers 930, dit en effet, parlant de la région frontière de Malaṭya et des Pauliciens (*al-Bayāliqa*) : « Ils étaient avec les Musulmans et les aidaient dans leurs expéditions, leur fournissant une assistance pleine de zèle, jusqu'au jour où ils quittèrent d'un seul coup cette région par suite des mauvais rapports que les habitants des frontières eurent avec eux et de la négligence des autorités à leur égard : ils se dispersèrent alors dans le pays et les Arméniens de Malīḥ al-Armanī (Mleh) s'établirent à leur place, construisirent des forteresses puissantes, puis leur nombre devint considérable et ils nous causèrent de très vifs dommages ».

Comme l'établissement des Arméniens de Mleh ne date que du début du x^e^ siècle, il faut penser que la dispersion des Pauliciens a dû se produire après l'expédition de Basile dans le dernier quart du ix^e^ siècle. Mais on ne saurait prendre à la lettre l'expression de Qudāma et penser qu'ils ont disparu complètement de la région où ils habitaient auparavant. Il restait encore des Pauliciens dans la région de l'Euphrate à l'époque de Jean Tzimiscès (969-976) (1).

(1) Voir sur les rapports entre les Pauliciens et les Arabes, J. LAURENT, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam...*, p. 256, QUDĀMA, *B.G.A.*, VI, 255, CONY-

5. A) Les opérations militaires en Orient en 873.

Les succès que l'empereur avait remportés sur les Pauliciens le déterminèrent à poursuivre sa politique d'offensive en Orient, et cette fois contre les Arabes. La dernière guerre paulicienne avait fortement élargi la frontière byzantine et l'avait portée jusqu'aux abords de la puissante forteresse frontière de Malaṭya (Mélitène)(1), qui, restant aux mains des Musulmans, pouvait toujours menacer le territoire byzantin. Le moment choisi pour commencer les opérations militaires était extraordinairement favorable pour Byzance en raison des dissensions intérieures chez les ʿAbbāsides et des révolutions à Sāmarrā qui avaient déjà facilité les succès de Basile sur les Pauliciens. La campagne fut décidée en 873 et mise rapidement à exécution. A la tête de l'armée était de nouveau Basile en personne. Le but principal des opérations était la puissante forteresse de Malaṭya.

Mais avant de marcher contre Malaṭya elle-même qui, comme les Grecs le savaient, devait leur opposer une très forte résistance, Basile forma le projet de conquérir quelques places frontières moins fortifiées, afin de les utiliser, en cas de succès de l'entreprise, comme base toute préparée sur laquelle on pourrait s'appuyer pour des actions offensives contre Malaṭya ; pareille circonstance faciliterait dans une importante mesure les opérations devant Malaṭya. Ayant formé un tel projet, l'empereur traversa toute l'Asie Mineure et s'arrêta, un peu avant d'arriver devant Malaṭya, dans la localité de Keramision (2), près de la rivière du Zarnūq (*Ζαρνούχ*),

BEARE, *The Key of Truth*, Oxford, 1898, pp. LXXV-LXXVI, VASILIEV, *Byz. et les Arabes*, t. I, p. 277 sq. — Comme le remarque HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 55, il ne semble pas que Byzance ait procédé à une véritable occupation du territoire paulicien après les victoires de Basile.

(1) Voir TOMASCHEK, *Sasun und das Quellengebiet des Tigris*, dans *Sitzungsber. der K. Ak. der Wiss. zu Wien*, Phil.-Hist. Cl., t. CXXXIII, 1895, p. 25 du tiré à part ; HONIGMANN dans *E.I.*, sous Malaṭya, t. III, 208 sq., et *Ostgrenze*, pp. 56-9, 64-7, 70-76, 90-92 et *passim*.

(2) Ramsay suppose que *τὸ Κεραμίσιον*, est peut-être une faute pour *τὸ Κεραχίσιον*, c'est-à-dire la région proche de la rivière Qarāqis (Sulṭān Ṣū) : voir ANDERSON dans *Classical Review*, X, 1896, p. 3 du tiré à part. Cette suppositon est sans fondement. Sur le Zarnūq se trouvait la ville de Karamis où en 1090 se réunirent les évêques jacobites pour l'élection du Patriarche : GREGORII BARHEBRAEI *Chonicon ecclestasticum*, éd. ABBELOOS et LAMY, t. II, Paris-

affluent du Qubāqib (Toḫma Ṣū) qui se jette dans l'Euphrate (1), d'où il envoya un détachement contre Zapetra (Sôzopetra, arabe Zibaṭra, aujourd'hui Doganšehir, précédemment Viranšehir), place située sur les bords de la rivière du Qarāqis (aujourd'hui Sulṭān Ṣū), affluent du Qubāqib, au sud-ouest de Malaṭya (2). Zapetra fut prise, nombre de ses habitants furent tués ou faits prisonniers ; beaucoup de prisonniers chrétiens qui avaient langui de longues années en captivité furent délivrés ; un riche butin tomba aux mains de l'armée. Délaissant les localités circonvoisines, l'armée se dirigea sur Samosate dont elle s'empara, et même traversa l'Euphrate, après quoi elle revint avec un riche butin et une grande quantité de prisonniers auprès de l'empereur à Keramision sur le Zarnûq (3).

Après quoi, Basile se mit en mouvement avec toutes ses troupes

Louvain, 1874, p. 460 (*convenerunt in castro Karamis regionis Melitensis*). Nous reconnaissons cette forteresse dans le nom actuel de Čirmikli, où la rivière porte aussi le nom de Čirmikli Ṣū. Voir V. YORKE, *A journey in the valley of the Upper Euphrates, The Geographical Journal*, VIII, 1896, p. 329 ; TOMASCHEK, *Hist.-Topographisches...*, Berlin, 1898, p. 141. Cf. aussi HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 58.

(1) Un géographe arabe de la première moitié du x^e^ siècle, Ibn Serapion, qu'on appelle aujourd'hui plus communément Suhrāb (voir l'édition qu'en a donnée von Mžik), dit que la rivière az-Zarnūq prend sa source dans une montagne située entre Malaṭya et Ḥisn Manṣūr (Perre, auj. Adiyaman), et se jette dans le Qubāqib (Toḫma Ṣū) : Guy LE STRANGE, *Description of Mesopotamia and Baghdad, written about the year 900* by Ibn Serapion, *JRAS*, 1895, p. 63, correspondant à Suhrāb, *Kitāb ʿaǧā'ib al-aqālīm as-sabʿa*, éd. v. MŽIK, Leipzig, 1930, *B.A.G.H*, t. V. p. 13 ; V. YORKE, *A journey...*, p. 465. Cf. J. ANDERSON dans *The Classical Review*, X (1896), p. 3 du tiré à part et sa carte dans *The Journal of Hellenic Studies*, XVII (1897). Sur le Zarnūq était le monastère jacobite dheirā dhe Zarnūqā : voir TOMASCHEK, *Hist.-Topogr....*, p. 141.

(2) Sur Zapetra qui nous est connue par l'expédition de Théophile en 837, voir A. VASILIEV, *Byz. et les Arabes*, éd. fr. I, pp. 138-139 ; cf. aussi YORKE, *op. cit.*, p. 464 et TOMASCHEK, *Hist.-Topogr...*, p. 141.

(3) CONT. THÉOPH., chap. 39, p. 268 (CEDR., II, pp. 207-208). Chez Cedrenus, la rivière est appelée Ἀτζαρνούκ (p. 208). Il y a une mention de l'expédition contre Samosate dans Genesius (p. 115), mais il réunit de façon erronée en une seule cette expédition et celle que fit Basile contre Germanikeia, qui eut lieu plus tard. Cf. HIRSCH, *Byz. Studien*, p. 169. Les Arabes parlent de la victoire de Basile à Samosate et en fixent l'année, 259 (7 nov. 872-26 oct. 873) : Ṭabarī, III, p. 1880 (Ibn al-Aṯīr, VI, p. 184), Abū'l-Maḥāsin, II, p. 32, Ibn Ḫaldūn, III, p. 337, ʿAynī, II, fol. 707. Cf. J. ANDERSON, *The campaign of Basil I against the Paulicians in 872 A. D.*, dans *The Classical Review*, X (1896), p. 139 et *The Journal of Hellenic Studies*, XVII (1897), pp. 31, 41.

en direction de Malaṭya. Selon l'hypothèse de Honigmann, il aurait alors fait une première tentative infructueuse contre la place, puis aurait traversé l'Euphrate et se serait emparé de la place de Rhapsakion (*Ῥαψάκιον*) qui, à son avis, est sans doute l'actuel ʿArab Ušagh sur la rive gauche du fleuve, et que Vasiliev situait simplement dans le voisinage de Malaṭya (1). Puis, tandis que les

(1) Nous avons ici légèrement modifié le texte de Vasiliev qui pensait, à la suite de Anderson, que les opérations de l'empereur se déroulèrent uniquement à l'ouest de l'Euphrate et ne croyait pas à l'histoire de la construction d'un pont sur le fleuve. Il disait p. 40, n. 1 : « Constantin Porphyrogénète, dans la biographie de son grand père Basile, fait s'approcher ce dernier de Mélitène en venant de l'Orient et lui fait pour cela traverser l'Euphrate en période de crue. Cette circonstance a fourni à Constantin l'occasion de décrire la construction d'un pont sur l'Euphrate et principalement de marquer la part personnelle prise par l'empereur à la construction. Basile lui-même portait des poutres pour le pont et soulevait facilement des poids que trois soldats ne pouvaient soulever qu'avec difficulté. (CONT. THÉOPH., ch. 40, p. 269). A ce récit nous n'emprunterons que la détermination de l'époque à laquelle Basile s'avança vers l'Euphrate, c'était en été *ὥρᾳ θέρους*. Tout cela est abrégé dans CEDRENUS, II, 208. Remarquons que Léon VI le Sage, dans sa *Tactique* raconte presque la même chose de Basile dans sa traversée de la rivière Paradeisos, à l'époque d'une de ses dernières campagnes, devant Germanikeia (LEONIS IMP. *Tactica*, MIGNE, *P. G.*, CVII, p. 772). Voir HIRSCH, *Byz. Studien*, p. 250 ; cf. ANDERSON, *The campaign of Basil I...*, dans *The Class. Review*, X (1896), p. 139 ». — Mais rien n'indique, à mon sens, dans le récit de Constantin, que Basile ait marché vers Mélitène en venant de l'Orient. Le camp sur le Zarnūq, où il revint aussitôt après l'affaire de Samosate, était au sud de Mélitène. Si, comme le pense Honigmann, Rhapsakion est sur la rive gauche du fleuve (ʿArab Ušagh actuel), Basile a dû traverser l'Euphrate de la rive droite à la rive gauche en face de Mélitène et il n'y a aucune raison de mettre en doute le fait de la construction d'un pont, en le dégageant de ses éléments légendaires. Anderson croit qu'il s'agit d'un épisode mal placé et que ce mouvement se rapporte peut-être à un franchissement ultérieur en amont de Camacha. Il y a évidemment des obscurités dans le récit de Constantin (voir plus loin). Mais en fait il n'y a rien d'impossible à ce que l'empereur se soit, avant d'assiéger Malaṭya, assuré un point d'appui sur la rive gauche contre une menace venant de l'Orient. Les opérations ordonnées aux troupes de Chaldia et de Coloneia entre Euphrate et Arsanas pouvaient avoir le même but. De toute façon, il semble bien que ces épisodes soient de l'été 873, comme l'a pensé Vasiliev. — D'après HONIGMANN. *Ostgrenze*, 58, il y aurait eu deux sièges de Mélitène. Après la prise de Taranton, l'empereur aurait pillé Zibaṭra et Samosate, puis serait venu camper sur le Zarnūq et aurait assiégé Mélitène sans succès. Puis il se serait dirigé vers l'Euphrate, aurait construit un pont et pris Rhapsakion sur la rive gauche. Après les opérations sur la rive gauche de l'Euphrate, il serait revenu vers Malaṭya qu'il aurait une nouvelle fois vainement assiégée.

troupes des thèmes de Chaldia et de Koloneia étaient envoyées pour des opérations militaires dans la région située entre l'Euphrate et son principal affluent de gauche en son cours supérieur, l'Arsinos (Arsanas) (1) et s'emparaient des places *τὸ Κουρτικίου*, *τὸ Χαχόν*, *τὸ Ἄμερ*, *Μουριήξ* et *Ἄβδελα* (2), l'empereur lui-même (*αὐτὸς δὲ*) marchait vers Malaṭya qu'il assiégeait une seconde fois, selon Honigmann, sans succès. Au début, il réussit apparemment à remporter une victoire sur une partie de l'armée arabe (3), mais

(1) CONT. THÉOPH., p. 269 : *τὴν μεταξὺ χώραν Εὐφράτου καὶ Ἀρσίνου*. Le fleuve Arsin, Arsanās chez Suhrāb et chez les auteurs arabes, était déjà connu par des inscriptions cunéiformes, par des sources latines et par la géographie arménienne. Chez les Arabes il est aussi appelé parfois Nahr Šimšāṭ, c'est-à-dire fleuve d'Arsamosate (Asmušat), ville située sur sa rive gauche. Il s'appelle maintenant Murād Čay ou Murād Ṣū. Il prend sa source au nord du lac de Van. Voir TOMASCHEK, *Hist.-Topogr...*, p. 138 ; SUHRĀB, p. 120 (LE STRANGE, *J.R.A.S.*, 1895, pp. 56-57). Les renseignements sur Arsamosate sont rassemblés dans H. GELZER, GEORGII CYPRII *Descriptio orbis romani*, Leipzig, 1890, pp. 171-172. Voir aussi MARKWART, *Südarmenien und die Tigrisquellen*, Vienne, 1930, 240 sq ; HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 78.

(2) CONT. THÉOPH., p. 269. Chez CEDRENUS (II, 208) ces forteresses sont appelées : *Καρκίνιον*, *τὸ Γλασχών*, *τὸ Ἄμαν*, *τὸ Μουρήξ* et *Ἄβδηλα*. ANDERSON, *loc. cit.*, et Vasiliev n'avaient pas localisé ces places, dont le nom semble mieux conservé chez le Continuateur que chez Cedrenus. HONIGMANN, *Ostgrenze*, pp. 59-60, a retrouvé plusieurs de ces noms à l'est de l'Euphrate : *τὸ Κουρτικίου*, c'est-à-dire *φρούριον Κουρτικίου* est ainsi appelé d'après un Arménien du nom de K'urdik, nom qui est aussi celui du commandant de la place de Lokana (voir plus haut) et qui se retrouve dans le nom de la montagne Kurtik Dāgh au sud de Mūš ; *τὸ Χαχόν* a son correspondant dans le nom Ḫāḫ dont Honigmann donne des exemples et est peut-être Ušaghy Ḫōḫ au sud de Ḫarpūt ; *τὸ Ἄμερ* est à rapprocher de l'actuel Emirler (Les émirs) sur l'Euphrate au sud de l'embouchure de l'Arsanās-Murād Ṣū ; *Ἄβδελα* est aujourd'hui ʿAbdulī au nord de l'Arsanas près de l'embouchure du Peri Ṣū-Nahr aḍ-Ḍi'b ; *Μουριήξ* est l'actuel Murenikʿ-Mōrenīk près de Ḫarpūt. Ces places ont-elles été prises par les seules troupes de Chaldia et Coloneia, évidemment venues du nord, ou une partie de l'armée de Basile y a-t-elle participé, comme le pense Honigmann, c'est ce qu'il est impossible de déterminer. En tout cas, il semble bien difficile que Basile lui-même ait pris part à ces opérations, puisqu'il était retourné devant Mélitène.

(3) Voir CONT. HAMART., p. 760 : *ἐπεστράτευσε δὲ πάλιν ὁ Βασιλεὺς κατὰ Μελιτηνῆς καὶ αἰχμαλωσίαν ποιησάμενος καὶ πολλοὺς πολέμους ὑπέστρεψε*. — GENES., p. 115 : *καὶ Μελιτηνὴν στενώσας ἐξ ἐπιδρομῆς συνεχοῦς*. Constantin s'efforce toutefois de dissimuler l'insuccès de Basile et, après avoir raconté la défaite de l'armée arabe qui était sortie à sa rencontre, il se met à

finalement Basile subit une défaite et le chef arabe Aḥmed b. Moḥammed al-Qābūs tua un des principaux capitaines de l'empereur, le « patrice des patrices » Naṣr le Crétois (1).

Afin d'effacer quelque peu l'impression de la défaite de Mélitène, Basile fit irruption dans le territoire des Pauliciens où il incendia et détruisit les forteresses *Ἀργαούθ, τὸ Κουτακίον, τὸ Στεφάνου* et *Ῥαχάτ* (2).

Ces succès firent oublier la récente défaite et donnèrent à Basile l'occasion de faire une nouvelle entrée triomphale, au milieu des bruyantes acclamations du peuple, dans la capitale où, dans l'Église de Sainte-Sophie, la Patriarche plaça sur sa tête la couronne de la victoire (3).

B) Quelques remarques sur les sources grecques relatives aux événements des années 871-873.

Dans la biographie de Basile le Macédonien, les renseignements sur la lutte contre les Pauliciens se divisent en deux parties : la première (ch. 41-43) dépend de Genesius (Gen., pp. 121-126) ; la

décrire les machines de siège dont l'empereur voulut se servir pour contraindre Mélitène à se rendre ; mais ayant reconnu que Mélitène était puissamment fortifiée et possédait une nombreuse garnison et des provisions abondantes, il décida de lever le siège (Cont. Théoph., pp. 269-270 ; Cedr., II, pp. 208-209). Il semble que ce siège ait été plus sérieux que lors de la première tentative, si cette dernière a vraiment eu lieu, car les sources arabes n'en parlent pas.

(1) Les sources mentionnant la victoire de Basile devant Samosate parlent d'une façon bien nette de sa défaite devant Mélitène sous 259/873 : Ṭabarī, III 1880 ; Ibn al-Aṯīr, VII, 184 ; Sibṭ ibn al-Ǧauzī, I, f° 201 v° ; *Compendium* Ḏahabī, *Cod. Br.*, f° 28 ; ʿAynī, II, f° 707 ; Abū'l-Maḥāsin, II, p. 32 (voir 2e partie, pp. 6, 133, 165-166, 258, 264, 270).

(2) Cont. Théoph., p. 270 (Cedr., II, 209). Dans Cedrenus la dernière forteresse est appelée *τὸ Ἀραράχ*. Anderson, *The Road-System of Eastern Asia Minor*, dans *J.H.S.*, XVII (1897), p. 27, n. 5 et p. 32, a identifié Argaouth avec l'actuel Arguwān, à environ 25 milles au nord de Malaṭya. Sur la base de la forme *τὸ Ἀραράχ*, dans Cedrenus, Anderson, a vu dans ce nom Araurаca, ville située au nord du Haut-Euphrate, sur la route de Téfrikè vers le nord-est : *Class. Review*, X, (1897). p. 140 et cf. la carte dans *J.H.S.*, XVII (1897). Mais, dit Honigman, les noms sont mieux conservés dans le Continuateur et Rhakhat (*Ῥαχάτ*) est sans doute un nom de personne, peut-être l'arménien Erkat, ... de fer. Les deux autres toponymes sont aussi des noms de personnes (cf.plus haut pour *τὸ Κουρτικίου*).

(3) Cont. Théoph., 271 (Cedr., II, 209).

deuxième (ch. 37-40) provient d'une source inconnue. Genesius, après avoir mentionné en termes très brefs la victoire de Basile, sur les Agarènes de Téfrikè, son expédition contre Germanikeia, Samosate et Mélitène à la p. 115, parle dès les pp. 120-121, de l'expédition faite à deux reprises par le même Basile contre Téfrikè et de la destruction de cette dernière par un tremblement de terre, ce qui, d'après les indications du Continuateur d'Hamartole, paraît quelque peu douteux. Ensuite, Genesius passe à Chrysocheir, décrit ses opérations militaires contre Byzance jusqu'à la destruction de Téfrikè et parle des négociations de paix engagées par l'empereur avec lui ainsi que de la réponse hautaine de Chrysocheir. Ensuite, Genesius ajoute que, deux ans après ces négociations commença la dernière lutte des Byzantins contre Chrysocheir, qui se termina par la mort de ce dernier (pp. 121-126). Hirsch a fait remarquer que, dans le second récit, Constantin Porphyrogénète a réuni en une seule expédition ce qui s'est produit lors de deux expéditions différentes (1). En réalité, après avoir raconté l'attaque infructueuse de Téfrikè, Constantin parle de la destruction par Basile de quelques forteresses circonvoisines (ch. 37, p. 267), puis, tout d'un coup, il raconte que Taranta, ville forte « des Ismaélites », en raison du grand massacre auquel il s'était livré à Téfrikè (2), demanda la paix à Basile et devint son alliée ; cet exemple fut suivi par plusieurs autres villes, entre autres Lokana (*Λόκανα*) avec son gouverneur l'Arménien Kourtikios (ch. 38, pp. 267-268).

Déjà une circonstance nous inspire de sérieux doutes, c'est le fait que, après la défaite de Basile devant Téfrikè et sa fuite précipitée, sur quoi nous renseigne d'une façon brève, mais précise, le Continuateur d'Hamartole (p. 755), un aussi grand nombre de villes se soient soumises de bon gré à Basile. De plus, qu'est-ce que ce massacre à Téfrikè? Manifestement il est question ici d'événements qui ont suivi la chute de Téfrikè. Plus loin, Constantin raconte les victoires de Basile à Zapetra, Samosate et Mélitène (ch. 39-40, pp. 268-270).

Là, déjà, il s'embrouille définitivement, étant donné que, d'après

(1) Hirsch, *Byz. Studien*, 249.

(2) *τῶν ἐν τῇ Τεφρικῇ τοίνυν τὸν πολὺν φόνον ἡ ἑτέρα τῶν Ἰσμαηλιτῶν πόλις θεασαμένη, ἣν Τάραντα λέγουσι* (p. 267, ch. 38). On a vu plus haut que ceci a été raconté sous 871, de même que la prise de Lokana.

des indications précises, la prise de Samosate par Basile et sa défaite devant Mélitène eurent lieu en 873 après la destruction de Téfrikè et la mort du chef des Pauliciens Chrysocheir.

Dans les trois chapitres suivants (ch. 41-43), Constantin raconte, sur la base des indications de Genesius (pp. 121-126), l'histoire de la dernière lutte de Basile contre Chrysocheir et la mort de ce dernier, c'est-à-dire ce qui eut lieu avant l'expédition de Basile contre Samosate et Mélitène. Chrysocheir fut tué en 872, au dire des Arabes (1), c'est-à-dire un an avant l'affaire de Samosate et de Mélitène.

On voit d'après ce bref aperçu quel désordre chronologique renferment les indications de Constantin qu'on ne peut utiliser qu'après une sérieuse vérification au moyen d'autres sources et, en l'occurrence, principalement les sources arabes. Il est intéressant encore de remarquer que Constantin ne dit rien du fait même de la prise de Téfrikè par Basile et qu'il se contente de noter que, après la mort de Chrysocheir : *καὶ τὰ μὲν κατὰ Χρυσόχειρα καὶ τὴν ἀνθοῦσαν τότε δύναμιν τῆς Τεφρικῆς τοιοῦτον τὸ τέλος ἐδέξατο* (ch. 43, p. 276). Si l'on considère que Constantin a emprunté à Genesius et intercalé le passage sur la dernière lutte de l'empereur contre Chrysocheir, qu'il n'a pas mis du tout à sa place, le récit sur la prise de Téfrikè doit être placé entre les chapitres 37 et 38 (2).

(1) Ṭabarī, III, 1865 sous 258 (nov. 871-nov. 872) pour la mort de Chrysocheir III, 1880 sous 259 (nov. 872-oct. 873) pour Samosate et Mélitène.

(2) Ces remarques montrent combien il est difficile de se reconnaître dans le désordre des sources grecques. Nous avons admis la chronologie de Vasiliev, qui a été suivie par Bréhier, Ostrogorsky et qui comporte deux séries d'expéditions différentes en 871-872 et en 873. Honigmann qui (voir plus haut, p. 35), met en doute la prise de Téfrikè parce que le Porphyrogénète n'en parle pas, a d'autre part une chronologie assez vague. Il met la prise de Taranta, racontée plus haut au chapitre 4, la même année que l'affaire de Zibaṭra et Samosate, les opérations à l'est de l'Euphrate, le siège de Mélitène, la prise d'Argaouth, etc. (pp. 58-60). Il n'en précise pas la date, mais on peut inférer de p. 57, où il place les opérations des troupes de Chaldia et Coloneia en 872, que tout cela se passa en 872. Mais, p. 60, il met la mort de Chrysocheir « en l'année suivante » (cf. Cont. Théoph., pp. 271-272 : *τῷ γὰρ ἐπιόντι χρόνῳ*), ce qui donnerait 873. Or, celle-ci est fixée nettement à 258/872 par les sources arabes qui indiquent aussi que la prise de Samosate et le siège infructueux de Mélitène eurent lieu en 873 (cf. n. 1 et p. 47, n. 1).

6. Les événements d'Italie et de Sicile de 871 à 873.

La série d'expéditions en Orient de 871 à 873 que nous venons d'exposer et qui ne furent pas toujours heureuses pour Basile, ne lui donnèrent évidemment pas la possibilité de s'occuper des affaires d'Occident avec la même attention et d'y consacrer les mêmes efforts. En fait, l'activité des Grecs en Occident à cette époque est tout à fait insignifiante.

La perte de la ville de Bari avait été un coup très dur pour les Musulmans en Italie. Après cet insuccès, les Musulmans de Calabre, apparemment demandèrent secours à leurs compatriotes de Sicile et d'Afrique. Le gouverneur aglabite Moḥammed b. Aḥmed forma le projet d'une expédition en Italie. ʿAbdallāh b. Yaʿqūb, désigné comme gouverneur d'Italie (La grande Terre), débarqua avec vingt ou trente mille hommes à Tarente et, en septembre 871, il marcha sur le territoire de Salerne. Le danger arabe fut une des raisons qui firent rendre la liberté à Louis II.

Les princes de Salerne et de Bénévent s'enfermèrent dans leurs villes principales quand les Arabes assiégèrent Salerne. Mais ʿAbdallāh ne se borna pas à cette place : quelques-uns de ses détacheents parvinrent jusqu'à Naples qui était en paix avec eux et deux colonnes plus fortes se dirigèrent l'une sur Bénévent, l'autre sur Capoue. La première fut battue par Adelchis et perdit 3.000 hommes ; la seconde subit une défaite de la part des habitants de Capoue et perdit 1.000 hommes. Cependant le siège de Salerne continuait et dans la ville déjà on éprouvait la famine de sorte que quand après la mort d'ʿAbdallāh fut désigné, en décembre 871 ou en janvier 872, un nouveau chef ʿAbd al-Malik, la ville était déjà prête à ouvrir ses portes.

En ce moment critique, le prince de Salerne, Guaifer et l'évêque de Capoue demandèrent à nouveau secours à Louis II qui ne s'était pas encore retiré d'Italie. Ce dernier, qui n'avait vraisemblablement pas encore oublié ses premières intentions relativement à l'Italie, répondit à l'appel en 872 et, surprenant les Arabes à San-Martino et à Bénévent, infligea aux Musulmans une telle défaite qu'ils levèrent le siège de Salerne, s'empressèrent de remonter sur leurs navires et se retirèrent (1).

(1) Voir les sources occidentales dans Amari, *Storia*, I, 384-388 (2e éd. 525-530), Schipa, *op. cit.*, pp. 124-127. Ibn ʿIḏārī ne mentionne que brièvement

A la même époque, à savoir en 873, Adelchis de Bénévent ne se décidant pas à demander secours à Louis II après son récent démêlé avec lui, tourna ses regards vers l'empereur byzantin et lui demanda son aide, lui promettant de se tenir par rapport à lui dans la même situation de dépendance que celle dans laquelle il se trouvait auparavant par rapport aux rois francs, c'est-à-dire de lui payer le tribut qu'il payait aux Carolingiens. Basile, qui venait seulement de rentrer d'expédition, profitant de cette occasion de se mêler des affaires d'Italie, y envoya une armée avec le patrice Grégoire qui arriva à Otrante (1).

Cependant, Louis II ne put pas profiter des fruits de sa victoire : il quitta l'Italie du Sud et mourut en août 875 à Brescia.

En Sicile, l'époque qui va de 871 à 873 n'est marquée par aucun événement saillant en politique extérieure : l'île vécut un moment difficile de dissensions intérieures et de discordes. Après la mort de Moḥammed, les Arabes avaient élu comme chef Moḥammed b. Abī'l-Ḥusain et avaient écrit à ce sujet en Afrique ; mais l'émir aġlabite ne ratifia pas leur choix et envoya des diplômes d'investiture, pour le gouvernement de la Sicile, à Rabāḥ b. Yaʿqūb et pour celui des régions conquises en Italie du Sud au frère de ce dernier, ʿAbdallāh b. Yaʿqūb que nous connaissons déjà. Mais dès l'hiver de 871 (2), Rabāḥ mourut et bientôt après, comme nous

le succès d'ʿAbdallāh en Italie : *Bayān*, éd Dozy, p. 109, tr. Fagnan, p. 149, Amari, *Vers.*, II, 15. La Chronique de Cambridge rapporte la défaite de l'armée musulmane devant Salerne à l'année 872 : *Ἔτους ,ς τ π′ : ἐσφάγη τὸ φοσσάτον τῶν σαρακινῶν εἰς τὸ σαλερινὸν ΙΝΔ ... Ε* (872, avant septembre) : *Cronaca di Cambridge*, éd. Cozza-Luzi, p. 32, Amari, *Vers.*, I, 279. voir 2e partie, p. 99. ʿAbd al-Malik qui voulait continuer le siège aurait été embarqué de force par ses troupes. Cf. Gay, *L'Italie méridionale...*, pp. 104-105.

(1) Hincmari *Annales*, Pertz, I, 495-496 sous 873 : *pervento patricio imperatoris Graecorum cum hoste in civitate, quae Hydrontus dicitur, in auxilium Beneventanorum, qui censum, quod imperatoribus Franciae eatenus dabant, illi persoluturos se promittebant.* — Bien que le récit de Constantin Porphyrogénète sur les événements d'Italie du Sud soit peu digne de foi et embrouillé, il note exactement le fait que Bénévent s'est adressé à l'empereur byzantin pour obtenir un secours de lui. Cont. Théoph., ch. 58, p. 296 (Cedr., II, p. 224) Cf. *De adm. imperio*, p. 134 (éd. Moravcsik et Jenkins, 132 ; Commentary p. 105). Voir aussi Hirsch, *Byz. Studien*, pp. 259-260. Le nom du patrice est donné dans d'autres sources, voir sous l'année 876.

(2) En muḥarram 258/18 nov.-17 déc. 871.

l'avons vu plus haut, son frère ʿAbdallāh (1). Après la mort de Rabḥā, en l'espace de moins de trois ans, de 871 à 873, se succédèrent en Sicile six ou sept gouverneurs arabes (2). Les seuls renseignements qui nous soient parvenus pour cette époque, c'est que, en 873, les Arabes marchèrent sur Syracuse dont les habitants cependant réussirent à conclure une trève avec les Arabes à condition de rendre les derniers prisonniers musulmans qui se trouvaient aux mains des Grecs, au nombre de 360 (3).

On peut supposer avec beaucoup de vraisemblance que l'affaire des prisonniers musulmans que nous venons de mentionner, le silence des chroniqueurs arabes sur des opérations de guerre en ces années-là et le changement si fréquent des gouverneurs de Sicile, dénotent une situation critique pour la population musulmane de Sicile. Nous avons vu les échecs des Arabes en Italie devant Capoue et Bénévent ; les dissensions internes en Sicile même les empêchaient aussi d'être une menace sérieuse pour les Grecs (4). On ne peut méconnaître que de telles circonstances n'aient été très favorables à Byzance. Si les Arabes d'Occident, profitant de ce que l'empereur était absent de la capitale, et de ses difficiles expéditions en Orient, avaient saisi l'occasion et entrepris des opérations décisives, Byzance n'eût certainement pas pu en terminer aussi rapidement avec les affaires d'Orient. Grâce à un tel concours de circonstances, Byzance, à l'époque des expéditions orientales des années 871-873, ne perdit presque rien en Occident.

7. Byzance et les Arabes de Crète.

Mais si les Arabes d'Occident ne purent profiter des difficultés avec lesquelles Basile se trouvait aux prises en Orient, les Arabes

(1) En ṣafar 258/18 déc. 871-15 jan. 872 : Nuwayrī, dans Amari, *Testo*, p. 433, *Vers.*, I, 123 ; *Bayān*, éd. Dozy, p. 109, Amari, *Vers.*, II, 15 (2e partie, p. 215). Dans Ibn ʿIḏārī, le nom du gouverneur de Sicile est Aḥmed b. Yaʿqūb, chez Ibn al-Aṯīr, Aḥmed b. Yaʿqūb b. al-Muḍā b. Salama : Ibn al-Aṯīr, VII, 173, Amari, *Vers.*, I, 389 (2e partie, p. 133). Voir Amari, *Storia*, I, 353 (2e éd. 491) et aussi pp. 390-391 (2e éd. 531-533).

(2) Sur eux voir Amari, *Storia*, I, 390-392 (2e éd. 531-534).

(3) Ibn al-Aṯīr, VII, 183, Amari, *Vers.*, I, 189, *Bayān*, éd. Dozy, p. 109, Amari, *Vers.*, II, 15. Ils rapportent tous cette expédition à l'année 259/7 nov. 872-26 oct. 873. Voir 2e partie, pp. 133 et 215.

(4) Voir Amari, *Storia*, I, 392-393 (2e éd. 534).

de Crète, menace constante pour les rives de la Méditerranée, ne perdirent pas leur temps, et, sachant que la partie la plus importante de l'armée byzantine avait été envoyée en Orient, dirigèrent leurs forces vers les villes de la côte dalmate.

Au mois de mai de l'année 872, étant montés dans la Mer Adriatique, ils ravagèrent toute une série de villes sur la côte de Dalmatie, parmi lesquelles un centre important appelé Brazza, île située au sud de Spalato. Les Arabes retournèrent en Crète avec un énorme butin (1).

Il est très possible que, un peu plus tard, en 873, profitant des mêmes embarras de Byzance en Orient, le gouverneur de la Crète Sa'īd (Σαήτ), fils du conquérant de l'île Abū Ḥafṣ (Apochaps), et un renégat chrétien appelé Photius, lieutenant énergique de Sa'īd, aient rassemblé en Crète une flotte de 27 *kumbaria* et, y ayant adjoint un nombre suffisant de *pentekontères* et d'autres navires, s'avancèrent dans la Mer Égée. Presque toutes les îles furent soumises à la dévastation et des navires arabes parvinrent même parfois jusqu'à Prokonèsos dans l'Hellespont ; le population naturellement fut emmenée en esclavage. Pour échapper aux incursions musulmanes, les habitants de la ville d'Erissos dans l'île de Mytilène se réfugièrent au Mont Athos. Le Mont Athos, après les incursions arabes des années 60 du IX^e^ siècle (2), était devenu désert et commença seulement à se repeupler après l'année 870. Dans le nombre de ceux qui vinrent l'habiter, une grande partie fut composée de réfugiés venus de la ville d'Erissos dans l'île de Mytilène qui avaient échappé aux incursions arabes ; ils se construisirent un petit village dans les ruines de l'ancienne Apollonia qu'ils appelèrent du nom de leur ville natale, Erisso. Certainement, de semblables émigrations de Mytilène à l'Athos s'accomplirent plus d'une fois et elles augmentèrent l'effectif de la colonie de l'A-

(1) JOHANNIS *Chronicon Venetum*, Pertz, VII, 19 ; éd. MONTICOLO, pp. 119-120 : *sequenti vero anno* (872) *mense Madii item Sarraceni a Creta insula egredientes, quasdam Dalmaciarum urbes depopulati sunt, pariterque etiam Braciensem ejusdem provinciae urbem invaserunt... Predicti autem Sarraceni, urbibus quas diximus devastatis, cum inestimabili preda ad propriam sunt reversi.* Voir DÜMMLER, *Über die älteste Gesch. der Slaven in Dalmatia*, dans *Sitzungsberichte der Kais. Akad. der Wissenschaften zu Wien, Phil.-Hist. Cl.*, t. XX (1856), p. 403. Chez Dümmler, cette incursion est rapportée par erreur au mois de mars de l'année 872.

(2) Voir VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, I, p. 258.

thos à tel point que le métropolite de Salonique y nomma un évêque (1). Contre les Arabes fut envoyé Nicétas Oryphas, déjà connu de nous, avec une flotte qui, après avoir livré bataille aux Arabes devant Kardia (2) brûla, au moyen du feu grégeois, vingt vaisseaux crétois, dont les équipages furent tués, brûlés ou noyés. Les autres navires arabes s'enfuirent en toute hâte.

Mais les Arabes ne se laissèrent pas décourager et aussitôt après leur défaite, ils transportèrent leurs attaques sur une région plus éloignée de l'empire byzantin, à savoir sur les côtes du Péloponnèse et sur les îles voisines. Méthone, Pylos, Patras, les environs de Corinthe avaient déjà subi l'attaque de la flotte crétoise quand Nicétas Oryphas, grâce à un vent favorable, apparut rapidement avec ses vaisseaux dans le Péloponnèse et mouilla dans le port de Kenkhrées au fond du Golfe Saronique. Ne voulant pas perdre de temps à contourner tout le Péloponnèse, au sud duquel, au Cap Malée, veillaient déjà jour et nuit les Arabes envoyés par Photius qui attendaient l'apparition de la flotte byzantine, Nicétas, ayant fait passer de nuit ses navires par voie de terre à travers l'isthme de Corinthe, se présenta de façon tout à fait inattendue devant la flotte arabe. Les Arabes effrayés subirent une complète défaite : une partie de leurs vaisseaux fut incendiée, l'autre coulée ; les équipages furent aussi l'objet d'un violent massacre, les hommes qui avaient réussi à débarquer sur la côte se dispersèrent dans le Péloponnèse, mais ils furent pris et subirent de terribles châtiments. Photius lui-même périt dans la bataille (3). Cette victoire produi-

(1) Sur l'Athos, voir PORPH. USPENSKIJ, *Hist. de l'Athos*, t. III : *l'Athos monastique*, Kiev, 1877, pp. 34, 36, 41-42. Il rapporte l'expédition de Sa'îd aux années 881-884, mais sans fondement suffisant.

(2) CEDR., II, p. 227 : *περὶ τὸ στόμιον τοῦ Αἰγαίου παρὰ τὴν Καρδίαν*. Kardia est une localité située sur la presqu'île de Chersonèse de Thrace, dans le golfe qui est entre la presqu'île et la côte de Thrace.

(3) CONT. THÉOPH., chap. 60-61, pp. 299-301 (CEDR., II, 227-229, où le nom du chef est *Σαήλ* ; ZONARAS, XVI, 9, (Bonn, III, 1897, pp. 429-430) ; GEORGII PHRANTZAE LIB. I, chap. XXXIV, pp. 103-105. Dans la première édition, Vasiliev avait placé ici une longue note sur les données chronologiques que fournit ce dernier auteur sur l'histoire de la Crète et tenté de les utiliser pour dater l'expédition de Sa'îd, bien qu'il s'agisse là d'un auteur tardif. Cette note n'a plus qu'un intérêt rétrospectif. Vasiliev partait de la date de 825 pour la conquête de la Crète par les Arabes et adoptait pour les expéditions byzantines qui ont suivi, pour celle de Photin et Damien, la date de 825 ou 826 et pour celle de Cratère, la date de 826. Ces dates ont été corrigées dans l'édition française du

sit un tel effet sur les Arabes de Crète que, apparemment, ils payèrent tribut à Basile I à peu près pendant dix ans (1).

Certainement, si les Arabes de Crète payèrent ce tribut pendant dix ans, cela ne dépendit pas seulement de l'échec subi par la flotte musulmane sur les côtes de la Grèce. Les Arabes furent contraints aussi de payer tribut à l'empereur en raison de son heureuse expédition dans l'île de Chypre qui se trouvait sous la dépendance de la Crète qui tenait sous sa coupe toute la Méditerranée.

tome I (voir p. 54 sq) : la conquête de la Crète eut lieu en 827 (ou 828) et les expéditions de Photin-Damien d'une part, de Cratère d'autre part, doivent être mises, respectivement en 827-828, et 829, au plus tôt. Comme Phrantzès dit, p. 103, que 47 ans après la conquête de l'île par les Arabes eut lieu l'attaque des Arabes de Crète sur les îles de la Mer Égée, Vasiliev en concluait que cette expédition devait être mise en 825+47, c'est-à-dire en 872. Les données chronologiques de Phrantzès, comme l'a admis Vasiliev, sont en général fausses. Il place, p. 100, la conquête de la Crète par les Arabes et l'expédition de Photin-Damien en 6340, ce qui donnerait 848, et celle de Cratère (si c'est bien celle-là qu'il a en vue, p. 101) un an après, donc en 849. Ses autres indications, notamment sur la date de la reconquête de l'île par les Grecs, sont fausses également. En admettant que la donnée de 47 ans après la conquête arabe, soit exacte, ce qui n'est pas sûr, vu les autres erreurs, on obtiendrait pour l'expédition de Sa'īd non plus 872 mais 874 ou 875. Il est difficile de faire fond sur de pareilles données et l'on peut seulement, comme nous l'avons fait, placer l'attaque sur les îles de la Mer Égée après celle de 872 sur les côtes de Dalmatie, peut-être en 873, en attendant d'autres informations. A cette époque, Basile était encore occupé en Orient. — Vasiliev montrait d'autre part que Phrantzès se trompait en citant parmi les villes du Péloponnèse dévastées par les Arabes celle de Klarentza-*Γλαρέντζα*, p. 104, qui n'existait pas encore au IXe siècle et qui n'apparaît qu'à l'époque franque, et que la mention des îles de Zacynthe et Céphalonie comme ayant été ravagées au cours de cette incursion (p. 103), est une erreur aussi et qu'il s'agit là d'une expédition postérieure, en 880 : il renvoyait à HOPF, *Griech. Geschichte*, p. 122 et MURALT, p. 462 sous 881. — Sur la victoire de Nicétas, cf. aussi, A. BON, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*, Paris, 1951, p. 76.

(1) GEORGII PHRANTZAE *Lib.* I, c. XXXIV, p. 105 : *καὶ τὴν τοιαύτην ἀπώλειαν ἐξαίφνης παθόντες, φοβηθέντες καὶ δειλιάσαντες ἠρέμησαν τοῦ λοιποῦ καιρόν τινα καὶ φόρους τῷ βασιλεῖ Βασιλείῳ ἔταξαν δοῦναι. Καιροῦ παρελθόντος ἐτῶν ὡσεὶ δέκα τὰ συνήθη αὐτῶν οἱ βάρβαροι πάλιν οὐκ ἔπαυον πράττειν καὶ λῃΐζειν τὰς νήσους καὶ τοὺς φόρους τοῖς βασιλεῦσι κατὰ τὰς ὑποσχέσεις ἠθέτησαν καὶ οὐκ ἔπεμπον.* Voir FLAM. CORNELIUS, *Creta Sacra, Venetiis*, 1755, t. II. p. 215. — Le nom de l'émir de Crète fils d'Abū Ḥafṣ n'est pas Sa'īd (*Σαήτ*), mais Šu'ayb : voir G. C. MILES, *Coins of the Amirs of Crete in the Herakleion Museums, Kritika Chronika*, I', Herakleion, 1956, 365 sqq. et *A provisional reconstruction of the genealogy of the Arab Amirs of Crete, Kritika Chronika*, IE', Herakleion, 1963, 59 sqq.

Les succès maritimes des Arabes de Crète avaient incité également à de semblables entreprises d'autres chefs musulmans des régions littorales qui, en une occasion donnée, opérèrent selon toute vraisemblance au su de leurs coreligionnaires crétois, et en accord avec eux. Il convient en effet de rapporter à cette époque l'épisode relaté par nos sources.

L'émir de Tarse Esman (*Ἐσμάν*), qui est vraisemblablement le Yāzmān (Yāzamān) des historiens arabes, avec 30 grands navires-*kumbaria* se dirigea vers les côtes de la Grèce avec l'intention de s'emparer de la forteresse de l'Euripe (Chalcis) en Eubée. Ayant eu connaissance de ce projet de l'émir, le stratège Oiniatès (*ὁ Οἰνιάτης*) retira des troupes de Grèce pour les faire venir dans la forteresse, prit des dispositions pour mettre les remparts en état de défense et soutint courageusement le choc de l'ennemi ; les balistes byzantines, les flèches et même les pierres lancées à la main causèrent de grands ravages dans l'armée musulmane et le feu grégeois détruisit la plupart des navires arabes. Finalement les Grecs firent de leur propre initiative une sortie hors de la ville et remportèrent une complète victoire ; l'émir lui-même tomba grièvement blessé et la plus grande partie de son armée périt dans la bataille ; les Arabes restés vivants montèrent sur les quelques bateaux qui leur restaient et s'en retournèrent en toute hâte dans leur pays (1).

(1) CONT. THÉOPH., chap. 59, pp. 298-299 (CEDR., II, 225-226). Le nom de l'émir *Ἐσμὰν* ne peut correspondre à Osman comme avait pensé Vasiliev, car Osman est une forme turque de ʿOṯmān qui n'apparaît que tardivement, comme l'a fait remarquer P. Wittek à H. Grégoire. Par contre il peut très bien correspondre à Yāzmān (Yāzamān) des sources arabes, qui est peut-être une déformation de Yāsamīn, Yāsamūn, Jasmin, nom qui convient parfaitement, car le personnage est un eunuque. Cette identification ne va pas sans difficultés. Le texte grec dit que cet émir reçut devant Chalcis une blessure mortelle (*δεξαμένου δὲ καὶ τοῦ ἀμηρᾶ καίριον πληγὴν καὶ πεσόντος...*). Or Yāzmān est mort seulement au cours d'une expédition terrestre en 278/891-892, blessé d'un éclat de pierre de baliste devant Salandū (Ṭabarī, III, 2130). Il se peut que les Grecs aient confondu les deux épisodes, attribuant au siège de Chalcis ce qui s'est produit devant Salandū, ou que, à Chalcis, il ait été simplement grièvement blessé et que les Grecs, l'ayant vu tomber, l'aient cru mort. Pour la date du siège de Chalcis que Muralt, p. 461, a mis en 880 (contre lui, HOPF, *Griech. Geschichte*, 122 et HERTZBERG, *Gesch. Griechenlands*, I, 230), Vasiliev a pensé qu'il eut lieu avant 880 parce que le Continuateur le raconte immédiatement après l'échec des Arabes devant Bénévent en 873 et le situe de façon vague (*συνέβη δὲ κατὰ τοὺς καιροὺς ἐκείνους*). Ṭabarī ne signale pas

De semblables entreprises maritimes des Arabes avaient dû attirer sérieusement l'attention du gouvernement byzantin. Il fallut prendre des mesures pour mettre un frein aux attaques des pirates arabes qui ne laissaient aucun repos au littoral de la Méterranée, de la Mer Égée et de la Mer Ionienne. La tranquillité qui régnait alors en Orient et en Occident permirent à l'empereur de concentrer ses forces pour la lutte sur mer. La question se posa de décider sur quel point seraient dirigées les premières opérations, où serait porté le premier coup à la puissance maritime musulmane en Méditerranée. Basile arrêta son choix sur l'île de Chypre. Les raisons qui amenèrent l'empereur à se décider en particulier pour ce point sont extrêmement intéressantes ; elles découlent des conditions tout à fait exceptionnelles dans lesquelles se trouvait l'île depuis sa conquête par les Musulmans. Des renseignements précieux à ce sujet nous sont fournis par la lettre du Patriarche Nicolas Mystique « à l'émir de Crète », selon la suscription, en réalité au calife de Bagdad, écrite selon toute vraisemblance dans la seconde partie de l'année 913 (1) ; dans cette lettre, il jette un coup

Yazmān à Tarse avant 269/882-883 ; il faudrait alors placer le siège de Chalcis après cette date. Les chroniques grecques notent que l'émir pour encourager ses troupes promit au premier qui arriverait sur le mur de la ville et à ses compagnons un bouclier d'or et cent jeunes filles choisies. — Le nom du stratège du Péloponnèse Oïniatès se rencontre aussi chez CONT. HAMART., p. 761, chap. 20 : *ἐν τῇ Πελοποννήσῳ τοῦ Ὀνιάτου*. Selon H. Grégoire, Esman (Yāzmān) serait le même que l'eunuque Apoulpher de la Tactique de Léon le Sage (LEONIS *Tactica*, Const. XI, c. 25 et XVII, c. 83). Voir ces passages cités plus bas, p. 85, n. 1. Voir H. GRÉGOIRE, *La carrière du premier Nicéphore Phocas*, dans *Mélanges Kyriakidès, Hellènika*, suppl. 4, Salonique, 1953, pp. 247-248. Notre personnage serait là désigné par sa *kunya*. Notons que Masʿūdī (voir 2e partie, p. 40) fait mourir Yāzmān devant une forteresse appelée Kawkab (Étoile) qui serait peut-être Salandū.

(1) Voir V. VASILIEVSKIJ, *Sur la vie et les travaux de Siméon Métaphraste*, dans *Journ. du Minist. de l'Instr. Publ.*, CCXII (1880), p. 408. Cette lettre que Vasiliev considérait comme adressée à l'émir de Crète est en réalité adressée au calife de Bagdad, la suscription « A l'Émir de Crète » étant due à l'erreur d'un copiste, comme l'a montré nettement R. J. H. JENKINS dans son article *The Mission of St. Demetrianus of Cyprus to Bagdad*, dans *Mélanges H. Grégoire*, I, 1949, p. 269 sq. La traduction donnée par Vasiliev dans l'Appendice au volume II, p. 197 sq. sera reprise à la fin du présent ouvrage. Une nouvelle édition des lettres de Nicolas Mystique est préparée par R. J. H. Jenkins. — Sur cette lettre cf. encore V. GRUMEL, *Les Regestes des Actes du Patriarcat de Constantinople*, I. Paris, 1936, n° 646, pp. 156-157.

d'œil sur les rapports antérieurs des Grecs de Chypre, après leur soumission, avec leurs vainqueurs musulmans. Les anciens historiens n'avaient pas utilisé ce document et il était même resté inconnu aux spécialistes de l'histoire de Chypre (1).

Sur l'histoire de Chypre aux IXe et Xe siècles, nous avons assez peu de renseignements proprement historiques. Aussi n'est-il pas étonnant que nombre d'erreurs aient été commises par les anciens historiens spécialistes de cette île. L'un d'eux parlant des ravages auxquels a été soumise l'île de Chypre à l'époque du calife Hārūn ar-Rašīd, au début même du IXe siècle, dit : « Reprise par les Byzantins à l'époque de Basile le Macédonien, et perdue quelque temps après, Chypre ne demeura finalement à l'empire qu'à l'époque du règne de Nicéphore Phocas, c'est-à-dire dans la seconde moitié du Xe siècle » (2). Un autre historien de l'île de Chypre, se fondant sur les données de Constantin Porphyrogénète (3), écrit : « Basile le Macédonien, étant devenu empereur en 867, enleva, avec l'aide de son général Alexis, Chypre aux Arabes, mais seulement pour sept ans. En 902, quand Himérios partit en expédition contre les Arabes de Crète, Chypre était au pouvoir de l'empereur Léon le Sage. En 904, les Arabes s'emparèrent à nouveau de Chypre, comme nous l'apprend Jean Cameniates qui, ayant été fait prisonnier par les Arabes lors du sac de sa ville natale Thessalonique, fut transporté par eux comme prisonnier, après une traversée de cinq jours, à Chypre au port de Paphos et de là à Tripoli » (4).

(1) On peut trouver quelques références peu importantes à cette lettre de Nicolas Mystique dans l'article de Vasilievskij cité plus haut. Voir aussi HERGENRÖTHER, *op. cit.*, II, 598-600 (à propos des rapports de Photius avec les Sarrazins : on sait que Photius fit partie d'une ambassade byzantine envoyée au calife Mutawakkil, voir vol. I, p. 225 et F. DVORNIK, *The Patriarch Photius in the light of recent research*, München, 1958, p. 9 (dans *Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongress*, München 1958, III, 2).

(2) MAS-LATRIE, *Hist. de l'île de Chypre*, Paris, vol. I. 1861, p. 88.

(3) CONST. PORPH., *De Thematibus*, p. 40 (éd. PERTUSI, 80-81).

(4) *Σακελλαρίου Τὰ Κυπριακά*, t. I, *ἐν Ἀθήναις*, 1890, p. 400. Il n'y a rien dans *Ἱστορία τῆς Κύπρου συγγραφεῖσα μὲν ἐν ἔτει* 1778 *ὑπὸ τοῦ ἀρχιμανδρίτου Κυπριανοῦ Κυπρίου. Νῦν δὲ βελτιωθεῖσα κατὰ τὸ λεκτικὸν καὶ συνοψισθεῖσα ὑπὸ Θ. Κωνσταντινίδου. Ἐν Λάρνακι Κύπρου* 1889, p. 53. On trouvera une courte esquisse populaire de l'histoire de Chypre dans *Λάμπρος, Περὶ Κύπρου, Βιβλιοθήκη τῆς Ἑστίας, ἀρ.* 8 (*Ἐν Ἀθήναις*) 1878, sur l'époque byzantine, pp. 14-16. Voir maintenant sur Chypre, HILL, *History of Cyprus*, vol. I, Cambridge, 1940, chap. XII, *Byzantium and Islam*, p. 257 sq. et pour l'époque de

Outre l'imbroglio chronologique du dernier historien que nous espérons pouvoir débrouiller plus loin, dans le chapitre relatif à l'expédition d'Himérios, on voit que les deux historiens ont ignoré la lettre mentionnée plus haut de Nicolas Mystique, qu'on croyait autrefois adressée à l'émir de Crète, mais qui, comme nous l'avons vu, était en réalité adressée au calife de Bagdad. N'ayant pas connu cette dernière, le second historien a été amené à supposer qu'en 902, l'île de Chypre appartenait à Byzance et qu'elle était en 904 aux Arabes, ce qui, si l'on examine attentivement les sources, apparaît absolument impossible. L'idée générale de ces historiens est que l'île de Chypre fut complètement subjuguée et soumise par les Arabes. En fait, cependant, la question se présente de tout autre façon.

Les Arabes attaquèrent une première fois Chypre en 648-649 et s'en emparèrent ; mais malgré leur victoire, ils conclurent avec la population chrétienne de l'île des accords déterminés qui imposaient aux uns et aux autres certaines obligations (1) et stipulaient une

Basile I, p. 294 sq ; R. J. H. JENKINS, *Cyprus between Byzantium and Islam A. D. 688-965* dans *Studies presented to D. M. Robinson*, Saint-Louis, Miss., 1953, pp. 1006-1014 ; R. H. DOLLEY, *A forgotten byzantine conquest of Kypros*, dans *Bull. de l'Acad. Roy. de Belg., Cl. des Lettres*, 34 (1948), pp. 209-224 ; K. HADJIPSALTIS, *Ἡ Κύπρος κατὰ τὸ δεύτερον ἥμισυ τοῦ ἐνάτου καὶ τὰς ἀρχὰς τοῦ δεκάτου μ. Χ. αἰῶνος*, *Ἑλληνικά*, 9 (1955), Athènes, pp. 327-341 ; K. HADJIPSALTIS, *Ἡ Κύπρος τὸ Βυζάντιον καὶ τὸ Ἰσλάμ*, *Κυπριακαὶ Σπουδαί*, 20 (1957), pp. 15-29 ; A. I. DIKIGOROPOULOS, *The political status of Cyprus A. D. 648-965*, dans *Report of the Department of Antiquities Cyprus* 1940-1948, Nicosie, 1958, pp. 94-114. Voir aussi l'ouvrage plus ancien de E. OBERHUMMER, *Die Insel Cyprus*, 1903.

(1) D'après Michel le Syrien, trad. J.B. CHABOT, II/3, 1904, p. 441 sq., l'expédition de Muʿāwiya eut lieu au printemps de 649. Voir les historiens cités dans HILL, *op. cit.*, pp. 326-329. Hill ne cite pas l'historien arabe chrétien Agapius, évêque de Manbiğ, qui écrivait vers 941 et qui date l'expédition de Muʿāwiya de l'an 3 du calife ʿOṯmān, ce qui donnerait 647-8. Voir l'édition avec traduction française d'Agapius par A. A. VASILIEV, dans *Patr. Orientalis*, VIII, p. 480 (220). Sur Agapius, voir ROSEN, *Remarques sur l'écrivain Agapius de Manbiğ*, dans *Journ. du Minist. de l'Instr. Publ.*, t. 231 (1884), p. 66 et *Notices sommaires des manuscrits arabes du Musée Asiatique*, St.-Pétersbourg, 1881, p. 130, n. 3 ; l'édition de Vasiliev se trouve dans les tomes V, VII et VIII de la *Patrologia Orientalis ;* voir le compte rendu de l'édition, *Der Islam*, 1912, p. 295, et la notice qui lui est consacrée dans G. GRAF, *Geschichte der christlichen arabischen Literatur*, Bibl. Vaticana, *Studi e Testi*, 133 (II, 1947), pp. 33, 41. Cette histoire de la littérature arabe chrétienne a été publiée de 1944 à 1953

complète neutralité des deux côtés : les Chypriotes ne devaient pas prêter leur aide aux Grecs contre les Musulmans, ni aux Musulmans contre les Grecs. De plus il y avait une sorte de partage des revenus de l'île, l'impôt foncier (*ḫarāg*) levé sur les Chypriotes devait revenir moitié aux Musulmans, moitié aux Grecs (1). Ces conditions furent consignées dans des engagements écrits, garantis par serment du côté arabe. En fait, la paix et la tranquillité régnèrent généralement dans l'île et les deux parties, s'appuyant sur les conventions, malgré la différence de situation primitive entre vainqueurs et vaincus, malgré l'opposition de croyances et de coutumes, vécurent pendant plus de deux siècles dans une atmosphère de concorde et d'union. Les Grecs de Chypre ne sentirent pas le poids qui pesait ordinairement sur les populations soumises (2).

dans les volumes 118, 133, 146, 147 et 172 (index) de cette collection vaticane. — Cf. MAS-LATRIE, *op. cit.*, pp. 86-87 ; SAKELLARIOS, *op. cit.*, I, 395-396.

(1) MAS'ŪDĪ, *Les Prairies d'Or*, VIII, p. 282 ; cf. BALĀḎURĪ, *Futūḥ al-buldān*, pp. 152-158 (voir plus loin) ; THÉOPHANE, éd. DE BOOR, 363, sous 6178 à propos du traité de Justinien II avec ʿAbd al-Malik : *...καὶ ἵνα ἔχωσι κοινὰ κατὰ τὸ ἴσον τοὺς φόρους τῆς Κύπρου καὶ Ἀρμενίας καὶ Ἰβηρίας.* Cf. CONST. PORPH., *De Thematibus*, p. 40 : à l'époque de Basile (*οἱ Σαρακηνοὶ*) *ταύτην* (c'est-à-dire Chypre) *φορολογοῦσιν ὡς καὶ πρότερον.* NICOLAI MYSTICI PATR., *Epistolae* : (dans la lettre mentionnée plus haut) *ἡ τῶν Κυπρίων νῆσος ... ἀφ' οὗ χρόνου σπονδῶν εἰρηνικῶν πρὸς αὐτοὺς γεγενημένων, ὑποφόροι τῆς ὑμῶν κατέστησαν ἐξουσίας.* MIGNE, *P. G.*, t. 111, p. 29 ; *Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος*, t. 3 (1889), p. 111.

(2) Voir NICOLAI MYSTICI Patr. *Epistolae*, MIGNE, *P.G.*, t. 111, p. 29, *Deltion*, 3 (1889), p. 111 : *καὶ μέχρι τοῦ παρόντος ἐν τῇ τῶν συνθηκῶν ἀσφαλείᾳ διέζησαν, οὐδενὸς τῶν προπατόρων ὑμῶν, ὅσοι τὸ Σαρακηνῶν ἔθνος ἔλαχον διέπειν, οὔτε λύσαντος τὰς σπονδὰς, οὔτε κακοῦ τινος εἰς πεῖραν αὐτοὺς καταστήσαντος, ἀλλὰ κατὰ καιροὺς οἱ τῆς ἀρχῆς κληρονόμοι καλῶς καὶ δικαίως φρονοῦντες, τὰ ἀπ' ἀρχῆς ἀρέσαντα τοῖς πατράσιν αὐτῶν, καὶ βεβαιώσει διησφαλισμένα ἐγγράφῳ ἐτίμησάν τε καὶ διεσώσαντο...* Voir plus loin la traduction de cette lettre. — Il convient de donner ici un résumé du chapitre que l'historien BalāḎurī, mort en 297/892, consacre à l'histoire de Chypre depuis la conquête par Muʿāwiya jusqu'à l'époque de Hārūn ar-Rašīd et que nous avons utilisé dans un article intitulé *Deux épisodes des relations diplomatiques arabo-byzantines au X^e siècle*, dans *Bull. d'Études Orientales de l'Inst. fr. de Damas*, XIII, 1949-1950, p. 62 sq. BalāḎurī, après avoir indiqué comment l'île fut conquise par les Musulmans et donné les clauses du curieux traité de paix que Muʿāwiya conclut avec les habitants (voir plus haut), nous apprend que, les Chypriotes ayant violé le pacte en aidant les Grecs en 32 H, l'île fut reprise par Muʿāwiya en 33 ; il la fit occuper militairement par une colonie arabe,

Toute la destinée ultérieure de l'île dépendit principalement de l'observation de la neutralité par les Chypriotes qui devaient sa-

tout en remettant le pacte en vigueur. Son successeur Yazīd abandonna l'occupation de Chypre. Walīd b. Yazīd b. ʿAbd al-Malik (125-126/743-744) ayant eu des soupçons sur le loyalisme des Chypriotes, en déporta un certain nombre en Syrie, mais, devant la réprobation des Musulmans eux-mêmes, les renvoya dans leur pays. Il y eut encore une expédition contre Chypre à l'époque de Hārūn ar-Rašīd (170-193/786-808) et des Chypriotes furent emmenés en captivité. Mais le calife leur rendit bientôt leur liberté et la situation redevint normale. Les clauses du pacte de Muʿāwiya subsistèrent intactes sauf à l'époque de ʿAbd al-Malik b. Marwān (65-86/685-705) qui éleva le tribut de 1000 dinars : ʿOmar b. ʿAbd al-ʿAzīz (99-101/717-720) le ramena au taux primitif ; une deuxième fois Hišām b. ʿAbd al-Malik (105-125/724-743) augmenta le tribut qui ne fut ramené à l'ancien taux que par le calife ʿabbāside Manṣūr (136-158/754-775). — Vient ensuite un long passage relatif à la situation juridique de l'île, du point de vue musulman, et aux opinions émises par divers juristes qu'avait consultés ʿAbd al-Malik b. Ṣāliḥ l'ʿAbbāside, gouverneur des provinces frontières, probablement entre 171 et 175 H (avant la mort du juriste Layṯ b. Saʿd en 175), sur l'opportunité de rompre le traité qui liait les Musulmans et les Chypriotes. Les Chypriotes et les Musulmans n'étaient tenus à aucun engagement de secours réciproque et devaient observer une stricte neutralité, qui ne s'étendait toutefois pas jusqu'à l'interdiction de donner des renseignements d'ordre militaire. De même que les Musulmans avaient obtenu des Chypriotes qu'ils les informassent des projets et des mouvements byzantins, de même les Byzantins avaient obtenu des Chypriotes qu'ils ne leur cachassent rien de ce qui se passait chez les Musulmans. Des difficultés ne pouvaient manquer de surgir et les quelques expéditions musulmanes mentionnées plus haut eurent sans doute pour cause la croyance, peut-être fondée, que les Chypriotes se montraient en cette matière plus favorables aux Grecs qu'aux Arabes. C'est aussi la raison pour laquelle ʿAbd al-Malik b. Ṣāliḥ eut des velléités de dénoncer le pacte. Mais l'opinion contraire l'emporta et le texte de Balāḏurī confirme l'opinion de Nicolas Mystique sur la loyauté avec laquelle les Musulmans observèrent le pacte, en général. Le jurisconsulte Layṯ b. Saʿd fut d'avis que les Chypriotes trahissaient les Musulmans en conseillant leurs ennemis et qu'il fallait dénoncer le pacte immédiatement en donnant aux insulaires un délai d'un an pour choisir ou bien de venir en pays musulman avec le statut de *ḏimmīs* (protégés non musulmans), ou bien d'émigrer en territoire byzantin, ou bien de rester à Chypre mais en étant considérés comme ennemis. Les autres jurisconsultes furent moins affirmatifs. Mālik b. Anas déconseilla la rupture, faisant ressortir les avantages que les Musulmans tiraient du pacte, et conseilla d'attendre un fait de trahison patente pour dénoncer le pacte et attaquer les Chypriotes. Un autre émit l'idée que le peuple de Chypre n'était pas coupable dans son ensemble et que seuls quelques hommes avaient aidé l'ennemi. Un autre pensa même qu'il fallait défendre les Chypriotes contre les Byzantins qui leur faisaient violence, à eux et à leurs femmes. Ces deux derniers étaient d'avis

voir ce qui les attendait au cas où ils se seraient mis ouvertement ou secrètement du côté de l'empire byzantin (1).

Quand en 827 l'île de Crète passa aux mains des Arabes d'Espagne, ces derniers se mirent peu à peu à étendre leur domination sur la Méditerranée à l'est du Péloponnèse et exercèrent une forte influence sur Chypre dont l'importance stratégique a été reconnue à toutes les époques jusqu'à nos jours. L'empereur Basile, désirant mettre fin à la piraterie des Arabes de Crète, décida de commencer ses opérations avec Chypre, où il espérait trouver un appui dans la population grecque de l'île. Il réussit à mettre son plan à exécution : Chypre fut réunie à l'empire et convertie en un thème à la tête duquel fut placé le stratège Alexis, Arménien d'origine. Mais le pouvoir exclusif de l'empereur byzantin sur l'île ne se prolongea que pendant sept ans, les Musulmans à nouveau prirent le dessus et comme auparavant recommencèrent à recevoir un tribut de

que les Musulmans devaient rester fidèles au pacte. Un autre compara la situation des Chypriotes à celle des habitants d'Arabissos qui, à l'époque du calife ʿOmar, avaient avec les Arabes un pacte de même nature, mais qui renseignaient les Byzantins et s'abstenaient de donner des informations aux Musulmans ; le pacte fut dénoncé et la ville détruite ; il estimait toutefois plus avantageux pour les Musulmans de ne pas rompre avec les Chypriotes. Cette consultation nous apprend qu'on n'était pas d'accord sur la condition juridique des Chypriotes. Certains les considéraient comme des *ḏimmīs*. Or le pacte de *ḏimma* prévoit l'interdiction aux *ḏimmīs* de communiquer aux ennemis de l'Islam des renseignements sur les points faibles du territoire musulman, ce qui n'avait pas été stipulé par Muʿāwiya. Yaḥyā b. Ḥamza, cadi de Damas, mort en 183, définissait plus justement leur situation en employant le mot de *fidya* qui s'applique aux peuples ayant un pacte avec les Musulmans, conservant leur propre gouvernement, mais payant tribut et envers qui les Musulmans doivent observer la neutralité tant qu'ils l'observent eux-mêmes. (Balāḏurī, 152-158). Cette consultation juridique, comme je l'ai indiqué dans *Deux épisodes...* est tirée par Balāḏurī du *Kitāb al-amwāl* d'Abū ʿUbayd al-Qāsim b. Sallām, pp. 171-175. — Voir dans l'article cité plus haut de R. J. H. Jenkins, *Cyprus between Byzantium and Islam*, les conditions dans lesquelles se trouvait Chypre aussi bien pour les relations commerciales pacifiques que pour les hostilités entre les deux empires, ainsi que pour la levée et la répartition des impôts et des taxes entre les deux états. — Sur le concept de *fidya*, voir le dictionnaire des termes techniques de Tahanāwī, *Kašf istilāḥāt al-funūn*, II, 1157.

(1) On ne peut accepter l'opinion de Mélioranskij, *Georges de Chypre et Jean de Jérusalem, deux champions peu connus de l'orthodoxie au VIII^e siècle*, St. Pét., 1901, p. 64, selon qui, en 746 « presque toute l'île de Chypre, jusque-là erre de litige, passa du côté de Byzance ».

Chypre (1). Ce succès si court des armes byzantines sur Chypre doit en partie s'expliquer par le fait que Basile ne trouva pas chez les Chypriotes l'appui sur lequel il comptait. Les Chypriotes, ap-

(1) CONST. PORPH., *De Thematibus*, p. 40 : *ὁ δὲ μακάριος καὶ περιώνυμος καὶ ἀοίδιμος ἐν βασιλεῦσι Βασίλειος εἰς θέματος τάξιν ταύτην* (= Chypre) *κατέστησε καὶ διεπέρασεν ἐν αὐτῇ στρατήγον Ἀλέξιον ἐκεῖνον τὸν περιβόητον τὸ γένος Ἀρμένιον, ὃς καὶ ἐπεκράτησεν αὐτῆς χρόνους ἑπτά. Πάλιν δὲ ἀφῃρέθη ὑπὸ τῶν Σαρακηνῶν καὶ ταύτην φορολογοῦσιν ὡς καὶ πρότερον.* — La plupart des historiens sont d'accord pour interpréter le passage de Constantin Porphyrogénète comme signifiant que, à l'époque de Basile, il y eut une conquête de Chypre qui fut érigée en thème et conservée par Byzance pendant sept ans. Mais de récents historiens de l'île de Chypre (voir p. 58-9) ont exprimé des opinions qui renverseraient complètement le raisonnement de Vasiliev que nous avons conservé. Suivant Dolley, l'empereur auquel il est fait allusion dans Constantin Porphyrogénète serait non Basile I, mais Léon VI, pendant le règne duquel l'île aurait été conquise, et il pense que le stratège Alexios serait Alexios Mousélé, drongaire de la flotte. Dikigoropoulos est d'avis que le texte de Constantin Porphyrogénète ne signifie pas du tout que l'île ait été conquise par Basile I et il pense que l'île n'a pas été érigée en thème, malgré l'affirmation de Constantin Porphyrogénète. Dans son étude très détaillée et très fouillée, il tente de démontrer que Chypre a été soumise à une administration byzantine dès avant le règne de Basile I et il se fonde sur le Taktikon USPENSKIJ (éd. BENEŠEVIČ, *Byz. neugr. Jahrbücher*, 5, 1927, p. 140), écrit entre 845 et 856, qui mentionne un *archôn* résidant à Chypre. Il pense que le stratège Alexios a été envoyé non par Basile I, mais par Théodora, probablement en 849, et qu'il doit être identifié avec Alexios Mousélé, gendre de Théophile et Théodora. Selon lui, Constantin Porphyrogénète a attribué à son grand père le rétablissement de l'autorité byzantine à Chypre qu'il ne pouvait admettre avoir été accompli à l'époque de la dynastie amorienne honnie ; Alexios serait resté à Chypre probablement jusqu'à la déposition de Théodora par Michel III en 856 ; son successeur a pu être le Staurakios de la lettre de Photius dont il pense qu'elle ne doit pas forcément être datée de 878, comme le disent Vasiliev (voir plus bas) et JENKINS, *Cyprus between ...*, p. 1009, mais qu'elle peut avoir été écrite durant le premier patriarcat de Photius après la déposition d'Ignace en 858. Pour Dikigoropoulos, il n'y a pas eu d'érection de l'île de Chypre en thème, mais simplement une association volontaire des Chypriotes à Byzance, comme il s'en produisit à plusieurs reprises au cours de l'histoire de l'île, quand Byzance était gouvernée par des empereurs iconophiles, en raison de la stricte orthodoxie des Chypriotes. S'il y avait eu thème, il n'aurait pu être enlevé à Byzance que par la force, or Constantin est extraordinairement vague sur ce fait, et il ne semble pas qu'il y ait eu une expédition arabe contre l'île avant celle de Damien en 911-912. Nous ne pouvons entrer ici dans les détails de l'argumentation de l'auteur, mais on voit que cette thèse part du principe, peut-être discutable, que Constantin aurait sciemment menti. — Sur le terme *archôn* et a question qu'il pose, cf. JENKINS, *Cyprus between...*, p. 1009, n. 21.

paremment, préféraient leur condition à demi-libre, mais exactement déterminée, à la centralisation byzantine. On peut le conclure de ce que, malgré la conquête de Chypre par l'empereur Basile, après le rétablissement de l'autorité musulmane, les rapports des Chypriotes avec les Arabes restèrent apparemment ce qu'ils avaient été auparavant, c'est-à-dire que Chypre fut à nouveau possédée en commun par les deux parties. La domination exercée pendant sept ans par Byzance sur Chypre ne détruisit pas les conditions antérieures de vie de l'île, mais cela n'a pu être que si les Chypriotes sont restés fidèles aux accords et conventions antérieurs avec les Musulmans et n'ont fait que temporairement céder à la force des Byzantins, sans leur apporter un appui essentiel dans leur politique maritime de conquêtes.

Si la raison de l'expédition de Basile contre Chypre nous paraît assez claire et s'explique par la situation générale en Méditerranée, la question de la chronologie de cette expédition reste dans l'incertitude ; les sources contemporaines n'y répondent pas de façon précise, de sorte que pour résoudre ce problème, il n'y a place que pour des hypothèses plus ou moins vraisemblables. Nous avons déjà vu plus haut que l'expédition de Chypre fut provoquée par les incursions des Musulmans sur les côtes de l'Adriatique, en 872, et sur celles de la Mer Égée un peu plus tard, sans doute en 873 (voir plus haut). En 873, l'empereur ayant terminé la guerre terrestre en Orient rentra solennellement dans sa capitale ; vient ensuite l'époque qui s'étend de 874 à 877 où, à en juger par le silence des sources, il n'y eut d'opérations militaires ni en Asie Mineure, ni en Sicile ; ce n'est qu'en Italie que, en 875, les troupes grecques, après la mort de Louis II, marchèrent sur la ville de Bari. C'est cette époque qui nous paraît la plus convenable pour l'expédition de Chypre, d'autant plus que la marche ultérieure des événements nous montrera encore plus clairement pourquoi Byzance a si vite perdu Chypre. Une des causes nous est déjà connue : l'empereur s'est trompé en comptant sur l'appui des Grecs de Chypre. Il faut chercher la seconde cause de la perte de Chypre dans les événements d'Occident. Les Musulmans, comme nous le verrons plus bas, assiégèrent en 877 la ville sicilienne de Syracuse qui tomba l'année suivante en 878. Le gouvernement byzantin envoya au secours des assiégés, plus d'une fois, des forces maritimes insignifiantes qui ne purent leur apporter un appui effectif ; finalement une grande flotte fut équipée qui, n'étant arrivée sur les

côtes de Sicile qu'après la reddition de Syracuse, subit aussi un échec. De telles circonstances ont dû, certainement, faire retirer une partie des forces maritimes qui gardaient Chypre récemment conquise pour les envoyer en Occident et par le fait même ont facilité aux Musulmans la reconquête de l'île. Ces considérations nous permettent de rapporter la conquête de Chypre par les Byzantins aux années 874-876, et la perte de l'île à une des années qui suivirent immédiatement l'année 878, époque où Syracuse passa aux mains des Musulmans, et le plus vraisemblablement à l'année 878-879, où Chypre était déjà privée de la plus grande partie des forces maritimes byzantines appelées en Occident, fait que les Musulmans mirent à profit (1). En tout cas, en 878, c'est-à-dire l'année dans laquelle Photius fut élu patriarche pour la seconde fois, Chypre appartenait encore aux Byzantins, puisqu'on a conservé la lettre du Patriarche Photius au gouverneur de Chypre Staurakios, dans laquelle il reproche à ce dernier de laisser *sous les yeux de la patrie*, commettre diverses iniquités dans l'île (2).

8. La période de calme de 874 à 877.

La période qui va de 874 à 877, exception faite de l'expédition de Chypre, se distingue par des relations pacifiques avec les Musulmans. Une tranquillité complète régna en Orient après la guerre de 873 et l'entrée solennelle de l'empereur à Constantinople. Le califat était trop occupé par ses affaires intérieures : le terrible et long soulèvement des Zanǧ du Bas ʿIrāq, les activités hostiles de Yaʿqūb aṣ- affār et la formation de la nouvelle dynastie des Ṭūlūnides en Égypte.

(1) Cyprien de Chypre, *Ἱστορία τῆς Κύπρου...*, p. 53, rapporte arbitrairement la conquête de Chypre par Basile à l'année 870.

(2) Cf. Hergenröther, *Photius*, II, 730-731, III, 226. Voir aussi Photii Patr. *Epist.* Migne, *P. G.*, 102, pp. 984-985. La lettre de Photius à Staurace doit être rapportée à son second patriarcat, qui commence en 878, parce qu'une semblable démarche envers Staurace n'a pu être entreprise qu'à l'égard d'un personnage subordonné à Byzance. Cf. sur cette lettre R. J. H. Jenkins, *Cyprus between Byzantium and Islam*, pp. 1009-1010, n. 24, et Grumel, *Regestes. ... du Patriarcat de Constantinople*, I, facs. II, Paris, 1936, n° 534, p. 114.

Il n'y eut pas de rencontres sérieuses non plus à cette époque en Sicile où les dissensions intestines empêchaient de même les Musulmans de se rassembler contre les Grecs. Au début de 875, mourut en Afrique le faible gouverneur aġlabite Moḥammed b. Aḥmed, surnommé en raison de sa passion pour la chasse aux oiseaux d'eau, Abū'l-Garānīq (l'homme aux grues), et le peuple élut à sa place, au lieu de son fils mineur Moḥammed, son frère Ibrāhīm b. Aḥmed, connu dans la suite par ses terribles cruautés. Avec cette élection, les circonstances changèrent (1). Vraisemblablement, c'est à cette époque qu'il faut rapporter le renseignement très tendancieux de Constantin Porphyrogénète sur une vaste entreprise des Arabes d'Afrique contre Byzance : on se mit activement à construire des vaisseaux en Syrie et en Égypte, et toute cette flotte devait de plusieurs côtés attaquer les possessions byzantines. Mais ce projet ne fut pas mis à exécution, car Basile ne semble pas avoir tenu prête une grande flotte à Constantinople (2). S'il y avait eu réellement de tels préparatifs du côté des Musulmans, il faudrait les mettre en relation avec le succès des armes byzantines à Chypre. Mais d'autre part, cette information peut être considérée comme le désir de l'écrivain couronné de justifier quelque peu, aux yeux de la postérité, l'échec de son grand père devant Syracuse (3).

En Italie, de 874 à 877 la politique byzantine recueillit sans grand effort des fruits assez considérables. Comme nous l'avons vu plus haut, en 875, mourut l'empereur Louis II dont l'activité en Italie s'était très souvent heurtée aux plans de Basile et les avait gênés. L'Italie avait perdu en Louis II un actif défenseur et elle se trouva de nouveau, grâce à ses discordes intérieures, sans force contre les incursions des Arabes. Outre ses troupes de terre, l'Italie avait besoin d'une flotte qui pût effectivement protéger ses côtes et les mers entourant la péninsule. La Mer Adriatique par exemple était ouverte aux incursions maritimes arabes et nous savons que, l'année même de la mort de Louis II, c'est-à-dire en

(1) Cf. AMARI, *Storia...*, I, p. 393 (2e éd. p. 535) ; A. MÜLLER, *Der Islam im Morgen- und Abendland*, I, Berlin, 1885, p. 555 ; E. MERCIER, *Hist. de l'Afrique septentrionale*, I, Paris, 1888, pp. 289-291 ; VONDERHEYDEN, *La Berbérie Orientale sous la dynastie des Benoū'l-Aġlab* (800-909), Paris, 1927, p. 216 sq.

(2) CONT. THÉOPH., ch. 68, pp. 308-309 (CEDR., II, 233-234).

(3) Cf. HIRSCH, *Byz. Studien*, p. 262.

875, les Arabes parvinrent au Nord jusqu'au golfe de Trieste et tentèrent d'assiéger la ville de Grado, à l'ouest de Trieste, mais, s'étant heurtés à la résistance acharnée des habitants et ayant appris, après deux jours de siège, que le Doge de Venise envoyait des navires à leurs secours, les Arabes levèrent le siège et se retirèrent : ils réussirent cependant, sur le chemin de retour, à ravager sur la côte italienne la ville de Comacchio au nord de Ravenne (1).

Après la mort de Louis, Basile, ayant la possibilité d'agir avec plus de liberté en Italie, en profita et prit pied solidement en Italie du Sud (2). Il fut en cela beaucoup aidé par les dissensions intérieures qui déchiraient constamment l'Italie. Bénévent, Salerne, Capoue, la République de Naples, Amalfi et Gaëte se trouvaient en état d'hostilités ininterrompues. Après leur échec devant Salerne, les Musulmans, pendant quelque temps, n'entreprirent pas de nouvelles opérations militaires, mais en 875 les rencontres recommencèrent. Comme on sait, le point principal qui restait aux mains des Musulmans en Italie était Tarente d'où, sous le commandement de ʿOṭmân, ils reprirent leurs attaques. Leurs détachements parvinrent à Bari, à Canosa, dévastèrent la principauté de Bénévent, et l'Apulie à peine délivrée fut menacée de tomber à nouveau sous le joug des Arabes (3).

(1) IOHANNIS *Cronicon Venetum*, Pertz, VII, 19-20 ; éd. MONTICOLO, p. 121 *Fonti per la Storia d'Italia*, dans *Cronache Venez. antichissime*, I, 1890) : circa haec tempora (875) Sarraceni advenientes Gradensem urbem capere conati sunt. Sed civibus fortiter decertantibus Sarracenorum impietas non prevaluit.... protinus recedentes ab urbe, Cumaclensem villam depopulati sunt. — ANDREAE BERGOMATIS *Chronicon*, Pertz, III, p. 237, ch. 17 : Deinde in mense Julio (indictione 8 : 875 avant septembre) Sarraceni venerunt et civitate Cummaclo igne cremaverunt. Voir aussi DÜMMLER, *Über die älteste Geschichte der Slaven*, p. 403 ; GAY, *L'Italie méridionale...*, pp. 109-110.

(2) *καὶ ἔκτοτε καὶ μέχρι τοῦ νῦν καὶ οἱ τῆς Καπύης καὶ οἱ τῆς Βενεβενδοῦ εἰσιν ὑπὸ τὴν ἐξουσίαν τῶν Ῥωμαίων εἰς τελείαν δούλωσιν καὶ ὑποταγήν* : CONST. PORPH., *De adm. imp.*, p. 136 (éd. MORAVCSIK-JENKINS, 134 ; *Comment.*, 106) (Cette affirmation du Porphyrogénète est fausse ; voir RUNCIMAN, *Romanus Lecapenus*, 187-193, et MORAVCSIK-JENKINS, *Comm.*, 106) ; CONT. THÉOPH., p. 297 (CEDR., II, 225). Cf. HIRSCH, *op. cit.*, p. 260 ; GIESEBRECHT, *Gesch. der deutschen Kaiserzeit*, 4e éd., Braunschweig, 1873, I, 156.

(3) Sources dans AMARI, *Storia*, I, 436 (2e éd. 579-580) ; GAY, *op. cit.*, 109-110 : Les Lombards avaient été incapables d'arrêter les Arabes à trois reprises ʿOṭmân ravagea les environs de Bénévent et envahit la haute vallée du Vulturne. Talese et Alife, déjà pillées entre 840 et 850, le furent à nouveau.

Les Lombards d'Italie firent alors appel au gouverneur byzantin d'Otrante, le *bajulus* impérial Grégoire qui, comme nous l'avons vu, se trouvait là avec une armée. Celui-ci se mit immédiatement en route et Bari lui ouvrit ses portes. Il prit possession de la ville et envoya des otages à Constantinople (25 décembre 876) (1). Des ambassadeurs byzantins se rendirent à Bénévent, Salerne et Capoue pour leur proposer une action commune contre les Musulmans mais sans succès ; à Bénévent, c'est le stratège qui fut envoyé en personne pour les négociations (2). Beaucoup de villes, comme par exemple Gaëte, Amalfi et Naples, étaient en paix avec les Sarrazins et le prince de Salerne avait même conclu une alliance avec eux. De même Adelchis de Bénévent préféra se brouiller avec les Byzantins et négocier avec les Sarrazins.

Les bandes musulmanes menaçaient à nouveau l'embouchure du Tibre et l'État pontifical, grâce à la liberté de circulation que laissaient à leurs navires les accords avec les petits états du littoral. Le Pape Jean VIII, intronisé en 872, avait déjà entrepris la lutte contre l'Infidèle, fait construire des vaisseaux et essayé, mais vainement, d'obtenir le secours des flottes de Gaëte, Naples et Amalfi. Il avait soutenu l'élection de Charles le Chauve et lui demanda secours. Il obtint de l'évêque de Capoue et du prince

(1) Cf. GAY, *op. cit.*, 110. Voir ERCHEMPERTI *Hist. Langobard.*, Pertz, III, p. 253, par. 38-39, *Chronicum Salernitanum*, Pertz, III, pp. 533-534 : LUPUS PROTOSPATHARIUS, Pertz, V, pp. 52-53 (Les Byzantins à Bari à Noël de l'année 875) ; *Chronicon Vulturnense* dans MURATORI, *Scriptores rerum italicarum*, t. II, 2e partie, p. 403. Cf. aussi *Annales Beneventani*, Pertz, III, p. 174 : (en 875) Graeci ingressi sunt Varum (un autre manuscrit, sous 876 : intraverunt Graeci in Bari, missi a Leone et Alexio imperatoribus, mense decembri). — Ultérieurement, Nicolai Mystici Patr. *Epistolae*, MIGNE, *P. G.*, t. 111, p. 277, ep. 76 : (Basile) *τὴν Βάριν ἐχειρώσατο*. Voir aussi ASSEMANI, *Italicae Historiae Scriptores*, t. I, Rome, 1751, pp. 31-32 ; SCHIPA, *Storia del principato di Salerno*, dans *Arch. Stor. per le prov. Napol.*, 1887, t. XII), p. 129 ; P. FEDELE, *Di un preteso dominio di Giovanni VIII sul ducato di Gaete*, Rome, 1896, pp. 26-27. Cf. GAY, *op. cit.*, p 109 sq., 114 sq. — Comme on voit, la date de l'entrée des Byzantins à Bari est un peu incertaine. Nous avons suivi Gay en adoptant la date du 24 décembre 876, contre Vasiliev qui avait préféré décembre 875. Grégoire resta à Bari solidement tenue par une garnison byzantine au moins jusqu'en 885.

(2) IOANNIS VIII Papae *Epistolae*, MIGNE, *P.L.*, t. 126, Ep. 73, p. 727 : (Grégoire) in partem Beneventanorum venisse (lettre d'avril 877). Cf. GAY, *L'It. méridionale*, p. 120.

de Salerne qu'ils rompissent avec les Sarrazins tandis que Naples ne fit que des promesses. Mais les déprédations des bandes musulmanes sur les bords du Tibre continuaient. Dans une lettre à Charles le Chauve, en 876, le Pape faisait le triste tableau des horreurs sarrazines dans les termes suivants : « Le sang des Chrétiens est répandu, le peuple dévoué à Dieu est exterminé dans un massacre continuel. Celui qui échappe au feu ou au glaive devient un butin, est emmené en captivité et transformé en exilé perpétuel. Les villes, les châteaux et les fermes, privés de leur population, ont péri et les évêques ont été dispersés de divers côtés ». (1). En 877, le pape écrit au même Charles le Chauve : « Toute la Campanie est complètement ravagée par les Sarrazins abhorrés de Dieu ; ils ont déjà franchi furtivement le fleuve qui, venant de Tibur, coule dans Rome, et ils pillent aussi bien les Sabins que les localités qui sont situées près d'eux-mêmes » (2).

La politique papale n'avait pas mieux réussi que celle de Byzance à faire l'union des principautés lombardes contre les Sarrazins. Mais le pape chercha à s'entendre avec l'empire byzantin par l'intermédiaire du stratège Grégoire de Bari, avec qui il pouvait communiquer librement. Dans une lettre de 877 à Grégoire, il félicitait l'empereur Basile d'avoir envoyé contre les Sarrazins une flotte pour la défense de l'Église et il exhortait le stratège à expédier dix *chelandia* pour la protection des côtes occidentales de la péninsule et l'anné suivante, il demanda le secours de l'empereur (3).

(1) Ioannis VIII Papae *Epistolae*, Migne, *P. L.*, t. 126, Ep. 43, p. 696 : Christianorum sanguis effunditur, devotus Deo populus continua strage vastatur. Nam qui evadit ignem vel gladium, praeda efficitur, captivus trahitur et exsul perpetuus constituitur. En civitates, castra et villae destitutae habitatoribus perierunt, et episcopi hac illacque dispersi.

(2) Cf. *Epist.* 58 (anni 877) : p. 711, Ad Carolum Calvum : tota Campania ab ipsis Deo Odibilibus Saracenis funditus devastata, jam fluvium qui a Tiburtina urbe decurrit, furtim transeunt, et tam Sabinos quam sibi adjacentia loca praedantur. Voir aussi *Epist.* 60, p. 714. Voir aussi Gay, *op. cit.*, pp. 117-118. La terreur était telle que les évêques des pays dévastés se réfugièrent à Rome ; en février 877, les Arabes ravagèrent la Campanie et arrivèrent parfois jusqu'aux portes de Rome.

(3) Ioannis VIII P. *Epistolae*, *P. L.*, t. 126, pp. 726-727. (C'est dans cette même lettre que le pape se félicite que Grégoire soit allé à Bénévent, voir p. 68) : « Quapropter bene visum est nobis litteras nostras tibi transmittere, ut vel decem bona et expedita achelandia (chelandia) ad portum nostrum transmittas, ad littora nostra de illis furibus et piratis Arabibus expurganda ... in

Si, dans cette période, la politique byzantine a remporté des succès visibles, il n'y eut pas d'opérations grecques importantes en Italie du Sud jusqu'à l'année 879-880. Ce calme dans les opérations militaires contre les Arabes, qui ne dépendait pas de conventions de paix quelconques, nous amène à supposer que les deux parties se préparaient à un choc décisif. C'est ce qu'on constate de la part des Arabes d'Afrique qui préparaient la catastrophe syracusaine de 878.

9. Le siège et la prise de Syracuse et leurs rapports avec les affaires d'Orient (877-878).

En Sicile, dans les années 60 du IXe siècle, ne restaient aux mains des Byzantins que deux points importants sur la côte orientale de l'île : Syracuse et Taormine. Particulièrement importante était la grande ville de Syracuse, bien fortifiée et possédant un beau port, le dernier rempart des armes byzantines en Sicile. Les Arabes comprirent parfaitement toute l'importance de ce point et dès les premières années du règne de Basile dirigèrent leurs attaques contre Syracuse. Nous connaissons déjà les tentatives qu'ils firent en 868, 869 et 873, qui ne leur donnèrent pas de résultats positifs. Au reste, les Musulmans à cette époque ne purent entreprendre une attaque décisive qui offrait de grandes difficultés et exigeait de vastes préparatifs, tant en raison des discordes intérieures en Sicile qu'en raison de la faiblesse des gouverneurs aglabites d'Afrique qui apportaient peu d'attention à la Sicile. Mais avec l'élection en Afrique d'Ibrāhīm b. Aḥmed, les circonstances changèrent.

quo, mihi crede, gratum animum piissimo imperatori facies, si in hoc admonitiones nostras audieris... ». — Cette lettre est datée de 877, 15 mai, 10e indiction. Quelque temps après, en mai 878 (lettre 114, p. 767), le pape devait demander ouvertement secours à Basile dans une lettre qu'il lui adressait, le priant de considérer les paroles de ses légats comme les siennes propres et « ... si nobis ferre opem, vel aliquam consolationem valeatis, et veluti dilectus filius reverendae matri assolet, omnimodo conferatis deposcimus ». Le pape était à cette époque assez embarrassé : le duc de Spolète, qui pourtant avait été chargé par Charles le Chauve de défendre l'État pontifical était venu à Rome et avait retenu le pape prisonnier pendant trente jours. Ensuite, le pape s'en alla en France pour traiter de la succession impériale (vacance du trône depuis la mort de Charles le Chauve en octobre 877) et pour assurer la paix pendant son absence, il avait dû consentir à payer tribut aux Sarrazins. Voir Gay, *op. cit.*, pp. 119-120.

Le nouveau gouverneur décida d'en finir avec la question de Syracuse. Il fut décidé que la flotte africaine serait envoyée en Sicile. où elle agirait de concert avec les troupes siciliennes (1).

Les opérations militaires des Musulmans de Sicile furent dirigées par le nouveau gouverneur de l'île, Ǧa'far b. Moḥammed, qui entreprit une expédition en 877 afin de détruire les récoltes autour de Syracuse, Catane, Taormine, Rametta et autres villes et d'occuper quelques faubourgs de Syracuse (2). Après quoi, en août 877 (3), les Arabes bloquèrent Syracuse par mer et par terre (4).

Les Grecs étaient bien préparés à la défense, car les Arabes durent assiéger la ville pendant neuf mois (5). Cependant les Arabes disposaient de tous les moyens qu'il était possible d'avoir à cette époque pour mener un siège avec succès, particulièrement des sortes les plus diverses de machines de siège (6), dont l'une inspirait

(1) Les historiens arabes ne parlent pas de la participation de la flotte africaine ; nous devons ce renseignement au Continuateur de Théophane, chap. 69, p. 309 (CEDR., II, 234) : *οἱ δὲ ἐν Καρχηδόνι βάρβαροι ... ἐκστρατεύεσθαι κατὰ Σικελίας ἐθάῤῥησαν καὶ πρὸς τὴν ταύτης ἐλθόντες μητρόπολιν, τὰς Συρακούσας φημί, ταύτην ἐπολιόρκουν.*

(2) IBH AL-AṮĪR, VII, 222 ; AMARI, *Vers.*, I, 396. Cf. CONT. THÉOPH., et CEDR., *loc. cit.*, (Les Arabes) *περὶ αὐτὴν* (c. à. d. Syracuse) *ἐληΐζοντο καὶ κατεδῄουν τὴν χώραν καὶ τὰ προάστεια.*

(3) Syracuse tomba le 20 mai 878 ; le siège dura neuf mois. Il s'ensuit que le début du siège doit être rapporté au mois d'août 877. La source byzantine comptant aussi le dernier mois donne dix mois.

(4) Sources sur la prise de Syracuse : IBN AL-ATĪR, VII, 222, AMARI, *Vers.*, I, 396 ; IBN ʿIḎĀRĪ, *Bayān*, éd. DOZY, p. 110, AMARI, *Vers.*, II, 15-16 ; NUWAYRĪ, dans AMARI, *Testo*, 449-450, *Vers.*, II, 147 ; ʿAYNĪ, II, f° 711 ; GENESIOS, 59 ; CONT. THÉOPH., ch. 69-70, pp. 309-312 (CEDR., II, 234-236) ; ZONARAS, XVI, 10 (éd. BONN, 1897, III, 432) ; Nicetae Paphlagonis *Vita S. Ignatii*, MIGNE, *P. G.*, t. 105, p. 573 ; Nicolai Mystici Patr. *Epistola* 76, MIGNE, *P. G.*, t. 111, p. 277. Sur le moine Théodose, voir plus bas. Cf. C. FAMIN, *Hist. des invasions des Sarrazins en Italie*, t. I, Paris, 1843, pp. 346-371 ; AMARI, *Storia*, I, pp. 389-409 (2e éd. 531-551) ; VOGT, *Basile Ier...*, pp. 330-331 ; GAY, *L'Italie méridionale...*, p. 111 ; cf. aussi L. M. HARTMANN, *Gesch. Italiens im Mittelalter*, III/1, Gotha, 1908, pp. 161-193.

(5) IBN AL-ATĪR, VII, p. 222, AMARI, *Vers.*, I, 396 ; *Bayān*, 110, AMARI, *Vers.*, II, 16 (cf. 2e partie, pp. 136-137, 215).

(6) Des renseignements curieux sont donnés sur le siège de Syracuse par le moine Théodose qui vivait à cette époque à Syracuse. Après la prise de la ville par les Arabes, il fut emprisonné à Palerme d'où il écrivit sa lettre sur le siège : *Θεοδοσίου Μοναχοῦ, τοῦ καὶ γραμματικοῦ ἐπιστολὴ πρὸς Λέοντα Διάκονον περὶ τῆς ἁλώσεως Συρακούσης*, éd. HASE, dans l'édition parisien-

aux Grecs une grande terreur (1) et dont les effets étaient véritablement destructeurs. Si l'on considère encore en plus l'infatigable énergie de ces mêmes Arabes qui ne laissaient ni jour ni nuit de repos aux assiégés, cela suffira amplement pour comprendre à quel point les Grecs durent souffrir (2).

Le fait que le dernier grand centre byzantin de l'île se trouvait dans une situation aussi pénible aurait dû amener l'empereur à prendre des mesures d'assistance efficaces. En fait, on ne remarque

ne de Léon DIACRE (*Parisiis*, 1819), pp. 179-182, d'après un manuscrit de la Bibl. Nat. de Paris, avec une trad. latine. Mais l'édition de Hase ne contient guère que le tiers du texte grec perdu. Le reste était connu grâce à la mauvaise trad. latine du Père jésuite Gaetani (1566-1620), qui a eu entre les mains le texte grec. C. O. ZURETTI, dans *Centenario della nascita di Michele Amari*, I, Palermo, 1910, pp. 165-173, a donné une nouvelle édition du texte grec, accompagnée d'une traduction latine. Par la suite, a été découverte à Palerme une autre traduction latine, entière, celle de Giosafat (Josaphat Azzale) qui, jusqu'alors n'était connue que par fragments, qui suit de très près le texte grec et qui a permis de préciser certains points. D'autre part, le manuscrit de la traduction de Gaetani, conservé aussi à Palerme, contenait en appendice, des notes avec certains phrases grecques qui n'avaient pas été imprimées dans l'édition. Voir à se sujet B. LAVAGNINI, *Siracusa occupata dagli Arabi e l'epistola di Teodosio monaco*, dans *Byzantion*, XXIX-XXX (1959-1960), pp. 267-279. La version de Giosafat sera publiée avec celle de Gaetani et le texte grec de la Lettre dans la série Testi de l'Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici de Palerme. Le manuscrit de Gaetani fait aussi connaître le début d'une ode anacréontique de Théodose sur la prise de Syracuse d'après laquelle on voit que les Syracusains furent surpris par l'arrivée imprévue de la flotte arabe et que l'encerclement de la place fut complet (voir LAVAGNINI, p. 278). — On trouvera l'ancienne traduction latine dans MURATORI, *Rerum Italicarum Scriptores*, t. I, pars II, pp. 255-265 (cf. CARUSO, *Biblioteca Historica Regni Siciliae*, I, Palermo, 1723, pp. 24-31. — Presque tout le récit de Théodose a été traduit en français dans le livre indiqué plus haut de C. FAMIN, I, pp. 348-371 ; on trouvera aussi une traduction russe dans D. POPOV, *L'histoire de Léon Diacre et d'autres œuvres d'écrivains byzantins*, St. Pét., 1820, pp. 175-178. Cf. aussi LANCIA DI BROLO, *Storia della chiesa in Sicilia nei primi dieci secoli del cristianesimo*, vol. II, Palermo, 1884, pp. 248-256 ; CARUSO, *Memorie istoriche*, Palermo, 1718, pp. 650-651 et *Storia di Sicilia*, II, Palermo, 1875, pp. 175-176. Voir sur l'ouvrage de Théodose, AMARI, *Storia...*, I, 405 sq. (et 2e éd., 547 sq. avec les additions de Nallino) et les jugements de C. O. ZURETTI et de P. M. COLUMBA, dans *Centenario.... Amari*, resp. I, 172-173 et II, 408-9 et 426 (AMARI, *Storia*, 2e éd. 548, n. 2).

(1) *Θεοδοσίου Μοναχοῦ* ... p. 180 : *πλήττεται γὰρ καὶ ὄψις ὡς τὰ πολλὰ τοῖς φοβεροῖς ἀτενίζουσα* ; éd. ZURETTI, p. 166.

(2) ID., *ibid.* et éd. ZURETTI, 166. Cf. AMARI, *Storia*, I, 395-7 (2e éd. 535-539).

rien de cela. Quelques vaisseaux grecs arrivèrent à Syracuse, mais vraisemblablement pas en nombre suffisant, car le gouverneur sicilien les dispersa sans difficulté (1). Cependant, Basile ne jugea pas nécessaire d'envoyer une flotte puissante, car il était occupé, au moment même du siège de Syracuse, à construire près du Palais, la Nouvelle Église (Néa) dédiée au Sauveur, aux archistratèges et à Elie le Thesbite. Pour cela, un grand nombre de maisons environnantes avaient été achetées et démolies et, pour le transport du matériel et le déblaiement de l'endroit, on avait employé un nombre tel de bateaux et de gens qu'il en était résulté un grand retard dans l'équipement de la flotte nécessaire à la lutte contre les Arabes. Ce retard fut peut-être une des principales causes du désastre que subirent les assiégés de Syracuse (2). Une partie de la flotte, envoyée au secours de la ville, sous le commandement d'Adrien, ne fit rien : la faute en incombe certainement à Adrien lui-même qui, ayant navigué jusqu'à la ville péloponnésienne de Monembasia et s'étant arrêté à son port de Hiérax (Ἱέραξ), attendit si longtemps un vent favorable pour gagner la Sicile, que la nouvelle de la prise de Syracuse par les Arabes le trouva encore en Grèce (3). L'obligation d'autre part de sauvegarder Chypre que Basile avait conquise quelque temps auparavant, fut également un obstacle à l'équipement d'une grande flotte destinée à la Sicile.

Bientôt, à Syracuse, on commença à ressentir les effets de la pénurie de vivres qui prit rapidement des proportions effrayantes.

(1) Ibn al-Aṯīr, VII, 222, Amari, *Vers.*, I, p. 396.

(2) Cont. Hamart., p. 759 : *ἐμηνύθη δὲ τῷ βασιλεῖ ὡς ἡ Συράκουσα παρὰ τῶν Ἀγαρηνῶν ἐκπορθεῖται. Ἀσχολουμένων τῶν πλωΐμων ἐν τοῖς κτίσμασι καὶ ἐκχοΐσμασι τῆς νέας ἐκκλησίας, ἐγένετο βραδύτης τοῦ στόλου.* Le nom de l'Église est dans le Continuateur, chap. 68, pp. 308-309 (Cedr., II, 233) où est donnée une autre explication des faits évidemment favorable à Basile ; de même Zonaras, XVI, 10 (éd. Bonn, p. 432). Vogt, *Basile Ier*, 330, dit qu'il ne faut pas attribuer trop d'importance à l'opinion des chroniqueurs qui disent que la flotte ne fut pas envoyée assez tôt parce qu'elle était occupée aux travaux de la Néa. C'est surtout par la faute d'Adrien qu'elle n'arriva pas à temps.

(3) Genes., pp. 116-118 ; Cont. Théoph., chap. 69-70, pp. 309-311 (Cedr., II, 234-5). Ces chroniqueurs racontent entre autres l'étrange histoire selon laquelle des esprits habitant dans une forêt près de Monembasia (*δαιμονία τις δύναμις*) avaient parlé de la chute de Syracuse à des bergers du pays, puis à Adrien lui-même. Voir Hirsch, *Byz. Studien*, 170 ; Amari, *Storia*, I, 399 (2e éd. 541).

Les prix des vivres montèrent : le boisseau de blé, quand on pouvait en trouver, coûtait 150 sous d'or, le boisseau de farine plus de 200 (1) ; pour deux onces de pain, il fallait payer un nomisme ; un bœuf destiné à la boucherie se payait 300 sous d'or et on donnait de 15 à 20 nomismes pour une tête de cheval ou d'âne. Il ne restait plus d'oiseaux de basse-cour ; il n'y avait plus ni huile, ni fruits secs, ni fromage, ni légumes, ni poisson. Les habitants en vinrent à manger de l'herbe, des peaux d'animaux, des os pilés et mêlés à l'eau de la source d'Aréthuse, bien connue dans l'antiquité (2), et même, à en croire Théodose le Moine, les cadavres des tués et des enfants. La famine, par suite de l'emploi de pareils moyens pour calmer la faim, provoqua une épidémie qui fit périr les gens par milliers (3). A la fin, les Grecs commencèrent à céder.

Les Arabes, déjà maîtres de la mer, détruisirent les fortifications qui défendaient l'accès des deux ports de Syracuse appelés *βραχιόλια* (4). Sous l'effet d'un incessant bombardement, l'une des tours maritimes dans le grand port se lézarda et s'effondra, et au bout de cinq jours la partie des remparts qui y touchait s'abattit de sorte qu'il se forma une brèche très importante (5). C'est de ce côté que les Arabes dirigèrent leurs efforts. Mais les Grecs, sous le commandement de leur patrice (6), se défendirent vaillamment pendant vingt jours et vingt nuits contre un ennemi dont les forces étaient bien supérieures (7) ; le champ de bataille était jonché de cada-

(1) La principale unité monétaire de l'empire byzantin était l'impériale d'or, appelée sou, nomisme, hyperpère et valait environ 16 francs or.

(2) *Θεοδόσιος Μοναχός*, p. 181 : *εἶχε γάρ, εἶχε κἂν τότε τὸ Ἀρεθούσιον* ; ZURETTI, 167. Vasiliev ajoutait à cette note : « Maintenant. à la suite d'un tremblement de terre, l'eau de cette source a un goût salin ».

(3) *Θεοδόσιος Μοναχός*, pp. 180-181 : ZURETTI, 167.

(4) ID., p. 181 : *ἐθαλασσοκράτουν γὰρ οἱ πολέμιοι τὰ ἀμφὶ τοῖν λιμένοιν τείχη, ἃ δὴ βραχιόλια ὀνομάζουσιν, ἐδαφίσαντες*. Amari suppose avec beaucoup de vraisemblance qu'il y avait là des fortifications disposées sur les côtes, en face d'Ortygie, où se trouvait proprement la ville. Cf. ZURETTI, 167 et AMARI, *Storia*, I, 397 (2e éd. 539).

(5) Là s'arrête le texte grec de la lettre de Théodose, édité chez HASE (pp. 181-182) ; pour la suite, nous utiliserons la traduction latine dans l'édition de MURATORI, t. I, pars II, et ZURETTI, p. 168.

(6) Sub auspiciis Beatissimi Ducis Patritii (MURATORI, p. 260).

(7) Théodose remarque : erantque numero superiores adeo, ut centum ex illis (quod vix assequitur fidem) cum uno e nostris manus consererent (ID., p. 260).

vres (1). Les derniers moments du siège qui s'était prolongé pendant neuf mois approchaient (2).

Dans la matinée du 21 mai 878 (3), tout était tranquille, semblait-il. Le patrice, et une grande partie de l'armée, s'étaient retirés des remparts pour aller prendre du repos dans les maisons Il ne restait sur la brèche qu'un petit détachement sous les ordres de Jean Patrianos (Ioannes Patrianus). Les assiégés, évidemment, ne s'attendaient pas à un assaut. Tout à coup les Arabes commencèrent un tir violent de toutes leurs machines de siège. Une échelle de bois, au moyen de laquelle les assiégés communiquaient avec la tour à demi-détruite, se brisa. Le patrice qui s'était mis à table, entendant le tumulte, se leva brusquement et courut en toute hâte aux remparts pour les défendre. Mais il était déjà trop tard. Les Arabes, voyant la faiblesse de la section qui défendait la tour, s'en emparèrent rapidement et massacrèrent tout le détachement et Jean Patrianos en tête, après quoi, ils se précipitèrent dans la ville à travers la brèche. Un petit détachement de l'armée grecque ayant tenté de barrer la route aux Arabes près de l'Église du Saint-Sauveur (4) fut aussitôt anéanti ; les Musulmans, ayant enfoncé les portes de l'église, se précipitèrent l'épée nue à la main à l'intérieur où s'étaient cachés une foule d'habitants de la ville, femmes, jeunes gens, jeunes filles, vieillards, moines, prêtres, esclaves ; ils furent tous massacrés. Le patrice qui s'était enfermé dans une tour avec 70 soldats fit une dernière tentative désespérée de résistance, mais le jour suivant, il fut fait prisonnier, et fut mis à mort le huitième jour après la prise de la ville. La fermeté et la dignité avec laquelle le patrice alla à la mort frappèrent même le commandant arabe, Abū Isḥāq le *ḥāǧib* (5), qui assista au sup-

(1) Théodose décrit en détail l'aspect des blessés (Id., *ibid.*)

(2) Ibn al-Aṯīr, VII, 222, Amari, *Vers.*, I, 396 ; *Bayān*, 110, Amari, *Vers.*, II, 16 ; Ibn al-Ḫaṭīb, dans *Centenario di M. Amari*, p. 474 (voir 2e partie, 136-137, 215, 255).

(3) La date exacte de la prise de Syracuse est donnée dans Théodose : die prima post vigesimam mense Maji, quarta vero ab eo die, quo murus corruit (Muratori, p. 260) ; Cronaca di Cambridge, éd. Cozza-Luzi, p. 32 : ἐγένετο ἡ ἅλωσις τῆς συρακούσης μηνὶ μαίῳ $\overline{KA}$ *IND*. $\overline{IA}$. ; Amari, *Vers.*, I, 279 ; Ibn al-Aṯīr, VII, 222 et ibn ʿIḏārī, 110 donnent la date du 14 ramaḍān 264, c. à. d. 20 mai 878 ; Ibn al-Ḫaṭīb ne donne que ramaḍān 264.

(4) *Ad Servatoris aedis vestibulum* (p. 260).

(5) La traduction latine, p. 261, a ; ***Busae, Amirae Chagebis filio.*** Mais une

plice. Les 70 Grecs qui avaient été faits prisonniers avec le patrice et quelques autres prisonniers furent emmenés hors de la ville par les Arabes qui les massacrèrent à coups de pierres, de bâton ou de lance, en un mot avec tout ce qui leur tomba sous la main, et brûlèrent leurs corps. Un des vaillants défenseurs de Syracuse, Nicétas de Tarse, bien connu des Musulmans par le fait que tous les jours, pendant le siège, il insultait le Prophète Moḥammed, fut mis à mort avec une incroyable cruauté (1).

L'auteur même de la lettre sur la prise de Syracuse, au moment où les ennemis entrèrent dans la ville, se trouvait avec l'évêque, peut-être Sophronius (2), dans l'église. Le service divin fut célébré. Quand la nouvelle de la prise de la tour par les Arabes arriva à l'église, les fidèles furent pris de peur. Tandis que les Arabes étaient encore occupés au pillage de la ville en dehors du temple, l'évêque, Théodose et deux ecclésiastiques, ayant quitté leur vêtements sacerdotaux et étant restés vêtus seulement de leur pourpoint de cuir, se réfugièrent vers l'autel où, devant le terrible danger qui les menaçait, ils se demandèrent réciproquement pardon de leurs péchés. Finalement, la troupe arabe se précipita avec les épées dégainées dans l'église. Un des ennemis s'avança vers l'autel où il vit l'évêque avec Théodose et les autres qui étaient demeurés en

note à l'Appendice de Gaetani, non imprimée dans l'édition, permet de restituer Abū Isḥāq, chambellan de l'émir : graece *καὶ αὐτὸς ὁ βουσὰκ ὁ τοῦ ἀμηρᾶ χαγήβος*, (voir LAVAGNINI, p. 275). L'émir en question est soit l'émir aġlabite Ibrāhīm b. Aḥmed b. al-Aġlab, soit l'émir Ǧa'far b. Moḥammed gouverneur de Sicile, qui (voir Ibn al-Aṯīr et Ibn al-Ḫaṭīb) commença le siège et qui fut tué en 264 à Palerme, après la prise de Syracuse. AMARI, *Storia...*, I, 400 (2e éd. 541, n. 3), ne connaissant pas la forme grecque, avait pensé qu'il s'agissait de Abū 'Isā, fils de Moḥammed b. Qurhub. — Nuwayrī (Appendice à IBN ḪALDŪN, *Hist. des Berbères*, p. 425) et IBN AL-ḪAṬĪB, p. 474, attribuaient erronément la victoire à Aḥmed b. al-Aġlab, qu'ils supposaient gouverner encore la Sicile à ce moment (cf. AMARI, I, 392, 2e éd. 534).

(1) Voir une description détaillée de son supplice dans Théodose : MURATORI, p. 261 et cf. AMARI, *Storia...*, I, 405 (2e éd. 546).

(2) Cf. AMARI, *Storia...*, I, 403 (2e éd. 544). Lancia di Brolo incline à voir dans l'évêque syracusain, Théodore dont parle le pape Nicolas I dans sa 86e lettre (*Storia della chiesa in Sicilia*, II, p. 257, note, cf. 290). Voir Nicolai Papae I *Epistolae*, MIGNE, *P. L.*, t. 119, p. 956 (c'est une lettre de Nicolas à l'empereur Michel III de 865). Dans les lettres de Photius est mentionné Grégoire archévêque de Syracuse. Voir par ex. Photii Patr. *Epist.* XVI, MIGNE, *P. G.*, t. 102, pp. 832-3.

prières. Le guerrier arabe ne se livra à aucune violence sur eux, mais, ayant reconnu que l'un d'entre eux était l'évêque et s'étant informé pour savoir où se trouvait la sacristie dans laquelle étaient conservés les vases et objets précieux du culte, il les y amena. Sur tout le parcours et dans la sacristie, les prisonniers ne furent exposés à aucun outrage. Les objets précieux furent évidemment pillés. Le même jour, les prisonniers furent conduits à travers la ville auprès du principal émir qui s'était installé dans une église (in veteri Majore Ecclesia) ; l'émir ordonna alors de les enfermer dans une chambre étroite et malpropre (1).

Le sort de Syracuse fut triste. La population fut massacrée ; parmi les patriciens notables seulement, plus de 4.000 furent mis à mort. Un butin innombrable tomba aux mains des ennemis et la ville même fut détruite (2). Quelques-uns des Mardaïtes péloponnésiens et des soldats qui se trouvaient à Syracuse à l'époque du siège échappèrent au massacre général et parvinrent jusqu'aux côtes grecques, où ils rapportèrent au commandant byzantin de la flotte, Adrien, à Monembasia, la triste nouvelle du sort de Syracuse (3). Adrien s'en retourna à Constantinople et, craignant la colère de l'empereur, il chercha refuge dans l'église de Sainte-Sophie. Basile le condamna à l'exil (4).

Les Arabes restèrent deux mois à Syracuse après la prise de la ville (5). Ensuite, à la fin de juillet, il s'en retournèrent avec leurs

(1) Voir la description de cette chambre dans Théodose, MURATORI, p. 263. Cf. AMARI, *Storia*, I, 404 (2e éd. 546).

(2) IBN AL-AṮĪR, VII, 222, AMARI, *Vers.*, I, 396 ; *Bayān*, p. 110, AMARI, *Vers.*, II, 15-16 ; cf. 2e partie, pp. 137, 214. Nicetae Paphl. *Vita S. Ignatii*, MIGNE, *P. G.*, t. 105, p. 573 : *αὐτίκα δὲ καὶ ἡ μεγάλη πόλις Συρακοῦσαι τὴν φρικτὴν ὤλετο πανωλεθρίαν.*

(3) CONT. THÉOPH., chap. 70, p. 311 : *τινὲς τῶν διαδράντων τὸν ὄλεθρον, ἀπὸ τῶν κατὰ Πελοπόννησον Μαρδαϊτῶν καὶ Ταξατῶν τυγχάνοντες, αὐτάγγελοι τῶν ὀλεθρίων διηγημάτων γεγόνασιν.* Cf. GENESIUS, p. 117, CEDRENUS, II, p. 235.

(4) GENESIUS, p. 118 ; CONT. THÉOPH., chap. 70, p. 312 (CEDR., II, pp. 235-236).

(5) Les Arabes indiquent deux mois : IBN AL-AṮĪR, VII, 222, AMARI, *Vers.*, I, p. 396 ; *Bayān*, p. 110, AMARI, *Vers.*, II, p. 16 ; IBN ḤAṬĪB, dans *Centenario Amari*, p. 474 ; cf. 2e partie, pp. 136-137, 215, 265. Théodose parle de 30 jours : dies ibi triginta complevimus, propterea quod ad Syracusanas munitiones emoliendas id temporis voluerunt insumptum (MURATORI, t. I, pars II, p. 263). Ibn al-Aṯīr dit aussi et de même Ibn al-Ḫaṭīb que les Arabes partirent de Syracuse à la fin du mois de ḏū'l-qa'da (5 juillet-3 août 878).

prisonniers et leur butin à Palerme où ils furent accueillis triomphalement par le peuple (1).

Le cinquième jour, l'évêque, avec Théodose, fut amené vers le gouverneur de Sicile (ad majorem Amiram), devant lequel il prit la parole pour défendre la religion orthodoxe. Ils furent relégués dans une prison étroite et sombre, où ils furent mêlés à des Éthiopiens, des Tarsiotes, des Juifs, des Lombards et des prisonniers chrétiens ; parmi ces derniers se trouvait, avec des fers aux pieds, l'évêque de Malte. Les deux évêques, quand il se rencontrèrent dans leur prison, s'embrassèrent, se lamentèrent quelque peu sur le malheur qui était arrivé et adressèrent des louanges à Dieu (2).

La flotte byzantine, apparemment, fut cependant envoyée par Basile pour délivrer Syracuse. Mais elle arriva trop tard, après la chute de la ville. Les Musulmans engagèrent le combat avec elle, remportèrent la victoire et capturèrent quatre vaisseaux dont les équipages furent massacrés (3).

En 885 les Grecs qui avaient été réduits en captivité lors de la prise de Syracuse, furent rachetés lors d'un échange de prisonniers (4). C'est alors, vraisemblablement, que le moine Théodose recouvra la liberté. Le successeur de Basile, Léon VI le Sage, a consacré à la chute de Syracuse deux poèmes qui nous sont par-

(1) Cf. la description de l'entrée à Palerme dans Théodose : MURATORI, p. 263 ; voir aussi AMARI, *Storia*, I, 408 (2e éd. 549).

(2) Théodose (MURATORI, p. 264). Voir FAMIN, *op. cit.*, p. 348 sq ; AMARI, *Storia*, I, pp. 407-409 (2e éd. 549-551) ; LANCIA DI BROLO, *op. cit.*, II, pp. 248-256. Ces auteurs donnent tout le détail du récit de Théodose.

(3) IBN AL-ATĪR, VII, 222, AMARI, *Vers.*, I, 396 (2e partie, p. 137). Cf. CONT. HAMART., éd. MURALT, p. 759 : *παρεδόθη ἡ αὐτὴ Συράκουσα πρὸ ὀλίγου πρὶν ἢ φθάσαι τὸν στόλον* ; ZONARAS, XVI, 10 (Bonn, 1897, III, p. 432) ; (Basile) *ὅμως μέντοι τὴν ἅλωσιν καὶ κατασκαφὴν τῆς Συρακούσης μαθὼν ἔστειλε τοὺς ἀντικαταστησομένους τοῖς ἁλιτηρίοις Ἀγαρηνοῖς, ἀλλ' οὐδὲν ἤνυστο.*

(4) *Cronaca di Cambridge*, éd. COZZA-LUZI, p. 34 ; ms. Paris (COZZA-LUZI, p. 104 : *ἐγένετο ἀλλαγίον ἐπὶ τοῦ πολίτα τοῦ στρατηγοῦ,* ; AMARI, *Vers.*, I, 279 ; voir 2e partie, p. 100. Le ms du Vatican a simplement *ἐπὶ τοῦ πολίτου*. On ne peut voir là ni un nom propre Polita, Bulīti, ni le nom d'une fonction comme *βουλευτής*. LAVAGNINI, *Siracusa occupata...*, p. 277, n. 2 propose de lire *ἐπὶ τοῦ πωλητοῦ* ; et il s'agit du *πωλητής*, mot désignant le vendeur public, ici celui qui est chargé d'estimer le prix de rachat de chaque prisonnier. — Remarquons que l'année indiquée par le texte grec, 6395, correspondant à 886-887, ne s'accorde pas avec la 3e indiction, qui tombe dans l'année 885 c.à.d. 6393 (884-885), indiquée par le texte arabe.

venus (1) et le Patriarche constantinopolitain du xe siècle Nicolas Mystique a rejeté toute la responsabilité de la perte de Syracuse sur la négligence du commandant de la flotte Adrien (2).

La défaite de Syracuse amena Basile à renoncer au plan de lutte contre le monde musulman qu'il avait ébauché. Il n'y avait aucune possibilité d'entreprendre des actions décisives en Sicile avec une quantité suffisante de troupes de terre et de vaisseaux. Chypre fut à nouveau perdue par Byzance. Basile n'avait pas d'alliés. C'est pourquoi, à partir de 878, toute sa politique extérieure fut fondée non sur un plan déterminé à l'avance, comme cela avait été le cas au début de son règne, mais sur une série de simples hasards. Une année il faisait une expédition en Orient, l'année suivante ses troupes déployaient une certaine activité en Occident. Mais tout cela ne pouvait donner des résultats positifs et solides. La chute de Syracuse marque un tournant dans la politique extérieure de Byzance sous le règne de Basile : le désastre syracusain réduisit à néant les plans de l'empereur byzantin qui, semblant reconnaître l'échec de sa politique en Occident, tourna son attention principalement vers l'Orient dans les dernières années de son règne.

10. Les affaires d'Orient de 877 à 880.

En Orient, en l'année 263 H· (24 septembre 876-12 septembre 877), peut-être avant le début du siège de Syracuse qui commença en août 877, les Byzantins recouvrèrent, grâce aux troubles qui s'étaient produits sur la frontière de Cilicie, la puissante forteresse de Lu'lu'a (Loulon), place fortifiée de première importance qui se trouvait sur la route de Tarse à Tyane par les Pyles Ciliciennes (3). Évidemment ce gain n'allait pas compenser la perte de Syracuse

(1) *εἰς τὴν ἅλωσιν τῆς πόλεως Συρακούσης* et *ἕτερον εἰς τὴν ἅλωσιν τῆς πόλεως Συρακούσης*. Voir A. Mai, *Spicilegium Romanum*, t. IV, Romae, 1840, p. xxxix, Cf. Amari, *Storia*, I, 409 (2e éd. 551).

(2) Nicolai Myst. Patr. *Epist.* LXXVI, Migne, *P. G.*, t. 111, p. 277 : *ἡ Συράκουσα ἠφανίσθη, καὶ ἡ Σικελία πᾶσα. Διὰ τί ; Διὰ τὴν ἀμέλειαν τοῦ τότε δρουγγαρίου τοῦ πλωΐμου, λέγω δὲ τοῦ Ἀδριανοῦ*. Cf. Grumel, *Regestes*, n° 665, p. 167.

(3) Sur Lu'lu'a-Loulon, voir A. Vasiliev, *Byz. et les Arabes*, I, éd. fr., pp. 115-117 ; cf. Honigmann. *Ostgrenze*, 45.

qui devait tomber le 21 mai 878, mais il améliorait notablement les positions byzantines en Orient.

Comme on sait, les Slaves établis précédemment sur la frontière en Asie Mineure constituaient presque exclusivement toute la population de Lu'lu'a. Ils étaient mécontents du nouveau gouverneur de Tarse, Urḫūz b. Ulūġ b. Ṭarḫān, un Turc comme le montre son nom, qui, se signalant par une sottise et un esprit de concussion extraordinaires, suspendit le paiement de la solde et la livraison des approvisionnements aux habitants de Lu'lu'a. Apparemment la population slave de cette importante place frontière, en récompense de sa fidélité aux Arabes, recevait de ceux-ci des subsides particuliers. Irrités de la mesure prise contre eux, ils écrivirent à Tarse, menaçant, au cas où ils ne recevraient pas la solde et les approvisionnements qui leur étaient dus, de livrer la ville aux Grecs. La population de Tarse qui comprenait quel rôle important jouait la forteresse de Lu'lu'a dans la défense des défilés de Cilicie et par suite dans les destinées de Tarse elle-même, réunit en hâte 15.000 dinars et les confia à Urḫūz pour qu'ils les remît à Lu'lu'a. Mais ce dernier les garda pour lui. Dans ces conjonctures, les Slaves ne recevant ni argent *ni* approvisionnements mirent à exécution leurs menaces et livrèrent la forteresse aux Grecs qui, à leur tour, connaissant l'existence des malentendus exposés plus haut, séduisirent les Slaves par la promesse d'importantes récompenses (1). A la réception de ces nouvelles, les gens de Tarse furent terrifiés, comprenant toute l'importance de la perte qu'ils venaient de subir. Selon l'expression des chroniqueurs arabes, la forteresse de Lu'lu'a était un os dans la gorge de l'ennemi qui ne pouvait faire une expédition ni par terre ni par mer sans que les Musulmans en fussent avertis. La conduite d'Urḫūz ayant été portée à la connaissance du calife Mu'tamid, ce dernier le destitua et nomma gouverneur de Tarse et des places frontières Aḥmed b. Ṭūlūn, que nous connaissons déjà comme gouverneur semi-indépendant d'Égypte (2). Cette nomination convenait on ne peut mieux aux

(1) CONT. THÉOPH., p. 278.

(2) Cet intéressant récit a été conservé dans Ibn al-Aṯīr sous l'année 263 (24 sept. 876-12 sept. 877), VII, 213-214 (2e partie, pp. 135-136). Voir aussi le récit d'Ibn Sa'īd (2e partie, p. 201, où Urḫūz est appelé Arġawān), qui semble provenir d'un auteur égyptien du xe siècle, Ibn ad-Dāya al-Miṣrī. Ṭabarī, sous cette année-là, ne mentionne le fait qu'en une ligne (III, 1915, 2e partie,

visées ambitieuses du Ṭūlūnide qui, s'étant dirigé vers Tarse à travers la Syrie, décida par avance de ne pas restituer cette dernière province au calife. La chose réussit : les deux pays, l'Égypte et la Syrie restèrent en sa possession et en celle de ses successeurs jusqu'en 905, date à laquelle la dynastie qu'il avait fondée prit fin (1).

A la suite de la reddition de Lu'lu'a, une autre puissante forteresse, *τὸ Μελοῦος κάστρον*, se rendit aussi aux Grecs (2). On identifiait autrefois ce Melouos avec Meloë et l'actuelle Meliss Tepe, à environ vingt milles au sud-ouest de Laranda, sur la route de Laranda à Andrasos ou Germanicopolis (Ermenek), c'est-à-dire de la Lycaonie à la Cilicie. Mais Honigmann a montré qu'elle correspondait à Molevon, située probablement dans la vallée du Körkün Ṣū, et siège d'un couvent à l'époque arméno-cilicienne (3). En même temps, une autre partie de l'armée byzantine détruisit la ville paulicienne de Katabatala qui se trouvait vraisemblablement dans la région de Téfrikè, Argaouth et autres villes pauliennes (4).

p. 7), mais il fait également mention d'une prise de Lu'lu'a par les Grecs sous 260/873-874, III, 1886 (2e partie, p. 7), mention reproduite par ʿAynī (2e partie, p. 264). C'est probablement une erreur, car nulle part ailleurs on ne trouve allusion à une double prise. Voir Abū'l-Maḥāsin, II, p. 33 (éd. du Caire, III, p. 31), qui ne donne que la date de 260 ; Ibn Ḫaldūn, III, pp. 337-338 (sous 262) ; Sibṭ ibn al-Ğauzī, I, f° 213 sous 263 ; Suyūṭī, p. 146 ; Abulpharagii *Chronicon syriacum*, éd. Bruns et Kirsch, I, Lispiae, 1789, p. 174 ; Cont. Théoph., pp. 277-278 ; Cedrenus, II, p. 213. Cf. Honigmann. *Ostgrenze*, p. 60 et 69 où il mentionne un évêque de Loulon en 79. Muralt, *Essai...*, rapporte le fait à l'année 878 : p. 458.

(1) Sur le premier Ṭūlūnide, voir St. Lane-Poole, *The Mohammedan Dynasties*, Westminster, 1894, p. 68 et *A History of Egypte in the middle ages*, London, 1901, pp. 59-77 ; Zaky Mohammed Hassan, *Les Tulunides. Étude de l'Egypte musulmane à la fin du IXe siècle, 868-905*, Paris, 1933, p. 35 sq. ; G. Wiet, *L'Egypte arabe...*, t. IV, de *Hist. de la nation égyptienne* (G. Hanotaux), Paris, 1937, p. 81 sq.

(2) Cont. Théoph., p. 278 : *ἀφ' οὗ καὶ τὸ Μελοῦος κάστρον πρὸς αὐτὸν ἑκουσίως μετέθετο καὶ δεσπότην ἑαυτοῦ τὸν αὐτοκράτορα ἀνηγόρευσεν*. Cedrenus, II, p. 213.

(3) Honigmann, *Ostgrenze*, p. 61. Sur l'ancienne localisation (Milos, où Irène envoya des troupes : Théophane, de Boor, 455), voir Ramsay, *Hist. Geography of Asia Minor*, 355, 367 ; Anderson, *J. H. S.*, XVII (1897), p. 34.

(4) Cont. Théoph., p. 278 ; Cedr., II, 213 (il l'appelle Kameia) : *τὴν δὲ τῶν Μανιχαίων πόλιν τὴν Καταβάταλα καλουμένην κατὰ τὸν καιρὸν ἐκεῖνον διὰ τῶν οἰκείων στρατηγῶν ἐξεπόρθησεν*. Vasiliev s'est demandé s'il ne fallait

En 878 (1), l'année même de la prise de Syracuse, le préfet de la marche frontière qui à cette époque-là ne dépendait sans doute pas encore effectivement de Aḥmed b. Ṭūlūn, ʿAbdallāh b. Rāšid b. Kā'ūs, à la tête d'un détachement de 4.000 hommes, fit une incursion heureuse sur les confins du sud de la Cappadoce, à savoir sur la forteresse de Ḥasīn (ou Ḥusnayn) et sur al-Maskanīn (2), localité fameuse par toute une série d'habitations troglodytiques, retraites souterraines portant en arabe le nom de *maṭāmīr*. Une de ces retraites souterraines était al-Ḥaṣīn (en grec *Κάσιν*) dans la plaine près de Sasim et Malakopeia (3). Mais cette expédition de ʿAbdallāh se termina par un complet désastre pour lui. Alors qu'il s'en retournait déjà avec son butin et se trouvait à quelque distance de la localité et de la rivière de Podandos (Budandūn), les Grecs tombèrent sur lui à l'improviste. Ils étaient commandés par cinq « patrices », le gouverneur de la ville cilicienne de Séleucie, celui de Qaḍaydiyya (nom qu'il faut peut-être lire Fīzīdiyya, c'est-

pas identifier Katabatala avec Kastabala, ville de Cappadoce à l'ouest de Herakleia-Kybistra : RAMSAY. *op. cit.*, 342, ANDERSON, *op. cit.*, p. 34. D'autre part, il dit : Cette ville, sous une forme quelque peu différente, est fréquemment mentionnée dans la Vie et les miracles de Saint-Eustrate. Voir *Βίος καὶ θαύματα τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Εὐστρατίου. Παπαδόπουλος Κεραμεύς. Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, IV, 1897, *ἐν Πετρουπόλει*, p. 382 : *ἐν γὰρ τοῖς τοῦ Καταβόλου μέρεσιν μειζότερός τις γνωστὸς ὑπάρχων τῷ ἁγίῳ διεβλήθη τῆς τῶν Μανιχαίων βδελυρίας μετέχειν* (du temps de Théodore et Michel III) ; de même, pp. 377, 381, 383, 387, 390, 398, 399. Sur Saint Eustrate, voir Arch. SERGII, *Ménologe complet de l'Orient*, t. II, part. 2, 2e éd., Vladimir, 1901, pp. 17-18.

(1) Cf. plus bas, p. 85.

(2) IBN ḤURDĀḎBEH, *B. G. A.*, VI, pp. 108/79 place al-Maskanīn dans le thème des Anatoliques et pp. 101/73 entre Héraclée et Konya ; cf. plus bas, p. 121.

(3) VASILIEV, *Byz. et les Arabes*, I, éd. fr., p. 112, n. 1 et pp. 100-101. IBN ḤURDĀḎBEH, pp. 108/80 nomme Ḥaṣīn parmi d'autres forteresses de Cappadoce. ṬABARĪ, III, 1916 a Ḥ. ṣnayn, qui peut être lu Ḥiṣnayn, les Deux Forteresses, et peut-être faudrait-il lire aussi au duel al-Maskanayn. Dans l'énumération des places cappadociennes chez Yāqūt, IV, 26, le mot qui correspond est Ḥaḍra. GELZER, *Genesis...*, p. 104 a pensé à Ḥiṣn aṣ-Saqāliba, ce qui est invraisemblable. Voir HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 45, n. 9, qui veut y voir l'actuel Hassaköi, au nord de Nigde et au sud de Melegob-Malakopeia.

à-dire Pisidie) (1), celui de la forteresse cappadocienne de Qurra (2), celui de Kawkab, place vraisemblablement située en Cappadoce au nord et non loin des Pyles Ciliciennes (3), et celui de Ḫaršana. On sait que le nom arabe Ḫaršana correspond au nom grec Charsianon, c'est-à-dire à celui d'une forteresse et « clisure » qui se trouvait anciennement dans le thème des Arméniaques ; quand le thème des Arméniaques fut divisé, en trois parties, la partie centrale reçut le nom de thème de Charsiane (4). Dans la mêlée qui suivit, les Musulmans subirent une grave défaite ; de tout leur détachement, ne s'échappèrent que cinq ou six cents hommes. Le chef lui-même, ʿAbdallāh b. Rāšid b. Kā'ūs, grièvement blessé, fut fait prisonnier et emmené, en passant par Lu'lu'a, vers l'empereur (5) qui, d'ail-

(1) Ce nom est chez Sibṭ ibn al-Ǧauzī Qadīda. Vasiliev avait voulu corriger cette dernière forme en Qarīda et la rapprocher de Karydion (*Καρύδιον*), maintenant Fündüqly qui est lui-même une traduction turque de *Καρύδιον*, c'est à dire « les noix », sur la route des Pyles Ciliciennes à Césarée, Ramsay, *Hist.Geogr...*, pp. 350-351. Mais Honigmann, *Ostgrenze*, pp. 82-83 a montré que Karydion correspond exactement à l'arabe al-Ǧauzāt, « les Noyers » de Ibn Ḫurdāḏbeh, 100/73, c'est-à-dire les Pyles Ciliciennes elles-mêmes, Gülek Boghaz, et non à Fündüqly, qui est plus au nord. Il a proposé de lire Fizīdiyya, *Πισιδία*, Pisidie.

(2) Sur Qurra, voir Vasiliev, *Byz. et les Arabes*, éd. fr., I, pp. 101-102 ; Honigmann, *Ostgrenze*, 45, 47, 48 et la carte n° II. Dans Yāqūt, IV, 26, par erreur, Qubba.

(3) Ibn Ḫurdāḏbeh, décrivant une des routes allant des Pyles Ciliciennes au Bosphore appelle la troisième étape en partant de Budanḏūn al-Kanā'is, Les Églises, place située à droite de Kawkab.

(4) Sur la localisation du kastron Charsianon-Ḫaršana, qui correspond à l'actuel Mušalem Qalesi, entre l'Aq Dagh et le Yildiz Dagh à l'ouest de Sīwās, voir Honigmann dans Vasiliev, *Byz. et les Arabes*, éd. fr., I, 104 et *Ostgrenze*, pp. 49-50, ainsi que dans l'article *Charsianon Kastron*, dans *Byzantion*, X (1935), pp. 129-159. Pour les anciens travaux sur le sujet, voir Defrémery, *Observations sur un point de la géographie arabo-byzantine* dans *Mém. d'Hist. Orientale*, 2e partie, Paris, 1862 et cf. S. de Sacy, *Chrestomathie arabe*, 2e éd., III, Paris, 1827, p. 43. Sur le thème de Charsiane, voir Constantin Porphyrogénète, *De Thematibus*, p. 20 (éd. Pertusi, p. 65) ; Ramsay, *Hist. Geogr...*, pp. 249-250 ; X. Loparev, *Vie de Saint Eudokimos le Juste*, St. Pét., 1893 (Pamjatniki drevnej pismennosti, XCVI), chap. IX-X ; Gelzer, *Die Genesis der Themenverfassung*, Leipzig, 1899, p. 83. Tomaschek, *Hist.-Topographisches...*, pp. 148-149 voulait voir Ḫaršana dans une des ruines situées entre les villes de Pisala au sud-est de Tokat et Kom Hisar au sud de Pisala.

(5) Ṭabarī, III, 1916-1917 (Ibh al-Aṯīr, VII, 216) ; *Mir'at...*, I, f° 215-215v ; Ibn Ḫaldūn, III, p. 338 ; ʿAynī, II, f° 711 (2e partie, p. 7, 136, 166, 259, 264) ;

leurs, le renvoya l'année suivante en 879 à Aḥmed b. Ṭūlūn, qui à ce moment-là avait sous son autorité la marche frontière, avec un grand nombre de Musulmans prisonniers et quelques exemplaires du Coran qui, sans doute, avaient été pris au cours d'une incursion, à titre de cadeau (1).

Les sources arabes ne donnent pas le nom des « patrices » qui commandaient les troupes byzantines en cette occasion. Le commandement principal était vraisemblablement entre les mains d'Andréas qui était d'origine scythe (2), et qui est mentionné dans les sources byzantines comme ayant remporté une grande victoire sur l'émir de Tarse, précisément à l'endroit appelé Podandos, et par Ṭabarī, en l'année 270 (juillet 883-juin 884) comme ayant été tué non loin de Tarse (voir plus loin). H. Grégoire est d'avis qu'un des chefs byzantins en cette affaire était Nicéphore Phocas l'ancien qui devait être alors protostrator ou déja stratège de Charsiane et dont les hauts faits en Cilicie, rapportés par les *Taktika* de Léon le Sage et le *De Velitatione bellica*, ont été inexactement placés à une date postérieure, aux alentours de 900, alors qu'ils se situent entre 873 et 885 (3).

ABULPHARAGII *Chronicon syriacum*, I, p. 174. Le Continuateur de Théophane, c'est à dire Constantin Porphyrogénète, place beaucoup plus tard le récit de la grande victoire du général byzantin Andréas sur l'émir de Tarse. Ce dernier aurait écrit à Andréas une lettre blasphématoire dans laquelle il se moquait du Christ et de la Vierge. Après une prière, Andréas partit en expédition et *κατὰ τὸν τόπον γενόμενος ὃς λέγεται Ποδανδός, ἔνθα καὶ ὁ ὁμώνυμος ῥεῖ ποταμός*, infligea aux Arabes une terrible défaite : CONT. THÉOPH., pp. 284-285, CEDR., II, 216-217. Cette information doit être rapportée précisément à l'année 878. Tout d'abord, dans le texte du même Continuateur, il est dit : *γράψαντος δέ ποτε πρὸς αὐτὸν τοῦ ἀμηρεύοντος τῆς Ταρσοῦ λόγους βλασφημίας* ... (p. 284) ; donc l'action s'est passée plus tôt. En second lieu la mention de Podandos s'accorde parfaitement avec les sources arabes. Cf. WEIL, *Gesch. der Chalifen*, II, 473-474 ; HIRSCH, *Byz. Studien*, p. 252.

(1) TABARĪ, III, 1931 (IBN AL-AṮĪR, VII, 227) ; ABŪ'L-MAḤĀSIN, II, 41, éd. du Caire, III, 40.

(2) GENESIOS, p. 115 : *οὗτος Σκυθῶν ἑσπερίων ἐξώρμητο* ; CONT. THÉOPH., ch. 50, p. 284 : *Ἀνδρέας ἐκεῖνος ὁ ἐκ Σκυθῶν* ; CEDR., II, 216. Vasiliev pense qu'Andréas a participé à la campagne de Basile que nous raconterons plus loin. Pour les succès qu'il remporta dans la lutte contre les Arabes, il reçut la dignité de patrice et le commandement des Scholes : CONT. THÉOPH., *loc. cit.* (après le récit de l'expédition de l'empereur).

(3) Voir H. GRÉGOIRE, *La carrière du premier Nicéphore Phocas*, dans *Mélanges St. Kyriakidès*, Hellênika, suppl. 4 (1953), pp. 232-254.

L'activité militaire des cinq gouverneurs grecs ci-dessus mentionnés ne se borna pas à cette victoire. A la fin de l'année 878, ils marchèrent, à la tête de 30.000 hommes, sur Adana et arrivèrent jusqu'aux portes de la ville au *Muṣallā*, l'Oratoire sis en dehors des murs où s'accomplissent les prières à l'occasion de certaines fêtes. Dans la bataille qui s'engagea, ils remportèrent la victoire, capturant l'ancien gouverneur de la marche frontière, Urḫūz, mentionné plus haut à propos de la reddition aux Grecs de la place de Lu'lu'a, et avec lui près de 400 hommes ; les Arabes perdirent dans cette rencontre environ 1.400 tués. Là aussi, H. Grégoire pense que Nicéphore Phocas l'ancien participa aux opérations et que c'est de cette incursion en Cilicie qu'il est question dans les ouvrages mentionnés plus haut. Cette opération se déroula, suivant Ṭabarī, en plein hiver, au mois de ǧumādā I 265 (30 décembre 878-28 janvier 879) (1).

(1) Ṭabarī, III, 1930-1931 (Ibn al-Aṯīr, VII, 227). Cette campagne des cinq « patrices est évidemment la suite de la précédente qui dut avoir lieu en 878. Cf. ʿAynī, f° 712v, qui est plus bref. Selon H. Grégoire, *op. cit.*, p. 244, c'est aux exploits de Nicéphore Phocas l'ancien en Cilicie que se rapportent les deux passages suivants :

1) Leonis *Tactica*, Const. 17, ch. 83, Migne, *P.G.*, t. 107, p. 933 : *Τοιοῦτον πεποίηκε Νικηφόρος ὁ ἡμέτερος στρατηγὸς Ἀπουλφέρου γὰρ τοῦ τῶν Σαρακηνῶν ἀμηρᾶ τὴν Καππαδοκίαν καταδραμόντος, αὐτὸς τὴν Ταρσὸν καὶ πᾶσαν Κιλικίαν κατελῆΐσατο, πολλὴν Σαρακηνοῖς ἐργασάμενος τὴν βλάβην.*

2) *Ibid.*, Const. 11, ch. 25, Migne, *P.G.*, t. 107, p. 800 : *τοῦτο δὲ καὶ Νικηφόρον ἴσμεν τὸν ἡμέτερον στρατηγὸν, πεποιηκέναι, ὅτε κατὰ Συρίαν ἀπεστάλη παρ' ἡμῶν μετὰ δυνάμεως ἱκανῆς, πολλήν τε ποιησάμενος λεηλασίαν, καὶ οὕτω μετατεθεὶς ἐν μέσῃ τῇ πολεμίᾳ, τῶν ἐχθρῶν αὐτοῦ που συνηγμένων οὓς ὁ Ἀπουλφὲρ ὁ εὐνοῦχος ὁ τῶν Σαρακηνῶν στρατηγὸς ἐπεφέρετο, ἤγουν τῶν βαρβαρικῶν δυνάμεων τήν τε αἰχμαλωσίαν τὴν βαρβαρικὴν καὶ πᾶσαν τὴν ἄλλην πραΐδαν ἣν εἶχεν ἀβλαβῶς διεσώσατο λεηλατήσας τὴν πολεμίαν.*

Également selon H. Grégoire, un passage du *De Velitatione Bellica* (dans l'édition de Bonn de Léon Diacre, pp. 241-243) fait allusion à l'affaire du Muṣallā d'Adana. A la suite de l'invasion par les forces arabes de Cilicie (*ὁ τῶν Κιλίκων ἅπας λαός*) du thème des Anatoliques et du siège de Mistheia (sur cette place, voir Ramsay, *Hist. Georgr.*, 332, aujourd'hui Monastir à l'ouest de Konya : cf. Honigmann, *Ostgrenze*, 82), l'empereur donna l'ordre aux troupes de tous les thèmes et tagmes d'envahir la Cilicie, en laissant seulement les stratèges des Anatoliques et de l'Opsikion pour tenir tête à l'ennemi. Le commandant des troupes d'opération, Nicéphore Phocas (*ἦν δὲ τότε Νικηφόρος ὁ ἐπίκλην Φωκᾶς*) se dirigea *διὰ τῆς ὁδοῦ τῆς τοῦ Μαυριανοῦ λεγομένης* vers la région d'Adana, fit un grand butin et battit les troupes d'Adana qui étaient sorties à sa rencontre, à deux milles de la ville, les força à rentrer dans la place

Dans le courant de l'année 266, qui s'étend d'août 879 à août 880, mais vraisemblablement en 879, un détachement grec (*sariyya*) arriva dans la province du Diyār Rabīʿa en Haute Mésopotamie (Ǧazīra), jusque devant Tell Basmā, dont les ruines sont encore visibles aujourd'hui (1) ; les Grecs tuèrent ou firent prisonniers environ 250 Musulmans, mais comme la population de Nisibe et de Mossoul courut aux armes, les Grecs, évidemment avertis, battirent en retraite. Ce n'est sans doute pas à la même incursion dans le Diyār Rabīʿa que fait allusion une autre information de Ṭabarī sous la même année, d'après laquelle les Musulmans se rassemblèrent et voulurent entrer en campagne contre les Byzantins, mais à une époque où le froid était déjà venu et « où il n'est pas possible aux troupes de pénétrer dans les défilés ». Il semble donc qu'il y ait eu en 879 deux petites expéditions entreprises contre cette région de la Ǧazīra, dont la seconde eut lieu à la fin de

en leur causant beaucoup de pertes et faisant de nombreux prisonniers. Bien que la distance de deux milles soit trop forte pour le *muṣallā* qui est généralement près des murs, il semble bien qu'il s'agisse de la même affaire. Nicéphore Phocas, le lendemain, marcha vers la côte, ravageant le pays, puis campa sur le Cydnus (Hiérax) à l'extérieur du pont par où passe la route d'Adana, et rentra par un autre chemin que celui qu'il avait pris pour entrer en Cilicie *διὰ τῆς ὁδοῦ τοῦ Καρυδίου λεγομένης*. Il échappa ainsi à l'ennemi qui, ayant levé le siège de Mistheia, rentrait à marches forcées et comptait le surprendre sur la route qu'il avait prise à l'aller. La conduite de Nicéphore, dans cette expédition, a servi d'exemple à Léon VI pour sa *Tactique*, et il vante particulièrement le stratagème qu'il employa pour tromper l'ennemi qui le surveillait, quittant son camp avec ses prisonniers et son butin pour gagner un autre endroit, mais après avoir laissé allumés de nombreux feux dans son camp pour faire croire qu'il y était encore. La localisation du Maurianon est incertaine. Karydion, comme nous l'avons vu, correspond à al-Ǧawzāt d'Ibn Ḫurdāḏbeh, sur la route des Pyles Ciliciennes (voir HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 82). Sur cette campagne, voir RAMSAY, *Hist. Geogr.*, pp. 350-351. Généralement, ces événements sont rapportés à l'année 900 : voir plus loin. Ajoutons que, dans l'édition russe, Vasiliev s'était mépris sur le mot *muṣallā* de TABARĪ, III, 1930 u., qu'il pensait être une localité.

(1) Cf. YĀQŪT, I, 864. Le métropolite nestorien Grégoire, (au début du VII^e siècle), était originaire de Tell Basmā. Voir G. HOFFMANN, *Auszüge aus syrischen Märtyrer*, Leipzig, 1880, p. 115 (dans *Abh. für die Kunde des Morgenl.*, VII). Les ruines anciennes de Tell Besmeh, Tell Bašmai, sont indiquées sur la carte de I. G. TAYLOR, *Journ. of a tour in Armenia, Kurdistan and Upper Mesopotamia*, dans *Journ. of the Geogr. Soc.*, 38, 1886, carte, pp. 280-281, avec la description des ruines, pp. 355-6. Cf. HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 21.

l'automne et échappa à une contre-offensive des Musulmans en raison de difficultés causées par le froid. Ces incursions sont peut-être à attribuer à des troupes des thèmes de Chaldia ou de Coloneia. Elles ne sont pas en rapport direct avec la grande expédition de Basile dont nous parlerons plus loin et ne sont qu'une action secondaire (1).

D'autre part, Ṭabarī nous rapporte, sous la même année 266, que le lieutenant d'Aḥmed b. Ṭūlūn dans la marche frontière syrienne, Sīmā, qu'il ne faut pas confondre avec Sīmā aṭ-Ṭawīl, gouverneur de Tarse tué à Antioche en septembre 878 quand le Ṭūlūnide s'empara de la Syrie, et qui ne peut pas être qualifié de lieutenant (*khalīfa*) d'Aḥmed b. Ṭūlūn, fit une expédition à la tête de 300 hommes de Tarse, mais se heurta dans la région d'Héraclée, par conséquent sur la route qui après la sortie des Pyles Ciliciennes se dirige vers l'ouest, à des troupes grecques supérieures d'environ 4.000 hommes : dans le combat qui s'engagea, les deux adversaires subirent de lourdes pertes (2). De ce Sīmā, les sources arabes ne parlent plus par la suite. Le texte de Ṭabarī ne précise pas le mois où se produisit cet incident. Il se peut qu'il s'agisse d'une opération tentée par le préfet de la marche frontière, soit pendant la retraite de Basile, visant à inquiéter le flanc de l'armée en retraite, soit après cette retraite.

On voit que dans cette période de 878-879, les sources arabes font état d'une intense activité grecque dans la région des Pyles Ciliciennes et en Cilicie même et notent en deux occasions une remarquable coopération des troupes de plusieurs thèmes.

Il est très difficile de concilier les informations des historiens arabes qui, pour cette période, ne mentionnent aucune opération dirigée par l'empereur lui-même, avec celles des historiens byzantins qui sont très détaillées, mais malheureusement ne fournissent pas de dates précises.

Selon les historiens byzantins, ou plutôt selon Constantin Porphyrogénète, auteur de la Vie de Basile qu'on trouve dans le Continuateur et par suite dans Cedrenus, il y eut dans cette période des opérations importantes auxquelles prit part l'empereur en personne.

(1) Ṭabarī, III, 1937, 1942 (I. Aṯīr, VII, 231 et 233) ; I. Ḫaldūn, III, 338 ; *Mir'at az-Zamān*, I, f° 219 v.

(2) Ṭabarī, III, 1942 (I. Aṯīr, VII, 233) ; ʿAynī, II, f° 713-714. Il ne peut pas s'agir de l'événement raconté par le Continuateur : voir plus loin.

Basile, accompagné de son fils Constantin, après son départ en direction de la frontière, resta quelque temps dans la ville cappadocienne de Césarée au nord du Mont Argée (1). Puis il envoya une partie de son armée en avant et, quelque temps après, lui-même se mit en marche avec les forces principales. Deux villes, Psilocastellon (*Ψιλοκάστελλον*) et Paramocastellon (*Παραμοκάστελλον*) furent détruites et la population réduite en captivité. Une troisième forteresse, Falakron (*τὸ τοῦ Φαλακροῦ λεγόμενον κάστρον*) se hâta de se soumettre volontairement à l'empereur (2). L'émir d'Anazarbe, (Abū) ʿAbdallāh b. ʿAmr b. ʿObaydallāh al-Aqṭaʿ, (*ὁ τοῦ Ἄμβρου* [*Ἀμβρωνος*] *υἱὸς Ἀπάβδελε*), dès qu'il apprit l'approche de l'empereur, se mêla à une troupe de gens de Mélitène et s'enfuit, ce qui le sauva (3). L'empereur prit ensuite d'autres forteresses, Kaison ou Katasama (Kasama dans Cedrenus), Robam ou Endelekhone, qui furent détruites, tandis que Andala (Ardala dans Cedrenus) et Eremosykeia passèrent de leur plein gré du côté de l'empereur (4). C'est à ce moment là que Sīmā, appelé par le Continuateur et par Cedrenus *Σήμας ἐκεῖνος ὁ τοῦ Ταήλ*, gou-

(1) CONT. THÉOPH., p. 278 : *καὶ τὴν πρὸς τῷ Ἀργέᾳ Καισάρειαν τὴν πρώτην τῶν Καππαδόκων πόλιν καταλαβών.* (CEDR., II, 213, *πρὸς τῷ Ἀργαίῳ*).

(2) ANDERSON, *The Road System of Eastern Asia Minor*, dans *J. H. S.*, XVII (1897), pp. 34-35, pense que ces forteresses étaient au sud et au sud-est de Césarée, sur les routes conduisant aux deux cols de Sīs et au passage de l'Anti-Taurus vers Kokusos. L'empereur voulait s'assurer la possession de ces cols en avançant en direction du sud. Il a émis l'opinion que Falakron pouvait être Fraktin ; cf. RAMSAY, 267-277. Fraktin est sur le Zamanti Ṣū-Karmalas. Honigmann propose la même identification. Voir CONT. THÉOPH., pp. 278-279. CEDR., II, 213 donne les noms des forteresses de la façon suivante : *Ξυλόκαστρον, Φυρόκαστρον* et *τὸ τοῦ Φαλακροῦ λεγόμενον κάστρον.*

(3) Le nom Apabdele suggère l'arabe Abū ʿAbdallāh. On attendrait plutôt ʿAbdallāh. Apabdele pourrait être une déformation de ʿObaydallāh. — Dans le détachement envoyé en avant par l'empereur, Vasiliev (éd. russe, p. 72) inclinait à voir l'armée des cinq « patrices ».

(4) CONT. THÉOPH., p. 279 : *τῇ δὲ τῆς τοιαύτης ἐφόδου φθορᾷ καὶ τῆς Καϊσοῦ ἤτοι τῆς Κατασάμας καὶ τῆς Ῥοβὰμ ἤτοι τῆς Ἐνδελεχόνης ἡ πόρθησις γέγονεν, ἅμα δὲ καὶ ἡ τῆς Ἀνδάλου καὶ ἡ τῆς οὕτω λεγομένης Ἐρημοσυκαίας.* Dans CEDRENUS, II, p. 214 : *ὁ δὲ βασιλεὺς τήν τε Κασάμαν ἐξεπόρθησε καὶ τὴν Καρβὰν τὴν Ἀνδαλάν τε καὶ τὴν Ἐρημοσυκέαν.* — Anderson a pensé qu'il y avait une faute dans le texte imprimé du Continuateur et que, apparemment, il était plus juste d'identifier Endelekhonè avec Andala qu'avec Robam. Il énumère ainsi les places : ... Kaïson, Robam ; Endelechone or Andala and Erêmosykea. Voir plus loin les remarques de Honigmann sur ces places.

verneur de la marche frontière, qui avait souvent ravagé le territoire byzantin, s'enfuit vers l'empereur (1). Basile franchit ensuite l'Onopniktès (qui est le Karmalas ou Zamanti Ṣū) (2), puis le Saros (Sayḥān) et arriva avec l'armée à Kokusos (Göksun). Une fois arrivé à Kokusos, l'empereur, au lieu de faire un détour en remontant vers Arabissos au nord-est, se dirigea droit vers le sud-est pour atteindre Germanikeia-Marʿaš, dont la prise semble avoir été le but principal de cette expédition. Il dut se frayer un chemiu à travers des forêts et des passages difficiles, qui le sont encore aujourd'hui sur le parcours Göksun-Marʿaš, n'hésitant pas parfois à précéder l'armée à pied ; il prit sur son chemin les places de Kallipolis et de Padasia et arriva devant Marʿaš.

Les habitants de Marʿaš se renfermèrent dans leur ville et Basile ne fut pas en état de s'emparer de la place ; il se contenta de ravager les faubourgs et les environs. Abandonnant le siège de Marʿaš, il marcha sur Adata-Ḥadaṭ, à quelque distance de Marʿaš au nord est. Mais là le même fait se renouvela. Les habitants s'enfermèrent dans la place et n'engagèrent pas une bataille ouverte. Basile incendia les environs et s'empara de la localité voisine de Geron qu'il laissa piller par ses soldats (3). Puis il décida de recourir à l'emploi de diverses machines de siège qu'il disposa tout autour de la place de Ḥadaṭ (4). Mais le siège n'avançant pas davantage à cause de

(1) CONT. THÉOPH., p. 279 : *Σήμας ἐκεῖνος ὁ τοῦ Ταὴλ τὰς δυσχωρίας κατέχων τοῦ Ταύρου καὶ ἐξ ἐφόδου τὰς τῶν Ῥωμαίων λυμαινόμενος ἐσχατιάς, πρὸς τὸν βασιλέα κατέφυγεν* ; CEDRENUS, II, 214. WEIL, *Gesch. der Chalifen*, II, 473, n. 1, a fait remarquer l'anomalie de l'expression Simas fils du Ṭawīl si le Continuateur a eu en vue Sīmā aṭ-Ṭawīl. Cf. sur cet épisode, HIRSCH, *Byz. St.*, p. 251 ; HERGENRÖTHER, *Photius*, II, p. 436, n. 135.

(2) Sur le Karmalas, voir RAMSAY, *op. cit.*, pp. 221, 289. Cf. *A. M. Λεβίδης, Αἱ ἐν μονολίθοις μοναὶ τῆς Καππαδοκίας καὶ Λυκαονίας. Ἐν Κωνσταντινουπόλει*, 1899, p. 64 ; HONIGMANN, *Ostgrenze*, 49, 51, 65-7, 83.

(3) Sur Geron, faubourg de Ḥadaṭ, voir RAMSAY, *op. cit.*, p. 301 ; VASILIEV, *Byz. et les Arabes*, t. I, p. 99.

(4) Le Continuateur raconte à cet endroit l'histoire légendaire suivante : l'Empereur, voyant que les habitants d'Adata ne perdaient nullement courage, voulut savoir sur quoi ils comptaient ; un homme lui expliqua que, selon une prédiction, la ville serait prise par un descendant de Basile dont le nom serait Constantin. Quand l'empereur lui eut montré son fils Constantin qui participait à la campagne, on lui répondit que le conquérant de la place serait un autre Constantin, c'est-à-dire Constantin Porphyrogénète (pp. 281-282). Hirsch, rappelant cette prédiction, remarque justement que cette fiction a un double but, d'une part atténuer quelque peu l'échec de Basile, d'autre part mettre

la fermeté et de la résistance opiniâtre des habitants, l'empereur préféra se retirer et rentrer avant l'hiver (1), peut-être par le même chemin que celui qu'il avait suivi à l'aller. Il prit la précaution d'envoyer des détachements pour occuper les passages où l'ennemi pourrait lui tendre des embuscades. Sur le chemin du retour, il remporta quelques succès sur les Arabes dans certains défilés, car un gouverneur arabe local de la région frontière, Abdelomel (2), vint demander la paix, se soumit et combattit ensuite dans les rangs byzantins. L'empereur, passant à nouveau près du Mont Argée, revint à Césarée où il reçut de Coloneia et de Lu'lu'a (de Coloneia et de Mésopotamie, dit Cedrenus), des messagers annonçant les succès des armes byzantines, évidemment en d'autres régions que celles que l'empereur venait de quitter. Il semble qu'il s'agisse d'une part de l'opération menée dans le Diyār Rabī'a et d'autre part de la victoire remportée près d'Héraclée sur Sīmā, préfet d'Aḥmed b. Ṭūlūn (3), faits rapportés comme on l'a vu par Ṭabarī, et qui sont postérieurs, semble-t-il, à l'affaire de Mar'aš-Ḥadaṯ. L'armée était chargée de butin ; un grand nombre de prisonniers kurdes et

sous une lumière plus éclatante la prise de la ville à l'époque de Constantin Porphyrogénète (HIRSCH, *op. cit.*, 252). En tout cas, cette histoire montre que Constantin fils de Basile participait à cette expédition.

(1) Le récit de la Vie de Basile tend visiblement à atténuer l'échec de l'empereur devant Mar'aš et Ḥadaṯ. Nous ignorons à quelle date l'empereur quitta la région de Mar'aš. Si, suivant le P. F. HALKIN, *Trois dates historiques précisées grâce au Synaxaire*, dans *Byzantion*, XXIV (1954), pp. 14-17, Constantin est mort le 3 septembre 879, il faut que la rentrée de l'empereur ait eu lieu quelque temps avant cette date, surtout si Constantin a assisté au triomphe. En ce cas, il ne faudrait pas ajouter foi aux déclarations du Continuateur et de Cedrenus, selon lesquels l'empereur se retira devant l'approche de l'hiver (CONT. THÉOPH., chap. 48, pp. 280-282 : *πρὸ χειμῶνος, ἀναχώρησαι λυσιτελὲς ἐδοκίμασεν* ; CEDR., II, pp. 214-215 : *ἐπεγένετο δὲ κρύος ἀμήχανον τοὺς ἐν ὑπαίθρῳ σφοδρῶς λυμαινόμενον*). Le Continuateur d'Hamartole dit simplement : *πάλιν ἐκστρατεύει ὁ βασιλεὺς εἰς Γερμανίκειαν καὶ ταύτην ἐκπορθήσας καὶ αἰχμαλωτίσας ὑπέστρεψε*, p. 761. Il se peut que le Continuateur ait voulu voiler le fait que l'empereur était rentré en plein été, en raison de son échec, et donner une raison naturelle à son retour. — L'empereur prit soin de couvrir sa retraite en faisant occuper les passages où on aurait pu lui tendre une embuscade : *προσδοκήσας δὲ ὅμως ἐπίθεσίν τινα κατὰ τοὺς στενοὺς τῶν τόπων ... καὶ λόχους ἐν τοῖς ἐπικαίροις ὑφεὶς πολλοὺς τῶν ἄλλους ἐλεῖν οἰομένων ἐζώγρησεν* : THÉOPH. CONT., p. 283.

(2) Chez Cedrenus, Abdelomeler.

(3) Voir plus haut, p. 87.

sarrazins furent mis à mort afin qu'ils ne fussent pas un fardeau inutile pendant la marche. A Midaion (*ἐν Μηδαίῳ*), à l'est de Dorylée, actuelle Eskišehir, sur la route militaire byzantine bien connue (1), l'empereur, après avoir fait des présents à ses troupes, les envoya dans leurs quartiers d'hiver, tandis que lui-même, comme après l'expédition contre les Pauliciens, faisait une entrée triomphale à Constantinople, selon le cérémonial accoutumé, en compagnie, semble-t-il, de son fils Constantin (2).

Tel est le récit de la Vie de Basile et de Cedrenus, dont la teneur a été critiquée par Honigmann qui souligne que Constantin Porphyrogénète n'avait pas de renseignements bien précis sur des événements déjà anciens, comme l'impérial auteur l'avoue lui-même au début de son récit. Honigmann, par suite, a tenté de faire une reconstitution de la campagne. Elle se serait déroulée de la façon suivante. L'empereur, après avoir pris les premières forteresses mentionnées, s'arrêta sur le Karmalas (Zamanti Ṣū), puis envoya des détachements en avant. Les troupes qui avaient poursuivi l'émir d'Anazarbe fuyant vers Mélitène d'où il était originaire, comme on a vu, auraient interrompu leur poursuite, se seraient rabattues vers la Syrie du Nord et se seraient emparées de Raʿbān et de Kaysūm : c'est à ces deux places connues de la Syrie du Nord qu'il identifie Robam et Kaison, identification déjà examinée, mais repoussée, par Anderson. L'empereur n'aurait été pour rien dans cette opération, que son petit fils a voulu quand même lui attribuer. A la suite de cela se produisit ce que Honigmann appelle une attaque concentrique sur Marʿaš, la troupe qui avait poursuivi l'émir d'Anazarbe vers Mélitène venant de l'est tandis que l'empereur arrivait devant Marʿaš après avoir franchi le Karmalas, être arrivé à Kokusos, avoir pris Kallìpolis et Padasia et traversé le Taurus (*τὰ στενὰ τοῦ Ταύρου*). Avant d'arriver à Marʿaš, la route qu'il suivait franchissait, comme on voit par la Tactique de Léon le Sage, le Paradeisos Potamos (3), que Honigmann identifie avec

(1) Peut-être faut-il voir Midaion dans les ruines de Karadja Eyuk, à environ 18 milles de Dorylée. Voir RAMSAY, *Hist. Geogr...*, p. 239.

(2) Cf. p. 38, n. 2 et p. 90, n. 1. Il est vrai que ni le Continuateur, ni Cedrenus, ne signalent expressément la présence de Constantin au triomphe : THÉOPH. CONT., 284, *καὶ τὴν βασιλεύουσαν φθάσας κατὰ τὸ πρότερον ἔθος διὰ τοῦ πατριάρχου τὸν τῆς νίκης ἐδέξατο στέφανον καὶ παρὰ τοῦ δήμου τὰς ἐπινικίους φωνάς*. Cf. CEDRENUS, II, 216.

(3) LEONIS PHILOSOPHI *Tactica*, Const. IX, 13, MIGNE, *P. G.*, t. 107, p. 772

le Bertiz Čay ou Pertus Čay qui se jette dans le Ğayḥān en amont de Marʿaš : le Continuateur et Cedrenus ont omis ce détail. La fuite de Sīmā vers l'empereur se serait produite quand il se sentit menacé d'encerclement par suite de l'opération menée en Syrie du Nord. A ce moment là, l'empereur n'avait pas encore franchi l'Onopniktès, d'après le récit de la Vie de Basile.

La reconstitution de la campagne, faite par Honigmann, est hypothétique. Elle repose sur l'identification de Robam et Kaison avec Raʿbān et Kaysūm, et l'attribution des opérations dans cette région aux troupes envoyées en avant par l'empereur, peut-être celles des cinq patrices comme l'a pensé Vasiliev (1), et non à l'empereur lui-même. Évidemment l'identification faite par Honigmann, déjà envisagée par Anderson (2) et finalement rejetée, est séduisante Mais il n'est pas dit dans le récit grec que l'émir d'Anazarbe ait été poursuivi. D'autre part, si l'on admet cette identification, il ne s'ensuit pas que la prise de ces places ait eu lieu dans les conditions indiquées par Honigmann. Étant donné l'incertitude dans laquelle nous laisse l'exposé du Porphyrogénète, on pourrait aussi bien supposer qu'il s'agit d'opérations qui eurent lieu pendant le siège de Marʿaš et Ḥadaṯ et que des détachements ont pu à ce moment ne pas se borner à ravager les environs immédiats de ces villes et pousser jusqu'à ces deux localités, qui ne sont pas très éloignées de Marʿaš et Ḥadaṯ. Le Porphyrogénète a bien pu placer ces deux localités, par erreur ou par ignorance, dans la région des passages conduisant à Sīs, et leur prise à un moment antérieur au siège de Marʿaš et de Ḥadat.

(cf. R. Vari, *Sylloge tacticor. Graec.*, III, 1, Budapest, 1917, p. 217) : *τοῦτο γὰρ καὶ τὸν ἡμέτερον ἀείμνηστον πατέρα καὶ βασιλέα Βασίλειον πεποιηκέναι γινώσκομεν, ὅτε κατὰ Γερμανικείας τῆς ἐν Συρίᾳ τὴν ἐκστρατείαν ἐποιήσατο, προκαταλαβόντα μὲν τὸν Παράδεισον λεγόμενον ποταμόν, παραστάντα δὲ μετὰ λαμπάδων κατὰ τὸ μέσον, καὶ τῇ αὐτοῦ παρουσίᾳ καὶ ἀσφαλείᾳ πάντα τὸν ὑπ' αὐτὸν στρατὸν ἀπαθῶς καὶ εὐκόλως διαβιβάσαντα, ὡς καὶ χεῖρα δοῦναι πολλάκις καὶ δι' ἑαυτοῦ τινας τῶν στρατιωτῶν κινδυνεύοντας ἀνασώσασθαι.* Cf. les notes de Honigmann, *Ostgrenze*, pp. 63-64. Cependant Honigmann, dans l'article Marʿash de l'*Encycl. de l'Islam*, III, 285, avait émis l'idée que le Paradeisos Potamos était l'Aq Ṣū, ou Nahr Ḥūrīṯ, qui se jette dans le Ğayḥān en aval de Marʿaš.

(1) Voir p. 88. n. 3.

(2) Anderson, *op. cit.*, p. 28 ; Ramsay, *op. cit.*, carte, p. 266, p. 276. — Le problème de l'identification des localités nommées dans cette expédition de l'empereur, malgré les études de Anderson et de Honigmann, ne peut pas être considéré comme résolu.

Honigmann ne pense pas non plus que Kallipolis et Padasia soient dans la vallée du Tekir Ṣū, affluent de droite du Ğayḥān qui se jette dans ce fleuve en amont de Marʿaš, comme l'avait pensé Anderson, et est d'avis que l'empereur a franchi le Ğayḥān beaucoup plus en amont.

Quant à la chronologie de cette campagne, elle a donné lieu à des interprétations très diverses. En l'absence de données fournies par les historiens arabes qui, bien que cela soit étonnant, ont pu ignorer cette campagne de l'empereur, elle est très difficile à établir de façon certaine. Anderson a placé cette expédition en 876-877 en se basant sur le fait que Sīmā aṭ-Ṭawīl est mort en 878 et que sa « fuite » vers l'empereur est forcément antérieure à cette date. Honigmann a adopté la chronologie d'Anderson pour les mêmes raisons que lui. Vasiliev est d'avis que cette expédition est postérieure à mai 878, date de la chute de Syracuse, parce que l'empereur ne se serait pas risqué à s'enfoncer au cœur de l'Asie Mineure à l'époque du siège de Syracuse, et il la place en 879 en raison de la présence aux côtés de l'empereur de son fils Constantin (1), dont il faut, dit-il, mettre la mort à la fin de 879 (2). D'autre part, il a scindé la campagne en deux : il a rapporté une partie des événement à 879, et fait revenir l'empereur à Constantinople après la prise des premières places ; quant au siège de Marʿaš et Ḥadaṯ, il le reporte à l'année 882 en combinant les opérations devant ces places avec un siège de Mélitène attesté par Ṭabarī qui parle seulement sous cette année-là d'une expédition de l'empereur ; mais à cette occasion il n'y eut pas de siège de Marʿaš et Ḥadaṯ.

Les auteurs qui ont adopté la date de 876-877 ont considéré que le *Σήμας ἐκεῖνος ὁ τοῦ Ταήλ* du Continuateur et de Cedrenus est le Sīmā aṭ-Ṭawīl tué en septembre 878. Mais l'expression est ambiguë, elle ne signifie pas à proprement parler Sīmā aṭ-Ṭawīl (le Long), mais Sīmā, celui qui est le fils du Ṭawīl. Y a-t-il eu une confusion entre Sīmā aṭ-Ṭawīl et l'autre Sīmā, préfet d'Aḥmed b. Ṭūlūn et signalé par Ṭabarī précisément en 879, jamais auparavant ni ensuite, d'ailleurs? Nous ne pouvons pas affirmer que ce Sīmā soit

(1) Cf. p. 90, n. 1.

(2) D'après Ed. KURTZ, *Zwei griechische Texte über die Hl. Theophano, die Gemahlin Kaisers Leo VI.*, dans *Zapiski Imp. Akad. Nauk. sect. Hist.-philol.*, III, 2 (1898), p. 51 ; cf. HERGENRÖTHER, *Photius*, II, 316-317. Mais voir l'article du P. Halkin cité p. 90, n. 2, selon qui Constantin est mort le 3 septembre 879.

le fils du Ṭawīl. En tout cas, une confusion est possible ; elle a été faite par Vasiliev qui parle de ce Sīmā comme s'il était Sīmā aṭ-Ṭawīl, dont il ne semble pas s'apercevoir qu'il est mort en 878.

Contre une identification du *Σήμας ἐκεῖνος ὁ τοῦ Ταήλ* avec Sīmā aṭ-Ṭawīl se prononce le fait qu'aucune source arabe ne parle d'une fuite de Sīmā aṭ-Ṭawīl vers l'empereur ; s'il avait fui en 877 (ou en 878), il aurait fallu qu'il fût remis en liberté et fût revenu en Syrie bien avant septembre 878. Cela non plus n'est pas attesté. Si le fait était exact, les chroniques arabes n'auraient pas manqué de le signaler comme elles le font pour ʿAbdallāh b. Rašīd b. Kā'ūs. Étant donné que le Porphyrogénète n'a pas une idée bien nette des événements, il ne serait pas étonnant qu'il ait confondu les deux Sīmā et fait du second le fils du premier. Mais nous n'avons non plus aucun témoignage permettant d'attribuer au second Sīmā ce qui est attribué au premier. Cependant, comme il s'agit d'une trahison, il se peut que les chroniques arabes aient sciemment passé le fait sous silence, de même qu'elles ne parlent pas non plus de la reddition d'Abdelomel. Le fait que le second Sīmā disparaît sans laisser de traces après l'événement de 879 pourrait être interprété comme signe d'une reddition qui se serait produite après sa défaite près d'Héraclée, pendant ou après la retraite de l'empereur, mais certainement pas à une époque où, selon le récit du Porphyrogénète, l'empereur n'avait pas encore traversé le Karmalas.

Bref, si nous pensons pouvoir rapporter sans trop d'invraisemblance les événements, racontés par le Vie de Basile sur la campagne de l'empereur, à l'année 879, tant en raison de la participation de Constantin à cette campagne qu'en raison de sa présence au triomphe comme on peut le déduire du passage du Livre des Cérémonies (1), il ne s'ensuit pas que toutes les obscurités du récit soient dissipées. Mais il est logique de penser que l'expédition de l'empereur ne fut entreprise qu'après les opérations des cinq « patrices », c'est-à-dire après janvier 879, ces opérations constituant une excellente préparation à une action ultérieure d'envergure qui cependant ne répondit pas aux espérances qu'avaient pu faire naître les succès de ces généraux. Reporter l'expédition de l'empereur à 877 ou 878 se heurterait à de nombreuses difficultés, en raison des précisions fournies par les sources arabes sur les opérations des cinq« patrices » et sur les deux Sīmā.

(1) *Cérémonies*, I, 498 sqq.

11. Les affaires d'Occident en 879-880.

Les succès des armes byzantines en Orient en 877-879 donnèrent à l'empire une paix de deux ans en Asie Mineure. Cette paix venait fort à propos, car l'attention de l'empereur à cette époque était particulièrement occupée par le concile convoqué à Constantinople en 879-880 pour la restauration de Photius, et auquel prirent part Basile lui-même et les légats du pape Jean VIII. Le concile, comme on sait se termina par la restauration de Photius sur le trône patriarcal et l'échec complet des efforts du pape pour s'ingérer dans les affaires ecclésiastiques de l'empire byzantin. Ce succès de Basile en politique ecclésiastique coïncida avec un succès remarquable, mais accidentel, des armes byzantines en Occident.

L'année de la prise de Syracuse, le gouverneur de l'île, Ǧa'far b. Moḥammed, fut tué à Palerme par ses propres serviteurs. Après des troubles qui ne durèrent pas longtemps fut élu comme gouverneur Ḥusayn b. Riyāḥ, ou selon la correction de Amari, Ḥusayn b. Rabāḥ (1). Peu de temps fut laissé aux Grecs pour se remettre quelque peu après le massacre de Syracuse. Dès l'été de 879, le nouveau gouverneur de Sicile fit une heureuse expédition contre Taormine, dernier centre plus ou moins important qui fût encore resté aux mains des Byzantins (2). Ces derniers, après avoir perdu beaucoup de morts, prirent la fuite ; au nombre de ceux qui tombèrent se trouvait leur chef, un patrice appelé peut-être Crisafi (3).

Après la chute de Syracuse, les Musulmans siciliens se mirent à entreprendre des expéditions toujours plus loin vers l'est et peu à peu, par l'Italie du Sud et les îles de la Mer Ionienne, parvinrent jusqu'au Péloponnèse (4). Mais toutes les expéditions maritimes des

(1) Amari, *Storia*, I, p. 410, n. 2 (2e éd. p. 553). Selon Ibn al-Ḫaṭīb, dans *Centenario di M. Amari*, II, 473-474, le gouverneur fut assassiné avant la prise de Syracuse et son successeur ne fut pas Ḥusayn b. Rabāḥ.

(2) Ibn ʿIḏārī, 111, Amari, *Vers.*, II, p. 16 sous 265 (3 sept. 878-22 août 879 ; voir 2e partie, p. 215. Dans Ibn ʿIḏārī, cette incursion est appelée campagne d'été.

(3) Sous l'année 6387 (878-879), la Chronique de Cambridge note laconiquement : *ἐσφάγη ὁ Χρυσάφιος ΙΝΔ. ΙΒ* (879 jusqu'à septembre) ; Cozza-Luzi, p. 32, Amari, *Vers.*, I, 279. Voir 2e partie, p. 100. Cf. Amari, *Storia*, 2e éd., I, 553, n. 3 : Crisafi.

(4) Cedr., II, 353 : (après la prise de Syracuse) *τῆς Πανόρμου μόνης περι-*

Arabes ne furent pas heureuses pour eux. Ils éprouvèrent une sévère défaite en 880 quand l'émir africain, parti avec seize bateaux, fit une incursion dévastatrice sur la partie occidentale des possessions byzantines, c'est-à-dire, comme nous le verrons plus loin, sur les rivages de la Grèce, et remontant vers le nord par la Mer Ionienne, atteignit les îles de Céphalonie et de Zacynthe. Ayant été informé de cette expédition, l'empereur, en 880, équipa une grande flotte (1), placée sous le commandement de Nasar (2). Celui-ci, profitant d'un vent favorable, arriva rapidement au port péloponnésien de Méthone ; mais là il dut pour quelque temps renoncer à poursuivre plus loin sa croisière, en raison de la désertion furtive d'une grande partie de ses équipages ; avec les forces qui lui restaient il n'était pas prudent d'entreprendre des opérations militaires.

ποιηθείσης ἐξ ἧς ὡς ἔκ τινος ὁρμητηρίου ὁρμώμενοι οἱ Ἀγαρηνοὶ τὴν ἀντιπέραθεν γῆν ἐπεκτήσαντο, ἐκεῖθεν δὲ διαπορθμευόμενοι τὰς νήσους ἐδῄουν ἄχρι Πελοποννήσου, καὶ ὅσον οὔπω προσδόκιμοι παραστήσεσθαι ἦσαν.

(1) Il est vraisemblable que le chiffre de 140 vaisseaux donné par le *Bayān*, p. 111, (cf. GAY, pp. 111-112) est exagéré : AMARI, *Vers.*, II, pp. 16-17. La *Vita di Sant'Elia il Giovane*, d'Enna ou Castrogiovanni, dont nous possédons maintenant le texte grec (on n'avait jusqu'à présent que la traduction latine) dit avec plus de raison que l'empereur envoya Nasar avec quarante-cinq navires (*μετὰ νηῶν πέντε καὶ τεσσαράκοντα*) vers Regium (voir plus bas). (Voir *Vita di Sant'Elia il Giovane*, testo inedito con traduzione italiana, pubblicato e illustrato da G. ROSSI TAIBBI (*Ist. siciliano di studi biz. e neoellenici. Testi e monumenti.* Testi, 7. Vite dei santi siciliani, III), Palermo, 1962, pp. 36-37. Cf. l'ancien texte latin dans *Acta Sanctorum*, AUG., III, p. 494. Dans sa vie vagabonde, Saint Élie le Jeune né en 823 connut deux fois la captivité chez les Musulmans ; il fut fameux pour avoir prédit les attaques sarrazines. Il mourut à Salonique le 17 août 903. Sur lui, voir l'introduction de G. ROSSI TAIBBI ; *Acta Sanct.*, *loc. cit.*, pp. 479-489 ; AMARI, *Storia*, I, pp. 512-519 (2e éd. 654-662) ; LANCIA DI BROLO, *Storia della chiesa...*, II, Palermo, 1884, pp. 365-374 ; G. CAN. MINASI, *Lo speleota ovvero S. Elia di Reggio di Calabria, monaco basiliano nel IX e X secolo*, Napoli, 1893, pp 175-194 ; ID., *Le chiese di Calabria del quinto al duodecimo secolo*, Napoli, 1896, pp. 16 - 177. — Sur ces Vies de Saints, voir G. DA COSTA-LOUILLET, *Saints de Sicile et d'Italie méridionale aux VIIIe ,IXe et Xe siècles*, dans *Byzantion*, XXIX-XXX (1959-1960), pp. 89-173, particulièrement pp. 95-109 et 113-124.

(2) C'est ainsi que l'appellent les sources byzantines ; voir plus bas. La Vie de Saint Elie le Jeune appelle le commandant Basilius, *Βασίλειόν τινα, τὸν ἐπιλεγόμενον Νάσαρ*. La *Vita* est le seul texte où Nasar est appelé Basilius. Noter que l'envoi de Nasar est attribué dans ce texte à Léon VI, alors qu'il s'agit de Basile I. Erreur due au fait que Elie mourut à l'époque de Léon.

Nasar adressa sur-le-champ un rapport à l'empereur qui fit rapidement arrêter et emprisonner les fugitifs. Basile, voulant à la fois faire un exemple et éviter de verser le sang de ses soldats, choisit une trentaine de criminels (ou de Sarrazins : Cedrenus), les rendit par divers moyens méconnaissables pour ceux qui les virent, et, les présentant comme les responsables de la désertion, les soumit en public à divers traitements humiliants, puis les envoya dans le Péloponnèse au stratège Jean de Crète pour les faire exécuter sur le lieu même de leur désertion. Le stratège, conformément aux ordres qu'il avait reçus, fit empaler (ou crucifier) ces malheureux (... *ἰσαρίθμους τῶν ἀποσταλέντων δεσμίων ἐν Μεθώνῃ φούρκας στῆναι προσέταξε καὶ τοὺς ὡς ἐξάρχους τῆς φυγῆς πεμφθέντας ἀνεσκολόπισεν* : Cont. Theoph.). Ces mesures eurent pour effet d'améliorer immédiatement le moral de la flotte et les équipages, complétés par des soldats péloponnésiens et mardaïtes, demandèrent eux-mêmes à Nasar de les faire marcher à l'ennemi. Nasar prit comme adjoint le stratège même du Péloponnèse. Cependant les Arabes, devant la longue inactivité des Grecs, pensèrent que ceux-ci avaient renoncé à leur intention de les attaquer. C'est pourquoi, abandonnant leurs navires, ils s'occupèrent à piller les localités et les îles. Tout cela donna à la flotte grecque la possibilité de surprendre les Arabes sans qu'ils s'y attendissent. Nasar attaqua pendant la nuit les vaisseaux arabes, apparemment sur les côtes occidentales de la Grèce et leur infligea une défaite complète ; la plus grande partie des vaisseaux fut brûlée avec ses équipages ; les autres vaisseaux furent amenés par Nasar à Méthone et consacrés par lui, à titre de don et d'action de grâces, à l'église de Méthone ; le butin et les prisonniers furent mis à la disposition de l'armée. L'empereur fut renseigné aussitôt sur cette brillante victoire et envoya à Nasar avec ses louanges pour un pareil succès l'ordre de pousser plus loin son action.

La flotte byzantine se mit en route vers les côtes de Sicile où était à cette époque le stratège Eupraxios (1), et ravagea la région de Palerme et d'autres villes soumises aux Arabes. Un grand nombre de vaisseaux marchands musulmans tombèrent aux mains des Byzantins avec une cargaison très précieuse. En particulier fut

(1) CONT. HAMARTOLE, p. 761 : *ὄντος Εὐπραξίου στρατηλάτου ἐπὶ Σικελίαν.*

prise une grande quantité d'huile, si bien que le prix de l'huile baissa au point qu'une *litra* se vendait une obole. Après quoi, Nasar passa en Italie, vraisemblablement à Regium (1) où, s'étant réuni aux troupes de terre, cavaliers et fantassins, du protospathaire Procope et de Léon Apostyppès (*Ἀποστύππης*), stratège de Thrace et de Macédoine, il remporta une série de victoires. La flotte musulmane partie d'Afrique subit une défaite au cap *Στῆλαι* et s'enferma à Palerme. Plusieurs forteresses d'Apulie méridionale retombèrent aux mains des Grecs (2). Ces succès permirent aux Grecs d'envoyer le spathaire Grégoire, le turmarque Théophylacte et le comte Diogène vers Naples où ils remportèrent une grande victoire sur les Arabes (3). La flotte byzantine, chargée de butin et de lauriers, retourna avec Nasar à Constantinople, à la complète satisfaction de l'empereur (4).

(1) *Vita...*, pp. 36-37 : ... *ἀποστέλλει* [*Νάσαρ*] *εἰς τὸ Ῥήγιον πρὸς ἀντιπαράταξιν αὐτοῦ.*

(2) THÉOPH. CONT., p. 305 ; AMARI, I, 439 (2e éd. 582) : *Στῆλαι* : STILO ; GAY, *op. cit.*, 113 ; *Vita...* : *Τοῦ οὖν πλωΐμου τῶν Ἀγαρηνῶν ἐκ Πανόρμου πρὸς τὸ Ῥήγιον ἥκοντος, πάντες οἱ τῆς χώρας ἐκείνης δείσαντες τὴν τῶν πολεμίων ἔφοδον ὑποχωρεῖν ἐβουλεύοντο. Ὁ δὲ ὅσιος τῶν Μωσαϊκῶν χαρισμάτων ὑπάρχων ἀνάπλεως · « Μὴ φοβεῖσθε — ἔλεγεν — ὦ ἄνδρες. Κύριος πολεμήσει ὑπὲρ ὑμῶν καὶ ὑμεῖς σιγήσεσθε ». Βασίλειος δὲ ὁ στρατηλάτης, συναντήσας αὐτοῖς μετὰ τῶν νηῶν καὶ ἐπιλέκτων πολεμιστῶν, τοὺς μὲν κατέκαυσε, τοὺς δὲ τῷ βυθῷ τῆς θαλάσσης παρέδωκε, τινὰς δὲ ἐξ αὐτῶν, πρύμναν κρούσαντας πρὸς τὸ διασωθῆναι, ζῶντας χειρωσάμενος, κατ' αὐτῶν ἤγειρε τρόπαιον. Καὶ ἐπληρώθη ἡ προφητεία τοῦ θεοφόρου πατρός* : *Vita...*, pp. 38-39. La traduction latine est en un endroit différente : Dominus pugnabit pro vobis, quibus sane pace ac quiete frui licebit. Le sens est : vous vous tairez, et le passage, comme le fait remarquer l'éditeur, est emprunté à Exode, 14, 14.

(3) Ioannis VIII Papae *Epist.* 286, MIGNE, *P. L.*, t. 126, p. 899 (anno 879 vel 880) : *Delectis viris Gregorio Spathario, Theophylacto turmarcho atque Diogeni comiti imperialibus...Audientes vos ... Neapolim venisse ac multitudinem Saracenorum ibi consistentem potenti brachio superasse, laeti sumus...* Cf. GAY, *L'Italie méridionale...*, p. 123, n. 4. Il place cette opération vers la fin de l'année 879. Le pape en félicitant les vainqueurs s'étonne qu'ils ne soient pas venus jusqu'à Rome et les supplie de revenir pour défendre l'État pontifical. JAFFÉ, 3303, donne la date du 19 octobre 879.

(4) GENESIUS, 118-120, THÉOPH. CONT., chap. 62-65, pp. 302-205 ; CEDR., II, pp. 229-231 ; ZONARAS, XVI, 10 (éd. de BONN, III, 430-431). En un autre endroit, Genesius dit brièvement que Nasar et Procope reprirent 150 villes italiennes et mentionne la ville inconnue de *Γαλλεριανόν*, p. 116. Voir HIRSCH, *Byz. St.*, 169. La date exacte de cette victoire navale des Grecs est fournie par

Selon une tradition, cette victoire avait été prédite par Saint Elie le Jeune (1). Le pape Jean VIII, dans une lettre à Charles le Gros, roi d'Italie, du 30 octobre 880, répondant à la question que celui-ci lui avait adressée au sujet des Grecs et des Sarrazins, l'informait de la brillante victoire navale remportée par les Grecs sur les Ismaélites (2).

12. Les affaires d'Orient de 882 à 886.

Pendant deux ans après sa campagne de 879 en Orient, l'empereur, peut-être déçu de n'avoir pu s'emparer des places de Marʿaš et Ḥadaṯ, et sans doute aussi accablé par la mort de son fils Constantin qu'il aimait particulièrement (3), n'entreprit pas de nouvelle

la Chronique de Cambridge : *ἔτους ,ς τ π η'* (6388 = 879-880) *ἐπίασαν οἱ Χριστιανοὶ τὰ καράμια (sic) τῶν Σαρακινῶν εἰς τὸ ἐλλάδιν ΙΝΔ. ΙΓ.* Cozza-Luzi, p. 32 ; Amari, *Vers.*, I, 279 : les Grecs prirent des vaisseaux musulmans en un endroit appelé Allada. Mais le ms de Paris de la Chronique dit que la bataille se déroula *εἰς τὸ Μυλάς*, c'est-à-dire à Milazzo : Cozza-Luzi, p. 104. — La 13e indiction correspond à l'année 880 jusqu'au 1 septembre. Voir 2e partie, p. 100. Voir Ibn al-Aṯīr sous 266 (879-880), Amari, *Vers.*, II, 16-17 ; *Bayān*, p. 111, Amari, *Vers . loc. cit.*, (2e partie, pp. 137 et 215). Voir aussi Cont. Hamartole, 761 et cf. Caruso, *Memorie istoriche di quanto e accaduto in Sicilia*, Palermo, 1718, pp. 648-649 (sous 869) ; Id., *Storia di Sicilia*, pubbl. per cura di G. di Marzo, II, Palermo, 1875, pp. 173-174 ; Lenormant, *La Grande-Grèce*, I, 71.

(1) *Vita di Sant'Elia*, pp. 36-37 : *Ἠλίας δέ, ὁ διορατικώτατος νοῦς θεόθεν ἐλλαμφθείς, προεδήλου πᾶσι σαφῶς καὶ τὴν τῶν Ῥωμαίων νίκην καὶ τὴν τῶν Ἀγαρηνῶν ἀπώλειαν.*

(2) Ioannis VIII Papae *Epist.*, Migne, *P.L.*, t. 126, p. 914 : tamen Deo sint grates et laudes quia Graecorum navigia in mari Ismaelitarum victoriosissime straverunt phalanges, et eos, prout Dominus voluit, debellati sunt. La lettre est datée : III Kalendas Novembris, indictione XIV. — Charles le Gros, auquel cette lettre est adressée, est déjà roi d'Italie (879), mais il ne fut couronné empereur à Rome que le 12 février 881. Voir aussi Gay, *L'Italie méridionale...*, p. 123, où il est question d'une alliance effective du pape avec Byzance consécutive à la demande qu'il avait faite d'un secours après l'affaire de Lambert de Spolète (cf. plus haut, p. 70).

(3) Cf. Vogt, *Basile I*, pp. 154, 333 : voir aussi A. P. Každan, *La chronographie byzantine au Xe siècle. 1. La composition de la « Chronique du Continuateur de Théophane »*, dans *Viz. Vrem.*, XIX (1961), p. 87 (renvoyant à Cont. Théoph., 345, 4-5, 348, 12-13 et au Logothète (George Hamartole), 761, 6-8. Voir ce dernier passage dans H. Grégoire, *La carrière du premier Nicéphore Phocas*, Hellénika, suppl. 4, 1953, p. 251.

expédition en Orient. La victoire navale de Nasar sur les côtes de Grèce et d'Italie releva son courage et, en 882, il se mit de nouveau en marche avec l'intention qu'il avait déjà nourrie auparavant de s'emparer de la place forte de Malaṭya, qui lui aurait été utile pour se maintenir plus sûrement et plus solidement dans la région frontière qui, depuis les victoires sur les Pauliciens, s'était agrandie. Tandis qu'il assiégeait la place, les gens de Malaṭya furent opportunément secourus par ceux de Marʿaš et de Ḥadaṯ, de sorte que l'empereur dut lever le siège et battre en retraite. Il fut poursuivi par les Arabes jusqu'à une localité appelée S. riʿ, qui est peut-être Sirica, l'actuelle Kemer, sur le Haut Saros, au nord-ouest d'Arabissos (1). D'après les historiens arabes, cette expédition eut lieu dans l'année 268 qui s'étend du 1er août 881 au 20 juillet 882, probablement pendant le printemps et l'été de 882. La même année, et sans doute aussi dans l'été de 882, le préfet de la marche frontière syrienne dépendant d'Aḥmed b. Ṭūlūn, Ḫalaf al-Farġānī, fit l'expédition estivale ordinaire : dans celle-ci, il remporta un succès considérable, puisque, au dire de Ṭabarī, il tua plus de 10.000 Grecs et fit un butin tel que la part de chaque combattant atteignit 40 dinars. Ainsi, semble-t-il, à une tentative byzantine contre Malaṭya, protégée efficacement par Marʿaš et Ḥadaṯ, répondait une action offensive musulmane venant de Cilicie (2).

L'année suivante, en 269 (21 juillet 882-10 juillet 883), on assiste du côté arabe à une sorte de révolution à Tarse, qui souligne le caractère indépendant de la population de la marche frontière. Ḫalaf al-Farġānī, lieutenant d'Ibn Ṭūlūn, en septembre 882 fit arrêter l'eunuque (*ḫādim*) Yāzmān (Yāzamān), affranchi du fameux favori de Mutawakkil Fatḥ b. Ḫāqān (assassiné en même temps que le calife en 247/861). Nous ne savons pas depuis combien de temps Yāzmān était à Tarse ni quelles étaient ses fonctions. Nous pouvons supposer qu'il y commandait une troupe de *ġulām*

(1) Ṭabarī, III, 2026. Sur Sirica, voir Ramsay, *op. cit.*, pp. 274, 312 ; Honigmann, *Ostgrenze*, 49.

(2) Sans raison bien plausible, Vasiliev a voulu rapporter cette expédition à l'année 883. Voir Ṭabarī, III, 2026 ; Ibn al-Aṯīr, VII, 260 ; *Mir'at az-zamān*, I, f° 225 v ; ʿAynī, II, f° 716 v ; Abū'l Maḥāsin, II, 45 (éd. du Caire, III, 44) ; Ibn Ḫaldūn, III, 338. Cf. Zaky Mohamed Hassan, *Les Tulunides*, p. 158.

casernés dans l'immense *ribāṭ* qu'était la place de Tarse (1). Il devait déjà y être très populaire, car la population de la marche frontière prit parti pour lui, le délivra, força Ḫalaf à s'enfuir et répudia l'allégeance au Ṭūlūnide. Aḥmed b. Ṭūlūn à cette nouvelle vint jusqu'à Adana, mais n'alla pas plus loin, car Yāzmān et la population de Tarse lui interdirent l'entrée dans cette ville en inondant la région. Le Ṭūlūnide fut forcé de retourner en Égypte et il semble qu'à partir de ce moment, Yāzmān devint émir de Tarse, quasi indépendant. Cette situation marqua un tournant dans l'histoire des relations arabo-byzantines, car Yāzmān accrut la puissance de Tarse et donna une nouvelle impulsion à la guerre (2).

Vers la même époque, sur la frontière byzantine, eurent lieu des changements dans le cadre des chefs militaires grecs. Le Scythe Andréas qui, comme nous l'avons vu plus haut, avait soutenu dignement l'honneur des armes byzantines et obtenu le titre de patrice et de commandant des Scholes, s'était fait à la cour beaucoup d'ennemis qui tentèrent de le noircir aux yeux de l'empereur après sa victoire de Podandos en 878 ; ils soutenaient que, s'il avait poussé plus loin avec ses troupes, il aurait pu facilement s'emparer de Tarse même ; on attribuait la retraite d'Andréas après sa victoire à sa pusillanimité (3). Selon d'autres informations, Théodore

(1) Sur ces *ġulām*, voir M. CANARD, *Quelques observations sur l'introduction géographique de la Bughyat aṭ-Ṭalab de Kamāl ad-dīn*, dans *Ann. de l'Inst. d'Ét. Or. de la Fac. des Lettres d'Alger*, XV (1957), pp. 48-49. Sur Yāzmān (Yāzamān), grec Esman, et sur l'origine de son nom (Jasmin, nom de fleur, comme on en donne souvent aux eunuques), voir plus haut, p. 56. Chez ṬABARĪ, III, 1169, sous 220 (835-836), on rencontre ce nom dans une poésie composée par un poète de leur nation en l'honneur des malheureux Zoṭṭ, déportés à ʿAyn Zarba et exterminés par une attaque byzantine. Le poète, s'adressant aux gens de Bagdad, leur dit : « Appelez à votre aide un des esclaves soutiens de votre dynastie (litt. fils de votre dynastie), un Yāzamān, un Balğ, un Ṭūz... ». A cette date, il ne semble pas qu'il puisse s'agir de notre Yāzmān.

(2) C'est sans doute à ce changement que font allusion les sources byzantines qui parlent d'un accroissement de la puissance des Tarsiotes et de la violence de leurs incursions en territoire byzantin. CONT. THÉOPH., chap. 50, p. 284 (cf. CEDR., II, 216) : *ἡ τῶν Ταρσιτῶν ἰσχύς ἀναθάλλειν καὶ αὐξάνεσθαι ἤρχετο, καὶ πάλιν ὑπὸ τούτων αἱ τῶν Ῥωμαϊκῶν ὁρίων ἐσχατιαὶ συνεχῶς ἐπιέζοντο.* Le récit de MAS'ŪDĪ, *Prairies d'Or*, VIII, 71, sur l'opposition de Yāzmān à Ibn Ṭūlūn, semble placer cet épisode un peu plus tôt, après la mort de Sīmā.

(3) CONT. THÉOPH., 286 ; CEDR., II, 217.

Santabarenos, favori de l'empereur, accusait Andréas d'avoir pris parti pour Léon, fils de l'empereur, dans les dissentiments qui se produisirent entre l'empereur et son fils (1).

Quoi qu'il en soit, les ennemis d'Andréas atteignirent leur but ; il fut destitué et à sa place fut nommé Kesta Stypiotès (*Κεστὰ ὁ Στυπιώτης*), qui avait promis auparavant de prendre Tarse (2). Mais apparemment ce n'était pas un chef expérimenté : il ne reconnut pas que, avec les Tarsiotes, il fallait agir avec la plus grande circonspection, en s'informant exactement sur les passages praticables, afin de ne pas tomber dans un piège (3). Stypiotès ne le fit pas et paya cruellement sa présomption. Le nouveau chef avec quatre autres patrices, marcha en direction de Tarse à la tête de 100.000 hommes ; en septembre 883 (4), sans avoir pris les précautions nécessaires et sans posséder de renseignements précis sur la situation de l'ennemi, il arriva à six milles de Tarse dans la petite localité de Chrysobullon, dans le territoire de Qalamiyya (5).

(1) CONT. HAMART., 764.

(2) CONT. HAMART., 764 ; CONT. THÉOPH., 286 ; CEDR., II, 217. HIRSCH, *op. cit.*, 252-3, accorde davantage confiance à la seconde version.

(3) Voir *De Velitatione Bellica*, p. 202 : *ὅπερ παρὰ τῶν Ταρσιτῶν πολλάκις γέγονε, καὶ ἐπακολουθοῦντος αὐτοῖς τοῦ τουρμάρχου, καὶ μὴ ἀκριβῶς τοὺς ἔμπροσθεν σκοποῦντος ῥύακας καὶ τοὺς τόπους τοὺς δυναμένους λαὸν ἀποκρύπτειν, ἀπροόπτως τῇ ἐνέδρᾳ τούτων περιπεπτώκασι.* Voir aussi p. 227, et d'une façon générale sur la tactique à suivre avec un émir arabe, pp. 203-204.

(4) ṬABARĪ, III, 2103 ; IBN AL-AṮĪR, VII, 285-286 ; SUYŪṬĪ, 147 ; *Mir'at az-zamān*, I, f° 231v-232 ; ʿAYNĪ, II, f° 718. Dans les récits arabes, le principal chef byzantin, le « patrice des patrices », est encore Andréas, par erreur. Voir CONT. HAMART., 764 ; CONT. THÉOPH., chap. 51, pp. 286-288 ; CEDR., II, 217-218. La défaite de Stypiotès eut lieu le mardi 7 rabīʿ I (14 septembre 883). Voir 2e partie, p. 9 (Ṭabarī, où il faut corriger mercredi en mardi, et supprimer Bāb devant Qalamiyya, bien que le texte le donne). Voir note suivante.

(5) Les Byzantins disent : *πλησίον γίνεται τῆς Ταρσοῦ κατὰ τὸν τόπον ὃς Χρυσόβουλλον λέγεται.* Le nom arabe est Qalamiyya ou Qalamya. Chez Ibn Ḫaldūn, Iqlīmiyya. Ibn Ḫurdāḏbeh, 117/89, remarque que derrière Tarse, sur le rivage de la mer, il y a quelques villes grecques détruites, comme par exemple Qalamya, à 16 milles de Tarse ; Qudāma, 258/198 dit : (le thème de) Séleucie, du côté de l'Orient, touche le défilé de Tarse, c'est-à-dire la région de Qalamya et du Lāmis. YĀQŪT, IV, 166 n'indique pas la distance de Tarse, mais il dit que Qalamya n'est pas sur le bord de la mer. — Qalamya était le port principal de Tarse, dont la porte sud s'appelle Bāb Qalamiyya. Ce port s'appelle actuellement Mersine, mais dans l'antiquité, à cet endroit était situé Zephyrion (RAMSAY, 358, 384), et plus anciennement encore *Ἀγχιάλη*. Voir TOMASCHEK, *Zur his-*

Le chef de l'armée musulmane était l'eunuque Yāzmān. Profitant de ce que l'ennemi n'était pas sur ses gardes, il l'attaqua de nuit (1). L'armée byzantine qui ne s'attendait évidemment pas à une attaque fut prise au dépourvu, et, le 14 septembre 883 subit une effroyable défaite (2). Stypiotès lui-même fut tué (3) ainsi que les stratèges de Cappadoce et des Anatoliques. Le gouverneur de Qurra, grièvement blessé, échappa par la fuite. Les pertes des Grecs furent énormes (4). Parmi le riche butin qui tomba aux mains des Arabes se trouvèrent sept croix d'or et d'argent, dont l'une, en or, de grande dimension, était parsemée de pierres précieuses, une énorme quantité de sabres ornés d'or et d'argent, beaucoup d'étoffes de brocart et de soie à dessins, de pelisses de martre, beaucoup de vases, 15.000 chevaux et mulets et presque autant de selles et des quantités énormes d'armes et de tentes. Après cette défaite, Andréas fut rétabli dans sa dignité première de commandant des troupes de la frontière (5).

Jusqu'à sa mort, Basile n'entreprit plus de grandes expéditions en Orient et, apparemment, il tenta même après les récentes défaites d'établir des relations de paix ; tout au moins, nous savons que, à la fin de janvier 884, le vainqueur, Yāzmān, racheta, « les gens de Sātīdamā » (6), dont nous ne savons comment ils étaient tombés aux mains des Grecs. Mais dès l'été suivant, en 885, il conduisit une nouvelle attaque contre le territoire byzantin (7).

torischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter, dans *Sitzungsberichte der Ak. der Wiss. in Wien*, p. 67 du tiré à part.

(1) Les sources byzantines parlent aussi d'une attaque de nuit : CONT. THÉOPH., p. 287 (CEDR., II, 218) : *ἀπαρασκεύῳ καὶ ἀμερίμνῳ ἐπιτίθενται αὐτῷ ἐν νυκτί.*

(2) CONT. THÉOPH., 287 ; CEDR., II, 218 ; ABŪ'L-FARAǦ, *Chron. syr.*, 178, *Chronography*, 151, sous 887, où Yāzmān est écrit Nazman.

(3) Pour les Arabes, ce fut Andréas qui fut tué.

(4) Le chiffre de 70.000 hommes donné par les historiens arabes est exagéré.

(5) CONT. HAMART., 764.

(6) ṬABARĪ, III, 2104, fin du mois de raǧab 270 (4 janvier-2 février 884). Le nom Sātīdamā est chez Ibn al-Aṯīr Sindiya ou Sindra ; le ms de Ṭabarī a Saydamah. Ce nom est énigmatique. Il ne peut guère s'agir de la montagne de Sātīdamā dans le Diyār Bekr, région de Mayyāfāriqīn, ou de la rivière du même nom près d'Arzan (voir YĀQŪT, III, 6-8 ; II, 563, et MARKWART, *Südarmenien*, 270 sq, 284 sq). Tout cela est trop éloigné de la région où opérait Yāzmān. Masʿūdī ne parle pas de cet échange de prisonniers.

(7) ṬABARĪ, III, 2111 sous 272 (18 juin 885-7 juin 886) ; IBN AL-ATĪR, VII 295 ; ʿAYNĪ, II, f° 726 ; ABŪ'L-MAHĀSIN, II, 74 (éd. du Caire, III, 67).

Malgré ses échecs du côté des Arabes d'Orient, Basile observa avec vigilance leurs activités dans les régions caucasiennes, où le Bagratide Ašot travaillait activement et avec succès à rétablir une Arménie indépendante. Il sut mériter la confiance du calife Mu'tamid, au point que ce dernier en 885 ou 886 fit solennellement placer sur la tête d'Ašot la couronne royale. Nous ne savons pas où eut lieu le couronnement, Bagaran ou Ani, et nous ne savons pas non plus quel fut le gouverneur arabe d'Arménie qui fut chargé de conférer à Ašot couronne et titre. Les récits arméniens qui lui font remettre la couronne par 'Isā b. aš-Šayḫ se trompent, car celui-ci mourut en 269 (882-883). Toujours est-il que Basile, ayant appris cela, sans perdre de temps, peu de temps avant sa mort, se hâta d'accorder au nouveau roi d'Arménie les mêmes honneurs : il lui envoya aussi une couronne royale et conclut avec lui un traité d'alliance et d'amitié, appelant Ašot, dans une lettre, son fils bien-aimé, et l'assurant que, de tous les autres princes d'Arménie, il resterait toujours son allié particulièrement proche de son cœur (1).

(1) Jean CATHOLICOS, *Hist. d'Arménie*, trad. SAINT-MARTIN, Paris 1841, p. 126. Voir aussi SAINT-MARTIN, *Mémoires sur l'Arménie*, I, 349-350 ; GREN, *La dynastie des Bagratides en Arménie*, dans *Journ. du Minist. de L'Instr. Publ.*, 290 (1893), pp. 72-73 : ce dernier dit que, à cette occasion, le sentiment national parla chez Basile (allusion à l'origine arménienne de Basile, sur laquelle voir VOGT, *op. cit.*, pp. 21-22), en outre, Byzance caressait depuis longtemps le rêve de soumettre à sa domination les royaumes du Caucase ; CHAMICH, *Historia of Armenia*, transl. of the original armenian by I. ADWALL, vol. II, Calcutta, 1827, p. 10 ; H. DAGHBASCHEAN, *Gründung des Bagratidenreiches durch Ascho Bagratuni*, Berlin, 1893, pp. 70-71 ; DEFRÉMERY, *Recherches sur un personnage nommé Iça, fils du Cheikh, et sur sa famille*, dans *Mémoires d'Histoire Orientale*, Ie partie, Paris, 1854, p. 9 ; VARDAN et GUIRAGOS dans DULAURIER, *Recherches sur la chronologie arménienne*, Paris, 1859. pp. 267-268 ; THOPDSCHIAN, *Politische und Kirchengeschichte Armeniens unter Ašot I. und Smbat I.* dans *Mitteil. des Seminars für orient. Sprachen*, VIII/2, Berlin, 1905, p. 134, met le couronnement d'Ašot en 886 ; F. TOURNEBIZE, *Hist. politique et religieuse de l'Arménie*, Paris, 1900, p. 106 (en 885) ; LAURENT, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam*, Paris, 1919, pp. 282-283 (entre avril 885 et avril 886 ; voir la note 3 de la p. 282) ; GROUSSET, *Hist. de l'Arménie*, Paris, 1947, p. 394 (même date). La date est très controversée. MARKWART, *Südarmenien*, 325 sq, adopte la date de l'automne 887 pour le couronnement d'Ašot (voir sa discussion), et VASMER, *Chronologie der arabischen Statthalter von Armenien...*, Vienne, 1931, p. 100 donne aussi la date de 887. Si l'on adopte cette date, il s'ensuit d'une part que ce n'est pas 'Isā b. aš-Šayḫ, mort en 269, qui lui aurait remis la couronne, et d'autre part, Basile n'aurait eu des rapports avec Ašot qu'avant qu'il ne fût roi. JEAN CA-

Même si cette histoire doit avoir été plus ou moins enjolivée, le fait que Basile ait noué des relations avec Ašot, qui était déjà prince des princes, n'est pas niable.

Ainsi, à la fin de son règne, Basile comprit que pour lutter contre les Arabes, il lui serait utile d'avoir un allié sûr et fidèle. L'alliance qu'il avait conclue au début de son règne avec l'empereur Louis II contre les Arabes d'Occident n'avait pas justifié tous les espoirs qu'il avait fondés sur elle. A la fin de son règne, la tentative qu'il fit pour conclure une alliance avec l'Arménien Ašot était cette fois dirigée contre les Arabes d'Orient, qui avaient commencé à reprendre le dessus dans les régions frontières orientales. Mais le sort n'accorda pas à Basile la possibilité de recueillir les fruits de sa nouvelles alliance : il mourut le 29 août 886.

13. La Sicile de 881 à 886.

Après la défaite subie par les Arabes sur les côtes de Grèce en 880, le gouverneur de Sicile, Ḥusayn b. Rabāḥ, fut apparemment relevé de sa charge ou assassiné, car l'année suivante, en 881, le gouverneur de l'île fut al-Ḥasan b. al-ʿAbbās. Il se donna pour but de faire quelque peu oublier le désastre subi l'année précédente. Il envoya des détachements de tous les côtés : lui-même marcha contre Catane et Taormine, détruisit les récoltes et abattit les arbres. Le stratège grec battu, Barsakios, auquel, selon une tradition, Saint Elie le Jeune avait prédit la défaite (1), s'enfuit à Taor-

tholicos et Asołik (III, 2, p. 157 de la traduction Gelzer et Burckhardt) sont d'accord pour placer le rétablissement de la royauté en Arménie sous le règne de Basile, mort le 29 août 886. Voir *Addenda*.

(1) La Chronique de Cambridge donne le nom du stratège, sous la forme Balsakios (Voir 2e partie, p. 100) ; Amari, *Vers.*, I, 279, B. rṣas. Le ms de Paris de la Chronique a seulement les lettres Bal... ; Amari, *Storia...*, I, 418, 516 (2e éd., pp. 560, 658) l'appelle Barsamio, conformément à la graphie de la traduction latine de la Vie de Saint Élie le Jeune (*Acta Sanctorum*, Aug. III, p. 494 : Barsamius) ; il veut y voir la transcription du syriaque Barṣawmā. Nous avons adopté la forme du texte grec de la Vie, pp. 38-39 (cf. p. 42). Le saint qui était venu de Palerme à Taormine dit à un de ses disciples de cette ville : « *Μεταβῶμεν ἐντεῦθεν — ἔφη τῷ μαθητῇ — θεωρῶ γὰρ ὡς μεγίστοις μέλλει περιπίπτειν κακοῖς ὑπὸ τῶν Ἀγαρηνῶν ἡ πόλις αὕτη καὶ ὁ στρατηγὸς Βαρσάκιος ὑπ' αὐτῶν ἡττηθήσεται* ». Après quoi il partit avec son disciple pour le Péloponnèse.

mine, ayant perdu beaucoup d'hommes. Après avoir détruit les récoltes d'une certaine ville de Baqāra (1), Ḥasan s'en retourna à Palerme. Mais les Grecs envoyèrent aussi une armée contre les Arabes et leur infligèrent une défaite dans laquelle ceux-ci subirent des pertes très importantes (2).

En l'année 882, les Grecs remportèrent une nouvelle victoire. Un détachement arabe sous le commandement d'Abū't-Ṭawr eut une rencontre avec les Grecs et fut tout entier exterminé à l'exception de sept hommes (3). Le nom du chef arabe battu s'est conservé jusqu'à présent dans l'appellation de la ville de Caltavuturo, signifiant « la forteresse d'Abū't-Ṭawr (Ṭūr), ce qui nous donne la possibilité de fixer le lieu de la bataille. Les Grecs, selon toute vraisemblance, étaient commandés par Mousilikès (*Μουσιλίκης*) au nom duquel est rattaché un étrange récit ayant trait, croyons-nous, à la bataille de Caltavuturo. Dans un moment difficile, le stratopédarque Mousilikès invoqua le secours de Saint Ignace, qui lui apparut monté sur un cheval blanc et l'invita à porter ses troupes du côté droit. Mousilikès marcha conformément à l'indication du Saint et remporta la victoire (4).

La dernière défaite des Arabes provoqua un nouveau changement dans le gouvernement de la Sicile. Al-Ḥasan b. al-ʿAbbās fut rappelé et à sa place fut nommé Moḥammed b. al-Faḍl (5). Ses détachements furent envoyés dans toute la Sicile, et lui-même, après avoir défait les Grecs qui à ce moment, venus sur leurs vaisseaux (6), ravageaient vraisemblablement la côte nord ou est de la

(1) Amari, *Storia*, I, 418, n. 3, ne dit rien de précis sur cette ville. Il semble que le mot représente le latin Biccarum, la moderne Vicari à 30 milles de Palerme et environ à moitié chemin des côtes de la Mer Tyrrhénienne. Ce nom est dans Idrīsī, Bīqū dont le correspondant grec est *Βοικύς*. Nallino dans une addition à la note de Amari (2e éd. p. 561) fait remarquer que, si Biccarum a l'accent sur l'initiale comme le moderne Vicari, on ne comprend pas comment il a pu donner la forme Baqāra d'Ibn al-Aṯīr qui a l'accent sur la seconde syllabe.

(2) Ibn al-Aṯīr, VII, 252 ; Amari, *Vers.*, I, 397 (sous 267/août 880-juillet 881) ; ʿAynī, II, f° 175 v. L'époque est fixée par la Chronique de Cambridge : 14e indiction, c'est-à-dire 881 avant septembre.

(3) Ibn al-Aṯīr, VII, 258, Amari, *Vers.*, I, 398 (sous 268/ août 881-juillet 882) ; ʿAynī, II, f°, 716 v.

(4) Nicetae Paphlagonis *Vita S. Ignatii*, Migne, *P. G.*, t. 105, p. 564.

(5) Sur le changement des gouverneurs, voir Ibn al-Aṯīr, VII, 258, Amari, *Vers.*, I, 298 ; Ibn ʿIḏārī, 113, Amari, *Vers.*, II, 17 (voir 2e partie, pp. 138. 215).

(6) Ibn al-Aṯīr emploie le mot šalandiya (chelandia).

Sicile, se heurta aux forces principales des Grecs et, après une bataille, les mit en complète déroute. Trois mille Grecs furent tués et leurs têtes envoyées à Palerme. Après cette victoire, les Musulmans marchèrent sur une forteresse que les Grecs avaient construite depuis peu et appelée la « Ville de l'Empereur » (1). La ville fut prise d'assaut, la garnison massacrée et la population réduite en captivité (2).

La situation des Byzantins en Sicile s'affaiblit de plus en plus ; il ne resta presque plus en leur possession que les territoires situés sur la côte orientale de l'île, la plaine qui s'étendait entre les monts Peloritani et l'Etna (3). Mais les Musulmans n'entreprirent pas d'opérations décisives. Toutefois, dans l'été de 883, Moḥammed b. al-Faḍl fit une expédition heureuse dans la région de Rametta et de Catane, et, en juin ou juillet de cette année, il était déjà revenu à Palerme avec un grand nombre de prisonniers et un riche butin (4).

Aussitôt après cela, Moḥammed fut remplacé ou mourut, car en 884, nous trouvons en Sicile un nouveau gouverneur, al-Ḥusayn b. Aḥmed qui toutefois mourut après une nouvelle expédition heureuse contre Rametta dans la même année (5). A sa place fut envoyé d'Afrique un nouveau gouverneur en la personne de Sawāda b. Moḥammed b. Ḥafāǧa de la tribu de Tamīm. Ce dernier entreprit une expédition de dévastation dans la région de Catane et de Taormine. Un patrice vint le trouver en qualité d'envoyé du stratège grec avec une proposition de trêve et d'échange de prisonniers (6). Sawāda accepta. Une trêve fut conclue pour trois mois ;

(1) Amari émet l'hypothèse qu'il faut voir là la ville de Polizzi à l'est de Caltavuturo. Ce mot ne serait pas autre chose que le grec « polis », on a pu appeler la ville ainsi au lieu de Basileopolis, la « Ville de l'Empereur » : *Storia...*, I, 416, n. 4 (2e éd. 559). Il ne peut s'agir de Castroreale, à l'extrémité nord-est de l'île, qui ne fut fondée qu'au XIVe siècle par les Aragonais (erreur de WENRICH, *Rerum ab Arabibus in Italia ... commentarii*, Leipzig, 1845, p. 128.)

(2) IBN AL-AṮĪR, VII, 258, AMARI, *Vers.*, I, 398, sous 268/août 881-juillet 882.

(3) AMARI, *Storia...*, I, 422 (2e éd. 565).

(4) IBN AL-AṮĪR, VII, 279, AMARI, *Vers.*, I, 399 (sous 269/juillet 882-juillet 883). Voir 2e partie, p. 138). Moḥammed revint à Palerme au mois de ḏū'l-ḥiǧǧa, 11 juin-10 juillet 883. ʿAYNĪ, II, fo 717 v.

(5) IBN AL-AṮĪR, VII, 292 (2e partie, p. 139), sous 271/juin 884-juin 885

(6) Voir sur cet échange *Cronaca di Cambridge* (2e partie, p. 100 et n. 5) o.ù

les Grecs libérèrent 300 prisonniers musulmans ; les Arabes de leur côté renvoyèrent les prisonniers grecs capturés après la destruction de Syracuse. Parmi ces derniers, se trouvait vraisemblablement, comme nous l'avons dit plus haut, le moine Théodose, auteur de la lettre sur la prise de Syracuse. Après quoi, Sawāda retourna à Palerme (1). Dès 885 ou 886 (2), après l'échange, Sawāda envoya de divers côtés en Sicile des détachements qui revinrent avec un riche butin (3). A cette époque mourut Basile I, le 29 août 886.

Quels furent à l'époque de Basile I les résultats de l'activité musulmane en Sicile? Après la prise de Syracuse en 878, nous voyons une longue série de rencontres qui ne se sont pas toujours heureusement terminées pour les Musulmans (par ex. l'affaire de Caltavuturo). Les Musulmans portèrent leur attention principalement sur la partie orientale de l'île qui, sinon entièrement, tout au moins au nord de Syracuse, était encore aux mains des Grecs ; les principaux centres sur lesquels les Arabes firent porter leurs attaques après 878 furent Rametta, Taormine, Catane, c'est-à-dire précisément les villes qui se trouvaient dans cette région. Certainement les Arabes au prix d'efforts un peu importants auraient pu assez facilement en venir à bout ; mais les Musulmans souffrirent eux-mêmes de leurs dissensions intérieures en Sicile, de la situation très changeante de leurs rapports avec les gouverneurs de l'Afrique du Nord qui, à leur tour, eurent leur attention assez fréquemment occupée par des complications locales, particulièrement par leurs différends avec les Berbères. Tout cela empêcha les Arabes de rassember et unir leurs forces pour porter le coup final à la puissance byzantine en Sicile. En outre, il faut se souvenir que la fin du règne de Basile I fut marquée par une série d'échecs considérables pour les Arabes en Italie méridionale, ce qui dut les arrêter dans un mouvement

il faut faire la correction indiquée plus haut, p. 78. De même dans AMARI, *Storia...*, I, 424 (2e éd. 567).

(1) IBN AL-AṮĪR, VII, 292, sous la même année 271. On pourrait croire d'après Ibn al-AṮĪR qu'il n'y eut qu'un rachat des prisonniers musulmans, mais la Chronique de Cambridge, montre bien qu'il y eut échange (*ἀλλάγη*) ; voir 2e partie, p. 100 et 139. Le texte a été cité plus haut au sujet du récit sur la prise de Syracuse (voir p. 78). L'année est fixée par la Chronique à la 3e indiction (885 avant septembre). Ibn ʿIḌārī parle seulement du changement de gouverneur, p. 113 (2e partie, p. 216), AMARI, *Vers.*, II, 17.

(2) En 272 (18 juin 885-7 juin 886).

(3) IBN AL-AṮĪR, VII, 295 ; ʿIBN IḌĀRĪ, 113, AMARI, *Vers.*, II, 17.

d'offensive décisif. Nous passerons maintenant à l'examen des événements d'Italie mériodionele.

14. L'Italie du Sud de 880 à 886.

Nous avons vu déjà plus haut que Nasar, après avoir remporté en 880 une victoire sur la flotte musulmane sur les côtes de Grèce et avoir ravagé les côtes de Sicile, passa en Italie même où, s'étant réuni avec les forces terrestres de Procope et de Léon Apostyppès, il remporta une série de victoires. Après la défaite de la flotte africaine au cap Stilo, Nasar s'en retourna à Constantinople (1).

Après le départ de la flotte, les Byzantins continuèrent à remporter des succès sur les Arabes en Italie méridionale. Leur but était de s'emparer de Tarente. L'armée d'Italie, qui avait agi de concert avec la flotte, comprenait des forces de six thèmes, c'est-à-dire plus de 30.000 hommes sans compter les contingents slaves. Le protovestiaire Procope, chef actif et audacieux, avait sous ses ordres les troupes des thèmes d'Occident plus les alliés serbes et croates (2) et commandait sans doute l'ensemble de l'armée. Léon Apostyppès avait le commandement des troupes de Thrace et de Macédoine. Dans une grande bataille livrée à quelque distance de Tarente, Léon Apostyppès, par jalousie à l'égard de Procope, ne le secourut pas alors que l'ennmi avait concentré ses forces sur lui, Procope dut battre en retraite et dans la poursuite fut tué par les Arabes. Léon, soucieux de réparer le désastre et de se distinguer aux yeux de l'empereur, rassembla les restes de l'armée de Procope et, ayant marché sur Tarente, s'empara de la place qui était aux mains des Arabes depuis 839-840. Ainsi, vers la fin de 880, la domination byzantine semblait assez fortement établie sur les côtes du golfe de Tarente. Quand la vérité sur la défaite et la mort de Procope parvint aux oreilles de l'empereur, il destitua Léon et l'envoya en exil en Asie Mineure à Kotiéa (3).

(1) Voir plus haut, p. 99.

(2) Cont. Théoph., ch. 66, p. 306 : *τὸν δὲ Προκόπιον μετὰ τῶν Σκλαβηνῶν* ; Cedr., II, 232 : *μετὰ τῶν Σθλαβίνων*,

(3) Cont. Théoph., ch. 66, pp. 306-306 (Cedr., II, 231-232) ; Cont. Hamartole, 761. Cf. Nicolai Mystici Patr. *Epistolae*, Migne, *P. G.*, t. 111, ep. 76, p. 277 : (Basile) *τὴν Τερεντὼ καὶ ἄλλα κάστρα ἐκ τῆς ἐπικρατείας τῶν Σαρακηνῶν ἐξήρπασεν.*

A la place de Léon Apostyppès fut nommé Stéphane Maxentios, un Cappadocien, sans doute vers 882 ou 883. Aux troupes de l'armée d'Italie, dont nous avons vu la composition plus haut, s'ajoutèrent des troupes d'élite des thèmes d'Asie Mineure, de Charsiane et de Cappadoce (1). Le nouveau commandant, qui ne se distinguait par aucune capacité militaire, après une tentative infructueuse pour enlever aux Musulmans la ville d'Amantéa sur la côte occidentale de la Calabre, se fit battre sous les murs de Santa Severina. Il fut destitué et rappelé (2).

Vers 885, l'empereur envoya en Italie un des plus actifs et des plus capables chefs militaires byzantins, Nicéphore Phocas. Il arriva en Italie avec des renforts provenant des thèmes d'Asie Mineure et comprenant même des Pauliciens soumis à l'autorité de Basile, avec un ancien familier de Chrysocheir, Diakonitzès (3). Nicéphore, ayant réuni ses forces avec celles de Maxentios, redressa rapidement la situation. Toute une série de forteresses, Amantéa devant laquelle Maxentios avait subi une défaite, Tropéa (*Τρόπας*) et la place de San Severina, se rendirent rapidement l'une après l'autre aux Byzantins au cours de l'année 885 et la première moitié de 886, sous condition de vie sauve à la population musulmane qui, aussitôt après la reddition, fut transportée en Sicile (4).

(1) CONT. THÉOPH., ch. 71, p. 312 (CEDR., II, 236) : *ἀποστέλλεται Στέφανος ὁ καὶ Μαξέντιος προσαγορευόμενος, ὃς ἐκ Καππαδοκῶν, στρατηγὸς τῶν ἐν Λαγοβαρδίᾳ δυνάμεων μετὰ Θρακῶν καὶ Μακεδόνων καὶ ἐπιλέκτων Χαρσιανιτῶν καὶ Καππαδοκῶν.*

(2) ID., *ibid.*, *παραλύεται τῆς ἀρχῆς*. Cf. GAY, *op. cit.*, 130-1.

(3) CONT. THÉOPH., ch. 71, p. 312 (CEDR., II, 236) : *τὸν Διακονίτζιν ἐκεῖνον ὃς ὑπηρέτης ποτὲ τοῦ κατὰ τὴν Τεφρικὴν Χρυσόχειρος ἦν, στῖφος τῶν ἀπὸ Μάνεντος τὴν θρησκείαν ἑλκόντων προσεπαγόμενον.*

(4) CONT. THÉOPH., ch. 71, pp. 312-113 (CEDR., II, 236) ; CONT. HAMART., pp. 757 et 766 (Cod. Vatic). Les détails donnés par ce dernier sur les villes prises sont en partie erronés ; ainsi, la prise de Bari et de Tarente qui avaient été reconquises auparavant, est attribuée à Nicéphore Phocas : voir H. GRÉGOIRE, *La carrière du premier Nicéphore Phocas*, Hellénika, suppl. 4 (1953), p. 241. Voir aussi CEDRENUS, II, 353-354 ; IBN AL-ATĪR, VII, 295, AMARI, *Vers.*, I, 399-400 ; IBN ʿIḏārī, 113, AMARI, *Vers.*, II, 18 (2e partie, pp. 139-140, 216). Pour l'expédition de Nicéphore Phocas en Italie du Sud, les sources grecques et arabes coïncident parfaitement et fixent l'époque. Les noms des villes, Amantea, Tropea et San Severina sont donnés par les sources byzantines ; dans les sources arabes, parmi les noms qu'elles citent, on reconnaît facilement Amantea et San Severina. Le Continuateur de Théophane dit que les succès

L'activité de Nicéphore Phocas en Italie y laissa des traces profondes et un souvenir durable, grâce à son humanité et à son équité dans ses rapports avec la population du pays, qui en mémoire de lui érigea même une église votive. Cette église dut sa naissance en particulier à la circonstance suivante. Quand l'armée byzantine partit d'Italie avec Nicéphore, elle emmena avec elle un grand nombre d'habitants prisonniers qu'on se proposait de réduire en esclavage. Mais quand les troupes byzantines arrivèrent à Brindisi, d'où elles devaient être transportées en Illyrie, Nicéphore, sans rien dire à personne, embarqua ses hommes sur les navires, mais laissa tous les prisonniers en pleine liberté en Italie. La manière dont Nicéphore traita la population italienne a servi dans la *Tactique* de Léon de modèle pour la façon dont il convient, dans le cas de reddition d'une ville ou d'une forteresse, de se comporter avec sa population (1).

de Nicéphore Phocas ont été remportés avant la mort de Basile I (29 août 886) ; les Arabes donnent la date de 272 (18 juin 885-7 juin 886). Voir aussi ERCHEMPERTI *Historia Langobard.*, PERTZ, III, 257 : omnes (Saraceni) Graiorum gladiis extincti sunt. Dehinc Amanteum castrum captum est. Deinde et dictae Severinae oppidum apprehensum est. Cf. l'extrait ex codice regio Bambergensi saec. XI dans PERTZ, III, 548-549, n. 53 : et ab ingressu Longobardorum in Italiam usque quo Greci Amanteum castellum et sancte Severine castrum ceperunt sunt an. 318. Cf. DÜMMLER, *Gesch. des ostfränk. Reichs*, II, Berlin, 1865, p. 252 (2e éd., III, Leipzig, 1888, p. 250), inexactement en 884. Enfin voir GAY, *L'Italie méridionale...*, pp. 132-136, qui décrit longuement les campagnes de Nicéphore Phocas en Calabre et chez les Lombards et souligne les succès de la politique souple et modérée de Nicéphore Phocas pour gagner les Lombards ; H. GRÉGOIRE, *op. cit.*, 234-236, 241, 243, 250, 252 avec citations des passages du manuscrit du Vatican de la Continuation de Georges le Moine. — On sait que Nicéphore Phocas, peu après l'avènement de Léon VI, fut rappelé à Constantinople, nommé Domestique des Scholes (successeur d'Andréas) et commanda l'armée qui opéra contre les Bulgares.

(1) Voir CEDRENUS, II, 354 : *τούτου τοῦ ἀνδρὸς καὶ ναὸν λέγεται δομήσασθαι τοὺς Ἰταλοὺς εἰς μνήμην ἄληστον τῆς αὐτοῦ ἀρετῆς, οὐ διὰ τὴν ἐλευθερίαν μόνην, ἀλλὰ καὶ δι' ἕτερον ἔργον ἀξιαφήγητον. Οἱ γὰρ Ρωμαῖοι ...* Voir sur cette église, H. GRÉGOIRE, *La carrière du premier Nicéphore Phocas*, pp. 252-253. Il pense qu'on doit pouvoir l'identifier et qu'elle se trouvait à Brindisi ou à Bari. — Sur la conduite de Nicéphore, voir LEONIS PHILOSOPHI *Tactica*, MIGNE, *P. G.*, 107, CONST. XV, 38, p. 896 : *τοῦτο γὰρ ἴσμεν καὶ Νικηφόρον τὸν ἡμέτερον στρατηγὸν πρὸς τὸ Λαγοβάρδων ἔθνος πεποιηκότα, ὅτε παρὰ τῆς βασιλείας ἡμῶν εἰς τὸ ὑποτάξαι αὐτοὺς ἐξαπεστάλη. Οὐ μόνον γὰρ διὰ πολέμων ἀκριβῶς ἐκτεταγμένων τὸ τοιοῦτον ὑπήγαγε τὸ ἔθνος, ἀλλὰ καὶ ἀγχινοίᾳ χρησά-*

Nous verrons plus loin, en examinant la politique de Léon VI en Italie, quelle était dans les dernières années du règne de Basile I la situation à Naples, Bénévent et en Campanie du fait des bandes sarrazines stationnées en divers endroits du territoire italien. A Rome, le pape Étienne V (885-891), menacé par les Arabes, voyant les succès des Grecs, demanda secours à Basile. « Nous te demandons, écrivait-il, d'équiper des chélandres et de les pourvoir de tout le nécessaire pour le temps compris entre avril et septembre ; envoie en outre des troupes qui puissent protéger nos murs contre les assauts des Sarrazins » (1). Le pape déjà avait confiance dans l'efficacité d'un secours venu d'Orient et ne croyait plus à celle d'un secours d'Occident.

Au milieu de ses succès, Nicéphore reçut la nouvelle de la mort de Basile en août 886. La lettre envoyée par le pape Étienne V à Basile fut reçue après sa mort et lue par son successeur Léon le Sage.

Basile mourut sans avoir pu mener à bonne fin son projet d'une lutte générale contre le monde musulman et sans avoir pu réaliser toutes ses espérances en politique extérieure. Basile fut une personnalité peu ordinaire. Sans vouloir le comparer, comme on l'a fait, à Sylla, Théodoric, Clovis ou Napoléon Ier (2), on peut dire qu'il fut un des souverains les plus éminents de l'histoire byzantine, dont l'activité militaire fut heureuse pour l'empire (3). Un historien moderne, Ostrogorsky, fait commencer avec lui l'âge d'or de l'empire byzantin. Le Patriarche d'Antioche Makarios, au XVIIe siècle, faisait remarquer que le souvenir de ce grand empereur était vivant en Russie à son époque (4). Basile, en diplomate

μενος καὶ δικαιοσύνῃ καὶ χρηστότητι, ἐπιεικῶς τε τοῖς προσερχομένοις προσφερόμενος, καὶ τὴν ἐλευθερίαν αὐτοῖς πάσης τε δουλείας καὶ τῶν ἄλλων φορολογιῶν χαριζόμενος.

(1) Papae Stephani V *Epistolae ad Basilium Imperatorem*, MIGNE, *P. G.*, t. 129, pp. 785-789, p. 789 : Oramus etiam ut chelandrium munias et omnia quae in eo sunt necessaria adhibeas a mense videlicet Aprili ad Septembrem mensem, mittas praeterea qui moenia nostra custodiant ab Agarenorum incursionibus. (Anno 885-6). Cf. GAY, *op. cit.*, p. 145.

(2) H. GELZER, *Abriss der byz. Kaisergeschichte* dans KRUMBACHER, *Gesch. der byz. Litteratur*, 2e éd. 1897, p. 974.

(3) GFRÖRER, *Byz. Geschichten*, III, Graz, 1877, pp. 403-404.

(4) *The Travels of Macarius, patriarch of Antioch, written by his attendant archdeacon Paul of Alleppo*, London, 1829, I, 198. *Voyage du Patriarche d'Anti-*

expérimenté, établit d'excellentes relations avec la Bulgarie, la Russie, Venise, l'Arménie et, sentant que avec ses seules forces particulières il ne viendrait pas à bout de ses redoutables ennemis, il conclut une alliance avec l'empereur d'Occident.

Jusqu'à l'année de la catastrophe de Syracuse, il suivit, avec plus ou moins de succès le plan qu'il s'était tracé. Ses opérations militaires en Orient furent souvent heureuses : la guerre avec les Pauliciens, la prise des forteresses de Zapetra et de Samosate, la menace qu'il fit peser sur Marʿaš, Ḥadaṭ, Mélitène, la soumission de Chypre pour un temps, les victoires de 877-879, tout cela laissait espérer que les succès des armes byzantines ne se borneraient pas là et qu'elles pourraient étendre la frontière de l'empire loin vers l'est. Mais en Occident, les affaires furent moins brillantes pour l'empire qui cependant enregistra des succès : l'influence byzantine se fit à nouveau sentir sur les côtes dalmates, et, en Italie méridionale, après la mort de l'empereur d'Occident, les Grecs entrèrent à Bari. La perte de Syracuse changea la situation et fut un coup si dur pour la politique de Basile qu'il ne pouvait plus être question de bâtir des projets ultérieurs. Quelques succès en Orient et d'heureuses opérations navales ne purent entièrement réparer le mal. Chypre passa de nouveau aux mains des Arabes (1). Les succès de Nicéphore Phocas en Italie méridionale dans les dernières années du régne de Basile et la conclusion d'une alliance avec l'Arménie, devaient, semblait-il, appeler l'empereur à reprendre son activité militaire antérieure, mais c'est à ce moment-là qu'il mourut.

Si en Occident l'empire à l'époque de Basile perdit beaucoup, en Asie Mineure, malgré quelques échecs, la frontière s'étendit notablement vers l'est. On peut dire que sur la frontiere orientale

oche Makarios en Russie dans la seconde moitié du XVII^e siècle, raconté par son fils l'archidiacre Paul d'Alep, trad. de l'arabe par G. MURKOS, fasc. 2, Moscou, 1897, p. 34. Cf. TERNOVSKIJ, *L'étude de l'histoire byzantine et son application tendancieuse dans l'ancienne Russie*, fasc. I, Kiev, 1875, p. 112. — Makarios remarque que le fameux hetman de Petite Russie Bogdan Khmel'nicki imitait « dans sa façon de vivre un grand empereur, Basile le Macédonien, comme l'histoire nous le raconte ». (Sur ce personnage du XVII^e siècle, voir ENCIKLOPEDIČESKIJ SLOVAR, t. 73, pp. 456 sq).

(1) Sur la chronologie de Chypre, voir plus haut le chapitre « Byzance et les Arabes de Crète ».

il restaura la puissance byzantine qui s'était considérablement affaiblie. Il fit en effet à nouveau respecter le nom byzantin et prépara l'époque des brillantes expéditions de Nicéphore Phocas, Jean Tzimiscès et Basile II. C'est en cela que réside l'importance particulière du règne de Basile I en ce qui concerne la politique extérieure.

« Il avait accompli, dit son biographe l'abbé Vogt, en Orient comme en Occident une très grande œuvre militaire qui fut aussi une œuvre civilisatrice ; il laissait l'empire plus fort et plus respecté qu'il ne l'avait reçu. Il ne dépendra que de ses successeurs de mener à bien l'entreprise si vigoureusement commencée par le fondateur de la maison macédonienne et de l'achever pour raffermir définitivement l'empire byzantin ébranlé par les armées musulmanes » (1).

(1) VOGT, *Basile Ier*, p. 337.

CHAPITRE II

Les empereurs Léon VI le Sage et Alexandre

(886-912-913)

Léon VI monta sur le trône après la mort de Basile à une époque difficile pour l'empire. Les affaires avec les Musulmans, dans la seconde moitié du gouvernement de Basile, malgré des succès partiels pour Byzance, s'étaient terminées défavorablement pour l'empire. En Orient, après la défaite de l'armée grecque en 883, nous n'entendons parler d'aucune rencontre sérieuse. L'empereur s'était abstenu de toute politique offensive ultérieure, personnellement, et s'était mis à chercher des alliés. Il réussit à en trouver un, car, peu de temps avant sa mort, comme nous l'avons vu plus haut déjà, il conclut une alliance contre les Arabes d'Orient avec le roi d'Arménie Ašot.

En Sicile, après la perte de Syracuse, l'influence byzantine cessa presque complètement, et l'expulsion définitive des Grecs de cette région ne fut plus qu'une question de temps. Ce ne fut qu'en Italie que les victoires de Nicéphore Phocas soutinrent encore l'honneur des armes byzantines.

Mais Basile, par bonheur, vécut en paix avec les Bulgares et put de ce fait disposer de ses armées contre les Musulmans, sans avoir besoin de se soucier de la frontière septentrionale de ses possessions européennes. Au contraire, l'époque de Léon VI, en ce qui concerne les relations internationales, fut beaucoup plus compliquée. D'amis qu'il étaient, les Bulgares devinrent des ennemis. Pour la première fois, d'autre part, les Magyars firent leur apparition dans l'histoire de Byzance. A la fin du règne de Léon, les Russes étaient devant Constantinople. Il fut impossible au nouvel empereur de porter son attention exclusivement sur le monde musulman, et sa politique, en ce qui concerne les Arabes, se trouva toujours dans la dépendance des rapports de l'empire avec les peuples ci-dessus mentionnés, particulièrement les Bulgares.

Avec l'Arménie, l'amitié et l'alliance continuèrent, mais Léon ne fut pas en état de remplir toutes ses obligations comme ami et allié, en raison de ses conflits avec les Musulmans, particulièrement en Méditerranée, en Sicile et en Italie.

En Arménie, après la mort en 890 d'Ašot I qui avait entretenu des rapports étroits et amicaux avec l'empereur byzantin en vue d'actions communes contre les Arabes, monta sur le trône le fils d'Ašot, Sembat I (1). Ce dernier, après avoir heureusement terminé la lutte contre son oncle Abas qui s'était révolté contre lui, devint maître de l'Arménie en 891. La tâche la plus importante pour lui, comme pour son prédécesseur, fut d'établir des relations satisfaisantes avec le calife et avec l'empereur. Au premier, le nouveau roi envoya une ambassade pour lui demander de confirmer son élection au trône. Le calife, flatté par cette démarche, chargea l'ostikan (2) Afšīn (Moḥammed) b. Dīwdād Abī's-Sāǧ, gouverneur de l'Aḏarbayǧān dont dépendait l'Arménie, d'imposer à Sembat la couronne royale. Mais le plus pressant désir de Sembat était de continuer la politique de son père à l'égard de Byzance, qui considérait aussi l'Arménie comme une de ses dépendances. Les deux souverains, Léon et Sembat, après avoir échangé à plusieurs

(1) Nous avons vu plus haut (pp. 104-5) la politique de Basile I à l'égard d'Ašot (cf. THOPDSCHIAN, *Polit. und Kirchengeschichte Armeniens...*, pp. 134 et 164). Selon CHAMICH, *Hist. of Armenia...*, p. 12 (cf. SAINT-MARTIN, *Mémoires sur l'Arménie*, I, 350), Ašot aurait fait une visite à Constantinople à l'empereur Léon VI. C'est une erreur due à une traduction fautive de *De Thematibus*. 33 ; elle est passée dans TOURNEBIZE, *Hist. pol. et relig. de l'Arménie*, Paris, 1910, pp. 106-107 et dans BRÉHIER, *Vie et Mort de Byzance*, I, Paris, 1946, p. 153.

(2) Les gouverneurs arabes d'Arménie sont appelés ostikan. L'étymologie de ce mot est obscure. Il n'est employé dans le sens de gouverneur d'Arménie qu'à partir de Jean Catholicos ; chez les historiens antérieurs, il n'a pas ce sens. MARKWART, *Südarmenien...*, 133, citant Fauste de Buzand, dit : ... Aufseher und Landpfleger (ostikan, eigentlich zuverlässige). Cf. THOPDSCHIAN, *Die inneren Zustände Armeniens unter Ašot I, Dissert.*, Halle 1904, p. 22 (Behüter und Beschützer des Landes). Voir aussi J. LAURENT, *L'Arménie...*, p. 178, n. 3, avec les ouvrages cités et DEFRÉMERY, *Mém. sur la famille des Sadjides* dans *J. A.*, IVe série, t. IX (1847), p. 431, n. 1. Ils résidaient à Dvin, mais quand au gouvernement de l'Arménie propre étaient jointes d'autres régions, Albanie, Géorgie, Aḏarbayǧān, ils résidaient à Barḏa'a (Partav). — Sur Afšīn, cf. GROUSSET, *Hist. de l'Arménie*, pp. 399 sq, et *De administrando imperio*, dans *Commentary*, pp. 158-159 ; gouverneur d'Aḏarbayǧān et d'Arménie de 890 à 910, mais rebelle de 895 à 898.

reprises de riches présents, conclurent en 893 un traité de commerce qui devait vraisemblablement conduire dans la suite à une alliance politique dirigée contre les Arabes. Léon nommait Sembat son fils bien-aimé et l'assurait d'une alliance et d'une amitié inébranlables. Sembat se comportait à l'égard de Léon comme envers un aîné et lui témoignait de la soumission comme à un père (1).

Comme le roi d'Arménie, les princes moins importants d'Arménie qui avaient conservé encore une certaine part de souveraineté, furent obligés de suivre une politique double en raison de leur situtation, entre l'empereur et le calife. L'un des contemporains de Léon VI, Grigor, prince du Taron, à l'ouest du lac de Van, feignait d'être l'ami de l'empereur, mais rapportait aux Arabes tout ce qui se passait dans l'empire byzantin (2).

Cependant Léon suivait effectivement d'un œil vigilant les affaires caucasiennes. Ainsi, ayant appris que dans la région du Phase, qui à cette époque était sous la domination musulmane, des églises avaient été converties en forteresses, il y envoya le patrice et stratège des Arméniaques Lalakon avec les stratèges de Coloneia, de Mésopotamie et de Chaldia qui réussirent à chasser les Arabes du Phase et à libérer les églises, en 901. Quelque temps après, en 902, le magistre et Domestique des Scholes Katakalon enleva Théodosioupolis (Erzerum). Ces deux victoires portèrent un coup sérieux à la puissance sarrazine en ces régions (3).

(1) Jean CATHOLICOS, *Hist. d'Arménie*, trad. SAINT-MARTIN, Paris, 1841, pp. 144-145 et 189 ; THOPDSCHIAN, *Pol. und Kirchengesch...*, p. 167 ; GROUSSET, *op. cit.*, p. 399.

(2) CONST. PORPH., *De adm. imp.*, chap. 43, pp. 182-183 (éd. MORAVCSIK et JENKINS, p. 188 et *Commentary*, p. 156 sq.). Voir aussi BROSSET, *Sur le Taron et les Taronites*, dans *Coll. d'historiens arméniens*, vol. I, St. Pét., 1874, pp. 613-618 ; N. ADONTZ, *Les Taronites en Arménie et à Byzance*, dans *Byzantion*, 9 (1934), pp. 715-738, 10 (1935), pp. 531-551, 11 (1936), pp. 21-42. Sur Grigor (Krikorikios), probablement fils d'Ašot fils de Bagrat fils d'Ašot le Carnivore, voir *De adm. imp.*, dans *Commentary*, pp. 160-161.

(3) Les dates indiquées ont été fixées par Jenkins (R. J. H. JENKINS, B. LAOURDAS, C. A. MANGO, *Nine Orations of Arethas...*, dans *B. Z.*, XLVII (1954), pp. 1-40), grâce aux allusions faites à ces événements par Aréthas de Césarée dans ses allocutions prononcées en présence de Léon VI, nos 5 et 6, et aux rapprochements avec des passages de CONST. PORPH., *De adm. imp.*, et de Léon VI, *Tactica*. La campagne de Phasiane, où les armées byzantines ont libéré les églises, est de 901 (peut-être 900) : *De adm. imp.*, pp. 199-200 (éd. MORAVCSIK-JENKINS, 45, 43-50, pp. 207-208 et *Commentary*, pp. 173-174. Ce passage indique

Les relations mentionnées plus haut de l'empereur avec Sembat provoquèrent un vif mécontentement et des soupçons chez Afšīn et il ouvrit les hostilités contre l'Arménie. Au début, les opérations se déroulèrent défavorablement pour Afšīn, mais les circonstances changèrent bientôt et, en 896, Afšīn s'étant emparé de la forteresse de Kars força Sembat à conclure une paix humiliante (1). Sembat vaincu fut menacé d'une nouvelle incursion d'Afšīn et seule la mort de ce dernier en 901 sauva l'Arménie de ce nouveau malheur. Le successeur d'Afšīn en Aḏarbayǧān fut son frère Yūsuf, qui évinça le fils d'Afšīn, Dīwdād. Yūsuf, en 295/907, se révolta contre le calife, mais, ne voyant pas la possibilité de venir à bout des forces califiennes, il se soumit et évita ainsi le châtiment (296/909). Sembat, à l'époque de ce soulèvement, avait adopté une attitude hostile à Yūsuf. Aussi ce dernier décida-t-il de se venger de Sembat. Profitant du mécontentement des différents princes caucasiens contre l'influence prédominante de Sem-

bien que la prise de Théodosioupolis est postérieure (*καὶ εἶθα*). C'est de ces opérations qu'il est question dans Leonis *Tactica*, ch. XVIII, 141, MIGNE, *P. G.*, t. 107, p. 981 : *τοὺς δὲ πλησιάζοντας τῇ Μεσοποταμίᾳ Συρίας Σαρακηνούς δι' ἐπιτηδευμάτων καταπολεμήσεις, οἷς ἐχρήσατο ὁ κατὰ τὸν μικρῷ παρελθόντα καιρὸν τὴν Θεοδοσίου πόλιν ὑπ' ἐκείνων κατεχομένην ἀφελόμενος στρατηγός καὶ τῇ ἡμετέρᾳ αὐτὴν ὑποτάξας βασιλείᾳ.* — Aréthas fait allusion à la campagne de Phasiane, n° 6, p. 34, 61-62 : ... *καὶ πόλεις ὅλας καὶ Θεοῦ ναοὺς ὥσπερ ἀναβιῶναι εἰς ἔπαινον δόξης αὐτοῦ* ... et à la prise de Théodosioupolis, n° 5, pp. 31, 107-108 : *οἶδε Θεοδοσόπολις τὸ λεγόμενον.* L'indication de la participation des troupes du thème de Mésopotamie, créé en septembre 899 (*De Thematibus*, éd. PERTUSI, p. 139), à la campagne de Phasiane montre qu'elle n'a pas pu avoir lieu avant cette date, et qu'elle est par conséquent de 901, au plus tôt 900 ; la prise de Théodosioupolis étant postérieure doit être de 902. — Le passage de la Tactique de Léon est passé dans Constantini *Tactica*, dans *Meursii opera*, éd. LAMI, VI, p. 1401 et dans CONSTANTINI *Strategicon*, *ibid.*, p. 1416 (avec quelques mots modifiés : *πρὸ ὀλίγου ὁ τῇ βασιλείᾳ τῇ ἡμετέρᾳ ὑποτάξας*). RAMBAUD, *L'empire grec au X^e siècle*, Paris, 1890, p. 426, n. 2, ne connaissant que ce passage a rapporté cela à l'époque de Constantin. Cf. aussi BROSSET, *Coll. d'hist. arméniens*, t. 1, St. Pét., 1874, p. 186 (Hist. des Ardzrounis). — Sur Katakalon, le général qui avait été défait par les Bulgares à Bulgarophygon en 896, et sur Lalakon, voir *De adm. imp.*, dans *Commentary*, pp. 173-174 et sur la famille de Katakalon, DU CANGE, *Familiae Byzantinae*, p. 178.

(1) ASOŁIK, *Hist. universelle*, trad. N. EMIN, Moscou, 1864, p. 110 ; trad. H. GELZER et A. BURCKHARDT, p. 118. Voir DEFRÉMERY, *Mém. sur la famille des Sadjides*, dans *J. A.*, IV^e série, t. IX (1847), p. 430 ; THOPDSCHIAN, *Polit. u. Kirch....*, p. 175 ; GROUSSET, *Hist. de l'Arm.*, 399-400, 413-414.

bat, Yūsuf au cours des années 909-910 soumit l'Arménie à une terrible dévastation. L'armée de Sembat fut battue et il fut traqué de toutes parts.

L'Arménie n'avait plus d'espoir que dans son allié l'empereur byzantin. Effectivement, Léon ayant appris les malheurs qui frappaient l'Arménie réunit une armée avec l'intention de se porter au secours de son allié. Mais à ce moment apparemment favorable, le sort décida contre Sembat. Léon mourut en 912 alors qu'il se préparait à secourir Sembat (1). Son successeur Alexandre, occupé par les affaires intérieures et par la situation dans les provinces frontières, constamment menacées par les incursions arabes à cette époque, renonça à l'entreprise de Léon VI. Le malheureux Sembat, après avoir une première fois échappé à Yūsuf auprès duquel il s'était rendu pour demander la paix, fut pris, jeté dans les fers et mourut après avoir été atrocement supplicié par Yūsuf en 914 (2). « A cette époque dit l'historien arménien Asołik, toute la terre arménienne fut transformée en désert et en ruines : les villes furent détruites, les campagnes ravagées, les habitants dispersés parmi des peuples de langue étrangère et d'autre race, les églises devinrent désertes et restèrent privées de la prière des prêtres et du peuple et dépouillées de toute la parure qui les embellissait » (3).

Par l'esquisse que nous venons de faire, on voit que Léon VI, occupé par ses affaires intérieures et extérieures, ne put apporter un secours effectif à son allié, et peut être considéré comme l'ayant oublié.

Si, laissant de côté les difficultés extérieures de l'empire avec les Bulgares, dont nous parlerons plus loin, nous nous souvenons de

(1) Jean Catholicos, p. 225 (il appelle erronément l'empereur Basile au lieu de Léon ; voir les notes de Saint-Martin, p. 418). Cf. Thopdschian, *op. cit.*, 179 sq, 183 ; Grousset, *op. cit.*, p. 435 ; *De adm. imp.*, dans *Commentary*, p. 159.

(2) Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, I, pp. 350-359 ; Gren, *La dynastie des Bagratides en Arménie*, dans *J. M. I. P.*, n° 290 (1893), pp. 75-90 ; Daghbaschean, *Gründung des Bagratidenreiches durch Aschot Bagratuni*, Berlin, 1893, p. 105 ; Chamich, *op. cit.*, II, pp. 14-45 ; Rambaud, *op. cit.*, pp. 501-502 ; Thopdschian, *Polit. und Kirschengesch.*, pp. 183-186 ; Runciman, *Romanus Lecapenus*, pp. 153-155 ; Grousset, *op. cit.*, 438-440. Cf. encore Defrémery, *Mém. sur la famille des Sadjides*, p. 496 sq.

(3) Asołik, tr. Emin, p. 115, tr. Macler, p. 23, tr. Gelzer et Burckhardt, p. 123.

l'effervescence à l'intérieur de l'empire provoquée par la question du quatrième mariage de l'empereur, nous devons reconnaître qu'il y a là un ensemble de faits qui nous font considérer la situation de l'empire byzantin à l'époque de Léon VI comme très sérieuse.

1. Les relations avec les Musulmans de 886 à 900.

Dans les quatorze premières années du règne de Léon VI, les relations de l'empire avec les Musulmans n'eurent qu'un caractère occasionnel et furent sans grande importance. Léon n'eut aucun plan précis de lutte contre les Arabes comparable à celui qu'on a pu noter chez Basile I. C'est même tout le contraire que l'on remarque. Le nouvel empereur, semble-t-il, ne désirait pas faire la guerre aux Musulmans et cherchait à l'éviter. Il y a eu à cette époque un certain nombre de rencontres occasionnelles entre troupes byzantines et arabes, mais l'initiative de l'attaque appartint toujours au Musulmans. Jusqu'aux environs de 900, Byzance ne fit guère que se défendre, évitant toute action offensive. Le gouvernement de Bagdad, occupé par les affaires intérieures, laissait entièrement le soin des opérations militaires sur la frontière byzantine aux gouverneurs de la marche frontière. A la fin du règne de Basile, Muwaffaq, frère du calife Muʿtamid et véritable maître du pouvoir, après avoir terminé victorieusement la longue guerre contre les Zanǧ du Bas-ʿIrāq, tourna son attention vers la Syrie qu'il aurait voulu reconquérir sur les Ṭūlūnides et, après la mort d'Aḥmed b. Ṭūlūn en 884, il engagea des opérations contre son fils Abū'l-Ǧayš Ḫumārawayh. Des troubles eurent lieu aussi à Bagdad et en Ǧazīra les Ḫāriǧites continuaient leur agitation. Muʿtaḍid, fils de Muwaffaq, qui succéda à Muʿtamid en 279/892, fit la paix avec le Ṭūlūnide, mais il eut affaire à différents adversaires, Ḫāriǧites, Dulafides et Ṣaffārides en Perse ; puis ce fut l'aventure de Wāṣif, eunuque de Moḥammed b. Abī's-Sāǧ d'Arbayǧān, qui, à l'instigation de son maître, visa à s'emparer de l'Egypte et que le calife dut poursuivre jusqu'à la marche frontière pour le capturer. Enfin Muʿtaḍid eut aussi à envoyer une armée contre les Qarmaṭes du Baḥrayn. On voit donc que dans la dernière partie du règne de Muʿtamid et pendant tout celui de Muʿtaḍid, il ne pouvait pas être question pour le califat d'entreprendre de grandes opérations contre les Byzantins. Mais le gouverneur de la marche frontière, appuyé

sur la puissante organisation militaire du *ribāṭ* de Tarse, pouvait lancer sur le territoire byzantin des incursions dévastatrices.

Le plus grand ennemi des Byzantins à cette époque fut l'eunuque Yāzmān, dont nous avons vu précédemment comment il s'était pour ainsi dire rendu indépendant à Tarse et dont nous avons noté le succès marqué qu'il remporta sur les Grecs en 883. Il continua sous le règne de Léon VI ses incursions, maritimes et terrestres. C'est lui qui annonça officiellement à Bagdad, quelque temps après la mort de Basile, l'avènement de Léon VI. Ses envoyés, venus de Tarse, rapportèrent la nouvelle erronée que « trois fils du tyran des Grecs l'avaient assailli et tué et avaient choisi l'un d'eux comme empereur » (1).

Dans la seconde moitié de janvier ou dans la première de février 888, Yāzmān fit une incursion heureuse en territoire grec et, parvenu jusqu'à la localité, qu'on ne peut identifier, de al-Maskanīn (2), s'en retourna avec une grande quantité de prisonniers et de butin, sans pertes, à Tarse (3). Vraisemblablement, c'est en cette même année 888 que Yāzmān, partit de Tarse pour une expédition maritime et prit quatre vaisseaux aux Grecs qu'il avait rencontrés (4). On doit rapporter à cette même époque, apparemment, un autre grand succès des armes arabes dans le thème de Charsiane. La puissante forteresse frontière d'Hypsèlè (*Ὑψηλή*), située au nord-est de Sebasteia (Sīwās) et au sud-est de Tokat, fut prise par les Arabes qui en emmenèrent toute la population en captivité (5).

(1) On sait que Basile mourut à la suite d'un accident de chasse. Il était persuadé qu'il avait été victime d'un complot (voir VOGT, *Basile I*, p. 422) et c'est peut-être un écho de cela que nous trouvons dans le rapport de Yāzmān (ṬABARĪ, sous 273/886-887, III, 2212 ; I. AṮĪR, VII, 297). A un autre endroit, mais sous la date inexacte de 270/883-884, Ṭabarī nous dit : « Cette année-là, l'empereur des Grecs, qui était connu sous le nom de Fils du Slave (Ibn as-Saqlabī), fut tué ». (ṬABARĪ, III, 2105, I. AṮĪR, VII, 289). On trouve la même mention chez Eutychius, Elie de Nisibe, al-Makīn, ʿAynī : voir 2e partie, pp. 25, 189, 265, 108,.

(2) Sur Maskanīn, dont la localisation est incertaine, voir plus haut, p. 82.

(3) ṬABARĪ, III, 2113 (en ramaḍān 274, 19 jan.-17 fév. 888) ; I. AṮĪR, VII, 298-299 ; ABŪ'L-MAḤĀSIN, II, 77 (2e éd. III, 71) ; I. ḪALDŪN, III, 338 (mais sous 273) ; ʿAYNĪ, II, fo 728 ; Élie de Nisibe, éd. BAETHGEN, p. 33. Voir 2e partie, pp. 10, 108, 140, 259, 270, 265.

(4) ṬABARĪ, III, 2114, sous 275 (16 mai 888-5 mai 889).

(5) CONT. HAMART., p. 767 : *ἐφ' οὗ Λέοντος προεδόθη τὸ κάστρον (ἡ λεγομένη) Ὑψηλὴ καὶ ἐκρατήθη ὑπὸ τῶν Ἀγαρηνῶν, αἰχμαλωτισθέντων πάντων τῶν*

L'action énergique de Yāzmān aurait pu prendre des proportions très menaçantes pour la frontière orientale de Byzance, si la mort n'avait pas inopinément délivré les Grecs d'un dangereux ennemi. Le 3 octobre 891, arriva à Tarse le chef musulman Aḥmed b. Ṭuġān al-ʿUǧayfī, qui s'étant réuni à Yāzmān entreprit une expédition contre les Grecs et parvint sur la côte sud de l'Asie Mineure à Salandū, ville côtière de la Cilicie occidentale, qui est vraisemblablement l'ancienne Sélinonte, actuellement Selindi ou Selinti (1). La part principale dans cette affaire revint sans doute à la marine dont l'action à cette époque a fait la renommée de Yāzmān. Un autre chef musulman venu avec Aḥmed b. Ṭuġān, Ibn Abī ʿIsā, inconnu par ailleurs, est également mentionné dans cette affaire par Masʿūdī. Salandū était déjà prête à se rendre quand, le 21 octobre 891, Yāzmān fut mortellement blessé par une pierre de baliste. L'armée, déconcertée, se retira alors de Salandū en direction de Tarse. Le jour suivant, vendredi 22 octobre, Yāzmān mourut en route ; son corps fut transportée sur les épaules de ses soldats à Tarse, où il fut enterré à la Porte de la Guerre Sainte (Bāb al-Ǧihād) (2).

Le nom de l'eunuque Yāzmān, *mawlā* d'al-Fatḥ b. Ḫāqān, a joui d'une grande notoriété en Orient par suite de la lutte qu'il mena vaillamment et inlassablement contre les Chrétiens sur mer et sur terre. On disait que les marins de Yāzmān se distinguaient

ὄντων ἐκεῖσε. CONT. THÉOPH., 354 ; CEDR., II, 250 : *ἡ κατὰ τὸ Χαρσιανὸν διακειμένη πόλις ἡ ὑψηλή.* Voir aussi CONT. THÉOPH., 427. Le nom de cette place s'est conservé jusqu'à nos jours : Ipsala. Voir TOMASCHEK, *Hist.-Topogr...*, p. 149. RAMSAY, pp. 250-251, 265 a erronément identifié Hypsélè avec Mušalem Qalesi (qui est comme on sait Charsianon Castron). — La date de cet événement n'est pas fixée par les chroniques qui le mentionnent au début du règne de Léon VI. WEIL, *Gesch. der Chalifen*, II, 475, a confondu l'expédition de Maskanīn avec celle de Hypsélè.

(1) Cf. TOMASCHEK, *Zur histor. Topographie...*, p. 58 du tiré à part ; WEIL, *op. cit.*, II, 475.

(2) ṬAB., III, 2130 (I. ʿAṬĪR, VII, 313). Les dates indiquées par Ṭabarī : voir 2e partie, p. 10. Masʿūdī, *Prairies d'Or*, VIII, 72, dit seulement « dans la seconde moitié de raǧab 278, c'est-à-dire entre le 9 octobre et le 7 novembre 891 ». Masʿūdī dit qu'il mourut devant la forteresse de Kawkab, c'est-à-dire non loin des Pyles Ciliciennes. (Sur cette forteresse, voir plus haut, p. 57). Sur l'événement, voir encore IBN ḪALDŪN, III, 338-339 ; ABŪ'L-MAḤĀSIN, II, 84-85 (2e éd. III, 78) ; FREYTAG, *Selecta ex historia Halebi*, Paris, 1819, p. 26 et n. 162.

par une intrépidité particulière, mais nous ne connaissons presque rien de leurs exploits. Les auteurs musulmans disent que, après ʿAmr b. ʿObeydallāh b. Marwān al-Aqṭaʿ, gouverneur de Malaṭya et ʿAlī b. Yaḥyā al-Armanī, gouverneur de la marche frontière syrienne, chefs militaires célèbres de l'époque de l'empereur Michel III, on ne peut signaler un plus vaillant champion de la lutte contre les Grecs que Yāzmān. Un Grec qui s'était converti à l'islam a raconté au célèbre écrivain Masʿūdī que les Grecs avaient dans quelques-unes de leurs églises le portrait des dix musulmans les plus célèbres par leur énergie, leur vaillance et leurs ruses dans la guerre contre les Chrétiens. L'un d'entre eux était Yāzmān, représenté entouré de ses soldats lui faisant cortège (1).

Après la mort de Yāzmān, qui, comme nous l'avons vu, semble avoir été assez indépendant du gouvernement ṭūlūnide, Tarse retomba sous l'autorité d'un préfet ṭūlūnide, Aḥmed b. Ṭuǧān al-ʿUǧayfī, dont nous avons déjà vu le nom plus haut, et qui fut envoyé par le Ṭūlūnide en novembre 892, en compagnie de Rāǧib, *mawlā* de Muwaffaq, à la suite d'un mouvement populaire des Ṭarsiotes qui se débarrasèrent de Moḥammed b. Mūsā b. Ṭūlūn al-Aʿraǧ, qui avait pris, semble-t-il, la succession de Yāzmān (2). La disparition de Yāzmān n'apporta pas aux Grecs l'allègement souhaité ; les incursions ne cessèrent pas, mais au contraire se répétèrent presque chaque année avec une nouvelle vigueur et une nouvelle opiniâtreté.

Le 20 septembre 893 (5 raǧab 280), au nom de Ḫumārawayh, fils et successeur d'Aḥmed b. Ṭūlūn, gouverneur d'Égypte et de Syrie, arriva à Tarse Aḥmed b. Abbā, et, après lui, Badr al-Ḥammāmī, qui, en compagnie de Aḥmed b. Ṭuǧān, émir de Tarse, firent une expédition en Cilicie occidentale ou Cilicie Trachée et parvinrent jusqu'à Lalassis, localité connue de nous par des monnaies (3).

(1) Masʿūdī, *Prairies d'Or*, VIII, 72-75.

(2) Sur ces événements, voir Ṭabarī, III, 2132.

(3) Ṭab., III, 2138 (I. Aṯīr, VII, 322). Le nom est là al-B. l. q. sūr ou B. l. q. sūn. ʿAynī, f° 737v-738 écrit ce nom al-L.līšūš. Cette graphie permet d'identifier cette localité avec la région de Lalassis qu'il faut placer sur le cours supérieur de l'Ermenek Ṣū (nom déformé de la ville de Germanikopolis, aujourd'hui Ermenek), rivière qui est dans la partie occidentale de la Cilicie. Il se peut que le nom actuel de Lakhlas soit une déformation de Lalassis. Voir Ramsay, 365, 372, 375 ; Tomaschek, *Zur hist. Topographie...*, p. 59 du tiré à part. L'éditeur de Ṭabarī avait suggéré Telmessos, port de Lycie : Ramsay, 18, 58.

L'alliance conclue vers cette époque contre les Arabes entre Léon VI et le roi d'Arménie Sembat I, dont l'accession au trône est de 891 ou 892 et dont le rapprochement avec l'empire byzantin est placé en 893, ne semble pas avoir produit de résultats concrets (1).

Pendant l'été de 894 (2), le Ṭūlūnide Ḫumārawayh envoya à Tarse, à nouveau pour une expédition d'été en territoire byzantin Ṭuǧǧ b. Ǧuff qui, arrivé le 20 août, franchit la frontière et parvint jusqu'à un point appelé T. raion (T. razon) et prit la place de Malawriya (3). En décembre 894 se produisit en Orient un nouveau choc entre les Arabes et les Byzantins. Les hostilités durèrent douze jours et se terminèrent par la complète victoire des Musulmans qui se retirèrent avec un riche butin (4).

Il n'y eut pas d'hostilités l'année suivante, car une trêve fut conclue entre les deux adversaires en vue d'un échange de prisonniers. L'émir ṭūlūnide au nom duquel devait se conclure l'échange, Abū'l-Ǧayš Ḫumārawayh, fut assassiné à Damas à la fin de l'année 282, en décembre 895 (5) et c'est sous son fils Ǧayš b. Ḫumārawayh que l'échange eut lieu (6). Mais il ne se passa pas moins de neuf mois depuis le moment de la conclusion de la trêve avant que ne s'accomplît l'échange des prisonniers. Pour présider à l'échange fut désigné Aḥmed b. Ṭuġān, gouverneur de la province frontière. Pour les informations et les éclaircissements nécessaires

(1) Jean Catholicos, trad. Saint-Martin, 144-145 et 189. Cf. Grousset, *Hist. de l'Arménie*, p. 399 et voir plus haut, p. 116-7.

(2) Au milieu du mois de ǧumādā II 281 (8 août-5 sept. 894) : Ṭab., III, 2140.

(3) Ṭab., III, 2140 (I. Aṯīr, VII, 324). La leçon adoptée par l'éditeur de Tabarī, T.rāyūn, fait penser à Tyriaeon (Ilghin) en Pisidie : voir Ramsay, *passim*, en particulier, pp. 140, 408. Les auteurs arabes ont de nombreuses variantes, Ṭ.rāb.zūn, Ṭ.rābun, Ṭ.wāylūn, Ṭ.rāzūn. Il en est de même pour l'autre place, B.lūdiya, Māwriya, Lwriya, M. kūriya, M. lūziya. Voir 2e partie, pp. 11, 42, 140, 265, 270, 273. Masʿūdī, *Prairies d'Or*, VIII, 146, qui ne donne le nom que de la seconde place, la situe dans le voisinage de Burġuṭ et de Darb ar-Rāḥib. Burġūt, selon Yāqūt, I, 568, serait près d'Amorium. Ibn Ḫurdāḏbeh, 101, 108, 113 met Burġuṭ ou ʿAyn Burġūt, après al-Maskanīn, entre Héraclée et Konya.

(4) Ṭab., III, 2143, au mois de šawwāl 281 (4 déc. 894-1 janv. 895) ; I. Aṯīr, VII, 324. Vasiliev a rapporté inexactement cela à l'année 282.

(5) En ḏū'l-qaʿda 282 (22 déc. 895-20 janv. 896).

(6) Masʿūdī, *Tanbih*, 192 (trad. Carra de Vaux, 259). Cf. Zaky Mohamed Hassan, *Les Tulunides*, Paris, 1933, pp. 107 sq, 134 sq. et Lane-Poole, *The Mohammedan Dynasties*, p. 68, ainsi que *E.I.*, sous Khumārawaih et Ṭūlūnides.

au sujet des prisonniers fut envoyé aux Musulmans au nom de l'empereur byzantin un certain Syméon, et aux Grecs de la part du Ṭūlūnide, Yaḥyā b. ʿAbd al-Bāqī. Le jeudi 16 septembre 896 (1), le plénipotentiaire Aḥmed b. Ṭuġān avertit tous les personnages qui devaient assister à l'échange, et lui-même le jour suivant, vendredi, après la prière dans la mosquée cathédrale de Tarse, partit pour le lieu habituel des échanges sur le fleuve Lāmis, où déjà était établi le camp des Musulmans. Conformément à ses ordres, accompagnèrent Aḥmed b. Ṭuġān, Rāġib *mawlā* de Muwaffaq dont nous avons déjà vu le nom plus haut, ses *mawālī* ainsi que les notables de la ville, les *mawālī*, les chefs militaires et les volontaires dans leurs plus beaux costumes. Le rassemblement de ceux qui devaient participer à l'échange sur le Lāmis continua jusqu'au lundi 20 septembre (2), après quoi commença l'échange lui-même qui dura douze jours. Le total des Musulmans rachetés, hommes, femmes et enfants, s'éleva à 2504 personnes. A la fin de l'échange, le 5 octobre (3), des deux côtés reçurent leur congé l'envoyé byzantin Syméon et l'envoyé arabe Yaḥyā b. ʿAbd al-Bāqī. De retour à Tarse, Aḥmed Ṭuġān prit la mer le même mois, laissant á sa place comme gouverneur de Tarse Damyāna. Aḥmed b. Ṭuġān ne revint pas à Tarse ; quelque temps après il y envoya Yūsuf b. al-Bāġimardī. La situation de Tarse après le départ d'Aḥmed b. Ṭuġān, dont les causes ne sont pas indiquées par Ṭabarī, fut un peu confuse par suite des intrigues de Rāġib qui visait apparemment à soustraire la province frontière à l'autorité ṭūlūnide et à la remettre sous l'autorité du calife. Il s'était querellé avec Damyāna à ce sujet et précédemment avec Aḥmed b. Ṭugān. C'est pour renforcer la position de Damyāna que Aḥmed b. Ṭuġān envoya Yūsuf b. al-Bāġimardī en ṣafar 284 (mars 897). Mais Rāġib eut le dessus et fit arrêter Damyāna et Yūsuf b. al-Bāġimardī et les envoya au calife Muʿtaḍid (4).

(1) Jeudi 4 šaʿbān 283.

(2) Lundi 8 šaʿbān.

(3) Mardi 23 šaʿbān.

(4) Le récit le plus précis est dans Ṭabarī, III, 2153-4 qui cite le rapport officiel d'Aḥmed b. Ṭuġān. Voir aussi Masʿūdī, *Tanbīh*, 192 (trad. 259) qui dit que l'échange se prolongea pendant dix jours et qu'on racheta 2495 ou 3000 Musulmans, hommes et femmes. C'est chez lui le 6e échange, tandis que dans Maqrīzī, *Ḫiṭaṭ*, II, 191-2, c'est le 7e, mais le mois de šawwāl est inexact. Masʿ-

L'arrêt des hostilités en 895-896 et l'échange des prisonniers sont certainement à mettre en rapport avec la situation en Europe à cette époque et la guerre bulgare, en ce qui concerne Byzance. Les dissensions internes à Tarse expliquent aussi pourquoi une trêve a été conclue.

L'empire byzantin se trouvait à ce moment gravement menacé par les Bulgares. Quelques années en effet après l'avènement de Léon VI des événements nouveaux vinrent troubler la paix qui régnait entre Byzance et les Bulgares. Le nouvel empereur ayant en 894 (1), sur les conseils du Basiléopator et Logothète du Drome Stylianos Zaoutzès, affermé à deux Grecs amis de Zaoutzès les droits perçus sur les marchandises bulgares, ces deux personnages eurent ainsi l'occasion de prendre toutes sortes de mesures vexatoires contre les commerçants bulgares, ce qui se produisit particulièrement quand ces deux Grecs transportèrent leur activité à Salonique, loin de la capitale impériale, où il leur était plus facile d'agir à leur guise. La protestation du tsar bulgare Syméon, nayant pas été prise en considération, il ouvrit les hostilités contre Byzance.

Cette guerre a dans l'histoire une importance particulière parce qu'elle a introduit pour la première fois dans les relations internationales des états européens un peuple nouveau, les Magyars.

L'armée de l'empereur, composée de troupes mal préparées, car les meilleurs éléments étaient alors occupés en Orient, fut mise en déroute par Syméon et les deux généraux qui la commandaient furent tués. L'empereur décida alors de demander l'aide des Magyars établis dans les steppes sur le Dniester et il leur envoya en 895 le patrice Nicétas pour leur proposer d'envahir le territoire bulgare. Il leur promit de leur faire traverser le Danube au moyen d'une flotte byzantine. Les chefs magyars, gagnés par les cadeaux de Nicétas, acceptèrent. L'empereur envoya une flotte et en même temps une armée de terre commandée par Nicéphore Phocas qui

ūdī, *Prairies d'Or*, VIII, 177-8 et 224-5 fait aussi mention de cet échange et donne le chiffre de 2495 personnes. I. Aṯīr, VII, 332, indique 2504 personnes. Voir 2e partie, pp. 12, 42, 43, 140, 167, 261, 265, 405. Pour l'affaire de Rāgib, voir Tabarī, III, 2160-2161.

(1) Sur les dates et sur le développement de l'affaire bulgare, voir G. Kolias, *Léon Choerosphactès, magistre, proconsul et patrice*, dans *Texte und Forschungen zur byz.-neugr. Philologie*, nº 31, Athènes, 1939, pp. 22 sq. et Runciman, *A History of the first Bulgarian Empire*, Londres, 1930, p. 144 sq.

avait été précédemment rappelé d'Italie et qui avait succédé à Andréas comme Domestique des Scholes (1). Les Hongrois s'avancèrent en territoire bulgare forçant Syméon à la retraite et ils rencontrèrent aux portes de Preslav Nicéphore Phocas auquel ils vendirent les prisonniers bulgares qu'ils avaient capturés. Mais, à la suite de négociations demandées par Syméon et acceptées par l'empereur dont on connaît les sentiments pacifistes, Syméon put marcher contre les Magyars, les mit en déroute et leur fit repasser le Danube. Là ils trouvèrent que pendant leur absence, les Petchenègues, répondant à l'invitation de Syméon, avaient occupé leur pays, ce qui les força à émigrer et à aller s'établir dans la plaine centrale du Danube. Après avoir battu les Hongrois, Syméon se retourna contre les Byzantins dont l'armée qui s'était retirée à la suite des négociations et qui n'était plus commandée par Nicéphore Phocas destitué et victime d'une intrigue du Basiléopator Stylianos Zaoutzès, subit une complète défaite près de Bulgarophygon à l'est d'Andrinople, en 896. Le commandant de l'armée, Katakalon, s'échappa à grand peine et son second fut tué. Syméon, à la suite de cette victoire, conclut la paix avec Byzance. Bien qu'il fût vainqueur, il accepta de rendre à Byzance 30 forteresses qu'un de ses lieutenants avait prises dans le thème de Dyrrhachium, tandis que Byzance s'engageait à payer aux Bulgares un tribut annuel. La date de cette paix est 897 (2).

(1) La question de savoir à quelle date Nicéphore Phocas, qui fut rappelé d'Italie après l'avènement de Léon VI, revint effectivement, s'il fut ensuite envoyé en Orient pour combattre contre les Arabes et rappelé en Europe pour la guerre bulgare, ou s'il fut directement nommé au commandement de l'armée envoyée contre les Bulgares, est obscure en raison du silence des sources. Selon Kolias et Runciman, c'est d'Orient qu'on le fit venir. Selon H. GRÉGOIRE, *La carrière du premier Nicéphore Phocas*, dans *Mélanges Kyriakidès*, 1953, p. 237, c'est de Calabre qu'il fut rappelé à Constantinople pour être nommé Domestique des Scholes, et envoyé contre les Bulgares, sans être passé en Orient.

(2) Voir KOLIAS, *op. cit.*, 42 ; RUNCIMAN, *op. cit.*, 151. Pour les travaux antérieurs, voir ZLATARSKY, *Istorija blgarskata država...*, Sofia, I (2), 1927, pp. 317-319 ; MARQUART, *Streifzüge*, pp. 519-526 ; DRINOV, *Les Slaves du Sud et Byzance au X^e siècle*, Moscou, 1875, pp. 6-8 ; JIREČEK, *Gesch. der Bulgaren*, Prague, 1876, pp. 163-164 ; HILFERDING, *Istorija Serbov i Bolgar*,, dans *Œuvres complètes*, I, St. Pét., 1868, pp. 86-91. Mais voir plus loin, p. 130 (R. A. NASLEDOVA dans *Deux chroniques byzantines du X^e siècle*, Moscou, 1959, pp. 221-222, pense qu'il n'y eut pas de traité de paix entre Byzance et les Bulgares avant 904 et l'attaque de Thessalonique par les Arabes).

L'une des causes principales qui amena Byzance à solliciter l'aide des Hongrois est qu'elle ne pouvait pas venir à bout seule des Bulgares parce que l'armée byzantine, comme nous l'apprend la *Tactique* de Léon, était occupée par la guerre contre les Arabes (1) et très éloignée des localités qui défendaient l'accès de Constantinople par terre. Il se peut d'autre part que les thèmes de Thrace et de Macédoine soient restés dégarnis de troupes depuis que ces thèmes avaient envoyé des contingents en Italie méridionale dans les dernières années du règne de Basile (2). Les continuelles attaques de Yāzmān et de ses successeurs sur la frontière d'Asie Mineure, dans la première partie du règne de Léon VI, ne permirent pas de rappeler des troupes d'Asie Mineure. C'est la raison pour laquelle Byzance, voyant que la Thrace et par conséquent aussi Constantinople, ne seraient pas en état de résister efficacement à une attaque de Syméon après ses premières victoires, se décida à faire appel aux hordes sauvages des Magyars qui, comme nous l'avons vu, forcèrent Syméon à la retraite et écartèrent, mais pour un temps seulement, le danger de la capitale (3).

(1) Voir un passage très intéressant de la *Tactique* de Léon, MIGNE, *P. G.*, 107, p. 956 (CONST. XVIII, 42) : *συμμάχοις αὐτοῖς* (c.à.d. les Hongrois) *ἐχρησάμεθα, Βουλγάρων τὰς εἰρηνικὰς παραβεβηκότων σπονδάς, καὶ τὰ τῆς Θράκης χωρία καταδραμόντων. Οἷς ἡ δίκη ἐπεξελθοῦσα τῆς εἰς Χριστὸν τὸν Θεὸν παροινίας τῶν ὅλων τὸν βασιλέα τάχος ἔφθασεν ἐπιθεῖναι τὴν τιμωρίαν. Καὶ γὰρ τῶν ἡμετέρων δυνάμεων κατὰ Σαρακηνῶν ἀσχολουμένων Τούρκους ἡ θεία Πρόνοια ἀντὶ Ῥωμαίων κατὰ Βουλγάρων ἐστράτευσε, πλωΐμου στόλου τῆς ἡμῶν βασιλείας τὸν Ἴστρον αὐτοὺς διαπεράσαντός τε καὶ συμμαχήσαντος καὶ τὸν κακῶς κατὰ Χριστιανῶν ὁπλισθέντα Βουλγάρων στρατὸν τρισὶ μάχαις κατὰ κράτος νενικηκότας.* (Turcs = Hongrois). Un discours d'Aréthas (dèmègoria épitrapézios) prononcé devant l'empereur Léon fait également allusion à l'appel aux Hongrois ; voir JENKINS-LAOURDAS-MANGO, *Nine orations of Arethas...*, dans *B. Z.*, 47 (1954), p. 13 avec les sources byzantines indiquées.

(2) Cf. plus haut le chapitre « L'Italie du Sud de 880 à 886 ».

(3) Il y a sur cette guerre bulgaro-magyare une étude spéciale de K. SZABÓ, *A Bolgar-magyar háború DCCCLXXXVIII-ban* (*La guerre bulgaro-magyare de 888-sic-*), dans *Uj Magyar Muzeum*, 1851-2, fasc. IX-X, juin-juillet, pp. 515-532 (trad. en slovène, *Bugarsko-magjarski rat godine* 888, dans *Arkiv za povjestnicu jugoslavensku*, K IX (1868), Zagreb, pp. 35-51 où le traducteur rectifie l'année). Erreurs de date aussi dans HILFERDING, *Œuvres complètes*, I, 88 et DRINOV, *Les Slaves du Sud*, 7. — Vasiliev, dans l'édition russe, plaçait aussi ces événements en 892. Voir L. SZALAY, *Gesch. Ungarns*, I, Pest, 1886, pp. 5-6 ; H. I. GROT, *La Moravie et les Magyars du milieu du IX^e siècle au début*

Sur le danger que les Bulgares firent courir à l'empire, nous avons un témoignage curieux des sources arabes. Au dire de Ṭabarī, les Bulgares que les Arabes appellent Slaves, firent une irruption inopinée en territoire byzantin, évidemment en Thrace, et, ayant ravagé beaucoup de villages, parvinrent jusqu'à Constantinople, de telle sorte que la population grecque fut contrainte de se réfugier dans la capitale dont les portes furent fermées. En vain l'empereur entra-t-il en négociations avec le tsar bulgare, l'exhortant à mettre fin à ces actes inamicaux envers son propres coreligionnaire. Syméon refusa de négocier. Dans des circonstances aussi critiques, l'empereur, ayant donné des armes aux prisonniers musulmans qui se trouvaient entre ses mains et leur ayant promis la liberté, les mit en avant dans la lutte contre les Bulgares qui furent repoussés. Après le départ des Bulgares, l'empereur craignant que les prisonniers musulmans ne tentassent quelque chose contre lui, leur retira leurs armes et les dispersa dans différentes régions de l'empire. Tel est le récit que nous fournissent non seulement les historiens arabes, mais aussi les historiens syriaques (1). Ces chro-

*du X^e^*, St. Pét., 1881, 282-304 ; H. Marczali, *Ungars Geschichtsquellen im Zeitalter der Arpaden*, Berlin, 1882, 137 ; Dümmler, *Gesch. des ostfränkischen Reiches*, 2^e^ éd. III, Leipzig, 1888, 443-4 ; Ed. Sayous, *Les origines et l'époque païenne de l'hist. des Hongrois*, Paris, 1874, 20-21 ; Id., *Hist. générale des Hongrois*, 2^e^ éd. Budapest, 1900, p. 7 ; Macartney, *The Magyars in the ninth century*, Cambridge, 1930, 113, 128, 177-188 et voir plus loin (dans cet ouvrage, les dates sont correctement données). Voir aussi B. Homan, *Gesch. des ungarischen Mittelalters*, Berlin, 1940, p. 100 ; G. Kolias, *Léon Choerosphactès...*, Athènes, 1939, 24-34 ; H. Schönebaum, *Die Kenntnis der byz. Geschichtsschreiber von der ältesten Geschichte Ungarns vor der Landnahme*, Berlin, 1922 (Ungarische Bibliothek, I), p. 27 sq. Autres travaux signalés dans R. J. H. Jenkins et autres, *De adm. Imp.*, dans *Commentary*, Londres, 1962, p. 150, et sur les relations entre Byzance et les Hongrois, F. Dölger, *Ungarn und Byzanz in der byz. Reichspolitik*, dans *Archivum Europae Centro-orientalis*, 8 (1942), 315-342 ; G. J. Bratianu, *Byzance et la Hongrie*, dans *Revue du Sud-Est européen*, 22 (1945), 147 et suiv.

(1) Ṭabarī, III, 2152-3 ; Ibn al-Aṯīr, VII, 331-2 ; ʿAynī, II, f° 742. Cf. 2^e^ partie, pp. 11-12, 140, 265. Gregorii Abulpharagii *Chronicum syriacum*, éd. Bruns et Kirsch, Lipsiae, 1789, I, 178-9 ; Abulfarajii *Historia compendiosa dynastiarum*, éd. Pocockius, Oxoniae, 1663, p. 277 et traduction p. 181 : Abū'l-Farağ, *Ta'riḫ ad-duwal*, éd. Salhani, Beyrouth, 1890, p. 262 ; Bar Hebraeus (Abū'l-Farağ), *Chronography*, trad. Budge, Oxford, 1932, pp. 151-152. Abū'l-Farağ rapporte inexactement cet épisode au début du règne de Constantin Porphyrogénète. Il ajoute que les Byzantins ont pu se servir des

niques ne font aucune mention d'un appel de Byzance aux Magyars, ce qui ne doit pas nous surprendre, car de semblables rapports de Byzance avec un peuple du Nord ont pu facilement ne pas parvenir à la connaissance des historiens arabes. Toujours est-il que ces derniers rapportent exactement l'expédition du tsar bulgare Syméon à l'année 896 (283/19 février 896-7 février 897).

A quel moment faut-il placer l'épisode des prisonniers arabes? Selon Marquart, la situation décrite par Ṭabarī se place après le désastre de Bulgarophygon, car la prise de Qurra par les Arabes en 284/897 (Ṭabarī) est mise par les chroniqueurs byzantins immédiatement après Bulgarophygon. Il est normal de penser que c'est dans une situation quasi désespérée que Léon VI a fait appel aux prisonniers arabes, quand il craignit que Syméon, après sa victoire, ne se contentât pas de ravager la Thrace, mais arrivât devant Constantinople. Il est probable que Syméon ne vint pas jusqu'aux portes de la capitale : les négociations recommencèrent et aboutirent à la paix de 897. Cela amena la démobilisation des prisonniers arabes. Mais les informations recueillies par l'émir de Tarse ont pu faire état d'une menace directe sur la capitale, même si les engagements dont parle Ṭabarī ont eu lieu assez loin de Constantinople. Nous ne pouvons savoir d'ailleurs dans quelle mesure les prisonniers arabes ont été effectivement engagés (1).

Arabes dans une guerre contre les Slaves (Bulgares), mais qu'ils n'auraient pu le faire dans une guerre contre les Musulmans. Selon le même auteur, ces informations viennent de Mār Michael : il s'agit évidemment de Michel le Syrien. Mais dans celui-ci, trad. CHABOT, III, 118, si l'affaire est rapportée comme dans Abū'l-Faraǧ au règne de Constantin, il n'y est pas question de l'armement des Arabes. Il est à noter que MICHEL, III, 37 et ABŪ'L-FARAǦ, *Chronography*, 129 et *Chronicon syriacum*, 150, racontent un épisode semblable à l'époque de l'empereur Michel qui arma les prisonniers arabes contre Thomas le Slave ; cf. VASILIEV, *Byz. et les Arabes*, I, p. 47, 335.

(1) Les *Annales de Fulda* (*Annales Fuldenses*, Pertz, I, p. 412) rapportent l'attaque des Bulgares contre Byzance, l'appel aux Hongrois et la victoire de Syméon sur ces derniers sous 896. Selon ce récit, les Bulgares seraient arrivés aux portes de Constantinople (*Bulgari ... omnem regionem illorum* (c.à.d. des Grecs) *usque portam Constantinopolitam devastando insecuntur*). Voir tout le passage cité par MARQUART, *Streifzüge*, p. 520. Ce dernier montre que les événements étaient déjà connus en Bavière en 895 et qu'ils furent l'objet d'un récit plus détaillé en 896. Si l'on s'en rapportait à cette source, ce serait donc avant Bulgarophygon que les Bulgares seraient arrivés aux portes de la capitale. Il est à noter que cette source ignore l'épisode des prisonniers arabes. — Voir sur

La paix avec les Bulgares, bien qu'elle n'ait pas été exactement observée par Syméon, se prolongea pendant environ dix-sept ans.

cette guerre R. ABICHT, *Der Angriff der Bulgaren auf Constantinopel im Jahre 896 n. Chr.*, dans *Archiv für slavische Philol.*, XVII, 1895, pp. 477-482, et les ouvrages indiqués plus haut. — L'histoire de l'intervention des prisonniers arabes a été mise en doute par RUNCIMAN, *op. cit.*, pp. 148-149, qui reproche à DVORNIK, *Les Slaves, Byzance et Rome*, Paris, 1926, p. 305, d'y avoir ajouté foi et suivi MARQUART, *Streifzüge*, 519-526. KOLIAS, *op. cit.*, pp. 43-46, met également cela en doute. Il se fonde sur le fait que Syméon, à cette époque, n'a pas menacé Constantinople, selon les sources byzantines, et dit qu'il y a eu confusion avec l'épisode de 913 où, effectivement, Syméon mit le siège devant la ville. La confusion est possible, mais il n'est pas question, à cette dernière date, de l'emploi de prisonniers musulmans. Selon Runciman, l'affaire de l'armement des prisonniers se réduit à ceci : « ... at most the Emperor may have provided arms for the duration of the emergency to the settlements of Asiatics in Thrace ». Mais qu'entend-il par « Asiatics » ? MACARTNEY, *op. cit.*, p. 186, pense que c'est à des Magyars païens que l'empereur aurait fait appel. Mais les textes de Ṭabarī et d'Abū'l-Faraǧ sont formels, le premier spécifie qu'il s'agit de Musulmans (ceux des Musulmans qui étaient chez lui), et s'il ne dit pas qu'il s'agit de prisonniers, on peut inférer du fait que l'empereur leur donne des armes et leur demande de combattre que ce sont bien des prisonniers de guerre musulmans ; d'ailleurs Abū'l-Faraǧ dit expressément « prisonniers ». — Les ouvrages de droit musulmans prévoient le cas où des Musulmans résidant dans un pays étranger sont autorisés à prendre les armes et à se joindre aux forces du gouvernement local, car, en principe, un Musulman ne doit combattre que « *ʿalā waǧh iʿlā' kalimat Allāh wa iʿzāz ad-dīn* », c'est-à-dire pour l'exaltation de la parole d'Allāh et le triomphe de la religion. Mais ils peuvent combattre dans le cas de légitime défense et dans le cas où ils peuvent craindre que les ennemis de l'état dans lequel ils se trouvent ne respecteraient pas la neutralité des Musulmans résidants. Ces principes ne visent que les Musulmans libres et non les prisonniers de guerre. Il est donc probable que les prisonniers musulmans n'ont prêté leur concours aux Byzantins que s'ils ont d'abord obtenu le statut de résidants libres ou la promesse formelle d'être libérés, ce qui est impliqué dans le texte de Ṭabarī. On a pu leur représenter que l'ennemi contre lequel on les invitait à combattre ne respectait pas les droits des Musulmans, ou peut-être même qu'il était païen. Il est à noter d'autre part que les Musulmans sont habilités à prendre les armes pour protéger femmes et enfants sujets de l'état musulman quand ils sont capturés par l'état dans le territoire duquel ils se trouvent et amenés dans ce territoire, mais ils doivent auparavant renoncer à la protection dont ils jouissent de la part du gouverneur local. Voir les textes de Saraḫsī, *al-Mabsūṭ*, dans Hamidullāh, *Muslim Conduct of State*, LAHORE, 1945, pp. 104 sq, 114 sq. — Une illustration d'un cas où les Musulmans résidant à l'étranger sont autorisés à prendre les armes nous est fourni par l'épisode de 1204, à Constantinople. Les Musulmans qui y résidaient, leur mosquée ayant été attaquée par les Francs, s'armèrent et se défendirent vigoureusement aidés par les « Romains » : Nicétas Choniatès, *Historia*, éd. de BONN, p. 731 (cf. *Rec. Hist. Croisades*, dans *Hist. Grecs*, I, p. 367).

Elle était nécessaire à Byzance aussi bien qu'à Syméon. La première a pu de ce fait apporter plus d'attention aux Arabes, pour le second, la paix lui était indispensable pour faire reprendre haleine à un pays jeune, fatigué par une guerre rude, bien que victorieuse. La paix lui était nécessaire aussi pour le développement intérieur et la consolidation de son empire qui occupait déjà une grande partie de la péninsule balkanique, mais qui désormais se trouvait coupé de l'Europe de l'ouest par les Hongrois (1). Ces relations pacifiques durèrent jusqu'à la mort de Léon VI ; elles furent rompues de façon brutale par son successeur Alexandre (2). C'est à l'époque de Léon VI que la Croatie rejeta la dépendance dans laquelle elle se trouvait vis-à-vis de Byzance et acquit une solide position d'indépendance qui s'affermit particulièrement dans le premier quart du x^e^ siècle (3). Quant aux Serbes et aux Slaves de la Dalmatie du Sud, qui s'étaient soumis vers 870 à l'autorité de Byzance, ils furent au commencement du x^e^ siècle soumis à celle des Bulgares (4).

Si en Europe les hostilités cessèrent, il n'en fut pas de même en Orient. Car, après la trêve de l'échange, la frontière byzantine fut à nouveau inquiétée. Dès août 897, un de ceux qui avaient participé à l'échange, Rāǧib, *mawlā* de Muwaffaq, et Ibn Kallūb, firent une expédition en Cappadoce et s'emparèrent de la forteresse de Qurra (5). Les succès des Musulmans sur terre alternèrent avec des succès sur mer. Le 25 août 898 (6), parvint au calife la nouvelle d'une grande victoire maritime des Arabes. L'enuuque Rāǧib rencontra pendant l'été de cette année-là ,vraisemblablement en août, la flotte grecque qui gardait les côtes d'Asie Mineure. Les Grecs, dans la bataille, perdirent beaucoup de vaisseaux et de monde. Les vaisseaux capturés furent incendiés et trois mille prisonniers grecs

(1) Voir DRINOV, *op. cit.*, pp. 8-9 ; JIREČEK, *op. cit.*, p. 164 ; ZLATARSKY, *op. cit.*, I (2), 323 sq ; RUNCIMAN, p. 148 sq.

(2) DRINOV, 10 ; JIREČEK, 166 ; ZLATARSKY, I (2), 357 sq.

(3) DRINOV, 44 ; RUNCIMAN, 175-176.

(4) DRINOV, 50 ; ZLATARSKY, 324-325 ; RUNCIMAN, 175.

(5) ṬABARĪ, III, 2178, en raǧab (4 août-2 sept. 897) ; I. AṮĪR, VII, 336. Les chroniques byzantines font mention de la prise de Qurra : CONT. HAMARTOLE, p. 775 (SYM. MAG., 702) : *καὶ παρελήφθη τὸ κάστρον τὸ Κόρον ἐν Καππαδοκίᾳ ὑπὸ τῶν Ἀγαρηνῶν*. CONT. THÉOPH., 360. Sur cette place, voir VASILIEV, *Byz. et les Arabes*, I, p. 101, n. 3.

(6) Le 3 ša'bān 285.

furent décapités sur l'ordre de Rāġib. Par suite de la défaite de la flotte, toute une série de forteresses, apparemment maritimes, se rendirent aux Arabes. Après cette victoire, Rāġib revint à Tarse avec ses navires sans grandes pertes (1). Cet échec maritime des Grecs eut une grande importance, car il fut cause de l'affaiblissement de la flotte byzantine qui protégeait les côtes byzantines et facilita les succès ultérieurs des Musulmans sur mer, notamment dans les années 902-904.

Vers cette époque, Tarse et la marche frontière passèrent à nouveau sous l'autorité du calife. Nous avons vu plus haut que Rāġib, en mars 897, avait fait arrêter les émirs qui avaient pris la succession de Yāzmān à Ṭarse et les avait expédiés au calife. Ainsi, l'autorité du Ṭūlūnide était battue en brèche. Le mois suivant (rabīʿ I 284/ avril 897), sans doute sur l'initiative du même Rāġib, une délégation des gens de Tarse vint à Bagdad pour demander au calife de leur donner un gouverneur, car, disaient-ils, « le pays n'a pas de gouverneur » (officiel). Le Ṭūlūnide dont ils dépendaient s'était, selon leurs dires, mal conduit à leur égard, et ils avaient expulsé son préfet (il s'agit sans doute de Yūsuf b. al-Bāġimardī et de Damyāna), et fait savoir à Ibn Ṭūlūn qu'ils refusaient de recevoir un autre officier ṭūlūnide, se déclarant prêts à s'opposer à lui par les armes. Le Tūlūnide n'avait pas insisté. C'est à la suite de cela que l'année suivante, en rabīʿ I 285 (avril 898) les Tarsiotes reçurent en la personne d'un nommé Ibn al-Iḫšād un émir venu de Bagdad avec la délégation dont nous avons parlé. Et ainsi la province frontière dépendit directement du calife. En même temps, celui-ci envoyait un fonctionnaire chargé d'une mission de réforme et de la direction de la poste pour toute la Ǧazīra et les marches frontières syrienne et mésopotamienne (2).

Ces événements n'avaient pas empêché les troupes de la province frontière de faire l'expédition habituelle en 897, puisque cette année-là Rāġib entra en Cappadoce et prit Qurra et que la marine de Tarse sous le même Rāġib remporta un grand succès en 898. Le nouveau gouverneur, Ibn al-Iḫšād, ne tarda pas également à conduire une expédition. A la fin de décembre 898 ou dans la première

(1) Ṭab., III, 2185 ; I. Aṯīr, VII, 339 ; Abū'l-Maḥāsin, II, 123 (III, 116) ; I. Ḫaldūn, III, 354 ; ʿAynī, II, f° 745 ; Bar Hebraeus, *Chronicon syr.*, 181, *Chronography*, 153.

(2) Ṭabarī, III, 2163, 2184.

quinzaine de 899 (dū'l-qa'da 285), il partit de Tarse, entra en Cilicie occidentale et atteignit Salandū qui lui ouvrit ses portes. Il revint à Tarse en l'année 286, au début de 899 (1).

Nous voyons donc que, avant le début de l'année 900, Byzance subit toute une série d'échecs sur la frontière orientale, principalement en Cilicie, tandis que la victoire navale de Rāgib en 898 porta un coup sensible à la flotte provinciale byzantine.

En ce qui concerne l'Italie, nous avons vu plus haut les succès remportés dans les dernières années de Basile I par Nicéphore Phocas et comment ce dernier fut rappelé et prit le commandement de l'armée qui devait opérer contre les Bulgares à titre de Domestique des Scholes.

En Sicile, la situation ne fut pas satisfaisante pour l'empereur dans la première moitié de son règne. Chaque année elle devenait de plus en plus désespérée. Léon VI ne pensait déjà plus à reconquérir l'île ; il ne faisait que se défendre et, à la première occasion, il essaya de conclure une trêve. Là, comme en Orient, les Musulmans ne purent porter des coups décisifs à Byzance en raison de leurs désordres intérieurs.

En 888 la flotte impériale arriva de Constantinople à Regium et, passant le détroit de Messine, elle se rencontra avec des vaisseaux musulmans prêts à la lutte devant la ville de Mylae (aujourd'hui Milazzo), sur la côte de la Mer Tyrrhénienne à l'angle nord-est de la Sicile. La bataille fut un désastre pour les Chrétiens ; ils perdirent 7.000 hommes tués et environ 5.000 se noyèrent. A l'annonce de cette défaite, les habitants de Regium et d'autres villes de la côte s'enfuirent. Les Musulmans, poursuivant la flotte défaite, arrivèrent jusqu'aux côtes de Calabre, ravagèrent le littoral et ensuite rentrèrent à Palerme (2). Une tradition rapporte que les

(1) Ṭabarī, III, 2186 ; I. Aṯīr, VII, 340, qui donne par erreur Iskandarūn au lieu de Salandū.

(2) *Bayān*, éd. Dozy, 114, Amari, *Vers.*, II, 18 (sous 275/16 mai 888-5 mai 889 ; *Cronaca di Cambridge* éd. Cozza-Luzi, p. 34 (7e ind. commençant en sept. 888), Amari, *Vers.*, I, 279. Erchemperti *Hist. Langobard.*, Pertz, III, 263-4, ch. 81. Erchempert dit que la bataille eut lieu dans le détroit entre Messine et Regium et donne la date exacte : Acta sunt haec in arto spatio maris, quod dirimit Regium a Sicilia, qui locus olim tellus erat, sed moderno tempore a Phari aequore occupatus est. Haec itaque gesta sunt anno Domini 888 mense Octobris (p. 264). La bataille de Milazzo est mentionnée par Ibn al-Abbār, *al-Ḥulla as-Siyarā'*, voir Amari, *testo*, p. 328, *Vers.*, I, 528. Sur cet ouvrage du xiiie

ascètes italiens Elie le Jeune, Elie Spéléote et Arsenius, pressentant l'attaque musulmane de Regium, quittèrent l'Italie et pour un temps s'établirent en Grèce, à Patras (1).

Peu après la défaite de Milazzo fut envoyé d'Afrique comme gouverneur de Sicile et de Calabre Muǧbar b. Ibrāhīm b. Sufyān, issu d'une maison parente aux Aġlabides, qui avait acquis en Afrique une immense gloire par sa vaillance et par son talent de chanteur. Mais il fut victime de la malchance : sur le chemin de Sicile en Calabre le nouveau gouverneur fut fait prisonnier par les Grecs et emmené à Constantinople, où il mourut. De sa captivité, il écrivit une longue poésie (*qaṣīda*) qui, ayant été envoyée à Kairouan en Afrique, devint très populaire à l'époque des Aġlabides (2).

En 889, le gouverneur de Sicile Sawāda b. Moḥammed marcha contre Taormine et l'assiégea, mais sans succès (3). A cette époque, en Sicile même, apparemment, se produisirent des dissensions

siècle, voir DOZY, *Notices sur quelques manuscrits arabes*, Leyde, 1847-1851, pp. 29-30. Cf. M. J. MÜLLER, *Beiträge zur Gesch. der westlichen Araber*, I, Munich, 1866, p. 161, avec additions et rectifications à Dozy, sur la base d'un manuscrit de l'Escorial, et AMARI, *Storia...*, I, 425-6 (2e éd. 569). Voir aussi GAY, *L'Italie...*, p. 146.

(1) *Vita di Sant'Elia il Giovane*, p. 56, n° 38 : *Προγνοὺς δὲ ὁ ὅσιος τὴν ἐν Ῥηγίῳ τῶν Ἀγαρηνῶν ἔφοδον, καταλιπὼν τὸ ἐν Σαλίναις ἡσυχαστήριον ... ἀνέπλευσε σὺν τῷ μαθητῇ πρὸς τὰς Πάτρας . ... Ἐκεῖ τοίνυν ἡσυχάζων ... καὶ τὴν ἀπὸ τοῦ Ῥηγίου τῶν πολεμίων ἀναχώρησιν προεδήλωσε. Διὰ τοῦτο καὶ ταχεῖαν τὴν ὑποστροφὴν ἐποιεῖτο.* (*Vita S. Eliae Junioris*, dans *Acta Sanctorum*, Aug. III, 498, § 35). *Vita S. Eliae Spelaeotae*, dans *Acta Sanctorum*, Sept. III, p. 856, § 20. Cf. plus haut, p. 96 et G. CAN. MINASI, *Lo speleota...*, pp. 170-171 ; DA COSTA-LOUILLET, *Saints de Sicile...*, dans *Byz.*, 29-30 (1960, p. 115.

(2) Ibn al-Abbār, AMARI, *Testo*, pp. 328-9, *Vers* ., I, 528-9. Voir A. CONDE, *Historia de la dominacion de los Arabes en Espana*, II, Barcelone, 1844, ch. 75, pp. 35-37 (source non indiquée) ; AMARI, *Storia...*, I, 426-8 (2e éd. 569-571). Il est difficile de dire si le chef de la flotte grecque dans cette affaire était Michel *ὁ τοῦ νηΐτου στόλου ἄρχων* à qui Saint Elie le Jeune avait prédit la victoire : voir pp. 64-67, § 43 : *καὶ αὐτὸς πρὸς Θεὸν ἔχε τὸ ὅμμα καὶ τὸν νοῦν, καὶ ὄψει νικωμένους τοὺς ἐχθρούς.* — Et plus loin : *νεύσει Θεοῦ τοῦ ἀπολλύντος τὰς βουλὰς τῶν ἀσεβῶν, ἡττήθησαν οἱ πολέμιοι καὶ διώλοντο ὡς καὶ πολλὴν τῆς τῶν Ῥηγιωτῶν αἰχμαλωσίας ἀνακληθῆναι.* — Cf. AMARI, *Storia...*, I, 428 (2e éd. 571). Ce Michel fut ensuite stratège de Calabre, *Vita*, p. 100, § 64 et est peut-être à identifier avec Michel Charaktos que nous retrouverons plus loin. Voir DA COSTA-LOUILLET, *Saints de Sicile...*, p. 104.

(3) *Bayān*, 115, AMARI, *Vers.*, II, 18 (sous 276/6 mai 889-24 avril 890. Voir 2e partie, p. 216.

entre les Arabes établis là depuis lontemps et les renforts arrivés depuis peu. En mars 890, un des chefs africains aṭ-Ṭāwulī fut tué ; la révolte en Sicile était dirigée vraisemblablement contre l'émir d'Ifrîqiya lui-même (1). Le gouverneur de Sicile en 891 et 892 fut Moḥammed b. al-Faḍl (2). Les rencontres entre Grecs et Musulmans cessèrent pour un temps ; tout au moins, il n'en est pas fait mention dans les sources. Au contraire, à la fin de 895 et au début de 896, fut conclue au nom du gouverneur de Sicile Abū ʿAlī, entre les Grecs et les Musulmans, une trêve de quarante mois aux conditions suivantes : les Grecs livreraient 1.000 prisonniers musulmans, et recevraient à leur tour tous les trois mois des otages musulmans, une fois des Arabes, une autre fois des Berbères (3).

Le consentement des Musulmans à conclure la paix avec les Chrétiens précisément à cette époque est parfaitement compréhensible en raison des dissensions entre Siciliens et Aġlabites africains. L'Aġlabite Abū Isḥāq Ibrāhīm II (875-902), par une cruauté inouïe même dans les sources orientales, ameuta contre lui non seulement beaucoup de tribus africaines, mais encore la Sicile, qui se révolta contre le tyran. La révolte fut écrasée ; mais l'homme en-

(1) *Cronaca di Cambridge*, éd. Cozza-Luzi, p. 36 ; cod. Par. p. 105 (8e ind. commençant en sept. 889) ; Amari, *Vers.*, I, 280. Le mois de mars tombe en 890. 2e partie, 101.

(2) *Bayān*, sous 278 et 279, Amari, *Vers.*, II, 19. Les sources pour cette année ne parlent pas de rencontres avec les Grecs, mais la remarque d'Ibn ʿIḍārī que Moḥammed b. al-Faḍl entra à Palerme le 2 ṣafar 279 (4 mai 892) fait penser qu'il y eut une expédition, sans quoi il n'y aurait pas eu besoin de marquer de façon précise une simple entrée à Palerme. Voir Amari, *Storia...*, I, 429 (2e éd. 572).

(3) *Cronaca di Cambridge*, p. 36 (14e ind. qui finit en sept. 896), Amari, *Vers.*, I, p. 280 (année 6404/895-6). Voir 2e partie, p. 101. *Bayān*, 123, Amari, *Vers.*, II, 19 (sous 282/2 mars 895-18 févr. 896, voir 2e partie, p. 216. C'est pourquoi, pour l'échange, il reste l'époque allant du 1 sept. 895 au 17 févr. 896. C'est presque certainement de cet échange que fait mention Jean Diacre de Naples, quand il raconte les événements ultérieurs de 901 et 902 dans *Acta translationis Sancti Severini* auctore Iohanne Diacono : (le gouverneur d'Afrique envoya à Palerme et Regium une grande armée), ut propter foedus, quod cum Panormitanis inierant, Graecorum urbes fortiter expugnaret : *Acta Sanctorum*, Jan. I, p. 734 (editio novissima). Voir Capasso, *Monumenta ad Neapolitani ducatus historiam pertinentis*, t. I, Naples, 1881, p. 291. Cf. aussi Muratori, *Scriptores rerum italic.*, I, Pars II, p. 269, et Gay, *L'Italie méridionale...*, p. 156. — Sur la Translatio S. Severini, voir plus loin.

voyé comme gouverneur en Sicile, Abū Mālik b. ʿOmar b. ʿAbdallāh, ne fut qu'une assez faible personnalité. Les troubles ne cessèrent pas. Alors, en 900, Ibrāhīm fit partir pour la Sicile avec une grande flotte son fils Abū'l-ʿAbbās ʿAbdallāh qui écrasa avec une cruauté incroyable la révolte des Arabes de Sicile mécontents. Après la chute de Palerme en septembre 900, une énorme quantité de citadins avec femmes et enfants cherchèrent refuge à Taormine qui était encore entre les mains des Byzantins. Le chef de la révolte, Rikmawayh, et les autres participants les plus actifs se dirigèrent les uns vers Constantinople, les autres vers d'autres pays chrétiens où la main d'Ibrāhīm ne pouvait les atteindre (1).

2. Les affaires d'Orient en 900-901.

Nos sources ne nous donnent aucune information sur des opérations qui auraient eu lieu en 899. Cependant il semble qu'il y eut cette année-là une expédition de l'émir de Tarse Ibn al-Iḫšād, au cours de laquelle il trouva la mort. Ṭabarī y fait allusion sous l'année suivante quand il dit qu'Ibn al-Iḫšād eut pour successeur Abū Ṯābit qu'il avait désigné pour le remplacer pendant l'incursion dans laquelle il fut tué (2).

En 900, Abū Ṯābit eut à faire face à une offensive byzantine qui arriva jusqu'à Bāb Qalamiyya, la porte maritime de Tarse (3). Abū Ṯābit marcha contre les Grecs et en poursuivant l'ennemi parvint au Nahr ar-Rayḥān, mais dans la bataille qui s'engagea, ses troupes subirent une lourde défaite et lui-même fut fait prisonnier. Il fut emmené à Konya et de là à Constantinople. Nous ne savons par quelle route étaient venus les Grecs ni par quelle route ils se retirèrent. Il ne semble pas en tout cas qu'ils soient rentrés par la

(1) Voir Amari, *Storia*, II, pp. 62-69 (2e éd. 81-89) ; A. Müller, *Der Islam im Morgen- und Abendland*, I, 552-3 ; E. Mercier, *Hist. de l'Afr. sept.*, I, Paris, 1888, p. 289 sq et 297. Voir aussi *Cronaca di Cambridge*, p. 36, Amari, *Vers.*, I, 280 ; I. Aṯīr, VII, 349-350, Amari, *Vers.*, I, 400-401. Voir 2e partie, pp. 101-102 et 141-143). Iohannis Diaconi *Acta translationis S. Severini. Acta Sanct.* Jan. I, p. 734 (ed. novissima) ; Capasso, I, 291. Cf. Gay, *L'Italie mérid.*, 156 ; Vonderheyden, *La Berbérie orientale sous la dynastie des Benoû' l-Aɣlab*, Paris, 1927, p. 278-9.

(2) Ṭabarī, III, 2193.

(3) Voir plus haut, p. 102.

voie ordinaire des Pyles Ciliciennes, car Ṭabarī nous dit que, à la même époque, un autre émir, Ibn Kallūb, était en expédition dans les Pyles Ciliciennes (Darb as-Salāma). Le Nahr ar-Rayḥān qu'Ibn al-Aṯīr appelle Nahr ar-Raġān n'est pas connu non plus. Sous la même année est relatée aussi une incursion de Nuġayl, autre émir de la marche frontière, qui rentra à Tarse sans avoir obtenu de résultats bien déterminés, de même qu'Ibn Kallūb.

A son retour à Tarse, Ibn Kallūb, qui semble avoir eu une certaine autorité, convoqua les anciens de la place pour pourvoir au remplacement d'Abū Ṯābit. L'assemblée choisit ʿAlī b. al-Aʿrabī, mais le fils d'Abū Ṯābit prétendit que son père l'avait désigné comme son successeur et voulut s'opposer à la décision de l'assemblée par la force des armes. Finalement il accepta la médiation d'Ibn Kallūb et renonça à son projet. Cette élection eut lieu en avril-mai 900, au moment où Nuġayl faisait son expédition (1).

Dans la première édition, Vasiliev avait combiné avec l'exposé de Ṭabarī que nous venons de donner, les informations sur l'activité guerrière de Nicéphore Phocas l'ancien que l'on connaissait par des sources byzantines, mais qui n'étaient pas datées, et que, à la suite de H. Grégoire, nous avons rapportées à une époque antérieure d'environ vingt ans (2). Les récits que l'on trouve dans la *Tactique* de Léon le Sage et dans le *De Velitatione Bellica* de l'empereur Nicéphore Phocas, sur ces heureuses opérations de Nicéphore Phocas l'ancien en Cilicie, et que nous avons signalés plus haut, étaient à placer en 900 d'après Vasiliev, qui a été suivi par d'autres historiens (3). L'attribution de cette date à ces campagnes s'appuie sur une tradition d'après laquelle Nicéphore Phocas, après avoir été relevé de son commandement en Bulgarie, comme nous l'avons vu, et remplacé comme Domestique des Scholes par Katakalon qui devait subir la défaite de Bulgarophygon, fut longtemps en disponibilité, puis nommé stratège des Thracésiens et mourut

(1) Ṭabarī, *loc. cit.*

(2) Voir plus haut, p. 85, où nous avons donné les textes.

(3) Ainsi Honigmann, *Ostgrenze*, 82-84 ; G. Kolias, *Léon Choerosphactès*, p. 31 ; Bréhier, *Vie et Mort de Byzance*, 149 ; Jenkins, *Nine Orations of Arethas*, dans *B. Z.*, 47 (1954), p. 15. Ostrogorsky, *Hist. of the Byz. State*, 228, ne se prononce pas sur la date des opérations de Nicéphore Phocas en Cilicie et signale seulement l'erreur faite par Vasiliev qui considérait que Nicéphore Phocas avait été rappelé d'Italie vers 900.

à un âge avancé, laissant deux fils dont l'un Bardas devait être le père du célèbre empereur Nicéphore Phocas. Cette tradition vante, sans précision aucune, les exploits de Nicéphore Phocas contre les Arabes et autres peuples (1). A cette tradition s'oppose celle du Continuateur de Georges le Moine (le Logothète) selon laquelle Nicéphore Phocas mourut peu après la perte de son commandement bulgare : c'est sa mort, qui aurait encouragé Syméon à rompre la paix (2). Si comme le veut H. Grégoire, on doit davantage se fier au Logothète qu'au Continuateur de Théophane, il faut admettre qu'il est impossible que des opérations en Cilicie en 900 et 901 puissent être attribuées à Nicéphore Phocas.

Dans l'exposé de Vasiliev, c'est Nicéphore Phocas qui, en 900, conduisit les opérations byzantines de la manière que nous avons indiquée plus haut (3) et ce sont ses troupes qui ont défait et capturé Abū Ṯābit. L'armée arabe qui, ayant levé le siège de Mistheia, revenait avec l'intention de couper la retraite à Nicéphore Phocas et qui le manqua parce qu'il passait par une autre route que celle par laquelle il était venu, était celle que commandait Ibn Kallūb. Mais il est difficile d'identifier les faits rapportés par la *Tactique* de Léon, qui ne donne pas d'autre nom arabe que celui de l'énigmatique Apoulfer, à ceux que Ṭabarī raconte sous l'année 900. Selon Léon, Nicéphore venu par la route du Maurianon s'en retourna par celle du Karydion, qui, comme nous l'avons vu, est celle des Pyles Ciliciennes mêmes ; si, à ce moment-là, Ibn Kallūb était dans les Pyles Ciliciennes (Darb as-Salāma), il aurait forcé-

(1) THÉOPH. CONT., 359-360 : *πολλὰς δὲ καὶ γενναίας ἀνδραγαθίας διὰ πάσης αὐτοῦ ἐν τοῖς πολέμοις καταπραξάμενος βιοτῆς, καὶ πολλὰ κατὰ τῶν Ἀγαρηνῶν καὶ τῶν ἄλλων ἐθνῶν στησάμενος τρόπαια, τελευτᾷ τὸν βίον ἐν γήρᾳ καλῷ.* (CEDR., II, 256). On remarquera que ce passage se rapporte à la vie entière de Nicéphore et non à la période spéciale pendant laquelle il aurait été stratège des Thracésiens. Cette tradition se trouve aussi dans un texte cité dans l'apparat critique de l'éd. MURALT du Continuateur de Georges Moine et repris dans l'éd. de la *P. G.*, t. 110 (voir H. GRÉGOIRE, *La carrière du premier Nicéphore Phocas*, p. 252 : roman inventé pour assurer une « survie » de Nicéphore Phocas). — GAY, 136, pense aussi qu'il fut nommé stratège des Thracésiens.

(2) CONT. de Georges MOINE, p. 855 ; Leo GRAMMATICUS, p. 269 (dans les mêmes termes). Cette tradition est implicitement acceptée par MARKWART, *Streifzüge*, p. 526. KOLIAS, *loc. cit.*, la signale, mais la rejette.

(3) Voir plus haut, p. 85.

ment rencontré Nicéphore. Or celui-ci a échappé à l'adversaire. Il s'agit donc d'événements différents.

Quoi qu'il en soit, les circonstances furent alors dans une certaine mesure favorables aux Grecs, car cette même année 900 faillit être une catastrophe pour Tarse. Un des représentants de la dynsatie des Sāğides qui, à cette époque était devenue puissante en Aḏarbayğān, Moḥammed Afšīn (889-901), avait pris des dispositions pour aider son *mawlā*, l'eunuque Waṣīf, à s'emparer des territoires des Ṭūlūnides, évidemment pour son propre compte. Waṣīf prétextant un dissentiment avec Afšīn, feignit de demander au calife de lui confier le commandement de la région des frontières byzantines et de la flotte ancrée à Tarse. Mais les envoyés de Waṣīf au calife interrogés et mis à la question furent forcés d'avouer la machination de leur maître. Muʿtaḍid, au lieu d'accorder un diplôme de nomination au gouvernement de la marche frontière, se mit à la poursuite de Waṣīf qui était déjà en route pour la Cilicie, où peut-être devait venir le rejoindre Afšīn afin de tenter de s'emparer de l'Égypte. Ayant appris que Waṣīf était dans la région d'ʿAyn Zarba et, se sentant traqué, cherchait à gagner le territoire byzantin, le calife envoya contre lui des troupes qui, après une bataille, le capturèrent le 14 novembre 900. Muʿtaḍid, après la capture de Waṣīf, resta deux jours à ʿAyn Zarba, puis vint à Masṣīṣa où il demeura plusieurs jours. Ayant su que certains personnages de la région avaient favorisé l'entreprise de Waṣīf, il manda auprès de lui les notables de la marche frontière et les fit arrêter. Parmi eux était l'imâm de la mosquée cathédrale de Tarse, Abū ʿUmayr ʿAdī b. Aḥmed b. ʿAbd al-Bāqī d'Adana, Nuġayl et son fils de Maṣṣīṣa, et un nommé Ibn al-Muhandis. Il les emmena avec lui à Bagdad où Waṣīf, Nuġayl et Ibn al-Muhandis défilèrent en cortège ignominieux et furent montrès à la foule. Il semble que seul Waṣīf fut mis à mort (1) et que les autres furent grâciés.

Mais avant de partir, Muʿtaḍid, qui se défiait des émirs de la région et de leur esprit d'indépendance et à l'instigation de Damyāna qui en voulait aux gens de Tarse, donna l'ordre de brûler avec tous leurs agrès les vaisseaux de guerre de Tarse, et en particulier 50 navires anciens, « tels, dit Ṭabarī, qu'on n'en construit plus à notre

(1) Ṭabarī, III, 2205, en ḏū'l-ḥiğğa 288, c.à.d. la fin de l'année 901. La même année mourait Afšīn, Ṭab., III, 2202.

époque ». Cette mesure, selon le même auteur, fut désastreuse pour la puissance des Musulmans et renforça celle des Grecs (1). Telle était l'irritation de Muʿtaḍid contre les provinces frontières que, en passant à Antioche à son retour, il voulut, dans le même esprit, faire raser les fortifications de la ville, Il n'en fut détourné qu'à grand'peine par les notables de la ville (2).

La flotte musulmane fut sans doute affaiblie par cette politique de Muʿtaḍid. Mais elle ne comprenait pas que les navires de Tarse, et nous verons plus loin qu'elle put encore porter de rudes coups à Byzance.

Le calife Muʿtaḍid nomma au gouvernement de la marche frontière al-Ḥasan b. ʿAlī Kūrah, à la demande des populations. Celui-ci, en 901, envoya pour faire l'expédition d'été Nizār b. Moḥammed, qui s'empara de quelques places fortes grecques et ramena à Tarse environ 200 prisonniers de marque, laïques et ecclésiastiques, et beaucoup de croix et de drapeaux. Tout ce butin fut envoyé par Kūrah à Bagdad (3). Mais déjà à la fin de novembre 901 (4), par des marchands de Raqqa arrivèrent à Bagdad des nouvelles selon lesquelles les Grecs avaient remporté un grand succès au cours d'une expédition. Profitant de l'anéantissement de la flotte de Tarse, ils avaient fait une attaque maritime contre les villes du littoral, et un groupe d'entre eux était arrivé jusqu'à la ville de Kaysūm, au nord de la Syrie, à mi-chemin entre Samosate à l'est et Marʿaš à

(1) Voir sur tous ces faits, Ṭabarī, III, 2195-2200 (2e partie, pp. 14-17) et Masʿūdī, *Prairies d'Or*, VIII, 196-200 ; Abulpharagii *Chronicon syr.*, I, 181, *Chronography*, 154. Ce dernier prétend que Muʿtaḍid donna l'ordre de brûler la flotte parce que Waṣīf avait voulu s'enfuir par mer, ce qui ne s'accorde pas avec le récit de Ṭabarī. Sur les Sāǧides, voir *E. I.* sous Sādjides et Defrémery, dans *J. A.*, IVe série, t. IX (1847). Afšīn avait été en rébellion contre le calife de 282 à 285 (895-898), puis était rentré en grâce et avait été confirmé par Muʿtaḍid dans son gouvernement d'Aḏarbayǧān et d'Arménie. Il fut en relations avec l'empereur qui lui envoya des cadeaux somptueux, pièces de brocart dont chacune valait 2000 dinars et une lourde ceinture dorée (voir le *Kitāb aḏ-ḏaḫā'ir wa't-tuḥaf*, éd. Hamidullah, § 62 et Arabica, VII (1960, pp. 285-6), cadeaux qu'Afšīn offrit ensuite à Muʿtaḍid. Mais nous ne savons à quelle date il fut en rapports avec l'empereur. — Sur la version arménienne de l'affaire de Waṣīf, voir Thopdschian, *Polit. und Kirchengesch. Armeniens...*, pp. 176-177.

(2) Tanūḫī, *Nišwār al-muḥāḍara*, I, 227-8.

(3) Ṭabarī, III, 2205 (I. Aṯīr, VIII, 352) sous 288/26 déc. 900-15 déc. 901 ; ʿAynī, II, f° 749 ; Bar Hebr., *Chronicon syr.*, 181, *Chronography*, 154.

(4) Le 12 ḏū'l-ḥiǧǧa 288/27 nov. 901.

l'ouest (1). 15.000 prisonniers, parmi lesquels un grand nombre de *ḏimmis*, avaient été capturés par les Grecs au cours de cette affaire (2)

Après cette victoire, l'activité des Grecs se ralentit sur la frontière orientale pendant quelques années, tandis que les Arabes d'Orient commencent à porter leur attention principalement sur des expéditions maritimes.

3. Perte de la Sicile pour les Grecs (900-912).

Les premières années du xe siècle furent une époque pénible pour l'empire byzantin. Les Grecs subirent toute une série de graves échecs en Occident comme en Orient. Nous avons vu déjà dans quelle situation se trouvait la Sicile après la répression du soulèvement par Abū'l-ʿAbbās ʿAbdallāh. Les Byzantins devaient profiter de ces circonstances favorables pour eux. Et effectivement un patrice fut envoyé avec une armée à Taormine ; des troupes nombreuses se concentrèrent à Regium, de Constantinople une flotte arriva à Messine. Les Grecs purent aussi être poussés à des actes de guerre par les Musulmans qui avaient cherché refuge auprès d'eux contre les cruautés d'Abū'l-ʿAbbās ʿAbdallāh. (3). Mais les résultats ne correspondirent pas aux préparatifs que l'on avait faits.

Cependant Abū'l-ʿAbbās, après avoir triomphé des révoltés et s'être emparé de Palerme, se mit immédiatement à continuer ses activités guerrières, contre les Chrétiens. Cette même année 900, déjà tard dans l'automne, il marcha contre Taormine, détruisit les

(1) Sur Kaysūm, voir Vasiliev, I, p. 114 ; Honigmann, *Ostgrenze*, 42, 43, 62, 81, 84.

(2) Ṭabarī, III, 2205 (I. Aṯīr, VII, 352) ; Elie de Nsibe, éd. Baethgen, p. 136 ; I. Ḫaldūn, III, 354 ; Bar Hebr., *Chron. syr.*, 181, *Chronography*, 154. Pour ce dernier, il y eut une expédition par mer et une par terre, tandis que le texte de Ṭabarī laisserait entendre que l'incursion sur Kaysūm fut le fait d'un groupe débarqué. C'est sans doute de cette victoire qu'il est question dans une *oratio* d'Arethas, n° 5 (Jenkins, *B. Z.*, 47, 1954, p. 13 et texte, pp. 30-31) ; il parle là d'une expédition, et par mer et par terre, de l'engloutissement par la tempête des navires arabes et de la reddition de villes entières à un petit nombre de guerriers (allusion à Kaysūm). Ces faits, d'après ce discours, se sont passés peu de temps avant l'affaire de Messine qui est de l'année 901 (voir plus loin).

(3) Voir Amari, *Storia*, II, 70 (2e éd. 89-90) ; sur les sources, voir plus loin.

vignes dans ses environs et en vint aux mains avec la population ; n'ayant pas obtenu là un succès décisif, il se dirigea vers Catane et l'assiégea, mais il n'eut pas plus de succès. Après quoi, voyant approcher l'hiver, il retourna à Palerme, où il resta jusqu'à la fin de l'année 900 (1). S'étant préparé à une nouvelle expédition, le 25 mars 901 (1 rabīʿ II), il faisait prendre la mer à la flotte tandis que lui-même marchait contre la ville de Demona qu'il assiégea pendant quelques jours avec l'aide de balistes. Au même moment, il reçut la nouvelle des grands préparatifs militaires que les Grecs faisaient à Regium, où étaient rassemblées de nombreuses troupes. Alors il leva le siège de Demona et se dirigea vers Messine d'où il repartit rapidement pour Regium avec des vaisseaux de guerre (2). Après une brève résistance, Regium tomba aux mains d'Abū'l-ʿAbbās le 10 juillet 901 (3). Les Musulmans se livrèrent dans la ville conquise à un effroyable massacre, et firent 15.000 prisonniers, parmi lesquels se trouvait l'évêque vénéré de la ville (4) ; un riche butin consistant en or et en argent, en réserves abondantes de farine et en vêtements divers, tomba aux mains des vainqueurs qui en chargèrent leurs navires (5). Les forteresses voisines envoyèrent des cadeaux à Abū'l-ʿAbbās en lui manifestant leur soumission, demandant l'*amān*, et lui offrant une importante somme d'argent comme tribut (6).

Après être resté quelques jours en Calabre, Abū'l-ʿAbbās s'en retourna avec tout son butin à Messine où il trouva la flotte grec-

(1) I. Aṯīr, VII, 350 : jusqu'au commencement de l'année 288 (26 déc. 900).

(2) *Ibid.*, Amari, *Vers.*, I, 402.

(3) Voir la date exacte dans le Chronique de Cambridge, p. 36, Amari, *Vers.*, I, 280 ; I. Aṯīr, VII, 350, Amari, *Vers.*, I, 402 (au mois de raǧab : 21 juin-20 juillet 901 ; *Bayān*, 125, Amari, *Vers.*, II, 21 ; Nuwayrī, Amari, *Testo*, 450-451, *Vers.*, II, 148-9. Voir 2e partie, 102, 142, 216, 232. Les *Acta translationis S. Severini* donnent comme date anno vigesimo quarto Leonis et Alexandri imperatorum : *Acta Sanctorum*, Jan. I. p. 734 (éd. nov) ; Capasso, I, 291 ; Chronicon Vulturnense (Muratori, *Scr. rer. ital.*, I, pars II, p. 415) : tunc civitas Rhegium a filio regis Afor capta est. Cf. Gay, *L'Italie mérid.*, p. 156.

(4) Iohannis Diaconi *Acta translationis S. Severini* : inter quos etiam cygneo capite ipsum episcopum rubore decorum miserabiliter, utpote paganissimi, abduxerunt (*Acta Sanct.* Jan. I, p. 735 (ed. nov.) ; Capasso, I, 291.

(5) I. Aṯīr, VII, 350, Amari, *Vers.*, I, 402 (2e partie, p. 142) ; *Acta transl.*, *ibid.*

(6) *Acta transl. ibid.* ; *Bayān*, 125, Amari, *Vers.*, II, 21 (2e part. 216).

que arrivée de Constantinople. Dans la bataille qui s'engagea, les Grecs perdirent trente vaisseaux. Après cette nouvelle victoire, Abū'l-ʿAbbās s'en retourna à Palerme où il resta jusqu'à l'année suivante, 902 (1), époque où il dut quitter la Sicile en raison des événements d'Afrique (2).

A cette époque, les Musulmans tunisiens, dont la patience avait été poussée à bout par la cruauté et les vexations d'Ibrāhīm, se plaignirent de lui au lointain calife de Bagdad, Muʿtaḍid. Ce dernier prit leur parti et ordonna à Ibrāhīm d'abandonner le pouvoir au profit de son fils Abū'l-ʿAbbās ʿAbdallāh, gouverneur de Sicile. Bien que les Aġlabides d'Afrique du Nord fussent presque complètemnt indépendants et que les liens qu'ils avaient avec l'Emir des Croyants à Bagdad fussent très lâches, Ibrāhīm se retira et envoya dire à son fils en Sicile qu'il revînt en Afrique (3). Abū'l-ʿAbbās, ayant laissé son armée en Sicile sous le commandement de ses deux fils, Abū Muḍar et Abū Maʿadd, se transporta avec cinq vaisseaux en Afrique où Ibrāhīm lui céda le pouvoir au début de 902 (4). Ibrāhīm, ayant averti le calife de son intention d'accomplir le pèlerinage à la Mekke, et considérant qu'il ne lui était pas possible

(1) I. Aṯīr, VII, 350, Amari, *Vers.*, I, 402-3 (jusqu'à 289/16 déc. 901-4 déc. 902). Voir 2e part. 142. La question de savoir si Abū'l-ʿAbbās envahit une seconde fois la Calabre avant son retour à Palerme est obscure ; le fait est très hypothétique. Selon Amari, il est possible qu'il y ait fait une rapide incursion et qu'il ait pris la ville de Nardo. Mais le nom est incertain et Amari est obligé d'attribuer cette prise à Abū'l-ʿAbbās alors que dans Ibn al-Aṯīr (voir 2e part. p. 134) elle est attribuée à Ibrāhīm, dans le récit des événements que cet auteur bloque sous l'année 261. Voir aussi Amari, *Storia*, II, 72 (2e éd. 92) et cf. Gay, *L'Italie méridionale et l'empire byzantin* p. 156.

(2) Il est fait allusion à la bataille de Messine dans une *oratio* d'Aréthas de Césarée (Jenkins, *Nine orations of Arethas*, dans *B. Z.*, 47, 1954, p. 13), mais dans le sens d'une victoire byzantine, c'est-à-dire qu'Aréthas considère que la flotte byzantine, arrivée trop tard à Messine pour sauver Rhegium, aurait forcé Abū'l-ʿAbbās à s'en retourner à Palerme.

(3) Pour plus de détails, voir Amari, *Storia*, II, 74-77 (2e éd. 94-97) ; A. Müller, *Der Islam...*, I, 552-553 ; E. Mercier, *Hist. de l'Afr. sept.*, I, 296-298 ; Vonderheyden, *La Berbérie Orientale sous la dynastie des Benoû l-Aġlab, 800-909*, Paris, 1927, p. 32 et 278. Voir quelques détails anecdotiques dans *Acta transl. S. Severini*, dans *Acta Sanct.* Jan. I, 735 (ed. nov.) ; Capasso, I, 292.

(4) I. Aṯīr, VII, 350-351, Amari, *Vers.*, I, 403 (2e part., p. 143) ; Amari, *Storia*, II, 77 (2e ed. 97).

de s'y rendre à travers les possessions égyptiennes des Ṭūlūnides ennemis, choisit la longue route passant par la terre chrétienne, afin d'accomplir en même temps le devoir de la guerre sainte et celui du pèlerinage et de conquérir le reste des forteresses siciliennes. Ayant revêtu le cilice des anachorètes, il se rendit à Sousse où il fit une déclaration de guerre sainte. Il passa en revue les volontaires qu'il pourvut d'armes, de chevaux et d'argent et partit pour la Sicile. Il débarqua, dans l'été de 902, à Trapani, puis il arriva à Palerme le 8 juillet (1).

Le premier soin d'Ibrāhīm fut d'envoyer une expédition contre Taormine dernière place forte des Grecs, où étaient concentrées d'importantes forces. Nous connaissans le nom des chefs militaires qui commandaient à Taormine, le drongaire de la flotte Eustathios, Michel Charaktos et le patrice Constantin Karamal (2).

Les Byzantins ne s'enfermèrent pas dans la forteresse, mais sortirent vaillamment à la rencontre des Musulmans. Une bataille acharnée s'engagea, au cours de laquelle les Musulmans commencèrent bientôt à fléchir. Mais la religion vint alors à leur secours. Un lecteur du Coran, au moment critique de la lutte, récita le passage suivant de la 48e sourate du Coran : « En vérité, nous t'avons donné une victoire éclatante » (3). Alors l'émir ordonna de réciter les paroles suivantes : « Ce sont deux adversaires qui disputent au sujet de leur Seigneur » (4). Après quoi, il dit à haute voix : « O Seigneur ! C'est moi qui ai aujourd'hui un différend avec les Infidèles et je le porte devant Toi » ! Puis il se lança avec une nouvelle vigueur dans la bataille et les Grecs subirent une défaite complète, perdant beaucoup d'hommes tués et blessés ; le reste, ou bien remonta sur les vaisseaux et abandonna la lutte, ou bien s'enferma dans la

(1) I. Aṯīr, VII, 351, Amari, *Vers.*, I, 403 : au mois de raǧab 287 (lire 289) : 11 juin-10 juillet 902 ; *Kitāb al-ʿuyūn*, f° 46v-47 ; Nuwayrī, Amari, *Testo*, 451-2, *Vers.*, II, 149-150. Voir 2e part., pp. 143, 221, 233. Jean le Diacre dit : Qui cum in Siciliam pervenisset, introire Panormum, ceu vile domicilium, contempsit : *Acta S.* Jan. I, 735 (ed. nov.) ; Capasso, I, 292.

(2) Le Continuateur d'Hamartole, p. 780, donne les trois noms. Le patrice Constantin est dans la *Vita S. Eliae Junioris*, dans *Acta Sanct.* Aug. III, 51, § 47 (*Vita di S. Elia il Giovane*, pp. 74-75, 76-77). Son nom de famille était Karamal. Cf. Amari, *Storia*, II, 79 (2e éd. 100). Sur Michel Charakt, voir plus haut, p. 135.

(3) Coran, 48, 1 (sourate al-Fatḥ).

(4) Coran, 22, 20 (sourate al-Ḥaǧǧ).

forteresse (l'actuel Castel di Mola), que les Musulmans assiégèrent bientôt (1). La nouvelle du danger que courait Taormine parvint à l'empereur Léon, mais celui-ci, comme son prédécesseur Basile à l'époque du siège de Syracuse, n'apporta pas un secours immédiat à Taormine, parce que la plus grande partie de la flotte était occupée à la construction de deux églises constantinopolitaines, en mémoire de la première femme de l'empereur, Théophano, et de l'église de Saint-Lazare, transformée par lui en un monastère d'eunuques (2).

Cependant, le siège de la forteresse de Taormine se déroula favorablement pour les Musulmans, et, le 1er août 902, elle se rendit à eux. Ils s'emparèrent d'un riche butin ; les combattants, beaucoup de femmes et même d'enfants furent massacrés ; le reste des femmes et des enfants fut réduit en esclavage. Au nombre des prisonniers était l'évêque de la ville, Procope, qui, ayant été conduit devant l'émir et ayant refusé sa proposition d'abjurer la foi chrétienne, fut, après d'effroyables tortures, décapité avec de nombreux autres prisonniers. Leurs corps furent brûlés (3). Selon les termes d'une chronique arabe, quand la nouvelle de la chute de Taormine parvint à l'empereur, il fut si affligé que, pendant sept jours, il ne porta pas sa couronne (4). Un peu plus tard, le Patriarche Nicolas

(1) I Atīr, VII, 196, Amari, *Vers.*, I, 393-4 ; Nuwayrī, Amari, *Testo*, 452, *Vers.*, II, 151 ; Voir 2e part., 133-4 et 233-4. Le récit de Nuwayrī sur la vie d'Ibrāhīm est d'autre part traduit en français par de Slane dans *Histoire des Berbères*, I, 424 sq ; sur son abdication et ses combats en Italie, voir pp. 431-434.

(2) Cont. Hamartole, p. 780, ch. 25-26. Cf. Jenkins, *Nine Orations...*, pp. 7-8 et 9-10.

(3) L'épisode de Procope est dans Iohannis Diaconi *Acta transl. S. Severini*, § 6 (Acta Sanct. Jan. I, pp. 735-6 (ed. nov.) ; Capasso, I, 293-4. Cf. Amari, *Storia...*, II, 83-4 (2e éd. 104-105).

(4) Sur la prise de Taormine, voir *Kitāb al-ʿUyūn*, fo 47 (le dimanche 21 šaʿbān 289) ; I Atīr, VII, 196-7, Amari, *Vers.*, I, 394 (22 šaʿbān 289 : 1er août) ; Nuwayrī, Amari, *Testo*, 452, *Vers.*, II, 151 ; *Cronaca di Cambridge*, p. 36 (indiction fausse) dans le ms de Paris, p. 106, se trouve le nom d'Ibrāhīm, ὁ Βραχήμος ; la Chronique donne la date du dimache 1er août (cf. 2e part. 102) ; dans Amari, *Vers.*, I, 280, l'année est fausse (cf. 2e partie, 102). Voir aussi Noël des Vergers, *Hist. de l'Afr. et de la Sicile*, Paris, 1841, p. 142 (I. Ḫaldūn) ; de Slane, *Hist. des Berbères*, I, p. 432 (Nuwayrī). Voir 2e part. 134, 221, 234. Bref récit chez les hist. byzantins : Cont. Hamart., 780 ; Cont. Théoph., ch. 18, p. 365 (Cedr. II, 250) ; Zonaras, XVI, 13 (éd. Bonn, III, 446-7) ; Const. Porph., *De Them.*, 59 (éd. Pertusi, p. 96). Voir aussi *Vita di Sant'Elia il Giovane*,

Mystique expliqua la perte de Taormine par la négligence du gouvernement (1).

Ibrāhīm ne resta pas sur son succès de Taormine ; bientôt il fit partir de divers côtés quelques détachements pour attaquer les autres régions grecques de Sicile. Son neveu Ziyādat Allāh fut envoyé contre une certaine forteresse appelée Miko (Mikuš) ou Viko, vraisemblablement non loin de Capo Scalleta sur le Golfe de Messine (2) ; le fils d'Ibrâhîm, Abū'l-Aġlab fut envoyé contre Demona, d'où la population s'était déjà retirée, de sorte que les troupes musulmanes ne s'emparèrent que de ce qui avait été laissé. Un autre fils d'Ibrāhīm, Abū Ḥuǧr, marcha vers le nord-est contre Rametta, dont la population demanda grâce et accepta de payer l'impôt de capitation (*ǧizya*). Enfin, un certain Saʿūd al-Ǧalawī fut envoyé à Liaǧ, maintenant Aci, sur la côte orientale de Sicile, au nord de Catane (3).

Les Arabes exigèrent des habitants des forteresses une reddition sans conditions, et la conversion à l'Islam, et lorsque les popula-

§ 53, p. 80 : *Ὁ γὰρ Ἄφρος μετὰ νηῶν πολλῶν καὶ βραχίονος ὑψηλοῦ ἐπιστὰς αὐτοῖς, παραχρῆμα τούτους παρέλαβε καὶ τὴν πόλιν ἐνέπρησε καὶ ἠφάνισε, καὶ τοὺς πλείονας αὐτῶν μαχαίρᾳ παρέδωκε.* (Acta Sanct. Aug. III, p. 501, § 49 : *Afer enim multis navibus instructus magnaque vi Tauromenitanos adortus, facili negotio capit, urbem evertit, atque incendit ac complures eorum gladio trucidat*). De même Acta transl. S. Sev., Acta Sanct. Jan. I, 735-6 (ed. nov.) ; CAPASSO, I, 292-3. Le Chronicon Vulturnense note brièvement : *Urbs Taurimenis capta est a Saracenis* (MURATORI, *Script.* t. I, pars II, p. 415 : date non indiquée) ; COD. BAMBERGENSIS dans *Pertz, III*, 549, note. Voir aussi, CARUSO, *Memorie istoriche*, Palermo, 1718, p. 625, ID., *Storia di Sicilia*, II, Palermo, 1875, pp. 179-80 ; QUATREMÈRE, *Vie du khalife Moezz-lidin-Allah*, J. A., III[e] série, III (1837), pp. 64-69 (récit de la prise de Taormine et Rametta) ; AMARI, *Storia*, II, 79 (2[e] éd. 100 sq) ; HIRSCH, *Byz. Stud.*, 72 ; RAMBAUD, *L'empire grec au X[e] siècle*, pp. 408-409 (avec la date fausse de 900) ; GAY, *L'Italie mérid.*, p. 157 ; R. H. DOLLEY, *The lord high admiral Eustathius Argyros and the betrayal of Taormina to the African Arabs in 902*, dans *Studi bizantini e neoellenici*, vol. VII, 1953.

(1) *Epist.* Patr. NICOL. MYSTICI, MIGNE, *P. G.*, t. 111, p. 277, ep. 76 ; cf. GRUMEL, *Regestes...*, I, p. 167, n° 665.

(2) Voir AMARI, *Storia*, II, 85, n. 1 (2[e] éd. 105, n. 2 : peut-être Fiumedinisi, à 5 km sud du Mont Scuderi).

(3) Al-Yāǧ, Liyāǧ (dans Idrīsī), représente probablement un pluriel Li Aci, (grec *Ἄκις*). Voir AMARI, *Storia*, II, 85-86 (2[e] éd. 106-107). Plusieurs localités de Sicile portent un nom semblable : Aci, Acireale, Aci Trezza, Aci Castello, toutes situées au nord de Catane. Voir aussi Leonardo VIGO, *Notizie storiche della città d'Aci Reale*, Palermo, 1836, pp. 76-7 et 81, n. 3.

tions se furent retirées des places fortes, ils en détruisirent les remparts et en jetèrent les pierres dans l'eau. Après cette série de succès, Ibrāhīm se dirigea vers Messine, où il resta deux jours à préparer son passage en Calabre (1).

Les succès d'Ibrāhīm n'effrayèrent les Grecs que dans la mesure où le bruit courut que le chef arabe avait l'intention de marcher sur Constantinople même (2). L'empereur laissa dans la capitale, à tout hasard, une forte armée et envoya en Sicile, vraisemblablement, des renforts peu importants qui, d'une façon générale ne purent être utiles, car ils arrivèrent trop tard. Les chefs byzantins de Taormine, qui avaient échappé à la captivité, retournèrent à Constantinople où, accusés de trahison, ils furent condamnés à mort ; ce ne fut que grâce à l'intercession du Patriarche que la condamnation à mort fut commuée et qu'ils furent seulement tonsurés (3).

Cependant Ibrāhīm, étant parti pour la Calabre avec son armée le 3 septembre 902, débarqua à Regium où, selon une tradition, les Arabes voulurent brûler le corps de Saint-Arsène (4), et ensuite, il marcha sur Cosenza (5). C'est au cours de cette même incursion sur le territoire italien que se présentèrent à lui des envoyés des villes italiennes porteurs de propositions de paix. Mais rendu orgueilleux par ses victoires, ce n'est qu'au bout de quelques jours

(1) I Aṯīr, VII, 197, Amari, *Vers.*, I, 394-5 ; Nuwayrī, Amari, *Testo*, 452-3, *Vers.*, II, 151-2 ; Ibn Ḫaldūn, Amari, *Vers.*, II, 175 ; Noël des Vergers, 142-3 ; Nuwayrī (de Slane, *Hist. des Berb.*, I, 433). Voir 2e partie, 134-5, 234-5.

(2) I Aṯīr, VII, 196 : *Vita di S. Elia...* : p. 82, § 53 : *ὁ τὴν Κωνσταντινούπολιν καταλήψεσθαι κἀκεῖ τελευτᾶν οἰωνιζόμενος Βράχιμος...* (Acta Sanct. Aug. III, 501) ; Acta transl. S. Severini, A. Sanct. Jan. I, 736 (éd. nov.), Capasso, I, 294 ; Ibrāhīm, après la prise de Taormine, dit aux envoyés italiens : *hoc enim unum restat, ut Constantinopolim proficiscar et conteram eam in impetu fortitudinis meae.*

(3) Cont. Hamart., 780-781.

(4) *Vita di S. Elia...*, (après la prise de Taormine) *Καταστρέψας τοιγαροῦν τὴν πόλιν ἐκείνην ὁ ὑπερήφανος τύραννος ... ὑπεραρθεὶς τῇ διανοίᾳ ... ἐπὶ τὸ Ῥήγιον διέβη κἀκεῖθεν αὖθις πρὸς Κωνσταντίαν ἔθει.* (p. 82, § 53) ; Acta Sanct. Aug. III, 501, § 49 ; Vita S. Eliae Spelaeotae, A. Sanct. Sept. III, 862, § 35 (épisode d'Arsenius). Voir Minasi, *Lo Speleota...*, Naples, 1893, pp. 172-3 ; Gay, *L'Italie mérid.*, p. 157.

(5) I Aṯīr, VII, 197, Amari, *Vers.*, I, 395 ; Nuwayrī, Amari, *Testo*, p. 453, *Vers.*, II, 152 (26 ramaḍān) ; Noël des Vergers (I. Ḫaldūn), 143 ; de Slane, *Hist. des Berb.*, (Nuwayrī), 433, Gay, 157.

qu'il leur fit parvenir par un intermédiaire une réponse hautaine, dans laquelle il menaçait de détruire la ville de Saint-Pierre et de marcher sur Constantinople (1). Les envoyés, n'ayant obtenu aucun résultat, se retirèrent promptement et les habitants de Cosenza, voyant l'ennemi approcher, se mirent rapidement à se préparer à un siège, réparèrent leurs murailles et se hâtèrent de transporter dans la ville des provisions tirées des champs des alentours. Naples aussi redouta les attaques d'Ibrāhīm. Le consul de Naples, Grégoire, après avoir tenu conseil avec l'évêque Stéphane et d'autres personnages importants de la ville, décida de détruire le Castellum Luculli, sur le cap Misène près de Naples, afin que les Arabes ne pussent pas l'occuper et intercepter les communications dans le Golfe de Naples. Il fut décidé que toute la population prendrait part à l'œuvre de destruction de la forteresse. Comme on sait, c'est au Castellum Luculli que se trouvait la tombe de Saint-Séverin. Le Supérieur du Couvent du même nom à Naples, Jean, demanda que les restes de Saint-Séverin fussent transportés dans son monastère. Les reliques furent trouvées et, en octobre 902, furent solennellement transférées à Naples (2).

A cette époque, Cosenza était déjà assiégée par les Arabes. Quant à Ibrāhīm, se sentant quelque peu malade, il resta à quelque distance de l'armée qui était établie sur les bords d'une rivière, vraisemblablement le Busento. Ibrāhīm fixa au Ier octobre 902 l'assaut de Cosenza, qui fut commandé par ses fils et les personnalités les plus dignes de confiance ; des balistes furent dressées contre les murs et l'attaque fut menée de tous les côtés. Mais elle ne donna aucun résultat essentiel. Visiblement l'armée fut troublée fortement par la maladie d'Ibrāhīm qui s'aggravait. Celui-ci, comprenant que son état ne lui laissait aucun espoir, transmit le com-

(1) Voir les paroles d'Ibrāhīm dans Acta transl. S. Severini : *Vadant hinc, vadant ad suos et eis renuntient, quod ex me totius Hesperiae cura dependeat : et ego velut mihi placuerit, ita dispono ex incolis meis. Forsitan sperant, quod mihi reniti possit Graeculus aut Franculus. Utinam invenissem eos omnes in unum collectos et ostendissem illis robur, quaeque sit virtus bellorum ! Sed cur eos demoror ? Vadant tantum et certe certius teneant quia non solum illos, verum etiam et civitatem Petruli senis destruam. Hoc enim unum restat, ut Constantinopolim...* (cf. *supra*). Cf. GAY, 157.

(2) Voir le récit détaillé dans Acta transl. S. Sev., *loc cit.*

mandement à son petit-fils Ziyādat Allāh et mourut le 23 octobre 902, à l'âge de 53 ans (1).

Ignorant la mort d'Ibrāhīm, les habitants de Cosenza demandèrent l'*amān* aux Arabes, circonstance dont ces derniers, leur situation étant rendue quelque peu difficile par la mort de leur chef, profitèrent certainement pour se retirer avec honneur de l'expédition qu'ils avaient entreprise. Sous le commandement de Ziyādat Allāh, ils s'en retournèrent à Palerme avec un grand butin, emmenant avec eux le corps d'Ibrāhīm qu'ils enterrèrent à Palerme ou bien dans la ville africaine de Kairouan (2). Une source rapporte que, sur le chemin de retour en Sicile, la flotte arabe souffrit beaucoup de la tempête (3).

A partir de l'année 902 et jusqu'à la fin du gouvernement de Léon VI, les Musulmans de Sicile furent trop occupés par leurs discordes internes et particulièrement par leurs rapports difficiles avec les gouverneurs d'Ifrīqiya pour avoir la possibilité d'engager à nouveau une action sérieuse contre les Chrétiens restés en Sicile.

A ce moment-là, nous voyons Byzance nouer des relations avec l'Aġlabide d'Ifrīqiya. En effet, en 907, arrivèrent dans la ville de Raqqāda qu'Ibrāhīm avait fait construire non loin de Kairouan, trois personnages musulmans, Ḥabašī, Ibn Abī Ḥuġr et Ibn ʿAbbās accompagnant un envoyé de l'empereur byzantin. L'émir aġla-

(1) I Aṯīr, VII, 197 (2e part. 135) ; *K. al-ʿuyūn*, f° 47 (2e part. 221) ; Nuwayrī Amari, *Testo*, 453, *Vers.*, II, 152-3 (2E part. 234-5). N. des Vergers, 143 (I. Ḥaldūn) ; de Slane, *Berbères*, I, 433-4 (Nuwayrī). Voir le récit des A. transl. S. Severini (A. S. Jan. I, 737, Capasso, I, 297-8) où Jean le Diacre dit qu'Ibrāhīm mourut dans l'Église de Saint-Michel, frappé d'un coup de bâton par le Saint, miraculeusement apparu. Cf. Annales Barenses sous 902 : *hoc anno descendit Habraam rex Saracenorum in Calabriam et mortuus est in ecclesia Sancti Pacratii* (Pertz, V, 52) ; Lupus Protospatharius (Pertz, V, 53, sous 901) : *descendit Abrami rex Saracenorum in Calabriam, et ivit Cosentiam civitatem, et percussus est ictu fulguris* ; Cod. Bamberg. (Pertz, III, 459 et n.) : *celesti gladio percussus repentina morte interiit.* Cf. Gay, 158. Sur la date de la mort d'Ibrāhīm, voir Amari, *Storia*, II, 95 (2e éd. 116) note. Voir aussi Vonderheyden, *op. cit.*, 278-9.

(2) I Aṯīr, VII, 197 ; Nuwayrī, Amari, *Testo*, 453, *Vers.*, II, 153 ; voir 2e part. 135 et 235 ; des Vergers, 144 (I Ḥaldūn) ; de Slane, *Berbères*, I, 434 (Nuwayrī). Cf. *Kitāb al-ʿuyūn*, f° 47 (2e part. 221).

(3) A. transl. S. Sev. : *Mox nepos ejus, qui suffectus in tyrannide fuerat cum illo ingenti, quanquam discordi, exercitu ad propria remeans, multa ex eo naufragio amisit* (A. S. Jan. I, 737 ; Capasso, I, 298).

bite Ziyādat Allāh, gouverneur de l'Ifrīqiya (290-296/903-909) qui devait être détrôné par le Fāṭimide, reçut l'ambassade avec de grands honneurs et lui témoigna beaucoup d'attentions (1). L'émir était alors fortement préoccupé par les progrès en Afrique du Nord du missionnaire fāṭimite Abū ʿAbdallāh aš-Šīʿī. En quittant la Sicile pour rentrer en Afrique du Nord où il monta sur le trône en faisant assassiner son père ʿAbdallāh, il avait laissé le soin de la Sicile à un nouvel émir auquel bientôt succéda un autre choisi vraisemblablement par la population. Ziyādat Allāh ne songeait sans doute pas à des hostilités contre les Byzantins au moment où ses troupes avaient fort à faire en Afrique du Nord. Les termes du récit d'Ibn ʿIḏārī qui est seul à parler de cette ambassade byzantine, laisseraient entendre qu'elle avait été précédée de l'envoi en territoire grec (Italie Méridionale?) des trois personnages en question qui ramenèrent l'ambassadeur byzantin, et qui, on peut le supposer, seraient allés demander aux Grecs de ne pas créer de difficultés à l'Aġlabide au moment où ses armées luttaient contre le missionnaire fāṭimite et ses auxiliaires, les Kutāma. L'ambassadeur byzantin serait venu apporter à l'Aġlabide l'assurance des sentiments pacifiques de l'empereur, alors préoccupé par les affaires d'Orient. Mais il a pu aussi se rendre en Afrique du Nord pour se renseigner sur la situation créée dans ce pays par les succès de la propagande fāṭimite qui n'était peut-être pas ignorée en pays byzantin. Ou faut-il supposer que cette ambassade est à mettre en relation avec une violente persécution dont souffrirent les Chrétiens à Palerme et dans la région en 905-906? L'ambassadeur byzantin aurait pu venir demander que cette persécution cesse. Les buts de cette ambassade étaient sans doute multiples (2).

Deux ans plus tard, le Fāṭimide ʿUbaydallāh al-Mahdī prenait le pouvoir en Afrique du Nord et envoyait en Sicile un gouverneur nouveau, al-Ḥasan b. Aḥmed b. Abī Ḫinzīr, qui débarqua à Mazara le 20 août 910. Les relations pacifiques des Arabes d'Occident avec les Byzantins furent à nouveau troublées en Sicile, et, en 911, le nouveau gouverneur marcha avec ses forces contre Demona, fit

(1) *Bayān*, p. 140 (2e part., pp. 216-217). Cf. J. NICHOLSON, *An account of the establishment of the Fatemite Dynasty in Africa*, Tübingen-Bristol, 1840, p. 79 ; VONDERHEYDEN, *La Berbérie Orientale...*, p. 280.

(2) Voir *Chron. de Cambridge*, p. 40 (2e partie, p. 102) ; AMARI, *Storia*, II, 165, n. 3.

des prisonniers et du butin et, après avoir ravagé les champs cultivés, s'en retourna sans grand résultat, car la forteresse ne fut pas prise (1).

Nous avons à dessein dans ce chapitre poussé l'examen des événements de Sicile jusqu'à la fin du règne de Léon VI. Mais on peut dire que depuis 902, date de la chute de Taormine, la question de Sicile avait pour un temps cessé d'exister pour Byzance. La Sicile était entièrement passée aux mains des Musulmans. Seuls, quelques points sans grande importance, comme Demona, par exemple, restés aux mains des Byzantins n'ont plus aucune signification pour l'histoire ultérieure de Byzance. A partir de 902, les affaires de Sicile n'exercent plus aucune influence sur le cours des événements politiques byzantins. La politique extérieure de Léon VI, dans la seconde partie de son règne, et notamment à partir de 902, ne dépend plus du tout des rapports avec les Arabes de Sicile. En Sicile, les Byzantins ont dû céder à la force.

4. L'Italie et l'Empire Byzantin à l'époque de Léon VI.

La situation en Italie, à l'époque de Léon VI, fut très favorable à Byzance qui trouva toute une série de prétextes pour intervenir dans les affaires de la péninsule.

Dans les dernières années du règne de Basile I, il y avait encore en Italie des colonies sarrazines qui s'y étaient établies avec la complicité des princes locaux que les Sarrazins aidaient parfois dans leurs rivalités et leurs luttes les uns contre les autres, mais pour lesquels il étaient d'autres fois dangereux, menaçant ou pillant leurs territoires. L'une de ces colonies était à Agropolis au fond du golfe du même nom au sud de Salerne, une autre était sur les hauteurs dominant la rive droite du Garigliano ou Liris, près de Trajetto, c'est-à-dire dans la région de Gaëte, où ils s'étaient fortifiés, une troisième enfin au nord de Bénévent à Sepino, dans l'intérieur des terres. Les Sarrazins d'Agropolis étaient d'abord établis dans le golfe de Naples et alliés au duc-évêque, Athanase II, mais comme ils avaient fini par menacer Naples même, l'évêque avait accepté l'aide des princes lombards pour les combattre et

(1) I Aṯīr, VIII, 38 (2e part., 144); I Ḫaldūn, Amari, *Vers.*, II, 189. Cf. Amari, *Storia.* II, 143-4 (2e éd. 169-170).

ils s'étaient retirés en 881 à Agropolis : à partir des dernières années du IXe siècle, il n'est plus question de ces Sarrazins d'Agropolis. Ceux du Garigliano étaient d'abord dans la région de Fondi qu'ils occupaient en accord avec l'hypatos de Gaëte, Docibilis, alors en difficultés avec le pape dont dépendait nominalement son territoire, puis, à la suite d'un traité entre le pape Jean VIII et Docibilis, ils avaient été chassés de Fondi et s'étaient transportés sur les bords du Garigliano. Enfin, ceux de Sepino étaient alliés au comte franc Guy de Spolète. Les bandes sarrazines faisaient souvent des incursions dans les pays voisins. En 881, elles dévastaient dans le Bénévent Isernia et Bojano, au nord de Sepino ; un peu plus tard, elles détruisirent le grand monastère de Saint-Vincent du Vulturne, aux sources de ce fleuve. En 883, le couvent du Mont Cassin était mis à feu et à sang et les moines obligés de s'enfuir (1).

Les Sarrazins de Calabre, pendant les opérations de Nicéphore Phocas, avaient appelé à leur aide ceux d'Agropolis et du Garigliano, et ils s'étaient concentrés pendant quelques mois dans le voisinage de Santa Severina. Mais après les victoires de Nicéphore Phocas, ces colonies sarrazines n'avaient pas tardé à se reconstituer et elles fournissaient toujours des mercenaires au duc-évêque de Naples contre ses voisins les Lombards de Capoue et de Salerne.

Guaimar de Salerne, dont le territoire était ravagé par ces mercenaires, demanda le secours des Byzantins. Guy de Spolète, en 883, brouillé avec ses dangereux voisins de Sepino, avait aussi envoyé une ambassade à Constantinople. Guaimar reçut peut-être des secours de Nicéphore Phocas. Au début du règne de Léon VI, il se rendit lui-même à Constantinople et revint avec le titre de patrice. Bientôt Naples imita Salerne et l'évêque reçut des auxiliaires byzantins avec un nommé Chasanos qui prit le commandement de l'armée de l'évêque, composée à la fois de Napolitains, de Grecs et de Sarrazins, avec lesquels il harcela les seigneurs de Capoue (2).

(1) Voir GAY, *L'Italie méridionale...*, pp. 126-131 et AMARI, *Storia...*, I, 458-461 (2e éd. 600-603), II, 162-3 (2e éd. 191-193).

(2) Cf. *Chronicon S. Benedicti*, PERTZ, III, 206 : *Graeci et Saraceni fuerunt pro adjutorio eorum.* Chasanos fut ensuite remplacé par le candidat Joannikios. En 887, dans les luttes entre Napolitains et Lombards, il y eut des Sarrazins des deux côtés, les uns avec les Napolitains et les Grecs, les autres avec les gens de Capoue et les Lombards. Voir GAY. 140.

Les discordes entre les princes de Bénévent donnèrent aussi à Byzance l'occasion d'intervenir. L'un d'eux, Gaideris, renversé par un rival, gagna Constantinople d'où il revint avec le titre de protospathaire et prit au nom de Byzance le commandement de la ville d'Oria en Apulie. Mais en 887, le stratège byzantin de Bari, Théophylacte, étant venu en Campanie pour combattre les Sarazins du Garigliano, passa par Naples et entra de force dans plusieurs villes lombardes. Mais bientôt les Lombards se révoltèrent de Bénévent à l'Apulie, et Aïon de Bénévent chassa la garnison byzantine de Bari. Léon VI dut envoyer en Italie une nouvelle armée (1). Vers 888, les Byzantins furent à nouveau maîtres de Bari et de l'Apulie. A cette époque, Salerne, Bénévent, Capoue sont dans la clientèle de l'empire, cependant que les Arabes de Sicile, en proie aux discordes intestines, ne tentent rien contre l'Italie méridionale (2).

En 891, un nouveau stratège, le protospathaire Symbatikios, entreprend de soumettre les Lombards complètement, prend Bénévent et y fixe sa résidence (3). Le stratège qui lui succéda vint assiéger Capoue sous prétexte de réduire les Sarrazins du Garigliano, mais échoua dans sa tentative ainsi que devant Salerne. Puis, peut-être par la volonté de Léon VI, Bénévent fut abandonnée et le stratège résida à nouveau à Bari, ne laissant qu'un turmarque à Bénévent, d'où il fut chassé en 895 à la suite d'une révolution qui fit passer Bénévent sous la domination du duc de Spolète. Une nouvelle révolution, en 899, mit Bénévent sous le pouvoir des comtes de Capoue. Seule Salerne restait fidèle vassale de Byzance, depuis 890 (4).

Comme on voit, dans les dernières années de Basile I et au début

(1) THÉOPH. CONT., p. 356 (CEDR., II, 252) ; SYM. MAG., ch. 2, 701. GAY, 143.

(2) Voir plus haut, p. 136.

(3) Voir F. TRINCHERA, *Syllabus graecarum membranarum*, Naples, 1865, n° 3, p. 2 (892) : *Sympathicius Imperialis Protospatharius in aula Beneventana degens* écrit : *Ego Simbatjcio imperialis protospatharius et stratjgo macedonie, tracie, cephalonie atque longibardie. Dum residerem in dei nomine intus palatio beneventi.* — Cf. Leo OSTIENSIS, ch. 49 : *hic Symbaticius cum esset imperialis protospatharius et stratigo Macedoniae, Traciae, Cephaloniae atque Langobardiae* (PERTZ, VII, 615). Cf. aussi GAY, 147-148. Les Lombards se plaignaient vivement d'être méprisés et maltraités par les Grecs oublieux des leçons de Nicéphore Phocas.

(4) Voir GAY, 149-152.

du règne de Léon VI, les Byzantins paraissent désireux de combattre comtre les colonies arabes établies en Italie, comme ils ont combattu les Arabes de Calabre, mais aussi surtout d'assurer leur domination sur les différentes principautés lombardes. Nous avons vu d'autre part précédemment que les opérations d'Ibrāhīm l'Aġlabide en Calabre avaient eu une certaine répercussion en Italie, que la terreur s'était emparée des villes italiennes et en particulier de Naples. Mais, après la mort d'Ibrāhīm en octobre 902, les Arabes de Sicile cessèrent pour un temps d'être menaçants pour la Calabre.

Byzance, bientôt occupée par les Bulgares, puis par les affaires d'Orient, satisfaite d'avoir conservé l'Apulie et la Calabre, voyant que sa politique italienne n'avait pas eu un grand succès, sans se désintéresser complètement de la Campanie et de l'Italie, n'y intervint pas directement (1). Cependant les Sarrazins d'Italie restaient actifs et continuaient à lutter contre les princes chrétiens ou à intervenir dans leurs querelles. Ceux du Garigliano battaient en 903 les Lombards de Campanie, en 905, unis aux Napolitains, ils massacraient les gens de Capoue, peu après, alliés aux gens de Gaëte, ils infligeaient une défaite au prince de Capoue qui était cette fois aidé par Naples et Amalfi (2). Vers la même époque, les Sarrazins du Garigliano apparaissaient à nouveau dans les environs de Rome, occupant la Sabine, la vallée du Tibre au nord de Rome et pénétrant jusqu'en Toscane. Vers 905, la campagne romaine était au même point qu'au temps de Jean VIII, les villages étaient déserts et les églises en ruines (3). Les pèlerins ne pouvaient qu'avec de grandes difficultés atteindre Rome pour révérer Saint-Pierre ; les Arabes ou bien les arrêtaient ou bien ne leur laissaient continuer leur route qu'après avoir payé une grosse somme d'argent (4).

(1) Il est cependant question d'un secours en argent envoyé aux « Francs » (de Capoue ou de Spolète?) qui ne leur parvint jamais. C'était à l'époque du sac de Thessalonique, donc vers 904. Voir SYM. MAG., ch. 14, p. 707 et GAY, 160.

(2) Leo OSTIENSIS, ch. 50 ; AMARI, *Storia...*, II, 162-3 (2e éd. 192-3) ; GAY, 159.

(3) Voir les sources citées dans AMARI, *Storia*, II, 164-5 (2e éd. 194) et GAY, 159-160. Sur la terreur que les Sarrazins faisaient peser sur l'Italie centrale, voir aussi L. HEINEMANN, *Gesch. der Normannen in Unteritalien und Sicilien*, Leipzig, 1894, p. 9 ; P. FEDELE, *Di un preteso dominio di Giovanni VIII sul ducato di Gaete*, Roma, 1896, pp. 38-9. Selon Gay, il s'agirait des bandes sarrazines de Sepino, plutôt que de celles du Garigliano.

(4) LIUDPRANDI *Antapodosis*, LIB. II, 44 (PERTZ, III, 296) : *Nemo etiam ab*

Les villes italiennes, se voyant incapables de se débarrasser des Sarrazins par leurs propres forces, se décidèrent à demander secours à l'empire byzantin. Vers 909, Atenolphe, prince de Capoue et Bénévent, envoya son fils Landolphe en ambassade à l'empereur. L'empereur l'accueillit avec de grands honneurs. Landolphe lui exposa tout ce que les Chrétiens d'Italie, au cours de tant d'années, avaient souffert de la part des Sarrazins et demanda à l'empereur de ne pas renoncer à envoyer une armée en Italie pour chasser les Arabes du Garigliano. Léon promit son secours à condition que le prince se reconnût vassal de l'empire (1). Landolphe revenu à Capoue avec la permission de l'empereur, succéda à son père qui venait de mourir et prit le titre de patrice impérial qui le mettait sur le même pied que le prince de Salerne et les stratèges des thèmes. Il réussit à détacher le duc Grégoire de Naples de l'alliance sarrazine et vers 911 signa avec celui-ci et avec l'hypatos de Gaëte un traité d'alliance offensive contre les Sarrazins. Naples et Gaëte reconnaissaient ainsi la suzeraineté byzantine (2). Nous verrons plus loin que cette alliance ne produisit son effet qu'après la mort de Léon VI et celle d'Alexandre et aboutit, avec l'aide de Byzance, à chasser les Sarrazins du Garigliano en 915.

On voit ainsi que les affaires d'Italie, bien qu'elles fussent, dans une certaine mesure, heureuses pour l'empire, n'eurent aucune

occasu, sive ab arcturo, orationis gratia ad beatissimorum apostolorum limina Romam transire poterat, qui ab his aut non caperetur, aut non modico dato praecio dimitteretur.

(1) Leo Ostiensis, ch.. 52 : *Landulfum filium suum ad Leonem imperatorem Constantinopolim destinavit: suggerens omnia quae per tot annos ab Agarenis perpessi fuerant mala, orans et supplicans ut dignaretur quantocius afflictae ac desolatae ab eisdem Saracenis patriae subvenire ; atque ut illos de Gariliano valeat extirpare, auxilium exercitus sui non dedignetur illi transmittere. Quem imperator et honorifice satis recepit et cuncta quae suggesserat benigne se impleturum spopondit* (Pertz, VII, 616).

(2) Cf. Gay, pp. 160-161. Il semble que Amalfi ait également reconnu la suzeraineté de l'empire byzantin, puisqu'un document de 907 montre que le préfet ou archôn d'Amalfi, Manson Ier, porte le titre de spatharius candidatus : Gay, p. 250. Sur l'importance à cette époque d'Amalfi et de sa flotte commerciale, sur ses rapports avec les Sarrazins de Sicile et d'Orient (elle a un comptoir à Antioche et, à la fin du xe siècle, en Égypte : voir Rosen, *Basile le Bulgaroctone*, pp. 295-300), voir Gay, 247 sq. et A. Hofmeister, *Zur Gesch. Amalfis in byzantinischer Zeit*, dans *Byz.-neugr. Jahrbücher*, I, 1920, pp. 101-102. Elle était plus importante que Naples : Ibn Ḥawqal 135 (2e éd. 202).

influence sur les affaires orientales. Byzance ne se mêla aux événements d'Italie qu'occasionnellement, et ceux-ci furent sans rapport direct avec ceux d'Orient. Il en fut de même pour la Sicile, dans la seconde moitié du régne de Léon VI.

5. Succès Maritimes des Musulmans en 902-904.

Sous le règne de Léon VI, les îles de la Mer Égée et ses régions littorales se trouvèrent constamment sous la menace d'incursions musulmanes, tant des Arabes de Crète que de ceux de Syrie, qui, dans leurs entreprises maritimes se montrèrent hardis et audacieux, arrivèrent même à l'Hellespont et firent en 904 leur célèbre expédition contre Thessalonique qui produisit une si forte impression sur le gouvernement byzantin, et dont nous parlerons plus loin.

La Grèce, en particulier le Péloponnèse, qui n'était pas très éloigné de la Crète, vécut des temps très durs.

Outre les incursions venues du dehors à la fin du IX^e^ et au début du X^e^ siècle, le Péloponnèse souffrit d'une grande calamité interne, à savoir la famine. Les maisons, les rues, les routes, étaient remplies d'une telle quantité de cadavres que les habitants n'avaient pas le temps de les enterrer. La population affamée se repaissait de racines et d'herbes (1). Au moment où le pays était en proie à une

(1) *Vita S. Petri Argivi, Patrum Nova Bibliotheca. Novae Patrum Bibliothecae ab* A. Card. Maio *collectae*, t. IX, ed. Cozza-Luzi Rome, 1888, pp. 8-9, § 13 : *Λιμὸς ἐπίεζε τὴν τοῦ Πέλοπος· ἐπὶ τοσούτῳ δὲ ταύτην ἐπεβόσκετο καὶ κατέτρυχεν ὡς καὶ τὰς οἰκίας καὶ στενωποὺς καὶ ἄμφοδα καὶ πλατείας, ἔτι δὲ καὶ κατὰ ὕπαιθρα ἐμπλησθῆναι νεκρῶν, μὴ τῶν ζώντων ἐξικανούντων ἔτι τῇ γῇ κατακρύπτειν τὰ σώματα. Καὶ πλήρη μὲν τὰ πολυάνδρια, πλήρεις δὲ χῶραι τῶν κειμένων. Τῶν μὲν ῥίζαις βοτανῶν ἐνασχολουμένων, τῶν δὲ καὶ ἔτι ποηφαγούντων τὸ πνεῦμα ἐναφιέντων.* Pierre d'Argos, dont les dernières activités se rapportent à l'année 920, fut sacré évêque par le Patriarche Nicolas Mystique. Il vécut longtemps en Grèce et fut l'auteur d'hymnes religieux et d'oraisons funèbres. Pendant assez longtemps, on l'a confondu avec Pierre de Sicile, auteur d'une histoire de l'hérésie manichéenne qui vécut sous Basile I (voir *supra*). Sur la Vie de Pierre d'Argos, voir Cozza-Luzi, *op. cit.*. pp. XXIII-XXXI ; Amari, *Storia*, I, 507-9 (2^e^ éd. 650-2) ; A. Vasiliev, *Les Slaves en Grèce*, dans *Viz. Vrem.*, V (1898), pp.428-9 ; A. Vasiliev, *The « Life » of St. Peter of Argos and its historical significance, Traditio*, V (1947), pp. 163-191. Voir un résumé de cette Vie dans da Costa-Louillet, *Saints de Grèce*, dans *Byzantion*, 61 (1961), pp. 316-235, p. 321 sq. sur la famine dont il sauva es habitants en leur fournissant miraculeusement du pain. — Sur les incursions

si terrible famine, chaque année les pirates crétois, montant sur leurs navires, s'approchaient des îles, des villes et des villages du littoral, et, s'étant mis en embuscade pendant la nuit, attaquaient et pillaient les habitants. Ceux qui résistaient étaient massacrés sans rémission ; ceux qui se rendaient étaient réduits en esclavage. Ayant entendu parler de la piété et du renom de l'évêque Pierre d'Argos, qui vivait au début du x^e^ siècle, ils cinglaient parfois vers Nauplie et ils rendaient leurs prisonniers chrétiens contre une somme déterminée que rassemblait Pierre (1). La légende a conservé le récit de la délivrance miraculeuse d'une prisonnière par Pierre d'Argos. Un jour un vaisseau arabe enleva une jeune femme chrétienne destinée à être donnée en cadeau à l'émir de Crète ; les habitants implorèrent le secours de leur très vénéré évêque ; celui-ci accueillit leur requête et se mit en prières ; bientôt après le bateau arabe était pris par une trirème grecque d'une île voisine et la prisonnière libérée (2).

Certainement les côtes du Péloponnèse ne furent pas les seules à être exposées aux incursions des Arabes de Crète ; on peut dire que ceux-ci étaient maîtres de toute la Mer Égée. L'île de Naxos, au début du x^e^ siècle, leur payait tribut (3). Ils disposaient de l'île de

des Arabes au Péloponnèse, voir A. Bon, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*, Paris, 1951, pp. 76-81 ; K. M. Setton, *On the raids of the Moslems in the ninth and tenth centuries and their alleged occupation of Athens*, dans *American Journal of Archaeology*, LVIII (1954), pp. 311-319.

(1) *Vita S. Petri Arg.*, p. 10, § 14 : *Καὶ Κρῆτες δὲ πειρατικαῖς ναυσὶ χρώμενοι, ἂν δὴ λῃστρικὸν διαζῶντες βίον, καὶ νήσοις καὶ πόλεσι καὶ κώμαις ταῖς παραλίοις νυκτὸς ἐνεδρεύοντες καὶ τοὺς παρατυγχάνοντας λῃζόμενοι· οὓς μὲν τῶν γρύξαι τολμώντων ἔργον ἐποιοῦντο μαχαίραις, τοὺς δ' ὅσοι κατεπτηχότες εἶποντο σιγῇ, εἶλκον εἰς δουλείαν οἰκτρῶς· πυνθανόμενοι δὲ τὸν εἰς ἄκρον ἔλεον τοῦ ἀνδρός, τῇ Ναυπλίᾳ καταίροντες καὶ πίστει λαμβάνοντες καὶ διδόντες, τοὺς αἰχμαλώτους ἀπεδίδοσαν λύτρῳ. Καὶ τοῦτο ποιοῦντες ἀνὰ πᾶν ἔτος οὐ διελίμπανον.* Cf. da Costa-Louillet, p. 322. — Le chef sarrazin Babdel (sans doute : Abū ʿAbdallāh) qui, à l'époque où Constantin Tessarantopechys était stratège du Péloponnèse, fut poussé par la tempête sur les côtes du Péloponnèse et fut capturé (Genesios, *Basileiai*, II, Bonn, 47-48) était sans doute un pirate crétois. Cf. Bon, *op. cit.*, 76 ; Setton, *op. cit.*, 314.

(2) *Vita S. Petri Arg.*, p. 10, § 15 ; da Costa-Louillet, pp. 322-323.

(3) Ioannis Cameniatae *De excidio Thessalonicensi*, p. 583, ch. 70 : *κατήχθημεν εἴς τινα νῆσον καλουμένην Ναξίαν, ἐξ ἧς οἱ τὴν Κρήτην οἰκοῦντες φόρους λαμβάνουσι.* Cf. la traduction de S. V. Poljakova, dans *Deux chroniques byzantines du X^e^ siècle*, Moscou (1959), p. 203.

Patmos (1). Par suite des attaques arabes, l'île de Paros, à la fin du IXe siècle était complètement déserte et abandonnée ; il y venait, d'autres îles, des chasseurs pour chasser les chèvres sauvages qui y vivaient en grande quantité (2). Égine, ravagée par les Arabes dans les années 20 du IXe siècle, resta longtemps dans un complet état de décadence et de désolation (3). Vers 893, l'île de Samos subit une attaque des Arabes et le stratège. le patrice Constantin Paspalas, y fut fait prisonnier (4). Les Arabes détruisirent les trois monastères qui se trouvaient à Samos : ils furent restaurés dès le milieu du Xe siècle par Paul de Latron le Jeune (5).

(1) Voir IOANNIS CAM., pp. 580-3, ch. 68 ; POLJAKOVA, p. 201.

(2) *Βίος τῆς ὁσίας μητρὸς ἡμῶν Θεοκτίστης τῆς Λεσβίας. Θεοφίλου Ἰωάννου Μνημεῖα ἁγιολογικά. Βενετία*, 1884, pp. 8-9 et 26 (Acta Sanct. Nov. vol. IV, 228-229) : *Κυνηγοί τινες ἐξ Εὐβοίης δεῦρο πρὸ χρόνων ἦλθον ὀλίγων (ἔχει γὰρ ἡ νῆσος ἐλάφων καὶ ἀγρίων αἰγῶν θήραν πολλήν)*. Voir V. VASILIEVSKIJ, *Sur la vie et les travaux de Siméon Métaphraste*, dans *J.M.I.P.*, 212 (1880), pp. 403-4 ; H. DELEHAYE, *La vie de Sainte Théoctiste de Lesbos*, dans *Byz.* I (1924), pp. 192-4. Sur cette Vie, voir plus bas, pp. 208-209.

(3) ARSENIUS, *Vie et exploits de Saint Théodore de Thessalonique*, texte grec et trad. russe, Iouriev, 1899, p. 2 (§ 3) et 39 : *Αἴγενα ... ταῖς τῶν Ἰσμαηλιτῶν, οἷς κρίμασιν οἶδε Θεός, περιληφθεῖσα χερσίν, νῦν ἔρημός τε καὶ ἄδοξος καταλέλειπται.*. V. VASILIEVSKIJ, *Un des recueils grecs de la Bibliothèque synodale de Moscou*, dans *J.M.I.P.*, 248 (1886), p. 78. La Vie de Saint Théodore a été composée, selon toute vraisemblance, avant 904, quand Thessalonique fut prise et détruite par les Sarrazins. Voir VASILIEVSKIJ, p. 86.

(4) CONT. HAMARTOLE, pp. 770-771 (éd. Bonn., 852) : *καὶ ἐπολιορκήθη ὑπὸ τῶν Ἀγαρηνῶν ἡ Σάμος τὸ κάστρον, αἰχμαλωτισθέντος καὶ τοῦ στρατηγοῦ αὐτοῦ τοῦ Πασπαλᾶ*. CONT. THÉOPH.. 357 ; SYM. MAG. 701 (dans la troisième année du règne de Léon) ; CEDR.. II. 253 (*Κωνσταντίνου πατρικίου τοῦ Πασπαλᾶ*). La chronologie fantaisiste de Sym. Mag., que suivirent Krug et Muralt, est maintenant abandonnée. En raison du fait que. dans la Chronique du Continuateur d'Hamartole, l'attaque de Samos est placée avant la nouvelle de la mort du Patriarche Stéphane qui arriva le 17 mai 893, nous donnons la date approximative de env. 893, et non la date antérieure de 889, qui est assurément fausse. Voir DE BOOR, *Vita Euthymii*, pp. 94 et 126 (éd. KARLIN-HAYTER, dans *Byz.*, XXV (1955), p. 48) ; N. POPOV, *L'empereur Léon VI le Sage*, Moscou, 1892, pp. 69-70. PAPARRIGOPOULO, *Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους*, IV, 2e éd. Athènes, 1887, p. 83, dit sans aucun fondement que Samos fut prise par Léon de Tripoli.

(5) *Vita S. Pauli Junioris* (m. en 956), *Analecta Boll.*, XI (1892), p. 67 : *οἷς καὶ τὰς ποτὲ μὲν οὔσας ἐκεῖ τρεῖς λαύρας, ὑπὸ δὲ τῶν υἱῶν τῆς Ἄγαρ ἤδη καταβληθείσας, παρῄνεσέ τε καὶ ἔπεισεν αὖθις ἀναστῆναι*. Voir V. VASILIEVSKIJ, *op. cit.*, pp. 424-5.

La population des îles, surtout dans la partie occidentale de la Mer Égée, effrayée et redoutant la mort et la captivité, se transporta en grande quantité dans la ville forte de Thessalonique, où elle espérait trouver un refuge sûr (1).

Les incursions maritimes des Arabes furent particulièrement terribles dans les premières années du xe siècle. Malgré l'anéantissement de la flotte de Tarse en 900, dont nous avons parlé plus haut, les forces maritimes arabes en Méditerranée ne furent pas affaiblies : il restait des flottes encore plus puissantes, à savoir celle de Syrie et celle de Crète qui très souvent opéraient de concert.

En 901 ou en 902, une flotte arabe qui, sous le commandement de Damyāna, avait ravagé les îles de la Mer Égée, pénétra dans le Golfe de Pégase et jusqu'aux côtes de Thessalie et fit une attaque contre la ville de Démétrias, située dans le thème de l'Hellade. La ville, riche et peuplée (2), offrit une vive résitance ; les marécages qui entouraient la ville contribuèrent particulièrement au succès de la défense et empêchèrent les Arabes d'investir complètement la ville (3). Néammoins Démétrias assiégée finit par être réduite à toute extrémité et devint la proie des ennemis, qui, après, l'avoir ruinée et s'être emparés apparemment d'un grand nombre de pri-

(1) Ioannis Cameniatae *De excidio Thess.*, p. 504 : *καὶ μάλισθ' ὅσοι ταῖς ἤδη προαλωθείσαις νήσοις ἐκ τῆς τῶν δυσωνύμων Ἀγαρηνῶν ἐπιδρομῆς ὑπελείφθησαν, ἐπὶ τήνδε προσέφευγον, μηδεμίαν, ὡς ὑπελάμβανον, ἐν αὐτῇ πολεμίων φροντίδα τοῦ λοιποῦ ποιησόμενοι.* Cf. la traduction russe de S. V. Poljakova, dans *Deux chroniques byzantines du Xe s.*, Moscou, 1959, p. 167.

(2) *Ibid.*, p. 506, ch. 14 : *Δημητριὰς γὰρ οὕτω καλουμένη τῆς Ἑλλάδος ἑτέρα πόλις, οὐ μακρὰν ἡμῶν ἀπῳκισμένη, πολλῷ πλήθει τῶν οἰκητόρων καὶ τοῖς ἄλλοις οἷς μέγα καυχῶνται πόλεις τῶν ἔγγιστα ὑπεραιρομένη.* Au xiie siècle, Idrīsī dit : D'Armiron à Demetrias, grande ville bien peuplée, 30 milles (le long de la côte), Géogr. d'Edrisi, trad. Jaubert, t. II, Paris, 1840, p. 296. Cf. Tomaschek, *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, dans *Sitzungsber. der ph.-hist. Cl. der K. Ak. der Wiss. zu Wien*, 113 (1886), p. 351 ; T. Tafel, *Historia Thessalonicae*, Tübingen, 1835, p. 60 ; Id., *De Thessalonica ejusque agro dissertatio geographica*, Berlin, 1839, p. lxxxvii ; Hertzberg, *Gesch. Griechenlands*, I, p. 256. Pour la date de la prise de Demetrias, voir plus bas, p. 161.

(3) Voir pour le xie siècle dans le *Strategikon* de Kekaumenos, éd. Vasilievskij et Jernstedt, St. Pet., 1896, § 75, p. 28 : *Δημητριὰς πόλις ἐστὶ τῆς Ἑλλάδος παρὰ θάλασσαν, ἀπό τε τῆς θαλάσσης καὶ τῶν κύκλωθεν βαλτῶν ἐξησφαλισμένη.* Trad. H. G. Beck, *Vademecum des Byzantinischen Aristokraten*, dans *Byz. Geschichtsschreiber*, Graz-Wien-Köln, Band V, p. 60.

sonniers, reprirent la mer (1). C'est probablement la même année 901 ou 902, avant ou après l'affaire de Démétrias, qu'eut lieu une attaque contre l'Attique à laquelle fait allusion Aréthas de Césarée, et qui, selon lui, fut victorieusement repoussée (2).

Après cela, les îles de l'Archipel subirent une nouvelle incursion et c'est vraisemblablement en 903 que l'île de Lemnos fut prise par

(1) IOANNIS CAMENIATAE *De excidio...*, pp. 506-7, ch. 14 : *οὐ πρὸ πολλοῦ τῆς ἡμῶν ἁλώσεως ἔργον ἐγένετο τῶν Βαρβάρων· πολιορκηθεῖσα γὰρ ὡς μικροῦ δεῖν πάντων τῶν ὑπ' αὐτὴν ἐν μαχαίρᾳ πεσεῖν, οὐδὲν ἕτερον παρεῖχε νοεῖν ἢ τοῖς κακοῖς ἡμᾶς ἐπιμείνοντας τὴν ὁμοίαν πεῖραν τῶν πραγμάτων ἐκδέχεσθαι.* — CONT.H AMART, p. 779 (éd. Bonn, p. 860) = Leo GRAM., p. 274 : *παρελήφθη δὲ τὸ κάστρον ἡ Δημητριὰς ἐν τῷ θέματι τῆς Ἑλλάδος ὑπὸ Δαμιανοῦ τοῦ Ἀγαρηνοῦ.* — SYM. MAG., p. 703 ; CONT. THÉOPH., p. 364. L'année de cette attaque n'est pas indiquée par les sources, mais elles la placent dans un seul et même chapitre avec la mention de la mort du Patriarche Antoine Cauléas et de la consécration de Nicolas Mystique. Chez Syméon MAG. p. 703, les deux récits sont même réunis par les mots *τότε καί*. Mais cela n'a pas de signification. La mort d'Antoine Cauléas est du 12 février 901 et la consécration de Nicolas du 1er mars 901 (cf. GRUMEL, *Chronologie*, p. 436 ; JENKINS dans *B.Z.*, 1954, p. 2 ; KAŽDAN, *Deux chroniques byz. du Xe s.*, Moscou, 1959, p. 100). Voir aussi DE BOOR, *Vita Euthymii*, p. 34, 97 sq et 126 et KARLIN-HAYTER, p. 70) ; N. POPOV, *L'empereur Léon VI...*, pp. 89 et 92 ; ZLATARSKI, *Lettres du Patriarche de Constantinople Nicolas Mystique au tsar bulgare Syméon*, dans *Sbornik za Narodni Umotvorenija, Nauka i Knižnina*, kn. X, 1894, Sofia, p. 383. Il faut également ajouter à cela l'indication de Jean Caméniate que l'attaque de Démétrias eut lieu peu avant celle de Thessalonique en 904 (p. 506). On peut donc avec DE BOOR (pp. 102-103) rapporter l'attaque de Demetrias à 902. MURALT, p. 476 la rapporte sans fondement à 896, de même STRUCK, *Die Eroberung...*, p. 459, et D. ANGELOV, *Istorija na Vizantija*, I, Sofia, 1950, p. 358 ; TOMASCHEK, *Zur Kunde...* à 904. Voir *Deux chroniques...*, p. 228. H. GRÉGOIRE, *La Vie de Saint Blaise d'Amorium*, dans *Byz.* V (1930), pp. 391-414, repousse la chronologie de de Boor et place le sac de Démétrias en 897 (mais dans un compte-rendu de la Vie de Saint Blaise publiée dans les Acta Sanct. Nov. IV, pp. 656-670, dans *Byz.* IV (1927-28), il le mettait aussi vers 901 ou 902 (n. 2 de la p. 808). Le P. GRUMEL, *Chronologie des événements du règne de Léon VI*, dans *Échos d'Orient*, 39 (1936), pp. 34-5 combat l'attribution à 897, la Vie de Saint Blaise ne parlant pas, en 897, d'une prise de la ville, mais simplement d'une razzia arabe. — PAPARRIGOPOULO, *op. cit.*, IV, 83 prétend que Damianos fut chassé de Macédoine par Nicéphore Phocas !

(2) Voir JENKINS, *Nine Orations...*, pp. 14 et 31 : *οἶδε τὸ κατὰ τὴν Ἀττικὴν ἅμα τῷ σῷ κράτει ἀριστεῖον ἀναφανέν.* Cette allusion à une opération militaire en Attique est la seule que nous possédions pour cette époque. Il est peu probable qu'on doive rapporter à cette année-là une occupation d'Athènes par les Sarrazins. Voir plus bas, pp. 320-321.

les Arabes qui emmenèrent en captivité un grand nombre de ses habitants (1).

En ces années-là, concurremment avec les expéditions maritimes, on remarque de la part des Arabes de nouveaux préparatifs pour des opérations militaires contre Byzance. Le 17 mai 902, al-Qasim b. Sīmā fut chargé de faire l'expédition d'été sur les frontières mésopotamiennes (2) : il lui fut alloué pour cela la somme considérable de 32.000 dinars. Le 12 mai 903, arriva dans la région de Tarse dont il avait reçu le gouvernement, Abū'l-ʿAšā'ir, accompagné de nombreux volontaires pour la guerre contre Byzance (3).

Cependant des deux côtés, on note des signes d'un désir d'interrompre pour un temps les opérations militaires. C'est ainsi que Abū'l-ʿAšā'ir apportait avec lui des cadeaux que le calife Muktafī destinait à l'empereur. En cette même année 903, Léon VI qui n'avait pas encore eu le temps de se remettre de la prise de Taormine, envoyait aux Arabes deux ambassadeurs chargés également de cadeaux pour le calife et accompagnés de prisonniers musulmans ; ces envoyés devaient proposer le rachat des prisonniers musulmans qui étaient aux mains des Grecs. Leur demande fut bien accueillie et ils furent gratifiés d'un vêtement d'honneur (4). Cependant, on ne sait pourquoi, l'échange n'eut pas lieu cette année-là et nous verrons que dès l'année 904 les hostilités reprirent avec une plus grande vigueur.

(1) CONT. HAMART., p. 781 (Bonn, 861) = Leo GRAM., 275 : *παρελήφθη ἐδ καὶ Λῆμνος ἡ νῆσος ὑπὸ τῶν Ἀγαρηνῶν αἰχμαλωσίαν πολλὴν πεποιηκότων.* SYM. MAG., 704 (dans la 15e année du règne de Léon) ; CONT. THÉOPH., 365 ; CEDR., II, 260. Voir particulièrement ZONARAS, XVI, ch. 13 (éd. DINDORF, IV, pp. 42-43) : *ἀσχολουμένων δὲ ταῖς οἰκοδομαῖς τῶν πλωΐμων καὶ τοῦ στόλου μὴ πλέοντος, τὸ τῶν Ἀγαρηνῶν ναυτικὸν τὸ Ταυρομένιον ἐξεπόρθησε καὶ τὴν νῆσον κατέσχε Λῆμνον, καὶ πολλὴ τῶν ἀνθρώπων ἐν αὐτοῖς συνέβη φθορά.* Ici la prise de Tauromenion (Taormina) en 902 et l'attaque de Lemnos sont rapportées à la même année. Chez les chroniqueurs byzantins, l'attaque de Lemnos est mise entre celle de Démétrias et celle de Thessalonique, c'est à dire entre 902 et 904 ; cela nous fait pencher pour l'année 903, ce qui convient très bien étant donné la marche générale des entreprises arabes à cette époque. DE BOOR, pp. 103 et 127 donne aussi l'année 903.

(2) 4 ǧumādā II 289.

(3) 10 ǧumādā II 290/11 mai 903.

(4) ṬABARĪ, III, 2221, 2223, 2236 : Elie DE NIS., 136. Elie appelle l'ambassadeur grec Basilikos SKILVN. C'est peut-être l'asecretis Syméon. L'autre était un eunuque.

Au printemps de 904, Léon VI fit partir une forte armée de dix légions (environ 100.000 hommes), pour les territoires frontières. Une grande partie de ces troupes marcha contre al-Ḥadaṯ, captura la population et brûla les localités de la région (1). Mais apparemment les plus importantes entreprises sur terre durent cette année-là être abandonnées en raison du terrible danger que faisait courir à Byzance la flotte musulmane.

C'est en effet en 904 que le renégat grec Léon, appelé Ġulām de Zurāfa par les historiens arabes, Léon de Tripoli par les chroniques byzantines, fit son expédition contre Thessalonique, à la tête de l'escadre musulmane. Léon avait été un jour fait prisonnier par les Sarrazins et il avait abjuré le christianisme et était devenu un zélé musulman. Il était originaire de la place maritime byzantine d'Attaleia et il avait peut-être déjà de ce fait une grande expérience maritime qu'il mit au service des Arabes (2).

(1) Ṭab., III, 2249 (I Aṯīr, VII, 368) ; ʿArīb, 6 ; *Mir'at az-zamān*, II, f° 27 v. Cf. Ḏahabī, Cod. Brit. f° 33 ; Abū'l-Maḥāsin, II, 137 (éd. du Caire, III, 132) ; Ibn Ḫaldūn, III, 357. Ṭabarī, dit que la nouvelle de cette attaque parvint aux Musulmans au mois de šaʿbān 291 (19 mai-17 juin 904). Cf. Weil, *op. cit.*, II, 531.

(2) Le nom de Léon de Tripoli était Rašīq al-Wardāmī, comme on voit d'après un passage de Kindī (voir 2e partie, p. 45). Ġulām Zurāfa est un surnom indiquant qu'il était d'abord un esclave d'un nommé Zurāfa. Rašīq signifie « de taille élégante, élancé, bien fait ». Je considère comme fort possible que l'ethnique Wardāmī soit une déformation arabe du mot grec Mardaïte, car le personnage était originaire d'Attaleia (Cont. Théoph., p. 366 : *ἐπιστήσαντες στρατηγὸν Τριπολίτην Λέοντα, Ἀττάλου μὲν ἐξωρμημένον τῆς πόλεως τῆς δὲ Χριστιανῶν εὐσεβείας ἀποστήσαντα.* Cedr., II, 261 : *Λέοντα τὸν Ἀτταλέα*), et l'on sait que des Mardaïtes avaient été établis à Attaleia (cf. Honigmann, *Ostgrenze*, 41). Dans Masʿūdī, *Prairies d'Or*, I, 282, il est appelé Lāwī (Léon), II, 319, Gulām Zurāfa, et *Tanbīh*, 180, Lā'ūn ġulām Zurāfa. On sait par Caméniate, *De excidio...*, pp. 520-521, qu'il avait été capturé (*ὑπ' αὐτῶν χειρωθεὶς τῶν Βαρβάρων*). Sur Attaleia, voir Tomaschek, *Zur hist. Topogr.*, 53 ; Vasiliev, I, p. 246 ; C. Lanckoronsky, *Les villes de la Pisidie et de la Pamphylie*, I, Paris, 1890, p. 9 ; Alishan, *Sissouan ou l'Arméno-Cicicie*, dans *Descr. géogr. et hist.*, trad. du texte arménien, Venise, 1899, p. 357. — Le récit primitif de Vasiliev d'après lequel Léon de Tripoli aurait d'abord pris Attaleia, avant de cingler vers Constantinople, puis Thessalonique, et que j'ai suivi moi-même (*Deux Épisodes...*, p. 55 et *Hist. des Hamdanides*, I, 723) était basé sur la confusion des historiens arabes entre Anṭāliya, Anṭākiya, Sālūkiya, Sālūniqiya ; voir en particulier Ṭabarī, III, 2250 (2e partie, p. 18), cf. I Aṯīr, VII, 368-9, ʿArīb, 6 etc. H. Grégoire, *Le communiqué arabe sur la prise de Thessalonique*, dans *Byz.* 22 (1952), 373 sq, a expliqué la confusion et rétabli la vérité : l'indi-

D'après les historiens byzantins, c'est une expédition contre la capitale même de l'empire, contre Constantinople, « bien gardée de Dieu » (1), que Léon de Tripoli avait en vue. Le bruit courait que, dans son orgueil, il disait : « J'irai jusqu'à la ville impériale et je la prendrai ; si je ne réussis pas à la prendre, il me suffira qu'on me loue d'être parvenu jusqu'à la capitale de l'empire des Romains et d'y avoir lancé des traits » (2). Le mouvement de Léon contre Constantinople était, selon les mêmes historiens, projeté en liaison avec les opérations des Bulgares qui, comme l'avaient entendu dire les Arabes, harcelaient les territoires byzantins (3). En réalité, il n'y avait pas de véritables hostilités depuis la paix de 897, mais les relations entre Bulgares et Byzantins étaient quelque peu tendues parce que les Bulgares obligeaient les villes grecques de la plaine macédonienne à leur payer tribut et pillaient la région si le tribut ne leur était pas apporté (4).

cation que la ville en question rivalise en importance avec Constantinople et qu'elle en est proche montre qu'il ne peut s'agir d'Anṭāliya. Cf. WEIL, *Gesch. der Chalifen*, II, 532-3 et HIRSCH, 71, avaient déjà vu que les récits arabes se rapportaient en réalité à Thessalonique. L'erreur des historiens arabes s'explique peut-être par le fait que Léon était d'Attaleia. *Deux chroniques...*, p. 239.

(1) CONT. HAMART., 783 (Bonn, 862) = Léo GRAM., 276 : *ἦλθεν ἀγγελία, ὡς ὅτι ὁ στόλος τῶν Σαρακηνῶν ἅμα τῷ Τριπολίτῃ ἀνέρχεται κατὰ Κωνσταντινουπόλεως.* SYM. MAG., p. 705 ; CONT. THÉOPH., p. 366 ; CEDR., II, 262. Voir *Vita S. Elia il Giovane*, § 68, p. 108 : Elie, en route pour Constantinople où il avait été invité par l'empereur Léon VI apprit à Naupacte *τὴν φήμην τοῦ τῆς Συρίας τῶν Ἀγαρηνῶν πλοΐμου πρὸς τὸ Βυζάντιον καταίρειν μέλλοντος, πανταχοῦ διατρέχουσαν.* (Acta Sanct. Aug. III, 505, § 62). Abū'l-Maḥāsin (2e partie, p. 270) dit que Léon alla à Constantinople, après Anṭaliya, c. à dire Thessalonique, ce qui est une déformation du texte de Ṭabarī.

(2) C'est ce qui est rapporté par le Patriarche Nicolas Mystique dans une de ses lettres au tsar bulgare Syméon : *Λέων ἐκεῖνος ὁ Τριπολίτης ... ἐξεστράτευσε τοιαῦτα καυχησάμενος, ὡς " μέχρι τῆς βασιλίδος ἀφίξομαι πόλεως, καὶ τυχὸν μὲν ἑλῶ ταύτην · εἰ δὲ μὴ τοῦτο, ἱκανόν μοι καυχήσασθαι ὅτι πρὸς τὴν βασιλίδα τῆς Ῥωμαικῆς ἐξουσίας παρεγενόμην πόλιν, καὶ βέλη κατ'αὐτῆς ἐξεκένωσα* (Nicolai Patr. Epist. 23, Migne, *P. G.*, t. 111, p. 156). Cf. GRUMEL, *Regestes...*, I, p. 188, n° 705 ; KOLIAS, *Léon Choerosphactès*, p. 46.

(3) CONT. HAMART. Vatican MURALT, p. 783 : *τῶν δὲ Βουλγαρικῶν ἐφόδων Ῥωμαίους ἐπιτριβόντων, οἱ ἐξ Ἄγαρ μαθόντες τοῦτο στόλον ἐξήεσαν ναύμαχον.* CONT. THÉOPH., p. 366 ; CEDR., II, p. 261.

(4) IOAN. CAM., p. 496. Cf. RUNCIMAN, *A hist. of the first Bulgarian Empire*, p. 150 ; ZLATARSKI, *Ist. na prvoto blgarsko carstvo*, part 2, Sofia, 1927, p. 327. Voir à ce sujet la longue note de R. A. NASLEDOVA dans le Commentaire de la traduction de Jean Caméniate, dans *Deux chroniques byz. du Xe siècle*, Moscou,

La nouvelle du mouvement de Léon vers Constantinople arriva à l'empereur alors qu'il assistait à la consécration du monastère construit par son protovestiaire Christophore (1). Au reçu de cette terrible nouvelle fut envoyé avec une flotte contre Léon le drongaire Eustathe qui, cependant, ne se sentant pas assez fort pour s'opposer aux vaisseaux supérieurs en nombre de l'escadre arabe, se retira sans combat vers la capitale. Léon s'avança sans obstacle dans l'Hellespont et s'empara d'Abydos, important poste de douane du gouvernement byzantin. Abydos était bien fortifiée et était considérée comme la clef de Constantinople même (2) ; c'est pourquoi on peut facilement se représenter quelle panique dut régner dans la capitale (3). Cependant la flotte arabe continuait à avancer dans l'Hellespont et parvenait jusqu'à l'important port de Parion (*Πάριον*), à l'entrée même de la Mer de Marmara (4).

Après l'échec d'Eustathe, le protoasecretis Himérios fut envoyé avec la flotte contre les Arabes. Le commandant arabe, pour on ne sait quelle raison, ne se décida pas à engager la lutte avec lui et, renonçant à son plan d'attaque contre Constantinople, quitta l'Hellespont (5.) Himérios qui s'était avancé à sa poursuite perdit apparemment de vue la flotte musulmane, car passant dans l'Helles-

1959, pp. 221-222. Elle conteste qu'un traité de paix ait été signé entre Byzance et les Bulgares en 96 ou 897 et dit que la paix ne fut conclue en réalité qu'en 904 après l'attaque de Thessalonique et c'est ainsi qu'elle explique le passage cité dans la note précédente. Cependant, elle admet, conformément à la remarque de Caméniate (ch. 6), que, dans la région de Thessalonique, la paix régnait, les attaques des Bulgares n'avaient qu'un caractère local et que Syméon avait de bonnes raisons de ne pas les pousser près de Salonique, débouché du commerce bulgare.

(1) CONT. HAMART., pp. 782-783 (Bonn, 862) ; CONT. THÉOPH., p. 366 ; CEDR., II, 262. Dans DU CANGE, *Constantinopolis christiana*, Lib. IV, il y a : S. Christophori Martyris aedes juxta S. Polyeucti aedem.

(2) Voir des renseignements sur Abydos au moyen âge dans TOMASCHEK, *Zur hist. Topogr...*, pp. 15-16 du tiré à part.

(3) CONT. HAMART., p. 783(Bonn, 862-863) : *εἰσῆλθεν (ὁ Τριπολίτης) ἔνδοθεν τῆς Ἀβύδου μέχρι Παρίου. Τοῦτο μαθὼν ὁ Βασιλεὺς ἐν μεγάλῃ ἀθυμίᾳ καὶ περιστάσει γέγονε.* CONT. THÉOPH., 367 ; CEDR., II, 262.

(4) Sur Parion, voir TOMASCHEK, *Zur hist. Topogr...*, p. 14 du tiré à part.

(5) On trouve chez les auteurs byzantins une information selon laquelle les Arabes auraient demandé à leurs chefs à Abydos s'il serait possible de s'en retourner par une autre route au lieu de passer par l'Hellespont ; ayant reçu une réponse négative et redoutant « les passages étroits de la route » (*τὸ στενὸν τῆς ὁδοῦ*), ils se hâtèrent de revenir en arrière : SYM, MAG., p. 707.

pont entre Lampsaque et Abydos abandonnée par l'ennemi, les vaisseaux grecs pénétrèrent loin vers le sud dans la Mer Égée et jetèrent l'ancre près de la ville côtière de Strobilos, située sur une haute montagne, dans le thème des Kibyrrhéotes au nord de l'île de Cos (1). Après quoi, Himérios brusquement retourna vers le nord et, passant devant les îles d'Imbros et de Samothrace, s'approcha de Thasos, où il rattrapa l'ennemi qui se dérobait à lui. Mais voyant la supériorité des forces ennemies, il ne se décida pas à livrer bataille et laissa à Léon la possibilité de se retirer du mouillage de Thasos. Le chef arabe, après avoir dépassé la presqu'île de Chalcédoine, entra dans le golfe de Salonique, et se dirigea sur Thessalonique (2).

La légende rapporte que Saint Élie le Jeune prononça à cette époque, à l'occasion des bruits qui avaient couru sur l'intention qu'avait Léon d'attaquer Constantinople, les paroles suivantes : « Ce dont le bruit court n'arrivera pas comme les hommes en général le pensent, mais comme Dieu a décidé. Oui, il est vrai que les Ismaélites se sont mis en mouvement contre Constantinople et c'est contre cette ville qu'ils font route, mais quand ils seront arrivés à mi-chemin de l'Hellespont, ils reviendront en arrière et remontant le Golfe Illyrique, ils ravageront Thessalonique » (3).

Thessalonique, comme on sait, est située au fond du grand golfe de Salonique (ou Thermaïque). Faisant assez profondément saillie dans le golfe vers l'Orient, le cap Embolon (4) forme un beau

(1) Strobilos se trouve dans une presqu'île de la partie sud-ouest de l'Asie Mineure, au nord de l'île de Cos et de l'ancienne ville d'Halicarnasse. Sur Strobilos au moyen âge, voir TOMASCHEK, *op. cit.*, pp. 38-39 du tiré à part.

(2) CONT. HAMART. Vatican MURALT, pp. 783-784 ; CONT. THÉOPH., 367-8 ; CEDR., II, 262 ; Leo GRAM., p. 277. Dans le ms du Vatican du Continuateur d'Hamartole et dans le Continuateur de Théophane, la mention de Lampsaque n'est pas à sa place.

(3) *Vita S. Elia il Giovane*, § 68, p. 108 : *Οὐχ οὕτως ἀποβήσεται — ἔλεγε — τὸ φημιζόμενον, ὡς ὑπονοοῦσιν οἱ ἄνθρωποι, ἀλλ' ὡς ὁ Θεὸς βούλεται. Ναὶ γὰρ τῷ ὄντι κατὰ τοῦ Βυζαντίου ὥρμησαν οἱ Ἰσμαηλῖται καὶ πρὸς ἐκείνην τὴν πόλιν τὴν πορείαν ποιοῦνται, ἀλλὰ μεσοπορήσαντες τὸν Ἑλλήσποντον ἀναστρέψουσι καὶ τὸν Ἰλλυρίον ἀναδραμόντες κόλπον, τὴν Θεσσαλονικέων πορθήσωσι.* (Acta Sanct. Aug. III, p. 505, § 62).

(4) Dans Jean Caméniate, faussement *Ἐκβολον* (p. 492). TAFEL, *De Thessalonica...*, p. 244, n. 42 avait déjà proposé la leçon *Ἐμβολον*. Les cartes marines italiennes l'appellent Embolo ; à l'époque turque Kara-Burun. Voir TOMASCHEK, *Zur Kunde des Hämus-Halbinsel*, p. 352.

port qui convenait admirablement à un centre aussi commerçant que Thessalonique (1). Du côté de la terre, la ville était entourée d'une muraille solide (2).

Depuis longtemps déjà, Thessalonique qui se trouvait sous la protection de Saint-Démétrius, jouissait d'une renommée toute particulière qui l'avait fait parfois comparer à la capitale. Comme elle, dans la bouche de l'auteur des Miracles de Saint-Démétrius, elle était appelée *ἡ θεοφύλακτος, ἡ θεοκυβέρνητος βασιλὶς τῶν πόλεων* (3) etc, c'était « une grande et large ville » (4), « qui l'emportait sur les plus grandes villes » (5) — « à l'abri de tous les maux qui qui peuvent survenir » (6) ; d'elle on écrivait : « Thessalonique ! tu triompheras de tes ennemis » (7). On faisait venir le nom même de la ville des trois mots *θὲς ἄλλῳ νίκην* » (8).

Sa situation géographique heureuse sur la Via Egnatia, la grande route menant de Durazzo à Constantinople, son port large et sûr, assuraient à Thessalonique une importance commerciale énorme (9). Les régions fertiles qui l'entouraient fournissaient en abondance le nécessaire aux habitants ; de nombreux vaisseaux apportaient

(1) Voir Ioannes Cameniata, § 4, pp. 491-493 ; Tafel, *De Thessalonica ejusque agro Dissertatio geographica*, pp. 208-221 ; Tafrali, *Topographie de Thessalonique*, Paris, 1913, p. 30 sq. et *Thessalonique, des origines au XIV^e siècle*, Paris, 1919, 1 sq ; A. Struck, *Die Eroberung Thessalonikes durch Sarazenen im Jahre 904*, dans *B.Z.*, XIV (1905), pp. 535-562.

(2) Ioan. Cam., § 8, p. 498.

(3) Voir des exemples dans Gelzer, *Die Genesis...*, p. 43.

(4) Ioan. Cam., § 4 et 8, pp. 491 et 498.

(5) *Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου καὶ θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν Σάβα τοῦ Νέου ἐν τῷ Ἄθῳ ὄρει ἀσκήσαντος. Παπαδοπούλου Κεραμέως Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, t. V, 1898, p. 192. Sur cette *Vie*, cf. la bibliographie et l'analyse données par Da Costa-Louillet, *Byz.* 29-30 (1959-1960), pp. 130-139.

(6) Arsenius, *Vie et œuvres de Saint Théodore de Thessalonique*, Iouriev, pp. 4 et 41.

(7) Voir Nicephori Presbyteri Constantinopolitani *Vita S. Andrae Sali*, Migne, *P. G.*, t. 111, p. 861 : *Θεσσαλονίκη, σὺ νικήσεις τοὺς ἐχθρούς σου· καύχημα γὰρ ἁγίων σὺ εἶ, καὶ ἡγίασέ σε ὁ Ὕψιστος.* Sur cette *Vie*, cf. Da Costa-Louillet, *Byz.*, 24 (1954), pp. 179-214.

(8) Voir *Δήμιτσα. Μακεδονικά. Ἀρχαία γεωγραφία τῆς Μακεδονίας*, II, Athènes, 1874, p. 272.

(9) Voir Heyd, *Hist. du Commerce du Levant*, I, Leipzig, 1885, p. 244. Cf. sur les foires de Thessalonique, H. F. Tozer, *Byzantine Satire*, dans *J.H.S.*, II, (1881), pp. 244-245.

le reste à la ville. Les intérêts commerciaux y attiraient de toutes parts d'énormes foules de gens qui emplissaient les rues de la cité. Les richesses affluaient dans la ville : l'or, l'argent, les pierres précieuses, les étoffes de soie et de laine, les objets fabriqués de cuivre, de fer, d'étain, de plomb, de verre, etc, tout cela pouvait se trouver en abondance à Thessalonique (1). Les commerçants bulgares, qui s'étaient retirés de Constantinople sous Léon VI, s'étaient transportés à Thessalonique où ils avaient donné une nouvelle impulsion au commerce. Au début du x^e siècle, Thessalonique était déjà, pour le commerce, la rivale de la capitale même (2). Beaucoup d'habitants des îles de la Mer Égée, qui étaient exposées aux incursions des Arabes, s'étaient transportés à Thessalonique, étant convaincus qu'ils y étaient dans une complète sécurité sous la protection des fortifications de la ville (3). Il est possible que à cette époque la population ait dépassé le chiffre imposant de 200.000 âmes (4). Une animation particulière régnait à Thessalonique en octobre, au jour de la fête du protecteur de la ville, Saint Démétrius. A cette époque y affluaient non seulement la population locale autochtone, mais aussi « les Grecs, les Bulgares du Danube et de la Scythie, les Campaniens, les Italiens, les Espagnols (Ibères), les Portugais (Lusitaniens), les Francs (Celtes) de derrière les Alpes » (5).

Mais Thessalonique ne se distinguait pas seulement par l'état très brillant de son commerce et de ses finances en rapport avec lui. Le développement de la vie spirituelle était parallèle à l'accroissement de la prospérité matérielle : les sciences, les arts, la

(1) IOANN. CAM., pp. 499-501, § 9.

(2) CONT. HAMART., p. 771 ; CONT. THEOPH., 357 ; CEDR., II, 254. Cf. TOMASCHEK, *Zur Kunde...*, p. 352.

(3) IOANN. CAM., p. 504.

(4) Voir FINLAY, *A History of Greece*, ed. by TOZER, vol. II, Oxford, 1878, p. 267 n.

(5) Voir la description de la fête de Démétrius chez les Macédoniens dans *Timario sive de passionibus ejus*, ed. HASE, dans *Notices et Extraits*, IX, 2 (1813), p. 171 ; A. ELLISSEN, *Analekten der mittel- und neugriech. Literatur*, t. IV, Leipzig, 1860, p. 46, cf. n. 23-24, pp. 152-153 ; TOMASCHEK, *Zur Kunde...*, 352 ; TAFEL, *De Thessalonica...*, Berlin, 1839, pp. 227-230 ; HEYD, *op. cit.*, I, 244 ; TOZER, *op. cit.*, P. CHARANIS, *Internal Strife in Byzantion during the fourteenth century*, dans *Byz.* XV (1940-1941), 208-230. Une traduction infidèle de la description de cette fête est donnée dans *M. Χατζῆ 'Ιωάννου 'Αστυγραφία Θεσσαλονίκης ἤτοι τοπογραφικὴ περιγραφὴ τῆς Θεσσαλονίκης*, Salonique, 1881, p. 8 : chez lui sont mentionnés « des Russes ».

musique et le chant fleurissaient à Thessalonique. Particulièrement renommé était le chant d'église dans les nombreux temples de Thessalonique, parmi lesquels se distinguaient l'Église, maintenant brûlée, de Sainte-Sophie et celle de Saint-Démétrius de Thessalonique (1). A cette époque où la vie matérielle et spirituelle de la ville, comme nous venons de le voir, atteignait un très haut degré, la moralité de la population laissait beaucoup à désirer et le pieux auteur du récit sur la destruction de Thessalonique par les Arabes, Jean Caméniate, voit la principale raison de ce malheur dans la dépravation et l'immoralité de la population et considère cette calamité comme un châtiment divin mérité pour les péchés du peuple (2).

La ville n'était absolument pas préparée à soutenir une attaque qui, selon l'expression du Patriarche Nicolas Mystique, se produisit « à une époque de paix profonde » (3). A Thessalonique apparut tout à coup un messager de l'empereur Léon VI, le protospathaire Petronas qui apprit à la population la terrible nouvelle : les Arabes, selon des transfuges, se dirigeaient sur Thessalonique, car ils avaient reçu par des prisonniers grecs des renseignements sur l'impossibilité où était la ville de résister à des forces navales en raison de l'absence de fortifications du côté de la mer. Le trouble et l'effroi s'emparèrent de la population. Il n'y avait pas de troupes expérimentées ; les fortifications étaient insuffisantes particulièrement du côté où l'on attendait l'attaque, la mer. Néanmoins, il fut décidé d'opposer à l'ennemi une résistance proportionnée aux forces dont on disposait. Une grande partie de la population se mit à construire ou à consolider les murs ; mais Pétronas, le messager qui était arrivé de Constantinople, conseilla de recourir à un moyen de défense absolument nouveau. A son avis la ville du côté de la mer n'avait aucun moyen de se défendre, même si l'on avait élevé des murs tout le long du rivage, étant donné que, la côte étant

(1) IOANN. CAM., pp. 501-3, § 10-11. Sur les églises de Thessalonique, *cf.* Ch. DIEHL, M. LE TOURNEAU, H. Saladin, *Les monuments chrétiens de Salonique*, Paris, 1918.

(2) I. CAM., pp. 503-7, § 12-14 ; STRUCK, *Die Eroberung Thessalonikes...*, dans *B.Z.* XIV (1905), pp. 535-562.

(3) Nicol. Myst. Epist. 76, MIGNE, *P. G.*, t. 111, p. 277 : *εἰρήνης βαθείας οὔσης ἀπῆλθεν ἡ Θεσσαλονίκη*. (Lettre à Romain Lécapène, cf. GRUMEL, *Regestes*, I, p. 167, n° 665). Mais il n'y avait pas de paix avec les Musulmans.

plate, les proues des navires ennemis, accostant, dépasseraient la hauteur des créneaux des murailles et que, des navires, il serait facile de tirer sur les défenseurs de la ville se trouvant sur les murs, d'une position dominante.

Pétronas avait un nouveau plan qui consistait à construire à quelque distance du rivage une sorte de mur sous-marin qui empêcherait les navires de s'approcher du bord. On démolit un grand nombre de tombeaux anciens, en pierre, qui se trouvaient aux environs de la ville ; la pierre fut transportée dans la ville et une quantité déterminée en fut enfouie dans la mer. On entrevit un espoir de salut. Mais alors que ce difficile travail était déjà à demi terminé, arriva inopinément de Constantinople Léon Khitsilakès qui avait été désigné comme stratège pour la ville et toutes les localités environnantes et qui assuma la charge de prendre toutes les mesures de défense (1). Pétronas fut immédiatement rappelé. Le nouveau commandant tout d'abord donna l'ordre de suspendre le travail entrepris dans la mer et commanda de se mettre à la construction des murs. Tout le peuple fut obligé d'apporter des matériaux aux ouvriers. Mais, malgré toute cette hâte, le temps manqua. L'ennemi était déjà devant la ville que la construction des murs n'avait pas encore été poussée jusqu'à la moitié de leur hauteur. Des nouvelles, toutes plus terrifiantes les unes que les autres, arrivèrent dans la ville. On devait attendre l'ennemi d'un jour à l'autre ; il avait déjà ravagé la plus grande partie des îles du nord de la Mer Égée ; la population des villes côtières, en proie à la terreur, prenait la fuite. On disait que l'ennemi avait 54 navires admirablement armés dont les équipages étaient constitués par des Arabes de Syrie, des Égyptiens et des Éthiopiens. Les récits qu'on faisait de leur cruauté, de leur sauvagerie et de leurs instincts sanguinaires remplissaient de terreur les habitants de Thessalonique qui préféraient aller vivre dans les montagnes avec les bêtes sauvages plutôt que de tomber aux mains des ennemis qui approchaient et d'être faits prisonniers (2).

(1) Le surnom de Léon Khitsilakis (Khatsilakis) nous est connu par les chroniques byzantines et par une inscription de Thessalonique. Voir *Χατζῆ 'Ιωάννου, op. cit.*, p. 18 et sur l'inscription, voir plus bas. Caméniate donne seulement le nom de Léon.

(2) I. CAM., pp. 508-512, § 16-18.

Cependant la malchance poursuivait la ville. Un nouveau stratège, Nicétas, était venu au secours. Comme les deux stratèges, à cheval, s'approchaient l'un de l'autre avec l'intention de s'embrasser en guise de salut, le cheval de Léon tout à coup se cabra et jeta à terre le stratège qui dans sa chute se fit une grave fracture et fut désormais incapable de participer aux plans ultérieurs de défense de la ville. Bien que les habitants eussent à ce moment réussi à renforcer dans le rempart maritime quelques tours de bois pour repousser les navires ennemis, ils comprenaient clairement toute l'inutilité d'une pareille défense (1). Après le malheureux accident du stratège Léon, tout le poids de la défense retomba sur le stratège Nicétas qui décida d'appeler à son secours les Slaves des environs, soumis à l'empire byzantin, qui se trouvaient sous l'autorité du stratège du petit thème voisin du Strymon, habité par des tribus slaves (2). Des lettres furent adressées dans lesquelles on les invitait à envoyer au secours de la ville le plus grand nombre possible d'hommes, particulièrement armés d'arcs, c'est-à-dire de l'arme dont les Sarrazins étaient extrêmement habiles à se se servir (3). A cet appel, par suite de l'indignité des chefs slaves investis de l'autorité, qui placèrent leur intérêt personnel au-dessus du bien commun, n'apparurent à Thessalonique qu'un très petit nombre de Slaves, tout à fait impropres à des opérations militaires. Devant une telle situation, Nicétas écrivit encore une fois au stratège du Strymon pour lui faire des remontrances, l'accusant de lenteur et lui disant que, au cas où la ville périrait, il serait considéré comme responsable de la calamité. Tout fut inutile : le stratège du Strymon décida non seulement de s'abstenir de secourir la ville, mais encore, dans son for intérieur, il se moquait du malheur qui la menaçait et intriguait contre elle (4).

(1) Id., pp. 512-514, § 19.

(2) C. Porph., *De Thematibus*, p. 50 (éd. Pertusi, p. 88-9 et 166-8). Voir aussi Rambaud, *op. cit.*, p. 225 ; Schlumberger, *Nic. Phocas*, Paris, 1890, pp. 326-7. Au xi^e^ siècle le thème du Strymon n'existait déjà plus ; il avait été réuni à Thessalonique ou à la Macédoine : voir Skabalanovitch, *Le gouvernement byzantin et l'Église au XI^e^ siècle*, St. Pét., 1884, pp. 233-4.

(3) Voir Leonis *Tactica*, Const. XVII, 22, Migne, *P. G.*, t. 107, p. 952 : *Μέγα γὰρ ὅπλον καὶ δραστήριον ἡ τοξεία, καὶ μάλιστα κατὰ τῶν Σαρακηνίκων ἐθνῶν καὶ Τούρκων, οἷς τὸ πᾶν τῆς νίκης ἐν ἐλπίδι τῆς παρ' αὐτῶν τοξείας κεῖται.*

(4) Ioann. Cam., ch. 20. Les chefs des Slaves sont appelés *archontes*. On ne

Désespérant d'obtenir du secours des Slaves voisins, la population de Thessalonique résolut de consacrer toutes ses forces à la défense de la ville et de ses sanctuaires. Le peuple, jour et nuit, remplissait déjà l'église de Saint Démétrius et tout en larmes, adressait des prières ferventes au saint, le conjurant de lui pardonner ses nombreux péchés, de montrer sa force et d'aller au secours de la ville en détresse (1).

Finalement, à l'aurore du dimanche 29 juillet 904, quelqu'un apparut dans la ville qui expliqua que les navires ennemis se trouvaient déjà à l'entrée du port, au Cap Embolon (2). A cette nouvelle un trouble indescriptible se manifesta et des clameurs s'élevèrent dans la ville ; tous ceux qui le purent prirent leurs armes et s'élancèrent vers les murs, mais ils n'avaient pas eu le temps de parvenir jusqu'aux créneaux des remparts que déjà on voyait les navires sarrazins marchant à toute vitesse, grâce à un vent favorable, toutes voiles déployées, vers le rivage. Les Arabes jetèrent l'ancre tôt dans la matinée ; les voiles furent repliées. Après quoi, les Arabes se mirent à étudier attentivement la situation de la ville et n'engagèrent pas immédiatement la bataille, désirant se rendre compte de façon plus précise des forces des Grecs et se préparer à une rencontre avec eux. La première impression que fit la ville sur eux fut très forte ; son étendue et sa population très nombreuse effrayèrent même, apparemment, quelque peu les Sarrazins et cette indécision permit de respirer aux habitants de Thessalonique (3).

Mais cela ne dura pas longtemps. Le commandant de la flotte arabe, Léon, monté sur un navire, fit le tour du rempart maritime, examinant l'endroit d'où il serait le plus facile de s'élancer à l'assaut ; en même temps la flotte qui était à l'ancre sur la rive orien-

voit pas bien si ces Slaves font partie des troupes thématiques du Strymon ou si ce sont simplement des auxiliaires. Voir la note de NASLEDOVA, p. 230.

(1) IOANN. CAM., § 20-22, pp. 514-518.

(2) *Παρὰ τὸν αὐχένα τοῦ ῥηθέντος Ἐκβόλου* (p. 519) ; il faut lire *Ἐμβόλου*. La date *ἐννάτης καὶ εἰκάδος ἀγομένης μηνὸς Ἰουλίου* ne s'accorde pas avec les données de Ṭabarī. Celui-ci, III, 2250 dit que Abū Maʿdān écrivit de Raqqa pour annoncer le succès de l'expédition de Ġulām Zurāfa le jeudi 10 ramaḍān 291, c.à.d. le 26 juillet 904. Peut-être faut-il lire 20 au lieu de 10 ce qui donnerait le 5 août. La nouvelle arriva à Bagdad à la fin de ramaḍān (17 juillet-15 août 904).

(3) IOANN. CAM., § 23, pp. 519-520.

tale du port, se préparait à des opérations décisives. Ayant remarqué qu'une partie du port était barrée par une chaîne de fer ou bien comblée par des pierres, Léon choisit un endroit où la partie la plus profonde de la mer était proche de la partie la plus basse du rivage. C'est de là que les Sarrazins décidèrent de faire partir l'assaut. Leurs vaisseaux, sur un ordre de leur chef, tandis que les équipages frappaient sur des tambours de cuir qui produisaient un bruit effroyable, firent rapidement force de rames vers l'endroit indiqué. Les Grecs, de leurs murailles, leur répondirent par des cris tellement forts que les Arabes au premier moment hésitèrent, ne sachant pas s'ils pourraient venir à bout d'un ennemi aussi nombreux. Des deux côtés pleuvait une grêle de flèches. Les Slaves des environs de Thessalonique qui avaient enfin répondu à l'appel et qui étaient célèbres pour leur incomparable habileté à tirer de l'arc, furent particulièrement utiles aux Grecs (1). On peut supposer que, malgré leur premier refus de s'unir aux Grecs, les Slaves étaient venus peu à peu, de sorte que, finalement, ils constituaient une force assez importante.

Désirant en terminer plus rapidement avec la ville, une partie des Arabes les plus vaillants, ayant pris des échelles de bois, se jetèrent dans la mer et se dirigèrent vers le rivage, plongeant et se couvrant la tête de leurs boucliers pour se protéger des traits que les Grecs leur lançaient des remparts. Le but des Arabes était de placer les échelles contre les murs et de s'y hisser de cette façon. Leur tentative ne réussit pas : à peine avaient-ils réussi à se hisser sur les échelles qu'ils avaient approchées des murs qu'une véritale grêle de pierres s'abattait sur eux et, décimant les rangs des assaillants, forçait les autres à une retraite précipitée. A la vue d'un tel spectacle, les vaisseaux ennemis s'éloignèrent des murs et se bornèrent à lancer de loin des nuées de flèches sur la ville. A leur tour les Grecs répondirent aussi habilement par leurs flèches et mirent en action des balistes dont les projectiles semèrent la terreur chez les ennemis. Le stratège Nicétas, à ce moment, fit le tour des remparts et adressa des paroles d'encouragement aux assiégés, les engageant à tenir fermement pour la défense de la ville. Même le stratège Léon, malgré sa blessure, était monté avec peine sur une mule, et, visitant les points les plus exposés, encoura-

(1) Id., § 24-25, pp. 520-523.

geait les Grecs par sa présence et par ses paroles. Pendant tout ce premier jour de siège, c'est-à-dire le 29 juillet, les Barbares firent encore quelques tentatives pour s'emparer de la ville du côté de la mer, mais ils furent repoussés et finalement, ils abandonnèrent le projet d'une attaque par mer, et se retirèrent sur leurs vaisseaux, avec lesquels ils abordèrent sur la côte est du port de Thessalonique. Là, quittant leurs navires, ils tournèrent leurs efforts contre les Grecs qui occupaient la partie des remparts où se trouvait la porte maritime appelée Rome (Ῥώμη) (1). Là, la bataille dura jusqu'à la nuit noire. Les Arabes ne purent obtenir une supériorité décisive et se retirèrent sur leurs navires afin de donner du repos aux troupes fatiguées par les combats de toute la journée et d'élaborer un plan d'opérations ultérieures. Les Grecs, pendant toute la nuit, gardèrent soigneusement les remparts en raison de la possibilité d'une attaque nocturne soudaine des Sarrazins (2).

A l'aurore du 30 juillet, les Arabes sortirent de leurs vaisseaux ; une partie marcha contre les remparts, une autre se plaça dans des endroits désignés à l'avance, apportant une particulière attention aux issues des portes. De nouveau, une véritable grêle de pierres et de traits fut lancée contre la ville. A la porte romaine déjà mentionnée plus haut les Arabes avaient dressé des balistes qu'ils avaient préparées à l'époque de leur séjour dans l'île de Thasos. A l'abri de ces machines dont les pierres ne permettaient même pas aux Grecs de pencher la tête hors des murs, des échelles de bois furent appliquées aux murs, grâce auxquelles les assiégeants purent se hisser jusqu'aux créneaux. Mais à ce moment une section de braves combattants grecs réussit à repousser les assaillants à coups de lances : mis en fuite, ils laissèrent une échelle aux mains des Grecs. Ce succès releva fortement le courage des assiégés et en même temps abattit davantage celui des assiégeants. Jusqu'au milieu du jour, les Musulmans bombardèrent violemment la ville de traits et de pierres. Puis, ils adoptèrent une nouvelle tactique de siège : ils décidèrent de mettre le feu aux deux portes orientales, la Porte Romaine et la Porte Cassandréotique, afin de pénétrer

(1) La raison pour laquelle ces portes sont appelées Rome est obscure. Cf. TAFEL, *De Thessalonica...*, pp. 99-101 ; TAFRALI, *Topographie...*, ne donne aucune explication.

(2) IOANN. CAM., § 26-28, pp. 523-527.

ainsi dans les fortifications intérieures. Ils amenèrent sous les portes une grande quantité de matières inflammables diverses : tout cela fut enduit de résine et enflammé. Cette tentative réussit parfaitement : les portes brûlèrent et une partie des défenses extérieures tomba aux mains de l'ennemi. La population de Thessalonique, effrayée, s'attendant à une tactique semblable pour les défenses intérieures, prit toutes les dispositions possibles pour éteindre le feu au cas d'un nouvel incendie. La nuit vint sans que les Musulmans eussent entrepris quoi que ce fût de décisif (1).

Mais dans la nuit du 30 au 31 juillet, les Arabes décidèrent de faire de bon matin une attaque générale de la mer contre les remparts. Quand il fit jour, la population vit, remplie d'effroi, les vaisseaux ennemis près des murs mêmes qui, après un bref engagement, tombèrent aux mains des Arabes. Après cela, la ville se trouva complètement au pouvoir des ennemis. Les Musulmans, se répandant dans les rues, massacrèrent la population sans égard ni pour le sexe, ni pour l'âge : les scènes les plus déchirantes se produisirent (2). Toute la population, à l'exception d'un très petit nombre de gens qui réussirent à se cacher dans les montagnes voisines, fut faite prisonnière, par les Arabes. L'auteur du récit sur la prise de Thessalonique, Jean Caméniate, son père et quelques parents parvinrent avec peine à préserver leur vie et, ayant été conduits devant Léon de Tripoli en personne, apprirent de lui qu'ils seraient dirigés avec d'autres captifs, par la Syrie, vers Tarse où à ce moment était projeté un échange de prisonniers ; l'émir leur promit que, lors de cet échange, ils recevraient leur liberté (3). Le commandant envoyé par l'empereur, Nicétas et le stratège de la région voisine furent mis sous bonne garde dans les vaisseaux. Il fut déclaré à la population que, si elle voulait obtenir sa liberté, elle devait livrer aux Musulmans tout ce qu'elle avait d'argent, de vêtements, de meubles et d'ustensiles : les Arabes recueillirent ainsi un très riche butin.

Au nombre des prisonniers se trouva l'eunuque Rodophylès qui avait été envoyé en Occident par l'empereur pour porter de l'argent à l'armée de Sicile et qui, pour certaines raisons, s'était arrêté

(1) Id., § 29-31, pp. 527-531.
(2) Id., § 35-36, pp. 537-540 ; § 56, p. 565.
(3) Id., § 55, p. 564 ; § 62, p. 573 ; § 63, p. 575.

à Thessalonique et y avait été surpris par l'attaque arabe (1). La veille de la prise de la ville, il avait réussi à envoyer l'argent dont il était porteur au stratège du thème du Strymon en lui demandant de le garder jusqu'à la fin de la guerre. Conduit devant l'émir, il fut interrogé, avoua qu'il avait fait sortir l'argent secrètement de la ville et dit à l'émir que s'il lui laissait la vie, il pourrait lui procurer beaucoup plus d'argent. Furieux, l'émir le fit battre jusqu'à la mort (2).

Seule, la partie de la population qui semblait dépourvue d'utilité pour les Arabes fut laissée dans la ville, 200 personnes, dit Jean Caméniate. Léon de Tripoli expliqua que leur vie serait préservée seulement dans le cas où l'empereur s'engagerait à fournir pour l'échange projeté à Tarse un nombre de prisonniers musulmans égal à celui des captifs chrétiens. Ce fut un certain Syméon, envoyé quelque temps auparavant par l'empereur en mission à Thessalonique, qui prit solennellement cet engagement et promit d'amener lui-même les captifs musulmans à Tarse. Léon de Tripoli, avant de partir, donna l'ordre barbare de brûler la ville et seule la présence d'esprit de ce Syméon qui réussit à se procurer, de l'endroit où ils étaient cachés, les deux talents d'or remis par Rodophylès au stratège du Strymon et les livra à l'émir en rançon de la ville, sauva Thessalonique d'une complète destruction (3). Finalement, au

(1) Id., § 59, p. 569 : *εὐνοῦχος τοῦ Βασιλέως καὶ τῶν ἐξόχων εἷς, Ῥοδοφύλης οὕτω καλούμενος, ὃς ἔτυχε πρό μικροῦ τοῦ κινδύνου τὴν ἐπὶ δύσιν σταλεὶς καί τινων χρειῶν ἕνεκεν πρὸς τῇ πόλει γενόμενος, μεθ' ἡμῶν συγκλεισθῆναι καὶ τῶν ῥηθέντων ἀνιαρῶν μετασχεῖν· ὃς καὶ ἐκόμιζε μεθ' ἑαυτοῦ πλῆθος χρυσίου, ὅπερ ἔλεγεν ἀπάγειν ἐπικουρίας τινὸς χάριν τοῦ κατὰ Σικελίαν στρατοῦ, συμπλεκομένου τοῖς κατὰ τὴν Ἀφρικὴν βαρβάροις ἀεὶ καὶ πολλῆς δεομένου τῆς ἐν τοῖς πράγμασι συνεργίας.* Les raisons de l'arrêt de ce personnage ne sont pas claires. Selon le Cont. de Georges Moine, p. 784 (cf. Leo Gram., 277 ; Cont. Théoph., 468 ; Cedr., II, 262), ce fut pour cause de maladie qu'il s'arrêta en route. D'après Jean Caméniate, Rodophylès était porteur de 2 talents d'or ; pour les chroniqueurs il avait avec lui 100 livres d'or. Ces textes montrent qu'il y avait encore des troupes en Sicile. Sur la prise de Thessalonique et l'affaire de Rodophylès, voir aussi *Vita Euthymii*, ch. 15 et la trad. Každan, pp. 64 et 123, dans *Deux Chroniques byz. du X^e siècle*, Moscou, 1959.

(2) Ioann. Cam., § 59, p. 571.

(3) Id., § 62, pp. 573-576. Voir *Vita Euthymii*, de Boor, pp. 53-54 (éd. Karlin-Hayter, dans *Byz.*, XXV (1955), p. 106). Cette histoire n'est pas claire. On ne comprend pas pourquoi l'argent avait été remis au stratège

milieu de la journée du 9 août 904 (1), les Musulmans levèrent l'ancre.

La situation des prisonniers sur les vaisseaux, pendant leur voyage, fut des plus pénibles, en raison de l'absence complète de soins et de confort (2). Au soir du 9 août, les navires arrivèrent en une certaine localité de Bolbon, derrière Embolon (3) où des cavaliers grecs qui étaient venus sur le rivage rachetèrent aux Musulmans, contre d'énormes sommes d'argent, quelques femmes prisonnières ; ensuite, après avoir touché à l'extrémité de la presqu'île de Pallena, appelée erronément une île par Jean Caméniate, les navires arabes saisirent inopinément à Diadromoi (*Διάδρομοι*) un vaisseau grec chargé de blé, puis, passant au large de l'Eubée et près d'Andros, ils abordèrent à l'île de Patmos. Il est intéressant de remarquer que les vaisseaux musulmans naviguaient non pas en direction de quelque lieu déterminé par la route la plus courte, mais en changeant de temps en temps de direction afin d'éviter une rencontre avec la flotte grecque et qu'ils contournaient les différentes îles comme s'ils vagabondaient (4). Après avoir séjourné six jours à Patmos, Léon de Tripoli, en passant par l'île de Naxos, la plus grande des Cyclades qui payait tribut aux Crétois, arriva en Crète à Zontarion (5) où les captifs débarqués sur le rivage furent dénombrés : on trouva

du Strymon qui n'était pas très bien disposé à l'égard des habitants de Thessalonique, et on ne voit pas bien où était cet argent ; d'après les chroniqueurs, il l'avait laissé en route ; selon la *Vita Euthymii*, Syméon se servit pour la rançon de Thessalonique de cadeaux et d'argent destinés aux Bulgares. Voir les notes de NASLEDOVA, *Deux chroniques...*, pp. 237-238, qui suppose que Rodophylès avait envoyé cet argent aux Slaves du Strymon pour hâter la venue de leurs archers dans la ville. Cf. aussi KAŽDAN, *op. cit.*, p. 123.

(1) IOANN. CAM., § 65, p. 577 : *τότε δὲ περὶ μεσημβρίαν ὄντος τοῦ ἡλίου τῇ δεκάτῃ τῆς ἁλώσεως ἡμέρᾳ τοῦ λιμένος ἐξωρμήσαμεν.* Thessalonique avait été prise le 31 juillet.

(2) Voir la description de la situation des prisonniers sur les vaisseaux § 67, pp. 578-79. Cf. G. SCHLUMBERGER, *Nic. Phocas*, pp. 36-37.

(3) Voir *M. Χατζῆ 'Ιωάννου, op. cit.*, p. 49. Cf. le *Bolbe lacus* en Macédoine sud-orientale.

(4) IOANN. CAM., § 67, p. 580 : *καὶ γὰρ ἐδεδίεσαν μή που τύχοι παρὼν ὁ τῶν Ῥωμαίων στόλος καὶ λάθοι κατ' αὐτῶν ἐπίνοιάν τινα μοχθηρὰν ἐργασάμενος · διὰ τοῦτο ἄλλοτε ἄλλας νήσους καθάπερ τινὲς πλανῆται περιηρχόμεθα.*

(5) Zontarion est en Crète et n'est pas comme le croyait Vasiliev l'île de Santorino, dans les Cyclades, qui est à 110 km au nord de la Crète. Voir NASLEDOVA, *op cit.*, p. 240.

22.000 personnes. Beaucoup furent achetés par les Arabes de Crète qui comptaient en tirer un grand profit, car contrairement à ce qui se faisait en Syrie, dans les rachats de captifs ils avaient l'ancienne habitude de réclamer pour chacun des prisonniers qu'ils détenaient, le prix de deux hommes (1).

Mais la flotte musulmane dut hâter son retour en Syrie en raison de l'approche de l'époque des tempêtes d'hiver (2). Sur sa route vers la petite île de Dia, près de la Crète, en direction de Chypre, la flotte faillit faire naufrage à la suite d'une tempête (3). Enfin les navires arrivèrent sans encombre au port chypriote de Paphos et de là à Tripoli de Syrie d'où les captifs furent transférés à Tarse dans l'attente de l'échange (4) dont il sera question plus bas.

La ruine d'une place aussi importante que Thessalonique dut produire une profonde impression sur les contemporains. L'empereur Léon a consacré un ouvrage particulier « *εἰς τὴν ἅλωσιν τῆς Θεσσαλονίκης* » (5). On eut la révélation de la complète incurie du gouvernement qui, malgré les instantes demandes de secours des Thessaloniciens, différa de jour en jour l'envoi d'une flotte et, par là-même, concourut au malheur de Thessalonique (6). Le Patriarche Nicolas Mystique, du haut de la chaire de Sainte-Sophie à Constantinople, prononça une éloquente homélie sur le thème de la prise de Thessalonique. « Les villes ont été vidées de leurs habitants, disait-il, les hommes ont été égorgés comme du bétail ; les femmes ont été séparées de force de leurs maris. Spectacle pitoyable ! Elles sont livrées aux outrages les plus infâmes...

(1) I. CAM., § 73, p. 590 : *ἀλλ' ἐπεκράτησεν ἐν τούτοις παλαιὸν ἔθος χρόνῳ βεβαιωθέν, ἵνα καὶ τὸν βάρβαρον, ὅστις ποτὲ ἦν, χάριν τοῦ κατεχομένου κομίζωνται, καὶ τὴν ὑπὲρ αὐτοῦ δοθεῖσαν τιμὴν ἀπαιτῶσιν εἰς τὸ διπλάσιον. διά τοι τοῦτο πολλοὺς οἱ Κρῆτες τῶν αἰχμαλώτων ὠνήσαντο, τὴν καθ' ἡμᾶς συμφορὰν κέρδους συνεισφορὰν ἑαυτοῖς ἐφευράμενοι.*

(2) I. CAM., p. 591 : *πρὸς τὸ χειμέριον τὸν ἀέρα μετατιθέμενος*

(3) Voir la description de la tempête dans I. CAM., § 75-76, pp. 592-596. Dia est à 12 milles de la Crète.

(4) Là se termine le récit de Jean Caméniate qui a été écrit avant l'accomplissement de l'échange. Voir § 78, pp. 598-599. Les captifs étaient arrivés à Tripoli le 4 septembre 904, jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix : § 77, p. 596 : *κατ' αὐτὴν τὴν ἡμέραν καθ' ἣν ὑψοῦται τὸ σωτήριον τοῦ σταυροῦ ξύλον.*

(5) Voir A. MAI, *Spicilegium Romanum*, t IV, Rome, 1840, p. XXXIX.

(6) Voir Nicol. Myst. Patr. Epist. 76, MIGNE, *P. G.*, t. 111, p. 277 : *Καὶ γὰρ ἐπιδεομένων βοηθείας τῶν Θεσσαλονικέων ἡμέραν ἐξ ἡμέρας ἀναβαλλόμενοι πρὸς τὸ ἀπολυθῆναι ἐκεῖ πλώϊμον, ἀπώλεσαν τὰ πράγματα.*

Où est, ô martyr Démétrius, ton secours invincible? Comment as-tu laissé détruire ta ville? Comment la ville qui est sous ta protection, inaccessible aux ennemis depuis que le soleil la regarde, a-t-elle été livrée à de pareils malheurs » (1)?

A la prise de Thessalonique est liée une très poétique légende d'après laquelle quelques Italiens, qui se rendaient à Thessalonique en pèlerinage auprès de Saint Démétrius, rencontrèrent en Thessalie deux voyageurs dont l'un était Démétrius lui-même. Celui-ci, ne voulant pas que les pèlerins italiens devinssent la proie des Sarrazins, les avertit de la destruction de sa propre ville ; après quoi, l'apparition disparut. Les Italiens contournèrent la ville de loin et par des fugitifs apprirent la vérité sur son sort (2).

Le sort de Thessalonique attira l'attention du tsar bulgare Syméon qui malgré l'état de paix existant entre l'empereur et lui, forma le projet d'occuper la ville détruite et dépeuplée par les

(1) Cette homélie (cod. vat. 172 : *Νικολάου πατριάρχου ὁμιλία εἰς τὴν ἅλωσιν τῆς Θεσσαλονίκης, ῥηθεῖσα ἐν ἄμβωνι τῆς μεγάλης ἐκκλησίας μετὰ τὴν εἴσοδον*) n'a pas encore été entièrement éditée. Le Cardinal MAI, *Spicilegium Romanum*, t. X, Rome, 1844, praef., pp. xxvi-xxvii, l'a signalée et a édité le texte d'un fragment, avec une trad. latine, du milieu de l'homélie ; il dit qu'elle ne contient pas grand' chose d'historique (p. xxvi). Ce fragment a été republié par MIGNE, *P. G.*, t. 111, pp. 26-27 et par SAKKELION, dans *Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος*. t. III, 1889, p. 109. On trouve une traduction bulgare du fragment dans V. ZLATARSKI, *Lettres du Patriarche de Constantinople Nicolas Mystique au tsar bulgare Siméon*, dans *Sbornik za narodni umotvorenija i knižnina*, t. X, 1894, p. 375. Voici le texte des fragments cités plus haut : *ἐκενώθησαν πόλεις οἰκητόρων, ἄνδρες ἴσα βοσκήμασι κατεσφάγησαν, γυναῖκες διασπώμεναι τῶν ὁμοζύγων βιαίως, ἐλεεινὸν θέαμα, τοῖς ἀσελγεστάτοις ἐνασχημονούμεναι πρόκειται. Τίς δώσει τοῖς ἐμοῖς ὀφθαλμοῖς δακρύων πηγάς, καὶ κλαύσομαι ταῦτα καὶ τὰ τούτων ἐλεεινότερα ; Ἐβεβηλώθησαν παρθένοι ἀφιερωμέναι οὐρανίῳ νυμφῶνι πρὸς ὕβριν ἀπηχθεῖσαι. Ποῦ μοι, Δημήτριε μάρτυς, ἡ ἀήττητος συμμαχία ; πῶς τὴν σὴν πόλιν ὑπερεῖδες πορθουμένην ; πῶς ὑπὸ σοὶ πολιούχῳ ἡ ἐχθροῖς ἄβατος ἀφ' οὗ χρόνου ταύτην ἥλιος ἐθεάσατο, τοσούτων κακῶν εἰς πεῖραν ἐγένετο.*

(2) Miracula Sancti DEMETRII. Acta Sanctorum. Octobris t. IV, pp. 192-194. Voir § 224 : *χεῖρες ἀνδροφόνοι καὶ βάρβαροι τοὺς φυλέτας ἠνδραποδίσαντο · αἵμασιν ὁμοφύλοις περιῤῥεῖται μοι νῦν ὁ σῆκος...* 225 : *Ἡ ἐμὴ δυστυχεστάτη πατρὶς ἡ Θεσσαλονίκη τοῖς βαρβάροις ἐγένετο ἔκδοτος.* Cf. TOUGARD, *De l'histoire profane dans les Actes grecs des Bollandistes*, Paris, 1874, pp. 204-205.

Sarrazins et de la peupler de Bulgares. L'empereur dut faire tous ses efforts pour ne pas laisser occuper par les Bulgares une place si importante, ce qui aurait été la cause d'une nouvelle guerre que l'empereur aurait été incapable d'entreprendre en raison de ses rapports avec les Musulmans à cette époque. Afin d'écarter cette éventualité, il envoya comme ambassadeur à Syméon le fameux diplomate Léon Choerosphaktès, qui réussit à persuader le tsar bulgare de renoncer au projet qu'il avait formé (1).

La prise de Thessalonique en 904 amena le gouvernement byzantin à porter son attention sur la nécessité d'entreprendre des travaux de fortification à Thessalonique, qui avait été incapable de se défendre contre l'attaque des ennemis. Une inscription de Thessalonique se rapporte à la restauration des remparts maritimes de la ville ; elle dit : « (Ce rempart) a été restauré à l'époque de Léon et d'Alexandre, son frère, notre empereur autocrate et aimant le Christ, et de Nicolas notre Patriarche œcuménique. Il a été restauré à l'époque de Léon Chitsilakès, protospathaire impérial et stratège de Thessalonique, et de Jean, archevêque de Thessalonique » (2).

Des dispositions analogues furent prises à l'égard d'une autre ville maritime de l'empire byzantin pour la mettre à l'abri d'attaques arabes possibles. Attaleia fut entourée d'une seconde muraille, dont la construction fut dirigée par le secrétaire impérial (*τοῦ κράτους μυστογράφος*) Euthymios, ce que nous fait connaître une inscription grecque sur le rempart d'Attaleia (3). L'œuvre de for-

(1) *Σακκελίων. Λέοντος ἀνθυπάτου πατρικίου, Συμεὼν ἄρχοντος Βουλγαρίας καί τινων ἄλλων ἐπιστολαί. Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος*, I, 1883, p. 396 ; G. Kolias, *Léon Choerosphactès...*, Athènes, 1939, pp. 46-7 et lettre XXIII, p. 113 : *καὶ τρίτῃ πρεσβείᾳ τὴν ἁλωθεῖσαν ὑπ' Ἀγαρηνῶν Θεσσαλονίκην κατοικῆσαι βουληθέντων Βουλγάρων, πείσας καὶ διώξας ἀπέλαβον.*

(2) Cette inscription est citée dans *M. Χατζῆ Ἰωάννου Ἀστυγραφία Θεσσαλονίκης*, Salonique, 1881, pp. 17-18. Cf. V. Vasilievskij, *Un des recueils grecs de la Bibliothèque synodale de Moscou*, dans *J.M.I.P.*, t. 248, 1886, p. 94 ; H. Grégoire, *Recueil des inscriptions... d'Arte Mineure*, Paris, 1922, p. 104.

(3) C. Lanckoronski, *Les villes de la Pamphylie et de la Pisidie*, ouvr. publ. avec le concours de G. Niemann et E. Petersen, vol. I, *La Pamphylie*, Paris, 1890, p. 165, inscr. 12 ; voir pp. 10-11 ; dans l'édition allemande de cet ouvrage, *Städte Pamphyliens und Pisidiens*, Vienne, 1890, I, p. 159. Des fragments de cette inscription ont été édités par W. Ramsay, *Unedited inscriptions of Asia Minor*, dans *Bull. de Corresp. hellénique*, VII, 1883, pp. 266-7.

tification d'Attaleia se poursuivait encore à l'époque de Constantin Porphyrogénète : une inscription grecque de l'année 916 nous dit que de nouveaux remparts furent élevés contre les impies Arabes (1).

Ainsi, l'expédition de Léon de Tripoli eut pour l'empire byzantin un résultat positif : elle força le gouvernement à entreprendre la fortification des places maritimes les plus importantes de l'empire.

6. La trahison d'Andronic et l'échange des prisonniers (905-908).

Après la destruction de Thessalonique, le gouvernement byzantin se mit non seulement à fortifier les villes littorales, mais aussi à apporter toute son attention à la marine : l'empereur voulait venger sur mer la défaite de 904, dont l'artisan avait été Léon de Tripoli avec sa puissante escadre syrienne. Toute une série de mesures furent prises dans ce sens, qui amenèrent en octobre 905 la victoire navale d'Himerios et préparèrent une autre expédition maritime contre les Musulmans qui eut lieu à la fin du règne de Léon VI. Par contre les opérations terrestres sur la frontière orientale, après 904, se déroulèrent sans plan défini, comme d'ailleurs auparavant et se réduisirent à une série de rencontres dans lesquelles la victoire revint tantôt aux Grecs, tantôt aux Arabes. En même temps, tandis que l'empereur concentrait toute son attention sur les préparatifs maritimes, il essayait aussi d'obtenir une interruption des hostilités sur terre.

En novembre ou décembre 904 (2), le général byzantin Andronic Doucas (Doux) fit une expédition contre Mar'aš, peut-être en représailles de la prise de Thessalonique. Les troupes de Maṣṣīṣa et de Tarse vinrent au secours de la place. Mais les Musulmans subirent un échec : dans la bataille qui s'engagea, un grand nombre de

(1) *τῶν δυσσεβῶν Ἀ[ρ]αβων* : Lanckoronski, *op. cit.*, I, pp. 165-6, n° 13, cf. p. 11 (éd. all., I, 159-160). Cf. Boeckh, *C.I.G.*, IV, pp. 341-342, n° 8743 (Boeckh rapporte erronément cette inscription à l'année 1216) ; Le Bas et Waddington, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, dans *Inscriptions*, t. III, 1e part., Paris, 1870, p. 351, n° 1370, textes p. 333 ; H. Grégoire, *Rec. des inscr. grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, Paris, 1922, p. 104.

(2) En moḥarrem 292 (13 nov.-12 déc. 904) : Ṭabarī, III, 2251.

Musulmans et le commandant Abū'l-Riğāl b. Abī Bakkār périrent. Le gouverneur de Tarse et de la marche syrienne, Abū'l-ʿAšā'ir, qui n'avait pu empêcher l'incursion d'Andronic, fut destitué et à sa place fut nommé Rustum b. Bardaw al-Farġānī qui arriva sur les lieux de ses nouvelles fonctions en août 905 (1). Mais auparavant, Abū'l-ʿAšā'ir et le cadi Ibn Makram étaient entrés en négociations avec les Grecs pour un échange de prisonniers. Il s'agissait probablement de reprendre les pourparlers commencés en 903 et qui, comme nous l'avons vu, n'avaient pas abouti. C'est vraisemblablement en 904 déjà qu'avaient repris les pourparlers, car c'est certainement de cet échange projeté qu'avait connaissance Léon de Tripoli et dont il parla aux prisonniers de Thessalonique en leur promettant qu'ils seraient rachetés à Tarse et retourneraient dans leur pays (2). Mais l'affaire traîna en longueur, peut-être à cause de l'événement de Thessalonique, et ce ne fut qu'en 905, le 27 septembre (3), que commença l'échange à l'endroit habituel sur le Lamos,

(1) Au milieu du mois de šawwāl 292 (6 août-3 septembre 905) : Ṭab., III, 2254 (I. Aṯīr, VII, 371) ; ʿArīb, 7 et 8-9 ; Nuwayrī, Cod. Par., f° 3 ; I Ḫaldūn, III, 357 ; Elie de Nisibe, éd. Baethgen, 137 (2e part., 19, 57, 108, 143, 228, 259). C'est à cette bataille que fait allusion la Lettre d'Aréthas de Césarée à l'Émir de Damas qui dit qu'Andronic fit décapiter 18.000 Musulmans dans la région de Tarse. Voir N. Popov, *L'empereur Léon le Sage et son règne du point de vue historico-eccl.*, Moscou, 1892, p. 302 (trad. du ms grec de la Bibl. synodale de Moscou) ; A. Abel, *La lettre polémique d'« Aréthas » à l'Émir de Damas*, dans *Byzantion*, XXIV (1954), p. 368 et P. Karlin-Hayter, *Arethas' Letter to the Emir at Damascus*, dans *Byzantion*, XXIX-XXX (1959-1960), p. 300. Pour la bibliographie relative à cette lettre, voir Karlin-Hayter, *op. cit.*, et précédemment, Krumbacher, *Gesch. der byz. Lit.*, pp. 129-131 et 524-5 ; G. Heinrici dans I. Herzog, *Realenc. für protest. Theologie und Kirche*, 3e éd. par A. Hauck, Leipzig, 1896, Heft 11-12, pp. 1-5 ; voir aussi la note de A. P. Každan dans sa traduction de la *Vie d'Euthyme* dans *Deux Chroniques byzantines du Xe siècle*, Moscou, 1959, pp. 110-111, avec une reproduction d'une page du manuscrit de la Lettre d'Aréthas conservé au Musée Historique d'État). Voir plus loin : selon Jenkins, *Leo Choerosphaktes and the Saracen Vizier*, dans *Rec. des travaux de l'Acad. Serbe des Sc. et des Arts*, LXVII, Inst. d'Ét. Byzantines, n° 8 (*Mélanges Ostrogorski*), p. 167 sq., cette lettre attribuée à Aréthas serait en réalité de Léon Choerosphaktès et daterait de l'hiver 905-906. Elle serait adressée, non à un émir de Damas, mais au vizir.

(2) I. Cam., p. 564, ch. 55 ; p. 573 et 574, ch. 62. Voir plus haut.

(3) Le 24 ḏū'l-qaʿda 292 : Ṭab., III, 2254. C'est peut-être à ce projet d'échange et aux difficultés de sa réalisation que fait allusion une lettre de Nicolas Mystique, Migne, *P. G.*, t. 111, pp. 35-40. La suscription « à l'Émir de

sous la direction du successeur d'Abū'l-ʿAšā'ir, Rustum, Du côté des Grecs, ce fut un nommé Asṭāna, dont le nom énigmatique nous est transmis par Ṭabarī, qui présida à l'échange. Les opérations duraient déjà depuis quatre jours et environ 12.000 captifs avaient été rachetés lorsque tout à coup les Grecs se retirèrent de façon inattendue, emmenant avec eux le reste des prisonniers musulmans qu'ils avaient entre les mains. Les Arabes en firent autant. Dans les sources arabes, cet échange est connu sous le nom de rachat de la trahison ou de la perfidie (1).

On ne peut faire que des conjectures sur les raisons de cette interruption de l'échange. Des difficultés surgirent-elles à propos des captifs de Thessalonique? On peut penser que l'interruption a été provoquée par un événement inattendu parvenu à la connaissance des Byzantins, la nouvelle qu'Andronic Doucas était en rébellion et peut-être déjà en relations avec les Arabes. En tout cas,

Crète » est inexacte. Comme l'a montré R. J. H. Jenkins pour la lettre du même Nicolas Mystique, dont il sera question plus loin et relative aux captifs de Chypre emmenés par Damyāna en 911, elle est adressée à un calife. Le patriarche demande au calife de ne pas mettre obstacle au projet d'échange ; il semble bien qu'il s'agisse d'un échange général qui ne regarde pas particulièrement l'Émir de Crète, que, du côté musulman, on ait fait preuve d'un esprit peu conciliant et avancé des prétextes pour ne pas consentir à la demande d'échange. Le P. GRUMEL, *Regestes*, p. 135, n° 600, tout en pensant que cette lettre était adressée à l'Émir de Crète, l'a datée avec beaucoup de vraisemblance de la fin de 904 ou de 905. Elle aurait été écrite lors du premier patriarcat de Nicolas (901-907). Comme le P. Grumel, R. J. H. Jenkins est d'avis que cette lettre considérée comme la seconde envoyée à l'Émir de Crète (la première étant celle dont nous avons parlé plus haut), lui est en réalité antérieure. Le calife auquel elle est adressée serait Muktafī (289-295/902-908). Selon cette lettre, le père de ce calife aurait entretenu des relations d'amitié avec Photius, père spirituel de Nicolas. Comme le père de Muktafī est Muʿtaḍid (279-289/892-902), et que Photius est mort en 891, il faudrait supposer que ces relations seraient antérieures à l'avénement de Muʿtaḍid. Ce n'est pas impossible, car Muʿtaḍid fils de Muwaffaq qui était comme régent le véritable maître du califat pendant le règne de Muʿtamid frère de Muwaffaq a joué un rôle politique important pendant la régence de son père. Sur cette lettre de Nicolas Mystique, voir R. J. H. JENKINS, *op. cit.*, et Appendice.

(1) ṬABARĪ, III, 2254 (I. AṮĪR, VII, 371) ; MASʿŪDĪ, *Tanbīh*, 192 (trad., 259), qui donne le chiffre de 1.155 prisonniers ; ID., *Prairies d'Or*, VIII 224 et IX, 359 (DE SACY, dans *Not. et Extr.*, VIII, 196) ; ʿARĪB, 9 ; MAQRĪZĪ, *Ḫiṭaṭ*, II, 192, où cet échange est le septième ; I. ḪALDŪN, III, 357. Voir 2e partie, 19, 57, 259, 261 et 405-406.

ce furent les Byzantins qui prirent l'initiative de cette rupture et on ne peut s'empêcher d'établir un rapport entre la rébellion d'Andronic et l'interruption de l'échange.

C'est en effet en 905 que commença vraisemblablement la rébellion d'Andronic qui, à la fin de l'année précédente, s'était illustré par sa victoire sur les Arabes. Les mesures prises par Byzance pour le renforcement de la flotte avaient eu pour résultat qu'il avait été possible de préparer une expédition maritime contre les Arabes dans la Mer Égée. A la tête de l'ensemble de la flotte avait été mis Himérios dont nous avons vu qu'il l'avait déjà commandée alors qu'il n'était que protoasecretis en l'année 904, et qui, maintenant était Logothète du Drome. En même temps, Andronic, commandant des forces armées byzantines sur la frontière d'Asie Mineure, reçut l'ordre de se joindre à la flotte d'Himérios et de s'embarquer avec lui pour des opérations en commun. Mais une intrigue subtile fut menée contre Andronic par un des dirigeants les plus importants de la politique byzantine à cette époque, l'eunuque Samonas, Arabe d'origine, favori de Léon VI et ennemi irréconciliable d'Andronic et de sa famille (1). Samonas envoya à Andronic une lettre anonyme dans laquelle on l'engageait à ne pas monter sur les vaisseaux d'Himérios étant donné que Samonas l'avait calomnié auprès de l'empereur et que celui-ci avait pris des dispositions pour le faire arrêter et aveugler. Andronic, effrayé, le crut et, malgré les demandes pressantes d'Himérios qui le conju-

(1) Voir *Vita Euthymii*, éd. DE BOOR, p. 26, éd. KARLYN-HAYTER, *Byzantion*, XXV (1955), p. 54 : *τομίας μὲν τῇ θέσει, ἐξ Ἀγαρηνῶν δὲ ὁρμώμενος, ὃς ἐκαλεῖτο Σαμωνᾶς* ; trad. A. P. KAŽDAN dans *Deux Chroniques byzantines du X^e siècle*, Moscou, 1959, p. 45 et note p. 121 ; *Vie de Basile le Jeune* : *ἐξ Ἀγαρηνῶν μὲν καταγόμενος* (A. VESELOVSKIJ, *Recherches dans le domaine de la poésie eccl. russe*, dans *Recueil de la Sect. de langue et litt. russes de l'Ac. Imp. des Sc.*, t. 46, 1889, pp. 86-7 ; VILINSKIJ S. G., *Vie de Basile le Jeune*, p. 287 ; cf. aussi Acta Sanctorum Mart. III, 665 et DA COSTA-LOUILLET, dans *Byzantion*, 24 (1954), 492-511). On sait que Samonas était très hostile à la famille d'Andronic, et surtout depuis sa tentative de « fuite » chez les Arabes à la suite de laquelle il avait été ramené à Constantinople par le fils d'Andronic, Constantin. Voir R. JANIN, *Un Arabe ministre à Byzance, IX^e-X^e s.*, dans *Échos d'Orient*, XXXIV (1935), 307-318 ; R. J. H. JENKINS, *The « Flight » of Samonas*, dans *Speculum*, XXIII (1948), pp. 217-235 : on trouvera dans cet article de nombreux détails sur l'opposition aristocratique à laquelle se heurtait Léon VI et les conspirations contre lui (voir aussi A. P. KAŽDAN, *Histoire de la lutte politique à Byzance au début du X^e siècle*, dans *Mém. sc. de l'Inst. pédag. de Tula*, 3 (1952)).

rait de se rendre auprès de lui, décida de ne pas obéir à l'ordre de l'empereur.

Himérios, après avoir attendu en vain Andronic, engagea sans lui le combat avec la flotte arabe et remporta une brillante victoire le jour de la Saint-Thomas, c'est-à-dire le 6 octobre 905 (1). C'est après

(1) La date de cette victoire d'Himérios est toujours sujette à discussion (voir KAŽDAN, *Deux Chroniques byzantines*, pp. 112-113). Seuls le jour et le mois étant indiqués par les historiens byzantins, l'année a été fixée de façon diverse. MURALT, p. 485 (908), V. VASILIEVSKI, *Sur la vie et les œuvers de Siméon Métaphraste*, dans *J.M.I.P.*, t. CCXII, 1880, pp. 406-7 et *Le manuscrit de Siméon Métaphraste, ibid.*, t. CCCXI, 1897, p. 337 (908-909) ; DE BOOR, *Vita Euthymii*, 118-122, 127 (907 avec un peut-être) ; VASILIEV (906, date acceptée par KAŽDAN) ; JENKINS, *op. cit.*, p. 235, n. 76 (906 ou 907 ; BRÉHIER, *Vie et Mort de Byzance*, 151 (905) ; OSTROGORSKI, *Hist. of the Byz. State*, 229 (908). Le P. GRUMEL, *La révolte d'Andronic Doux sous Léon VI. La victoire navale d'Himérios*, dans *Échos d'Orient*, 36 (1937), pp. 202-207. dissocie complètement la fuite d'Andronic de la victoire d'Himérios qu'il date du 6 octobre 908 ; selon lui l'incident qui provoqua la révolte d'Andronic est de 906 ; il est en rapport avec la préparation d'une expédition navale qui n'eut pas lieu cette année-là précisément à cause de la fuite d'Andronic. Mais ceci ne semble pas prouvé. D'autre part, se fondant sur le fait que dans la *Vie d'Euthyme* (DE BOOR, p. 58, XVII, 1), à l'époque du Patriarcat d'Euthyme en 907, Himérios est qualifié de drongaire de la flotte et non de logothète du drome, il en conclut qu'il n'était pas encore logothète du drome à cette époque et que sa victoire est postérieure à 907. Mais tous les historiens byzantins le désignent comme logothète du drome quand ils parlent de l'ordre donné à Andronic de coopérer avec lui. J'ai daté la victoire d'Himérios du 6 octobre 905 dans l'article *Deux Épisodes des relations diplomatiques arabo-byzantines au X^e siècle*, dans *Bull. d'Ét. Orientales de l'Inst. fr. de Damas*, XIII, 1949-1950, p. 61, en raison du rapport que j'ai supposé entre l'interruption de l'échange de 905 au début d'octobre et la rébellion d'Andronic qui devait être à ce moment-là à Kabala et en relations déjà avec les Arabes. — Un nouveau témoignage pour la date de 905 serait apporté par R. J. H. Jenkins, dans un article intitulé *Leo Choerosphactes and the Saracen vizier*, dans *Rec. des travaux de l'Acad. serbe des Sc. et des Arts*, LXVII, Inst. d'Ét. Byzantines, n° 8, (*Mélanges Ostrogorsky*), p. 167 sq., si, comme il le pense, la lettre attribuée à Aréthas de Césarée (voir plus haut, p. 182) était de Léon Choerosphaktès dont nous savons, comme nous le verrons plus loin, qu'il a séjourné deux ans en territoire musulman à titre d'ambassadeur, en 905 et 906. Or cette lettre fait allusion à la victoire navale d'Himérios (cf. ABEL, *op. cit.*, 368 et KARLIN-HAYTER, *op.cit.*, 300), qui serait donc de 905. Les historiens byzantins disent que lorsque Himérios fut mis à la tête de l'ensemble de la flotte, l'escadre arabe était en marche contre le territoire grec. Les sources arabes ne mentionnent pas d'expédition navale arabe en 905, mais comme la flotte arabe fut battue, il n'est pas étonnant que le fait ait été passé sous silence par les historiens arabes. — Voir encore sur tout cela la discussion de KAŽDAN, *op cit.*, pp. 109-112.

ce succès d'Himérios selon les historiens byzantins (1), qu'Andronic, conscient de sa faute et comprenant qu'il allait provoquer la colère de l'empereur, entra en rébellion avec ses fils, ses parents et ses

(1) Les historiens byzantins mettent en effet la rébellion d'Andronic en rapport avec la victoire navale d'Himérios. Le refus d'Andronic de s'embarquer étant le point de départ, il était assez naturel de lier les deux événements et de faire commencer après cette bataille la rébellion d'Andronic ; mais il a dû s'écouler un certain temps entre le refus d'Andronic et l'engagement naval, bien que les sources byzantines représentent ce dernier comme suivant immédiatement le refus. La rébellion d'Andronic a commencé en fait dès avant le 6 octobre 905. Toute une série de faits prouvent que la rébellion d'Andronic doit être rapportée à 905 et non à 906 ou 907. La *Vita Euthymii* en place le début après l'attentat qui fut perpétré contre l'empereur à l'Église de Saint Mokios le 11 mai 903 (*οὐ πολὺ τὸ ἐν μέσῳ, καὶ τάραχος τὴν πόλιν κατέλαβεν ἐπὶ τῇ τοῦ Δουκὸς παροινίᾳ* : *Vita Euthymii*, ch. XI, p. 36) et avant le baptême de Constantin Porphyrogénète qui eut lieu le 6 janvier 906 (*Vita*, XI, 16, p. 37) et fut célébré par Nicolas. On sait en effet que le changement d'attitude du Patriarche, qui avait, après sa violente opposition au projet de mariage de l'empereur avec Zoé Carbonopsina, accepté de renouer avec l'empereur et sa maîtresse, se produisit à la suite de la découverte de sa correspondance secrète avec Andronic ; celui-ci était alors à Kabala et c'est vraisemblablement avant décembre 905 que cette découverte eut lieu (voir plus loin). On ne peut guère dater le début de la rébellion de 904, comme a fait de Boor, car en novembre-décembre de cette année-là, Andronic remportait sur les Arabes avec les forces impériales devant Marʿaš le succès dont nous avons parlé. Impossible également d'accepter les dates de Syméon Magistre d'après lequel la rébellion et le prise de Kabala eurent lieu dans le 23e année du règne de Léon et la fuite chez les Arabes dans la 24e, car cela nous reporterait, le règne de Léon ayant commencé le 30 août 886, à 908 et 909, ce qui est inconciliable avec les autres faits et avec les données arabes que nous examinerons plus loin. A la fin de 906, Andronic était déjà à Bagdad où il était arrivé en 294 H (22 oct. 906-11 oct. 907). En effet, lorsque le Patriarche Nicolas, changeant à nouveau d'attitude après la célébration du mariage par un prêtre complaisant (Théoph. Cont., 388 ; Sym. Mag., 709) et sachant que Léon VI lui avait gardé rancune et ne cachait pas son intention de le faire déposer (il le fut en février 907), lui eut refusé l'entrée à l'Église à Noël 906, puis le jour de l'Épiphanie le 6 janvier 907, l'empereur apostropha le Patriarche, en l'accusant de se moquer de sa majesté et de le mépriser parce qu'il espérait que le rebelle Doux allait revenir « de la terre de Syrie » et lui reprochant de mettre sa confiance en ce dernier : *Vita Euthymii*, ch. XII, 14, de Boor, p. 41, éd. Karlin-Hayter, p. 82 : *ὡς ἔοικεν, κύρι ὁ πατριάρχης, καταπαίζων μου τῆς βασιλείας ταῦτα καὶ λέγεις καὶ ποιεῖς, ἢ τὸν ἀντάρτην Δοῦκα προσδοκῶν ἐκ τῆς Συριάτιδος γέας καὶ ἐπ' αὐτῷ τεθαρρηκὼς ἡμᾶς καταφρονεῖς* ; cf. Bréhier, *op. cit.*, p. 145. L'expression « la terre de Syrie » désigne, chez les auteurs byzantins, l'empire des califes d'une façon générale et plus spécialement leur capitale. Donc à cette

partisans et s'empara de la forteresse de Kabala, près de Konya où il décida de résister. Ainsi, le plan de Samonas avait réussi et celui-ci put dire à l'empereur que son jugement sur Andronic qu'il accusait d'être un fauteur de troubles et de comploter contre l'empereur, s'était vérifié. A la suite de cela, on envoya immédiatement de la capitale contre le révolté le Domestique des Scholes Grégoire Ibiritzès, un parent d'Andronic. Le rebelle, au dire du biographe d'Euthyme, resta six mois à Kabala. Ces six mois s'étendent sans doute, approximativement d'octobre 905 à mars 906, et il est probable que pendant son séjour dans cette place il entama des négociations avec les Arabes, avec lesquels il était peut-être déjà en rapports. En tout cas, à un moment donné, il décida de passer de leur côté afin de chercher auprès d'eux appui et refuge, car il ne pouvait songer à résister longtemps aux forces impériales. Dès la seconde moitié de février ou la première moitié de mars 906 (1), le

date, Andronic était à Bagdad. Par conséquent une chronologie basée sur une entrée en rébellion d'Andronic en 907 est caduque. — Voir sur la révolte d'Andronic et les événements connexes THÉOPH. CONT., 371-372 (CEDR., II, 266-7) ; CONT. HAMART., 788-790 (éd. Bonn, 866-7) ; SYM. MAG., 710-711 (Leo GRAM., 280-281) ; ZONARAS, XVI, ch. 14 (DINDORF, IV, 44-5) ; *Vita Euthymii*, DE BOOR, 36 sq, éd. KARLIN-HAYTER, 74 sq.

(1) En ǧumādā I 293 (28 fév.-29 mars 906.) Il est impossible d'admettre qu'Andronic n'aurait quitté Kabala avec l'aide de Rustum qu'en ǧumādā 294 (17 fév.-18 mars 907) puisque l'apostrophe au Patriarche Nicolas du 6 janvier 907 implique qu'il était alors déjà à Bagdad. Un examen attentif du texte de Ṭabarī montre que les quatre fragments mis sous l'année 294 (22 oct. 906-4 oct. 907) et séparés les uns des autres sont assez peu cohérents : 1° expédition d'Ibn Kayġalaġ et Rustum le 22 oct. 906 ; 2° seconde tradition sans date sur l'expédition d'Ibn Kayġalaġ ; 3° a) troisième mention de cette expédition d'Ibn Kayġalaġ avec la date du 22 oct. 906 et le détail de la désertion d'un patrice byzantin ; b) récit du passage d'Andronic chez les Arabes avec le concours de Rustum en ǧumādā I, mais sans indication de l'année, et de son arrivée à Tarse ; c) arrivée à Bagdad d'une ambassade byzantine, sans date précise ; 4° arrivée d'Andronic à Bagdad, sans date précise. Il est curieux que l'historien, en mentionnant le mois du départ de Rustum pour Kabala ne dise pas « de cette année-là » et qu'il emploie une expression correspondant au plus-que-parfait comme pour un retour en arrière, que d'autre part, ayant dit que l'expédition d'Ibn Kayġalaġ et Rustum était pour ce dernier sa seconde expédition, il n'ait pas parlé précédemment de sa première. On peut en conclure qu'il avait fait une première expédition l'année précédente au printemps de 906 (il était à Tarse comme gouverneur en août 905), et que c'est au cours de cette expédition qu'il aida Andronic à s'enfuir. Comme Andronic est arrivé

commandant de la province frontière arabe, Rustum, partit avec une armée au secours d'Andronic assiégé dans Kabala. Celui-ci n'avait qu'un petit nombre de partisans, mais il avait amené avec lui des territoires grecs environ deux cents captifs musulmans auxquels il avait donné des armes. Il avait déjà eu avec les Grecs plusieurs engagements. Finalement, désirant s'échapper de la ville assiégée et se frayer un chemin jusqu'aux confins arabes, il déclencha une nuit contre Ibiritzès une attaque soudaine qui semble avoir été couronnée de succès. Mais en fin de compte, ce fut l'arrivée de Rustum qui décida de l'affaire, car il apparut à la fin de la bataille et Ibiritzès, à l'approche de l'armée musulmane résolut de ne pas continuer la lutte et battit en retraite.

Les négociations finales s'engagèrent alors. Andronic envoya son fils à Rustum et le chef musulman à son tour fit partir pour Kabala son secrétaire avec un groupe de soldats de marine qui passèrent la nuit dans la forteresse. Au matin, Andronic sortit de la place avec ses parents, ses partisans chrétiens et les prisonniers musulmans qu'il avait armés et, avec son argent et ses biens meubles, passa au camp des Musulmans qui détruisirent Kabala. Après quoi, Rustum et Andronic se dirigèrent vers Tarse. Andronic, sur le désir exprimé par le Calife Muktafî, après un séjour à Tarse, se rendit à Bagdad où, à son arrivée, il fut accueilli avec bienveillance par le calife. Sur les instances de ce dernier, il se convertit à l'islam (1).

La trahison d'Andronic avait été fort désagréable à l'empereur qui, par toute une série de lettres lui accordant franchise et sauvegarde et lui promettant le pardon, essaya de faire revenir le fugitif en territoire byzantin. Tout fut inutile, Andronic ne revint pas.

Si l'on se pose la question des raisons de la fuite d'Andronic, il

à Bagdad dans l'année 294 qui commence le 22 octobre 906, c'est sous cette année-là que notre historien a raconté toute l'affaire qui a dû se dérouler sous les deux années 293 (nov. 905-oct. 906) et 294 (oct. 906-oct. 907), parce que l'événement le plus important, l'arrivée à Bagdad est de 294.

(1) Ṭabarī, III, 2276, 2278 (I. Aṯīr, VII, 381-2) ; ʿArīb, 17 ; I. Ḫaldūn, III, 357 ; Masʿūdī, *Tanbīh*, 174, trad., 236 (voir 2e partie, pp. 20-21, 58, 143, 259, 398). Dans Ṭabarī, au lieu de Kabala, on lit Qonya, par confusion avec la ville proche. Sur la situation de Kabala à l'ouest de Qonya, voir Ramsay, p. 359 ; P. Wittek, dans *Byzantion*, 10 (1935), p. 25, n. 1 ; F. Babinger, *Mehmed der Eroberer*, pp. 249, 288 (turc Kevele). Masʿūdī est seul à parler de la conversion à l'islam. Dans la *Vita Euthymii*, Andronic est qualifié de « renégat » (de Boor, p. 45, XIII, 9, éd. Karlin-Hayter, p. 90).

convient de faire entrer en ligne de compte, outre l'inimitié personnelle entre Samonas et lui et le sentiment qu'il avait encouru la colère de l'empereur par son refus de se joindre à Himérios, les relations personnelles d'Andronic avec le Patriarche Nicolas Mystique, avec lequel il était en correspondance. Il s'agissait apparemment d'un complot contre l'empereur. En effet, un déserteur du camp d'Andronic, tandis qu'il était encore assiégé à Kabala, arriva à Constantinople et montra à l'empereur quatre lettres qu'Andronic avait reçues de la capitale ; en les lisant, l'empereur, à son grand étonnement, reconnut dans l'une d'elles, bien que toutes fussent anonymes, le style et la main de Nicolas Mystique qui mettait en garde Andronic contre les embûches de Samonas, l'engageait à ne croire à aucune des promesses de Léon VI et de ses proches, et exprimait l'espoir que la capitale, grâce aux efforts du Patriarche, se détacherait bientôt de l'empereur et appellerait Andronic (1). On comprend alors pourquoi Léon VI désirait faire revenir Andronic pour avoir des éclaircissements sur les relations obscures et désagréables du Patriarche qu'il détestait avec un des plus influents généraux. Alors qu'Andronic était à Bagdad, un prisonnier musulman lui fut envoyé par l'empereur avec une lettre lui promettant le pardon et l'oubli de ce qui s'était passé. Mais le Musulman qui avait été acheté à temps par Samonas, sur les indications de celui-ci, remit la lettre de Léon VI au vizir.

Les rapports du calife avec Andronic s'envenimèrent alors et celui-ci fut avec tous ses parents enfermé dans une prison. L'internement changea les dispositions d'esprit d'Andronic. Il commença à désirer retourner dans son pays, mais il ne put s'échapper. Sur son conseil, son fils Constantin réussit à s'enfuir avec quelques compagnons de sa prison et, avec d'énormes difficultés, parvint en passant par le Ǧibāl, l'Āḏarbayǧān et l'Arménie à regagner Constantinople où il fut reçu par l'empereur. Quant à Andronic, il était destiné à finir ses jour à l'étranger (2).

(1) *Vita Euthymii*, pp. 36-37 (éd. KARLIN-HAYTER, p. 74). Voir aussi pp. 45, 47, 48-9 (éd. KARLIN-HAYTER, 88 sq, 96 sq) et cf. pp. 184-5. N. POPOV, *op. cit.*, pp. 101-102, considère le témoignage de la *Vita* comme tendancieux et cette lettre comme apocryphe.

(2) Voir CONT. THÉOPH., 372-3 (CEDR., II, 267-8) ; CONT. HAMART., 790-791 ; SYM. MAG., 710-711 ; Leo GRAM., 281-2 ; ZONARAS, XVI, ch. 14 (éd. DINDORF, IV, pp. 45-6).

L'affaire d'Andronic préoccupa tellement Léon VI qu'il y consacra un ouvrage particulier (1).

Pendant que ces événements se déroulaient, les hostilités entre Byzance et les Arabes d'un côté comme de l'autre continuaient, ce qui n'empêchait pas, comme nous le verrons plus loin, l'exercice d'une grande activité diplomatique, marquée par l'ambassade à Bagdad de Léon Choerosphaktès.

En juillet 906, l'armée byzantine, peut-être pour faire pièce aux succès remportés par les Arabes dans l'affaire d'Andronic, pénétrait en Syrie du Nord et attaquait la place de Qūrus, située au nord d'Alep (2). La population musulmane de la ville livra combat aux Grecs, mais subit une défaite, perdant de nombreux morts parmi lesquels se trouvèrent les chefs de la tribu des Banū Tamīm. Les Grecs, entrant dans la ville, brûlèrent la mosquée et emmenèrent en captivité le reste des habitants.

A la fin d'octobre 906, Ibn Kayġalaġ, parti de Tarse avec Rustum, arriva par la route de la côte cilicienne à Salandū (3), qui se rendit. Après quoi, les Arabes s'en retournèrent en direction du Lamos. Dans cette affaire, les Grecs perdirent beaucoup de gens tués tandis que les Arabes n'eurent que des pertes insignifiantes. Environ 500 hommes tombèrent comme prisonniers aux mains des Arabes qui capturèrent aussi une grande quantité de montures, de bêtes de somme et de marchandises. Un patrice grec se rendit à Ibn Kayġalaġ par capitulation et adopta même l'islam (4).

C'est aussi pendant les années 905 et 906 que se place l'activité diplomatique auprès des Arabes de Léon Choerosphaktès qui, de son propre aveu resta deux ans en territoire musulman. Comme nous savons qu'il rentra à Constantinople au début de 907, il est probalble qu'il en partit dans l'hiver de 904-905 pour cette longue am-

(1) *Λέοντος τοῦ δεσπότου εἰς Ἀνδρόνικον τὸν ἀποστάτην.* Voir A. Mai, *Spicilegium Romanum*, t. IV, Rome, 1840, p. xxxix.

(2) Sur Qūrus, dans la vallée supérieure du Nahr ʿAfrīn, voir Yāqūt, IV, 199 ; Freytag, dans *Z.D.M.G.*, XI, 195, n. 1 ; Honigmann, *Ostgrenze*, 43 ; M. Canard, *Hist. de la dynastie des Hamdanides*, I, 231 et n. 445. L'expédition contre Qūrus ne peut avoir été faite par Andronic qui à ce moment-là était chez les Musulmans.

(3) Ṭabarī, III, 2269. Sur Salandū, cf. p. 56-57.

(4) Ṭabarī, III, 2269 et 2275-6 (I. Atīr, VII, 381) ; ʿArīb, 14, 17 ; I. Ḫaldūn, III, 357 (2e partie, pp. 20, 57-8, 143, 259).

bassade (1). S'il en est ainsi, il se peut qu'il ait participé à la préparation de l'échange de 905 qui, comme nous l'avons vu, fut interrompu peut-être à cause de la rébellion d'Andronic. Mais la chronique de Ṭabarī n'a retenu de lui que les négociations de l'année 906.

Léon Choerosphaktès avait déjà été envoyé trois fois en ambassade auprès des Bulgares, la dernière fois après le sac de Thessalonique quand Syméon avait eu l'intention de s'installer en maître dans la ville et qu'il réussit à l'en détourner (2). C'était un négociateur habile que l'empereur envoyait auprès du calife non seulement pour obtenir un traité de paix et d'échange de prisonniers, mais aussi pour engager des conversations avec les patriarches orientaux d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem pour connaître leur opinion au sujet de la question de son quatrième mariage qui, à cette époque, agitait extraordinairement toutes les classes de la société byzantine. Les négociations durèrent longtemps, car la tâche était délicate et elle fut probablement compliquée par la rébellion d'Andronic et son passage chez les Arabes. Pendant son séjour dans la capitale du calife, Léon Choerosphaktès dut recevoir à diverses reprises des instructions de Constantinople et il est probable que se rattache à son ambassade la tentative de l'empereur de faire revenir Andronic par un message secret. Peut-

(1) Voir G. Kolias, *Léon Choerosphactès, magistre, proconsul et patrice*, Athènes, 1939 dans (*Texte und Forschungen zur byz.-neugr. Philologie*, n° 31), p. 47, où l'auteur passe en revue les dates divergentes qui ont été données pour cette ambassade. Il n'y a aucune raison de douter de l'affirmation de Léon dans sa lettre XXV (Kolias, pp. 124-125 : *τίνα καιρόν, τίνα δὲ χρόνον, ἡμέραν δὲ ποίαν ἢ ὥραν ἐπὶ δυσὶν ὅλοις ἔτεσι πρεσβεύων ἐν ἀλλοτρίᾳ διέλειπον λέγειν*). Cf. Sakkelion dans *Deltion*, I, 404 ; de Boor, *Vita Euthymii*, p. 190. Mais il se peut qu'il ne soit pas resté deux années entières à Bagdad même.

(2) Voir plus haut, pp. 179-180 et dans Kolias, pp. 112-113 le texte de la lettre que Léon adressa à l'empereur de l'exil auquel le condamna celui-ci plus tard (lettre XXIII) dans laquelle Léon se prévaut des succès remportés dans ses trois ambassades auprès des Bulgares : la première fois quand il réussit à faire libérer 120.000 prisonniers, la seconde quand il apporta en cadeau à l'empereur les trente forteresses de Dyrrachium qu'il put arracher à Syméon. Son correspondant Genesios appelle Léon Choerosphaktès le plus grand des ambassadeurs : ..... *τῶν εἰς Βουλγαρίαν τριῶν πρεσβειῶν λέγω καὶ τῆς μεγίστης διανοίας ἐκείνης καὶ εὐτυχίας, ὦ μέγιστε πρεσβευτῶν*. Voir Kolias, *op. cit.*, 92-93 et Sakkelion, dans *Deltion...*, I, 1886, p. 406, cf. p. 396.

être Léon Choerosphaktès eut-il lui-même des contacts et des entretiens avec Andronic (1).

Selon Ṭabarī, Léon Choerosphaktès qu'il qualifie d'oncle maternel du fils de l'empereur (2), arriva à Bagdad avec toute une suite et un co-ambassadeur, l'eunuque Basile, en l'année 294 (22 octobre 906-11 octobre 907) (3). Mais là aussi, il y a une confusion de Ṭabarī ; la date qu'il indique se rapporte certainement à la phase finale de l'ambassade, celle où fut conclu l'accord définitif qui devait se concrétiser dans l'échange de 908. Il se peut que Ṭabarī ait ignoré que Léon a séjourné à Bagdad avant cette date de 294, ou que l'ambassadeur ne soit pas resté à Bagdad pendant deux ans, mais l'ait quittée pour accomplir sa mission auprès des patriarches orientaux, qu'il soit ensuite rentré à Bagdad et ait été reçu par le calife à la date indiquée par Ṭabarī, ou que par suite de sa maladie, il n'ait vu le calife qu'à cette date (4).

Selon cet auteur, l'ambassadeur était porteur d'une lettre autographe de l'empereur au calife dans laquelle il proposait un échange de prisonniers et priait le calife Muktafī d'envoyer en territoire byzantin un ambassadeur chargé de rassembler les prisonniers musulmans et qui aurait une entrevue personnelle avec l'empereur. De son côté, l'eunuque Basile devait rester à Tarse pour réunir les prisonniers grecs dans la région frontière et les amener sur le lieu

(1) Voir plus loin et cf. Dölger, *Regesten*, I, n° 546-547. Nous ne pouvons formuler que des hypothèses au sujet du rôle de Choerosphaktès dans la tentative de l'empereur pour faire revenir Andronic. Cf. Kolias, *op. cit.*, p. 55. Fut-il au courant de cette tentative et de la machination de Samonas? En tout cas on attribue l'exil auquel l'empereur condamna Léon Choerosphaktès aux relations qu'il aurait eues avec Andronic.

(2) Léon Choerosphaktès était parent de Zoé Carbonopsina, mère de Constantin Porphyrogénète et quatrième femme de l'empereur dont le mariage fut célébré en avril 906 (R.J.H. Jenkins, *The Chronological accuracy of the « Logothete » for the years A.D. 867-913*, D.O.P. XIX (1965), p. 110), d'où l'affirmation de Tabari. Il était également parent de l'empereur par sa propre femme qui était de la famille impériale. Voir Kolias, pp. 17018 et la lettre XXII de Léon Choerosphaktès pp. 114-115 : ... *ἀπόβλεψον ὡς γένος εἰμὶ συζύγου τῆς σῆς, ἡ δ' ἐμὴ σύζυγος τῶν σοι προσηκόντων αἷμα τὸ ἐγγύτατον.*

(3) Ṭabarī, III, 2277.

(4) Nous ne savons d'ailleurs dans quelles circonstances et par quels moyens Léon Choerosphaktès put se mettre en relations avec les patriarches orientaux. De Boor, *Vita Euthymii*, p. 190 pense que la mission auprès des patriarches s'est ajoutée postérieurement à celle qui avait pour but l'échange. Pour la maladie de Léon, voir plus loin.

de l'échange. On se rappelle que Léon de Tripoli avait dit aux captifs de Thessalonique qu'ils seraient envoyés à Tarse ; il est naturel que cette place ait été le lieu de rassemblement des prisonniers destinés à être échangés sur le Lamos.

L'ambassade arriva aux portes de Bagdad, à Bāb aš-Šammāsiyya, et au bout de quelques jours fut introduite dans la ville. Le calife, après avoir reçu avec bonne grâce de l'ambassadeur les cadeaux de l'empereur ainsi que dix captifs musulmans envoyés gracieusement par ce dernier, donna son assentiment à ce que demandait l'empereur (1).

Les historiens byzantins nous disent que furent envoyés à Constantinople, sur l'ordre du calife, pour les négociations relatives à l'échange, avec de riches cadeaux, ʿAbd al-Bāqī (*Ἀβαλβάκης*, *Ἀβελβάκης*), et le père du haut fonctionnaire byzantin déjà mentionné Samonas, arabe de naissance. Les ambassadeurs furent reçus avec honneur par l'empereur dans le grand triclinium, salle de réception du palais de la Magnaure ; on leur montra même tout le riche mobilier du temple de Sainte-Sophie, ce qui était particulièrement contraire aux habitudes de la foi orthodoxe. Le père de Samonas, voyant l'influence et la richesse de son fils auprès de l'empereur exprima le désir de rester avec lui à Byzance. Mais Samonas le lui déconseilla, disant que, dès qu'il en aurait la possibilité, il passerait lui-même bientôt aux Arabes (2).

Les succès diplomatiques de Léon Choerosphaktès à Bagdad et d'une façon générale en Orient, selon les lettres de ce dernier, ne se bornèrent pas là. Il réussit à contraindre à payer tribut à Byzance deux provinces musulmanes, certainement des provinces frontières, dont l'une était gouvernée par un certain Apembasan (*Ἀπεμβασάν* : Abū'l-Ḥasan ?) et l'autre par un nommé ʿAbd al-Malik (*Ἀβδελομέλεχ*). La paix fut signée d'autre part avec l'émir de Mélitène et un certain nombre de prisonniers furent libérés. Avec les Tarsiotes fut aussi conclue une convention amicale, d'après laquelle ils ne pouvaient mener la guerre que pendant deux années consécu-

(1) Ṭabarī, 2277 ; ʿArīb, 17-18. Simple mention dans I. Aṯīr, VII, 382. Abū'l-Farağ, *Chronicon syriacum*, éd. Bruns et Kirsch, 1789, I, p. 182 (Bar Hebr., *Chronography*, pp. 154-155) ne parle que de l'eunuque Basile comme ambassadeur, et sous l'année 907.

(2) Cont. Hamart., 791-2 ; Sym. Mag., 711 ; Leo Gram., 282-3 ; Cont. Theoph. 374-5 (Cedr., II, 270) ; Zonaras, XVI, ch. 14 (éd. Dindorf, IV, 46).

tives, la troisième année devait être conclue une paix et devait avoir lieu un échange de prisonniers. En ce qui concerne la question du quatrième mariage de l'empereur, Léon Choerosphaktès fit partir pour Constantinople des prêtres d'Antioche et de Theoupolis (sic). On voit par tout cela que l'ambassadeur byzantin pouvait à juste titre écrire quelques années plus tard, de l'endroit où il avait été envoyé en exil par l'empereur, que, à l'époque de son séjour en Orient, il avait rendu dix services au gouvernement byzantin (1).

Les négociations au sujet de l'échange eurent une heureuse issue. En juillet-août 908, déjà sous le règne d'un nouveau calife, Muqtadir, à l'endroit habituel sur les bords du Lamos, eut lieu l'échange qui est connu sous le nom d'échange complémentaire de l'échange de trahison de 905. Y présida du côté des Arabes à nouveau Rustum b. Bardaw qui put racheter environ 3.000 Musulmans hommes et femmes (2). C'est alors apparemment que les prisonniers de Thessalonique retournèrent dans leur pays.

On comprend que l'accomplissement d'une tâche aussi compliquée que celle de Léon Choerosphaktès ait demandé beaucoup de temps et qu'il ait été forcé de rester à l'étranger pendant deux ans (3). De plus, dès le début de son ambassade en Orient, à la suite de ses difficultés et de son agitation d'esprit, il tomba malade, ce qui dut influer à la fois sur son activité et sur sa destinée ultérieure. Il a eu à Bagdad la nostalgie de sa patrie et dans une de ses lettres écrites de Bagdad au patrice et anthypatos Genesios, il rapporte que, malgré le succès de sa mission diplomatique, il ne lui est resté qu'un seul désir, celui de voir l'empereur face à face, c'est-à-dire, en d'autres termes, de s'en retourner (4).

(1) KOLIAS, lettre XXIII, p. 112 ; SAKKELION, dans *Deltion*, I, 296-397. Une grande partie de cette lettre est citée par DE BOOR, p. 191. — Théoupolis étant un autre nom d'Antioche, peut-être a-t-il voulu désigner par là Jérusalem.

(2) Masʿūdī, *Tanbīh* 192-3, tr. p. 259 ; ID., *Prairies d'Or*, VIII, 224-5. Selon Masʿūdī, l'échange eut lieu en šawwāl 295 (4 juillet-1 août 908) ; furent rachetés 2842 Musulmans ; MAQRĪZĪ, *Ḫiṭaṭ*, II, 192. Cf. Ṭabarī, III, 2280, ʿArīb, 19 ; ABŪ'L-MAḤĀSIN, II, 171. Selon Ṭabarī et ʿArīb, l'échange eut lieu en ḏū'l-qaʿda 295 (2-31 août 908) ; le nombre des captifs rachetés fut de 3.000. Cf. aussi ABULPHARAGII *Chr. syr.*, I, 182. Voir 2e part. 21, 43, 58, 143, 168, 270, 406.

(3) Voir p. 190.

(4) KOLIAS, lettre XV, p. 90 ; SAKKELION, dans *Deltion*, I, 406 ; *Λέων μάγιστρος ἀνθύπατος καὶ πατρίκιος Γενεσίῳ ἀνθυπάτῳ πατρικίῳ. Ἀπὸ τοῦ*

Cependant, lorsque Léon Choerosphaktès fut rentré à Constantinople, l'empereur ne lui fut pas reconnaissant des services qu'il avait rendus : il fut exilé et envoyé en une région très éloignée. Les causes du changement d'attitude de Léon VI à son égard ne sont pas très claires. Grâce à la correspondance de Léon Choerosphaktès, on peut supposer que, au moment de son ambassade, un eunuque dans lequel on doit voir, non l'eunuque Basile, son collaborateur mentionné par Ṭabarī (1), mais Samonas, s'efforça de paralyser l'activité du principal ambassadeur, et que, voyant l'échec de sa tentative, il calomnia Léon auprès de l'empereur. Il se peut aussi que Léon Choerosphaktès ait été soupçonné d'avoir eu des relations avec Andronic quand il était à Bagdad, et qu'il ait été mêlé à l'affaire de la déposition du Patriarche Nicolas Mystique (2).

Le dernier événement marquant de la vie de Léon Choerosphaktès fut sa participation à la révolte de Constantin Doucas au début du règne de Constantin Porphyrogénète. Après l'échec de la tentative de Constantin, Léon Choerosphaktès se réfugia dans l'Église de Sainte-Sophie, fut tonsuré et devint moine au Monastère de Stoudios. Il mourut vraisemblablement après 919 (3). Pendant les moments de liberté que lui laissaient ses fonctions officielles il se consacrait à la littérature : on a de lui des scholies aux livres historiques de l'Ancien Testament, aux trois Évangiles, etc (4).

Βαγδά. Καὶ τὸ θορυβῶδες τῆς πρεσβευτικῆς δουλείας, καὶ τὸ νοσῶδες τῆς ἐπὶ ξένης διαγωγῆς, λακωνίζειν ποιεῖ με. καὶ δὴ γράφομεν· εὐτυχήσαμεν, εἰρηνεύσαμεν, ὁμήρους ἄγομεν, ἀραβικὰ δῶρα τῷ βασιλεῖ προσάγομεν, τοὺς ἀμφοτέρων αἰχμαλώτους ἀλλάξομεν, καί, τὸ κρεῖττον, τοὺς ἀρχιερεῖς αὐτοὺς ὡς βασιλέα ἀνάξομεν. Λοιπὸν δή μοι μία τις ὑπολέλειπται θεοχαρίτωτος εὐφροσύνη, τὸ τῆς βασιλικῆς εὐπροσώπου θέας καταπολαῦσαι. Ἔρρωσο. Une partie de cette lettre est citée dans DE BOOR, *Vita Euthymii*, p. 191.

(1) Voir ṬABARĪ, III, 2277, et cf. lettre XXV, p. 120 : *Τοιοῦτος ἦν τῶν ἐμὲ ψευδῶς κατηγορησάντων θεραπόντων ὁ ποθητὸς εὐνοῦχος καὶ κύριος, εὐνοῦχος ὁ φιλητός, καὶ μισητὸς ἐν πρεσβείᾳ φανείς, τὸ μὲν τῇ ἀνοίᾳ, τὸ δὲ τῇ κιναιδίᾳ...* Voir l'article de P. ORGELS annoncé dans notre Appendice, p. 412.

(2) DE BOOR, *Vita Euthymii*, pp. 192-193.

(3) DE BOOR, 193 ; KOLIAS, pp. 61-63.

(4) KRUMBACHER, *Gesch. der byz. Lit.* p. 131 ; cf. KOLIAS, *op. cit.*, pp. 63-73. Mais son contemporain Constantin le Rhodien, connu par sa description en vers de l'Église des SS. Apôtres à Constantinople, a composé sur lui une épigramme où il est appelé *ῥύπασμα κόσμου καὶ γέλως Βυζαντίων. Κοινὸν κάθαρμα τῆς ὅλης οἰκουμένης.* Cf. KOLIAS, p. 56, 68, et voir P. MATRANGA, *Anecdota graeca* Rome, 1850, p. 625 et P. WALTERS, *De Constantini Cephalae Anthologia* dans *Rheinisches Museum für Phil., N. F.*, t. 38 (1883), pp. 117-119.

Par ses lettres, le souvenir de ce grand diplomate est resté vivant dans la postérité.

7. L'expédition navale d'Himérios.

La brillante victoire navale d'Himérios sur les Arabes en 905 n'eut pas les suites attendues. L'empereur, peut-être gêné par la trahison d'Andronic et les affaires intérieures, au lieu de continuer activement la guerre maritime si heureusement commencée contre la flotte musulmane, consacrait tous ses efforts à conclure la paix avec les Arabes d'Orient. Mais l'idée d'une grande expédition navale contre ces derniers n'était pas abandonnée. Ce n'est toutefois qu'en 910 que put partir l'expédition d'Himérios qui fut d'abord dirigée contre la côte de Syrie. La préparation d'une expédition aussi importante exigeait beaucoup de temps et d'argent. Mais pour comprendre la lenteur d'action de l'empereur Léon VI à cette époque, en ce qui concerne cette expédition, il faut aussi tourner son attention vers les relations de l'empire avec les Russes.

Selon les paroles du Chroniqueur russe, le prince russe Oleg, en 907, se trouvait avec de nombreux vaisseaux sous les murs de Constantinople, et, après avoir ravagé ses environs et massacré une grande quantité de peuple, avait forcé l'empereur Léon à entrer en accord avec lui et à conclure une convention. Si nous laissons de côté l'examen détaillé de la question des informations du Chroniqueur russe sur ce point et sur les premières conventions russes avec les Grecs, ce qui nous entraînerait beaucoup trop loin hors de notre sujet, nous considérons néanmoins comme à propos d'expliquer ici l'opinion que nous sommes amené à soutenir sur cette question. Nous ne partageons nullement l'idée des savants qui considèrent le récit du Chroniqueur russe sur l'expédition d'Oleg comme une invention et une fable (1). Nous sommes fermement convaincu que sous le récit du Chroniqueur, plein de détails légendaires, il y a un fait historique réel, non mentionné dans les sources byzantines connues jusqu'à maintenant (2). Bien plus, en ce qui concerne

(1) Voir Ilovajskij, *Recherches sur le commencement de la Russie*, 2e éd. Moscou, 1882, p. 6 ; Id., *Hist. de la Russie*, 1e partie, Moscou, 1876, p. 289. Cf. la note suivante.

(2) Voir Vasil'evskij, *Études russo-byzantines*, 2e fasc., *Les Vies des SS. Georges d'Amastris et de Stéphane de Suroj*, St. Pét., 1893, p. cxxxvii. (Sur la

les conventions de 907 et 911, nous sommes enclin à nous associer à l'opinion de ceux qui soutiennent que sous les murs de Constantinople fut conclue d'abord une convention verbale et que c'est seulement en 911 que fut conclue une convention formelle (1). Tous les avantages accordés aux Russes par Byzance en 907 découlent de façon absolument claire de la situation générale difficile de l'empire : négociations sur l'échange avec les Arabes, qui n'eut lieu qu'en 908, non terminées, agitation intérieure à Byzance par suite du quatrième mariage de l'empereur et de la déposition du patriarche Nicolas, adversaire de ce mariage et soupçonné d'avoir eu des relations avec Andronic, et enfin préparatifs pour l'expédition maritime d'Himérios qui peut-être même furent gênés par l'attaque d'Oleg. Telles furent les circonstances qui ont pu forcer l'empereur à désirer conclure le plus tôt possible un arrangement avec les Barbares du Nord (2).

A notre avis, entre l'expédition d'Himérios et celle d'Oleg, il y a un lien auquel on n'avait pas prêté attention parce qu'on admettait autrefois que l'expédition d'Himérios était antérieure à celle

Vie de S. Georges d'Amastris, voir DA COSTA-LOUILLET, dans *Byz.* 24 (1954), pp. 479-492). Sur l'historicité de l'expédition d'Oleg contre Constantinople, voir OSTROGORSKI, *L'expédition du prince Oleg contre Constantinople en 907*, dans *Annales de l'Inst. Kondakov*, XI (1939), pp. 47-61 ; A. VASILIEV, *The second Russian attack on Constantinople*, dans *Dumbarton Oaks Papers*, 6 (1951), 161-225. Ostrogorski critique l'opinion de ceux qui mettent en doute la réalité de l'expédition d'Oleg, en particulier H. GRÉGOIRE, *La légende d'Oleg et l'expédition d'Igor*, dans *Bull. de l'Ac. Roy. de Belgique*, 23 (1937), pp. 80-94 et *La légende d'Oleg*, dans *Byz.* XI (1963), 601-604), et *L'Histoire et la légende d'Oleg, prince de Kiev*, dans *Nouv. Clio*, 4 (1952), 281 sq. et R. H. DOLLEY, *Oleg's mythical campaign against Constantinople*, dans *Bull. de l'Ac. Roy. de Belgique*, 35 (1949), 106 sq. Voir aussi OSTROGORSKI, *Hist. de l'État byzantin*, éd. fr., 1956, p. 285 et n. 2[1] La thèse d'Ostrogorski est renforcée par l'article de R. J. H. JENKINS, *The supposed Russian attack on Constantinople in 907. Evidence of the Ps.-Syméon*, dans *Speculum*, 24 (1949), 403-406.

(1) Voir par ex. A. DIMITRIU, *Sur la question des conventions des Russes avec les Grecs*, dans *Viz. Vrem.*, II (1895), p. 543. Cf. Ostrogorski dans l'article cité. A. VASILIEV, *The Russian attack on Constantinople*, Cambridge, Mass., 1946, dans le chapitre *Treaties between Byzantium and Russia after 860-861*, pp. 229-232, pensait cependant que le droit pour les Russes de servir l'empire pourrait remonter à la première attaque russe et qu'on n'a pas une idée exacte des termes du traité préliminaire de 907.

(2) Cf. V. LAMANSKIJ, *Vie de Saint Cyrille*, Petrograd, 1915, p. 153, n. 28 (*J.M.I.P.*, 1903-1904).

d'Oleg et qu'on la datait de 902. Et comme dans les sources byzantines, il est question d'un détachement russe de 700 hommes qui, pour une solde déterminée, prit part à l'expédition d'Himérios, on faisait partir de 902, la série de renseignements sur les Russes au service de Byzance qui se rencontre dans Constantin Porphyrogénète (1), sans expliquer pourquoi et à la suite de quelles circonstances ces Russes étaient entrés au service de Byzance. En soutenant que l'expédition d'Himérios eut lieu en 910, c'est-à-dire après la campagne d'Oleg, nous considérons comme possible de mettre l'information mentionnée plus haut de Constantin Porphyrogénète sur la participation des Russes à l'expédition d'Himérios en rapport avec un passage de la convention d'Oleg avec les Grecs en 911. Il faut considérer qu'une grande partie des articles de la convention écrite a dû déjá figurer dans la convention préparatoire de 907. Dans un des articles de la convention de 911, il est dit : « S'il exige de partir en guerre, si vous en faites nécessité, et qu'ils veuillent honorer votre empereur, alors, pour tout le temps qu'il leur conviendra et qu'ils voudront rester auprès de votre empereur, ce sera à leur volonté (c'est-à-dire : ceux des Russes qui voudront servir l'empereur byzantin seront libres de le faire) » (2). Cette condition devait à notre avis avoir déjà été établie oralement en 907 quand, selon les paroles du Chroniqueur, les marchands russes reçurent le droit de faire un séjour prolongé à Constantinople ; elle fut confirmée par écrit en 911. Si notre raisonnement est juste, le détachement russe qui participa à l'expédition d'Himérios ne le fit qu'en vertu de l'article de la convention cité plus haut.

Il est important maintenant de fixer la date de l'expédition d'Himérios. Constantin Porphyrogénète, dans sa description détaillée des rassemblements effectuées pour cette expédition ne

(1) Voir par ex. ILOVAJSKIJ, *Hist. de la Russie*, 1e partie, p. 289.

(2) *Chronique Laurentine.* Collection complète des Chroniques russes, I, 2 (1926), 30 sq. *Chronique* selon la copie IPACKIJ, éd. de la Commission archéologique, St. Pét., 1871, p. 21. Cf. S. SOLOV'EV, *Hist. de la Russie depuis les temps les plus anciens*, t. I (6e éd.), Moscou, 1883, p. 112 ; VLADIMIRSKIJ-BUDANOV, *Chrestomathie pour l'hist. du droit russe*, I (3e éd.), Kiev, 1885, p. 6 (§ 10) et 7, n. 12. Cf. OSTROGORSKI, *Hist. de l'État byzantin*, p. 285 avec la bibliographie indiquée (éd. angl. p. 229). Voir dans A. VASILIEV, *History of the Byzantine empire*, 321, une allusion de Jean Tzimiscès à ce traité dans Léon Diacre et la mention de l'expédition d'Oleg dans un document judéo-khazar.

fournit aucune indication de date, de même que d'autres chroniqueurs byzantins. Aussi a-t-on rapporté cette expédition à des années diverses (1). Mais l'historien arabe Masʿūdī, dans les « Prairies d'Or » dit que le commandant de la flotte grecque Himérios (déformé dans le texte arabe en Fār.s) attaqua les villes littorales syriennes de al-Qubba et Laodicée en 297 (20 septembre 909-8 septembre 910) (2). Cette indication d'un auteur du x^e^ siècle nous oblige à rapporter l'expédition d'Himérios à l'époque à laquelle eut lieu une attaque du littoral syrien, c'est-à-dire à la fin de 909 ou au début de 910. Mais nous avons la possibilité de fixer de façon tout à fait précise l'année de cette expédition. Dans le Livre des Cérémonies de Constantin Porphyrogénète, dans le chapitre sur l'armement de l'expédition de Crète, il est dit que le stratège du thème des Kibyrrhéotes et le Catépano des Mardaïtes d'Attalia durent armer quelques bateaux et en mars (*διὰ Μαρτίου μηνός*) les diriger vers la Syrie pour prendre une exacte connaissance des plans et des opérations des Musulmans en Syrie. Ainsi, au mois de mars, c'est-à-dire au printemps, déjà des opérations militaires se préparaient. En comparant l'époque indiquée par Masʿūdī, du 20 septembre 909 au 8 septembre 910, avec celle que nous fournit Constantin Porphyrogénète, le mois de mars, nous arrivons à la conclusion que l'expédition d'Himérios a dû commencer au printemps de l'année 910. Le même auteur arabe nous apprend d'autre part que en 299 (29 août 911-7 août 912), Damyāna, commandant des expéditions maritimes musulmanes en Méditerranée, ravagea pendant quatre mois l'île de Chypre (3). Peu de temps avant la mort de Léon VI, Himérios au dire des sources byzantines subit une grave défaite (4). Or, l'empereur Léon mourut le 11 mai 912. On peut donc considérer que la dévastation de Chypre par Damyāna, qui dura quatre mois, se produisit pendant l'été de 911.

(1) MURALT, p. 480 et HOPF, *Griech. Gesch.*, p. 122, en 902 ; RAMBAUD, p. 94, en 902 ou 903 ; VASIL'EVSKIJ, dans *J.M.I.P.*, t. CCXII (1880), p. 407, après la première expédition d'Himérios qu'il date de 908 ; DE BOOR, *Vita Euthymii*, p. 122, propose 907.

(2) MAS'ŪDĪ, *Prairies d'Or*, VIII, 281.

(3) ID., *ibid.*, 282. Cf. *Vita S. Demetriani*, éd. H. GRÉGOIRE, dans *B.Z.*, XVI (1907), p. 232.

(4) CONT. HAMARTOLE, 794 ; CONT. THÉOPH., 376-7 ; SYM. MAG., 715 ; CEDR., 273. II,

Quant à la défaite d'Himérios, elle eut lieu, d'après les chroniqueurs byzantins, en octobre 911.

Revenons maintenant sur les détails de l'expédition d'Himérios.

Quand Oleg se fut retiré victorieux de devant Constantinople et que l'échange de 908 fut terminé, le gouvernenent byzantin commença à se préparer pour une grande expédition navale contre les Arabes d'Orient, dont on n'oubliait pas qu'ils avaient été les artisans du désastre de Thessalonique. Si cette expédition, conduite par Himérios, a été désignée dans les sources byzantines sous le nom d'expédition « contre la Crète impie » (1), c'est sans doute parce que ces sources ignorent l'épisode de l'attaque de la côte de Syrie ou plutôt ne le considèrent que comme une mission de recherche de renseignements et d'espionnage, et concentrent leur attention sur l'affaire principale, l'attaque de la Crète.

Le gouvernement dépensa pour cette expédition des sommes d'argent si considérables du point de vue du x^e^ siècle que, un grand nombre d'années après, le Continuateur de Théophane racontant la reconquête de la Crète par les Byzantins à l'époque de Romain II en 961, et parlant des ressources pécuniaires qui, d'une façon générale, à l'époque des empereurs précédents furent employées pour tâcher de récupérer la Crète, s'écrie : « Particulièrement sous l'empereur Léon de bienheureuse mémoire et sous Constantin Porphyrogénète, combien d'argent et de vies humains furent dépensés en pure perte » (2) !

Les préparatifs furent réellement grandioses et ils montrent clairement à eux seuls qu'il s'agissait d'une entreprise beaucoup plus vaste que la seule attaque de la Crète. A la tête de la flotte avait été mis le logothète du drome et patrice Himérios, dont nous avons déjà vu le rôle comme commandant de la flotte contre les Musulmans en 904 et 905. Nous connaissons exactement la composition de cette expédition, étant donné que Constantin Porphyrogénète, dans son ouvrages sur les Cérémonies de la cour byzantine, nous a conservé le rapport officiel sur « la composition, l'armement, le montant de la solde et le nombre des troupes envoyées

(1) CONST. PORPH., *De Cerim.*, p. 651 : *κατὰ τῆς θεολέστου Κρήτης.*

(2) CONT. THÉOPH., p. 474 : *μάλιστα ἐπὶ τοῦ εὐσεβοῦς τῇ θείᾳ λήξει Λέοντος Βασιλέως καὶ τοῦ πορφυρογεννήτου Κωνσταντίνου, ὅσα χρήματα καὶ λαὸς ἀνήλωτο καὶ ἀπώλετο.*

contre la Crète impie avec le patrice et logothète du drome Himérios, sous le règne de l'empereur Léon aimé du Christ » (1).

Les équipages de la flotte impériale comprenaient 12.000 hommes sujets byzantins et 700 Russes. La participation des thèmes maritimes s'exprimait comme suit : le stratège du thème des Kibyrrhéotes devait fournir une troupe de 5.600 hommes et 1.000 de réserve (2) ; le stratège de Samos, 4.000 hommes et 1.000 de réserve ; le stratège de la Mer Égée, 3.000 hommes et 1.000 de réserve (3). Ainsi en tout, le chiffre des équipages atteignait 28.300 hommes. Mais dans la composition de la flotte entrait aussi pour les opérations militaires de la cavalerie dans les proportions suivantes : soldats des Scholes, Thraces et Macédoniens : 1.037 hommes ; thème de Thrace et Arméniens de Sébasteia : 1.000 hommes ; Arméniens de Platanion (*Πλατάνιον*) et de Prinè (*Πρίνη*) : 500 hommes, ce qui donnait un total de 4.037 cavaliers (4). L'ensemble des équipages de la flotte et des cavaliers se montait à 32.337 hommes (5).

Plus loin Constantin Porphyrégénète passe à l'énumération plus détaillée des vaisseaux entrant dans la composition de la flotte avec le nombre d'hommes qui les montaient. Il faut dire que les chiffres donnés dans ce dernier cas ne correspondent pas entièrement à ceux qui ont été cités plus haut. C'est pourquoi nous pen-

(1) *De Cerim.*, 651 : *Ἡ γενομένη ἐξόπλισις καὶ ἔξοδος καὶ τὸ ποσὸν τῆς ῥόγας καὶ τοῦ λαοῦ ἀποσταλέντος κατὰ τῆς θεολέστου Κρήτης μετὰ τοῦ πατρικιου Ἡμερίου καὶ λογοθέτου τοῦ δρόμου ἐπὶ Λέοντος τοῦ φιλοχρίστου δεσπότου.* Voir l'ensemble du récit, pp. 651-660. Cf. GFRÖRER, *Das byzantinische Seewesen*, dans *Byz. Geschichten*, t. II, Graz, 1874, pp. 427-431 ; Cecil TORR, *Acient Ships*, Cambridge, 1894, pp. 18-19. Pour les différentes sortes de navires byzantins, voir aussi R. H. DOLLEY, *The warships of the later Roman Empire*, dans *Journ. of Roman Studies*, XXXVIII (1948), pp. 47-53, et surtout H. AHRWEILER, *Byzance et le mer*, Paris 1966, p. 408-418.

(2) *καὶ διπλοῦς ,α* (*De Cer.*, p. 651). Voir REISKE, *Comm. ad Const. Cerim.*, p. 775 : *διπλοῦς* : « Puto esse homines vicarios, qui exigente necessitate in aliorum decedentium locum succedere possint ».

(3) Comme on sait, déjà au x^e^ siècle, le commandant d'une flotte provinciale commença à être appelé stratège au lieu de l'ancienne appellation drongaire. Voir C. NEUMANN, *Die byz. Marine. Ihre Verfassung und ihr Verfall*, dans *Hist. Zeitschrift, N.F.*, t. 45 (1898), p. 5. Cf. SKABALANOVIČ, *op. cit.*, pp. 319-320 ; H. AHRWEILER, op. cit., p. 68-69.

(4) Dans le *De Cerim.*, p. 652, la somme totale indiquée est de 6.037 hommes. On doit remarquer d'une façon générale que, dans le texte grec édité de ce passage, la somme totale est très souvent présentée inexactement. Il serait intéressant de vérifier tout ce passage sur le manuscrit unique de Leipzig.

(5) Dans C. PORPH., p. 652 ; 34.037 hommes.

sons que, dans le premier cas, Constantin indique la quantité de troupes qui auraient dû entrer dans l'état exposé, et que, dans le second cas auquel nous allons maintenant passer, Constantin énumère les forces militaires réellement rassemblées en vue de l'expédition navale projetée d'Himérios. Ces forces étaient très imposantes.

La flotte impériale se composait de 60 dromons et 40 pamphiles ; chaque dromon était monté par 230 rameurs et 70 soldats, ce qui faisait 18.000 hommes ; en ce qui concerne les pamphiles, la distinction entre les rameurs et les soldats n'est pas faite, sur ces vaisseaux les rameurs remplissant apparemment les fonctions de soldats ; 20 d'entre eux avaient chacun 160 hommes et les 20 autres chacun 130 hommes, ce qui donne en tout 5.800 hommes. A la flotte impériale s'ajoutent les 700 Russes. Ainsi, sans compter ces derniers, la flotte impériale se composait de 100 vaisseaux et de 23.800 hommes (1).

Le thème des Kibyrrhéotes fournit 15 dromons de 230 rameurs et 70 soldats chacun, et 16 pamphiles dont 6 avaient 160 hommes et 10, 130 hommes ce qui donne en tout 31 vaisseaux et 6.760 hommes. Le thème maritime de Samos fournit 10 dromons de 230 rameurs et 70 soldats chacun et 12 pamphiles dont 4 avaient 160 hommes et 8, 130 hommes, ce qui faisait un total de 22 vaisseaux avec 4.680 hommes. Le thème de la Mer Égée fournit 7 dromons de 230 rameurs et 70 soldats chacun et 7 pamphiles dont 3 avaient 160 et 7, 130 hommes ce qui faisait en tout 14 vaisseaux et 3.100 hommes. Le thème maritime de l'Hellade fournit 10 dromons de 230 rameurs et 70 soldats chacun, ce qui faisait 3.000 hommes.

En fin de compte, entraient aussi dans la composition de la flotte les Mardaïtes. Retirés du Liban par Justinien II au VII^e^ siècle, ils avaient été transplantés dans le Sud de l'Asie Mineure, dans la région montagneuse du Taurus et ils avaient un catepano à Attalia ; mais certains avaient été établis ensuite en Occident, en Thrace et en Grèce. A en juger d'après les paroles de Constantin Porphyrogénète, c'étaient les Mardaïtes occidentaux (2) qui

(1) *Ibid.*, 23.002 hommes. Nous n'entrerons pas ici dans l'examen des différentes sortes de navires.

(2) *De Cerim.*, p. 655 : *διὰ τῶν Μαρδαϊτῶν τῆς Δύσεως*. Voir C. NEUMANN, *op. cit.*, p. 7.

entraient dans la composition de cette flotte. Ils avaient fourni 5.087 hommes.

Ainsi, pour l'expédition d'Himérios avait été rassemblée une force énorme de 102 dromons (1) et 75 pamphiles avec 34.200 rameurs (2), 7.140 soldats (3), 700 Russes et 5.087 Mardaïtes.

Plus loin, Constantin Porphyrogénète nous fournit d'intéressantes données sur la solde des troupes. Là, il faut encore remarquer que les chiffres indiqués pour les troupes ne correspondent pas toujours aux chiffres indiqués plus haut. Cependant, malgré des conditions défavorables provenant de l'inexactitude du texte grec imprimé et peut-être aussi du manuscrit, ces données peuvent nous faire comprendre l'importance des sommes d'argent qui ont été consacrées à l'expédition d'Himérios.

Les équipages de la flotte impériale, au nombre de 12.502 hommes, reçurent une solde de 15 *kentenaria*, 90 *litrai* et 10 *nomismata* (4) ; les 1.000 hommes de réserve entrant dans sa composition reçurent chacun 5 *nomismata* ce qui fait un total de 69 *litrai* et 32 *nomismata*, et enfin les 700 Russes reçurent 1 *kentenarion*. Ainsi, la dépense totale pour la flotte impériale, y compris les 700 Russes, s'éleva au chiffre de 17 *kentenaria*, 59 *litrai* et 42 *nomismata*. Les troupes du thème des Kibyrrhéotes avec leurs chefs au nombre de 6.760 hommes, reçurent 2 kent., 21 lit., 42 nom., celles de Samos, au nombre de 4.680 avec 1.000 hommes de réserve, 2 kent., 1 lit., 11 nom., celles du thème de la Mer Égée, au nombre de 3.100 hommes avec également 1.000 hommes de réserve, 1 kent., 54 lit., 3 nom. Les Mardaïtes d'Occident au nombre de 4.087 hommes avec 1.000 hommes de réserve, coûtèrent 5 kent., 77 lit., 40 nom. (5).

Ainsi, pour l'ensemble des flottes impériale et provinciale, y compris les Russes et les Mardaïtes occidentaux, furent dépensés 29 kent., 13 lit., 66 nom. A cela, il faut ajouter la solde des cavaliers : parmi eux, les 1.037 scholarioi thraces et macédoniens reçurent 1 kent., 41 lit., 24 nom., les 3.000 cavaliers thraces, 83 lit.,

(1) *De Cerim.*, p. 654 : 112.

(2) *Ibid.*, 34.000.

(3) *Ibid.*, 7340.

(4) Le nomisme (sou ou hyperpère) est une monnaie d'or d'une valeur d'environ 16 francs or. 72 nomismes font une litra ; 100 litrai font un kentenarion.

(5) *De Cerim.*, p. 655 : 5 kent., 77 lit., 42 nom. Il y a là une faute d'impression dans le chiffre des lit.

24 nom. (1), les 1.000 de Sebasteia, 1 kent., 13 lit., 24 nom., les 500 cavaliers arméniens de Platanion, 41 lit., 48 nom., et les 400 cavaliers arméniens de Prinè, 27 lit., 56 nom. Si maintenant, nous additionnons la solde des cavaliers, nous trouvons que les 5.937 cavaliers reçurent 4 kent., 7 lit., 32 nom. (2).

De plus, aux officiers et soldats, on avait encore distribué une certaine somme en attendant la solde, peut-être comme indemnité pour frais de route (3). Aux 3.000 hommes des thèmes des Kibyrrhéotes, de Samos et de la Mer Égée, on avait donné 2 kent., 83 lit., 24 nom. Les Mardaïtes occidentaux avaient reçu les sommes suivantes : 3 turmarques, 36 nom. chacun, ce qui donne la somme de 1 lit., 36 nom. ; 42 drongaires, 12 nom. chacun, c'est-à-dire 7 lit. ; 42 comites, 6 nom. chacun, c.à.d. 3 lit., 36 nom. ; 5.000 soldats, 4 nom. chacun, c.à.d. 2 kent., 77 lit., 56 nom. Ainsi, on avait donné aux Mardaïtes occidentaux 2 kent., 89 lit., 56 nom. (4). Les Arméniens de Sebasteia avaient reçu les sommes suivantes : 5 turmarques, 12 nom. chacun, c.à.d. 60 nom. ; 10 drongaires, 6 nom. chacun, c.à.d. 60 nom. ; 8 comites, 5 nom. chacun, c.à.d. 40 nom. ; 956 soldats, 4 nom. chacun, c.à.d. 53 lit., 44 nom., ce qui fait en tout pour les Arméniens de Sebasteia 55 lit., 40 nom. (5). Les 500 Arméniens de Prinè avaient reçu chacun 2 nom., c.à.d. 13 lit., 64 nom. La somme totale de l'ensemble de l'argent distribué par avance s'élevait à 4 kent., 28 lit., 48 nom. (6).

En convertissant la somme totale des dépenses faites pour l'expédition d'Himérios, c.à.d. 37 kent., 50 lit., 2 nom. en argent français, à raison de 16 francs or environ pour 1 nomisme, nous obtenons approximativement la somme de 4 millions de francs or, qui a frappé si vivement le Continuateur de Théophane, comme nous l'avons dit plut haut.

Mais ce ne furent pas seulement les régions indiquées du vaste empire byzantin qui participèrent à l'expédition d'Himérios. Toute une série d'obligations diverses furent imposées à beaucoup

(1) *De Cerim.*, p. 655 : 80 lit., 24 nom.

(2) P. 656 : 2.037 cavaliers, 4 kent., 7 lit., 22 nom. Ici, dans le texte, un passage peu clair.

(3) *Διὰ τοῦ προχρέου* (p. 656). Voir REISKE, *Comm.*, p. 776.

(4) P. 656 : 2 kent., 99 lit., 56 nom.

(5) *Ibid.*, 55 lit., 7 nom.

(6) *Ibid.*, 4 kent., 52 lit., 60 nom.

de provinces. Le stratège du thème des Kibyrrhéotes fut obligé de fournir 2 chelandia (1). Le catépano des Mardaïtes, qui, comme on sait, vivait à Attalia, dut équiper quelques galères. Les chelandia kibyrrhéotiques et les galères attaliotes durent partir au mois de mars 910 (2) pour les côtes de Syrie afin de se renseigner de façon précise et de fournir des informations sur les intentions et les entreprises des Arabes. Le chef grec des Chypriotes, le protospathaire Léon Symbatikios, dut envoyer des émissaires sûrs dans le Golfe de Tarse et la province frontière de Cilicie (3) et aussi à Tripoli et Laodicée en vue de rassembler des renseignements précis et de savoir si les Arabes avaient formé des projets quelconques. En même temps, le stratège du thème des Kibyrrhéotes, le catépano des Mardaïtes d'Attalia et Léon Symbatikios durent prendre toutes les mesures possibles afin de ne laisser partir aucun personnage inconnu vers la Syrie, susceptible de renseigner les Arabes sur les préparatifs de Byzance (4). Le stratège de Thessalonique dut fournir 200.000 flèches, 3.000 javelots et le plus grand nombre possible de boucliers ; les « juges » du thème de l'Hellade (5), 1.000 javelots et d'autre matériel de guerre qu'ils devaient livrer à un endroit indiqué ; le gouverneur de l'Euripe (Eubée) (6) dans le thème de l'Hellade, le stratège de Nicopolis et du Péloponnèse, 200.000 flèches et 3.000 javelots. Le protospathaire Théodore Pankratès (*ὁ τοῦ Παγκράτη*) partit pour le thème des Anatoliques et là, dut constituer avec les Arméniens de Platanion et d'autres

(1) P. 657 : *ἀπὸ τῶν οὐσιῶν τῶν τουρμαρχῶν.*

(2) Sur la chronologie de cette expédition, voir plus haut.

(3) *De Cerim.*, p. 657 : *εἰς τε κόλπον τῆς Ταρσοῦ καὶ εἰς τὰ Στόμια.* Cf. *infra*, p. 211, n. 1. Sur *τὰ Στόμια* au sens de région frontière syrienne et défilés de Cilicie voir REISKE, *Comm.*, pp. 777-8. Le mot grec peut en effet correspondre à l'arabe *ṭuġūr*, sing. *ṭaġr*, signifiant bouche, lèvres et par suite, frontière, place frontière. Mais on peut se demander si les Grecs n'ont pas en vue parfois par cette désignation les « embouchures » des deux fleuves Ġayḥān (Pyrame) et Sayḥān (Saros).

(4) *De Cerim.*, p. 657 et 660. Cf. *infra*, p. 210, n. 1.

(5) P. 657 : *ὁ κριτὴς Ἑλλάδος.* Sur les juges dans les thèmes (*θεματικοὶ δικασταί* ou *κριταί*), voir Zachariae VON LINGENTHAL, *Gesch. des griech.-römischen Rechts*, 3e éd. 1892, pp. 379-381. Sur les juges-stratèges, voir SKABALANOVIČ, pp. 187-8.

(6) *ὁ ἄρχων Χρήπου* (*ibid.*). Sur ce nom et son origine, voir REISKE, *Comm.*, p. 779. Cf. H. AHRWEILER, *Byzance et la mer*, pp. 57, 60, 86, etc.

habitants du thème, un détachement d'élite de 500 hommes, surtout archers, mais, si cela était possible, devaient aussi y entrer des cavaliers, choisis particulièrement parmi les officiers (*ἀρχόντων*) et les scholarioi ; si les scholarioi recevaient intégralement leur solde, ils devaient s'armer à leurs propres frais, mais si le paiement n'était pas effectué, ils pourraient prendre un cheval dans les gîtes d'étape militaires ou chez certains habitants du thème des Anatoliques (1).

Le protospathaire du thème de Thrace dut préparer des approvisionnements : 20.000 sacs d'orge, 40.000 sacs de blé et de farine, 30.000 barriques de vin et 10.000 têtes de bétail tué ; en outre, il avait l'obligation de fournir 10.000 sacs de lin pour le feu grégeois et pour radouber les vaisseaux, et 6.000 clous pour les dromons. Pour la fourniture du vin, le gouverneur du « Lac de Lait » (2) demanda l'aide de son protonotaire. Le stratège de Samos fut obligé de fournir 48.000 crochets de toutes sortes à usage militaire. Tous ces approvisionnements durent être apportés dans la ville littorale du thème de Thrace appelée Phygela, lieu où l'on s'embarquait d'ordinaire de la côte ionienne pour la Crète (3).

Un fonctionnaire impérial dut préparer dans le thème des Kibyrrhéotes et celui des Anatoliques 20.000 sacs d'orge et 60.000 de farine et de pain et amener cela d'Anatolie à Attalia, afin de le faire envoyer au point fortifié dit « la Belle Montagne », située sur la côte sud de l'Asie Mineure, à l'est d'Attalia et possédant un excellent port (4). Un courrier fut envoyé au catépano d'Attalia

(1) *De Cerim.*, 658 : *ἵνα λαβώσιν ἀπὸ τῶν μητάτων ἄλογα, ἢ καὶ ἀπὸ ἐκθέσεως μονοπροσώπων ἐν τῷ θέματι τῶν Ἀνατολικῶν.* La dernière partie de la phrase est un peu obscure. Voir REISKE, *Comm.*, p. 779 : videtur esse index eorum, qui soli pro se, non combinati cum aliis *σύνδυο* aut *συντρεῖς*, sed seorsim militant, et quot eorum quisque equos in militiam praestare debeat.

(2) P. 658 : *ὁ Λιμνογάλακτος* : localité du thème des Kibyrrhéotes. Voir TOMASCHEK, *Zur hist. Topogr.*, p. 37 du tiré à part : *ἡ κουρατωρία Λιμνογάλακτος*.

(3) *Φύγελα*, ancienne colonie carienne de *Πύγελα*, *Πύγαλα* avc le sanctuaire d'Artémis Munichia. Renseignements détaillés dans TOMASCHEK, pp. 34-35 ; voir aussi RAMSAY, p. 111.

(4) *ἀντὶ τοῦ ἀπερχομένου εἰς τὸ καλὸν ὄρος* : p. 659. Un manuscrit du *De Thematibus* indique dans le thème des Kibyrrhéotes à l'est d'Attalia *τὸ Κάλλιστον ὄρος*, dans le texte, p. 38 : *τὸ Καστέλλιον ὄρος*. Cette forteresse portait aussi le nom de *Κορακήσιον*, Coracesium, aujourd'hui Alāyā. De *Κάλον ὄρος* à tra-

avec l'ordre d'armer le plus rapidement possible un certain nombre de petits vaisseaux dits « sandalia » ; un courrier dut arrêter la flotte des Corfiotes, qui se trouvait à Héraclée, vraisemblablement dans les Cyclades, entre les îles de Naxos et d'Ios (1) et prendre pour chaque sandalion 4 matelots ; chaque sandalion avait un mât, une vergue et cinq rames dont une de rechange. Les sandalia avec des barques à six rames devaient être immédiatement envoyés avec un protocancellaire sur le lieu des opérations militaires. Pour les plus petits objets d'armement militaire auxiliaire, comme les crochets, sacs, pics, etc, on les demanda au kitonite Théodorite, qui dut envoyer immédiatement des notaires avec la liste énumérative de tous les objets exigés. Le parathalassite, c'est-à-dire, selon toute vraisemblance, le fonctionnaire byzantin de la côte sud d'Asie Mineure dépendant, semble-t-il, du gouverneur local de la région (2), reçut l'ordre de fournir 1.200 soldats à payer sur les impôts de la population.

Par l'énumération que nous venons de donner, on voit que Byzance s'était sérieusement préparée à la lutte contre les Arabes d'Orient. Elle s'y était aussi préparée diplomatiquement. L'ambassade byzantine auprès de l'Aġlabide Ziyādat Allāh à Raqqāda (près Kairouan) en 907 (3) avait sans doute pu se rendre compte que l'Aġlabide aux prises avec le missionaire fāṭimite Abū ʿAbdallāh aš-Šīʿī, était hors d'état de créer des difficultés à Byzance en Italie méridionale ou dans ses dernières possessions de Sicile. Byzance savait aussi que les Arabes de Sicile, en proie à des dissensions intestines et en désaccord avec ceux d'Afrique du Nord, n'étaient pas prêts à reprendre les hostilités. Il était primordial, pour le succès d'un entreprise maritime contre le littoral de Syrie de s'assurer des complicités dans la population grecque de l'île de Chypre, position stratégique importante pour des opérations militaires aussi bien dans le sud de l'Asie Mineure et en Cilicie que sur la côte de

vers Galanorus, Kalanoros, est venu le nom de Candelorum, Candeloro ou Scandelore. Voir TOMASCHEK, pp. 56-57 ; ALISHAN, *Sissouan ou l'Arméno-Cilicie*, Venise, 1899, pp. 368-374. Cf. *De Thematibus*, éd. PERTUSI, p. 79.

(1) P. 659 : *καὶ κρατήσει τοὺς Κορφιτιάνους Ἡρακλείας*. REISKE, *Comm.*, p. 780, voit là des marins de l'île de Corfou ou Corcyre.

(2) Sur le parathalassite. voir SKABALANOVIČ, pp. 352-3 ; ZACH. v. LINGENTHAL, *op. cit.*, 3e éd., p. 373.

(3) IBN ʿIḏārī, éd. DOZY, p. 140. Cf. plus haut, p. 151.

Syrie. On sait (1) que la population grecque de l'île s'administrait elle-même en payant tribut à la fois à Byzance et aux Arabes et jouissait d'un statut de neutralité qui en principe lui interdisait de prendre parti pour ou contre les uns et les autres, mais lui permettait de donner des renseignements aux deux parties. Par son libre commerce avec la Syrie et la présence de commerçants musulmans établis à Chypre, les habitants étaient en mesure de fournir des informations sur la Syrie et sur les vaisseaux musulmans qui pouvaient aborder à Chypre, comme on l'a vu plus haut lors du retour de l'expédition de Léon de Tripoli (2). Étant donné les sympathies de cette population pour les Grecs, mais aussi l'intérêt qu'elle avait à rester en bons termes avec les Arabes, la question se posait, toutes les fois qu'il y avait des hostilités, aussi bien pour les Byzantins que pour les Arabes de savoir quelle serait l'attitude de cette population et si elle observerait strictement ou non le pacte de neutralité. Comme le littoral syrien était très proche de Chypre, l'île offrait une base extraordinairement favorable à une flotte byzantine pour menacer ou attaquer les villes de la côte de Syrie. C'est pourquoi le gouvernement byzantin avait décidé comme il était naturel de s'y attendre, de nouer des relations secrètes avec la population grecque de l'île, ce qui eut des résultats très importants,

Il était capital aussi pour l'empereur de pouvoir empêcher les Arabes de Crète de s'unir à ceux de Syrie. Aussi entama-t-il avec eux des négociations pour lesquelles fut envoyé, en même temps que partait l'expédition d'Himérios, l'auteur de la Vie de Sainte Théoctiste de Lesbos (3), qui, outre son ambassade, avait pour tâche,

(1) Voir plus haut, p. 60, n. 2.

(2) Voir plus haut, p. 178.

(3) Le souvenir de cette ambassade s'est conservé dans la Vie de Théoctiste de Lesbos, connue dès le XVII^e siècle par des extraits donnés par Léon ALLATIUS, *De Symeonum scriptis diatriba*, Paris, 1664, p. 49 sq (cf. HIRSCH, *Byz. St.*, 302 sq). V. G. VASIL'EVSKIJ, *Sur la vie et les œuvres de Siméon Métaphraste*, dans *J.M.I.P.*, t. CCXII (1880), p. 398 sq, en a donné des extraits avec éclaircissements d'après un ms de Paris (COD. 1525) et un ms synodal de Moscou (COD. CLXX) et a exposé le contenu de cette Vie. Une édition complète a été faite en 1884 par Théophile Ioannès d'après deux mss vénitiens : *Θεοφίλου Ἰωάννου Μνημεῖα ἁγιολογικά*, Venise, 1884, pp. 1-39. Une autre a été donnée par Gédéon à Constantinople sur le base d'un ms de l'Athos dans *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, 1 et 9 février 1884, pp. 242-5 et 258-260 (sur cette dernière, voir VASIL'EVSKIJ, *Le manuscrit synodal de Métaphraste*, dans *J.M.I.P.*, t. CCCXI,

« en observant, comme un petit oiseau auprès de sa mère, les plus habiles manifestations de l'art d'Himérios, de progresser lui-même dans l'expérience militaire » (1). Étant arrivé à l'île d'Ios, entre Théra (Santorin) et Naxos, l'ambassadeur, grâce à un vent favorable qui s'éleva, fut porté au nord vers Paros où il parcourut l'île et visita le fameux temple de la Vierge « qui a conservé encore des restes de sa beauté ancienne » et dont la vue « procure une véritable jouissance pour les yeux » (2). Là, l'ambassadeur rencontra un ermite, le vieillard Siméon, qui vivait depuis trente ans dans l'île et qui lui raconta l'attaque de Paros par le commandant de la flotte crétoise Nisir (Nāṣir), la tentative qu'il avait faite sans succès pour enlever du temple le Saint Suaire, sa mort dans les abîmes de la mer sur les côtes d'Eubée, au cap Xylophagos (3) ; après quoi, l'ermite exposa aux visiteurs la vie de Sainte Théoctiste de Lesbos, dans laquelle on parle aussi de l'attaque de Lesbos par Nisir.

Le jour suivant, l'envoyé impérial, par vent favorable, poussa plus loin son voyage comme l'exigeait la mission que lui avait confiée l'empereur et arriva dans la petite île de Dia située près de la Crète et ensuite à la Crète elle-même (4). Ainsi, l'ambassadeur byzantin, en participant à l'expédition d'Himérios contre les Arabes d'Orient, fut en même temps ambassadeur auprès de l'émir de Crète. Au début de l'expédition d'Himérios, la question restait encore ouverte de savoir si les Arabes de Crète agiraient ou non en commun avec les Arabes d'Orient contre Byzance. Le but de l'ambassade était d'empêcher un accord entre la Crète et les émirs

1897, pp. 335-8). Voir aussi P. G. ZERLENTÈS, *Περὶ τοῦ ἀξιοπίστου τοῦ συναξαρίου Θεοκτίστης τῆς ὁσίας*, dans *B.Z.*, X (1901), 159-165 ; DELEHAYE, *Vie de Sainte Théoctiste de Lesbos*, dans *Byz.*, I (1924), 191 sq, cf. IV, 796 sq ; *Acta Sanctorum, Nov.* vol. IV.

(1) *ἐστελλόμην, τοιγαροῦν, τοῦτο μέν, ἐκείνῳ συστρατευόμενος καὶ προβιβαζόμενος εἰς τὸ πρακτικὸν τῆς στρατηγίας, οἷα πῶλος μητρὶ πρὸς τὰ γενναιότατα τῶν στρατηγημάτων συσκαίρων· (οὕτω γὰρ ἦν ὁ τοῦ μακαρίστου μου βασιλέως σκοπός)· τοῦτο δέ, πρεσβευόμενος πρὸς τοὺς τὴν Κρήτην ἔχοντας Ἄραβας* : IOANNES, *op. cit.*, pp. 3-4 ; VASIL'EVSKIJ, *Sur la vie...*, pp. 398-9. *Acta SS., Nov.* vol. IV, 225.

(2) IOANNES, p. 4 ; VASIL'EVSKIJ, 399-400.

(3) *πρὸς τῷ τῆς Εὐβοίης συντριβεὶς ἄκρῳ, ὃ Ξυλόφαγος καλεῖται* : IOANNES, p. 4 ; VASIL'EVSKIJ, 402 ; DELEHAYE, *Byz.*, I, 193. Cette expédition est sans doute des premiers temps de la domination arabe en Crète. *Acta Sanct.* Nov. IV, 227.

(4) IOANNES, p. 17 ; VASIL'EVSKIJ. 404 ; DELEHAYE, 192.

de Syrie. Les négociations se déroulèrent dans le secret, car le stratège du thème des Kibyrrhéotes, le catépano des Mardaïtes d'Attalia et le chef (archôn) des Chypriotes Léon Symbatikios, avec lequel l'empereur était entré en rapports et qu'il avait attiré de son côté, avaient reçu l'ordre sévère de ne laisser passer en Syrie aucune personne suspecte de peur qu'elle ne pût y apporter des renseignements sur les intentions byzantines (1). Mais les négociations avec l'émir de Crète n'eurent pas une heureuse issue pour Byzance, car, par la suite, les Arabes de Crète restèrent en accord avec ceux de Syrie. Nous verrons que, en 911, les Crétois, semble-t-il, participèrent à la bataille navale finale qui fut un désastre pour Himérios.

Mais Byzance n'avait pas seulement à veiller au succès de son entreprise maritime. La frontière terrestre en Orient, du côté de la Syrie et de la Mésopotamie, causait aussi beaucoup de soucis au gouvernement byzantin. Les dernières années du règne de Léon le Sage ne se distinguèrent pas par la tranquillité et les succès. Dans la première moitié du mois de mai 909 (2), l'eunuque Mu'nis reçut l'ordre de se diriger vers Tarse pour faire l'expédition d'été. Mu'nis, avec quelques chefs au nombre desquels les sources arabes signalent Ab'ūl-Aġarr as-Sulamī qui, toutefois fut rappelé à la demande de Mu'nis, et à la tête d'une importante armée, partit de Malaṭya pour la frontière grecque. Son expédition fut couronnée de succès : en septembre 909 (3), il remporta une grande victoire sur l'ennemi et fit prisonniers plusieurs personnages grecs importants. Le 21 septembre (4), une lettre de Mu'nis annonçant la bonne nouvelle d'une victoire arriva au calife à Bagdad et fut lue devant le peuple. Les succès de Mu'nis eurent pour résultat un échange de prisonniers en pays byzantin (5).

(1) CONST. PORPH., *De Cerim.*, p. 660 : *ἰστέον, ὅτι ἐδέξατο ὅ τε Κιβυῤῥαιώτης, καὶ ὁ κατεπάνω τῶν Μαρδαϊτῶν Ἀτταλίας καὶ ὁ Λέων τοῦ Συμβατίκη, ἵνα ἔχωσιν ἀσφάλειαν καὶ ἀκρίβειαν, καὶ μὴ παραχωρῶσιν τινα τῶν ἀγνωρίστων πρὸς Συρίαν ἀπελθεῖν, καὶ δι' αὐτῶν ἀποκομισθῆναι εἰς Συρίαν τὰ ἀπὸ Ῥωμανίας μανδάτα.* Cf. *supra*, p. 205, n. 4.

(2) Au milieu de ša'bān 296 (25 avril-23 mai 909).

(3) A la fin de 296 (30 sept. 908-19 sept. 909).

(4) 6 moḥarrem 297 (moḥarrem : 20 sept.-17 oct. 909).

(5) ṬABARĪ, III, 2284-5 (I. AṮĪR, VIII, 42) ; 'ARĪB, 31-2 ; I. ḪALDŪN, III, 384 ; NUWAYRĪ, ms Paris, f° 6. Ce rachat de Mu'nis est mentionné seulement par SIBṬ IBN AL-ĞAUZĪ, II, f° 43 (sous 297 : 20 sept. 909-8 sept. 910) et f° 41 v.

Nous avons eu déjà l'occasion de parler plus haut des mesures prises par Byzance dans l'angle oriental de la Méditerranée : le catépano des Mardaïtes d'Attalia et le stratège du thème des Kibyrrhéotes envoyèrent en mars 910 des chelandia et des galères vers les côtes de Syrie pour savoir de façon précise quels étaient les plans et les intentions des Arabes de Syrie, et Léon Symbatikios de Chypre détacha des espions sûrs dans le Golfe de Tarse, la marche frontière de Cilicie et les villes littorales de Syrie, Tripoli et Laodicée (1). Grâce à la participation des Chypriotes, les côtes syriennes purent être complètement coupées de leurs communications avec l'Occident, soumises à un véritable blocus et cela facilita beaucoup les opérations militaires d'Himérios.

Ayant subi un échec dans les négociations avec les Arabes de Crète, Himérios, dans l'été de 910, partit avec la flotte vers Chypre dont la population grecque ou ses chefs avait été gagnés par l'empereur. Le but d'Himérios était sans doute de ne pas laisser se réunir les forces musulmanes des différentes provinces du califat, comme par exemple l'Égypte, la Syrie, la Cilicie, et, après avoir empêché cette réunion de battre séparément chaque flotte ou d'incendier les navires musulmans avant qu'ils ne prissent la mer (2). Les Musulmans de Chypre, n'étant pas en état de s'opposer au débarquement d'Himérios, durent céder à la force. Le chef de l'armée byzantine fit parmi eux un grand massacre et en emmena

(1) Cf. p. 205, n. 3. Pour le chef des Chypriotes, le *De Cerim.*, p. 657, dit : (il reçut l'ordre) *ἀποστεῖλαι ἀκριβεῖς κατασκόπους εἴς τε τὸν κόλπον τῆς Ταρσοῦ καὶ εἰς τὰ Στόμια, ἔτι δὲ καὶ πρὸς Τρίπολιν καὶ Λαοδίκειαν, ἵνα ἐκ τῶν ἀμφοτέρων μερῶν ἐνέγκωσι μανδάτα, εἴ τι διὰ μελέτης ἔχουσιν οἱ Σαρακηνοί.* Cf. plus haut, p. 210, n. 1 et voir M. CANARD, *Deux Épisodes des relations diplomatiques arabo-byzantines au X^e siècle*, dans *Bull. d'Et. Or. de l'Inst. fr. de Damas*, XIII (1949-1950), p. 63.

(2) C'est sans doute à l'expédition d'Himérios que se rapporte un passage de la *Tactique* de Léon le Sage où il est dit que, au cas d'une réunion de troupes ennemies venues de plusieurs endroits, il faut ne pas leur permettre de se réunir et s'efforcer de les battre avant qu'elles ne se réunissent. LEONIS *Tactica*, MIGNE, *P.G.*, t. 107, p. 1072 (CONST. XX, 212) : *καὶ νῦν δὲ τοῖς ἐξ Αἰγύπτου καὶ Συρίας καὶ Κιλικίας ἀθροιζομένοις βαρβάροις πρὸς τὴν κατὰ Ῥωμαίων ἐκστρατείαν δέον τοῖς πλωΐμοις στρατηγοῖς σὺν τῷ ναυτικῷ στόλῳ τὴν Κύπραν καταλαβόντας πρὸ τοῦ συναφθῆναι τὰς βαρβαρικὰς ναῦς ἀποστεῖλαι κατ' αὐτῶν πλωΐμον δύναμιν ἱκανὴν καταγωνίσασθαι τὴν βαρβαρικὴν ναυμαχίαν ἔτι διῃρημένην, ἢ τὰς ναῦς ἐκείνων ἐμπρῆσαι πρὸ τοῦ ἀποπλεῦσαι τῆς ἰδίας.*

plusieurs en captivité : il se montra certainement cruel à l'égard des Musulmans (1).

Ayant pris Chypre comme base d'opérations, cette même année 910, Himérios opéra un débarquement sur le littoral syrien où les Byzantins remportèrent d'importants succès. La forteresse d'al-Qubba, qui ne fut pas secourue à ce moment, tomba aux mains des Grecs après un violent combat ; à la suite de cela tomba Laodicée, d'où furent emmenés beaucoup de Musulmans prisonniers (2). Mais les Musulmans profitèrent de ce qu'Himérios resta pendant assez longtemps éloigné de Chypre pour se venger des Chypriotes qui s'étaient mis volontairement ou non du côté de Byzance. Le commandant de la flotte arabe, Damyāna, un renégat chrétien, fit une incurson sur Chypre qui n'était pas défendue, fort probabement dans l'été de 911 et pendant quatre mois ravagea l'île de façon impitoyable, emmenant les Chrétiens en captivité, incendiant les habitations et s'emparant des points où les habitants s'étaient fortifiés (3). Beaucoup de Chypriotes furent chassés de l'île (4). Damyāna emmena en captivité, en particulier, la population chrétienne de Chytri. L'évêque de cette localité, Demetrianos, se rendit personnellement à Bagdad, peut-être accompagné d'envoyés byzantins, pour plaider la cause des Chrypiotes et obtenir leur libération, ce à quoi consentit le calife Muqtadir qui régnait à Bagdad depuis août 908 ;

(1) Nicol. Myst. *Epist.*, Migne, *P.G.*, t. 111, p. 33 ; *Deltion*, III, pp. 113-115 ; *Σαρακηνοὺς γὰρ ἐν τῇ νήσῳ λαβὼν Ἡμέριος διεχρήσατο ... Ἡμέριος, Κυπρίοις συνοικῶν ἐν τῇ νήσῳ, χαλεπὸς ὤφθη Σαρακηνοῖς ... κατὰ τὴν νῆσόν τινας τῶν Σαρακηνῶν συνέβη ταῖς ἡμετέραις χερσὶ περιπεπτωκέναι.*

(2) Mas'ūdī, *Prairies d'Or*, VIII, 281-2 (sous 297 : 20 sept. 909-8 sept. 910). Le nom de l'amiral byzantin, dans ce texte, est transcrit Fār.s, sous lequel on reconnaît facilement Himérios. — Voir Nicol. Myst. *Epist.*, Migne, *P.G.*, t. 111, p. 33 ; *Deltion*, III, p. 114 : *πρὸς τὴν σὴν εἰσήλασε χώραν Ἡμέριος καὶ τῆς Συρίας πολίσματά τινα ἐκπολεμήσας κεχείρωται.* L'éditeur des *Prairies d'Or*, Barbier de Meynard, avait supposé qu'al-Qubba était une épithète donnée à la forteresse que les géographes arabes appellent Saḥyūn (*Prairies d'Or*, VIII, 429). Mais il y a sur la route de Tripoli à Beyrouth, près de Batrūn, le village de Koubbé. Voir Baedeker-Socin, *Palestine et Syrie*, Leipzig, 1893, p. 358. Cf. Guide Bleu, *Syrie-Palestine*, 1932, p. 52.

(3) Mas'ūdī, *op. cit.*, VIII, 282 (sous 299 : 29 août 911-17 août 912). Dans le texte : Damnāna ; cf. VIII. 429, n. 282. Voir aussi *Vita S. Demetriani*, éd. H. Grégoire, dans *B.Z.*, XVI (1907), 323 ; cf. 211-212.

(4) Nic. Myst. *Epist.*, Migne, *P.G.*, t. 111, p. 32 ; Deltion, III, 112 : *καὶ οἱ ταύτης οἰκήτορες, οἱ μὲν μαχαίρας ἔργον, οἱ δὲ ἀνάστατοι γεγόνασι.*

le gouvernement califien fut sans doute convaincu par l'évêque que les Chypriotes n'avaient pas violé le pacte qui les liait aux Arabes, qu'ils avaient dû céder à la force des Byzantins et qu'ils n'étaient pas responsables du massacre des Musulmans par l'amée d'Himérios (1).

L'expédition dévastatrice de Damyāna fit une profonde impression sur les Byzantins, dont l'action avait été cause de ces représailles. Le Patriarche Nicolas Mystique écrivit au calife, vraisemblablement en 913 ou 914 (après la mort de Damyāna et sans doute alors qu'il était encore membre du Conseil de Régence d'où le chassa l'impératrice Zoé), une lettre qui est peut-être en rapport avec la démarche de Demetrianos, et dans laquelle il décrit en termes vigoureux les cruautés commises dans l'île par Damyāna, au mépris des conventions conclues avec les Chypriotes par les Arabes : « Tout a été anéanti et foulé aux pieds, et les décrets qu'avaient pris nos pères et les lettres qu'ils avaient écrites de leurs propres mains et les conventions et les serments que les Sarrazins avaient faits alors aux Chypriotes en leur donnant leur garantie. Et au lieu de la paix, des conventions, des serments, les sabres, la guerre et les massacres ont affligé les malheureux Chypriotes » (2).

Ainsi, la victoire d'Himérios avait eu pour conséquence de terribles représailles sur les Chypriotes. Damyāna, comme le fait remarquer Nicolas dans sa lettre, s'était vengé sur eux alors qu'il aurait dû plutôt poursuivre la flotte d'Himérios. Toutefois l'opération de Damyāna ne se termina pas sans dommages pour lui, car une partie de sa flotte fut détruite sur les côtes de Chypre, vraisemblablement par suite de la tempête (3).

(1) Sur ces faits, voir *Vita S. Demetriani*, pp. 207-240 ; R. J. H. Jenkins, *The Mission of St. Demetrianus of Cyprus to Bagdad*, dans *Mélanges H. Grégoire*, I (1949), pp. 267 sqq. ; M. Canard, *Deux Épisodes...*, p. 63 sq ; Dikigoropoulos, *The political status of Cyprus*, Nicosie, 1958, p. 101-104.

(2) Nicol. Myst. *Epist.*, Migne, *P.G.*, t. 111, pp. 29-33 ; *Deltion*, III, 112-113. Cf. Grumel, *Regestes*, 156-7, n° 646. Cette lettre parle aussi d'envoyés byzantins qui sont peut-être venus en même temps que Demetrianos, voir Migne, p. 29 et *Deltion*, p. 109 : *πρὸς τὸ γράφειν ἡμᾶς παρώρμησε καὶ πρὸς τὴν ἀποστολὴν τῶν ἤδη πρὸς τὴν θεόδοτον ὑμῶν ἐξουσίαν ἀπεσταλμένων.* — Voir la traduction de cette lettre à la fin du volume.

(3) Nic. Myst. *Epist.*, Migne, *P.G.*, t. 111, p. 34 ; *Deltion*, III, 115 : *εἰ βούλει δέ, καὶ ἃ διὰ θαλάττης ἀπήντησε τῷ ὑμετέρῳ στόλῳ, καὶ ἡ κατ' αὐτὴν τὴν νῆσον ἀπώλεια τῶν πλοίων ὑμῶν, ἣν ἀπολέσαι ὁ βδελυρὸς ἐκεῖνος διανενόηται.* Cf. Grumel, *Regestes*, pp. 156-157, n° 646.

D'après Jenkins, Himérios qui, comme nous l'avons vu, s'était retiré de Chypre après ses opérations sur la côte syrienne et avait dû se préparer à une nouvelle expédition navale, cette fois contre la Crète qui n'avait pas été visée en 910, partit probablement pendant l'été de 911 en direction de la Crète. Mais l'expédition contre le Crète fut un grave échec pour Byzance. Après une longue lutte sans résultat qui dura de l'été 911 au printemps de 912, Himérios dut se replier et remonter vers le nord. Il fut poursuivi par la flotte musulmane, au nombre de 300 vaisseaux, sous le commandement de Damien (Damyāna) et de Léon de Tripoli, et sans doute avec la participation des Sarrazins crétois. Himérios passa devant l'île de Samos où se trouvait comme stratège le futur empereur Romain Lécapène, et fut rejoint par l'escadre musulmane au nord de Chios. La flotte impériale subit un désastre complet. C'est à grand peine qu'Himérios, après avoir perdu la plus grande partie de sa flotte, put échapper à la captivité et se sauver à Lesbos (1). Selon Jenkins, ce serait au printemps de 912 qu'eut lieu cette bataille devant Chios dont il est fait mention dans une source hagiographique byzantine comme d'une bataille contre les Crétois et où fut blessé le comte de la flotte Antiochus, père du futur Saint Paul le Jeune de Latron, mais les sources historiques byzantines parlent de combats navals entre Himérios et Damien et Léon de Tripoli en en octobre, c'est-à-dire en octobre 911 (2).

Ainsi la vaste entreprise militaire contre les Arabes d'Orient projetée par l'empereur Léon le Sage et commencée dans les dernières années de son règne, se termina par un échec complet, malgré les sacrifices matériels consentis par le gouvernement et malgré toute une série de mesures qui pouvaient apparemment pro-

(1) Voir sur le fin désastreuse de l'expédition d'Himérios, R. J. H. JENKINS, *The date of Leo VI's Cretan expedition*, dans *Mélanges Kyriakidès*, Hellenika, Suppl. 4 (1953), pp. 277-281. Cf. OSTROGORSKI, *Hist. de l'État byzantin*, éd. fr., pp. 284-285. Jenkins précise que la bataille eut lieu au nord de la côte de Chios et non au nord de Samos comme avait pensé Vasiliev.

(2) *Vita S. Pauli Junioris*, dans *Analecta Bollandiana*, t. XI (1892), p. 20, ch. II : (Antiochus) *κόμης ἐν τῷ πλωΐμῳ στρατῷ*, fut blessé *πολέμου ποτε συρράγέντος περὶ τὴν Χίον πρός γε τοὺς Κρῆτας Ἀγαρηνούς*. — Saint Paul le Jeune, né vers 912, est mort le 15 décembre 956. — CONT. HAMART., p. 794 : *ὀκτωβρίῳ δὲ μηνὶ γεγονε πόλεμος ναυμαχικὸς Ἰμερίου λογοθέτου μετὰ Δαμιανοῦ καὶ Λέοντος τῶν Ἀγαρηνῶν...* ; CONT. THÉOPH., 376-7 ; SYM. MAG., 715 ; CEDR., II, 273. La réalité d'une expédition crétoise dans l'été de 911 est mise en doute par H. AHRWEILER, *Byzance et la mer*, p. 113, n. 4, selon qui Himérios partit directement de la côte syrienne.

mettre un succès complet à l'expédition. Le Continuateur de Théphane ne cache pas que les extraordinaires efforts militaires et financiers de l'empire avaient abouti à un résultat absolument négatif (1).

Pendant les opérations d'Himérios sur la côte syrienne en 910, la guerre se déroula aussi sur la frontière terrestre, et avec des succès pour les Musulmans. Dans l'été de 910, en juin ou juillet (2), le calife Muqtadir fit partir pour l'expédition d'été al-Qāsim b. Sīmā avec des forces nombreuses. Il fit beaucoup de prisonniers et s'empara d'une riche butin. Tout cela fut envoyé à Bagdad où le 22 novembre 910 (3) eut lieu le défilé solennel des vainqueurs. Les prisonniers grecs défilèrent par la ville ; cinquante patrices durent passer par les rues montés sur des chameaux ; plusieurs d'entre eux tenaient à la main des drapeaux grecs surmontés de croix d'or et d'argent (4).

Par contre, en 911, peut-être parce que les Musulmans avaient concentré leurs forces pour la lutte sur mer, le calme régna sur terre à la frontière orientale. Jusqu'à l'été de 912, les sources arabes en effet ne mentionnent pas d'opérations. Cette circontance put alléger quelque peu la situation difficile de Byzance à cette époque. De même, la convention conclue avec Oleg en 911 dut être un soulagement pour Byzance qui put, après les revers qu'elle avait subis précédemment, compter pour quelque temps sur la paix du côté de son jeune, mais redoutable adversaire du Nord.

Himérios revint dans la capitale, après sa malheureuse expédition, alors que l'empereur Léon, mort le 11 mai 912, n'était déjà plus de ce monde. Son frère et successeur, Alexandre, reçut sévèrement le chef de l'expédition à son retour. Himérios fut exilé dans le monastère de la Cour de Kalypa, où il mourut de chagrin au bout de six mois. On doit remarquer qu'Alexandre punit Himérios non pas seulement comme chef militaire pour son échec, sa négligence ou sa maladresse, mais aussi par inimitié pour lui, car

(1) Cf. pp. 200 et 204.

(2) En ša'bān 297 (13 juin-11 juillet 910).

(3) Le jeudi 16 rabī'I 298/21 nov. 910.

(4) Voir les détails dans 'Arīb, 33 et 34 ; Abū'l-Maḥāsin, II, 183 (éd. du Caire, III, 175) ; plus brièvement dans Ṭabarī, III, 2285-6 (I. Aṯīr, VIII, 45 et 47), cf. *Mir'āt az-Zamān*, II, f° 48 ; I. Ḫaldūn, III, 384 ; I. Kaṯīr, f° 245-246 ; Nuwayrī, Cod. Par., f° 6. Voir 2e partie, pp. 22, 59, 144, 168, 270, 259.

il avait été son ennemi personnel pendant le règne de Léon VI (1).

L'expédition navale d'Himérios eut indirectement de lourdes conséquences pour la lointaine Arménie alliée de Byzance, où, comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, l'ostikan Yūsuf, au cours des années 908-910, soumit le pays à d'effroyables dévastations. Léon, occupé par la lutte contre les Musulmans ne put songer à secourir l'Arménie. Ce n'est qu'après l'issue malheureuse de l'expédition d'Himérios, peu de temps avant sa mort, que Léon renseigné sur les souffrances de son alliée, décida de lui porter secours, mais il mourut au moment où une expédition était projetée. L'Arménie ainsi ne retira aucun avantage de l'alliance « étroite et fraternelle » avec Byzance (2).

8. L'Empereur Alexandre (912-913).

Le 11 mai 912, l'empereur Léon VI mourut et son frère Alexandre monta sur le trône. Son court règne fut marqué par la rupture avec la Bulgarie et par des difficultés avec les Musulmans sur la frontière orientale.

Les Arabes, dans l'été de 912, partirent de Tarse sous le commandement du gouverneur de la province frontière, Rustum b. Bardaw et de Damyāna que nous connaissons déjà. Ils assiégèrent la forteresse de Malīḥ al-Armanī (arm. Mleh) construite dans la région frontière où vivaient autrefois les Pauliciens. Comme nous le savons déjà, sous la direction de Théodora, avait été entreprise la conversion des Pauliciens à l'orthodoxie ; les expéditions militaires avaient forcé les Pauliciens restés vivants à chercher refuge en territoire arabe où ils avaient trouvé un accueil cordial et au bout de peu de temps, ils avaient participé aux expéditions des Musulmans contre les Byzantins (3). La partie du territoire qu'ils avaient abandonnée fut occupée par des Arméniens conduits par un chef appelé Mleh (arabe Malīḥ, grec Mélias). Cette région située au nord d'Arabissos où trois cours d'eau convergent pour for-

(1) Cont. Hamart., pp. 797-8 : *ἀπειλήσας ὡς ἐχθρὸν αὐτοῦ ὄντα ἐπὶ τοῦ ἀδελφοῦ αὐτοῦ Λέοντος*. Voir Vasil'evskij, *J.M.I.P.*, t. 212 (1880), p. 407. Cf. Du Cange, *Const. christ.*, livre IV, p. 154 : Calypa monasterium in M. Palatio.

(2) Jean Catholicos, p. 225 (au lieu de Basile, il faut lire Léon). Voir les notes de Saint-Martin, p. 418. Cf. plus haut, pp. 116-119.

(3) Voir A. Vasiliev, I, 231 et voir plus haut p. 26 et suivantes.

mer le Gayḥān, forma la cleisurarchie de Likandos (ou Lykandos). Les Arméniens y avaient construit quelques places fortes dont l'une reçut chez les Arabes le nom de « forteresse de Malīḥ al-Armanī » (1). Le siège de cette forteresse par Rustum b. Baradawfut infructueux : au bout de quelque temps, il dut l'abandonner et battre en retraite (2). Sur le chemin du retour, il incendia les faubourgs de la forteresse cappadocienne de Dū'l-Kilāʿ, qui est vraisemblablement Herakleia-Kybistra (3).

Nous ne savons rien sur des rencontres ultérieures entre Byzantins et Arabes à l'époque d'Alexandre. Il mourut après un court règne le 6 juin 913 (4).

*
* *

(1) QUDĀMA, texte, 254, trad. 194. C'est probablement Tzamandos, qui devait être près du Zamanti-Şū, sur un piton au-dessus de l'actuel Mélik Ghāzī. Voir G. BELL, *Amurath to Amurath*, p. 344. Cf. RAMSAY, 289-90, 310 ; HONIGMANN, 49, 66 ; M. CANARD, *Hist. de la dynastie des Hamdanides*, p. 275 et 729-730. Sur ces Arméniens, voir CONST. PORPPH., *De adm. imp.*, 227 sq., *De Them.*, 32 sq. ; HONIGMANN, *Ostgrenze*, 45 sq. et voir plus bas, pp. 231, 264.

(2) En 299 (29 août 911-17 août 912) : ṬABARĪ, II, 2286-7 (I. AṮĪR, VIII, 49) ; ʿARĪB, 36 ; I. ḤALDŪN, III, 384 ; NUWAYRĪ, Cod. Par., f° 6 v ; ABULPHARAGII *Chron. syriacum*, I, 183 (BARHEBR., *Chronogr.*, 155). Selon ce dernier, la forteresse de Malīḥ al-Armanī fut alors prise et brûlée. La date de cette expédition chez les chroniqueurs arabes est vague, c'est-à-dire qu'on pourrait la rapporter aussi bien à 911 qu'à 912 ; nous la rapportons à 912, pour deux raisons : l'année 299 finit le 17 août 912, or l'expédition d'été commence en général le 10 juillet et ne peut avoir été faite en 911, car juillet de cette année tomberait en 298 ; d'autre part Damyāna y a participé, or en 911, il commandait la flotte contre Himérios, mais en 912, après la défaite d'Himérios, Damyāna pouvait parfaitement participer à une expédition terrestre, partant en juillet.

(3) Voir MAS'ŪDĪ, *Tanbīh*, 178, trad., 242 (2e partie, p. 401). IBN ḤURDĀḎBEH, p. 108 (80), dit sur cette forteresse : ... son véritable nom est Ǧusastarūn, ce qui signifie « qui touche aux étoiles ». De Goeje explique cette dernière appellation par *ἐγγὺς ἀστέρων*. GELZER, *Die Genesis...*, p. 84 et 104, veut lire au lieu de Ǧusastarūn, Ǧibistrūn, c'est-à-dire Kibistra. Cf. E. W. BROOKS, *Byzantines and Arabs in the time of the Early Abbasids*, dans *E.H.R.*, XVI (1901), p. 86, n. 195. WEIL, II, 160 l'identifiait à Sidêropalos ; RAMSAY, 341 note, 354, 368, 448, à Andrasos, forteresse située près d'un des passages isauriens. Le nom de Dū'l-Kilāʿ est énigmatique. Aussi les géographes arabes ont-ils pensé à une transformation de *qilāʿ*, forteresse (pl. de *qalʿa*) en *kilaʿ*. Cf. YĀQŪT, II, 277 et voir HONIGMANN, *Ostgrenze*, pp. 46, 47, 86.

(4) On a voulu appliquer à Alexandre le récit de TANŪḪĪ (voir 2e partie, pp. 286-290) où il est question d'une aggravation du sort des prisonniers arabes à Constantinople, depuis l'avènement de « deux jeunes gens », qui seraient :

Si nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur les relations de l'empire avec les Arabes à l'époque de Léon VI, nous devons arriver à la conclusion que la politique byzantine dans ce domaine a subi un échec complet. En Occident, la Sicile a été complètement perdue ; en Italie méridionale, après le rappel de Nicéphore Phocas, les succès byzantins ont cessé. En ce qui concerne les affaires d'Italie centrale, bien que l'intervention byzantine dans les querelles des princes italiens avec les Arabes ait eu des résultats heureux, cela n'a pas eu d'importance considérable pour les intérêts généraux de l'empire. Ces succès ont pu flatter l'ambition de l'empereur, mais n'ont pas apporté grand avantage au gouvernement byzantin. Sur la frontière orientale, les Arabes, avec opiniâtreté et avec un succès presque constant dans leurs luttes contre les Grecs, ont progressé, quoique lentement, particulièrement en Cilicie. Mais c'est sur mer que l'empire, à cette époque, a subi les plus importantes défaites. Dès les premières années du x[e] siècle, la flotte musulmane dominait, peut-on dire, toute la côte byzantine de la

Constantin Porphyrogénète (selon l'opinion traditionnelle, il avait reçu la couronne impériale en 911, et il n'avait que sept ans à la mort de Léon VI), et Alexandre. Ce dernier, malgré son âge, pouvait encore être qualifié de « jeune homme » et, de fait, il l'est dans le *Kitab al-ʿuyūn* (voir 2[e] partie, p. 222). La nouvelle d'un changement dans le traitement des prisonniers étant parvenue au vizir ʿAlī b.ʿĪsā, celui-ci fit écrire par les patriarches d'Antioche et de Jérusalem une lettre « aux deux empereurs », à la suite de laquelle les prisonniers furent mieux traités. Les envoyés des patriarches, accompagnés d'un envoyé du vizir, ne virent d'ailleurs pas « les deux empereurs ». Il y a une difficulté chronologique à cette identification des « deux empereurs » à Alexandre et Constantin Porphyrogénète. ʿAlī b. ʿĪsā ne fut, en effet, vizir qu'en 301, c'est-à-dire après le 7 août 913, donc après la mort d'Alexandre (6 juin 913). Mais on pourrait penser que la nouvelle de l'aggravation du sort des prisonniers qui se serait produite pendant le règne d'Alexandre serait parvenue au vizir ʿAlī b. ʿĪsā seulement après la mort d'Alexandre et que le vizir fit réellement écrire aux « deux empereurs », la notification de cette mort n'étant pas encore arrivée à la chancellerie de Bagdad au moment où le vizir prit cette décision. D'après une autre hypothèse, qui m'est suggérée par P. Orgels, « les deux jeunes gens » seraient Constantin Porphyrogénète et Christophore Lécapène, qui fut couronné par le jeune Constantin VII le 20 mai 921. Le vizir officiel à cette époque était Ḥāmid b. al-ʿAbbās, mais vu son incapacité notoire, il était remplacé par ʿAlī b.ʿĪsā, qui, sans avoir le titre, était vizir de fait. Voir sur cet épisode R.J.H. Jenkins, *The Emperor Alexander and the Saracen prisoners* dans *Atti d. VIII Congresso intern. di Studi Biz.*, Palermo 1951, I, 1953 (Studi bizantini e neoellenici, VIII). Pour la date du couronnement de Constantin Porphyrogénète, voyez Ph. Grierson et R.J.H. Jenjins, *The date of Constantine VII's coronation, Byzantion*, 32 (1962), pp. 133-138, qui placent ce couronnement en 908.

Méditerranée et de la Mer Égée. Le sac de Démétrias et de Thessalonique, la dévastation des îles de l'Archipel, enfin le complet échec de la plus importante entreprise militaire à l'époque de Léon VI, c'est-à-dire de l'expédition navale d'Himérios, furent des coups sérieux pour Byzance. A côté de cela, la brillante victoire navale du même Himérios, le 6 octobre 905, reste insignifiante.

Si nous ajoutons à cela la guerre malheureuse avec les Bulgares, l'apparition sous les murs de Constantinople du prince russe Oleg, l'agitation intérieure générale dans l'empire causée par le quatrième mariage de l'empereur, le complot d'Andronic, nous voyons que l'empire a traversé une période très troublée, et nous pouvons nous représenter devant quelle tâche difficile et devant quelles responsabilités allait se trouver l'héritier de Léon et du frivole Alexandre, le Jeune Constantin Porphyrogénète.

Léon VI, faible, pacifiste, n'ayant jamais pris part personnellement à une expédition(1), est tout l'opposé de son prédécesseur l'empereur Basile, qui était vigoureux et se mit plus d'une fois à la tête de ses troupes dans les expéditions les plus difficiles. La lutte contre le monde musulman avait été en fin de compte au-dessus des forces de Basile, malgré ses remarquables talents militaires et son jugement sain et pénétrant ; aussi n'est-il pas étonnant que Léon VI, indolent et inhabile comme il l'était, ait dû subir toute une série d'échecs successifs. Toutefois, le règne de Léon VI fut marqué par une sérieuse organisation de la frontière orientale par la constitution de nouvelles divisions territoriales destinées à mieux assurer la défense de la frontière.

L'historien arménien Asolik porte sur Léon VI un jugement curieux, mais de caractère tendancieux : « Le fils de Basile, Léon, dit-il, fut un homme pacifique, ayant soin des intérêts de tout l'empire, généreux dans ses dons, dans la distribution desquels il ne procédait pas avec la lésinerie du Grec qui ordinairement n'est pas généreux et dont la langue ne possède même pas le mot « généreux » ; mais, comme fils d'un Arménien, il l'emportait encore en générosité sur n'importe quel Arménien » (2).

(1) Voyez toutefois le discours d'Aréthas cité plus haut, p. 161, n. 2.

(2) Asołik, trad. Emin, p. 108 ; trad. Gelzer et Burckhardt, p. 116, Macler, p. 10. Cf. Thopdschian, *Politische und Kirchengeschichte Armeniens unter Aschot I und Smbat I*, dans *M.S.O.S.*, VIII/2 (1905), p. 167, n. 1.

CHAPITRE III

L'Empereur Constantin VII Porphyrogénète

(913-959)

Pendant tout le long règne de Constantin Porphyrogénète (913-959), l'empire byzantin fut presque sans interruption en hostilités avec les Arabes et en de nombreux endroits eurent lieu des rencontres entre Grecs et Arabes. Le califat traversait alors une période de décadence qui s'exprima entre autres par la fondation de diverses dynasties semi-indépendantes, parfois très solides, avec lesquelles les Byzantins eurent aussi affaire.

A cette époque, en Arménie, il arriva aux Grecs de se heurter aux gouverneurs de l'Āḏarbayğān dont dépendait l'Arménie et où, jusqu'en 930, régnèrent les Sāğides, et après eux les Daylamites. Ce furent ces derniers qui en 944 furent attaqués par les Russes qui occupèrent un instant la ville de Barḏaʿa.

En Mésopotamie et en Syrie, les Grecs eurent ordinairement affaire aux émirs de Mélitène, d'Édesse, de Mossoul, de Tarse et d'Alep, mais, comme nous le verrons par la suite, entre tous ces émirs se détachent particulièrement les deux célèbres représentants de la dynastie des Hamdanides, Nāṣir ad-Dawla à Mossoul et Sayf ad-Dawla à Alep, ce dernier surtout.

En Égypte et en Syrie méridionale et centrale jusqu'à Tripoli, de 936 à 969, régnèrent les Iḫšīdites (1) et après eux les Fāṭimides. Les premiers, tout en étant des gouverneurs indépendants de l'Égypte et de la Syrie, reconnaissaient tout au moins la suprématie religieuse et l'autorité politique du calife. Quant aux seconds, ils rejetaient à la fois l'une et l'autre.

(1) Le gouverneur de la province syrienne frontière dépendit aussi pendant un certain temps des Iḫšīdides ainsi que le ğund de Qinnasrīn ou province d'Alep, depuis 324 H (935-936). La province frontière se soumit au Ḥamdānide Sayf-ad-dawla à partir de 335/946. Cf. M. CANARD, *Hist. de la dynastie des Hamdanides*, p. 592 et 759-760.

En Afrique du Nord, les Fāṭimides régnèrent à partir de 909, après avoir supplanté les Aġlabides. Au Maroc et en Espagne étaient les Omeyyades. La Sicile et l'Italie méridionale furent gouvernées tantôt par des gouverneurs fāṭimides, tantôt par des émirs indépendants. Enfin les Arabes de Crète, qui étaient originaires d'Espagne, continuèrent à troubler les provinces maritimes byzantines et, comme sous le règne précédent, firent souvent cause commune avec les Arabes d'Orient (1).

Tous ces états musulmans constituaient trois groupes plus importants : l'empire omeyyade d'Espagne et du Maroc ; l'empire fāṭimide en Afrique du Nord, souvent aussi en Italie méridionale et en Sicile, et par la suite en Égypte et en Syrie méridionale et centrale ; l'empire ʿabbāside dans tout le reste de l'Orient. L'empereur Constantin Porphyrogénète même, dans ses ouvrages, distingue aussi trois « Émirs des Croyants » arabes (*τρεῖς ἀμερουμνεῖς*), le premier vit à Bagdad et est issu de la famille de Moḥammed ; le second vit en Afrique du Nord et, étant issu de la race d'ʿAlī et de Fāṭima, fille de Moḥammed, est appelé Fāṭimide ; le troisième vit en Espagne et est issu de la famille de Muʿāwiya (2).

Byzance, à l'époque de Constantin Porphyrogénète, eut affaire à presque toutes les dynasties musulmanes. Au cours des quarante-six ans de son règne, se déroula une lutte acharnée et ininterrompue avec les Arabes d'Orient, avec laquelle constrastent les relations pacifiques qu'elle entretint avec les Omeyyades d'Espagne et qui se traduisent par un fréquent échange d'ambassades.

Mais les Musulmans ne furent pas les seuls ennemis de l'empire. Jusqu'à 927, le principal et le plus terrible ennemi de Byzance fut l'état bulgare de Syméon, dont les victoires menacèrent l'existence même de Constantinople. Le bruit courait que Syméon voulait monter sur le trône de Byzance. Le Patriarche Nicolas Mystique lui adressa des lettres pleines d'humilité, écrites « non avec de l'encre, mais avec des larmes ». Seule la mort de Syméon qui survint au milieu de ses nouveaux et larges préparatifs contre Byzance, sauva l'empire d'un terrible danger ; après lui, la paix régna avec la Bulgarie et survécut à Constantin.

Ce n'est qu'à partir de ce moment-là que Byzance put à nouveau

(1) Cf. RAMBAUD, *op. cit.*, pp. 405-406.

(2) CONST. PORPH., *De adm. imperio*, ch. 25, p. 113.

diriger ses principales forces contre les Musulmans, bien qu'elle fût certainement loin d'avoir d'excellentes relations avec tous les autres peuples. A partir des années 30 du x^e siècle, les Hongrois commencent leurs incursions en Thrace. En 941 et dans les années suivantes, le prince Igor se livre à des dévastations en Bithynie et sur la rive asiatique du Bosphore. Mais toutes ces difficultés ne furent rien en comparaison du danger menaçant que faisaient courir les Bulgares. Byzance se défendit avec succès contre les Hongrois et les Russes, réprima la révolte des Slaves en 922, et cela ne l'empêcha pas de mener activement la lutte contre les Musulmans. L'Arménie, alliée de l'empire, sous la dépendance duquel elle se trouvait dans une certaine mesure, qu'il dut soutenir et qui, à l'époque de Constantin Porphyrogénète vécut parfois de durs moments, à vrai dire avant les années 20 du x^e siècle, ne détourna pas non plus Byzance de la lutte contre les Musulmans.

Le règne de Constantin Porphyrogénète se divise en trois périodes : la première va de 913 à 919, c'est l'époque de la minorité de Constantin et du gouvernement de sa mère Zoé ; la seconde va de 919 à 944, c'est l'époque du gouvernement de Romain Lécapène ; la troisième va de 945 à 959, c'est l'époque du gouvernement autonome de Constantin lui-même.

La politique extérieure de l'empire changea selon la personne de celui qui était à la barre du gouvernement, elle fut tantôt indécise et indéfinie, tantôt plus active et plus ferme.

Nous nous arrêterons dans l'exposé même des événements avec plus de détails sur les relations de Byzance avec les peuples mentionnés plus haut.

***

1. La Minorité de Constantin (913-919).

Alexandre mourut le 6 juin 913 et le jeune Constantin Porphyrogénète monta sur le trône. Il n'avait que huit ans. Un conseil de régence fut constitué, à la tête duquel fut mis, pour un bref

laps de temps, le Patriarche Nicolas Mystique. Le gouvernement était, au moment de l'avènement de Constantin, dans une situation extrêmement difficile, tant dans les affaires intérieures que dans les affaires extérieures. Immédiatement après la mort d'Alexandre se déclarèrent les prétentions au trône de Constantin Doucas, fils d'Andronic qui s'était enfui chez les Arabes au cours du règne précédent. Comme nous l'avons vu, Constantin Doucas avait réussi à regagner le territoire byzantin et était devenu Domestique des Scholes, c'est-à-dire général en chef. La confusion la plus complète régna dans la capitale. Mais elle ne dura pas longtemps, car Constantin Doucas ayant échoué dans sa tentative, fut mis à mort la même année.

Les affaires extérieures, par suite de la rupture irréfléchie d'Alexandre avec les Bulgares, firent peser aussi un danger très sérieux sur Byzance. Le tsar bulgare Syméon ne perdit pas de temps et dès août 913 s'avanca vers Constantinople pour briguer l'empire. Mais il se retira bientôt après avoir été reçu dans la capitale par le chef du Conseil de régence Nicolas Mystique et avoir obtenu le titre de basileus (1) ainsi que le consentement de la cour byzantine à un mariage du jeune empereur avec une de ses filles ; il conclut avec les Grecs « une paix véritablement solide comme il n'y en avait pas eu jusqu'alors et comme n'en avaient jamais connu les générations antérieures ».

Mais le départ de Syméon fut suivi d'une réaction contre les concessions qu'il avait obtenues. L'impératrice mère Zoé prit le pouvoir et exila le Patriarche. Le traité conclu avec Syméon fut déchiré et les négociations au sujet du mariage furent rompues. Alors, à l'automme de 914, Syméon commença une nouvelle campagne contre Byzance, occupa rapidement Andrinople et pendant les années suivantes ravagea le territoire de Dyrrachium et de Thessalonique. Les Byzantins reprirent l'offensive contre les Bulgares, mais le 20 août 917 subirent un effroyable désastre à Acheloüs ; aussitôt après les Bulgares parvinrent sous les murs mêmes de Constantinople et infligèrent une nouvelle défaite aux Grecs à Katasyrta ; enfin en 918, ils arrivèrent aux Dardanelles

(1) Sur le couronnement impérial de Syméon, voir OSTROGORSKI, *Hist. de l'État byzantin*, éd. fr., p. 289 et les travaux cités.

et poussèrent jusqu'en Grèce centrale dans les contrées classiques de Thessalie, Phocide, Béotie et Attique (1).

La guerre contre les Bulgares n'empêcha cependant pas, comme nous le verrons plus loin, l'empire d'intervenir en Arménie en 915 pour soutenir Ašot II, successeur de Sembat, torturé et mis à mort par Yūsuf en 914. De même en Occident, les armées byzantines en 916 participèrent à l'action des princes italiens contre les Arabes du Garigliano, mais ce furent les troupes constamment stationnées en Apulie et en Calabre qui opérèrent dans cette affaire. Du côté des Russes, Byzance pour le moment ne s'attendait pas à une attaque.

Tandis que les hostilités avec les Arabes continuaient sur la frontière orientale, Byzance eut la chance alors d'être relativement peu inquiétée par les Arabes de Sicile et d'Afrique du Nord. La guerre civile sévissait en Sicile et il y avait eu une révolution dynastique en Afrique du Nord où l'Aġlabide avait été remplacé par le Fāṭimide ʿUbaydallāh al-Mahdī (910-934). A la nouvelle des succès du missionnaire fātimite Abū ʿAbdallāh aš-Šīʿī en Afrique du Nord, les Arabes de Sicile avaient chassé le gouverneur aġlabite Aḥmed b. Abī'l-Ḥusayn b. Rabāḥ et choisi un autre émir, en 909. En 910, le Fāṭimide nomma un gouverneur qui fit une expédition contre Demona, comme nous l'avons noté plus haut (2). Mais il dut le rappeler à la demande des habitants qui ensuite se révoltèrent contre l'autorité fāṭimite. Les troubles obligèrent le Fāṭimide à envoyer une flotte contre les révoltés. Les troubles continuèrent et le 18 mai 913 (3), la population élut comme gouverneur Aḥmed b. Qurhub.

Désirant consolider son élection et son pouvoir par la guerre sainte, Aḥmed b. Qurhub, dans l'éte de 913, arma une flotte qu'il

(1) Voir DRINOV, pp. 10-21 ; JIREČEK, pp. 166-7 (éd. bulgare, pp. 208-211) ; HILFERDING, I, 99-103 ; ZLATARSKI, *Les lettres du Patriarche de Constantinople Nicolas Mystique au tsar bulgare Syméon* dans *Sbornik za narodni umotvorenija*, liv. X, Sofia, 1894, pp. 426-7 ; ZLATARSKI, *Istoria*, I (2), p. 385 et 415 ; RUNCIMAN, *Romanus Lecapenus*, 84, *Hist. of the first Bulgarian Empire*, 159. La date de 918 pour l'avance de Syméon en Grèce est celle adoptée par OSTROGORSKI, *loc. cit.*, contre Zlatarski qui dit 919. — Sur les lettres à Syméon de Nicolas, voir GRUMEL, *Regestes*, n° 641 et suiv.

(2) Voir p. 151.

(3) La date est dans la *Chronique de Cambridge*, AMARI, *Vers.*, I, 281.

envoya en Calabre d'où elle revint en Sicile avec un grand nombre de prisonniers et un riche butin (1). En même temps Ibn Qurhub eut l'intention d'assurer sa domination dans la partie nord-est de l'île, le Valdemone, où depuis la défaite des Chrétiens en 902, les Arabes avaient apparemment achevé la reconstruction de Taormine détruite, puisque les auteurs arabes l'appellent déjà « la nouvelle forteresse ». A cette fin Ibn Qurhub y envoya son fils ʿAlī sous prétexte d'y trouver un emplacement sûr pour sa famille et ses biens et un refuge pour lui-même au cas d'un soulèvement de la population sicilienne. Mais l'entreprise se révéla beaucoup plus difficile qu'il ne le supposait. Après trois ou six mois de siège de la nouvelle Taormine, une partie de l armée d'ʿAlī, vraisemblablement des Berbères, se souleva contre lui, refusa de continuer plus longtemps le siège, brûla les bagages de l'armée et la propre tente d'ʿAlī et menaça de tuer ce dernier. Mais il fut sauvé par l'intervention des Arabes (2). Le siège dut certainement levé après cela.

D'autre part, Ibn Qurhub qui répudiait l'obédience fāṭimite et se déclarait pour le calife ʿabbāside Muqtadir entrait en lutte contre le Fāṭimide. Il envoya en 914 (1er septembre) une expédition contre l'Ifrīqiya qui réussit à incendier le flotte d'al-Mahdī. Mais une autre expédition contre l'Ifrīqiya fut un échec complet et fut détruite par la flotte fāṭimite (3). Il y eut alors en Sicile une réac-

(1) I. Aṯīr, VIII, 53 et 54 ; Amari, *Vers.*, I, 409 (sous 300 : 18 août 912-6 août 913. Cf. Amari, *Storia*, II, 148 et 152 (2e éd. p. 174 sq, 178 sq) et Rambaud, pp. 409-410. Voir 2e partie, 144.

(2) I. Aṯīr, VIII, 54 ; Amari, *Vers.*, I, 409 ; I. Ḫaldūn dans Noël des Vergers, *Hist. de l'Afr. et de la Sicile*, pp. 159-160. Cf. Amari, *Storia*, II, 148-149 (2e éd., p. 175). Voir 2e partie, pp. 144-145.

(3) *Cronaca di Cambridge*, Cozza-Luzi, p. 40. Voir la note de Nallino dans Amari, *Storia*, 2e éd., II, 179 : le texte grec de la Chronique a omis des indications renfermées dans le texte arabe, et vice versa le texte arabe a omis des indications qui se trouvent dans le texte grec. D'après Ibn al-Aṯīr, il y a eu trois expéditions d'Ibn Qurhub, la première contre l'Ifrīqiya où elle brûla la flotte du Fāṭimide, la seconde contre la Calabre, la troisième contre l'Ifrīqiya où elle fut détruite par la flotte du Fāṭimide. Dans le texte grec, il semble que les mots « la flotte de l'Afrique » signifie « la flotte qui était partie contre l'Afrique » et qu'il s'agisse de la première expédition. Ce texte parle ensuite de l'expédition contre la Calabre, mais omet la troisième expédition. Le texte arabe parle de la première expédition sous l'année 6422, juillet 914 et fond ensemble la notice de la deuxième expédition avec la fin désastreuse de la troisième. Cf. 2e partie, p. 103 et pour les trois expéditions d'Ibn Qurhub, Ibn al-Aṯīr, trad. Fagnan, pp. 309-310, texte VIII, 54.

tion contre Ibn Qurhub de la part des Berbères qui refusèrent de lui obéir et élurent comme émir un nommé Abū Ǧa'far. Ce dernier réussit, après avoir conclu une trêve avec les Grecs en 916, à se saisir d'Ibn Qurhub et à l'envoyer en Afrique du Nord au calife fāṭimite qui le fit mettre à mort (1).

Les espérances qu'avait Abū Ǧa'far de gouverner la Sicile après la mort d'Ibn Qurhub ne se réalisèrent pas. D'Ifrīqiya, le calife fāṭimite désigna comme gouverneur de Sicile Abū Sa'īd Mūsā b. Aḥmed qui engagea une lutte acharnée contre Abū Ǧa'far et dut reconquérir la Sicile. En 917, après une siège, Palerme se rendit à Mūsā, puis ce dernier retourna en Afrique du Nord après avoir laissé comme gouverneur de Sicile Sālim b. Asad b. Rāšid. La révolution de Sicile fut ainsi écrasée et le pouvoir du Fāṭimide dans l'île dut apparemment s'affermir (2).

En tout cas, de pareils troubles en Sicile détournèrent de Byzance l'attention du Fāṭimide et des Arabes de Sicile eux-mêmes.

C'est vers cette époque que Byzance conclut un traité avec les Arabes de Sicile.

Il n'y a sans doute pas lieu d'ajouter foi à un récit de l'évêque Liudprand, d'après lequel, des troubles ayant éclaté en Apulie et en Calabre, immédiatement après l'avénement de Constantin Porphyrégénète, le gouvernement byzantin après une tentative infructueuse de venir à bout de la révolte par des moyens pacifiques, s'adressa au calife fāṭimite 'Ubaydallāh al-Mahdī, lui offrit de l'argent et lui demanda son assistance pour aider l'empire à soumettre les révoltés italiens. Le calife aurait accepté la proposition avec satisfaction, et, ayant débarqué en Italie avec de nombreux navires, soumis l'Apulie et la Calabre à l'empire byzantin (3).

(1) I. Aṯīr, VIII, 55. Cf. 2e partie p. 257 (Ibn al-Ḫaṭīb) ; Amari, *Storia*, II, pp. 153-154 (2e éd. 181-182).

(2) Voir Amari, *Storia*, II, 154-160 (2e éd. pp. 181-189) ; Rambaud, 410 ; Gay, pp. 201-202.

(3) Liudprand, *Antapodosis*, II, 45 (Pertz, III, 296). Voir Amari, *Storia*, II, 174-176 (2e éd., 205). Il faut d'ailleurs remarquer que Liudprand croit que Romain Lécapène monta sur le trône en même temps que Constantin Porphyrégénète, aussitôt après la mort d'Alexandre. Il se peut que dans Liudprand, il y ait une confusion avec le soulèvement de l'Apulie en 920 après la proclamation de Romain Lécapène comme empereur. Voir plus loin et cf. Gay, p. 203 sq.

Liudprand est la seule source qui mentionne ce fait et il est très sujet à caution. Vasiliev, malgré le silence des sources arabes sur des relations d'ʿUbaydallāh al-Mahdī avec Byzance et les doutes d'Amari qui trouvait le récit de Liudprand très confus et ne lui accordait pas confiance, avait établi un rapport entre ce soulèvement et le traité conclu par Byzance avec les Arabes d'Occident auquel il assignait la date de 914.

Il paraît certain que Byzance, en raison de la guerre avec les Bulgares qui avaient rouvert les hostilités, et se sentant incapable de venir à bout, dans ces circonstances, des Sarrazins d'Orient et d'Occident, chargea le stratège de Calabre, Eustathe, chambellan de l'empereur (*θαλαμηπόλος*), de conclure un accord avec les Arabes de Sicile. Cet accord contenait la clause humiliante pour Byzance de leur payer un tribut annuel de 22.000 sous d'or (1). Les sources arabes ne parlent pas de la conclusion d'un traité semblable ; il est mentionné par Skylitzès-Cedrenus à propos du refus par Nicéphore Phocas de continuer à payer ce tribut et aussi à propos des relations des Fāṭimides avec les Bulgares. Il ne donne aucune date : aussi peut-on hésiter entre plusieurs dates entre 914 et 918.

Amari assignait à cet accord la date de 915 ou 916, à l'époque d'Ibn Qurhub avant la restauration fāṭimite. Gay, constatant que dans la source grecque le traité précède immédiatement l'avènement de Romain Lécapène en décembre 920, incline à le placer tout de suite après la prise de Regium en 918 par la flotte africaine et fait remarquer qu'après cette date il n'y a plus d'attaques contre la Calabre avant 922 ou 923 (2). Il est difficile de se prononcer pour une date ou pour une autre. Si ce traité a eu pour but de laisser les mains libres au gouvernement byzantin afin de reprendre en 917 l'offensive contre les Bulgares (qui aboutit d'ailleurs au désastre d Acheloüs le 20 août 917), on pourrait penser avec assez

(1) CEDR., II, 354-5 : *συνιδόντες οὖν οἱ κρατοῦντες ὡς οὐχ οἷοί τέ εἰσι πρός τε τοὺς ἑῴους Σαρακηνοὺς καὶ πρὸς τοὺς ἑσπερίους ἀντέχειν, ἤδη καὶ τῶν Βουλγάρων τὰς σπονδὰς λελυκότων, σπείσασθαι ἐγνώκεισαν μετὰ τῶν ἐν Σικελίᾳ Σαρακηνῶν ... δασμὸν ἐτήσιον δίδοσθαι τοῖς Σαρακηνοῖς χρυσίου χιλιάδας κβ'.*

(2) AMARI, *Storia*, II, 153 et n. 5 (2e éd., p. 180) ; RAMBAUD, p. 411 donne la date de 916 ou 917, DÖLGER, *Regesten*, I, 70, n° 579, donne celle de 917. Cf. RUNCIMAN, *Romanus Lecapenus*, p. 186, et voir la discussion de GAY, pp. 158 et 202.

de vraisemblance à la date de 917. Mais alors l'attaque de Regium ne s'explique guère dans un climat d'accord, de sorte qu'en définitive la date de 918 est fort plausible.

Cependant Byzance fut aussi dès le début du règne de Constantin Porphyrogénète fort occupée par la lutte contre les Arabes à la frontière orientale. Ceux-ci ne manquèrent pas d'utiliser, dans les conditions difficiles où se trouvait Byzance comme on l'a vu plus haut, toutes les occasions pour inquiéter les frontières byzantines.

L'échec de l'expédition d'Himérios avait encore davantage encouragé les Arabes. Les conflits recommencèrent dès 913 peu de temps après l'avènement du jeune Constantin Porphyrogénète.

Le vainqueur d'Himérios, Damyāna, après son retour d'une expédition terrestre en 912, entreprit à nouveau une expédition maritime et, s'étant mis en mouvement dans l'été de l'année suivante en 913 avec une puissante flotte le long des côtes de l'Asie Mineure, assiégea une place fortifiée, déjà connue de nous, du littoral carien, Strobilos. Le succès de cette expédition fut contrecarré par une maladie de Damyāna qui s'aggrava rapidement et l'emporta, ce qui donna occasion à Nicolas Mystique, dans sa lettre au calife dont nous avons parlé plus haut, de considérer cette mort comme un juste châtiment divin pour l'impie renégat Damien (1). La flotte arabe dut s'en retourner sans résultat et le gouvernement byzantin fut ainsi délivré d'un sérieux danger d'une façon tout à fait inattendue. A la place de Damyāna fut nommé comme gouverneur de la région frontière et commandant des forces maritimes en Méditerranée Ibn Mālik (2). Presque en même temps le Ḥamdānide Ḥusayn b. Ḥamdān, général du calife, fit l'expédition d'été sur la

(1) NICOL. PATR. *Epist.*, MIGNE, *P.G.*, t. 111, p. 34, *Deltion*, III, p. 115 : *κατανόει μοι καὶ τὴν ἐξ οὐρανοῦ ἐπὶ τοῖς γεγενημένοις τῷ παρανομωτάτῳ Δαμιανῷ ἀγανάκτησιν. Ὅ τε γὰρ ἐξ ἀνθρώπων ἀφανισμὸς αὐτοῦ τοῦτο διδάσκει, ἀλλὰ καὶ ἡ, ἐξ οὗ χρόνου σφαγαῖς ἀδίκοις τὴν γῆν ἔχρανε τῶν Κυπρίων, συσχοῦσα τοῦτον ἀῤῥωστία καὶ κατὰ μικρὸν δαπανῶσα, μαρτύριόν ἐστι τῆς δικαίας παρὰ Θεοῦ τιμωρίας, ἀνθ' ὧν παρηνόμησεν.* Voir la traduction de cette lettre à la fin du volume.

(2) Sur cette expédition de Damien, voir CONT. HAMART., 805-806 ; CONT. THÉOPH., 388 (*εἰς Στρόβηλον νῆσον*) ; SYM. MAG., 723 ; CEDR., II, 284 ; I. AṮĪR, VIII, 57 sous 301 (7 août 913-28 juillet 914). C'est probablement à l'année 913 qu'il faut rapporter cette expédition, car les Arabes durent profiter des événements de Constantinople en cette année-là : mort de l'empereur Alexandre et soulèvement de Constantin Doucas. Muralt rapporte cela à 915.

frontière orientale, au cours de laquelle il prit quelques forteresses et tua une grande quantité de Grecs (1).

En 914, Bišr, gouverneur de Tarse, eunuque de Yūsuf b. Abī's-Sāǧ, projeta une expédition d'été et le vizir ʿAlī b. ʿIsā lui envoya à cet effet un renfort de 2.000 cavaliers commandés par Ibn ʿAbd al-Bāqī (2). Mais ils ne purent, on ne sait pour quelle raison, faire l'expédition d'été et, pour remédier à cet empêchement, ils se résolurent à entreprendre une campagne d'hiver qui fut pénible et se déroula dans le froid et la neige. Elle eut lieu sans doute en février ou mars 915 (3) et elle fut couronnée de succès : plusieurs forteresses, un riche butin et environ 2.000 prisonniers grecs, parmi lesquels 150 patrices, tombèrent aux mains des Musulmans (4).

Si les Arabes, partant de Tarse, remportaient des victoires, de leur côté les Grecs firent porter tous leurs efforts sur la région mésopotamienne et leurs opérations y furent couronnées de succès. Visiblement les Grecs surent que les armées arabes furent occupées par l'affaire de Ḥusayn b. Ḥamdān, qui se révolta contre le calife Muqtadir (5). Les auteurs arabes notent en effet que, l'année de sa rébellion, les Musulmans ne purent faire l'expédition d'été. La population de la place forte frontière de Ḥiṣn Manṣūr se rendit aux Grecs et fut faite prisonnière (6). Les Byzantins opérèrent avec

(1) Ṭabarī, III, 2289 : expédition d'été de Ḥusayn b. Ḥamdān en 301 (7 août 913-26 juillet 914) ; I. Kaṯīr, f° 247 v ; ʿAynī, II, f° 769 v.

(2) Le nom de ce personnage n'est pas complet. Paut-être Abū ʿUmayr ʿAdī b. Aḥmed b. ʿAbd al-Bāqī ; voir 2e partie, pp. 37, 42, 66-69, 78, 406.

(3) C'est en ces mois qu'étaient ordinairement entreprises les expéditions d'hiver : voir Qudāma, 259 (trad., 199-200) ; Leonis, *Tactica*, Migne, *P.G.*, t. 107, p. 976. Cf. Vasiliev, t. I, p. 97 ; Gelzer, *Die Genesis...*, pp. 106-107.

(4) Ṭabarī, III, 2291 et 2293, sous 302 (27 juillet 914-16 juillet 915) ; I. Aṯīr, VIII, 64 et 67 ; I. Ḫaldūn, III, 384-5 ; I. Kaṯīr, f°248 ; Nuwayrī, Cod. Par., f° 8 ; ʿAynī, II, f° 771. Ce dernier, en cette affaire nomme l'eunuque Mu'nis. Voir aussi Elie de Nisibe, Baethgen, 140. Le mot « patrice » du texte arabe est, comme on sait, un terme général et ne désigne pas des gens ayant cette dignité, la plupart du temps.

(5) Voir M. Canard, *Hist. de la dynastie des Hamdanides*, I, p. 335 sq. Sa rébellion commença en 915, il fut capturé en février 916 et mis à mort en 918.

(6) Cette place était à 6 farsakh de Samosate et à 10 de Malaṭya (I. Ḫurd., 97/70 ; Qudāma, 216/165). On la situe à Adiaman, ville qui est à environ 24 milles au nord de Samosate. Voir V. W. Yorke, *A journey in the valley of the upper Euphrates*, dans *Geogr. Journal*, VIII (1896), p. 322 ; K. Humann und O. Puchstein, *Reisen in Kleinasien und Nordsyrien*, Berlin, 1890, pp. 193-194.

autant de succès devant Marʿaš et Šimšāṭ (1). Environ 50.000 prisonniers musulmans tombèrent aux mains des Grecs. Pareils échecs alarmèrent sérieusement les autorités musulmanes, si bien que pour renforcer la défense de la Mésopotamie on envoya des troupes et de l'argent, après quoi eurent lieu dans cette région toute une série d'engagements moins importants, mais malheureux pour les Grecs. Les Byzantins furent secondés par le chef arménien déjà connu de nous Malīḥ al-Armanī, qui, ayant paru aussi devant Marʿaš, ravagea son territoire et se retira après s'être emparé de nombreux prisonniers dans ses environs. Bientôt aussi les troupes de Tarse, qui avaient commencé si heureusement leurs opérations, subirent un échec. La même année 915, les Grecs, sous le commandement du Logothète, battirent les Arabes de Tarse et leur tuèrent environ 600 cavaliers (2).

C'est probablement aussi à l'année 915 qu'il faut rapporter une intervention byzantine en Arménie pour soutenir Ašot II, successeur du malheureux Sembat (890-914). On a vu plus haut comment l'hostilité que Sembat avait manifestée au gouverneur d'Aḏarbayǧān et d'Arménie, Yūsuf b. Abī's-Sāǧ lors de son soulèvement contre le calife, avait amené Yūsuf à entreprendre des opérations contre Sembat. L'empereur Léon VI était mort au moment où

Cf. M. CANARD, *op. cit.*, p. 268 et *Rec. de textes ... Sayf al-Dawla*, pp. 43 et 426. MARKWART, *Südarmenien*, p. 254 situe cette place au nord d'Adiaman et au sud du col de Abdelkharab.

(1) Il est difficile de dire s'il s'agit ici de Šimšāṭ (Arsamosata) ou de Sumaysāṭ (Samosata), les deux places très éloignées l'une de l'autre étant souvent confondues (cf. YĀQŪT, III, 320 qui met en garde contre cette confusion) : la première est sur l'Arsanas et en Arménie, l'autre est sur l'Euphrate ; sur la première qui est dans les Ṯuġūr bekriyya, voir LE STRANGE, *Eastern Caliphate*, 116-117, YĀQŪT, III, 319, MARKWART, *Südarmenien*, 240 sq, HONIGMANN, *Ostgrenze*, 78 ; sur la seconde, LE STRANGE, 108, YĀQŪT, IV, 151, HONIGMANN, 71-3. Seul ʿArīb mentionne Šimšāṭ en cette affaire, de sorte que s'il s'agit d'une opération dans la région de Ḥiṣn Manṣūr ou dans une région voisine, il s'agirait plutôt de Samosate que de Arsamosate.

(2) ʿARĪB, 55, sous 303 (17 juillet 915-4 juillet 916) ; comme il dit que la nouvelle de ces victoires arriva à Bagdad en Ǧumādā I 303 (12 nov.-11 déc. 915), on peut les rapporte à l'année 915. Voir aussi MISKAWAYH, I, 36 ; I. AṮĪR, VIII, 70-71 ; ABULFEDAE *Ann. Mosl.*, II, 328-9 ; I. ḪALDŪN, III, 385 ; ABULPHARAGII *Chronicon syriacum*, I, 184 (BAR HEBRAEUS, *Chronography*, 156) ; NUWAYRĪ, Cod. Par., f° 8 v ; ʿAYNĪ, II, f° 771 v. Voir 2e partie, 60, 65, 145-6, 226, 230, 259, 266.

il avait décidé d'aller secourir Sembat et son successeur Alexandre n'avait pas donné suite au projet de son prédécesseur. L'Arménie fut soumise à d'effroyables dévastations par Yūsuf et Sembat, fait prisonnier par Yūsuf en 913 probablement, mourut en captivité après d'effroyables tortures en 914 (1).

Les malheurs de l'Arménie, dont l'historien Asołik a tracé un émouvant tableau, s'aggravait de dissensions intestines. Ašot, fils de Sembat, voyait sa succession contestée par un de ses parents, le sparapet ou général en chef, appelé lui aussi Ašot, que Yūsuf soutenait et qu'il couronna roi à Dvin pour faire pièce au fils de Sembat. Dans ces conditions, le Patriarche de Constantinople Nicolas Mystique adressa au catholicos arménien Jean une lettre dans laquelle il invitait tous les princes caucasiens à renoncer à leurs funestes discordes intestines et à s'unir pour la lutte contre les Arabes : l'empereur promettait, une fois cette union réalisée, d'envoyer au secours de l'Arménie une importante armée qui, se réunissant aux forces des princes caucasiens, pourrait avec l'aide de Dieu vaincre et anéantir les Arabes, ces « serviteurs de Satan » (2).

Cette lettre encouragea vivement Ašot qui se décida, malgré les conjonctures difficiles que traversait son pays, à entreprendre le long voyage de Constantinople, L'affaire se déroula de la façon suivante. Après avoir reçu la lettre de Nicolas Mystique, Jean Catholicos envoya à l'empereur byzantin une longue lettre dans laquelle il exprimait toute sa satisfaction pour l'intention de l'empereur de venir au secours de l'Arménie. « A l'abri du mur solide de votre force, écrivait le catholicos, et de la terreur que vous inspirez aux ennemis, et sous la protection des ailes impériales, nous nous trouvons comme dans un camp fortifié ou au milieu d'une belle ville... Partout la main d'Amalek assouvit la soif de sang du fer... Mais nous nous mettons sous votre protection et nous sommes vos fidèles serviteurs. L'ennemi nous entoure et nous assiège de tous côtés... Défendez vos enfants et vos serviteurs, qui tous boivent le calice d'amertume que leur apporte la colère du tyran du Sud ». Montrant ensuite toute la lourdeur du

(1) Voir plus haut, p. 119 ; cf. RUNCIMAN, *Bulgarian Empire*, 153-155 ; THOPDSCHIAN, *Polit. und Kirchengeschichte...*, 175-184 et cf. M. CANARD, *Hist... des Hamdanides*, p. 465.

(2) Voir cette lettre dans Jean Catholicos, pp. 263-266, particulièrement pp. 265 et 266, et un résumé dans GRUMEL, *Regestes*, p. 157, n° 649.

joug arabe et invitant l'empereur à soumettre les pays arabes, Jean continuait : « Nous recherchons l'alliance de l'empire des Romains comme étant la plus sûre et la plus avantageuse pour nous. Nous obéissons à vos désirs et nous leur obéirons toujours » (1).

Au reçu de cette lettre, de Constantinople on dépêcha immédiatement à Ašot un certain Théodore qui est mentionné par les historiens byzantins vraisemblablement comme interprète arménien (2) avec de riches cadeaux et avec la mission de renouveler les anciens liens d'alliance et d'amitié. Après l'entrevue de l'envoyé byzantin avec Ašot, ce dernier sa hâta de partir pour Constantinople où il fut accueilli par l'impératrice Zoé avec les honneurs habituels (3). Sentant que, s'il restait longtemps absent d'Arménie, cela pourrait être pernicieux pour les destinées ultérieures du pays, Ašot demanda à l'impératrice de lui permettre de retourner le plus rapidement possible dans son pays. L'impératrice y consentit et ordonna de mettre à la disposition d'Ašot, outre de riches cadeaux et de grandes sommes d'argent, une importante armée, avec l'appui de laquelle Ašot réussit à régler les affaires d'Arménie et à affermir son pouvoir. Ašot fut couronné en 915 roi d'Arménie par le Curopalate de Géorgie Adarnasé, doyen de la famille Bagratuni. Les tentatives du fameux ostikan Yūsuf pour réveiller la guerre intestine en Arménie furent infructueuses et Ašot fut vainqueur (4).

(1) Jean CATHOLICOS, pp. 270-282.

(2) Voir CONST. PORPH., *De adm. imp.*, p. 184 : *παρὰ Θεοδώρου τοῦ τῶν Ἀρμενίων ἑρμενευτοῦ.*

(3) Jean CATHOLICOS, pp. 282-3 ; SAMUEL d'ANI, *Tables chronologiques* dans BROSSET, *Collection...*, II, 1876, p. 435 (sous 923 : pour la chronologie, voir plus bas) ; Stéphane ORBELIAN, *Hist. de la Siounie*, trad. BROSSET, St. Pét., 1864, p. 117 ; ASOŁIK, tr. EMIN, pp. 115-116, tr. GELZER et BURCKHARDT, p. 124, tr. MACLER, p. 22. Pour les historiens byzantins, voir CONT. HAMART., 805 ; CONT. THÉOPH., 377 ; SYM. MAG., 722 ; CEDR., II, 284.

(4) Jean CATHOLICOS, pp. 292-3, 293-5, 297-8 ; ASOŁIK, tr. EMIN, 116, tr. GELZER, p. 124, tr. MACLER, p. 24. Dans toute cette question, nous avons modifié et déplacé l'exposé de Vasiliev qui plaçait ces événements sous le règne de Romain Lécapène. La chronologie adoptée par Vasiliev dépend de SAINT-MARTIN, *Mémoires sur l'Arménie* qui pense que la lettre de Jean Catholicos a été écrite en 920 (Notes, p. 420) et rapporte le voyage d'Ašot à Constantinople à l'année 921. Cette chronologie a été également suivie par Rambaud et plus récemment par GROUSSET, *Hist. de l'Arménie*, p. 443 sq. Elle ne peut s'appuyer sur Jean Catholicos qui ne donne aucune date, non plus que sur les historiens arméniens postérieurs. Elle est en contradiction formelle avec les données des chro-

L'intervention byzantine de 915 en Arménie empêcha ce pays de tomber complètement sous la domination des Arabes et de devenir ainsi un danger sérieux pour la frontière orientale de l'empire. Après cela, l'Arménie jouit pendant quelque temps d'une paix profonde, Yūsuf b. Abī's-Sāǧ ayant eu son attention détournée de ce pays par sa tentative de conquête du Ǧibāl, puis sa révolte contre le calife à la suite de laquelle il fut emmené en captivité à Bagdad. Il ne devait rentrer en Āḏarbayǧān qu'en 922. Le règne d'Ašot II s'acheva dans le calme en 928 après une réconciliation entre les princes arméniens et la reconnaissance de la suprématie d'Ašot par ses rivaux. La même année Yūsuf b. Abī's-Sāǧ, qui, deux ans plus tôt avait été appelé par le calife pour lutter contre les Qarmaṭes mourait prisonnier des Qarmaṭes qui le firent exécuter. Les lieutenants et successeurs de Yūsuf furent beaucoup moins inquiétants pour l'Arménie, comme on le verra plus loin (1).

A Ašot II succéda son frère Abas, et son long règne fut marqué par la paix et la tranquillité.

Les succès en Orient, la tranquillité relative du côté bulgare en 915 et 916 et la révolution qui continuait encore en Sicile permirent à Byzance de prendre part aux opérations conjointes des princes italiens contre la terrible colonie arabe du Garigliano, qui

niqueurs byzantins qui déclarent expressément que Ašot fut reçu à Constantinople par Zoé en 914. Elle a été critiquée par DÖLGER, *Regesten*, I/1, 69 et RUNCIMAN, *Rom. Lecapenus*, 131 et surtout 249-251 (cf. aussi BRÉHIER, *Le Monde byzantin*, Paris, 1948, I, 170). L'erreur de Jean Catholicos qui dans sa lettre s'adresse à l'empereur Basile a été expliquée par DÖLGER, *loc. cit.* Dölger et Runciman ont par suite fixé à l'année 915 l'intervention byzantine en Arménie pour soutenir Ašot. Cette année-là qui est, comme on l'a vu plus haut, celle de la rébellion de Ḥusayn b. Ḥamdān en Mésopotamie (Ǧazīra) et celle où deux armées byzantines, dont l'une avec Malīḥ al-Armanī, attaquèrent les Arabes, convient parfaitement pour une intervention des Grecs en Arménie. Voir aussi ADONTZ, *Achot de Fer* dans *Annuaire de l'Inst. de Phil. et d'Hist. Orient.*, Bruxelles, III, 1935, qui adopte aussi la date de 914 pour le voyage d'Ašot à Constantinople. — Dans l'autre chronologie les dates sont les suivantes : 918, lettre de Nicolas Mystique à Jean Catholicos ; 920, réponse de Jean Catholicos par lettre adressée à Constantin Porphyrégénète, en réalité à Romain Lécapène, co-empereur ; 921, voyage d'Ašot à Constantinople, date qui serait aussi celle du couronnement du Sparapet, rival d'Ašot, à Dvin. — Cf. *Hist. des Hamdanides*, p. 725.

(1) Pour cette période du royaume d'Arménie, voir RUNCIMAN, *Rom. Lec.*, p. 132 et 255.

vécut alors ses derniers jours (1). Comme nous l'avons vu plus haut, Landolphe de Bénévent avait reçu une promesse de secours contre les Arabes de l'empereur Léon VI, qui était mort en 912 sans avoir réussi à tenir sa promesse. Landolphe, monté sur le trône après la mort de son père, marcha contre les Arabes de concert avec Naples qu'il avait réussi à détacher momentanément des Sarrazins, et les battit plusieurs fois. Mais ces victoires n'eurent pas une grande importance et les Arabes, au cours de la fin du IXe siècle et du début du Xe, pillèrent librement le pays en partant de Garigliano. Le territoire de Bénévent fut ravagé ; la région de Rome même ne fut pas épargnée ; le monastère de Farfa, célèbre au Moyen Age, fut ravagé et les dévastations s'étendirent à toute la Campanie. « A peine les pèlerins du Nord, se rendant à Rome, étaient-ils descendus des Alpes, que leur route était barrée par les Maures d'Espagne qui s'étaient fortifiés depuis 891 à Fraxinet (Fraxinetum) dans le sud de la Gaule (auj. La Garde-Freinet, en Provence) ; après avoir été rançonnés là, les pèlerins tombaient entre les mains des Sarrazins sur les routes de Narni, Rieti et Nepi. Aucun pèlerin ne parvenait à Rome avec des présents, et cette situation se prolongea pendant trente ans. Tout gouvernement central dans ces provinces avait disparu, et chaque ville, chaque forteresse, chaque abbaye, étaient réduites à elles-mêmes » (2).

(1) Sources pour l'affaire du Garigliano : LIUDPRANDI *Antapodosis*, II, 44-54 (PERTZ, III, 296-8) ; Leo OSTIENSIS, ch. 52 (PERTZ, VII, 616-7) ; *Chronicon comitum Capuae* (PERTZ, III, 208) : pulsi et cesi sunt Agareni a Trajectu et Garellianu per indictione tercia (915 ?) ; *Annales Casinates* (PERTZ, II, 172) sous 914 : hoc anno dispersi sunt Saracini de tota Italia, cujus habitatio fuit in Gareliano ; *Annales Beneventani* (PERTZ, III, 175), 1e rédaction sous 916 : Saraceni ejecti sunt de tota Gaeta et Garliano ; 2e rédaction sous 915 : hoc anno expulsi Saraceni a Gariliano per eundem Landolfum principem ; BENEDICTI *Chronicon* (PERTZ, III, 714) ; *Chronicon Farfense*, MURATORI, Script II, 455 ; Lupus Protospatarius sous 916 : exierunt agareni a Garaliano. Voir aussi la lettre du pape Jean X à l'évêque de Cologne dans JAFFÉ, *Regesta pontificum romanorum*, ed. sec., 1885, I, 450 ; Bernardi MARANGONIS *vetus Chronicon Pisanum*, sous 917 : exierunt Saracini De Garello (Gariliano), dans *Archivio Storico Italiano*, t. VI, parte II (Florence), 1845, p. 4, PERTZ, XIX, 238. Cf. DÜMMLER, *op. cit.*, III, 604-605 ; GAY, *op. cit.*, p. 162 sq.

(2) GREGOROVIUS, *Gesch. der Stadt Rom im Mittelalter*, 4e éd. III, Stuttgart, p. 255. Cf. DÜMMLER, III, 603-4. Cf. aussi les paroles de Liudprand citées plus haut, p. 155, n. 4.

En ces temps pénibles, le sort des nombreux prisonniers chrétiens tombés aux mains des Musulmans devait beaucoup intéresser les princes italiens, car la question se posait de leur rachat. Selon toute vraisemblance, c'est à cette époque que se rapporte la lettre du Patriarche Nicolas Mystique au « cher et glorieux fils spirituel, le très renommé gouverneur d'Amalfi » à qui il avait demandé de racheter les captifs. Dans sa lettre, Nicolas Mystique annonçait que le gouvernement byzantin avait déjà envoyé une *litra* d'or pour le rachat des prisonniers et exprimait l'espoir que « la droite toute-puissante de Dieu délivrerait les captifs des mains des impies Agarènes et les rendrait à leur patrie » (1). Finalement, avec l'aide d'un renégat arabe, le pape Jean X réussit à triompher des Arabes dans deux batailles et les força à abandonner Narni et Ciculi et à se retirer à Garigliano (2). Mais ce ne fut que peu de chose, car les Arabes purent se relever et recommencer leurs attaques : il fallait complètement anéantir la colonie du Garigliano.

Le pape et Landolphe pensèrent pour cela à une sorte de croisade (3), c'est-à-dire qu'ils revinrent au projet d'alliance de 910. Une ambassade fut envoyée en 914 à Constantinople pour demander du secours ; elle reçut une réponse favorable (4). L'impératrice byzantine Zoé, Albéric, comte de Camérina, Bérenger, comte du Frioul, qui devait être proclamé empereur par le pape à Rome à la fin de 915, décidèrent d'agir en commun. Spolète s'unit à

(1) NICOL. MYST. *Epist.*, 145, MIGNE, *P.G.*, t. 111, p. 372 : *ἀπεστείλαμεν δὲ καὶ ἡμεῖς εἰς ἀνάρρυσιν τῶν αἰχμαλώτων χρυσίου λύτραν μίαν, ἐπευχόμενοι τὴν αὐτῶν ἐλευθερίαν παρὰ τῆς πάντα δυναμένης θείας χειρός, ἣν οἶδα καὶ πέπεισμαι ὅτι συνεπικουρήσει καὶ τῆς ἀθέου τῶν Ἀγαρηνῶν τυραννίδος τοὺς δεσμίους ἀπολυτρώσεται καὶ κοινῆς εὐχαριστίας ὑπόθεσιν παρέξει σοι τε καὶ ἡμῖν ἐπὶ τῇ τῶν αἰχμαλώτων ἀποκαταστάσει πρὸς τὰ οἰκεῖα*... Cf. GRUMEL, *Regestes*, pp. 158-159, n° 651 (date : 914, vers le printemps).

(2) AMARI, *Storia*, II, 164-5 (2e éd. 194). Cf. LIUDPRANDI *Antapodosis*, II, 49-50 (PERTZ, III, 297-8). Voir GAY, *op. cit.*, p. 161. Les Arabes furent chassés de la haute vallée de l'Anio et des bords du Tibre.

(3) AMARI, *Storia*, III, 166 (2e éd. 195). Cf. *Antapodosis*, II, 51 (PERTZ, III, 298) ; GAY, *loc. cit.*

(4) *Antapodosis*, II, 52 (PERTZ, III, 298) : *his auditis papa nuntios confestim Constantinopolim dirigit, suppliciter imperatoris amminicula sibi dari deposcens. Chronicon Farfense*, MURATORI, Ser. II, pars II, p. 455 : *Johannes consultu Landulfi Beneventanorum et Capuanorum Principis clarissimi legatos direxit ad Imperatorem Constantinopolim.* Cf. GAY, 161.

eux. Landolphe parut avec les troupes de Capoue et de Bénévent. Du côté de Byzance furent envoyées une flotte et une importante armée composée des troupes d'Apulie et de Calabre et de renforts de Constantinople sous le commandement du patrice Nicolas Picingli (1), stratège de Longobardie, qui attira dans l'alliance le gouverneur de Salerne, le duc Grégoire de Naples et l'hypatos de Gaëte, ayant salué les deux derniers, au nom de l'empereur, du titre de Patrice (2). Sous la pression du danger, la ligue chrétienne s'était reconstituée.

En juin 915, la flotte byzantine remonta l'embouchure du Garigliano, au moment où le pape et les alliés italiens s'avançaient des autres côtés. Les Musulmans, encerclés et pressés de toutes parts, se réfugièrent sur les sommets des montagnes (3). Les Byzantins cependant construisirent une forteresse au pied de la montagne d'où les assiégés avaient l'habitude d'effectuer des sorties pour se procurer des vivres. Finalement au bout de trois mois les Musulmans ayant perdu beaucoup de gens et souffrant vivement de la faim, en août 915 (4), sur le conseil secret des gouverneurs de Naples et de Gaëte (5), brûlèrent tous leurs bâtiments et cherchèrent eux-mêmes refuge dans les montagnes et forêts environnantes où ils furent presque tous ou tués ou faits prisonniers par les Chrétiens.

(1) *Chronicon Farfense*, MURATORI, II/II, p. 455 : *acceptis non modicis copiis.* Leo OSTIENSIS, ch. 52 : *imperator autem suae sponsionis non immemor, Nycolaum patricium cui Picingli cognomen erat, consequenter ad has partes cum valida Graecorum manu transmisit eique ut Saracenos Gariliani degentes funditus deleret, mandatis augustalibus imperavit* (PERTZ, VII, p. 616).

(2) Leo OSTIENSIS, *ibid.* ; *patriciatus illis honorem ab augusto deferens.*

(3) *Antapodosis*, II, 52 (PERTZ, III, 298).

(4) Voir Leo OSTIENSIS, PERTZ, VII, 617 : *funditus de partibus istis eliminati sunt, anno incarnationis dominicae nungentesimo quintodecimo, indictione tertia, mense augusto*, c'est-à-dire en août 915. Contre Vasiliev, qui tenait pour la date de 916, voir GAY, pp. 162-163 ; celui-ci montre que la victoire est antérieure à l'arrivée de Bérenger à Rome pour se faire couronner empereur au début de décembre 915 ; Bérenger n'a pris aucune part à la lutte contre les Sarrazins qui a été organisée surtout par le stratège byzantin. (Sur le couronnement de Bérenger, voir JAFFÉ, *Regesta Pontif. rom.*, ed. sec., I, Leipzig, 1885, p. 450 ; DÜMMLER, *op. cit.*, II, p. 603 ; ID., dans *Forschungen zur deutschen Gesch.*, X, 289 ; ID., *Gesta Berengarii imperatoris*, Halle, 1871, pp. 10 et 39.) Pour la date de 915, cf. aussi BRÉHIER, *Vie et Mort de Byzance*, p. 154.

(5) Leo OSTIENSIS, PERTZ, VII, 617 : consilio tandem supradictorum ducum Gregorii atque Johannis.

La légende ajoute que, pour encourager les alliés dans cette bataille, les apôtres Pierre et Paul leur apparurent (1). Ainsi termina son existence la colonie arabe de Garigliano qui avait pendant trente ans répandu la terreur en Italie (2).

Cependant les succès plus haut indiqués des Grecs en Asie Mineure et en Mésopotamie avaient pris fin dès que Mu'nis al-Muẓaffar, revenu d'Égypte, et qui avait dompté la révolte de Ḥusayn b. Ḥamdān, avait marché contre eux. Dans l'été de 916, ayant donné l'ordre d'agir à quelques chefs des territoires frontières, parmi lesquels Abū'l-Qāsim Alī b. ʿAḥmed b. Bistām, il décida de faire porter l'attaque contre le territoire byzantin de deux côtés. Lui-même pénétra en territoire byzantin du côté de la frontière mésopotamienne en partant de Malaṭya ; il attaqua plusieurs forteresses grecques et se livra à de grandes dévastations. Ibn Bistām, de son côté, fit une heureuse expédition en partant de Tarse. Mu'nis revint triomphalement à Badgad où il fut accueilli par le calife avec les plus grands honneurs (3).

Ces échecs amenèrent le gouvernement byzantin à ouvrir des négociations de paix et d'échange de prisonniers, particulièrement en raison du plan de l'impératrice Zoé visant à faire passer l'armée d'Asie en Europe pour la lutte contre les Bulgares (4). Pour ce but furent envoyés au calife en qualité d'ambassadeurs le patrice Jean Radinos (ὁ Ῥαδινός) et Michel Toxaras (ὁ Τοξαρᾶς) (5). Les ambassadeurs reçurent à Bagdad le plus splendide accueil (6).

(1) LIUDPR., *Antap.*, II, 54 (PERTZ, III, 298) ; *Chronicon Farfense*, MURATORI, *Script.*, II, pars II, p. 455.

(2) Toute la gloire de cette campagne est attribuée au pape dans P. A. GUGLIEMOTTI, *Storia della marina pontifica*, vol. I, Rome, 1886, pp. 136-142. Voir aussi SCHIPA, *Storia del Principato longobardo di Salerno*, dans *Archivio Storico per le province Napoletane*, XII (1887), p. 228 ; L.M. HARTMANN, *Gesch. Italiens im Mittelalter*, III/2, Gotha (1911), p. 1667, en 915 ; GAY, 161-163, cf. 162, n. 3.

(3) I. AṮĪR, VIII, 78-9 ; SIBṬ IBN AL-ǴAWZĪ, II, f° 62v ; ḎAHABĪ, Cod. Par., f° 3, Cod. Br., f° 35v ; NUWAYRĪ, Cod. Par., f° 9v-10 ; I. ḪALDŪN. III, 385 ; ABŪ'L-MAḤĀSIN, II, p. 200 (éd. du CAIRE, III, 190) ; ʿAYNĪ, II, f° 774. Voir 2e partie, pp. 146, 168-9, 237, 230, 259, 270, 266.

(4) Voir DRINOV, *op. cit.*, p. 16. Cf. A. MÜLLER, *Der Islam*, I, 611.

(5) CONT. HAMART., 806 ; CONT. THÉOPH., ch. 10, p. 388 (ὁ Ῥωδινός) ; CEDR. II, 284-285. Les sources arabes disent que l'un des envoyés avait environ 70 ans, l'autre environ 40 : SIBṬ B. AL-ǴAWZĪ, II, f° 65 v.

(6) Le récit le plus détaillé sur la réception de l'ambassade de 305/917 se

Quand les envoyés arrivèrent à la ville de Tekrīt sur le Tigre, à environ cent milles en amont de Bagdad, le calife ordonna de les y faire rester pendant deux mois, afin d'avoir le temps de se préparer pour une réception pompeuse. Les deux mois passés, les envoyés arrivèrent à Bagdad le 25 juin 917 (1) et furent logés dans la résidence qui avait été préparée pour les recevoir et connue sous le nom de Dār Ṣā'id b. Maḫlad, où ils durent passer encore deux mois avant d'être admis auprès du calife lui-même. Pour la réception des ambassadeurs, le palais du calife avait été orné de magnifiques tentures, de tapis et d'un ameublement luxueux. Particulièrement belles étaient les tentures brodées d'or avec des représentations d'éléphants, de chevaux, de chameaux, de lions et d'oiseaux. Il y avait aussi de grandes tentures fabriquées à Baḍinnā dans le Ḫūzistān (Susiane), en Arménie, à Wāsiṭ dans le Bas-'Irāq, à Bahnasā dans la Basse-Égypte, des tentures à broderies de Dabīq en Basse-Égypte également, des tapis de diverses sortes de Ǧahram et de Darabǧird dans le Fars, et de Dawraq dans le Ḫūzistān. C'est sur de tels tapis que les envoyés grecs marchèrent de la Nouvelle Porte du Peuple (Bāb al-'Amma), jusqu'à la personne du calife. En outre, on avait étalé en divers endroits, mais seulement pour être montrés, des tapis moins grands du Ṭabaristān et de Dabīq. Le personnel de la cour, chambellans, lieutenants des chambellans, membres du service particulier du calife, étaient dis-

trouve dans al Ḫaṭīb al-Baġdādī qui a composé une Histoire de Bagdad en 451/1059. Il se compose de plusieurs traditions, l'une de Hilāl aṣ-Ṣābi' remontant à des témoins oculaires, une autre d'un vizir et remontant à une des femmes de Muqtadir, une autre de Hilāl mais remontant à un petit-fils de Muqtadir. Le récit d'al-Ḫaṭīb a été traduit par G. Le STRANGE, *A Greek embassy to Bagdad in 917 A.D.*, d'après un ms du Br. MUSEUM dans *J.R.A.S.*, 1897, pp. 35-45 et reproduit, abrégé, dans son ouvrage *Baghdad during the Abbasid Caliphate*, Oxford, 1900, pp. 255-7, et par SALMON dans *B.E.H.E.*, t. 148, Paris, 1904, pp. 132-141. Voir dans la 2e partie, pp. 73-79, d'après l'édition d'al-Ḫaṭīb, LE CAIRE, 1931, pp. 100-105. D'autres récits sont donnés par divers historiens : 'ARĪB, pp. 64-5 ; MISKAWAYH, I, 53-5 ; I. AṮĪR, VIII, 79 ; ḎAHABĪ, f° 3 v ; I. KAṮĪR, f° 249 ; A. MAḥĀSIN, II, 201-2 (éd. DU CAIRE, III, 192) qui cite Ṣūlī parmi ses sources ; Elie DE NISIBE, p. 141. Sibṭ ibn al-Ǧawzī fournit un long recit d'après les même sources qu'al-Ḫaṭīb (Cod. Brit., II, 65v-66v) et d'après Ṣūlī. 'AYNĪ, II, f° 775-6 donne des extraits de Ṯābit b. Sinān, d'I. AṮīr et de Sibṭ. Voir aussi KRAČKOVSKIJ dans *E.I.*, IV, pp. 567-8 (Ṣūlī). Voir 2e partie, pp. 60-61, 66-69, 73-79, 146-7, 169-171, 237, 266, 270.

(1) Le lundi 2 moḥarrem 305.

posés selon leur rang aux portes, aux portiques, le long des couloirs et des corridors, dans les cours et les salles. Les soldats, en grand uniforme de parade, montés sur des chevaux harnachés d'or et d'argent, formaient une double ligne qui partait du palais Dār Sā'id où logeaient les ambassadeurs, à l'extrémité nord de Bagdad-Est près de la Porte de Šammāsiyya et s'étendait jusqu'aux abords du palais même du calife. Après eux, jusqu'à la personne du calife, c'étaient les pages-soldats ḫuǧariyya et les eunuques particuliers du calife, tous dans une tenue splendide, avec leurs sabres suspendus à leurs ceintures ornementées, qui formaient la haie. Le Tigre était couvert des embarcations les plus diverses richement décorées.Sur la route suivie par les ambassadeurs, les places, avenues, rues adjacentes, les marchés, étaient pleins de curieux, les boutiques et les chambres qui les surmontaient avaient été louées à des prix très élevés pour jouir du spectacle.

C'est dans cette atmosphère solennelle que les ambassadeurs et le cortège qui les accompagnait se mirent en marche, à cheval, pour se rendre au palais du calife. Mais on les conduisit d'abord au palais de Naṣr al-Qušūrī, grand chambellan du calife, et ensuite au palais du vizir Ibn al-Furāt. Le luxe de ces deux palais produisit sur les envoyées une telle impression que, les deux fois, ils pensèrent qu'ils étaient au palais même du calife. Avec les ambassadeurs se trouvait, en qualité d'interprète, Abū 'Umar (ou 'Umayr) b. 'Abd al-Bāqī, personnage considérable de la marche frontière. Après s'être présentés devant le vizir, les ambassadeurs exposèrent l'objet principal de leur voyage, c'est-à-dire les négociations au sujet de l'échange des prisonniers et de la paix, et demandèrent au vizir de leur ménager une audience du calife. Ayant reçu sa promesse, ils se retirèrent et durent rester quelque temps dans une salle ornée de tapis et de tentures, où étaient disposés des divans pour les hôtes ; d'un côté de cette salle coulait le Tigre, de l'autre côté s'étendaient des jardins. Tout autour de cette salle se tenaient des eunuques armés de leurs masses d'armes et de leurs sabres.

Quand le jour fut venu de la présentation au calife, avant qu'ils ne fussent reçus, on conduisit les ambassadeurs, évidemment sur l'ordre du calife Muqtadir, dans les différents palais constituant le grand ensemble appelé Dār al-ḫilāfa (palais du califat), qui était déjà à cette époque une véritable ville, afin de leur faire voir et admirer toutes les curiosités des palais. On les amena d'abord au palais dit Ḫān al-Ḫayl (proprement hôtel de la cavalerie), fameux

par ses portiques à colonnes de marbre. Du côté droit de ce palais étaient rangés 500 chevaux sellés, à selles d'or et d'argent, et du côté gauche, 500 chevaux recouverts de housses de brocart et de longs camails ; à la tête de chaque cheval se tenait un valet magnifiquement habillé. Passant par divers corridors et vestibules, les envoyés sortirent de là et arrivèrent au Parc des bêtes sauvages (ʿayr-al-wuḥūš). Il y avait là toutes sortes de bêtes sauvages qui s'approchaient tout près des visiteurs et mangeaient dans leurs mains. Ils passèrent de là dans un palais où ils virent quatre éléphants richement parés qui les effrayèrent fort ; chacun était monté par huit Hindous du Sind et portait des lanceurs de feu grégeois. Dans un autre palais, ils virent 100 lions, 50 à droite et 50 à gauche, ayant la tête et le cou pris dans des chaînes et des colliers de fer, et tenus en laisse par des gardiens.

Le palais suivant, le Kiosque moderne (al-Gausaq al-muḥdaṯ), était bâti au milieu des jardins : au centre se trouvait un bassin d'étain, de 30 coudées de long sur 20 de large, entouré d'une rivière d'étain également, le tout jetant un éclat extraordinaire. Sur le bassin flottaient quatre magnifiques gondoles avec des sièges dorés et ornés de tissus de Dabīq. Des jardins s'étendaient tout autour, plantés de palmiers au tronc entouré de bois de teck et couverts de dattes mûres ou mûrissantes.

De là, on les conduisit au Palais de l'Arbre (Dār aš-Šaǧara) où ils furent saisis d'une admiration sans bornes en voyant un grand arbre artificiel à 18 branches d'argent et d'or, dressé au milieu d'un bassin d'eau limpide : sur les rameaux de chaque branche dont les feuilles s'agitaient comme au soufle du vent, se tenaient des oiseaux mécaniques, grands et petits, dorés ou argentés, qui sifflaient ou roucoulaient. Sur un des côtés de ce palais, on voyait les statues de 15 cavaliers, habillés de brocart, ayant une flamme au bout de leurs lances, représentés comme s'ils marchaient en ligne, auxquelles faisaient face de l'autre côté 15 statues identiques.

Après quoi, on les conduisit au Palais du Firdaws (du Paradis), qui était décoré de façon particulièrement riche et où l'on voyait suspendues 10.000 cuirasses dorées. Après avoir longé un long corridor dont les deux parois étaient ornées de toutes sortes d'armes défensives, ainsi que d'arcs èt de carquois, et où se tenaient à droite et à gauche environ 2.000 eunuques blancs et noirs, les ambassadeurs et leur suite furent promenés dans d'autres palais (ils en virent 23), puis amenés dans la Cour de la 90e division de la

garde (1) où étaient rassemblés les Ḥuğarites, corps d'élite de pages-soldats, appelés ainsi du nom de leurs casernements (al-ḥuğar, les chambres), magnifiquement vêtus et armés de pied en cap, portant arbalètes, haches et masses d'armes. Passant ensuite devant toute une série de personnages officiels revêtus de l'uniforme noir réglementaire et d'officiers de l'armée et de la garde, ils arrivèrent au Palais du Salut (Dār as-salām). Dans tout les palais par lesquels ils étaient passés, des eunuqes noirs ou blancs (des Slaves) leur avaient servi des boissons glacées, des sorbets et de la bière ; en plusieurs endroits, fatigués par cette longue promenade, ils s'assirent pour se reposer. Certains eunuques les accompagnèrent pendant toute la visite, de même qu'un notable de la marche frontière, Abû ʿUmayr ʿAdī b. ʿAbd al-Bāqī.

Finalement, ils arrivèrent au Palais de la Couronne (Qaṣr at-Tāğ), sur le bord du Tigre, où ils furent reçus par le calife Muqtadir, assis sur un trône d'ébène recouvert d'étoffes de Dābīq brodées d'or et orné de chaque côté de colliers de pierres précieuses d'un éclat extraordinaire. Le calife était revêtu d'un vêtement en tissu de Dābīq brodé d'or ; il avait sur la tête la *qalansuwa* (2). Devant lui se tenaient ses cinq fils. Le vizir Ibn al-Furāt était debout près de lui, l'eunuque Mu'nis et les eunuques ses surbordonnés étaient debout à sa droite et à sa gauche. Les ambassadeurs, après avoir baisé la terre en signe de respect, présentèrent la demande de l'empereur en s'adressant par l'intermédiaire de leurs interprètes aux interprètes du calife, à savoir l'eunuque Mu'nis et le chambellan Naṣr al-Qušūrī (3). L'audience se prolongea pendant une heure, après quoi, Muqtadir remit de sa propre main aux envoyés sa réponse à l'empereur, qu'ils baisèrent par respect. Selon le récit de Miskawayh, après la remise par les ambassadeurs de la lettre de l'empereur et la demande qu'ils exprimèrent, le vizir répondit pour le calife qu'il consentait à l'échange.

Après quoi les ambassadeurs sortirent par la Porte privée (Bāb

(1) Voir 2e partie, p. 78, n. 1.

(2) Sur cette coiffure, voir la note, p. 78 de la 2e partie.

(3) Les ambassadeurs font remarquer que la prosternation est de règle à la cour de Byzance, mais qu'on ne l'y exige pas des ambassadeurs musulmans. — Mu'nis et Naṣr étaient grecs d'origine. On sait par l'historien Ibn al-Hamaḏānī que, en l'année 310 (922-3), le frère du chambellan Naṣr vint du pays byzantin rejoindre Naṣr à Bagdad (Ms. Paris 1469, f° 22 r.)

al-Ḫāṣṣa), descendirent au Tigre et, s'étant installés avec leurs compagnons dans une embarcation spéciale, remontèrent le Tigre pour se rendre au Palais qui leur servait de résidence, le Dār Ṣāʿid. Là on leur apporta 50 bourses contenant chacune 5.000 dirhems (1).

Dans tout le cours de cette visite, on avait tenu à impressionner les ambassadeurs par l'étalage des richesses et curiosités des palais ainsi que par le nombre des membres du personnel rangés sur leur passage : il y avait en effet au palais, à l'époque de Muqtadir, 7.000 eunuques (4.000 blancs et 3.000 noirs), 700 chambellans et 4.000 pages noirs.

Cette réception et cette visite des palais eurent lieu le 17 juillet 917 (2).

Aussitôt après cela, les ambassadeurs prirent le chemin du retour en compagnie de l'eunuque Mu'nis, auquel le calife avait remis pour procéder à l'échange, une somme de 120.000 dinars (3),

L'échange eut lieu à l'endroit habituel, sur le Lamos, à la fin de septembre ou en octobre 917, et dura huit jours. Du côté des Musulmans ce furent les eunuques Mu'nis et Bišr al-Afšīnī, gouverneur de la province frontière syrienne et d'Antioche, qui présidèrent à l'échange. Ils furent assistés par Abū ʿUmayr ʿAdī b. Aḥmed b. ʿAbd al-Bāqī d'Adana, qui avait servi d'interprète lors de la réception des envoyés grecs à Bagdad et les avait accompagnés dans leur visite des palais. Le nombre des Musulmans rachetés, hommes et femmes, se montait à 3.336 (4). C'est vraisemblablement lors de cet échange que furent rachetés par les Grecs les captifs qui avaient été faits prisonniers par les Arabes lors de la malheureuse expédition d'Himérios.

L'échange de 917 ne donna pas la paix attendue sur la frontière orientale, car les Arabes ne laissèrent pas passer l'occasion de pro-

(1) ʿArīb dit que chaque ambassadeur reçut 20.000 dirhems. De même Miskawayh.

(2) Le 24 moḥarrem (moḥarrem : 24 juin-23 juillet). Selon un des récits transmis par al-Ḫaṭīb, les envoyés auraient visité les palais après avoir été reçus par le calife.

(3) D'après I. Aṯīr ; selon Miskawayh, c'est à Ibn ʿAbd al-Bāqī que l'on remit 170.000 dinars.

(4) Masʿūdī, *Tanbih*, 193 (trad. 259-260) : 9e échange ; Maqrīzī, II, 192 ; 10e échange. Cf. Cont. Hamart., 806 ; Cont. Théoph., ch. 10, p. 388 ; Cedr., II, 284-285.

fiter des difficultés byzantines. Les événements des années suivantes furent provoqués directement par les hostilités entre l'empire et les Bulgares. Dès l'année même de l'échange ou dans la première moitié de l'année 918, les Arabes, connaissant évidemment les succès de Syméon, rompirent la trêve et reprirent les opérations militaires en Orient. L'eunuque Ṭamal reçut le commandement des forces navales dans la Mer Méditerranée et partit immédiatement pour faire une expédition sur les localités littorales byzantines. En même temps, Ǧinnī aṣ-Ṣafwānī fit une incursion en territoire byzantin (1). En 918 ou dans la première moitié de 919, Bišr al-Afšīnī, un des deux chefs qui avaient présidé à l'échange, prit quelques forteresses grecques et s'empara d'un riche butin, tandis que Ǧinnī aṣ-Ṣafwānī faisait à nouveau contre le territoire byzantin une expédition qui se termina aussi avec succès. En même temps, Ṭamal continuait ses opérations sur mer et ramenait du butin et des prisonniers. Les rapports sur ces victoires des armes musulmanes furent solennellement lus en chaire à Bagdad (2).

La situation de l'empire devenait de plus en plus sérieuse et les Arabes d'Occident, comme ceux d'Orient, trouvèrent opportum d'ouvrir les hostilités. Aux derniers jours de l'année 918, une flotte venue d'Afrique du Nord, ayant attaqué inopinément de nuit, s'empara de Regium en Italie méridionale (3).

L'énergique drongaire de la flotte impériale, Romain Lécapène, fils d'un paysan arménien, profita de toutes ces circonstances et Byzance connut une révolution gouvernementale qui fit passer le pouvoir aux mains du commandant de la flotte. Profitant du mécontentement du peuple byzantin contre l'impératrice Zoé en raison des succès bulgares, Romain Lécapène s'empara du pouvoir, et ayant donné sa fille Hélène en mariage à l'empereur Constantin Porphyrogénète et ayant enfermé l'impératrice Zoé dans un monastère, il fut proclamé en 919 « basiléopator » et en 920 césar et co-empereur.

(1) I. Aṯīr, VIII, 80 sous 305 (24 juin 917-18 juin 918). 2e partie, 147.

(2) I. Aṯīr, VIII, 84 sous 306 (14 juin 918-2 juin 919). 2e partie, 147.

(3) Avant le 1 septembre 918 ; *Cronaca di Cambridge*, Amari, *Testo*, 169, *Vers*, I, 282-3 ; 2e partie, p. 103. Voir Gay, p. 202 et plus haut, p. 229. Si l'on place le traité avec les Arabes d'Occident, en 917, cette attaque est inexplicable : Gay la considère comme un fait isolé.

ROMAIN LÉCAPÈNE (920-944)

2. BYZANCE ET LES ARABES PENDANT LA PÉRIODE DE LA GUERRE BULGARE (920-927).

La révolution politique qui mit à la tête du gouvernement Romain Lécapène n'apporte pas la fin des difficultés de l'empire. La lutte avec les Bulgares continua après les échecs byzantins précédents et il semble bien qu'elle prit un caractère plus terrible en raison de la possibilité d'une alliance entre Syméon et les Musulmans, dont nous parlerons plus bas. En vain, le Patriarche Nicolas Mystique, dans une lettre à Syméon, cherchait-il à effrayer celui-ci en lui faisant craindre l'éventualité d'une invasion de la Bulgarie par les Russes avec les Petchénègues, les Alains et les Hongrois (1). En 921, les Bulgares s'approchèrent d'Héraclée et de Selembria dans la Mer de Marmara ; en 922, ils étaient dans les environs de la capitale, près de la Porte d'Or et livraient aux flammes les palais suburbains impériaux ; en 923, Andrinople se rendait aux Bulgares (2). En 924, Syméon établissait son camp à la Porte des Blachernes et à l'automne se produisait la fameuse entrevue, sans résultats, de Syméon avec l'empereur Romain Lécapène (3).

(1) Nic. MYST. PATR. *Epist.*, MIGNE, *P.G.*, t. 111, ep. 23, pp. 149-157 : *συγκίνησις δυνατωτάτη, ὅσον ἐστὶν ἐμὲ ὑπολαβεῖν, ἐκ τῆς βασιλικῆς σπουδῆς κατὰ τῆς ὑμετέρας ἐξουσίας καὶ τοῦ σοῦ γένους, ἢ παρεσκεύασται, ἢ παρασκευασθήσεται, τῶν τε Ῥῶς, καὶ σὺν ἐκείνοις τῶν Πατζηνακιτῶν, ἔτι δὲ καὶ Ἀλανῶν, καὶ τῶν ἐκ τῆς Δύσεως Τούρκων, πάντων ὁμοφρονησάντων, καὶ τὸν κατὰ σοῦ πόλεμον ἀραμένων.* Cf. p. 153. Voir GRUMEL, *Regestes*, n° 705, pp. 188-9.

(2) *La Vie de Saint Pierre d'Argos* (voir plus haut, pp. 157-158), § 19 (MAI, *Nova Patrum Bibliotheca*, IX, fasc. 3, p. 13), fait allusion à une occupation, prédite par le Saint à la suite d'un rêve, du Péloponnèse par des « Barbares », peu de temps après la mort du Saint qui survint vraisemblablement en 922, occupation qui aurait duré trois ans. Comme la *Vie* parle aussi d'attaques des pirates de Crète (cf. p. 158, n. 1), on a pensé que ces Barbares étaient des Arabes. Pour certains, ce sont plutôt des Bulgares. Voir la discussion avec les sources citées, dans A. BON, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*, pp. 79-80. Cl. A. VASILIEV, *The « Life » of St. Peter of Argos*, dans *Traditio*, V (1947), pp. 185-6. Depuis, P. ORGELS, dans un article de *Byzantion*, XXXIV (1964), pp. 271 sqq., a montré qu'il s'agit de Slaves (*Σκλαβησιάνοι*) révoltés du Nord de la Grèce.

(3) En s'appuyant sur les lettres de Romain Lécapène à Syméon de Bulgarie, Zlatarski rapporte l'entrevue des deux souverains à l'année 923 (*Sbornik za narodni umotvorenija*, XIII, Sofia, 1896, pp. 298-300. Cf. *Istoria*, I (2), pp. 464-

Syméon, malgré ses succès n'était pas en mesure d'imposer ses volontés à Constantinople ; il renonça à ses intentions relativement à Byzance et s'éloigna de la capitale. Il y a un certain nombre de raisons à cette retraite inattendue, au moment où il aurait pu escompter une victoire décisive. D'une part, les conversations de Syméon avec les Arabes se terminèrent par un échec ; d'autre part, à la même époque, en Occident, le gouverneur serbe de l'empire bulgare et les Croates passèrent du côté des Grecs (1). Syméon ne réussit pas à préparer de nouvelles opérations contre Byzance, car il mourut le 27 mai 927. Son successeur Pierre qui n'avait pas les visées orgueilleuses et l'esprit guerrier de son père, se hâta de conclure la paix avec Byzance. Le 8 octobre 927, était signé le contrat demariage entre Pierre et Marie, petite-fille de Romain Lécapène ; le nouveau tsar des Bulgares devenait allié de la nouvelle maison régnante. Les relations pacifiques ainsi établies entre Byzance et la Bulgarie survécurent à Romain et continuèrent pendant tout le temps du règne de Constantin Porphyrogénète seul empereur, c'est-à-dire jusqu'en 959 (2).

On ne peut nier que la politique de Romain dans ses relations avec les Bulgares a été heureuse. Grâce à elle, les Slaves occidentaux commencèrent à se détacher de Syméon et, par là même, lui enlevèrent sa pleine liberté d'action contre Constantinople. Évidemment cela exigea des concessions de la part de l'empereur, et nous savons que si le gouverneur de Croatie passa du côté de Romain, c'est grâce à la concession que lui fit l'empereur des îles et des villes dalmates (3).

469). La question de la date de cette entrevue a été examinée par DÖLGER, *Regesten...*, I, 74, n° 600, RUNCIMAN, *Romanus Lecapenus*, pp. 81-95 et 246-8 et *Hist. of the first Bulgarian Empire*, pp. 156-177, qui repoussent la date de 923. OSTROGORSKI, *Hist. de l'État byz.*, 292 (*Gesch. des byz. Reiches*, 188) donne la date d'automne 924 et estime qu'il est difficile de préciser davantage le jour et le mois. Cf. aussi BRÉHIER, *Vie et Mort de Byz.*, I, 162.

(1) Par contre Michel de Zachlumie resta l'allié de Syméon et ne se rapprocha de Byzance qu'après la mort de Syméon. Voir la remarque d'OSTROGORSKI, pp. 293 et 295.

(2) DRINOV, pp. 24-69 ; JIREČEK, pp. 169-172 (éd. bulgare, pp. 211-217) ; HILFERDING, I, 105-114 ; *Κοκκώνη, Ἱστορία τῶν Βουλγάρων*, Athènes, 1877, pp. 78-94 ; ZLATARSKI, *Istoria*, I (2), pp. 516-525 ; RUNCIMAN, *Bulgarian Empire*, pp. 97-98 ; OSTROGORSKI, *Hist. de l'État byz.*, p. 294.

(3) DRINOV, pp. 50-52 ; ŠIŠIČ, I, 152-153 ; JIREČEK, I, 199 sq. Cf. OSTROGORSKI, pp. 293-295.

Si, au début du règne de Romain Lécapène, les plus terribles ennemis de l'empire furent les Bulgares, les Arabes furent aussi de redoutables ennemis, qui, sans cesse et systématiquement, partout où ils le pouvaient, inquiétaient les territoires de l'empire. Malgré le ralentissement de la guerre bulgare après 924 et la fin de cette guerre après 927, la politique de Romain Lécapène avec les Arabes d'Orient et d'Occident ne fut pas heureuse : les succès occasionnels des Grecs en Orient n'eurent pas une importance substantielle en comparaison de ceux qui furent remportés par la suite, car c'est seulement dans les dernières années du règne de Romain que Jean Corcuas remporta effectivement une série de grandes victoires. En Occident, d'autre part, la Sicile était perdue et l'Italie méridionale souffrit fortement des incursions maritimes des Arabes d'Afrique du Nord.

Toutefois, dans la première année du règne de Romain Lécapène, c'est-à-dire 920, il n'y eut aucun conflit extérieur important. Les sources, pour cette année-là, ne parlent ni des Arabes, ni des Bulgares.

Mais en Occident, en 921-922 (1), le stratège de Calabre qui avait succédé à Eustathe, Jean Mouzalon (*Μουζάλων*) ou Buzalon, qui était connu comme étant prêt à se révolter et nourrissait contre l'empereur les plus perfides desseins, suscita contre lui la haine de la population locale, parce que, pour payer le tribut aux Arabes, il avait aggravé les impôts. Il fut massacré par les Calabrais révoltés, aux environs de Regium (2). Au dire de Skylitzès-Cedrenus, les rebelles auraient appelé à leur aide Landolphe de Capoue et Bénévent et se seraient soumis à lui. Alors fut envoyé en Italie le patrice de Thessalonique, Kosma, qui, ayant fait comprendre à Landolphe l'inutilité de toute résistance, le persuada de conclure

(1) CEDR., II, 355 : *Ῥωμανοῦ τοῦ γέροντος ἄρτι τὰ σκῆπτρα κατέχοντος Ῥωμαίων*. La date de 921-922 est fixée par le ms grec du Vatican parallèle à la Chronique de Cambridge qui place cela en 6430 (1 sept. 921-31 août 922). Voir NALLINO dans AMARI, *Storia*, 2e éd., 180, n. 5 et 201, n. 3. Là, le stratège est appelé *ὁ Βιζάλων*. Cf. GAY, 203.

(2) Cf. GAY, p. 203 sq. Voir la *Vie de Saint Elie le Spéléote de Regium en Calabre*, dans *Acta Sanctorum*, Sept., III, 870. Le stratège (ici *Βυζάλων*) aurait fait égorger Saint Elie qui lui faisait des remontrances. Voir un résumé de cette *Vie* par G. DA COSTA-LOUILLET, dans *Byz.*, 29-30 (1959-1960), pp. 113-124. Cf. aussi TOUGARD, *De l'histoire profane dans les Actes grecs des Bollandistes*, Paris, 1874, pp. 38-40 ; GAY, *loc. cit.*

la paix, Landolphe convainquit même les chefs du soulèvement de retourner en territoire byzantin (1).

Sur le fond de ce simple récit est apparue dans la littérature historique une histoire assez détaillée sur la part prise dans les affaires italiennes, de 919 à 921, par le gouverneur de Sicile Sālim b. Rāšid, sur des opérations conduites par les troupes byzantines d'accord avec les Arabes contre Bénévent, sur la destruction par eux de monastères, etc., et, finalement, sur la défaite infligée aux troupes alliées par le Pape Jean X et Albéric de Spolète à Neptunium (2). Tout cet imbroglio est répété dans une chronique italienne qui, de façon très vague, sans indication de date, parle de la victoire des ducs de Bénévent sur les Sarrazins et les Grecs et de la destruction des monastères par les Sarrazins (3). Il est certainement impossible de tirer de pareilles mentions générales des conclusions quelconques sur des opérations en commun des Arabes avec les Grecs ; de plus, la chronique en question, parlant des monastères, ne dit rien des Grecs. Une pareille alliance n'a pas existé à cette époque et tout ce récit doit être rangé dans le domaine de ces malentendus fortuits qui se projettent parfois assez longtemps sur la réalité des faits historiques (4).

(1) CEDR., II, 355-356 ; *Acta Sanctorum, loc. cit.* ; TOUGARD, *loc. cit.*

(2) Voir ce récit dans WENRICH, *Rerum ab Arabibus in Italia insulisque adjacentibus... commentarii*, Leipzig, 1845, pp. 139-140. De là, il est passé dans le livre bien connu de Rambaud, p. 411, où il est dit : « Sous les auspices de la très chrétienne Basilis de Constantinople, d'horribles sacrilèges furent commis : les monastères du Sauveur, de Saint-Pierre, bien d'autres encore, furent saccagés. Les troupes arabes, unies aux légions grecques, dévastèrent les provinces de Pouille et de Calabre, ainsi que les états du prince de Bénévent ». Il est à remarquer que dans les ouvrages cités par Wenrich (RAMPOLDI, *Annali Musulmani*, V, Milan, 1823, p. 148 et 150 et P. GIANNONE, *Dell'Istoria civile del regno di Napoli Libri XL*, lib. VII, c. IV, éd. de Naples, 1723, I, pp. 475-477), il n'est pas question d'une alliance entre Grecs et Arabes.

(3) *Chronicon Vulturnense* : his temporibus supradicti Principes (Landulfus et Atenulfus) multa cum Saracenis et Graecis certamina habuerunt, sed Dei misericordia victoriam acceperunt. Sur les monastères : depraedatum et incensum a Saracenis fuerat (MURATORI, *Sript.*, I, pars II, p. 418).

(4) Amari a déjà eu des doutes au sujet de cette histoire et dans son exposé des événements, nous ne trouvons pas ce récit : *Storia*, II, p. 170, n. 3 (2e éd., pp. 200-201). Cf. GAY, 203-206. Ce dernier doute que les révoltés contre le stratège de Calabre Mouzalon se soient tournés vers Landolphe, prince de Capoue et Bénévent (roi de Longobardie dans Cedrenus : *προσχωρησάντων τῷ ῥηγὶ*

En Orient, en 921 ou 922, la chance pour un temps bref semble avoir souri aux Grecs. Le fameux héros musulman de Thessalonique, Léon de Tripoli, était parti avec une importante flotte pour la Mer Égée, et, ayant débarqué dans l'île de Lemnos, il la soumit à une effroyable dévastation. Mais à ce moment apparurent de façon tout à fait inattendue des vaisseaux byzantins sous le commandement du patrice et drongaire de la flotte Jean Radinos, que nous connaissons déjà par sa participation à l'ambassade de 917 ; ils anéantirent les navires musulmans et presque tous leurs équipages périrent ; Léon de Tripoli lui-même échappa à grand peine à la captivité (1).

Mais ce succès de la flotte byzantine n'eut pas une grande influence sur la marche générale des opérations militaires ; il donna seulement au Patriarche Nicolas Mystique l'occasion d'exprimer dans sa lettre à Syméon de Bulgarie sa pensée sur l'inconstance de la chance des armes (2).

Déjà, dès 922, les Musulmans d'Orient et d'Occident opérèrent à nouveau avec succès contre les Grecs sur terre et sur mer. Une armée arabe partie de Tarse, remporta une brillante victoire dans la région de Malaṭya et le chambellan Moḥammed b. Naṣr partit de Mossoul pour Qālīqalā afin d'y prendre le commandement des combattants de la guerre sainte de cette place et de faire une incursion en territoire grec (3). Mais une armée grecque, sous le com-

Λογγοβαρδίας Δανδούλφῳ). Sur la révolte des Apuliens et du prince de Capoue en 921-922, voir GAY, *loc. cit.* ; il montre que les Lombards s'étaient adressés au Patriarche Nicolas Mystique et avaient laissé entendre que l'ordre se rétablirait si Landolphe, déjà anthypatos et patrice, était nommé stratège, mais l'accord ne put se faire sur ces bases.

(1) CONT. HAMART., pp. 823-4 ; CONT. THÉOPH., ch. 14, p. 405 ; CEDR., II, p. 303 ; ZONARAS, XVI, ch. 18 (DINDORF, IV, p. 59) ; NICOL. MYST. *Epist.* 23, MIGNE, *P.G.*, t. 111, pp. 156-7. L'époque est fixée approximativement par la lettre de Nicolas Mystique qui dit que le châtiment pour le sac de Lemnos atteignit Léon de Tripoli 17 ou 18 ans après la prise de Thessalonique en 904 : *καὶ γὰρ ὑπερήλασεν ἔτος που δέκατον καὶ ἐπὶ τοῦτο ἕβδομον ἢ ὄγδοον* (p. 157). Les sources arabes passent sous silence cet échec des Musulmans. Muralt le date de 924 (p. 502) ; HERGENRÖTHER, III, 699, le rapporte à 923 ; RAMBAUD, p. 421, à 925.

(2) MIGNE. *P.G.*, t. 111. p. 157. Cf. HERGENRÖTHER, III, 699 et voir l'analyse de cette lettre dans GRUMEL. *Regestes.* n° 705 pp. 188-189.

(3) I. AṮĪR, VIII, 100-101 (sous 310 : 1 mai 922-20 avril 923) ; I. ḪALDŪN, III, 385 ; ʿAYNĪ, II, f° 785. Voir 2e partie, pp. 147, 260, 266.

mandement du Domestique s'avança aussi en Arménie et assiégea sans succès dans la ville de Dvin l'émir musulman Naṣr Subukī, un ġulām successeur de Yūsuf b. Abī's-Sāǧ (1). Visiblement, dans ce dernier cas, nous avons affaire à des troupes grecques envoyées au secours de l'Arménie, et cela nous montre que la politique d'aide à Ašot II de la régence de Zoé a été continuée par Romain Lécapène. Ce dernier, Arménien d'origine, comprenait l'importance du facteur arménien dans la lutte contre les Arabes d'Orient et ne perdait pas de vue l'Arménie, malgré les dangers qui menaçaient l'Empire en Europe.

La même année 922, l'eunuque Masʿūd, un Slave d'origine, fait voile d'Afrique vers le littoral italien avec 20 navires, s'empare de la forteresse calabraise de Sainte-Agathe, située vraisemblablement près de Regium (2) et, emmenant sa population prisonnière, s'en retourne en Afrique à Mahdīya (3).

En 923, les Grecs en Orient subirent à nouveau une défaite sur mer et sur terre : Mu'nis al-Muẓaffar conquit plusieurs forteresses et s'empara d'un riche butin tandis que Ṯamal au cours d'une incursion maritime s'empara de 1.000 prisonniers, de 8.000 chevaux, 200.000 têtes de petit bétail et d'une grande quantité d'or et d'argent (4).

(1) Asołik, tr. Emin, p. 161, tr. Gelzer..., p. 124, tr. Macler, pp. 24-5. L'historien arménien l'appelle « l'émir Spkhi ». Cf. N. Adontz, *Les Taronites en Arménie et à Byzance*, dans *Byzantion*, IV, p. 736. Le texte d'Asołik dit : dans la 2e année du règne de Romain Lécapène. Là, Jean Catholicos cesse d'être la source d'Asołik qui, à partir de ce moment, est contemporain des événements. Voir aussi sur ce fait Minorsky, *Studies in Caucasian history*, Londres, 1952, 119 et *E.I.*, 2e éd. sous Dwin (Dvin), tome II, p. 696. Mais cette expédition est peut-être un doublet de celle de 927.

(2) Il y a quelques localités de ce nom dans le sud de l'Italie. Le corps de Sainte Agathe fut enseveli dans la ville sicilienne de Catane, patrie de l'évêque Athanase de Méthone. Voir *Petri Argivorum episcopi epitaphium in B. Athanasium Methonensem Episcopum.* Mai, *Nova Patrum Bibl.*, t. IX, éd. Cozza-Luzi, 1888, p. 32.

(3) *Cronaca di Cambridge*, éd. Cozza-Luzi, p. 42 ; Amari, *Vers.*, p. 283 (sous 6432/923-924) ; I. ʿIḏārī, p. 192 ; Amari, *Vers.*, II, p. 28 (sous 310 H/1 mai 922-20 avril 923). La date de 6432 est inexacte, c'est 6430 qu'on doit préférer (921-922) d'après le texte grec de la Chronique et I. ʿIḏārī. Cf. Nallino. dans Amari, *Storia*, 2e éd., p. 180, n. 5 et 201, n. 3. Dans la première édition, Amari rapportait cela à 924 (II, 170-1). Voir 2e part., p. 103, 217.

(4) I. Aṯīr, VIII, 106 (sous 311 : 21 avril 923-8 avril 924) ; I. Ḫaldūn, III, 385. Voir 2e part., p. 148.

Dans l'année suivante, 924, les Arabes purent impunément opérer en Orient, car presque toutes les forces byzantines avaient été retirées d'Asie pour être envoyées en Europe afin de lutter contre les Bulgares : les Grecs n'eurent pas la possibilité d'opposer quelque résistance. Mais, après l'entrevue de Syméon avec Romain Lécapène, quelque adoucissement se manifesta dans la guerre contre la Bulgarie, particulièrement après l'échec des négociations de Syméon avec le califat fāṭimite.

Le tsar bulgare avait formé le projet d'une alliance avec les Arabes d'Afrique. Des ambassadeurs bulgares furent envoyés au Fāṭimide al-Mahdī qui devaient conclure avec lui une alliance pour assiéger Constantinople aux conditions suivantes : une flotte arabe bloquerait la ville par mer tandis que l'armée bulgare l'assiégerait du côté de la terre ; à la prise de la ville le butin serait partagé en parties égales, mais Constantinople resterait aux Bulgares (2).

Le calife fāṭimite accepta volontiers la proposition de Syméon et les envoyés de ce dernier s'en retournèrent en Europe avec quelques Arabes pour la conclusion définitive de l'accord (3). Si cette alliance avait été réalisée et si une flotte arabe avait assiégé Constantinople de concert avec les armées bulgares, il aurait été très difficile à la capitale de se défendre. Par bonheur pour l'empire, les envoyés bulgares et africains furent faits prisonniers par les Grecs en Calabre et envoyés à Constantinople. Romain, ayant compris de quoi il s'agissait, procéda très habilement : il mit les Bulgares en prison, mais réserva un accueil très aimable aux Africains auxquels il fit de riches cadeaux afin de détourner al-Mahdī de l'alliance avec Syméon. Il renvoya les ambassadeurs fāṭimites en Afrique, sans leur avoir fait aucun mal, en leur ordonnant de dire au calife fāṭimite : « C'est ainsi que les empereurs des Romains

(1) I. Aṯīr, VIII, 115 (sous 312 : 9 avril 924-28 mars 925).

(2) Cedr., II, 356 : *διά τε γῆς καὶ θαλάσσης ἐκπολιορκῆσαι τὴν βασιλεύουσαν, καὶ τὸν ταύτης πλοῦτον διανείμασθαι ἐπ' ἴσης, καὶ αὐτὸν μέν* (à savoir : al-Mahdī, dans Cedrenus *Φατλούν* et *Φατλούμ*) *ἐπ' οἴκου ὑπονοστῆσαι, τοῦτον δέ* (Syméon) *τῇ Κωνσταντινουπόλει καταλιπεῖν.* — Sous la forme Fatloun ou Fatloum, il faut vraisemblablement voir une déformation du nom des Fāṭimides. Cf. Gay, 207 ; Runciman. *Rom. Lec.*, p. 90 et 189 ; Zlatarski, I (2), 432 et 448.

(3) Cedr., II, 356 : *ὥστε ἐμπεδῶσαι τὰ δεδογμένα.*

savent rendre la pareille à leurs ennemis » (1). A cette occasion, il s'excusait de n'avoir pas été exact à payer le tribut dû au calife selon la convention, la cause en étant dans les troubles du moment, c'est-à-dire la guerre avec Syméon. Les récits des envoyés arabes et les cadeaux de l'empereur firent une telle impression sur al-Mahdī qu'il renonça complètement à son projet d'alliance avec Syméon et préféra vivre en paix et amitié avec Romain, à qui il diminua même le tribut de moitié. A partir de cette date, les Byzantins ne versèrent plus au calife 22.000 sous d'or, mais 11.000, et cela dura jusqu'à l'époque de Nicéphore Phocas (2).

Cet échec de l'alliance projetée entre al-Mahdī et Syméon eut de très importantes conséquences. Syméon, pour un temps, ajourna ses plans d'attaque et s'éloigna de Constantinople (3). Byzance fut sauvée d'un terrible danger. Vraisemblablement, c'est une allusion à ces négociations de Syméon avec les Arabes d'Afrique que renferme un sermon d'église sur les rapports bulgaro-byzantins dans la première moitié du x^e^ siècle, dans lequel nous lisons les lignes suivantes : « Un fleuve d'ambition, un typhon (de désir) de prééminence, une averse de pluie, un orage de grêle et de neige, — comme ceux certainement qui agitent l'Hémus et l'Ister (les Balkans et le Danube) — se sont abattus sur l'âme du roi ! Et quelle secousse il en est résulté, que l'on a sentie jusqu'au délà des colonnes d'Hercule (au delà de Cadix) ! » (4). Dans ces derniers mots, on peut voir une allusion aux négociations de Syméon avec les Arabes d'Afrique (5).

Immédiatement après cela, Romain décida d'améliorer quelque peu sa situation en Orient. Dès cette même année 924 arriva au-

(1) Cedr., II, 357 : *οὕτως ἀμείβειν οἴδασιν οἱ βασιλεῖς Ῥωμαίων τοὺς ἑαυτῶν πολεμίους.*

(2) Cedr., II, 356-7 ; cf. A. Müller, *Der Islam*, I, p. 612 ; Gay, p. 158.

(3) Voir Drinov, pp. 33-34 ; Runciman, *Bulgarian Empire*, 168-169.

(4) Th. Uspenskij, *Un sermon ecclésiastique inédit sur les relations bulgaro-byzantines dans la première moitié du X^e^ siècle*, dans *Ann. de la Soc. hist.-phil. près l'Université impériale de la Nouvelle-Russie*, IV, Sect. byz., II, Odessa, 1894, p. 78 : *αὐτίκα γὰρ ὁ φιλοδοξίας ποταμός, ὁ τῆς προεδρίας τυφών, ὁ ὑετός, ἡ νιφὰς — οἷα καὶ μάλιστα τὸν Αἷμόν τε καὶ τὸν Ἴστρον κλονεῖ — τῇ τοῦ ἄρχοντος προσερρύη ψυχῇ καὶ ὁ σεισμὸς ὅσον καὶ οἱ ἐπέκεινα Γαδείρων ἐπύθοντο ;*

(5) Th. Uspenskij, *op. cit*, pp. 109-110.

près du calife Muqtadir, porteur de riches présents, un envoyé grec avec lequel se trouvait Abū ʿUmayr b. ʿAbd al-Bāqī. Le but de cette ambassade était de demander au calife la conclusion d'une trêve et un échange de prisonniers (1).

L'empereur devait attendre avec impatience le résultat de ces négociations de paix, d'autant plus que tout à coup à ce moment à toutes ses autres difficultés s'en ajouta encore une nouvelle et cette fois très sérieuse. Syméon, ayant subi un échec dans ses négociations pour une alliance avec le calife fāṭimite contre les Byzantins, reporta son attention, pour le même but, sur les Arabes d'Orient. En 924, le commandant de la flotte arabe Ṭamal surnommé ad-Dulafī arriva avec ses navires en un endroit du littoral byzantin difficile à préciser, mais proche de celui où se trouvait Syméon à cette époque. Un groupe de Bulgares vint se mettre en rapports avec lui. Les Bulgares promirent aux Arabes de les aider contre les Byzantins et, vraisemblablement pour les négociations finales, quelques Bulgares s'embarquèrent sur les vaisseaux des Arabes et se rendirent avec eux jusqu'à Tarse (2). Nous ignorons

(1) MISKAWAYH, I, 139 ; I. AṬĪR, VIII, 115, sous 312 (9 avril 924-28 mars 925) ; I. ḪALDŪN, III, p. 385. Voir 2e part, p. 69, 148, 260.

(2) MASʿŪDĪ, *Prairies d'Or*, II, pp. 16-17 (2e éd. par PELLAT, Paris, 1962, I, pp. 164-5) ; voir 2e part., pp. 32-33 et cf. M. CANARD, *Arabes et Bulgares au début du Xe siècle*, dans *Byzantion*, XI (1936), pp. 213-223. Le lieu de l'entrevue des Arabes avec les Bulgares est obscur. D'après le texte de Masʿūdī, les Arabes franchirent l'entrée du *ḫalīǧ* (canal, détroit) de Constantinople, puis celle d'un autre *ḫalīǧ* sans issue de la Mer Grecque, et arrivèrent à Ḥ.r.f.n.diya (ou Ḥ.r.fīdiya) où eut lieu l'entrevue avec les Bulgares venus par mer. Dans l'édition de Barbier de Meynard, on lit Fenedia (F.n.diya) avec la traduction Venise. Dans l'article précité, j'ai pensé que le mot arabe était une déformation de Chalcédoine ou de Chalcidique. Le second *ḫalīǧ* pourrait être un des golfes de la presqu'île de Chalcidique. Mais il est difficile, dans le texte de Masʿūdī, d'accorder cette dernière localisation avec la marche de l'escadre de Ṭamal. Quant à Chalcédoine, la graphie arabe ordinaire de ce nom (Ḫalqīdūn) est assez différente de Ḥ.r.f.n.diya ou Ḥ.r.fīdiya. Il n y a cependant aucune raison sérieuse de douter du fait de cette rencontre, quel que soit le lieu où elle s'est produite. — Selon l'opinion de Vasiliev, les Bulgares dont il est question ici sont les Bulgares de Syméon et non les Bulgares de la Volga, bien que ce qui précède immédiatement, dans le texte de Masʿūdī, concerne les Bulgares de la Volga ; l'auteur arabe a certainement confondu les Bulgares de la Volga, bien connus par le voyage d'Ibn Faḍlān, avec ceux des Balkans. Cf. sur cette question MARKWART, *Streifzüge*, p. 156 sq. qui pense que Masʿūdī a en vue ici les Hongrois et non les Bulgares, et RUNCIMAN *Rom. Lec.*, 116-117,

absolument quel fut le résultat de cette visite des Bulgares à Tarse. Il semble bien qu'il fut nul, soit que Syméon à la suite de son entrevue avec Romain Lécapène ait jugé inutile de poursuivre les négociations, soit plutôt que les Arabes d'Orient aient préféré ne pas s'engager dans des opérations d'envergure de concert avec les Bulgares.

En effet, les propositions de l'empereur pour une trêve et un échange de prisonniers furent acceptées par le calife, vraisemblablement en raisons des inquiétudes causées au gouvernement califien par les incursions des Qarmaṭes. L'échange eut lieu à l'endroit habituel, sur le Lamos, en septembre-octobre 925 (1). Du côté des Musulmans présida à l'échange l'eunuque Mufliḥ al-Muqtadirī avec Bušrā, lieutenant de l'eunuque Ṭamal ad-Dulafī dans le gouvernement de la province frontière sYrienne. L'échange dura dix-neuf jours ; environ 4.000 Musulmans, hommes et femmes, y furent rachetés (2).

La conclusion de cette paix temporaire poussa Romain Lécapène à écrire à Syméon, qui reprochait aux Grecs de faire montre à l'égard des Bulgares de sentiments beaucoup plus inamicaux qu'à l'égard des Sarrazins. L'empereur, pour justifier sa manière d'agir, expliquait à Syméon que les Sarrazins, qui n'avaient jamais conclu avec les Grecs de paix perpétuelle, qui avaient été presque toujours en hostilités avec eux, qui professaient une autre foi et ąvaient d'autres usages et par conséquent pouvaient rester insensibles aux exhortations et aux discours des Grecs, néammoins concluaient avec eux une paix pour deux ou trois ans, faisaient un échange de pri-

136, cf. 90, note, et *Bulgarian Empire*, 168, qui tient pour les Bulgares de la Volga. Selon Masʿūdī (éd. du Caire), ils seraient venus « par mer » (*fī.l-baḥr*), mais il est probable qu'il faut lire « par terre » (*fī'l-barr*) comme dans l'éd. de Paris. Quant à la date de l'entrevue, comme il est dit que le roi des Bulgares était alors « à proximité », c'est en 924 qu'elle dut avoir lieu (contrairement à ce que j'ai pensé dans l'article précité). En 923, Syméon était occupé en Serbie (Runciman *Rom. Lec.*, 246-8). Voir aussi sur ce fait Harkavy, *Les récits des écrivains musulmans sur les Slaves et les Russes*, St. Pét., 1870, 146.

(1) Le calife avait fixé comme condition qué l'échange aurait lieu après l'expédition d'été annuelle.

(2) Masʿūdī, *Tanbīh*, 193 (tr. 260) : en raǧab 313 : 22 sept.-21 oct. 925. Selon Masʿūdī, c'est le 10e échange ; y furent rachetées 3983 personnes. Selon Maqrīzī, II, 192, c'est le 11e échange et y furent rachetées 3933 personnes. Voir 2e partie, p. 261 et 406.

sonniers et alors observaient la paix sans défaillance (1). Mais tous ces reproches à Syméon furent, comme nous allons le voir, rendus complètement vains par les Sarrazins, car les opérations militaires sur la frontière orientale reprirent très vite.

Cependant Romain, résolut de conclure une trêve avec les Arabes d'Occident aussi, qui, cette annee-là, firent une violente attaque en Calabre.

En 924, le calife fāṭimite envoya en Italie une nouvelle expédition sous le commandement du chambellan Ǧa'far b. 'Ubayd qui, ayant hiverné cette année-là en Sicile (2), passa en Calabre au printemps de 925. Après s'être emparé de la ville de Bruzzano (3) et de beaucoup d'autres lieux, Ǧa'far, le 4 juillet de la même année (4), conquit Oria, ville d'Apulie située à l'est de Tarente. Si l'on en croit un chroniqueur arabe (5), 6.000 Grecs furent tués et 10.000 emmenés en captivité ; pami ces derniers se trouvait un patrice, évidemment gouverneur de la ville, qui obtint grâce pour lui et pour sa ville moyennant une rançon de 5.000 miṯqāl d'or. La prise d'Oria eut pour résultat une trêve avec les Grecs, conclue vraisemblablement à Tarente ou à Trani, à de lourdes conditions pour eux : les Arabes reçurent comme otages le gouverneur de la Calabre et Léon, évêque sicilien (6).

(1) *Ῥωμανοῦ Βασιλέως τοῦ Λεκαπηνοῦ ἐπιστολαί. Ὑπὸ Ἰ. Σακκελίωνος. Δελτίον*, I (1883), pp. 665-6 : *ἐξ οὗπερ οὐδὲ διηνεκῶς εἰρηνεύουσι μεθ' ἡμῶν, ἀλλὰ δυσὶ καὶ τρισὶν ἔτεσι τὴν εἰρήνην περιορίζοντες, ταύτην διατηροῦσιν ἀπαρασάλευτον, τοὺς οἰκείους λαμβάνοντες καὶ ἀντιδιδόντες τοὺς ἡμετέρους · οὓς οὐ δίκαιον ὀνειδίζειν, ἀλλὰ μᾶλλόν σε τὸν πνευματικὸν ἡμῶν ἀδελφόν* ... Voir une traduction bulgare de cette lettre dans ZLATARSKI, *Sbornik...*, XIII, Sofia, 1896, p. 291. Il date cette lettre de mars ou avril 925 (p. 300).

(2) I. 'Iḏārī, p. 194 ; AMARI, *Vers.*, II, 27 (sous 212 : 9 avril 924-28 mars 925). Voir 2e partie, p. 217.

(3) AMARI, *Storia*, II, 171 (2e éd. 201). Voir *Cronaca di Cambridge*, éd. COZZA-LUZI, p. 42 (sous 6432 : 923-924) ; AMARI, *Vers.*, I, 283 (sous 6433 : 924-925, date donnée par le texte arabe de la Chronique, contrairement au texte grec qui donne 6432). Voir 2e partie, pp. 103-104. Le nom de la localité est *τὸ βουρτζάνον* et dans le texte arabe B.r.ṣāna.

(4) La date est donnée par le Juif Sabbataï Donnolo. Voir plus bas.

(5) I. 'Iḏārī, 195 ; AMARI, *Vers.*, II, 27 (sous 313 : 29 mars 925-18 mars 926). Voir 2e partie, p. 217. La ville fut pillée et Ǧa'far s'empara de pierres précieuses, d'étoffes de brocart et de toutes sortes de richesses dont il fit cadeau à al-Mahdī.

(6) *Cronaca di Cambridge*, AMARI, *testo*, p. 170, *vers.*, I, 283 (sans le texte grec). Voir 2e partie, p. 104. WENRICH, p. 104, confond Léon et le préfet de Calabre.

Parmi les captifs rachetés lors de l'échange consécutif à cette trêve, les sources nous ont conservé le nom du Juif Sabbataï Donnolo, qui fut fait prisonnier lors de la prise d'Oria le 4 juillet 925 (9 tammûz), à l'âge de 12 ans. Dix membres éminents de la communauté juive d'Oria furent tués ; les père et mère et parents de Donnolo furent emmenés à Palerme et en Afrique. Donnolo lui-même fut racheté bientôt après la prise d'Oria à Tarente ou à Trani (1). Par la suite, il se rendit célèbre par ses connaissances en médecine et en astrologie, fut médecin du gouverneur byzantin de la Calabre, Eupraxios, et, pour parfaire ses connaissances entreprit une série de voyages et arriva jusqu'à Bagdad (2). Particulièrement intéressantes sont les relations de Donnolo avec le fameux abbé de Grotta-Ferrata au x^e^ siècle, Nil le Mineur (3).

Après ses succès, Ğa'far partit le 24 juillet 925 pour la Sicile, d'où il retourna avec un riche butin à al-Mahdīya, en Afrique du Nord, où les captifs furent mis en vente (4).

(1) Voir H, GRAETZ, *Gesch. der Juden*, 2e éd., t. V, pp. 316-317 ; cf. AMARI, *Storia*, II, 171 et 173 (2e éd. 303). Selon Graetz, le rachat eut lieu à Trani, selon Amari, à Tarente. Oria avait une importante colonie juive.

(2) Voir GRAETZ, *loc. cit.* ; M. STEINSCHNEIDER, *Die hebräischen Uebersetzungen des Mittelalters und die Juden als Dolmetscher*, Berlin 1893, p. 446 et 876.

(3) Voir *Vita S. Nili abbatis*, dans *Acta Sanct.* Sept. 26, vol. VII, p. 290 : *ἔρχεται πρὸς αὐτὸν Ἰουδαῖός τις ὀνόματι Δόμνουλος, ὃς ἦν αὐτῷ γνωστὸς ἐκ νεότητος αὐτοῦ διὰ τὸ εἶναι αὐτὸν σφόδρα φιλομαθῆ καὶ ἱκανὸν περὶ τὴν ἰατρικὴν ἐπιστήμην*. Voir aussi p. 291 et ch. VIII, pp. 293-4. Sur cette *Vie*, voir DA COSTA-LOUILLET, dans *Byzantion*, 29-30 (1959-1960, pp. 146-167. Sur Donnolo, voir aussi AHIMA'AS B. PALTI'ĒL, *Cronaca hebraica*, trad. M. SALZMAN, New-York, 1924, p. 1, 4 sq, 21. Voir plus haut p. 6 et 15.

(4) I. ʿIḏārī, 195 ; AMARI, *Vers.*, II, 27 ; *Cronaca di Cambridge*, éd. COZZA-LUZI, p. 42 ; AMARI, *Vers.*, I, 283 (sous 6434 : 925-926) ; voir 2e partie, p. 104, 217. *Annales Barenses*, sous 925 : Hoc anno Oria capta est a gente Saracenorum mense Julio (PERTZ, V, 52) ; Lupus Protospatarius sous 924 : capta est Oria a Sarracenis mense Julii et interfecerunt cunctos mares, reliquos vero duxerunt in Africam, eos venundantes (PERTZ, V, 52 et MURATORI, *Script.*, V, 38). Voir AMARI, *Storia*, II, 171 sq (2e éd. 201-202) ; GAY, 207. Amari a dit inexactement, comme le fait remarquer Vasiliev, que selon Lupus Protospatarius, Oria avait été prise par des Slaves, ce qui a été répété par RAMBAUD, p. 412. Le conquérant d'Oria, Abū Aḥmed Ğa'far b. ʿUbayd (IBN ʿIḏārī, 195), était un des chambellans d'al-Mahdī ; il était précédemment dénommé Ṣuʿlūk, comme on voit dans l'autobiographie du chambellan Ğa'far b. ʿAlī (éditée par IVANOW au CAIRE dans *Bull. of the Fac. of Arts*, IV, 2, 1936-1939), p. 110 (voir ma traduction dans HESPÉRIS, 1952). Dans ce texte, il est dit que Ğa'far mourut après cette expédition du vivant d'al-Mahdī.

Après l'échange en Orient, la trêve en Italie, et le relâchement temporaire dans la guerre bulgare, les circontances permirent à l'empereur de tourner son attention vers la frontière orientale. La situation interne du califat commençait en effet à offrir des occasions favorables à Byzance. Les gaspillages de la cour, le mécontentement de l'armée dont le commandant en chef Mu'nis n'avait pas la faveur du calife Muqtadir et de son entourage, les révoltes successives de grands émirs comme Ḥusayn b. Ḥamdān et Yūsuf b. Abī's-Sāǧ, enfin la terrible insurrection qarmaṭe qui battait son plein et avait obligé le calife à appeler en ʿIrāq le gouverneur de la province frontière syrienne, Ṭamal, avaient enlevé aux armées musulmanes une bonne partie de leurs moyens d'action (1). Dès l'année 926, après l'échange de septembre-octobre 925, on se rendit compte à Constantinople que les provinces frontières musulmanes, au cas d'une attaque byzantine, ne pourraient pas être secourues efficacement de Bagdad et le moment parut venu d'essayer de détacher ces provinces du califat et de les faire passer sous la domination byzantine (2). Nous avons vu plus haut que, au dire de l'ambassadeur Léon Choerosphaktès, à l'époque de Léon VI, deux émirs de la région frontière avaient accepté de payer tribut à Byzance. On pouvait donc penser à réaliser quelque chose de plus grande envergure.

C'est alors que l'empereur enjoignit à la population des provinces frontières musulmanes d'avoir à payer le *ḫarāǧ* ou impôt foncier, non plus à l'autorité musulmane, mais à l'empire ; au cas où elles refuseraient, l'empereur, connaissant l'état de faiblesse des gouverneurs des places frontières, menaçait d'intervenir personnellement pour les châtier, mettre à mort les hommes et emmener les enfants en captivité (3). Malgré cette menaçante mise en demeure, la population refusa de payer l'impôt exigé et l'empereur furieux dut tenir parole et envoyer une armée, confiée au Domestique des

(1) Sur ces faits, voir BOWEN, *ʿAlī ibn ʿIsā...*, p. 99 sq, 116 sq. ; M. CANARD, *Hist. de la dynastie des Ḥamdānides*, 386 sq. D. SOURDEL, *Le vizirat ʿabbāside*, II, Damas, 1960, 387 sq.

(2) Peut-être y avait-il déjà à ce moment des tractations entre Byzance et certains émirs comme celui de Mélitène.

(3) MISKAWAYH, I, 146 ; I. AṮĪR, VIII, 117 (sous 313 : 29 mars 925-18 mars 926) ; I. KAṮĪR, f° 256 ; NUWAYRĪ, Cod. Par., f° 16 ; ʿAYNĪ, II, f° 790. Voir 2e partie, 69, 148, 248. Ibn Kaṯīr confond Empereur et Domestique.

Scholes Jean Corcuas, l'un des plus glorieux héros de l'histoire militaire byzantine, « un second Trajan ou Bélisaire », qui, selon les termes des chroniques byzantines, doubla en Orient le territoire de l'empire, portant la frontière jusqu'à l'Euphrate et au Tigre, qui, au cours des vingt-deux années pendant lesquelles il occupa les fonctions de Domestique, soumit « mille villes ». Ses exploits ont servi de sujet à un ouvrage spécial, maintenant perdu, en huit livres, écrit par le Chroniqueur Manuel (1). Avec Corcuas était Malīḥ al-Armanī, commandant de « la région des défilés » (2).

L'armée se dirigea en juin-juillet 926 (3) vers la région de Malaṭya et s'approcha de la ville même qui fut assiégée. Mais la population fit preuve d'une si ferme résistance contre les troupes impériales que ces dernières purent s'emparer seulement des portes d'un faubourg de la ville, et encore pour peu de temps, car les assiégés les en chassèrent et les rejetèrent loin de la ville. S'éloignant de la ville, les Grecs pendant seize jours ravagèrent les localités environnantes, détruisirent les villages et, dans un accès de dépit, exhumèrent même les cadavres qu'ils mutilèrent, après quoi,

(1) CONT. THÉOPH., pp. 427-8 : *οἱ δὲ λαμπρῶς ποθοῦντες καὶ θέλοντες μαθεῖν τὰς τοῦ Ἰωάννου Κουρκούα ἀριστείας καὶ συγγραφὰς εὑρήσουσιν ἐν ὀκτὼ βιβλίοις ἐκτεθείσας παρὰ Μανουὴλ πρωτοσπαθαρίου καὶ κριτοῦ.* Cf. CEDR., II, 318. Jean Skylitzès, au début de son ouvrage, parle de ce Manuel comme d'une source ; ce passage est imprimé dans CEDRENUS, I, 4. Voir HIRSCH, 270 ; KRUMBACHER, *Gesch. der byz. Lit.*, 2e éd., p. 367 et 399. On trouve dans le CONTINUATEUR de THÉOPHANE, pp. 426-8, ch. 41, un rapport élogieux sur l'activité de Jean Corcuas, et celle de ses parents.

(2) *Ṣāḥib ad-durūb*, comme l'appelle Ibn al-Aṯīr, VIII, 146 sous 316, c'est-à-dire de la région de la cleisurarchie, plus tard thème, de Lykandos, auquel appartenait aussi la forteresse de Tzamandos qui est sans doute la « forteresse de Malīḥ al-Armanī » dont parle QUDĀMA, 254 (tr. 194) et qui est signalée déjà sous ce nom lors d'une expédition de l'année 299/912. Voir plus haut, pp. 216 et 217, et cf. HONIGMANN, *Ostgrenze*, 45. Le thème de Lykandos comprenait aussi le « désert de Symposium ». Malīḥ, en arménien Mleh, dont il a été question plus haut, apparaît chez les historiens byzantins sous le nom de *ὁ Μελίας μετὰ τῶν Ἀρμενίων* : CONT. THÉOPH., 416 ; SYM. MAG., 742 ; CEDR., II, 311. Au début du règne de Constantin, il prit part à la lutte contre les Bulgares : CONT. HAMART., 807 ; CONT. THÉOPH., 389 ; CEDR., II, 285. La personnalité de Melias a été étudiée par H. GRÉGOIRE, dans *Byzantion*, VIII (1933), pp. 83-7 ; ADONTZ, *Notes arméno-byzantines*, dans *Byzantion*, IX, 369. Cf. M. CANARD, *Hist. ... des Hamdanides*, I, pp. 730-731.

(3) Au mois de rabīʿ II 314 (16 juin-14 juillet 926).

ils se retirèrent avec la ferme intention de revenir l'année suivante (1).

La population de Malaṭya effrayée, prévoyant une nouvelle invasion et consciente de l'impossibilité où elle était de lutter avec ses seules forces contre les troupes impériales, demanda secours au calife ; en juillet-août 926, les représentants de la population entreprirent le lointain voyage de Bagdad pour se rendre à la cour du calife, mais sans résultat. On refusa de se porter au secours de Malaṭya et les habitants durent s'en retourner sans avoir rien obtenu dans leur pays (2). Cependant l'émir Ṯamal était revenu de Bagdad dans son gouvernement de la province frontière. Et dans l'été de 926, une troupe de Musulmans de Tarse accomplit l'expédition d'été ordinaire et revint avec du butin (3).

C'est à la même époque, à savoir l'année 926, que se rapporte une information quelque peu obscure sur une expédition navale byzantine contre l'Égypte. Un an auparavant, avait été envoyé en Égypte, pour faire les reconnaissances nécessaires, un des parents de l'empereur. Pris par les Musulmans aux bouches du Nil, il avait été soumis à un interrogatoire et avait reconnu qu'il était un espion ; il avait expliqué, en exagérant selon toute vraisemblance la force des Grecs, qu'une flotte byzantine de 1.000 vaisseaux de guerre s'approchait des côtes de l'Égypte. Averti, le gouverneur de l'Égypte résolut de fortifier immédiatement les points les plus importants du littoral entre Alexandrie, Damiette et Rašīd (Rosette). Les Égyptiens mirent en particulier leur espoir dans des tours montées sur roues de fer. Déjà, une première tour avait été élevée et l'on avait entrepris d'en construire une seconde quand une tempête s'éleva qui détruisit la tour déjà construite. Alors le gouverneur d'Égypte, ayant décidé d'abandonner un pareil

(1) I. Aṯīr, VIII, 117, Miskawayh, I, 147 (2e partie, p. 149 et 69) ; Cont. Théoph., p. 415 : *Ἰωάννης μάγιστρος καὶ δομέστικος τῶν σχολῶν ὁ Κουρκούας ... Μελιτινήν ... διαφόρως καταπολεμήσας καὶ πραιδεύσας καὶ εἰς φροῦδον ἀπωλείας τοῦτο ποιήσας, καὶ τὰς πέριξ κώμας καὶ χώρας πυρικαύστους ἐργασάμενος αὐτὸ τὸ ἀήττητον καὶ ἀμάχητον κάστρον παρακαθίσας καὶ ἑλεπόλεις μηχανικὰς στήσας...* Cf. M. Canard, *op. cit.*, p. 731 sq.

(2) Miskawayh, I, 147 ; I. Aṯīr, VIII, 122 ; Sibṭ ibn al-Ǧawzī, II, f° 81 v ; *Kitāb al-ʿuyūn*, f° 112 ; I. Katīr, f° 256 v. La date du départ de la délégation, ǧumādā I 314 (15 juillet-13 août 926) est indiquée par I. Aṯīr et Sibṭ. Voir 2e partie, p. 69, 149, 172, 222.

(3) Miskawayh, I. Aṯīr, Sibṭ, I. Katīr, mêmes passages.

moyen de défense, donna l'ordre aux troupes qui se trouvaient en Syrie de rallier l'Égypte. Mais l'expédition navale byzantine se termina de façon tout à fait inattendue par un complet désastre. La flotte fut surprise par une terrible tempête qui coula 300 navires avec leurs équipages ; les autres vaisseaux s'en retournèrent et renoncèrent à l'intention première d'attaquer les côtes de l'Égypte (1).

Cette expédition avait été montée, peut-être, avec l'intention de détourner quelque peu l'attention des Musulmans de la frontière orientale, d'autant plus que, dans les années 20 du x^e siècle, l'Égypte dépendait du califat de Bagdad et n'avait pas de gouverneur indépendant. Dans tous les cas, si un tel projet a été formé par le gouvernement byzantin, il s'est terminé par un échec complet.

Conformément au plan précédemment tracé, au printemps de l'année 927, les Grecs marchèrent à nouveau contre la région frontière. Cette fois, Samosate tomba entre leurs mains : ils s'emparèrent de toutes les richesses et armes qui s'y trouvaient, et, se rendant à la mosquée, ils battirent la simandre (qui, comme on sait était employée par les Chrétiens d'Orient pour l'appel à la prière et a été plus tard remplacée par la cloche) aux heures des prières. Cependant, c'est par là que se termina le succès des Grecs, qui n'avaient pas l'intention de rester à Samosate et bientôt se retirèrent. Alors les Musulmans, s'élançant à leur poursuite, prononcèrent contre eux une attaque et firent sur eux un énorme butin, reprenant sans doute ce dont ils s'étaient emparés à Samosate. C'est peut-être à la suite de cela que le calife Muqtadir donna l'ordre à l'armée de se préparer à une expédition contre les Grecs sous le commandement de Mu'nis al-Muẓaffar, qui partit pour la région frontière le 16 juin 927 (2). Mais les Musulmans, partis de Tarse, furent surpris

(1) En 314 (19 mars 926-7 mars 927) : MAKĪN, pp. 197-8. Voir 2^e partie, 189.

(2) Le 12 du mois de rabī' II 315 qui va du 5 juin au 3 juillet 927 : MISKAWAYH I, 159 et 161 ; I. AṮĪR, VIII, 123-4 ; SIBṬ..., II, f° 82 ; ḎAHABĪ, f° 52 v ; *K. al-'uyun*, f°113 ; SOYŪṬĪ, 153 (avec confusion entre Samosate et Damiette, Sumaysāṭ, Dimyāṭ) ; ABULPHARAGII *Chronicon syriacum*, I, 186 (BAR HEBR., *Chronography*, 158). Voir 2^e partie, p. 70, 149-150, 172, 222, 237, 273. On peut se demander si, en cette affaire, il s'agit de Samosate ou de Šimšāṭ. Ḥamza Iṣfahānī (voir 2^e partie, p. 46) dit en effet que en 315, les Grecs firent une expédition contre Šimšāṭ, pénétrèrent dans la mosquée et égorgèrent les Musulmans devant la niche de la *qibla*. Cf. M. CANARD, *Hist. de la dynast. des Hamdanides*, I, p. 733. — Sous cette même année 315 (8 mars 927-24 février 928), Miskawayh rapporte une information selon laquelle un envoyé de l'empereur serait venu

par les Grecs qui les vainquirent et firent prisonniers 400 Musulmans qui furent mis à mort (1).

C'est cette même année 927 que se produisit dans la vie politique intérieure de Byzance un événement de la plus haute importance, qui permit à l'empire de s'occuper sérieusement de la question musulmane, à savoir la conclusion de la paix avec les Bulgares.

3. La lutte pour l'Arménie et l'activité de Jean Corcuas en Orient (927-934).

Enfin, la rude et longue lutte contre les Bulgares était terminée. Après la mort subite de Syméon le 27 mai 927, son successeur Pierre se hâta de faire la paix avec Byzance. Il fut reconnu tsar des Bulgares et son contrat de mariage avec Marie, petite-fille de Romain Lécapène, affermit la paix pour de nombreuses années. Pareil accord ne pouvait être agréable aux Sarrazins, étant donné que, à la suite de cette paix, le gouvernement byzantin pouvait diriger d'importantes forces armées vers l'Orient. La chronique de Michel le Syrien le fait justement remarquer : les Grecs, en paix du côté de l'Occident, tournèrent leurs regards vers la contrée orientale (2). De même, un sermon d'église composé à cette époque, dit : « Seuls les fils d'Agar pleurent et pleureront ; au seul bruit de notre accord leur sang s'est figé dans leurs veines » (3). Byzance après de nombreuses années d'une lutte intense et malheureuse avec les Bulgares, espéra, au moins pour un temps, pouvoir respirer librement ; toutefois, il était impossible de compter sur une complète tranquillité, car les opérations militaires musulmanes ne s'interrompirent pas.

Mais l'empire qui déjà, quand l'offensive bulgare s'était relâchée, avait commencé à amorcer un mouvement de reprise en Orient avec

porteur d'une lettre du « vizir » (ministre) de l'empereur adressée au vizir ʿAlī b. ʿIsā et sollicitant une trêve. Cette information n'est pas confirmée par les autres historiens.

(1) I. Aṯīr, VIII, 129 sous la même année 315 (8 mars 927-24 février 928). 2e partie, p. 150.

(2) Michel le Syrien, éd. et tr. Chabot, III, 122 ; Abulpharagii *Chr. syr.*, I, 191.

(3) Th. Uspenskij, *Un sermon ... inédit...*, p. 85 : *οἱ τῆς Ἄγαρ μόνον οἰμώζουσι καὶ οἰμώξουσιν, οἳ καὶ μόνῳ τῷ ἤχῳ τῆς ἡμῶν ὁμονοίας τὰς καρδίας ἀφῄρηνται.*

Corcuas (1), allait pouvoir désormais développer efficacement ce mouvement offensif, aussi bien sur la frontière musulmane proprement dite qu'en Arménie, où les Musulmans, malgré l'alliance byzantine, avaient continué à exercer des ravages : il importait à Byzance de protéger ce pays contre une main-mise totale des Musulmans. La paix bulgare de 927 fut, pour la guerre arabo-byzantine, un événement capital, mais on ne doit pas oublier que déjà, la prise de commandement de Jean Corcuas et ses opérations de 926 avaient marqué un tournant caractéristique dans l'évolution de la guerre.

Après la paix avec les Bulgares, l'empereur, lui-même Arménien d'origine (2), décida d'aller au secours de son alliée l'Arménie, en faveur de laquelle, comme on l'a vu, il était déjà intervenu dans la seconde année de son règne, mais sans succès (3). Les importantes opérations militaires de cette expédition se déroulèrent à nouveau dans les provinces arméniennes du calife. Là s'avança une importante armée grecque, sous le commandement du Domestique Jean Corcuas, admirablement fournie de matériel de guerre. Le Domestique avait avec lui des tours mobiles, des balistes et une espèce particulière d'engins à lancer le feu grégeois dont la flamme couvrait une douzaine d'hommes (4) et qui était l'arme la plus terrible pour les Musulmans. Les Grecs se dirigèrent vers la ville de Dvin (ar. Dabīl, grec *τὸ Τιβίον*) (5), défendue par des troupes

(1) Voir plus haut, p. 258.

(2) Cf. H. GRÉGOIRE, dans *Byzantion*, VIII (1933), p. 572.

(3) Voir plus haut, p. 250. Il se peut cependant, comme nous l'avons dit, que l'opération mentionnée par Asolik cette année-là contre Dvin soit une erreur de l'historien arménien par confusion avec le siège de Dvin en 315/927. Cf. l'article de *E.I.*, 2e éd., II, p. 696.

(4) I. AṮĪR, VIII, 129 (2e partie, 150). Le mot *mizrāq*, pl. *mazārīq*, employé ici pour désigner ces engins, signifie d'abord un javelot ou lance courte ; la pointe pouvait en être enveloppée d'étoupe imbibée d'un produit inflammable ou était agencée de façon à pouvoir contenir dans son intérieur ce produit inflammable. Cf. DOZY s.v. Mais, il semble qu'il désigne ici un tube lance-flammes. Les hommes chargés de manœuvrer ces engins étaient les *zarrāqūn* : cf. 2e partie, p. 76, n. 5.

(5) Voir CONST. PORPH., *De adm. imperio*, p. 220 (éd. MORAVCSIK et JENKINS) : *ἐπὶ δὲ τῆς βασιλείας κυροῦ Ῥωμανοῦ βασιλέως ὁ μάγιστρος Ἰωάννης ὁ Κουρκούας, ἀπερχόμενος κατὰ τοῦ κάστρου Τιβίου εἰς τὴν ὁίοδον αὐτοῦ ἠφάνισε τὴν πᾶσαν χώραν τῆς Φασιανῆς ὡς ὑπὸ τῶν Σαρακηνῶν κρατουμένην.* I. AṮīr rapporte cette expédition sous 315 (8 mars 927-24 février 928). Cf. I. ḪALDŪN, III, 386 ; voir 2e partie, 150-151, 260. Sur Dvin-Dabīl, voir I. ḪURDĀḎBEH, pp. 122/93 ; YĀQŪT, II, 549 et *E.I.* 2e éd. sous Dwin-Dvin.

placées sous le commandement de Naṣr as-Subukī. On doit remarquer que dès le début du combat, les Musulmans furent encouragés par la circonstance que l'important personnage grec chargé du tir avec les engins lance-flammes si redoutables pour eux, fut tué par un Musulman. Le Domestique entreprit le siège de Dvin et, s'étant établi sur une hauteur, suivit, assis sur une sorte de trône, la marche de la bataille. Malgré la ferme résistance des Musulmans, les Grecs réussirent à s'ouvrir un passage jusqu'aux murs de la ville et, y ayant fait des brèches en plusieurs endroits, à pénétrer à l'intérieur. Mais là, la fortune changea pour les Grecs. La population de Dvin vint au secours des troupes et toutes ces forces réunies chassèrent les Grecs de la ville. Ceux-ci laissèrent sur le terrain environ 10.000 hommes tués. Cette affaire eut lieu sans doute dans l'été de 927.

Cependant, Ṭamal, étant parti de Tarse, vengeait l'échec qu'avaient subi les Tarsiotes lors de leur première expédition de 927, comme on l'a vu plus haut. Il rentra victorieux de l'expédition d'été, après avoir tué un grand nombre de Grecs et fait un immense butin. Les Musulmans, en effet, au cours de cette campagne, capturèrent 300.000 têtes de petit bétail dont ils égorgèrent une partie en territoire byzantin et ramenèrent le reste vivant avec eux. Dans la même expédition, Ṭamal, se heurta à un chef kurde, Ibn aḍ-Ḍaḥḥāk, qui tenait une forteresse appelée al-Ǧa'farī, qui avait abjuré l'islam et avait demandé la protection de l'empereur ; celui-ci la lui avait accordée, lui avait fait cadeau de lots de terre et lui avait permis de retourner dans sa forteresse. Au cours de la rencontre avec Ṭamal, Ibn aḍ-Ḍaḥḥāk fut mis en déroute et fait prisonnier ; il fut exécuté avec ses partisans. Ṭamal ne rentra à Tarse, de cette campagne d'été, qu'en janvier 928, ce qui laisse entendre qu'il resta un certain temps en territoire byzantin (1).

Malgré l'échec devant Dvin, le Domestique continua en Arménie musulmane, dans l'année 928, une lutte active et cette fois beaucoup plus heureuse. Il eut comme zélé auxiliaire son frère Théophile, patrice et stratège du thème de Chaldia, qui combattit opiniâtrement et avec succès contre les Arabes en Arménie et en Mésopo-

(1) Il rentra à Tarse en ḏū'l-qa'da 315 (28 décembre 927-26 janvier 928) : voir I. Aṯīr, VIII, 130.

tamie (1). Jean Corcuas assiégea une des principales villes de l'Arménie musulmane, Ḫilāṭ, et Bitlis, située non loin de la précédente et la population de ces deux cités dut demander la paix au Domestique ; le *minbar* (chaire) fut enlevé de la mosquée et à sa place fut érigée une croix. La crainte des vainqueurs fit quitter leur pays aux habitants d'Arzen et d'autres villes, tandis que leurs gouverneurs se rendaient à Bagdad pour demander secours au calife, mais sans succès. En même temps, les Grecs, de concert avec Malīḥ al-Arman , formaient le projet de s'emparer de Malaṭya par ruse. Sous prétexte de chercher du travail, 700 Grecs et Arméniens, munis de haches et de pioches, y furent envoyés ; ils devaient livrer la ville au Domestique quand ce dernier s'avancerait pour l'assiéger. Mais la ruse ne réussit pas. Le plan fut découvert et tous les Grecs et Arméniens qui étaient arrivés à Malaṭya furent mis à mort par les Musulmans (2).

Mais la province frontière mésopotamienne s'affaiblissait de plus en plus dans la lutte contre les Grecs, et ses principales villes, Malaṭya, Mayyafāriqīn, Amid, Arzen et autres songeaient à se soumettre à l'empereur, ayant perdu tout espoir de recevoir un secours du calife de Bagdad. En 929, elles firent une nouvelle tentative auprès de lui pour lui expliquer leur situation de faiblesse et lui demander son aide. Mais aucun secours ne vint.

La même année cependant, le ġulām sāǧide Mufliḥ, successeur de Yūsuf b. Abī's-Sāǧ en Aḏarbayǧān, redressa quelque peu la situation en faveur de l'Islam : il réussit à mettre en fuite le Domestique et à transporter les opérations militaires sur le territoire grec (3). D'autre part, au début de l'année 930, Malīḥ al-Armanī, ayant envahi le territoire de Šimšāṭ, se vit infliger une défaite par Naǧm, ġulām de Ǧinnī aṣ-Ṣafwānī, gouverneur du Diyār Moḍar et de Raqqa, qui, pour faire porter la nouvelle à Bagdad, y envoya un de ses fils, Manṣūr Abū'l-Ġanā'im. Ce dernier, accompagné de 400 prisonniers grecs, parmi lesquels se trouvaient dix

(1) Const. Porph., *De adm. imp.*, p. 200 ; Cont. Théoph. p. 428 ch. 42 ; Cedr., II, 318 ; Zonaras, XVI, ch. 20 (Dindorf, IV, pp. 63-4).

(2) Sur Ḫilāṭ (sur la côte nord-ouest du lac de Van) et Bitlis (au sud-ouest du lac de Van), voir M. Canard, *Ḥamdānides*, 184, 188. Sur le stratagème de Malīḥ, voir I. Aṯīr, VIII, 146, sous 316 (25 février 928-13 février 929), Abū'l-Maḥāsin, II, 233 (éd. du Caire, III, 220). Voir 2e partie, pp. 151, 270.

(3) I. Aṯīr, VIII, 158 et 159 (2e partie, pp. 151-2).

chefs connus, arriva en avril 930 à Bagdad, où les captifs furent exhibés dans la ville montés sur des chameaux (1).

L'année 931 fut particulièrement lourde pour les Grecs en Orient. Le 23 mars (fin ṣafar 319 : 23 fév.-23 mars 931), Ṭarīf as-Subkarī partit vers la frontière pour une expédition ; en mars ou avril (rabīʿ I : 24 mars-22 avril 931), partit également l'eunuque Nasīm aš-Šarābī (l'échanson), que Mu'nis accompagna à son départ ; le même mois, le calife chargeait Abū'l-ʿAlā Saʿd b. Ḥamdān du gouvernement du Diyār Moḍar avec mission de faire une incursion en territoire byzantin. D'autre part une escadre de 11 vaisseaux partait d'Égypte pour une expédition maritime sous le commandement de Abū Yūsuf al-Ḥuǧarī (2).

Dans le même mois de rabīʿ I (mars-avril 931), Ṯamal, gouverneur de Tarse, fit une incursion en pays grec. Son armée opéra, vraisemblablement dans les montagnes du Taurus, au milieu d'une neige épaisse qui montait jusqu'au poitrail des chevaux et fut attaquée par une nombreuse troupe grecque. Mais les Grecs n'en furent pas moins défaits et perdirent 600 hommes tués et 3.000 prisonniers ; les Musulmans recueillirent un butin énorme (or, argent, tissus de brocart etc.). De retour à Tarse, Ṯamal entreprenait à nouveau une expédition en raǧab 319 (20 juillet-18 août 931), c'est-à-dire l'habituelle campagne d'été, avec 10.000 fantassins et 12.000 cavaliers : il pénétra profondément en territoire byzantin où il opéra pendant trois mois (3). Se dirigeant vers le nord-ouest, les Musulmans arrivèrent jusqu'à Amorium. Un grand nombre de Grecs qui étaient rassemblés là, devant l'arrivée de Ṯamal, abandonnèrent en hâte la ville qui passa sans lutte dans les mains de l'ennemi. Les Musulmans, après s'être emparés là d'une grande quantité de vivres et de marchandises, incendièrent la

(1) ʿArīb, 146 sous 318 (3 févr. 930-23 janv. 931). L'arrivée des prisonniers à Bagdad eut lieu dans le mois de rabīʿ I 318 (3 avril-2 mai 930). Voir 2e partie, p. 61. Peut-être faudrait-il lire dans ce passage Sumaysāṭ au lieu de Šimšāṭ, car Samosate est plus normalement que Šimšāṭ dans la zone d'opérations d'un gouverneur du Diyār Moḍar et de Raqqa.

(2) Voir sur tout cela ʿArīb, 158 ; 2e partie, pp. 61-62.

(3) Sur les deux expédition de Ṯamal, voir I. Aṯīr, VIII, 172-3 et Ḏahabī, fo 57 v, qui indique la durée de trois mois de la seconde ; selon ce dernier, à cette seconde expédition participa aussi Nasīm, mentionné plus haut par ʿArīb. Voir 2e partie, pp. 152-3, 238.

ville d'Amorium qui avait été reconstruite après le pillage de 838, et se dirigèrent, en dévastant le pays et massacrant la population, vers Ancyre d'où ils s'en retournèrent, sans avoir rencontré de résistance, au mois d'octobre (1), à Tarse, avec un tel nombre de prisonniers, que la vente des femmes et des enfants atteignit une somme de 136.000 dinars.

Les opérations de cette année-là, c'est-à-dire 931, s'étendirent aussi à l'Arménie. Le prince arcruni Ibn ad-Dīrānī, et les autres princes arméniens, pressèrent les Grecs de faire une attaque contre le territoire arabe, promettant de les aider. Comptant sur l'assurance que les Arméniens leur donnaient, les Grecs envahirent l'Arménie musulmane, ravagèrent les places de Perkri (2), de Ḫilāṭ et la région avoisinante, et firent prisonniers ou tuèrent de nombreux Musulmans. C'est vraisemblablement à cette époque qu'il faut rapporter la soumission momentanée à l'empire byzantin de la petite dynastie arabe établie sur les bords du lac de Van, dont nous reparlerons plus bas, et composée des trois frères Aposebatas, possesseur de Mantzikert, Perkri, le Hark et Koré, Apolesphouet, maître de Ḫilāṭ, Arǧīš et Altziké, et Aposelmès, maître de Tzermatzou (probablement Sermantzou) (3).

Connaissant les relations des Arméniens avec les Grecs, le gouverneur de l'Āḏarbayǧān, Mufliḥ, ġulām de Yūsuf b. Abī's-Sāǧ, se mit en marche avec une forte armée de réguliers et de volontaires vers l'Arménie en ramaḍān 319 (septembre-octobre 931) et commença une guerre de dévastation contre Ibn ad-Dīrānī et ses partisans : il le força à s'enfermer dans sa forteresse. Un nombre énorme d'Arméniens furent tués dans ces hostilités (4).

Cependant l'armée grecque, s'étant dirigée vers Samosate, l'assiégea. A ce moment-là, Malaṭya, désespérant de recevoir des secours des Musulmans et n'ayant plus la force de mener plus longtemps la lutte contre les Grecs, engagea des négociations avec Jean Corcuas, conclut la paix avec lui et lui remit les clefs de la

(1) Fin ramaḍān 319 (17 sept.-16 oct. 931) : I. Aṯīr, *loc. cit.*

(2) Sur Perkri, voir Rosen, *Basile le Bulgaroctone*, 328 ; Honigmann *Ostgrenze*, 147, 154 etc. ; M. Canard, *Hist de la dyn. des Ḥamdānides*, I, 188.

(3) Const. Porph., *De adm. imperio*, ch. 44, pp. 192-194 ; cf. Rambaud, p. 422. Sur cette dynastie et les places en question, voir M. Canard, *op. cit.*, p. 186 sq, 473 sq, et cf. plus bas.

(4) 100.000 dit I. Aṯīr, VIII, 173 : 2e part., p. 158.

ville. L'émir de Malaṭya, Abū Ḥafṣ (*Ἀπόχαψ*) et un de ses chefs militaires, Aposalath (*Ἀποσαλάθ*) (1), se rendirent pour les négociations auprès du Domestique, furent reçus par lui avec bienveillance et ensuite envoyés à l'empereur dans la capitale. Ces négociations se terminèrent par une alliance formelle entre l'empereur et l'émir : ce dernier se rangea du côté des Grecs contre ses propres compatriotes et, lors des entrées triomphales dans la capitale, il marchait avec les Grecs, conduisant des prisonniers musulmans (2).

Samosate résolut de demander secours à Saʿīd b. Ḥamdān, qui avait été nommé gouverneur de Mossoul et du Diyār Rabīʿa et qui en outre avait été chargé par le calife d'attaquer les Grecs et de tenter de reconquérir Malaṭya. La demande ne resta pas sans résultats. S'étant rapidement préparé à une campagne, Saʿīd b. Ḥamdān apparut aussi rapidement devant Samosate qui avait déjà été prise par les Grecs. L'arrivée du gouverneur de Mossoul sauva la ville, car à son approche, les Grecs se hâtèrent de se retirer de la ville. Après cela vint le tour de Malaṭya où les Grecs étaient déjà installés en maîtres ; parmi eux se trouvait Malīḥ al-Armanī avec ses troupes ainsi que Bunayy b. Nafīs, un officier de l'armée califienne qui avait participé en 929 au coup d'état manqué contre le calife Muqtadir, était passé en territoire byzantin, avait abjuré l'islam et était devenu l'auxiliaire des Grecs. Ils ne se décidèrent pas à engager la lutte avec Saʿīd b. Ḥamdān et abandonnèrent la ville. Saʿīd entra dans la cité délivrée. En šawwāl 319 (octobre-novembre 931), laissant à Malaṭya un gouverneur pour le représenter, il partit à nouveau en expédition contre les Grecs. En avant de lui, marchèrent deux détachements qui massacrèrent de nombreux Grecs avant que Saʿīd n'entrât lui-même en territoire grec (3).

Nous ignorons si Saʿīd b. Ḥamdān, après sa reprise de Malaṭya, prit des mesures contre les chefs méliténiens qui avaient pactisé

(1) *Ἀποσαλάθ* est peut-être pour *Ἀπολασάθ*, c'est-à-dire Abū'l-Asad ou Abū'l Aš'at ; on peut penser aussi à Abū'ṣ-Ṣalt.

(2) Sur ces négociations et la conclusion de l'alliance voir CONT. HAMART., 834 ; CONT. THÉOPH., 415-6 ; SYM. MAG., 741-2 ; CEDR., II, 310-311. Les historiens arabes ignorent ces faits de trahison qu'ils on peut-être voulu systématiquement cacher. Cf. M. CANARD, *op. cit.*, pp. 734-5.

(3) I. Aṯīr, VIII, 172-174 sous 319 (24 jan. 931-12 janv. 932) ; I. Ḫaldūn, III, 386, qui met la victoire de Ṭamal en 320 ; Ḏahabī, f° 57v-58. Voir 2e partie, p. 153, 238, 260.

avec les Grecs. Mais la façon dont les sources byzantines présentent les choses, disant que les habitants de Mélitène, après la mort d'Apochaps, rompirent la paix avec les Grecs, laisse entendre qu'il y eut un changement de politique dû à l'attitude d'une partie de la population hostile aux Grecs, puisque Malīḥ al-Armanī craignait une révolte, comme le dit Ibn al-Aṯīr, et en rapport évidemment avec l'action du Ḥamdānide (1).

Mais Byzance n'avait pas l'intention de renoncer à Malaṭya et elle ne tarda pas à tenter de la reconquérir. Dès 932, les troupes grecques marchèrent à nouveau sur Malaṭya, mais le transfuge arabe Bunayy b. Nafīs, qui semble avoir joué double jeu, à la prière de Mu'nis qui était alors à Mossoul en état de rébellion contre le calife, dissuada les Grecs d'attaquer Mélitène cette année-là. Mu'nis, de Mossoul où il avait pris le pouvoir, aurait été moralement forcé d'intervenir contre les Byzantins, si ceux-ci avaient alors assiégé Mélitène ; or il voulait avoir les mains libres dans sa lutte contre le calife afin de pouvoir rentrer en maître à Bagdad. C'est sans doute pour cela qu'il s'adressa à Bunayy b. Nafīs avec qui il était peut-être resté en relations.

On doit noter, en relation avec tous les événements de la guerre arabo-byzantine, que le 10 mai et le 9 juin de l'année 932, il y eut à Bagdad de graves troubles provoqués par des habitants des provinces frontières venus protester contre l'abandon où étaient laissées les places frontières par le gouvernement califien. La mosquée de la Rive Droite de Bagdad fut le théâtre d'une véritable émeute le 10 mai ; le prédicateur fut lapidé et chassé de la mosquée ; le 9 juin, le palais du vizir fut assailli. Ces troubles sont un indice certain que la situation devenait de plus en plus favorable pour les Grecs (2).

L'année suivante, en 933, selon une source arabe, les Byzantins s'emparèrent de la plus grande partie du pays aux alentours de Mélitène et de Samosate (3). Au printemps de 934, le Domestique

(1) Voir CONT. HAMART., 834 : *τελευτήσαντος δὲ τοῦ 'Απόχαψ, ἀνδρὸς φρονίμου καὶ συνετοῦ, διέλυσαν τὴν εἰρήνην οἱ τὴν Μελιτινὴν κατοικοῦντες.* CONT. THÉOPH., 416 ; SYM. MAG., 742 ; CEDR., II, 311. Il ne semble pas qu'il y ait lieu de contester l'affirmation des chroniqueurs byzantins, comme le faisait Vasiliev.

(2) Voir 'ARĪB, 171-173 ; 2e partie, pp. 62-63.

(3) ḎAHABĪ, Cod. Par., f° 102, sous 321 : 1 jan.-12 déc. 933 ; 2e part., pp. 238-239.

Jean Corcuas, qui avait été chargé de la tâche difficile de la reconquête de Mélitène, s'avança lui-même, à la tête d'une importante armée de 50.000 hommes, vers Mélitène. Avec lui était Malîḥ al-Armanī avec une troupe d'Arméniens. Selon l'habitude, toute la région environnant Malaṭya fut soumise à une effroyable dévastation, mais la ville elle-même opposa une vive et longue résistance. Finalement la famine la força à entrer en négociations avec le Domestique. Ce dernier fit dresser deux tentes sur l'une desquelles avait été érigée une croix. Il fut déclaré à la population que tous ceux des Musulmans qui consentiraient à embrasser le christianisme pourraient se diriger vers la tente à la croix et dans ce cas recouvreraient leur famille et leurs biens ; ceux qui au contraire voudraient rester musulmans devraient se diriger vers l'autre tente et seraient emmenés par les Grecs en un endroit où ils seraient en sécurité et remis en liberté (1). L'attachement à leur famille et à leurs biens força un grand nombre de Musulmans à se porter vers la tente à la croix et à adopter le christianisme ; les autres furent emmenés par un patrice qui devait les faire parvenir en lieu sûr en territoire musulman. Comme on sait, les prisonniers musulmans qui adoptaient le christianisme et contractaient des alliances matrimoniales avec des Chrétiens étaient libérés pendant trois ans de certains impôts (2).

La capitulation de Malaṭya eut lieu le 19 mai 934 (3). La ville soumise fut convertie avec sa région en « curatorie », c'est-à-dire devint domaine impérial, et l'empereur en tira chaque année une

(1) Le même procédé a été employé par Nicéphore Phocas lors de la prise de Tarse en 955 : voir Yāqūt, III, 526-7.

(2) Const. Porph., *De Cerim.*, p. 695 : *ἰστέον περὶ τῶν διδομένων αἰχμαλώτων γαμβρῶν εἰς οἴκους, κἄν τε στρατιωτικός, κἄν τε πολιτικὸς ὁ οἶκος, εἰς ὃν εἰσέρχεται ὁ Σαρακηνὸς γαμβρός, ὀφείλει ἐξκουσεύεσθαι ἐπὶ τρισὶ χρόνοις τήν τε συνονὴν καὶ τὸ καπνικόν.* Voir C. Neumann, *Die Weltstellung des byz. Reiches vor den Kreuzzügen*, Leipzig, 1884, p. 54. On sait que les Sarrazins baptisés et établis dans les provinces byzantines recevaient de l'argent, du blé et des bœufs de labour. Voir Andréadès dans *Byzantion*, I (1924), 107 sq, Ostrogorsky, *Löhne und Preise in Byzanz*, dans *B.Z.*, 32, 327. Cf. Bréhier, III, 200-201.

(3) Le 1er ǧumādā II (19 mai-16 juin 934). Dans I. Aṯīr, VIII, 121, il est dit que le 1er était un dimanche, mais c'est un lundi d'après les Tables de Wüstenfeld.

grande quantité d'or et d'argent. A partir de cette époque, Mélitène resta aux Grecs pour un long temps, jusqu'en 1101 (1).

En même temps que Malaṭya, selon Ibn al-Aṯīr, passa aux mains des Grecs Samosate, dont la région fut soumise à une effroyable dévastation (2). S'il s'agit bien de Samosate, les Grecs n'y restèrent pas, car au bout de deux ans, comme nous le verrons plus loin, ils durent à nouveau l'abandonner. Mais nous pensons que c'est plutôt Šimšāṭ qui fut prise par les Grecs peu après Mélitène, car le géographe du xe siècle Ibn Ḥawqal parle, comme d'événements s'étant produits simultanément ou à peu d'intervalle, de la prise de Malaṭya, de Ḥiṣn Ziyād en Anzitène et de Šimšāṭ. (Šimšāṭ d'ailleurs fut réoccupée temporairement par les Arabes, comme nous le dirons plus bas, en 938). C'est à cette époque, peut-être un an après la prise de Mélitène, que la région de Šimšāṭ fut érigée en thème, le thème d'Asmosate. De même la région de l'Anzitène fut annexée et rattachée au thème de Mésopotamie constitué déjà à l'époque de Léon VI et comprenant les territoires situés entre l'Euphrate et l'Arsanas (3).

Selon toute vraisemblance, il faut mettre en rapport avec les succès de Jean Corcuas à Mélitène, dont la prise dut avoir un grand

(1) CONT. HAMART., 834-5 ; CONT. THÉOPH., 416-7 ; SYM. MAG., 742 ; CEDR., II, 310-311 ; I. AṮĪR, VIII, 221-222 (sous 322 : 22 déc. 933-10 déc. 934) ; MAS'ŪDĪ, *Tanbīh*, 183/284. Dans le récit de YĀQŪT, IV, 634, sont donnés des vers où il est dit que le Domestique détruisit les murs et les châteaux-forts de la place et que les Grecs, exhibant croix et évangiles, assuraient que la croix était désormais solidement établie à Malaṭya. Michel LE SYRIEN, III, 122, a une curieuse histoire au sujet de la prise de Malaṭya. Il dit qu'elle fut prise au bout de quatre ans de siège dans les circonstances suivantes : les habitants avaient dépêché un envoyé au calife pour lui demander du secours. Au moment où il partait, il fut pris par les Grecs. Ceux-ci l'obligèrent sous la menace à conduire sous les murs une troupe de Grecs et à les présenter comme des renforts musulmans qu'il amenait et à demander qu'on leur ouvrît une porte de la ville. Le stratagème réussit et les Grecs purent ainsi pénétrer dans la place. — La prise de Malaṭya est relatée dans Asołik sous 383 arm. (934) : voir trad. GELZER et BURCKHARDT, 131, trad. MACLER, 87 et cf. DULAURIER, *Recherches sur la chronologie arménienne*, p. 276 et 425. Voir aussi *Histoire universelle de* VARDAN LE GRAND, tr. EMIN, pp. 112-113. — RUNCIMAN, *Rom. Lecap.*, 141-142, 147.

(2) I. AṮĪR, *loc. cit.*

(3) I. ḤAWQAL, 132 (cf. 198, 2e partie, p. 417). Voir M. CANARD, *op. cit.*, 736-737. Pour la constitution du thème d'Asmosate, voir CONST. PORPH., *De adm. Imp.*, 226 (éd. MORAVCSIK et JENKINS, p. 238 et commentaire, p. 189) ; HONIGMANN, *Ostgrenze*, 87.

retentissement en pays musulman, le passage en territoire byzantin de la tribu des Banū Ḥabīb (1). Cette riche et puissante tribu taġlibite et parente des Ḥamdānides, habitait la région de Nisibe en Mésopotamie (Ǧazīra). Elle était jusque là la terreur de la population grecque frontière chez laquelle elle faisait souvent des incursions. Or les Banū Ḥabīb émigrèrent au nombre de 12.000 cavaliers, armés de pied en cap, avec toutes leurs munitions de guerre, accompagnés de leurs familles, de leurs clients et de leurs esclaves. Ils adoptèrent le christianisme, furent accueillis cordialement par l'empereur et établis par lui dans les meilleurs terres et devinrent à partir de ce moment de fidèles partisans de Byzance. Ils tentèrent de toutes leurs forces de faire passer du côté des Grecs leurs compatriotes restés en territoire musulman (2).

Les causes de l'émigration de cette tribu en territoire byzantin doivent être cherchées dans la situation politique en Mésopotamie à cette époque, à savoir dans la lutte du Ḥamdānide Nāṣir ad-dawla contre ses ennemis. Le clan taġlibite des Āl Hārūn b. Muʿammar auquel appartenaient les B. Ḥabīb, était l'ennemi du clan des Āl Ḥamdān b. Ḥamdūn auquel appartenaient les Ḥamdānides. Dans la lutte qu'entreprit Nāṣir ad-dawla pour reprendre Mossoul d'où il avait dû fuir en Arménie devant les forces gouvernementales, le chef des B. Ḥabīb, Abū Ṯābit al-ʿAlā' b. al-Muʿammar, maître de la place de Samīʿiyya, avait pris parti contre Nāṣir ad-dawla ; il fut tué et sa capitale détruite en novembre 935. C'est à la suite de cela que les B. Ḥabīb passèrent du côté des Grecs à une date imprécise, mais qui ne doit pas être très éloignée de celle à laquelle leur capitale fut détruite. Naturellement on doit aussi faire entrer en ligne de compte pour comprendre cette émigration, d'une part le prestige de Byzance après les victoires de Jean Corcuas et d'autre part, la politique adroite qu'elle savait mener auprès des émirs des régions frontières pour les gagner à sa cause (3).

Rosen, qui a étudié les passages d'Ibn Ḥawqal et d'Ibn Zāfir qui

(1) Ibn Ḥawqal, pp. 140-141 (2e éd., II, pp. 211-213) ; Ibn Ẓāfir. *Kitāb ad-duwal al-munqaṭiʿa*, dans Rosen, *Basile le Bulgaroctone*, pp. 104-105. Voir 2e partie, pp. 120-121, 419-421.

(2) Ibn Ḥawqal, *loc. cit.* Dans la 2e éd. le nombre des cavaliers est de 10.000 au lieu de 12.000.

(3) Cf. M. Canard, *Hist. de la dynastie des Ḥamdānides*, I, pp. 737-739 ; Rosen, *op. cit.*, 101-106. C'est probablement dans les premiers mois de 936 que les B. Ḥabīb émigrèrent.

nous renseignent sur le passage des B. Ḥabīb du côté des Grecs, a apprécié de la façon suivante l'avantage qu'en retirèrent les Byzantins : « Une telle acquisition dut être pour les Grecs considérablement plus précieuse que le passage d'un quelconque petit seigneur de la frontière, vaincu par la force des armes ou de la diplomatie byzantines, et toujours prêt à la première occasion favorable à repasser de l'autre côté, considérablement plus précieuse même que la conversion au christianisme de nombreux prisonniers arabes, consistant pour la plus grande part en agriculteurs ou citadins pacifiques. Les Banū Ḥabīb émigrèrent au nombre de 12.000 cavaliers, « sur de très beaux chevaux et armés de pied en cap », et derrière eux s'allongeait toute une troupe de leurs esclaves et de leurs clients, comme il y en a toujours une grande quantité dans les grandes tribus arabes. C'était donc une armée entière toute prête, animée du même sentiment puissant que connaît une véritable âme arabe bédouine, c'est-à-dire celui de l'indépendance tribale, brûlée d'une soif de vengeance pour la mort de son cheikh et de ses contribules tombés dans la lutte contre le Ḥamdānide, armée enfin possédant une parfaite connaissance des forces locales et de la situation de toute la Mésopotamie, c'est-à-dire la plus réelle garantie de succès pour des invasions et des pillages. Leurs incursions couronnées de succès, jointes aux riches faveurs dont l'empereur comblait les renégats et que, en son nom, ils promettaient à tous ceux qui seraient prêts à suivre leur exemple, durent produire leur effet » (1).

Certainement le passage aux Byzantins de la tribu des Banū Ḥabīb ne fut pas un événement isolé à cette époque : il y eut assez fréquemment dès passages de groupes ou d'individus du territoire musulman au territoire byzantin, mais il ne semble pas qu'il y ait à cette époque d'autre exemple de la conversion d'une tribu entière. On pourrait être tenté de voir les Banū Ḥabīb dans les 12.000 cavaliers arabes christianisés qui opèrent avec les Grecs dans l'affaire de Walandar, mais si cette affaire est de 934, ces Arabes christianisés ne peuvent être les Banū Ḥabīb : il peut s'agir d'un corps constitué avec des prisonniers arabes convertis ou d'autres renégats (2).

(1) Rosen, pp. 106-107.

(2) Sur l'affaire de Walandar, voir 2e partie, pp. 34-36 et les notes. Cf. la note suivante.

En tout cas l'importance de la conversion des Banū Ḥabīb pour l'histoire de la période suivante de la guerre arabo-byzatine réside en ceci que ce passage affaiblit la Mésopotamie, la priva d'un groupe de ses défenseurs et contribua aux succès ultérieurs des armes byzantines en Mésopotamie et en Syrie du Nord. C'est ce qu'a bien marqué Ibn Ḥawqal en énumérant toutes les localités du territoire musulman contre lesquelles ils firent des incursions.

Les brillants succès des Grecs en Orient en 934 ne peuvent faire oublier qu'en Europe l'empire fut dangereusement menacé par l'attaque de la Thrace, cette année-là, par les Hongrois. Ce ne fut pas sans difficultés que grâce à l'habileté du protovestiaire Théophane, les Grecs purent acheter aux Hongrois une paix temporaire (1). On doit d'ailleurs penser que les attaques hongroises sur les possessions byzantines ont été beaucoup plus fréquentes que ne le laissent entendre les mentions qui en ont été conservées (2).

4. Byzance et les Ḥamdanides à l'époque de Romain Lécapène (936-945).

La prise de Mélitène par Jean Corcuas eut une importance considérable. Mais à cette époque apparut en Orient un personnage auquel il était réservé d'être pendant de nombreuses années l'ennemi le plus acharné et le plus opiniâtre des Grecs : Sayf ad-dawla de la famille des Ḥamdānides.

(1) L. Szalay, *Gesch. Ungarns*, I, Pest, 1866, pp. 36-37 ; Rambaud, *L'emp. grec au X^e siècle...*, 357-8 ; Ed. Sayous, *Les origines et l'époque païenne de l'histoire des Hongrois*, Paris, 1874, pp. 100-101 et *Hist. générale des Hongrois*, 2^e éd. Budapest, 42 ; Markwart, *Streifzüge*, pp. 60-74 ; Runciman, *Romanus Lecapenus*, 103 sq ; B. Homan, *Gesch. des ungarischen Mittelalters*, 132. Sur les relations entre Byzance et les Hongrois, voir les ouvrages cités plus haut pp. 128-129.

(2) B. Homan, *op. cit.*, p. 132 (il note une expédition en 938 et une autre en 943 ; les Hongrois arrivèrent jusqu'en Attique et devant Constantinople). La *Vie de Basile le Jeune* (mort en 944) dit que les Hongrois chaque année ravagèrent les parties occidentales de l'empire : *τὸ τῶν Οὐγγρῶν οὖν ἔθνος διὰ τὰς ἁμαρτίας ἡμῶν καθεκάστην τὰ δυτικὰ μέρη λεηλατοῦν* : A. Veselovskij, *Recherches dans le domaine de la poésie ecclésiastique russe*, fasc. V, dans *Recueil de la Sect. de langue et littér. russes de l'Acad. Imp. des Sciences*, t. 46 (1889), app. p. 64 cf. 65. Voir un résumé de cette vie par da Costa-Louillet, dans *Byz.*, 24 (1954), pp. 492-511. Cf. H. Grégoire et P. Orgels, *L'invasion hongroise dans la Vie de S. Basile le Jeune, ibid.*, pp. 147-154. Cf. aussi, sur les expéditions hongroises, Runciman, *Bulgarian Empire*, 1930, p. 185.

Les Ḥamdānides, dont nous avons eu déjà occasion de parler, appartiennent à la fameuse tribu arabe de Taġlib qui vivait à l'époque préislamique en Arabie et se transporta ensuite en Mésopotamie (Ǧazīra). La famille était établie dans la partie est de cette région, le Diyār Rabīʿa et plus particulièrement dans celle de Barqaʿīd. La souche des deux dynasties de Mossoul et d'Alep qui ont joué un rôle important dans l'histoire des relations arabo-byzantines au xᵉ siècle est Ḥamdān b. Ḥamdūn (1), le premier Ḥamdānide sur lequel nous possédons des renseignements historiques. Le pouvoir de cette famille se fortifia à mesure que s'affaiblissait le pouvoir des ʿAbbāsides et ses membres, qui avaient hérité de la tribu de Taġlib les qualités de vaillance et de générosité par lesquelles cette tribu est connue, ainsi que la passion des grandes entreprises et la tendance à l'indépendance, se mirent au premier plan dans l'histoire de l'Orient musulman au xᵉ siècle (2).

Parmi les six fils de Ḥamdān b. Ḥamdūn, nous avons déjà mentionné, pour leur rôle dans la guerre arabo-byzantine, Ḥusayn, qui, préfet du Diyār Rabīʿa, fit une expédition victorieuse en 301 (913-914) et Saʿīd qui, en 319 (931), à titre aussi de préfet du Diyār Rabīʿa, délivra Samosate et Malaṭya. Un autre est particulièrement important pour nous, bien qu'il ne semble pas avoir participé à la guerre contre Byzance, parce qu'il eut deux fils, Ḥasan qui reçut plus tard du calife le titre honorifique de Nāṣir ad-dawla, c'est à dire « défenseur de la dynastie », et ʿAlī qui reçut aussi le titre honorifique de Sayf ad-dawla, c'est à dire « sabre de la dynastie », l'un et l'autre pour avoir soutenu le calife dans sa lutte contre ses ennemis intérieurs. Le premier fut le fondateur de la lignée des Ḥamdānides de Mossoul, le second, le plus jeune, le fut de celle d'Alep (3).

(1) Sur les Ḥamdānides, voir G. FREYTAG, *Gesch. der Dynastien der Hamdaniden in Mosul und Aleppo*, dans *Z.D.M.G.*, X (1856) et XI (1857) ; M. CANARD, *Hist. de la Dynastie des Ḥamdānides*, I, Alger, 1951 et les ouvrages indiqués dans l'introduction bibliographique de ce travail.

(2) Cf. FREYTAG, X, 437 et K. LEONHARDT, *Kaiser Nicephoros II. Phocas und die Hamdaniden (960-969)*, Halle, 1887, pp. 7-8.

(3) Voir la généalogie des Ḥamdānides dans FREYTAG, X, 440 ; LANE-POOLE, *The Mohammedan Dynasties*, Westminster, 1894, p. 113 ; ZAMBAUR, *Manuel de généalogie et de chronologie*, Hanovre, 1927, p. 134 ; S. DAHAN dans son édition d'*Abū Firās*, III, Beyrouth, 1944, p. 481 ; M. CANARD, *op. cit.*, I, 287 sq.

Ḥamdān b. Ḥamdūn, qui avait pris le parti des révoltés ḫāriǧites de Mésopotamie et était en rébellion contre le calife dans la région de Māridīn, à l'ouest de Mossoul, fut vaincu et fait prisonnier en 282/895 par le calife Muʿtaḍid. Les fils de Ḥamdān entrèrent alors au service du calife et plusieurs, en particulier Ḥusayn b. Ḥamdān et ʿAbdallāh b. Ḥamdān plus connu par sa *kunya* Abū'l-Hayǧā', se distinguèrent à plusieurs reprises au cours des guerres que les armées califiennes eurent à soutenir. En 292 ou 293 (904 ou 905), le calife Muktafī donna le gouvernement de la région de Mossoul à Abū'l-Hayǧā' (1). Les historiens arabes font commencer à cette année-là la dynastie des Ḥamdānides. Après avoir remporté une victoire sur les Kurdes rebelles, voisins de Mossoul, dont les attaques avaient été sans doute la raison véritable de sa nomination à Mossoul, et dont il ne vint d'ailleurs à bout qu'après plusieurs campagnes successives, Abū'l-Hayǧā' rétablit la tranquillité dans sa province, dont il conserva le gouvernement jusqu'en 301 (7 août 913-26 juillet 914). Destitué pour des raisons obscures, rebelle, il recouvra sa situation grâce au général en chef Mu'nis, la perdit à nouveau à la suite de la rébellion de son frère Ḥusayn, mais rentra en grâce et continua à servir brillamment dans l'armée du calife, ce qui lui valut de recouvrer son gouvernement de Mossoul en 313/925. Il se distingua à nouveau dans la lutte contre des tribus arabes et kurdes, contre les Qarmaṭes, puis entra dans une conjuration qui avait pour but de renverser le calife Muqtadir et de le remplacer par son frère Qāhir en 317/928 et fut tué dans les désordres qui se produisirent au moment du rétablissement de Muqtadir sur le trône. Le calife eut d'ailleurs des regrets de sa mort (2).

Le fils d'Abū'l-Hayǧā', Ḥasan, le futur Nāṣir ad-dawla, avait déjà exercé à Mossoul la charge de lieutenant de son père et comptait lui succéder. Mais ce ne fut qu'après avoir triomphé de rivalités familiales et de nombreuses difficultés qu'il obtint du calife, au début de 324 (décembre 935) l'investiture de Mossoul et des trois provinces de la Ǧazīra, Diyār Rabīʿa, Diyār Moḍar et Diyār

(1) En 292 selon Ibn al-Aṯīr, en 293 selon Ibn Ḫallikān, I, 175 : voir M. Canard, I, 342.

(2) Sur la carrière d'Abū'l-Hayǧā', voir Freytag, X, 422-460 ; M. Canard, I, 341-376.

Bekr. Pour le Diyār Bekr, il fallut le conquérir sur l'émir ʿAlī b. Ǧaʿfar, un Daylamite, ancien allié de Nāṣir ad-dawla, qui voulait s'y rendre indépendant. Ce fut le frère de Nāṣir ad-dawla, ʿAlī (Sayf ad-dawla), à qui cette mission fut confiée contre promesse de garder pour lui le gouvernement du Diyār Bekr. Après avoir soumis ʿAlī b. Ǧaʿfar, il en devint gouverneur sous l'autorité de son frère. En 325 (19 nov. 936-7 nov. 937), Sayf ad-dawla prenait aussi possession pour son frère du Diyār Moḍar et ainsi la Mésopotamie tout entière passait aux mains des Ḥamdānides (2).

Les Ḥamdānides vécurent à l'époque où était passée la période brillante du califat, où les califes de Bagdad étaient un jouet entre les mains des chefs militaires, souvent d'origine étrangère, où en beaucoup d'endroits s'étaient fondées des dynasties particulières et indépendantes. Parmi les différents dynastes de cette époque, les Ḥamdānides se distinguent par le fait qu'ils sont des Arabes de pure race, ayant les qualités et les défauts de leur race. Le représentant le plus en vue de la dynastie des Ḥamdānides, Sayf ad-dawla, l'implacable ennemi des Grecs qui fut constamment en lutte avec eux, ne fut pas seulement un homme de guerre. Amateur de poésie et protecteur des poètes, il sut réunir à sa cour tout un cercle de poètes qui chantèrent ses exploits et parmi lesquels on connaît le célèbre Mutanabbī, Abū Firās (de la famille ḥamdānide), Nāmī et d'autres. C'est au milieu d'eux que Sayf ad-dawla aimait passer les heures peu nombreuses que lui laissaient libres ses entreprises guerrières. Plus d'une fois Mutanabbī l'accompagna dans ses expéditions en territoire byzantin (3). On sait que l'auteur du *Kitāb al-Aġānī*, Abū'l-Faraǧ al-Iṣfahānī, mort en 967, remit à Sayf ad-dawla une copie de son ouvrage et reçut en récompense une somme de 1.000 dinars (4). D'une façon générale, il n'est plus possible de ne voir dans l'histoire des Ḥamdānides, comme on le faisait autrefois, qu'une série ininterrompue de meurtres et de félonies (5).

(1) M. CANARD, *op. cit.*, I, 377-8.

(2) FREYTAG, X, 461-465 ; WEIL, II, 673 ; CANARD, I, 404-7.

(3) Voir BROCKELMANN, *Gesch. der arab. Lit.*, I, 86-90 (Suppl., I, 138 sq) ; SADRUDDIN, *Saifuddaulah and his Times*, Lahore, 1930, *passim* ; M. CANARD, *Recueil de textes relatifs à l'émir Sayf al Daula*, Alger-Paris, 1934, pp. 281-354 ; R. BLACHÈRE, *Abouṭ-Ṭayyib al-Motanabbi*, Paris, 1935, chap. VII et VIII.

(4) Ibn Ḫallikān, éd. de BŪLĀQ, 1299, I, 421 ; cf. *Recueil de textes...*, 350.

(5) Comme l'a fait GIBBON, *A history of the decline and fall of the Roman*

Sayf ad-dawla, déjà en 319/931, avait pris part en sous-ordre à une expédition contre le territoire byzantin quand son oncle Saʿīd b. Ḥamdān fut chargé de reprendre Malaṭya que les Grecs avaient une première fois occupée (1). A partir de 324 (30 nov. 935-18 nov. 936), en tant que subordonné et auxiliaire de son frère Nāṣir ad-dawla en Ǧazīra, nous le voyons se livrer lui-même à des opérations militaires contre les Byzantins. C'est en effet à cette année-là que les historiens arabes rapportent sa première campagne contre les Grecs qui, ayant à leur tête le Domestique, avaient marché sur Amid et Samosate. Sayf ad-dawla s'avança contre eux et ravitailla Samosate. Mais il dut interrompre son action contre les Grecs pour aller lutter contre ʿAlī b. Ǧaʿfar dans le Diyār Bekr, comme nous l'avons vu plus haut. Les Byzantins s'emparèrent de Samosate, mais accordèrent la vie sauve à la population (2).

Après cela, pendant deux ans, les sources ne parlent d'aucune rencontre entre les Byzantins et les Ḥamdānides, ce qui est parfaitement compréhensible si l'on considère la situation intérieure en Mésopotamie à ce moment-là. C'est en effet l'époque où Sayf ad-dawla mène une lutte couronnée de succès contre ʿAlī b. Ǧaʿfar, dont le résultat est la prise de possession par lui du Diyār Bekr et peut-être l'occupation de l'Arménie et des régions voisines du Diyār Bekr en représailles de l'aide apportée par le prince du Taron Ibn Ṭornīq à ʿAlī b. Ǧaʿfar (3). C'est aussi à ce moment qu'il recouvre pour son frère le Diyār Moḍar.

Dans son gouvernement du Diyār Bekr, Sayf ad-dawla jouissait sous l'autorité de son frère d'une quasi-autonomie. Devenu voisin immédiat des possessions byzantines, il allait encore davan-

Empire, éd. Bury, vol. VI, Londres, 1898, p. 54. Les travaux des orientalistes du XIXe siècle, en particulier ceux de Dieterici sur l'Anthologie de Ṯaʿālibī et sur Mutanabbī, ont fait justice de ces appréciations.

(1) D'après le *Dīwān* d'Abū Firās et son commentaire par Ibn Ḫālawayh. Voir l'édition S. Dahan pp. 135, 136 et 168 et cf. M. Canard *op. cit.*, I, 734.

(2) Selon Ḏahabī f° 107v ; Abū'l-Maḥāsin, II, 278 (éd. du Caire, III, 258). Voir 2e partie, p. 239 et 271. Sur des opérations contre les Byzantins de Nāṣir ad-dawla, qui semblent avoir eu lieu un peu avant cette époque, voir M. Canard, *op. cit.*, I, 741-742.

(3) Cette occupation de l'Arménie, mentionnée par Ibn Ẓāfir, Ms. Gotha, *apud* Freytag, X, 464-5, se réduit peut-être à une occupation temporaire du seul district du Taron. Voir M. Canard, I, 748-9.

tage tourner son attention vers la frontière byzantine, d'autant plus que le gouvernement califien n'était plus guère capable de s'occuper des territoires menacés par Byzance.

C'est sans doute en prévision d'opérations éventuelles du jeune émir ḥamdānide maître du Diyār Bekr, et parce qu'elle projetait une offensive en direction de la Mésopotamie et de l'Arménie, que Byzance, voulant avoir les mains libres et s'assurer qu'il n'y aurait pas d'opérations importantes sur d'autres parties du front, engagea des négociations d'une part avec le calife de Bagdad et d'autre part avec le gouverneur semi-indépendant d'Égypte, maître aussi de la Syrie et de la province frontière syrienne, Moḥammed b. Ṭuġğ al-Iḫšīd. Ces négociations aboutirent d'un côté comme de l'autre à une trêve sur la frontière syrienne et à un échange de prisonniers qui eut lieu à la fin de l'année 326, en septembre-octobre 938, tandis que, cette même année, des opérations se déroulaient sur le front mésopotamien et arménien.

Les négociations semblent s'être engagées avec l'Égypte dès 937, comme nous le verrons plus loin, tandis qu'avec Bagdad elles eurent lieu dans l'été de 938, avant la défaite que subit le Domestique en septembre 938 et dont nous parlerons plus bas. En juillet 938 (ramaḍān 326) arriva à Bagdad auprès du calife Rāḍī une ambassade grecque. La lettre que l'ambassadeur apportait était écrite au nom de « Romain, Constantin et Stéphane, les grands empereurs des Romains ». Le texte grec était écrit en lettres d'or et la traduction arabe en lettres d'argent. Dans cette lettre, après l'introduction rhétorique ordinaire, l'empereur adressait au calife une demande de trêve et d'échange de prisonniers. En même temps que la lettre, l'ambassade grecque apportait au calife de riches cadeaux énumérés dans la lettre, des verres incrustés de pierres précieuses, des gobelets, un plateau d'or pour les mets, des coupes d'or incrustées de pierreries, de riches vêtements, du musc, de l'ambre et des parfums divers et autres objets rares. Le calife Rāḍī accueillit favorablement la proposition de l'empereur et lui répondit par une lettre également rhétorique par laquelle il acceptait la trêve, les cadeaux envoyés et l'échange des prisonniers (1).

(1) Voir cette lettre dans Sibṭ b. al-Ǧawzī, II, f° 115-116 (la source est Ṯābit b. Sinān) et cf. Ḏahabī, f° 109 v ; I. Kaṯīr, f° 264 ; Abū'l-Maḥāsin, II, 283-4 (éd. du Caire, III, 262-3) ; ʿAynī, f° 818 v ; sous 326 ; Bar Hebraeus,

Sur les négociations engagées avec l'émir d'Égypte, nous avons deux récits, qui, malgré la divergence de dates, font certainement allusion au même événement. D'après un récit du *Kitāb al-ʿuyūn* (1), une ambassade grecque arriva en Égypte en 326/8 nov. 937-28 oct. 938, à la cour de Moḥammed b. Tuġğ al-Iḫšīd (2). L'envoyé impérial fut reçu par l'Iḫšīd assis sur un trône élevé, appuyé sur un coussin de brocart, dans une audience solennelle ; en son honneur, les troupes étaient rangées en grande tenue et en armes. Les secrétaires et autres subordonnés de l'Iḫšīd assistaient debout à la réception. L'envoyé, après s'être prosterné devant l'émir, lui remit la lettre impériale. Moḥammed b. Ṭuġğ, après avoir comblé l'ambassadeur de cadeaux, le renvoya.

Chronography, p. 161 (sous 326/937) ; Ṣūlī, *Akhbār ar-Rāḍī wa'l-Muttaqī*, trad. M. Canard, I, p. 161. Voir 2e partie, p. 29, 172-3, 239, 248, 266, 271. Le *Kitāb aḍ-ḍaḫā'ir wa't-tuḥaf* du Qāḍī ar-Rašīd b. az-Zubayr, du ve siècle H, édité à Kuwait en 1961 par M. Hamidullah nous a conservé avec des extraits de la lettre de l'empereur et de la réponse du calife l'énumération la plus complète des cadeaux de l'empereur, où plusieurs termes sont obscurs. Voir M. Hamidullah, *Nouveaux documents sur les rapports de l'Europe avec l'Orient musulman au Moyen Age*, dans *Arabica*, VII (1960), pp. 286-288 et cf. M. Canard, *Les sources arabes de l'histoire byzantine*, dans *Revue des Études Byzantines* XIX (1961), pp. 289-290. La source du *K.aḍ-ḍaḫā'ir* est Ṯābit b. Sinān, probablement.

(1) Fo 169 v. Voir 2e partie, p. 223.

(2) Moḥammed b. Ṯuġğ al-Iḫšīd, petit fils de Ǧoff, descendant des anciens princes du Ferġāna que Muʿtaṣim (218-227/833-842) fit venir à sa cour. Son père Tuġğ avait été préfet de Damas pour les Ṭūlūnides et fut amené à Bagdad après leur chute. Moḥammed fut en 319/931 nommé préfet de Damas à l'époque de Muqtadir. Après une tentative infructueuse en 321/933 pour prendre possession de l'Égypte dont le Calife Qāhir lui avait donné le gouvernement, il avait réussi à s'en rendre maître en 323-4/935-6 et en avait reçu l'investiture du calife Rāḍī en 324/936. — Sur le surnom al-Iḫšīd, titre des anciens rois du Ferġāna, qui est l'épithète du soleil (le brillant), voir la traduction de Ṣūlī, I, 91 ; il lui fut accordé par Rāḍī en 328/939 après ses succès sur ses voisins occidentaux d'Afrique du Nord. — Sur l'Iḫšīd, voir Kindī, *K. al-umarā' wa'l-quḍāt*, éd. R. Guest, 1912, pp. 286-293 ; Ibn Saʿîd, *K. al-muġrib fī ḥulā al-Maġrib*, dans *Buch IV, Gesch. der Iḫšīden...*, éd. Tallqvist, Leyde, 1899, p. 23 sq et texte arabe, p. 5 sq ; Maqrīzī, *Ḫiṭaṭ* (Būlāq), I, 329 ; Qalqašandī, *Ṣubḥ al-aʿšā*, III, 429 ; cf. aussi Wüstenfeld, *Die Statthalter von Aegypten*, dans *A.G.W.G.*, t. 21 (1876), 3e fasc., pp. 23-27 : Id., *Calcaschandi's Geographie und Verwaltung von Aegypten, ibid.*, t. 25 (1879), p. 132 ; Lane-Poole, *A hist. of Egypt in the Middle Ages*, Londres, 1901, pp. 91-85. G. Wiet, *L'Égypte arabe*, 127.

L'historien magrébin Ibn Saʿīd nous a conservé le texte d'une lettre adressée par l'Iḫšīd à l'empereur Romain Lécapène en réponse à la demande que celui-ci lui avait faite relativement à une trêve et à un échange de prisonniers. Selon cet auteur du XIIIe siècle, mais qui puise à des sources historiques contemporaines de la dynastie des Iḫšīdides, d'après les indications qu'il donne dans le texte de la lettre, cette demande fut présentée par deux ambassadeurs grecs appelés Nicolas et Isaac. Elle avait été précédée, semble-t-il, de lettres des autorités de la province frontière sur le même sujet, à la suite desquelles l'Iḫšīd avait fait appel, d'ailleurs en vain, à la générosité de ses sujets pour subvenir aux dépenses que nécessitait l'échange. Mais ceci aurait eu lieu en 325 (19 nov. 936-7 nov. 937) et ce fut cette même année 325 que l'Iḫšīd envoya des navires vers la marche frontière « afin qu'il fût procédé au rachat au sujet duquel avait eu lieu la correspondance (précitée). Il y fit embarquer les (captifs) chrétiens grecs qu'on lui avait envoyés en présent ou qu'il avait achetés lui-même et envoya également les vêtements, les parfums et les vivres destinés aux Musulmans qui seraient rachetés ». Il est certain qu'il s'agit de l'échange des prisonniers qui eut lieu à la fin de l'année 326 (8 nov. 937-28 octobre 938) et que les négociations dont parle Ibn Saʿīd sont les mêmes que celles dont parle le *Kitāb al-ʿuyūn* sous 326 et qui ont leur pendant à Bagdad. Les pourparlers et les préparatifs ont dû commencer plus tôt en Égypte, parce que c'était de l'Égypte que dépendait alors la province frontière syrienne. Il n'est pas impossible d'ailleurs, si l'auteur du *Kitāb al-ʿuyūn* ne s'est pas trompé de date, qu'il y ait eu une seconde ambassade en Égypte en 326.

La lettre de l'Iḫšīd est très courtoise et d'un ton très amical à l'adresse de Romain Lécapène dont elle vante les sentiments d'humanité et de charité et l'amour de la paix. Le lieu commun de la supériorité de l'islam et des Arabes, que l'émir ne pouvait se dispenser d'utiliser et que l'on trouve dans toutes les lettres de souverains musulmans, est employé assez discrètement et sans pensée agressive. Toutefois le secrétaire égyptien qui rédigea la lettre se fait un malin plaisir de prendre en défaut la chancellerie impériale qui prétendait faire un grand honneur à l'émir d'Égypte en s'adressant pour la première fois directement à lui simple subordonné du calife. Il rappelle que déjà les empereurs précédents se sont adressés directement à certains émirs d'Égypte qui n'avaient pas la

puissance de l'Iḫšīd. Mais dans l'ensemble, la lettre manifeste de la part de l'Iḫšīd un vif désir d'entente avec l'empereur (1). On sait d'ailleurs que l'Iḫšīd, par esprit d'économie, a toujours été ennemi des aventures et partisan de la paix.

C'est à cette époque qu'on doit rapporter le début des relations amicales entre Byzance et les Iḫšīdides qui s'expriment, entre autres, par la formule de l'adresse des empereurs byzantins à l'émir d'Égypte, qu'ils appellent « leur cher ami ». Le sceau d'or ordinaire de quatre sous d'or est dans ce cas remplacé par un sceau de 18 hexagion (2).

Vraisemblablement, l'ambassade en question eut, outre son but politique, un but religieux, car c'est cette année-là que le Patriarche de Constantinople Théophylacte envoya aux Patriarches d'Alexandrie et d'Antioche des ambassadeurs pour leur demander de mentionner son nom dans leurs prières et dans la liturgie, habitude qui était interrompue depuis l'époque des Omeyyades. Les deux patriarches accédèrent à la demande de Théophylacte (3).

Cependant, d'un autre côté, les négociations de l'empereur avec le calife de Bagdad aboutirent aussi à un résultat favorable.

A la fin de septembre et dans la première moitié d'octobre 938, eut lieu (4) sur les bord du Lamos l'échange de prisonniers projeté, qui dura seize jours. Du côté des Musulmans présida à l'échange

(1) *K. al-ʿuyūn, loc. cit.* ; Ibn Saʿīd, *op. cit.*, pp. 18-23 ; Qalqašandī, *Subḥ al-aʿšā*, VII, 10 sq ; M. Canard, *Une lettre de Muhammad b. Ṭuġj al-Iḫšīd ... à l'empereur Romain Lécapène*, dans *A.I.E.O.*, Alger, II (1936), pp. 189-209 (cf. *Byzantion*, XI, 1936, pp. 717-728). Voir 2e partie, pp. 203-213. Il est à noter que, en plus de leur mission diplomatique, les ambassadeurs grecs avaient une mission commerciale, vendre et acheter des marchandises pour le compte de l'état byzantin et pour leur propre compte.

(2) Const. Porph., *De Cerim.*, pp. 689-690 : *εἰς τὸν Ἀμηρᾶν Αἰγύπτου. βούλλα χρυσῆ τετρασόλδια. τοῦ ἀποσταλέντος γράμματος ἐπὶ Κωνσταντίνου καὶ Ῥωμανοῦ τῶν Πορφυρογεννήτων ἔστησεν ἡ βούλλα ἐξάγια ιη'. « Κωνσταντῖνος καὶ Ῥωμανός, ἐν Χριστῷ εὐσεβεῖς αὐτοκράτορες μεγάλοι ὑψηλοὶ αὔγουστοι βασιλεῖς Ῥωμαίων, πρὸς τὸν ἠγαπημένον ἡμῶν φίλον τὸν εὐγενέστατον Ἀμηρᾶν Αἰγύπτου ».* Cf. M. Canard, *Une lettre...*, pp. 191-192.

(3) Eutychii Patriarchae ... *Annales*, éd. Pococke, Oxford, 1658, p. 530 (trad. lat dans Migne, *P. G.*, t. 111, p. 1156) ; éd. Cheikho, dans *C.S.C.O.*, *Script. arab.*, ser. III, t. VII, Beyrouth-Paris, 1906-1909, p. 88.

(4) Fin ḏū'l-qaʿda 326 (30 août-28 sept. 938) et courant ḏū'l-ḥiǧǧa (29 sept.-28 oct. 938) : Masʿūdī, *Tanbīh*, 193.

Ibn Warqā' aš-Šaybānī, représentant du calife, assisté de l'émir de la marche frontière syrienne Bušrā aṭ-Ṭamalī qui représentait sans doute plus particulièrement l'Iḫšīd, dont dépendait la province frontière. 6.300 Musulmans hommes et femmes furent rachetés. Mais après l'échange il resta aux mains des Grecs encore 800 musulmans qui furent remmenés. Dans ces conditions, les Musulmans sollicitèrent une prolongation de la trêve pendant six mois, c'est-à-dire jusqu'au milieu d'avril 939, afin d'avoir le temps de rassembler, dans l'intervalle, des captifs grecs pour le rachat des 800 Musulmans restés aux mains des Grecs. Ils l'obtinrent et les prisonniers musulmans furent rachetés à différentes reprises sur les bords du Podandos (1).

Mais tandis que Byzance menait des négociations et concluait la paix avec le calife de Bagdad et l'Iḫšīd d'Égypte, pour avoir la possibilité de tourner toutes ses forces contre Sayf ad-dawla, ce dernier n'interrompait pas son effort contre Byzance et dans cette même année 326, c'est à dire 938, entreprenait des opérations militaires dans l'Anzitène, la région située au sud de l'Arsanas, entre son confluent avec l'Euphrate à l'ouest et Šimšāṭ à l'est.

En septembre de cette année-là, il marcha vers la frontière grecque contre la place de Dādim (2), tandis que son lieutenant Ḥasan b. ʿAlī al-Qawwās se dirigeait avec un détachement vers Ḥiṣn at-Tell. Nous ne savons comment se terminèrent ces deux opérations et si ces deux places furent ou non prises. Mais en tout cas, après cela, Sayf ad-dawla marcha sur Ḥiṣn Ziyād, forteresse située au nord de Dādim sur une haute falaise bordant la rive sud de l'Arsanas et dominant la plaine de l'Anzitène et la route menant aux passages de l'Euphrate vers Malaṭya (3). Il s'empara de Ḥiṣn

(1) C'est le 11e échange selon Masʿūdī, *op. cit.*, 193-4, trad. 260. Pour Maqrīzī, II, 192, c'est le 12e. Cf. I. Aṯīr, VIII, 264 ; al-Makīn, 206 ; I. Kaṯīr, f° 264 v (6.200 personnes rachetées sur le Podandos) ; I. Ḫaldūn, III, 409 ; Abulpharagii *Chron. syr.*, I, 190. Voir 2e partie, pp. 406-7, 156, 190, 248, 260.

(2) Sur Dādim ou Tādim, actuelle Dadem, voir Yāqūt, II, 516 ; Tomaschek, *Hist.-Topographisches...*, p. 137 ; Markwart, *Südarmenien...*, p. 100, 179, 249 sq ; M. Canard, *Recueil de textes...*, pp. 71-2, 98, 412 ; Honigmann, *Ostgrenze...*, 70 72 ; M. Canard, *Hamdānides*, I, 260.

(3) Ḥiṣn Ziyād est Ḫarpūt, anciennement Ḫartabirt. Cf. Muqaddasī, *B.G.A.*, III, 150 ; Ibn Ḥawqal, *B.G.A.*, III, 131 ; Yāqūt, II, 276, 417, Abū'l-Fidā', *Géographie*, trad. Reinaud, II, 1e part. Paris, 1848, pp. 65-6 ; voir aussi d'autres auteurs cités dans M. Canard, *Sayf al dawla, Recueil de textes...*, pp. 71-72.

Ziyād et y resta sept jours, mais à ce moment-là il apprit l'arrivée du Domestique Jean Corcuas avec une armée de 200.000 hommes (chiffre sans doute exagéré). Alors il fit retraite en direction de la place de Šimšāṭ, qui se trouvait sans doute à ce moment en sa possession, poursuivi par la cavalerie grecque. Il s'arrêta dans un village appelé al-Muqaddamiyya et eut l'intention de faire front (1). Mais, voyant dans ce nom un signe de mauvais augure, parce que le mot implique l'idée d'avancer, d'être en avant, le superstitieux Sayf ad-dawla continua à battre en retraite et, le 10 ḏū'l-ḥiǧǧa 326 (8 octobre 938), arriva entre les deux forteresses de Salām et de Ziyād. Le nom de ces places lui semblant d'un heureux présage, parce que *salām* signifie salut et que *ziyād* implique l'idée d'augmentation, d'accroissement, il s'arrêta et attendit l'arrivée des Grecs Ceux-ci semblent avoir divisé leurs forces en plusieurs groupes. Un groupe d'environ 20.000 hommes fut coupé du reste de l'armée. Sayf ad-dawla engagea la bataille qui se prolongea jusqu'à l'approche de la nuit et les Grecs subirent une grave défaite, laissant aux mains de l'ennemi soixante-dix patrices outre un grand nombre de prisonniers ordinaires. Dans le butin que firent les Arabes se trouvaient le trône et le siège du Domestique et sa croix (c'est-à-dire son drapeau). Ainsi, le pressentiment de l'émir ne l'avait pas trompé. Le *Dīwān* d'Abū Firās contient une allusion à cette bataille : le commentaire dit que Sayf ad-dawla fut entouré par l'ar-

L'identification avec le Ziata castellum d'Ammien Marcellin est soutenue par KRAMERS dans l'art *Kharpūt* de *E.I.*, II, 968, mais selon MARKWART, *Südarmenien*, 95 sq, Ziata castellum était plus à l'est vers Egil (cf. L. DILLEMANN, *Haute Mésopotamie Orientale et Pays adjacents*, Paris, 1962 (Inst. fr. d'Archéol. de Beyrouth, Bibl. arch. et hist. LXXII), carte XVII, p. 149). — Ḥiṣn at-Tell est peut-être Tell Arsanas d'IBN ḤAWQAL, 131, à l'ouest de Ḥiṣn Ziyād, voir M. CANARD, *Ḥamdānides*, p. 743.

(1) Dans ce village de al-Muqaddamiyya, on pourrait peut-être voir une déformation de al-Faġūniyya ou Fa'ūniyya de MUQADDASĪ, 150, étape située entre Ḥiṣn Ziyād et Šimšāṭ, qui serait l'arménien Pałunik ou Baghnik, voir TOMASCHEK, *Hist.-Topogr...*, p. 138, à l'embouchure dans l'Arsanas du Böky Dere, MARKWART, *Südarm.*, 248, Mais voir HONIGMANN, *Un itinéraire...* dans (*Mélanges Cumont*), 270 et cf. M. CANARD, *Ḥamdānides*, I, 260 et 743. Sayf ad-dawla peut avoir tiré mauvais augure de ce nom par antiphrase. — Sur Šimšāṭ voir plus haut, pp. 46 et 231.

(2) Ḥiṣnay Salām wa-Ziyād. Il ne semble pas qu'il s'agisse ici de Ḥiṣn Ziyād mentionné plus haut, mais d'une place située plus à l'est. La place de Salām est inconnue. Voir *Ḥamdānides*, 743, *Recueil...*, 72.

mée du Domestique (qui comptait 80.000 hommes), en un endroit appelé Salām : l'émir ne voulant pas fuir tint tête au Domestique et le mit en déroute (1).

La fin de l'année 939 et l'année 940 furent marquées par des opérations en Arménie, puis dans le thème de Chaldia. Il semble que, dans le courant de l'année 939, les Grecs aient fait une tentative pour s'emparer de Qālīqalā (Théodosioupolis, Erzerūm), place arabe dont la position avancée au voisinage de la Géorgie inquiétait beaucoup les Grecs, d'autant plus que les Géorgiens aimaient mieux, semble-t-il, y voir les Arabes que les Byzantins (2). Selon l'historien Ibn Ẓāfir, les Grecs avaient alors construit « en face de Qālīqalā », pour prendre cette place, une ville appelée Hafǧīǧ, qu'on a proposé de localiser au nord du Bingöl Dagh non loin des sources de l'Araxe (3). L'appel de détresse lancé par la garnison fut entendu. Sayf ad-dawla, à l'automne de 939, partit vraisemblablement de Mayyāfāriqīn (4) et, traversant l'Arménie par Manazgerd (Mantzikert), poussa vers Qālīqalā. Les Grecs, à son approche, se hâtèrent de détruire la ville qu'ils venaient de construire et s'enfuirent. Ce succès fut célébré par le poète an-Nāmī. Sayf ad-dawla apparemment ne poursuivit pas les Grecs, mais se retira à Arzan où il prit ses quartiers d'hiver, attendant la fonte des neiges et la venue d'un temps plus favorable pour une expédition.

(1) IBN ẒĀFIR, f° 2-2v ; DAHABĪ, f° 109 v ; ABŪ'L-MAḤĀSIN, II, 284 (éd. CAIRE, III, 263) ; NUWAYRĪ, Cod. Berl., f° 36 ; ABŪ FIRĀS, *Dīwān*, éd. DAHAN, p. 116 et 141. Voir 2e part., pp. 121-2, 230, 239, 271, 358. D'après les vers d'Abū Firās, il semblerait que cette bataille ait eu lieu sur les bords de l'Arsanas. Voir *Ḥamdānides*, 743. FREYTAG, dans *Z.D.M.G.*, X, 465-6 attribue faussement le récit de cette bataille à Kamāl ad-dīn.

(2) CONST. PORPH., *De adm. Imp.*, 204-205 (ch. 45), éd. MORAVCSIK et JENKINS, 212-215 ; sur les relations des Géorgiens avec les Arabes, voir Z. AVALICHVILI dans *Byz.* VIII (1938), p. 186. Les historiens grecs (CONT. THÉOPH., 428) ne semblent pas connaître de façon précise cette tentative ; ils ne mentionnent que d'une façon vague et sans date l'action dans cette région de Théophile, frère de Jean Corcuas. Constantin Porphyrogénète ne connaît que le siège de sept mois à la suite duquel les Grecs prirent Qālīqalā et qui est postérieur : voir plus bas.

(3) HONIGMANN, *Ostgrenze*, 79-80 et 195 où sont indiqués les travaux dans lesquels il est question de cette place. Cf. aussi M. CANARD, *Ḥamdānides*, pp. 246 et 745, *Recueil de textes...*, 73.

(4) Plutôt que de Nisibe, comme le dit Ibn Ẓāfir, f° 2 v sous 328/18 oct. 939-5 oct. 940 (voir 2e part., p. 122).

Des expéditions dans la région de Qālīqalā et, éventuellement, dans les thèmes pontiques, ne pouvaient être faites par Sayf ad-dawla que s'il ne se heurtait pas à l'hostilité des Arméniens et s'il pouvait s'assurer un libre passage à travers l'Arménie. Avant d'entreprendre de nouvelles opérations contre les Byzantins en 940, il tint à établir solidement son autorité sur l'Arménie, tant sur les princes arméniens proprement dits que sur les émirs arméno-arabes de la région du Lac de Van. Par une telle politique il poursuivait deux buts : d'une part contrecarrer l'action des Byzantins, auxquels précédemment les émirs arméno-arabes avaient dû se soumettre, et faciliter ses opérations contre les troupes impériales, d'autre part étendre la domination des Ḥamdānides à l'Arménie où le pouvoir des Sāğides ne se faisait plus sentir.

Au printemps de l'année 940, il partit d'Arzan et entra en Arménie. Nous possédons sur l'action de Sayf ad-dawla en Arménie cette année-là deux récits historiques, l'un de l'historien de Mayyāfāriqīn Ibn al-Azraq, l'autre d'Ibn Ẓāfir, de plus une allusion dans le *Dīwān* d'Abū Firās et son commentaire. Ces trois documents ne s'accordent parfaitement ni sur les faits mêmes, ni sur le nom des personnages mentionnés.

D'après Ibn al-Azraq, Sayf ad-dawla convoqua à Ṭayṭawāna (Tadvan) sur le Lac de Van, tous les princes arméniens qu'il considérait comme ses vassaux. A son invitation répondirent deux émirs arméno-arabes, Aḥmed b. ʿAbd ar-Raḥmān Abū'l-Muʿizz, seigneur de Ḫilāṭ, de Dāt al-Ğawz (Adelğivaz), d'Arğīš et de Perkri, et ʿAbd al-Ḥamīd, maître de Mantzikert, de Dašt al-Warak (la steppe de Varak, probablement Korè) et d'al-Hark (sans doute le Bulanyq), Ašôṭ b. Ğarğūr (Grigorik) qui semble être le prince du Taron, et Ibn Ğāğīq (Gagik) b. ad-Dīrānī, roi du Vaspurakan, et également le Prince des princes (Baṭrīq al-baṭāriqa), vraisemblablement le Bagratuni Abas (929-953).

Selon Ibn Ẓāfir, Sayf ad-dawla reçut la visite du seul « roi d'Arménie et de Géorgie », expression qui doit désigner le Bagratuni, à Ḫilāṭ. Ce dernier lui livra des places et s'engagea à veiller à la sécurité des routes. Les autres princes se seraient bornés à écrire au Ḥamdānide pour lui promettre soumission et obéissance. Il est question aussi dans cet auteur d'un Ibn Ṭornīq, qui semble être le nom générique du Taronite, dont Sayf ad-dawla ravagea le pays, assiégeant Mūš et détruisant une église vénérée, tandis que

d'après Ibn al-Azraq, le Ḥamdānide ne fit qu'enlever à Ašôṭ b. Ǧarğūr le pays de Sasun et la place de Qulb.

Certains vers d'Abū Firās se rapportent aussi à cet événement. Le commentaire qui les accompagne, où il y a malheureusement une lacune d'un ou deux noms, dit qu'un prince appelé Abū'l-Yaqẓān al-ʿAlā b. Maslama as-Sulamī, de la famille des Ǧaḥḥāfides, s'enfuit en territoire byzantin après que Sayf ad-dawla lui eut pris sa capitale, revint avec une armée grecque de secours de 20.000 hommes, fut à nouveau battu et se soumit au Ḥamdānide qui lui rendit sa ville. Après quoi, Sayf ad-dawla marcha contre Abū'l-Muʿizz as-Sulamī et Abū Sālim, leur prit leurs villes, mais comme ils s'étaient reconnus ses vassaux, il les leur rendit (1).

(1) Ibn al-Azraq, *Ta'riḫ Mayyafāriqīn*, dans *Ms Brit. Mus. Or.* 5803, f° 111v ; Ibn Ẓāfir, f° 3 ; Abū Firās, éd. Dahan, v. 140 de la p. 111 et p. 141 (2e part., p. 115 ; 122-3 ; 357). Les noms des princes arméniens et arméno-arabes que nous avons ici doivent être confrontés avec ceux du passage de Constantin Porphyrogénète auquel nous avons fait allusion plus haut (p. 266, n. 3) et dont voici l'essentiel : Vers 931, il y avait en Arménie dans la région du lac de Van trois frères fils d'Apelchamit (c.à.d. ʿAbd al-Ḥamīd) et petit-fils d'Apelbart (Abū'l-Ward) ; c'étaient Aposebatas (Abū Sawāda), maître de Mantzikert (Manazgerd), Pérkri, Hark et Korè, Apolesphouet (Abū'l-Aswad) seigneur de Chliat (Ḫilāṭ), Ardzès (Arğīš) et Altzikè (Dāt al-Ǧawz, Adeldjivaz), Aposelmès (Abū Sālim), possesseur de Tzermatzou (Sermantzou). Ce sont les membres de la dynastie dite qaysite, c'est-à-dire de la tribu de Qays, plus précisément du clan de Sulaym. A Aposebatas succéda son fils Abderacheim (ʿAbd ar-Raḥīm ou Raḥmān), puis, à sa mort, l'oncle de ce dernier et frère d'Aposebatas, Apolesphouet, prit le pouvoir ; après celui-ci ce fut son autre frère Aposelmès. Le frère d'Abderacheim, Apelmouzè (Abū'l-Muʿizz) qui aurait pu lui succéder avait été évincé du pouvoir, parce que trop jeune, par Apolesphouet et le fut pareillement par Aposelmès. Cependant, Apolesphouet avait adopté un fils nommé Achamet (Aḥmed), auquel il avait confié le gouvernement de Chliat, Ardzès et Altzikè, et celui-ci les conserva sous Aposelmès. Mais il fut assassiné par Apelbart (Abū'l-Ward) fils d'Aposelmès qui, déjà maître de Mantzikert et du territoire environnant, le devint aussi de Chliat, Ardzès et Altzikè. Achamet (Aḥmed) étant dit par Constantin Porphyrogénète cousin d'Apolesphouet est donc fils d'un frère d'Apelchamit, puisqu'Apolesphouet est fils d'Apelchamit. Dans ces conditions, on peut l'identifier avec le Aḥmed b. ʿAbd ar-Raḥmān d'Ibn al-Azraq et supposer qu'Apelchamit a eu un frère appelé ʿAbd ar-Raḥmān, nom usuel dans la famille, puisque Thomas Arcruni en connaît un comme ancêtre des Kaisikkʿ. A la suite de Markwart, *Südarmenien*, 453 sq, nous avons, dans le texte d'Ibn al-Azraq, supprimé le *et* (*wa*) qui unissait Aḥmed b. ʿAbd ar-Raḥmān à Abū'l-Muʿizz, et semblait faire de Aḥmed et de Abū'l-Muʿizz deux personnages distincts. Nous pensons que Abū'l-Muʿizz peut être la *kunya*

Le Ḥamdānide se fit céder par les princes arméniens un certain nombre de places où il dut établir une garnison et une base de ravataillement pour l'action qu'il se proposait d'entreprendre cette année-là et pour des opérations ultérieures. C'est ainsi qu'il en-

d'Aḥmed. Il n'y a pas lieu en effet de considérer que Abū'l-Muʿizz représente un personnage distinct qui serait le Apelmouzè de Constantin, malgré l'identité du nom, car nous savons que celui-ci n'avait aucun pouvoir : il n'avait donc pas à être convoqué par Sayf ad-dawla. L'identification de Aḥmed à Abū'l-Muʿizz est d'autant plus plausible que les places attribuées à Abū'l-Muʿizz sont sensiblement les mêmes que celle que Constantin donne à Achamet. Il faut noter encore à l'appui de cette identification que Abū Firās connaît aussi un Abū'l-Muʿizz as-Sulamī comme un des principaux princes arméno-arabes. — ʿAbd al-Ḥamīd, maître de Mantzikert, Dašt al-Warak et Hark correspond vraisemblablement à Aposelmès de Constantin, puisque ce dernier devint après Apolesphouet et Aposebatas maître de Mantzikert, Perkri, Hark et Korè. C'est le Abū Sālim d'Abū Firās et l'on peut penser que la source de Constantin ne l'a connu que sous sa *kunya*. Mais alors une question se pose : comment se fait-il que ce ʿAbd al-Ḥamīd porte le même nom que son père Apelchamit ? On peut faire plusieurs suppositions : ou bien il s'appelait Abū Sālim X b. ʿAbd al-Ḥamīd, auquel cas nos auteurs n'auraient retenu, l'un que le patronyme dans lequel le *ibn* serait tombé par erreur, l'autre que la *kunya* ; ou bien il a porté le même nom que son père ce qui est plutôt rare mais pas absolument impossible. De toute façon les différents composants d'un nom arabe peuvent amener des confusions. — Markwart a considéré que le ʿAbd al-Ḥamīd d'Ibn al-Azraq n'était pas identique à Aposelmès (Abū Sālim), mais que c'était le fils d'Aposelmès que Constantin Porphyrogénète aurait faussement appelé Apelbart. Mais Apelbart, fils d'Aposelmès et comme tel maître de Mantzikert, est connu historiquement, c'est le Abū'l-Ward maître de Mantzikert qui joua un rôle dans l'histoire des Ḥamdānides et fut tué en 353/964 (cf. Ibn Miskawayh, Ibn al-aṯīr et Ibn al-Azraq dans M. Canard, *Sayf al dawla, Recueil de textes* p. 249 sq, 254 sq, 259). A l'époque de l'expédition de 328, il n'était pas maître de Mantzikert, tandis que Aposelmès-ʿAbd al-Ḥamīd l'était. A quelle date a-t-il assassiné Achamet, nous ne pouvons le savoir, mais c'est certainement après 328/940. Il n'y avait en tout cas aucune raison pour que Constantin Porphyrogénète le confondît avec un autre. Nous renvoyons pour la discussion à ce sujet à M. Canard, *Hist. de la dynastie des Hamdānides*, pp. 472-8 et 480-7 et au *Commentary* du *De adm. Imp.* de R. J. H. Jenkins et autres, Londres, 1962, pp. 169-170 (commentaire de Runciman). — Sur l'autre personnage nommé par Abū Firās et qu'il appelle comme les autres Ǧaḥḥāfide, autre nom des Kaisikkʿ, nous n'avons pas de renseignements et nous ne savons quelle était sa capitale. Le Ibn Maslama qui est une composante de son nom m'avait fait penser à une déformation en Aposelmès (voir *A.I.E.O.*, Alger, VII, 1948, pp. 88-9) qui me parait moins acceptable maintenant. Il est question d'un Ibn Maslama chez lequel Naǧā, officier de Sayf ad-dawla, fit une expédition, après avoir battu

leva à l'un des émirs arméno-arabes Bitlis, clef de la voie d'accès la plus facile menant du Diyār Bekr au lac de Van, au Taronite le pays de Sasun, la place de Ḥiṣn Sulaymān (non identifiée) et celle de Qulb, située sur le Qulb Ṣū un des affluents du Batman Ṣū, qui commandait le chemin menant de la région d'Arzan à Mūš et au Taron, au roi du Vaspurakan deux localités dont l'emplacement ne peut être fixé, et au Bagratuni Abas des localités non nommées. Il s'assurait ainsi libre passage à travers la partie occidentale et méridionale de l'Arménie.

Byzance avait été incapable d'empêcher que les différents princes arméniens se rendissent à la convocation de Sayf ad-dawla et fissent acte de soumission au Ḥamdānide. Mais pareille attitude n'était pas indifférente à Byzance. L'influence qu'elle exerçait en Arménie était sujette à des fluctuations, car les princes arméniens pratiquaient selon leur intérêt du moment une politique tantôt pro-arabe, tantôt pro-byzantine. Aussi Byzance qui accordait des titres protocolaires aux princes arméniens, modifiait-elle ces titres selon les tendances ou les dispositions des princes pour témoigner soit sa satisfaction, soit son mécontentement. C'est ainsi que, alors que le Bagratuni Ašot Erkat était titré *ἄρχων τῶν ἀρχόντων* (ce qui est à peu près l'équivalent de l'arabe Baṭrīq al-baṭāriqa), son successeur Abas, dont la politique pro-arabe (nous en avons un exemple ici) déplaisait à Byzance, n'est qualifié que de *magistros* dans un passage du *De administrando Imperio* (qui a été écrit en 952), tandis que l'Arcruni Gagik est titré *ἄρχων τῶν ἀρχόντων* dans le même passage. La même distinction est faite dans une lettre de Romain Lécapène publiée par Sakkelion et adressée à un prince arménien, semble-t-il, dont on n'a pu établir l'identité. Gagik (Ka-

les Grecs en Anzitène, en 350/961 et dont le pays fut également attaqué en 356/967 par des volontaires venus du lointain Ḫurāsān (cf. IBN ẒĀFIR, f° 9r et ḎAHABĪ dans MISKAWAYH, II, 228), mais sans autre précision. — Pour les autres princes arméniens, voir *Ḥamdānides*, 465 sq, 484 sq et les ouvrages cités. Ašōṭ b. Ğarğūr d'Ibn al-Azraq est identique à Ibn Ṭornīq d'Ibn Ẓāfir (chez qui c'est un nom générique des Taronites) et désigne le prince du Taron fils de Grigorik (cf. ADONTZ, *Les Taronites en Arménie et à Byzance*, dans *Byzantion*, IX, 715, sq, X, 531 sq, XI, 22 sq, XIV, 407 sq). Ibn Ğāğīq b. ad-Dīrānī est l'Arcruni Gagik, fils de Grigor Derenik, qui semble avoir régné jusqu'en 943. Quant au Prince des Princes, distinct dans le texte de Ibn Al-Azraq de Ašōṭ b. Ğarğūr dont il est séparé par *wa*, nous pensons qu'il s'agit bien du Bagratuni Abas et qu'il n'y a pas lieu comme avait fait Markwart de supprimer la conjonction *wa*.

kios) y est appelé *ἄρχων τῶν ἀρχόντων* et Abas (Apasikios) seulement *magistros*. La date de cette lettre ne peut être fixée avec certitude ; elle est en tout cas antérieure à 944 et pourrait être contemporaine des événements que nous avons racontés (1). On y voit en effet que Romain Lécapène est prêt à accorder au destinataire de la lettre le titre de *ἄρχων τῶν ἀρχόντων*, comme s'il voulait punir Abas et Gagik de leur condescendance à l'égard des Arabes, et qu'il lui offre de lui reconnaître une sorte de suzeraineté sur les deux princes en question.

Quoi qu'il en soit, Sayf ad-dawla ayant ainsi solidement assuré ses arrières, continua sa marche vers le nord, « contre le pays d'Ibn al-Marzubān et celui de Chaldia », nous dit Ibn al-Azraq. Toute une série de villes et de places fortes se soumirent à lui, et il s'avança jusqu'à des régions auxquelles aucun Musulman n'était parvenu avant lui. L'empereur, indigné, lui envoya une lettre qui excita la colère de Sayf ad-dawla, mais reçut des mains de l'ambassadeur arabe qui lui fut dépêché une réponse très insolente, au point que l'empereur dit même que cette lettre avait été écrite comme si Sayf ad-dawla eût déjà été en train d'assiéger Coloneia, c'est-à-dire la ville de ce nom la plus proche du théâtre des opérations militaires, située dans le thème du même nom, alors qu'au IXe siècle elle faisait partie du thème des Arméniaques. C'en fut assez pour que le Ḥamdānide résolût de marcher effectivement sur Coloneia, et, malgré ses familiers qui le lui déconseillaient en raison de la difficulté de l'entreprise, il mit son plan à exécution. Il assiégea la ville, incendia la campagne, détruisit des villages situés près de la ville

(1) Voir sur les titres en question CONST. PORPH., *De adm. imp.*, chap. 43 et 44, pp. 194-5 et 198-9 de l'éd. MORAVCSIK et JENKINS. A l époque où le Bagratuni Ašot (*Ἀσωτικίος*) était reconnu *ἄρχων τῶν ἀρχόντων*, l'Arcruni Gagik (*Καικικίος*) n'était appelé que *ἄρχων Βασπρακά*. Le changement se produisit après la mort d'Ašot en 929. Mais le titre *ἄρχων τῶν ἀρχόντων* revint ensuite au Bagratuni. Voir *De Cer.*, 686-687 ; *De adm. imp.*, dans *Commentary*, p. 165 et 168 ; RUNCIMAN, *Romanus Lecapenus*, 159-160. Voir le texte de la lettre de Romain Lécapène dans *Deltion* (*Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς Ἑταιρίας* : *Bulletin de la Société Historique de Grèce*), I, (1883-1885), pp. 407-409 et cf. RUNCIMAN, *loc. cit.* Cette lettre dont la suscription porte par erreur « A l'Émir d'Égypte » pose un problème qui sera étudié dans l'Appendice. Elle est peut-être en rapport avec l'activité du Ḥamdānide en Arménie, bien qu'il n'y soit fait aucune allusion à la guerre arabo-byzantine, ou à la pression exercée par les Arabes en Arménie.

et envoya de là une lettre à l'empereur. Les Grecs furent remplis de terreur à la suite de cette offensive de Sayf ad-dawla. Cependant celui-ci quitta Coloneia et s'en retourna. Sur le chemin du retour, il réussit à infliger encore une défaite au Domestique (1).

Après cela, Sayf ad-dawla se retira vers le sud et fut retenu loin de la frontière byzantine, comme nous allons le voir, pour un certain temps. La disparition temporaire de ce rude adversaire allait favoriser les Byzantins. Mettant à profit son absence, ils ouvrirent les hostilités en Mésopotamie et, en novembre 940, parvenus jusqu'à Kafartūṯā, non loin de Dārā et de Ra's ʿAyn, massacrèrent la population et réduisirent en captivité un grand nombre de Musulmans (2).

En décembre de la même année mourut le calife ar-Rāḍī, le dernier poète sur le trône de Bagdad, et le dernier calife à avoir exercé véritablement les prérogatives de ses fonctions. Profitant des troubles qui se produisirent après le choix d'al-Muttaqī lillāh pour lui succéder sur le trône, les Ḥamdānides prirent une part active aux luttes qui s'engagèrent et en 942, Nāṣir ad-dawla se rendit maître pour quelque temps de Bagdad où il exerça les fonc-

(1) Cette affaire eut lieu sans doute fin septembre ou début octobre 939, car la nouvelle en arriva à Bagdad le 1 muḥarram 328 (18 oct. 939). Voir IBN ẒĀFIR, *loc. cit.*, ABŪ FIRĀS, pp. 160-161 et *Commentaire*, p. 170 (vers cités aussi par YĀQŪT, IV, 168) ; SIBṬ b. AL-ĞAWZĪ, II, f° 120 ; ḎAHABĪ, f° 110 ; ABŪ'L-MAḥĀSIN, II, 287 (III, 266) ; FREYTAG, *Z.D.M.G.*, X, 467 ; ASOḪIK, tr. GELZER-BURCHKARDT, 131, tr. EMIN, 124 ; VARDAN, *Hist. univ.*, tr. EMIN, 113 ; M. CANARD, *Ḥamdānides*, 746-7. D'après le *Commentaire* d'ABŪ FIRĀS, Sayf ad-dawla, au retour, passa par Marǧ Qilliz, de localisation incertaine, mais qui se trouvait probablement en Anzitène, étant donné que Qilliz est mentionné par le commentateur d'Abū Firās, son ami Ibn Ḥālawayh, avec Ḥiṣn Ziyād et Hinzīṭ (Abū Firās, d. DAHAN, p. 170). C'est probablement au cours de cette campagne que furent atteintes par Sayf ad-dawla « les deux forteresses de Wartanis », nom que Honigmann a rapproché de l'arménien Vartenikʿ (*Ostgrenze*, 71 ; HÜBSCHMANN, *Die altarmenischen Ortsnamen*, dans *Indogermanische Forschungen*, XVI, 1904, p. 471) : ABŪ FIRĀS, pp. 115, 139 ; YĀQŪT, IV, 919 ; *Ḥamdānides*, p. 248. Voir 2e partie, 123, 173-174, 239-240, 271, 355-356. Ibn Ẓāfir a confondu ici Domestique et Empereur (le Domestique, c'est-à-dire le roi...).

(2) ABŪ'L-MAḥĀSIN, II, 292 (III, 270) en ṣafar 329 (5 nov.-3 déc. 940) : 2e part., p. 271 ; *Ḥamdānides*, 748. Sur Kafartūṯa, voir IBN ḤAWQAL, 49 ; Ibn ḤURDĀḎBEH, 95-96 ; QUDĀMA, 215, 227-8 ; MUQADDASĪ, 54, 137 ; MAS'ŪDĪ, *Tanbīh*, 384 ; YĀQŪT, IV, 287 ; LE STRANGE, *Lands*, 97, 125 ; HONIGMANN, *Ostgrenze*, 94 ; M. CANARD, *Ḥamdānides*, 99.

tions, dans lesquelles l'avaient précédé plusieurs émirs depuis 324/935, d'émir suprême (*amīr al-umarā'*), sorte de maire du palais qui ne laissait guère au calife qu'un pouvoir nominal (1).

Ces troubles dans le califat oriental et les violentes discordes qui se produisirent en même temps en Sicile, et qui permirent même à Romain Lécapène de cesser pendant quelque temps de payer tribut aux Sarrazins d'Afrique (2), donnèrent quelque répit à l'empire. L'attention de Sayf ad-dawla fut détournée de la frontière grecque d'Orient par la lutte qu'il soutint pour le calife, de sorte que Romain Lécapène put même prendre part à une expédition contre les Arabes du Sud de la France établis à Fraxinetum (La Garde-Freinet), en union avec le roi d'Italie, Hugues de Provence. Ce dernier, voyant les ravages commis par ces Arabes sur les côtes d'Italie et n'ayant pas de flotte, s'était adressé en 941 à Romain par des ambassadeurs qu'il avait envoyés à Constantinople pour lui demander d'expédier contre les Arabes du littoral de la France méridionale une flotte de *chelandia*, munis du feu grégeois destructeur. L'armée de Hugues de Provence, selon le plan de celui-ci, devait marcher par terre contre le territoire des possessions arabes, tandis que les Grecs les bloqueraient par mer, brûleraient les navires arabes et veilleraient particulièrement à ce que les Arabes d'Espagne ne pussent amener à leurs compatriotes des vivres et des troupes de secours (3).

Des négociations s'engagèrent. L'empereur posa comme condition de son consentement à aider Hugues de Provence par sa flotte le mariage de la fille de ce dernier avec le fils de Constantin Porphyrogénète, Romain. Hugues fit répondre par ses envoyés qu'il n'avait pas de fille légitime, mais que, si l'empereur désirait une de ses filles née d'une de ses concubines, il pourrait donner comme fiancée une très belle jeune fille. L'empereur, malgré une telle proposition, se mit à préparer une flotte, consentant à un mariage si inégal (4), pour la justification duquel Constantin Porphyrogénète dut dans ses ouvrages faire remonter la famille de Hugues à Charlemagne et parler de la grand-mère de la fiancée, Berthe, sans dire

(1) Sur ces événements, voir *Ḥamdānides*, I, 411-445.

(2) Voir plus bas le chapitre « L'Italie et les Arabes d'Afrique du Nord. »

(3) LIUDPRANDI *Antapodosis*, V, 9 (PERTZ, III, 329).

(4) ID., *ibid.*, V, 14 (PERTZ, III, 330-1).

un mot de sa mère, concubine de Hugues (1). Il et vrai qu'il s'agissait là du fils de Constantin et non du tout-puissant Romain Lécapène.

A l'époque de ces négociations, pendant l'été de 941, Byzance fut menacée de façon inattendue par un sérieux danger dont elle ne put être délivrée assez rapidement que grâce à l'inactivité de Sayf ad-dawla cette année-là sur la frontière orientale. C'est alors en effet que le prince russe Igor fut une expédition contre Constantinople.

En mai ou au début de juin 941, les Russes, montés sur de nombreux navires légers (2), s'approchèrent du littoral pontique de la Bithynie, non loin de l'entrée du Bosphore à l'embouchure du fleuve Riba (3). Toute la partie asiatique du Bosphore jusqu'à Chrysopolis même (aujourd'hui Scutari) fut soumise à la dévastation (4). L'empereur, au reçu de cette nouvelle, se trouva placé dans une situation très difficile. Les forces à sa disposition pour la défense étaient tout à fait insuffisantes ; une grande partie de l'armée de terre se trouvait, comme nous le savons, sur la frontière orientale ; de même la flotte avait été envoyée contre les Arabes ou gardait les îles de l'Archipel (5). L'empereur se hâta de rassembler une

(1) CONST. PORPH., *De adm. Imp.*, p. 114 et 118 (éd. MORAVCSIK et JENKINS, 108 et 112). *Commentary*, p. 83 sq). Cf. RAMBAUD, p. 311.

(2) Les sources byzantines et à leur suite aussi les chroniques russes donnent le chiffre exagéré de 10.000 navires. Plus vraisemblable est le nombre de LIUDPRAND (*Antap.*, V, 15 ; PERTZ, III, 331) : *Inger* (c.à.d. Igor) *collectis mille et eo amplius navibus*. Cf. ZONARAS, XVI, 19 (DIND., IV, 63) : *ὁ στόλος οὐ χιλιόνανς, ὡς λέγεται, ἦν, ἀλλ' εἰς πεντεκαίδεκα χιλιάδας τὰ τούτου πλοῖα ἠριθμηντο.*

(3) Le fleuve Riba avec la localité du même nom à son embouchure dans la Mer Noire existe encore. Sur Riba (*Ῥίβα*, Rhibas, Rhebas, parfois Rhoesus), voir A. VESELOVSKIJ, *Recherches dans le domaine de la poésie ecclésiastique russe* fasc. V, dans *Recueil de la Sect. de langue et litt. russes de l'Ac. imp. des Sc.*, t. 46 (1889), app. p. 97 ; RAMSAY, 189 ; V. VASIL'EVSKIJ, *Études russo-byzantines*, fasc. II, St. Pét., 1893, pp. XCLVI-CXLVII.

(4) (Les Russes) *πυρπολήσωσι τὸ παράλιον ἅπαν ἀπὸ τῆς Χρυσοπόλεως μέχρι τῆς γῆς τοῦ λεγομένου Ἱεροῦ καὶ ἐπέκεινα ...*, dit la *Vie de Basile le Jeune*, voir A. VESELOVSKIJ, *op. cit.*, p. 65 et *La vision de Basile le Jeune sur l'exp. des Russes contre Byzance en 941*, dans *J.M.P.I.*, t. 261 (1889), p. 84. Sur la *Vie* de Basile le Jeune, voir DA COSTA-LOUILLET, dans *Byzantion*, 24 (1954), pp. 492-511. Pour la version russe de cette *Vie*, voir plus bas, p. 293.

(5) Voir LIUDPRAND, *Antap.*, V, 15 (PERTZ, II, 331) : *quoniam navalem suum exercitum directum contra Saracenos et ad insularum custodiam habuit.*

petite flottille composée en partie de vaisseaux anciens qu'on avait réparés à la hâte (1) et en donna le commandement au patrice Théophane qui attaqua les navires russes à Hiéron, non loin du phare qui se trouvait à l'entrée de la Mer Noire dans le Bosphore. Dans la bataille qui s'en suivit, les Russes subirent une défaite, grâce en particulier à l'action destructrice du feu grégeois, et se retirèrent vers l'est, vers la localité bithynienne de Sgora (Σγόρα) (2).

Cependant Romain Lécapène avait réussi à concentrer vers la capitale d'importantes forces, circonstance qui dépendit entièrement de la situation sur la frontière orientale, car précisément à l'époque de l'expédition d'Igor, Sayf ad-dawla, comme nous l'avons déjà noté plus haut, était occupé dans le sud par les troubles survenus dans le califat après la mort d'ar-Rāḍī et pour cette raison, pendant quelques années, il n'inquiéta pas le territoire byzantin. Ce répit tout à fait fortuit en Orient donna à Byzance la possibilité d'opposer une vive résistance à Igor. Le gouvernement décida même de rappeler d'Orient le Domestique Jean Corcuas avec toute son armée. Apparut également avec un détachement d'élite de cavalerie et d'infanterie macédoniennes le patrice Bardas Phocas. Dans la *Vie de Basile le Jeune*, on voit avec Bardas un stratège Théodore Spongarios à la tête des troupes de Thrace, et le Domestique Panther avec 40.000 hommes, mais non Corcuas (3). Les hostilités se déroulèrent en Bithynie où les Russes s'étaient avancés d'une part au sud jusqu'à Nicomédie, d'autre part sur le littoral

(1) LIUDPRAND, *Antap. loc. cit.*

(2) Dans les Chroniques russes.

(3) Pour ces deux derniers noms voir la *Vie de Basile le Jeune* (VESELOVSKIJ dans *Recueil de la Section...*, 65 et *J.M.I.P.*, t. 261, p. 85). De là ils sont passés dans les Chroniques russes. Voir la version russe de la Vie de Basile le Jeune dans S. G. VILINSKIJ, *La Vie de Basile le Jeune* dans *Mém. (Zapiski) de l'Univ. d'Odessa, Ist. fil. Fak.*, fasc. VII, 1 (1913), 2 (1911) : le texte russe est dans la deuxième partie. H. GRÉGOIRE, *L'Expédition d'Igor (941) et la Chronique russe. Saint Théodore Spongarios ou Sporakios*, dans *Byzantion*, XI (1936), 605-607 et *Saint Théodore le Stratilate et les Russes d'Igor*, dans *Byzantion*, XIII (1938), 291-300, a montré que des trois vainqueurs des Russes en 941, seul Bardas Phocas est resté dans la source hagiographique ; à la place de Corcuas et Théophane apparaissent Panthérios (Panther) et Théodore Spongarios qui n'est autre que le fameux saint Théodore Stratilate.

de la Mer Noire à l'est jusqu'à Héraclée (Heraclea Pontica) et la Paphlagonie.

Après toute une série de défaites, les Russes, craignant en outre l'hiver qui approchait déjà, décidèrent de se retirer furtivement et en septembre 941, de nuit, ils se dirigèrent vers la côte de Thrace (1) ; mais ils furent atteints alors qu'ils ne s'y attendaient pas par le patrice Théophane qui détruisit définitivement la flotte russe ; seuls, quelques navires russes ayant échappé à la destruction parvinrent dans leur pays. A la suite de cette victoire, Théophane reçut le titre de Parakimomène. Les prisonniers russes furent exécutés (2). Jean Corcuas fut à nouveau envoyé sur la frontière orientale. Ainsi, l'expédition d'Igor se termina par un échec complet et cet important succès des armes byzantines fut certainement en rapport avec la situation en Orient d'où le gouvernement byzantin avait pu rappeler l'armée vers la capitale en raison de l'éloignement temporaine de Sayf ad-dawla.

Pendant ce temps, les préparatifs maritimes de Romain pour une expédition en Occident avec son allié Hugues avaient été achevés. Igor s'était retiré dans son pays. En Orient, comme nous

(1) Ce mouvement des Russes vers les côtes de Thrace confirmerait peut-être l'opinion de J. VENELIN, *Rech. critiques sur l'hist. des Bulgares*, Moscou, 1840, 270-300, spécial. p. 272, que toute cette entreprise des Russes était dirigée non contre Constantinople, mais à proprement parler contre la Bulgarie, alliée à l'empire.

(2) *Vie de Basile le Jeune*, A. VESELOVSKIJ, dans *Recueil...*, t. 46, pp. 65-8, *JMIP*, t. 261, pp. 84-6 ; CONT. THÉOPH., 423-6, ch. 39 ; CONT. HAMART., 841-3 ; SYM. MAG., 746-7 ; LEO GRAMM., 323-4 ; CEDR., II, 316-7 ; ZONAR., XVI, 19 (DIND., IV, 63) ; voir la note dans LEONIS DIACONI *Historia*, p. 144 ; LIUDPR., *Antap.*, V, 15 (PERTZ, III, 331) ; *Chronique Laurentienne* in *Coll. complète des Chron. russes*, I, 18-19 ; *Chronique* d'après la copie IPAT'EV, éd. de la Comm. arch., pp. 27-28 ; *Première Chronique de Sofia*, dans *Coll. complète...*, V, pp. 97-8 ; *Chronique Voskresenskaja*, *ibid.*, VII, p. 278. Les sources arabes mentionnent aussi l'attaque des Russes : Yaḥyā, éd. ROSEN, p. 059 ; éd. *P.O.*, XVIII, p. 727 (29) ; éd. CHEIKHO, p. 98 ; AL-MAKĪN, p. 213. Voir 2e part., p. 91 et 213. Selon Yaḥyā, les Russes parvinrent aux portes d'Aqrūbulī sur la Mer des Ḫazars (sous 329/6 oct. 940-25 sept. 941). Cette indication est obscure. — Sur l'expédition d'Igor en 941. cf. encore K. BARTOVA. *Igor's Expedition on Tsargrad in 941*, dans *Byzantinoslavica*, VIII (1939-1946), pp. 87-108 et A. VASILIEV, *Hist. of the Byzantine Empire*, Madison 1952, p. 322, ainsi que OSTROGORSKY, *Hist. of the Byz. State*, Oxford, 1956, p. 245 où sont indiquées des traductions anglaise, par CROSS, 1953, et allemande, par TRAUTMANN, 1931, de la *Chronique russe*. Cf. aussi, DÖLGER, *Regesten*, 647.

le verrons plus bas, l'année 942 commença de façon heureuse pour les Grecs. La flotte byzantine qui évidemment protégeait les côtes d'Italie se dirigea en 942 vers Fraxinet en même temps que les troupes de Hugues de Provence marchaient par terre contre cette place. Le feu grégeois incendia tous les vaisseaux des Sarrazins qui, effrayés, s'enfuirent dans les Alpes voisines. L'expédition ne donna pas toutefois les résultats espérés, car entre les alliés surgirent des malentendus qui forcèrent bientôt les vaisseaux grecs à s'en retourner en Italie (1).

Les discordes qui continuaient entre le calife et les émirs et dans lesquelles étaient aussi impliqués les Ḥamdānides avaient donné aux Grecs le temps et la possibilité de se tirer victorieusement de leur lutte contre les Russes et de se préparer à une expédition dans le sud de la France. L'éloignement de Sayf ad-dawla leur permit encore de recommencer les hostilités en Orient et d'entreprendre des expéditions non seulement en Mésopotamie, mais encore dans les régions limitrophes de la Syrie du Nord.

En janvier 942 (2), ils arrivèrent jusqu'à la petite place forte de Ḥamūs (3), détruisant et incendiant toutes les localités qui se trouvaient sur leur passage, et firent de 10 à 15.000 prisonniers. Cependant, dans le même année, l'émir Naṣr aṯ-Ṯamalī partit de Tarse, pénétra en territoire byzantin et revint à Tarse avec un grand nombre de prisonniers et un riche butin ; au nombre des prisonniers étaient plusieurs patrices grecs (4).

En octobre ou novembre 942, le Domestique Jean Corcuas, arrivé en Orient, partit pour une expédition qui s'étendit sur une aire très vaste et dura par suite assez longtemps. D'après certains

(1) LIUDPR. *Antap.*, V, 16-17 (PERTZ, III, 331).

(2) Rabī' II 330 (24 déc. 941-21 janv. 942).

(3) ABŪ'L-FIDĀ', *Géographie*, trad., II, 2e part. Paris, 1883, p. 29. Cf. M. CANARD, *Recueil...*, 78 ; LE STRANGE, *Palestine...*, 543 ; C. CAHEN, *La Syrie du Nord.*, 149, qui situe Ḥamūs à Budrun Qalé près du confluent du Ḥamūs Čay avec le Ǧayḥān ; M. CANARD, *Ḥamdānides*, p. 280. La localisation des historiens arabes à 6 farsaḫ d'Alep est inexacte. — BAR HEBR., *Chronography*, 162 (Ḥammūsh).

(4) Sous 330 (26 sept 941-14 sept. 942) : I. AṮĪR, VIII, 293 ; SIBṬ B. AL-ǦAWZĪ, II, f° 126 ; ḎAHABĪ, f° 111v ; ABŪ'L-MAḥĀSIN, II, 296-7 (III, 274) : IBN KAṮĪR, f° 269 ; IBN ḪALDŪN, III, 417 : 'AYNĪ, II, f° 826. Voir 2e part., 156, 174, 240, 248, 266. Cf. ABULPHARAGII *Chr. syr.*, I, 192.

renseignements, l'armée byzantine atteignait 80.000 hommes (1). Aprè ss'être emparés de la place forte d'Arzan dans le Diyār Bekr, les Grecs transportèrent leurs opérations militaires dans le reste de la Haute-Mésopotamie où toute une série de villes cédèrent à la force des armes byzantines : furent prises les villes de Mayyāfāriqīn, d'Amid, de Dārā et de Nisibe (2). Les hostilités en Mésopotamie se poursuivaient encore au printemps de 943, car Dārā tomba le 18 mai de cette année-là (3). Il n'entrait pas dans les plans des Byzantins d'annexer ces places ; les vainqueurs se bornèrent à s'emparer de butin et de prisonniers comme d'ordinaire et à se retirer ensuite ; à Dārā par exemple, les Grecs restèrent en tout deux jours (4). Après le siège de Nisibe, les Grecs se dirigèrent vers l'ouest, avec l'intention d'assiéger Edesse. Le siège se déroula favorablement et la ville fut vite menacée d'être obligée de capituler étant donné que les Grecs entamèrent des négociations avec les habitants pour qu'ils leur livrassent la plus précieuse relique de la ville, l'image non faite de main d'homme de Jésus-Christ (*mandilion, mandīl*), qui depuis longtemps était considérée comme la principale sauvegarde de la ville (5).

(1) I. Aṯīr, VIII, 312 (2e part. 157).

(2) Sous 331 (15 sept. 942-3 sept. 943) : Yaḥyā-Rosen, p. 392 et 394, Yaḥyā-Cheikho, 98, dans *P.O.*, XVIII, 32-35 ; al-Makīn, 213 ; A. Maḥāsin, II, 301 (III 278), en ṣafar 331 (15 oct.-12 nov. 942) ; Suyūṭī, 158 ; Sibṭ ibn al-Ǧawzī, II f° 128 ; Ḏahabī, f° 157 ; *K. al-ʿuyūn*, f° 202, par erreur sous 330. Voir 2e part. p. 91 sq. 174, 223, 240, 271, 273.

(3) Yaḥyā, éd. Cheikho, 90, éd. *P.O.*, XVIII, 35 : le jeudi 10 ramaḍān 331 (18 mai 943).

(4) Yaḥyā, *ibid.*

(5) Le mot arabe *mandīl* ou *mindīl* (la première forme étant considérée comme rare par les lexicographes arabes), comme le grec *μανδήλιον* ou *μανδίλιον* signifie, mouchoir, serviette, puis longue pièce d'étoffe qu'on roule autour de la tête pour former le turban. Dozy, *Supplément*, le dérive du latin *mantele* ou *mantile* qui a le même sens que *manutergium*. Les dictionnaires arabes le rattachent à *nadl*, ordure, saleté et l'expliquent par objet avec lequel on enlève la saleté, on s'essuie. Les auteurs arabes comme les auteurs grecs emploient ce mot pour désigner le mouchoir ou linge sur lequel étaient restés imprimés les traits du Christ, l'Image conservée à Édesse « non faite de main d'homme » (*ἡ ἀχειροποίητος εἰκών*). Cf. Masʿūdī, *Prairies d'Or* II, 331 ; Yaḥyā, dans *P.O.*, XVIII, 730 (32), qui emploie l'expression *al-īkūna al-mandīl*. Le mot syriaque est *mandīlā* (voir Bar Bebr., *Chronography*, 162). Pour les auteurs byzantins, voir Cont. Théoph., 432 ; *Vita S. Pauli Junioris* dans *Anal. Boll.*, XI (1892), 151. Cf. Vasil'evskij, *Sur la vie et les œuvres de*

Comme nous le dirons plus bas, le *mandīl*, après des négociations, fut remis aux Grecs et transporté à Constantinople. En dehors des sources arabes, la source fondamentale sur cet événement est la *Narratio de imagine Edessena* qui, si elle n'est pas due à la plume de Constantin Porphyrogénète lui-même, est en tout cas contemporaine de son règne et a été écrite sous son influence (1). Or, dans cette *Narratio*, il est question non seulement de l'Image, mais aussi de la fameuse lettre, apocryphe, de Jésus-Christ au roi Abgar d'Édesse qui avait demandé au Christ de venir le voir et auquel le Christ avait envoyé le linge sur lequel l'image de sa face était restée imprimée. Mais les sources arabes ne parlent que de la livraison de l'Image en 944, et rapportent le transfert à Constantinople de la lettre du Christ à Abgar à une date très postérieure, à savoir l'année 1031, lors de la prise d'Édesse par Constantin Maniakès. Il y a donc lieu d'admettre que la question de l'Image d'Édesse doit être séparée de celle de la lettre à Abgar et de penser, selon l'hypothèse de Rosen, que le texte de la Narration nous est parvenu avec des interpolations (2).

Siméon Métaphraste, dans *J.M.I.P.*, t. 212 (1880), 429 ; ROSEN, *Basile le Bulgaroctone*, 394, note f. — Cf. aussi ASOŁIK, tr. GELZER-BURCKHARDT, 31-32. Voir dans MOÏSE de KHORÈNE (tr. LANGLOIS, *Coll. des hist....* de l'*Arménie*, II, 94 sq) la correspondance entre Abgar et le Christ et la mention de l'Image à Édesse. Cf. MARKWART, *Eranšahr*, 160.

(1) Voir RAMBAUD, *L'empire grec...*, 105-111 ; J. SMIRNOV, *Une narration du X^e^ siècle sur la manière dont était vénérée l'Image du Sauveur sur le Mandīl d'Édesse*, dans *Commentationes philologicae*, dans *Recueil en l'honneur de I. V. Pomjalovskij*, St. Pét. 1897, p. 213 ; V. VASIL'EVSKIJ, *Le manuscrit synodal de Métaphraste*, *J.M.I.P.*, t. 311 (1897), p. 401, s'est prononcé pour l'attribution de ce récit à Constantin ; le manuscrit de Moscou, étudié dans cet article par Vasil'evskij ne diffère en rien du texte imprimé de la *Narratio de Imagine Edessena*, MIGNE, *P.G.*, CXIII. C'est à cette *Narratio* que CEDRENUS, I, 313-315 a emprunté ses renseignements dans le premier de ses récits sur la translation de l'Image.

(2) Voir ROSEN *op. cit.*, 72 (trad. du passage de Yaḥyā sur la prise d'Édesse en 422/1031 = CHEIKHO, 263-4, dans lequel se trouve la traduction du syriaque en arabe de la lettre d'Abgar d'Édesse à Jésus-Christ et de la réponse de ce dernier à Abgar) ; 392 (texte et trad. du passage de Yaḥyā sur la livraison du Mandīl en 944 = *P.O.*, XVIII, 730-732 (32-34) ; 396-398 (discussion sur la *Narratio* et les différences qu'elle comporte avec les historiens). Le Continuateur d'Hamartole, p. 845, parle de l'Image seule, et d'après lui le Continuateur de Théophane, 432, ch. 48, d'où dérive à son tour le second récit de CEDRENUS, II, 319, sur l'Image seule, sans la lettre. Voir aussi ZONARAS, XVI, 20 (Bonn,

Les Grecs, après avoir présenté leur demande réclamant la remise de l'icone-mandīl promirent de lever le siège et de livrer aux Arabes un certain nombre de prisonniers musulmans si l'on donnait satisfaction à leur requête. A cette occasion se produisit un échange de lettres entre l'émir d'Édesse et le calife al-Muttaqī, qui, après le rapport que lui fit à ce sujet son vizir Abū'l-Ḥasan b. Muqla, convoqua une assemblée de cadis et de jurisconsultes et leur demanda de décider de quelle manière il fallait agir dans le cas présent. On a pensé qu'une telle attention témoignée par l'émir d'Édesse à l'égard du calife qui avait perdu à cette époque toute autorité et tout pouvoir politique, ne pouvait s'expliquer que par le fait qu'il s'agissait en l'occurrence d'une question à proprement parler religieuse ; de tout-puissants vassaux détenaient entre leurs mains le pouvoir réel, mais ils ne pouvaient priver de son autorité religieuse l'imâm légitime (1). En réalité la question était moins d'ordre religieux que d'ordre politique et juridique ; elle présentait un cas embarrassant intéressant toute la communauté musulmane, qu'un simple émir ne pouvait trancher et qui était du ressort des plus hautes autorités politiques, juridiques et religieuses en même temps, les *fuqahā'*, que le gouvernement devait toujours

III, 479) et cf CEDR., II, 501. Il est curieux que, à la fin du premier récit, emprunté à la *Narratio*, Cedrenus semble oublier la lettre de Jésus-Christ et que dans le récit sur la réception de la relique à Constantinople, il parle seulement de l'Image. — La question de l'Image d'Édesse a fait l'objet d'un grand nombre de travaux. Voir LIPSIUS, *Die Edessenische Abgar-Sage*, Brunschvig, 1880, p. 61 et 54-55 (transfert de 944 à la fois de l'Image et de la lettre). Sur la *Narratio*, voir MATTHES, *Die Edessenische Abgarsage auf ihre Fortbildung untersucht*, Leipzig, 1882, pp. 68-71 ; GARRUCCI, *Storia della arte cristiana*, Prato, 1881, vol. I, pp. 407-408 ; TIXERONT, *Les origines de l'Église d'Édesse et la légende d'Abgar*, Paris, 1888, pp. 60-62. Cf BARONII *Annales Ecclesiastici*, t. XVI, Lucques, 1744, pp. 43-46. Dans R. DUVAL, *Hist. pol. rel. et litt. d'Édesse*, dans *J.A.*, VIII^e^ série, t. XIX (1892), p. 90, il n'y a rien sur cette question, cf. t. XVIII (1891), p. 247 note et p. 248 (en 944 image et lettre). On trouvera une analyse détaillée du récit de la translation du Mandīl avec une nouvelle édition des textes s'y rapportant, sur la base de nombreux manuscrits dans E. VON DOBSCHÜTZ, *Christusbilder. Untersuchungen zur christlichen Legende*, Leipzig, 1899, pp. 149-169 (les textes et la référence aux mss dans l'Annexe II B, pp. 29-129). Voir ce livre fondamental pour plus de détails. Cf. aussi RUNCIMAN, *Romanus Lecapenus*, 145, 229-230, et *Some remarks on the image of Edessa* dans (*Cambridge Hist. Journal*, 1931, 238 sq) ; L. BRÉHIER, *Icones non faites de main d'homme*, dans *Rev. archéol.*, 1932, 168 sq.

(1) DOBSCHÜTZ, *op. cit.*, 153.

consulter dans une occasion semblable, afin d'appuyer sa décision sur une réponse (*fatwā*) de ces autorités (1).

Les personnages les plus qualifiés de l'État, réunis pour trancher cette question, après avoir examiné l'affaire, se partagèrent en deux camps. Les uns étaient contre la livraison du *mandīl* en se fondant sur le fait que ce serait une humiliation pour les Musulmans de livrer ce *mandīl* qui était depuis un temps immémorial en pays d'Islam et qu'aucun des empereurs grecs n'avait jamais réclamé. Mais un des membres de l'assemblée, l'ancien vizir ʿAlī b. ʿĪsā, fut d'avis que « délivrer des Musulmans de la captivité, les faire sortir du séjour de l'incroyance et les arracher aux souffrances et aux peines qu'ils y endurent » était beaucoup plus important et d'une nécessité plus absolue que de conserver la possession de l'image. Tous les assistants se déclarèrent d'accord avec cette opinion, d'autant plus qu'ils comprenaient l'impossibilité où l'on était de lutter contre les Grecs et qu'ils ne voyaient pas d'autre moyen de faire rendre la liberté aux prisonniers. L'avis de ʿAlī b. ʿIsā était conforme à un des principes du droit musulman qui considère en dernier ressort l'intérêt public (*maslaḥa*) (2).

(1) Nous ne savons pas exactement comment les négociations furent engagées et poursuivies. Il est peu probable que l'empereur se soit adressé directement au calife, comme le prétend Ibn al-Aṯīr. La demande dut être formulée au gouverneur musulman commandant à Édesse ou à son lieutenant. Celui-ci se trouva en face d'un cas extraordinaire qui le dépassait. De sa propre autorité, il n'eût sans doute pas livré le Mandīl. Celui-ci appartenait à la communauté chrétienne d'Édesse qui était désireuse de le conserver, mais l'État musulman, en tant que protecteur de la communauté chrétienne avait un droit de regard sur l'objet, d'ailleurs les Musulmans le considéraient aussi comme leur appartenant et le vénéraient sans doute, malgré l'attitude canonique à l'égard des images. On comprend qu'Édesse ne pouvait moins faire que de s'adresser au calife, non pas en tant que chef religieux, mais comme chef politique de la communauté musulmane et protecteur des Chrétiens *ḏimmīs*. Et c'est bien sur le plan politico-juridique que la question fut examinée. — Les sources ne nous disent pas quel était le gouverneur d'Édesse à cette époque. Théoriquement ce devait être un subordonné du Ḥamdānide Nāṣir ad-dawla, gouverneur de la Ǧazīra ; en novembre 943, il avait chargé Ibn Muqātil du Diyār Moḍar et de la Route de l'Euphrate ; mais il n'est question ni de lui, ni de Nāṣir ad-dawla, dans les sources à propos de cette affaire ; cependant, la *Narratio* mentionne bien un émir. Voir plus loin, p. 301. Sur la livraison du Mandīl, voir encore Ibn aš-Šiḥna, *Ad-Durr al-muntaḫab fī taʾrīḫ mamlakat Ḥalab*, p. 201 ; Le Strange, *Lands*, 104, note ; Bar Bebraeus, *Chronography*, 162.

(2) Voir M. Canard, *Ḥamdānides*, 748-752.

Le protocole de la séance établi par le vizir fut communiqué au calife qui ordonna de procéder conformément à la décision prise. Les Arabes livrèrent l'image aux Grecs et ces derniers remirent aux Musulmans 200 prisonniers et 12.000 pièces d'argent ; de plus, les habitants d'Édesse posèrent comme condition aux Grecs de ne pas faire d'incursion contre leur cité et contre les villes voisines, Ḥarrān, Sarūǧ et Samosate (1), après quoi, en témoignage de l'acceptation de cette condition, un chrysobulle leur fut délivré par l'empereur (2) et une « paix perpétuelle » qui, comme nous le verrons plus bas, ne dura pas très longtemps, fut conclue entre les deux parties belligérantes (3).

Les négociations avec Édesse n'empêchèrent pas les Byzantins de continuer leurs opérations militaires en Mésopotamie du Nord. Vers le milieu de novembre 943, ils prirent la ville de Ra's ʿAyn, au sud-est d'Édesse, d'où, bien qu'ils n'y fussent restés que deux ou trois jours, ils se retirèrent avec un butin considérable et quelques milliers de prisonniers, après avoir été attaqués, au dire d'Ibn al-

(1) *Narratio de Imagine Edessena*, DOBSCHÜTZ, *Annexe* II B, p. 75 (MIGNE *P.G.*, t. 113, p. 445, XXII) : *τοῦ μὴ πολεμίως ἐπέρχεσθαι τὰ τῶν Ῥωμαίων στρατεύματα κατὰ τῶν τεσσάρων τούτων πόλεων, φημὶ δὴ τοῦ Ῥοχάν, ὅπερ τὴν Ἔδεσσαν ἡ βάρβαρος ὀνομάζει φωνή, τοῦ Χαράν, τοῦ Σαρότζι* (MIGNE : *Σαράτους*) *καὶ τῶν Σαμοσάτων*. CEDRENUS, I, 313. Dans les sources arabes, il n'est fait mention que de la seule ville d'Édesse. *Σαρότζι* est Sarūǧ au sud-ouest d'Édesse, à quelques kilomètres de la route Biredjik-Orfa, turc Sürüç : voir *Ḥamdanides*, 92, n. 35.

(2) CONT. HAMART., p. 845 : CONT. THÉOPH., 432, ch. 48 : *χρυσοβούλλιόν τε λαβεῖν ὥστε μηκέτι τὴν τούτων χώραν παρὰ τοῦ Ῥωμαίων στρατοῦ λῃτζεσθαι· δ δὴ καὶ γέγονεν*. voir DOBSCHÜTZ, p. 155 et note. Ce dernier, p. 156, suppose que les 200 prisonniers échurent au calife, le chrysobulle à l'émir d'Édesse et l'argent à l'Église d'Edesse.

(3) YAḤYĀ, ROSEN, pp. 394-6, *P.O.*, XVIII, 32-5, CHEIHKO, 99 d'où dérive al-Makīn, 213-214 ; I. AṮĪR, VIII, 302-3 ; MAS'ŪDĪ, *Prairies*, II, 331-2 ; SIBṬ, II, f° 128v-129 ; DAHABĪ, f° 157 ; I. KAṮĪR, f° 269v ; NUWAYRĪ, Cod. Par., f° 41 ; SUYŪṬĪ, 158 ; ABŪ'L-FIDĀ', II, 424-5 ; I. ḤALDŪN, III, 417 ; A. MAḥĀSIN, II, 301 (III, 278) ; ʿAYNĪ, III, f° 1v. Voir 2e part., 91-93, 156-7, 174, 190, 195, 226, 240, 248, 260, 266, 271, 273. I. AṮĪR et YAḤYĀ semblent avoir la même source. Voir encore IBN ŠADDĀD, *Ms. Vatican*, f° 213v, IBN AŠ-ŠIḤNA, 201 ; ELIE DE NISIBE, 145 (d'après Ṯābit b. Sinān) ; ABULPHAR. *Chr. syr.*, I, 192 (BAR HEBR., *Chronogr.*, 162). *Narratio*, DOBSCHÜTZ, *Ann.* II B, 73-5 (MIGNE, t. 113, p. 445, XXII) : *ἀντιδιδόναι καθυπισχνεῖτο αὐτοῖς εἰς ἀντάλλαγμα Σαρακηνούς τε μέχρι διπλῆς ἑκατοντάδος τὸν ἀριθμὸν καὶ ἀργύρου ἐπισήμου χιλιάδας δύο πρὸς μυριάδι μιᾷ* ... (sous l'année 6452 : 944) ; cf. CEDR., I, 313.

Aṯīr, par les Bédouins de la région (1). De pareilles opérations des Byzantins au moment des négociations avec Édesse ne pouvaient moins faire que d'engager la population de cette dernière ville à céder dans la question de la livraison du *mandīl*.

Pour recevoir le *mandīl* à Édesse en 944 fut envoyé Abraham, évêque de Samosate (2). A ce qu'il paraît, aussi bien les Musulmans que les habitants d'Édesse eurent l'idée de ne remettre aux mains des Grecs qu'une des copies de l'image et non l'image même authentique « non faite de main d'homme », car l'évêque Abraham examina lui-même soigneusement les images du Sauveur existant à Édesse et choisit la véritable (3). Ce qui montre bien que la remise ne se fit pas sans difficultés, c'est que, quand l'ordre du calife arriva de livrer le *mandīl*, un soulèvement éclata dans la ville : les habitants ne voulaient pas laisser partir leur relique. De fait les autorités musulmanes durent intervenir et en employant des moyens de persuasion ou la violence ou des menaces de mort contraignirent les habitants à céder (4).

Au moment où l'image fut emportée hors de la ville, un orage éclata tout à coup avec une terrible averse. Le peuple vit en cela un signe divin et se souleva à nouveau. Le chef sarrazin qui avait reçu la mission de livrer l'image eut à surmonter de grandes difficultés pour donner la possibilité de faire sortir heureusement la relique de la ville.

La *Narratio* nous rapporte toute une série de miracles qui se produisirent sur le chemin que suivit l'image. Elle était accompagnée par l'évêque de Samosate et celui d'Édesse, l'archiprêtre, quelques Chrétiens et un des fonctionnaires de l'émir (5). La route suivie,

(1) Yaḥyā, le lundi 12 rabī' I 331/13 nov. 943 (1000 prisonniers) ; al-Makīn 214 ; I. Aṯīr, VIII, 312 ; I. Ḥamaḏānī, f° 89 (3000 prisonniers) ; I. Kaṯīr, f° 270v ; I. Ḫaldūn, III, 418 ; A. Maḥāsin, II, 306 (III, 282) : il ajoute : d'autres disent que ce fut l'année précédente. Cf. Freytag, X, 472, n. 1 ; M. Canard *Ḥamdānides*, 751.

(2) Nous rappelons que dans la *Narratio*, il est partout question de l'Image et de la lettre en même temps, ce que nous considérons comme inexact.

(3) *Narratio*, XXIII, Dobschütz, II, B, p. 75 (Migne, t. 113, p. 445).

(4) *Narratio*, XXIV, Dobschütz, II, B, 75, cf. 156 (Migne, 445) : *ἕως ὁ τῶν Σαρακηνῶν ἀφηγούμενος, τοὺς μὲν πείσας, τοὺς δὲ βιασάμενος, τοὺς δὲ καὶ ἀπειλαῖς σφαγῆς δεδιξάμενος, ἐπιδοθῆναι αὐτὴν κατεπράξατο* Cf. Rambaud, 109.

(5) *Narratio*, XXVI, Dobschütz, II, B, p. 77 ; Migne, 448 : *ἦσαν δὲ ὁ τῶν*

après la traversée de l'Euphrate, passait par Samosate où la relique resta quelques jours et accomplit un grand nombre de miracles, puis par le Monastère de la Vierge d'Eusèbe, dans le thème des Optimates en Bithynie (1). Cependant à Constantinople, on faisait de grands préparatifs pour recevoir solennellement le *mandīl*. Le Sénat, l'armée, tous les hauts fonctionnaires devaient assister à la réception de la relique. Le patrice Théophane le Parakimomène accueillit l'image, en grande pompe et au chant des psaumes, sur le fleuve Sangarios (2). Finalement, le soir du 15 août 944, jour de l'Assomption de la Très Sainte Vierge, la relique atteignit la capitale et fut accueillie par les empereurs et le peuple avec joie et dévotion (3). L'image apportée d'abord à l'Église des Blachernes, fut transportée le lendemain 16 août, en une procession solennelle en tête de laquelle marchaient les fils de Romain Lécapène, Stéphane et Constantin, et son gendre Constantin Porphyrégénète, ainsi que le Patriarche Théophylacte (4), par la Porte d'Or à Sainte-Sophie et de là à l'Église du Palais dite de la Vierge du Phare (5). La vertu miraculeuse du Mandīl continua à se manifester à Constantinople.

Le fameux ermite Paul de Latron de l'époque de Constantin

Σαμοσάτων καὶ τῆς Ἐδέσης ἀρχιερεὺς καὶ ὁ τούτου πρωτοπρεσβύτερος καὶ ἕτεροί τινες τῶν εὐλαβεστέρων χριστιανῶν, οἷς καὶ ὁ τοῦ ἀμηρᾶ ὑπηρέτης συνῆν.

(1) *Narratio*, XXVII, DOBSCHÜTZ, II, B, 79, MIGNE, 448 : *φθάνουσι καὶ εἰς τὴν τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου μονὴν, ἣ τὰ Εὐσεβίου κατονομάζεται, ἐν τῷ τῶν Ὀπτιμάτων λεγομένῳ τυγχάνουσαν θέματι.*

(2) CONT. HAMART., 845 ; CONT. THÉOPH., 432, ch. 48 : *ἐν τῷ ποταμῷ Σαγάρῳ.*

(3) *Narratio*, XXVIII, DOBSCHÜTZ, II, B, 81 (MIGNE 449) : *τῇ πέμπτῃ καὶ δεκάτῃ τοῦ Αὐγούστου μηνός.* YAḤYĀ : le 15 du mois de Ab (août) ; 2e part. p. 92, où il a été imprimé par inadvertance le 1er. CONT. HAMART., 845 ; CONT. THÉOPH., 432, ch. 48 : *τῇ πεντεκαιδεκάτῃ τοῦ Αὐγούστου μηνός.*

(4) CONT. HAMART., 846 ; CONT. THÉOPH., 432. Romain Lécapène, malade, ne put assister à la cérémonie.

(5) *Narratio*, DOBSCHÜTZ, II B, 81, MIGNE, 449-542 ; CEDR., I, 314-5 ; CONT. HAMART., 845-6 ; CONT. THÉOPH., 432 ; CEDR., II, 319 ; YAḤYĀ (2e part., 92). Sur l'Église de la Vierge du Phare, voir F. UNGER, *Quellen der byz. Kunstgeschichte*, I, Vienne, 1878, pp. 266-8 ; BELJAEV, *Aperçu des principales parties du Grand Palais des empereurs byzantins*, in *Mém. de la Soc. Imp. Russe d'Archéologie*, t. V (1891), p. 39 et *passim* ; J. EBERSOLT, *Le Grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies*, Paris, 1910, pp. 104-109, particul. 108, et *passim* ; R. JANIN, *Constantinople Byzantine*, Paris, 1950, 376-377. Cf. DÖLGER, *Regesten*, 19, n° 641.

Porphyrogénète demanda au patrice Photios d'appliquer un mouchoir contre l'image et de lui renvoyer ensuite ce mouchoir. Quand Paul reçut le mouchoir il vit que les traits du Christ y avaient été imprimés par l'image miraculeuse (1).

La translation de la relique à Constantinople éleva fortement le moral de la population pieuse de la capitale qui dut voir en elle une protection contre les ennemis extérieurs, à cette époque particulièrement, les Russes qui l'avaient attaquée en 941 et les Hongrois qui renouvelèrent en 943 leurs incursions contre le territoire byzantin et qui ne conclurent la paix qu'après toute une série de négociations difficiles et humiliantes pour l'empire, conduites par le protovestiaire Théophane, déjà connu des Hongrois (2).

Comme pour confirmer la vertu miraculeuse du Mandīl, les nouveaux projets du prince russe Igor contre Byzance, en l'année précisément de la translation de la relique, se terminèrent par une retraite. Comme on sait, cette expédition d'Igor ne ressembla pas à son entreprise de 941, qui a pu être considérée comme l'incursion d'une bande, d'une *droujina* peu nombreuse (3). En 944 au contraire, selon les termes du Chroniqueur, Igor rassembla une troupe considérable de Varanges, de Russes (Rus), de Polianes, de Slaves (Slavianes), de Krivitches, de Tivertses et engagea même des Petchénègues (4). A la nouvelle d'un si terrible danger, l'empereur envoya aux Russes et aux Petchénègues de riches présents et promit aux premiers de leur payer le tribut qu'Oleg avait reçu de Byzance. Igor qui s'était approché du Danube, après s'être consulté avec sa *droujina* décida d'accepter les conditions byzantines et s'en retourna à Kiev. Dans l'année suivante 945, furent conclus entre les Grecs et les Russes une convention et un traité de paix, paix qui

(1) *Vita S. Pauli Junioris*, dans *Anal. Bolland.*, XI (1892), pp. 150-151. Voir BARONII *Annales Eccl.*, Lucques, 1744, t. XVI, p. 46 (sous 944) ; DOBSCHÜTZ, 169-170.

(2) Cf. plus haut, p. 273.

(3) Cf. SOLOV'EV, *Hist. de la Russie*, t. I, 6e éd. Moscou, 1883, pp. 114-115 ; A. VASILIEV, *Hist. of the Byz. empire*, Madison, 1952, p. 322 ; OSTROGORSKY, *Hist. of the Byz. State*, Oxford, 1956, 245.

(4) Sur ces tribus de la branche orientale des Slaves orientaux, établies sur les rives du Dnieper et de ses affluents et sur les rives du Dniester, voir P. N. TRET'JAKOV, *Les tribus slaves orientales*, Moscou-Léningrad, 1948 (2e éd. 1953), p. 116 sq et carte p. 119 et 121.

devait durer « tant que le soleil brillerait et que le monde resterait debout dans les siècles présents et futurs » (1).

Telle fut l'issue, qui ne fut pas particulièrement honorable pour Byzance, de l'expédition d'Igor, mais qui fut importante pour l'empire, car les difficultés que celui-ci avait avec les Ḥamdānides ne faisaient encore, peut-on dire, que commencer, et elles exigèrent une attention vigilante et des forces armées considérables.

Les Grecs avaient dû leurs succès des années précédentes en Orient exclusivement au fait que les Ḥamdānides furent occupés en d'autres lieux. En 943, la révolte des Turcs de leur armée à Wāsiṭ dans le Bas ʿIrāq où elle était occupée à lutter contre le maître de Baṣra le Barīdī, prétendant à l'émirat suprême, força Sayf ad-dawla à s'enfuir à Bagdad. Après quoi, la même année, un des chefs turcs révoltés qui avait mis en fuite Sayf ad-dawla, Tūzūn enleva l'émirat suprême à son frère Nāṣir ad-dawla, engagea la lutte contre les Ḥamdānides auprès desquels le calife s'était réfugié à Mossoul, marcha sur leur capitale qu'ils abandonnèrent et les força à conclure avec lui un traité de paix en 944, tandis que le calife se dirigeait vers la Syrie et essayait de trouver un nouveau protecteur en la personne de l'Iḫšīd. Il ne put d'ailleurs s'entendre avec celui-ci et reprit le chemin de Bagdad. Ayant d'y arriver, il fut arrêté par Tūzūn et aveuglé, en septembre 944 (2).

Le traité conclu entre Nāṣir ad-dawla et Tūzūn laissait le Ḥamdānide maître de la Gazīra et libre d'entreprendre une action pour enlever la Syrie à l'Iḫšīd. Nāṣir ad-dawla qui précédemment avait subi un échec dans une tentative de ce genre consentit à laisser son frère Sayf ad-dawla s'engager dans cette aventure. La tâche n'était pas facile, d'autant plus que l'Iḫšīd au cours de son entrevue avec le calife à Raqqa sur l'Euphrate avait obtenu de lui l'investiture pour 30 ans du gouvernement de l'Égypte et de la Syrie et n'était pas disposé à abandonner la Syrie à Sayf ad-dawla. L'Iḫšīd avait également la charge de la province frontière et en cette année même 332 (4 septembre 943-23 août 944), son père

(1) *Chron. laurent.* dans *Collect. complète de Chroniques russes*, I, 19 et 23 sous 945 ; A. Šaxmatov, *Povest' vremennyx let* (*Annales des temps passés*), St. Pét., 1916. (tr. angl. S. H. Cross, *The Russian Primary Chronicle*, 160-163). Cf. les ouvrages cités plus haut de Vasiliev, Ostrogorsky. Le traité correspond dans l'ensemble à celui de 911, mais pour certaines particularités est plus favorable à Byzance.

(2) M. Canard, *Hist. de la dynastie des Ḥamdānides*, I, 440-452, 497-501.

Tuġġ b. Šabīb (ou Ǧoff) était parti de Damas pour Tarse et avait fait une expédition en territoire byzantin et conquis la ville de Malūriya, non loin de Burġūṭ et du Défilé du Moine (Darb ar-Rāhib) (1).

Cependant l'Iḫšīd, après son entrevue avec le calife en septembre 944, avait regagné l'Égypte. Dès qu'il se fut retiré de Syrie, Sayf ad-dawla, qui attendait l'occasion et qui avait déjà de nombreux partisans dans la capitale de la Syrie du Nord, Alep, occupa soudainement cette ville en rabīʿ I 333 (octobre 944) (2).

Dans cette même année 944, des troupes de Nāṣir ad-dawla, sous le commandement de son cousin Ḥusayn b. Saʿīd, pénétrèrent en Āḏarbayǧān pour tâcher de s'emparer de cette province limitrophe de la Ǧazīra et de l'enlever au Daylamite Marzubān de la famille des Musāfirides, qui s'en était rendu maître en 330/941-942, et qui était alors aux prises avec les Rūs (3).

Toutes ces circonstances empêchèrent évidemment les Ḥamdānides, en ces années-là, de lutter contre les succès des armes byzantines en Mésopotamie. Mais à peine Sayf ad-dawla fut-il entré à Alep le 29 octobre 944, que des opérations militaires contre les Grecs recommencèrent. Les Byzantins qui n'ignoraient sans doute pas que Sayf ad-dawla se trouvait en opposition avec l'Iḫšīd à propos de la Syrie du Nord et qu'il s'était heurté à Yānis al-Mu'nisī, gouverneur iḫšīdite d'Alep, avant de se rendre maître d'Alep, avaient tourné leur attention de ce côté après leurs brillants succès en Mésopotamie, afin de profiter de ces circonstances.

A l'automne de 944, le Domestique Bardas Phocas, sachant que Sayf ad-dawla était occupé ailleurs, s'avança avec une armée importante vers la frontière, occupa Marʿaš et Baġrās, point important au débouché sud des Pyles Syriennes, au nord d'Antioche, massacrant et réduisant en captivité la population. Mais les succès

(1) Masʿūdī, *Prairies d'Or*, VIII, 146, sous 332. Voir 2e part., 41-42.

(2) M. Canard, *op. cit.*, 501-505.

(3) M. Canard, *op. cit.*, 459-460. Sur l'expédition des Rûs, qui s'étaient emparés de la riche ville de Barḏaʿa sur le Kurr (Kūra), capitale de l'Albanie, voir Weil, II, 690-1 ; Dorn, *Caspia. L'expédition des Russes contre Barḏaʿa en 944*, St. Pét., 1875, pp. 495-523 ; V. Grigor'ev, *Russie et Asie*, St. Pét., 1876, pp. 1-44. La source arabe la plus importante est Miskawayh. Voir A. Jakubovskij, *La relation d'Ibn Miskawayh sur l'expédition des Rus à Barḏaʿa en 332/943*, dans *Viz. Vrem.*, XXIV (1926), pp. 63-92 ; A. V. Florovskij, *Les données d'un écrivain arabe du Xe-XIe siècle sur la Russie*, dans *Seminarium Kondakovianum*, I (1927), 175-186.

du Domestique, en cette occasion, se bornèrent là. Sayf ad-dawla, qui, comme nous l'avons dit plus haut, avait occupé Alep en octobre 944, marcha immédiatement contre les Grecs et, les ayant surpris de nuit dans un défilé de montagne, leur infligea une complète défaite, reprit le butin et les prisonniers et continua son expédition en plein hiver. Les places frontières de Ṣafṣāf (1) et ʿArbasūs (Arabissos) furent détruites. Dans une place grecque dont les sources n'indiquent pas le nom, une partie des remparts s'étant écroulée, Sayf ad-dawla profita de l'occasion pour aller l'assiéger. Il s'en rendit maître et un grand nombre de prisonniers restèrent entre ses mains. Mais il ne remporta pas une victoire facile ; ses pertes furent en effet assez importantes. Il dut d'ailleurs arrêter là son expédition contre les Grecs, car à ce moment l'Iḫšīd, qui ne voulait pas laisser Alep aux mains de Sayf ad-dawla, envoya contre cette ville une armée commandée par Kāfūr et Yānis al-Mu'nisī (ou selon certaines sources Fātik). Ayant appris cela, Sayf ad-dawla se mit rapidement en mouvement vers le sud pour aller à la rencontre des troupes égyptiennes (2).

A la fin de 944 et au début de 945 se produisirent à Constantinople deux révolutions gouvernementales : les fils de Romain détrônèrent leur père et, ensuite, eux-mêmes furent détrônés par Constantin Porphyrogénète, qui devint en 945 seul souverain autocrate de Byzance (3).

(1) Cf. M. Canard, *Hist. de la dynastie des Ḥamdānides*, p. 271. Cette place ne doit pas être confondue avec une autre du même nom qui est dans la région des Pyles Ciliciennes, tandis que celle-ci est dans la région des sources du Ǧayḥān (cf. M. Canard, *op. cit.*, p. 284). Sur cette expédition, *ibid.*, p. 758. Elle est racontée par Ḏahabī, f° 160, A. Maḥāsin, II, 307-8 (III, 283) ; Kamāl ad-dīn, dans Freytag, *Selecta*, 52 et trad. 39-40, éd. Dahan, I, Damas (1951), p. 113 (cf. M. Canard, *Recueil ...*, 368) ; I. Kaṯīr, f° 271 ; brièvement dans I. Aṯīr, VIII, 335 (défaite du Domestique près d'Alep). Elle eut lieu en 333/24 août 944-123 août 945 ; probablement dans l'hiver 944-945. Voir 2e part., 157, 180, 240, 249, 271. Les sources ne sont pas d'accord sur les circonstances. D'après Ḏahabī, le Domestique avait attaqué parce qu'il savait Sayf ad-dawla occupé à guerroyer contre ses adversaires, c'est-à-dire les Égyptiens. Mais d'après Kamāl ad-dīn, ce ne fut qu'au retour de son expédition contre les Byzantins que Sayf ad-dawla marcha contre les Égyptiens. — Il ne semble pas que le récit de Cedrenus, II, 330, d'après lequel le Domestique Bardas Phocas, surpris, fut défait et blessé au front, blessure dont il garda la cicatrice jusqu'à sa mort, se rapporte à cette année-èà. Voir plus loin.

(2) Kamāl ad-dīn, *loc. cit.*, Ibn Ẓāfir, f° 4v. M. Canard, *Ḥamdānides*, 580.

(3) Cf. Yaḥyā, voir 2e part., pp. 93-94.

5. L'Italie et les Arabes d'Afrique du Nord (926-945).

L'Italie méridionale offrait à l'époque de Romain Lécapène un triste tableau. Les incursions constantes et les pillages impitoyables des Musulmans d'Afrique et de Sicile avaient épuisé le pays au plus haut point. Byzance en Italie se défendait où et comme elle le pouvait, sentant que l'intérêt principal de l'empire ne se trouvait pas en Italie. Là, la lutte se déroulait sans but déterminé, sans plan tracé. C'est pourquoi nous ne pouvons parler pour l'Italie méridionale de 926 à 945 que de faits isolés d'offensive ou de défensive. L'histoire de cette région pendant cette période montre que les événements qui s'y sont déroulés n'ont eu aucune influence sur le cours général de la vie byzantine.

Au début de cette période, c'est un eunuque slave, Ṣābir (Sayan dans la *Chronique de Cambridge*), qui dirige les opérations musulmanes contre l'Italie méridionale. Ibn ʿIḏārī note de lui trois expéditions successives, en 315 (8 mars 927-24 fév. 928), en 316 (25 fév. 928-13 fév. 929) et en 317 (14 fév. 929-2 fev. 930). La *Chronique de Cambridge* en note aussi trois en 6436 (927-8), 6437 (928-9), 6438 (929-930). Les auteurs arabes autres qu'Ibn ʿIḏārī n'en connaissent qu'une qu'ils mettent soit en 315 (*Kitāb al-ʿuyūn*), soit en 316 (Nuwayrī), soit même en 313 (29 mars 925-18 mars 926 : Ibn al-Aṯīr).

En 927, dit Ibn ʿIḏārī, Ṣābir vint en Sicile avec 44 navires avec l'intention de faire une expédition contre le pays des Grecs ; il remporta des succès qui ne sont pas précisés. En 928, il revint en Sicile à la tête de 30 navires, se joignit aux troupes de l'émir de Sicile Sālim b. Abī Rāšid, partit pour la Calabre et prit d'assaut Tarente (Nuwayrī). La ville fut prise le 17 août (*Chronique de Cambridge*). Les Arabes massacrèrent 6.000 notables et firent un butin considérable, parures de prix, vêtements, or, argent, pierres précieuses, esclaves (*Kitāb al-ʿuyūn*). Selon une source latine, la plus grande partie de la population périt en combattant courageusement, les survivants furent déportés en Afrique (évidemment pour y être vendus comme esclaves). Après la prise de Tarente, les Musulmans poussèrent plus loin à l'est, vers Otranto, qu'ils assiégèrent sans pouvoir la prendre et dont ils ravagèrent la campagne environnante,

mais à ce moment se déclara dans l'armée sarrazine une violente épidémie qui força les Arabes à se retirer d'Italie en Sicile d'où ils ne cessèrent de faire des incursions contre les parties de la Sicile encore aux mains des Byzantins (Ibn al-Aṯīr, Nuwayrī : ce dernier ajoute qu'ils recommencèrent leurs incursions jusqu'à ce que les habitants de la Calabre eussent accepté de payer tribut) (1).

Ibn ʿIḏārī rapporte que, dans sa campagne de 316/928, Ṣābir s'empara de deux localités appelées al-Ġīrān (les Grottes) et Qalʿat al-Ḥasab, dont la position ne peut être fixée avec exactitude, puis marcha sur Salerne et ensuite sur Naples. La population de ces villes conclut avec les Arabes une paix stipulant le paiement d'une certaine somme d'argent et la livraison de tissus de brocart (2).

(1) I. ʿIḏārī, 198, 199, 201 (AMARI, *Vers.*, II, 28, 29 ; trad. FAGNAN, I, 274, 277, 279) ; *Chronique de Cambridge*, COZZA-LUZI 42, AMARI, *Vers.*, K, 283-4 ; I. AṮĪR, VIII, 117 (AMARI, *Vers.*, I, 411-412 ; trad. FAGNAN, 317) ; *Kitāb al-ʿuyūn*, f° 121 ; NUWAYRĪ (AMARI, *Testo*, 436, *Vers.*, II, 128 ; Gaspar REMIRO, *Hist. de los Musulmanes de Espana y Africa*, 1919, II, 266). *Annales Barenses*, PERTZ, V, 52, sous 929 : *hoc anno Tarentum captum est a gente Saracenorum mense Augusti, in solennitate Sanctae Mariae*, c.à.d. le 15 août, jour de l'Assomption ; Lupus Protospatarius, PERTZ, V, 54, sous 927 : *fuit excidium Tarenti patratum et perempti sunt omnes viriliter pugnando ; reliqui vero deportati sunt in Africam. Factum est in mense Augusti in festivitate Sanctae Mariae.* Cf. IBN ḪALDŪN, dans Noël des VERGERS, *Hist. de l'Afr.*, p. 162. — AMARI, *Storia*, II, 177 (cf. *Vers.*, I, 284) avait lu dans le texte de la Chronique de Cambridge, au lieu de Tarente, Otranto, et placé une prise d'Otranto le 17 août 928. Mais d'une part, Otranto ne fut qu'assiégé et non pris ; d'autre part le texte grec de la *Chronique* montre que le mot arabe obscur doit être lu Tarantuh. Nallino, dans la 2e édition de la *Storia*, II, 208 a rectifié l'erreur de la 1e édition. — GAY, *Italie méridionale*, 208, est très bref. — Voir 2e part., 104, 148-9, 217-8, 223, 231. Sur Ṣābir, *mawlā* d'Ibn Qurhub et gouverneur de Kairouan depuis 314, cf. I. ʿIḏārī, 196, tr. 272. Pour le nom exact de Sālim, voir *Sīrat al-ustādh Jaudhar*, trad. M. CANARD, p. 104, n. 197 et AMARI, *Storia*, 2e éd., 214, n. 1.

(2) Sur ces tissus renommés, cf. I. ḤAWQAL, 135-6, 2e éd., 202-3 (cf. AMARI, *Vers.*, I, 25 et *Storia*, II, 178, 2e éd., 209). Il en a vu lui-même à l'époque de son séjour à Naples dans la seconde moitié du xe siècle. Il dit : « La région d'Amalfi touche à celle de Naples. Naples est une ville qui jouit d'avantages considérables, mais qui le cède à Amalfi sous beaucoup de rapports. La plus grande partie de la richesse de Naples provient du lin et des tissus de lin, dont on fabrique des pièces de tissu qui n'ont leurs pareilles en aucune région de la terre, n'ont pas de rivales et qu'on ne peut égaler (1re éd. aucun ouvrier ne peut dans aucun atelier (*ṭirāz*) du monde en produire de pareilles). Il y a des pièces de tissu de 100 coudées de long sur 10 de large (1re éd. 10 ou 15). On vend des pièces

Après quoi, Ṣābir retourna en Sicile (1). L'épisode de Ġīrān est également noté par Ibn al-Aṯīr, avant l'attaque de Tarente ; le nom de la seconde localité est chez lui al-Abriğa (les Tours) ; mais il ne parle ni de Salerne, ni de Naples. Par contre Ibn ʿIḏārī ignore complètement la prise de Tarente et le siège d'Otranto.

L'événement principal est certainement la prise de Tarente. Mais il est difficile d'en préciser la date en raison des divergences des sources arabes : Ibn al-Aṯīr, ramaḍān 313 (20 nov.-19 déc. 925) ; *Kitāb al-ʿuyūn*, 927 ; *Chronique de Cambridge* et Nuwayrī, 928. Les sources latines sont également incertaines, l'une met la prise de Tarente en 927, une autre en 929, mais elles s'accordent parfaitement sur la date du 15 août. Vasiliev l'a mise en 927, Gay en 926, Nallino dans la seconde édition de la *Storia* d'Amari incline vers 928. C'est sans doute, en raison de l'accord de la *Chronique de Cambridge* et de Nuwayrī, à 928 qu'il faut se rallier, donc le 15 août 928.

En 929, Ṣābir avec quatre vaisseaux fit sa troisième incursion en Italie. Ayant rencontré sur mer un stratège grec avec sept navires et l'ayant mis en fuite, Ṣābir débarqua en Calabre et prit la ville de Teriolo, au sud-est de Cosenza : une foule de femmes et d'enfants y furent faits prisonniers, au point que le nombre total atteignit 12.000. Après quoi, Ṣābir retourna en Afrique avec un riche butin (2). Pendant quelques années, l'Italie méridionale put

moindres à un prix qui va de 150 *rubāʿī* (quart de dīnār) à un peu plus ou beaucoup moins ». Dans ce passage, I. Ḥawqal dit aussi que le premier état de « Lombardie » limitrophe de la Calabre est celui de Salerne. Cf. HOFMEISTER, *Gesch. Amalfis in der byz. Zeit.* dans *Byz.-neugr. Jahrbücher*, I (1920), 101-102 ; A. SCHAUBE, *Handelsgesch. der rom. Völker*, (1906), 32, 39 ; LOPEZ et RAYMOND, *Medieval Trade in the Mediterranean world*, 2e éd. 1961, p. 54. Voir aussi sur Naples et Amalfi, G. DORIA, *Storia di una capitale*, Naples, 1936 et G. M. MONTI, *L'espansione mediterranea del mezzogiorno d'Italia e della Sicilia*, Bologne, 1942.

(1) I. ʿIḏārī, 199 ; cf AMARI, *Storia*, II, 177-8 (2e éd. 208-9).

(2) I. ʿIḏārī, 201 (AMARI, *Vers.*, II, 29) ; Chronique de Cambridge, sous 6438/929-930 : *παρελήφθη τὸ Τηρίολον*. Amari avait vu là le nom de la ville de Termoli, située sur la rive est de la péninsule italique, c.à.d. sur l'Adriatique, un peu plus au nord que la presqu'île de Gargano, ce qui déjà, vu la position géographique, paraît douteux. Mais maintenant, le texte grec de la Chronique lève tous les doutes, car il indique qu'il s'agit de la ville de Teriolo qui existait déjà dans l'antiquité. L'erreur de AMARI, *Storia*, II, 179 ,a été corrigée par Nallino dans la 2e édition II, 210. Corriger aussi le Termoli de GAY, *op. cit.*, p. 208, et 2e partie, p. 104.

vivre tranquille sans subir d'incursions sarrazines : la Calabre consentit à payer un certain tribut au calife fāṭimite, et cette situation dura jusqu'à la mort du calife al-Mahdī en 934 (1).

Cet état de paix temporaire en Italie donna à la flotte grecque la possibilité d'entreprendre de là une expédition maritime en France méridionale contre les Arabes d'Espagne, qui s'étaient emparés de Fraxinet (2) et qui dirigeaient de là leurs attaques de piraterie dévastatrices contre les pays voisins. La fotte byzantine s'étant mise en mouvement contre eux infligea aux Arabes une cruelle défaite (3).

Après la mort d'al-Mahdī, la Sicile se révolta contre son successeur Abū'l-Qāsim al-Qā'im (934-945) et une lutte se prolongea sans interruption jusqu'à 948. Les Arabes de Sicile résistèrent fermement aux forces africaines qui eurent beaucoup de difficultés et durent déployer les plus grands efforts pour réprimer cette révolte (4). Romain Lécapène ne laissa pas échapper l'occasion et utilisa les circonstances pour rendre la situation d'al-Qā'im encore plus difficile. La ville de Girgenti était une de celles qui étaient à la tête de la révolte. Ses habitants, en raison du danger qui les manaçait,

(1) NUWAYRĪ, (AMARI, *Testo*, 436 ; *Vers.*, II, 128 ; Gaspar REMIRO, II, 266, trad. 262). Voir 2e part., 231. — GAY, 208 : Les villes de Calabre payant tribut sont épargnées.

(2) Fraxinetum n'est pas Fréjus, comme l'avait dit par erreur Vasiliev. C'est La Garde-Freinet, dans le massif des Maures au nord de Saint-Tropez, plus précisément la hauteur qui domine ce village, et d'une façon générale toute la région à partir du golfe de Grimaud. Voir LOT, *Les invasions barbares*, p. 83, n. 3. Les Arabes y étaient depuis 891 (voir p. 235). Sur cet établissement, voir REINAUD, *Les invasions des Sarrazins en France et de France en Savoie, en Piémont et dans la Suisse*, Paris, 1836, 3e partie ; R. POUPARDIN, *Le royaume de Bourgogne (888-1038). Étude sur les origines du royaume d'Arles*, Paris, 1907, dans *B.E.H.E.*, fasc. 163, pp. 86-112 et 200-254 ; ID., *Le royaume de Provence sous les Carolingiens*, Paris, 1901, *ibid.* fasc. 131, pp. 243-273 ; G. PINET DE MANTEYER, *La Provence du Ier au XIIe siècle*, Paris, 1908, 238 sq ; AMARI, *Storia*, II, 168 (2e éd. 197).

(3) FLODOARDI *Annales*, PERTZ, III, 379, sous 931 : *Graeci Saracenos per mare insequentes usque in Fraxinetum saltum, ubi erat refugium ipsorum, et unde egredientes Italiam sedulis praedabantur incursibus, Alpibus eciam occupatis, celeri Deo propitio internecione proterunt, quietem reddentes Alpibus Italiam.*

(4) Récit détaillé dans AMARI, *Storia*, II, 181-212 (2e éd. 214-247). Cf. I. ATĪR, VIII, 252 sq.

demandèrent secours en 939 à l'empereur byzantin. Ce dernier ne le leur refusa pas et envoya pour les secourir quelques navires avec des troupes et des vivres. Le commandant fāṭimite en Sicile, Ḫalīl, ayant appris cela, demanda des renforts à al-Qā'im. Nous ignorons quel fut le sort du détachement de secours byzantin, nous savons seulement que Girgenti, après un siège opiniâtre, fut forcée de se rendre en novembre 940. Une grande partie de la population, ne voulant pas se soumettre aux Fāṭimides, se réfugia en territoire byzantin, c'est-à-dire en Calabre (1). Profitant de ces embarras des Musulmans, l'empereur rompit le pacte et cessa peu à peu de payer tribut au calife (2). Pendant ce temps, la situation des Musulmans ne faisait qu'empirer : une terrible famine s'abattit sur eux. Les sources nous ont conservé à ce sujet une curieuse information : le stratège de Calabre Krinitès (*Κρηνίτης*), du thème de Chaldia, ayant acheté à bas prix du blé à la population locale, le revendit très cher aux Sarrazins affamés qui étaient contraints de la payer au prix exigé. Ultérieurement, Constantin Porphyrogénète le releva de ses fonctions et confisqua ses biens (3).

CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE SEUL (945-959)

6. LES GRECS ET SAYF AD-DAWLA DE 945 À 950.

La situation intérieure de l'empire en 945, quand Constantin Porphyrogénète devint enfin chef indépendant de l'État, était incomparablement plus calme qu'en 913 et 920, c'est-à-dire l'année de la mort de l'empereur Alexandre et celle de la proclamation de Romain Lé-

(1) I. AṮĪR, VIII, 253-4 (AMARI, *Vers.*, I, 414-5, tr. FAGNAN, 322-3) ; I. ʿIḏārī, I. 223, tr. FAGNAN, I, 311 ; *Chronique de Cambridge*, COZZA-LUZI, p. 44, sous 6447/938-9, AMARI, *Vers.*, I, 289, Cod. Par., COZZA-LUZI, 106 ; I. ḪALDŪN, AMARI, *Vers.*, II, 192 ; GREGORIO, *Rerum Arabicarum ampla collectio*, Palerme, 1790, p. 59 (d'après Šihāb a-dīn Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī) ; RAMBAUD, 413. Cf. AMARI, *Storia*, II, 192 sq (2e éd., 227). Voir 2e part., 155, 218. — Sur cette période des hostilités entre Arabes et Byzantins en Sicile et Italie méridionale, voir RUNCIMAN, *Romanus Lecapenus*, 190-191 et cf. GAY, *L'Italie méridionale...*, 208 sq.

(2) CEDRENUS, II, 357 : *αἱ πρὸς τοὺς Σαρακηνοὺς σπονδαὶ διεσείοντο.*

(3) CEDRENUS, II, 357-358.

capène. La paix conclue avec Pierre de Bulgarie resta en vigueur pendant toute la durée du gouvernement de Constantin seul empereur. En Arménie, le règne d'Abas qui mourut en 952, et celui de son fils Ašot III, qui fit d'Ani la capitale de son royaume, se distinguèrent par leur caractère pacifique.

L'Arménie entra dans la période la plus heureuse de son existence (1). Quant à l'orage du Nord venu du côté des Russes, il était provisoirement passé et la visite faite à Constantinople par la grande duchesse Olga eut déjà un caractère tout à fait pacifique et amical. L'empire envisagea comme possible une action plus décisive contre les Hongrois. En 955, l'empereur byzantin, sans encore révéler ses sentiments à l'égard des Hongrois, envoya à Otton I une ambassade pour le féliciter à l'occasion de sa victoire sur les Hongrois au Lechfeld près d'Augsbourg (2). En 958 les Hongrois étant apparus à nouveau en Thrace se heurtèrent déjà à une forte résistance. Pothos Argyros avec les Excubites et les stratèges des Bucellaires, de l'Opsikion et des Thracésiens infligea une sanglante défaite aux Hongrois et les fit rentrer dans leur pays (3).

Peu à peu s'étendent les relations diplomatiques de l'empire. Les envoyés byzantins apparaissent plus d'une fois à la cour de l'empereur germanique Otton le Grand. L'année même où commence le règne de Constantin comme seul souverain, c'est-à-dire en 945 des ambassadeurs grecs arrivèrent avec de riches cadeaux auprès

(1) SAINT-MARTIN, *Mém. sur l'Arménie*, I, 359-363 ; GREN dans *J.M.I.P.*, n° 290 (1893), 91-106 ; CHAMICH, II, 45-85 ; RAMBAUD, 498-515 ; RUNCIMAN, *Rom. Lec.*, 156-157 ; GROUSSET, *Hist. de l'Arménie*. 464 sq, 478 sq. Voir plus haut, pp. 288-289, sur la réaction de Byzance à la politique pro-arabe de Abas, et la préférence donnée à Gagik Arcruni. C'est après la mort de celui-ci que le titre de *ἄρχων τῶν ἀρχόντων* revint à nouveau au Bagratuni : RUNCIMAN, *op. cit.*, 160 ; Constantin PORPHYROGÉNÈTE, *De Cer*, 686-7 et cf. *De adm. Imp.*, dans *Commentary*, Londres, 1962, 158-159. Sur la date de la mort de Gagik, 936 ou 943, voir M. CANARD, *Ḥamdānides*, 469, n. 214.

(2) RAMBAUD, 358-9 ; SZALAY, I, 44 ; SAYOUS, *Les origines...*, 107 et *Hist. génér. des Hongrois*, 45. Cf. RUNCIMAN. *Rom. Lecapenus*, 197 (*De Cer.*, 689) ; B. HOMAN, *Gesch. des ungarischen Mittelalters*, Berlin, 1940, 129 sq. ; R. J. H. JENKINS etc, *De adm. Imp.*, dans *Commentary*, 98.

(3) RAMBAUD, 359 ; SZALAY, I, 45 ; SAYOUS, *Origines...*, 107-8, *Hist. génér...*, 46 ; RUNCIMAN, 107-108 ; HOMAN, 132. Voir aussi *De Cerimoniis...*, ch. 47, 480-1. La paix conclue à l'époque de Romain Lécapène fut renouvelée et dura pendant tout le règne de Constantin Porphyrogénète.

de Otton à la fête de la Toussaint (1). Quelle était la cause de cette ambassade, les sources ne le disent pas. Mais nous pouvons voir la cause principale des rapports de Byzance avec Otton I dans la situation de l'empire vis-à-vis des Hongrois.

Si nous considérons maintenant les rapports de Byzance à cette époque avec les Arabes, nous ne constatons pas le moindre ralentissement dans les opérations militaires. La lointaine Espagne et la Sicile, qui était perdue, ne causèrent pas de soucis au gouvernement byzantin, d'autant plus qu'à cette époque, en Sicile, la révolte des Musulmans de l'île contre le Fāṭimide n'était pas encore apaisée. L'Italie du Sud n'était le théâtre que de rencontres fortuites, particulièrement avec la flotte africaine des Fāṭimides. Pendant tout le temps où Constantin Porphyrogénète fut seul empereur, le centre de gravité fut en Orient, où l'émir ḥamdānide Sayf ad-dawla déployait une activité énergique et soutenue.

La première année du règne de Constantin fut comme le calme avant l'orage. Comme nous l'avons vu plus haut, Sayf ad-dawla était précisément à cette époque occupé par la lutte contre le souverain de l'Égypte, l'Iḫšīd.

Dans la rencontre qui se produisit, Kāfūr, chef de l'armée de l'Iḫšīd, fut vaincu et s'enfuit à Damas, d'où il informa l'Iḫšīd de son insuccès. Fier de sa victoire, Sayf ad-dawla au printemps de 945 (avril-mai) occupa Damas et repoussa les conditions de paix que lui offrait l'Iḫšīd. Mais dans l'été de la même année (mai-juin), l'Iḫšīd infligea à Sayf ad-dawla une défaite complète de sorte que ce dernier fut forcé de s'enfuir jusqu'à Raqqa sur l'Euphrate en Ǧazīra. L'Iḫšīd entra à Alep, mais malgré la supériorité de ses forces il était disposé à conclure la paix avec Sayf ad-dawla, et c'est ce qui se produisit en octobre ou novembre de l'année 945 (2). Les conditions de paix furent très favorables pour Sayf ad-dawla : il reçut de l'Iḫšīd Alep, Ḥimṣ et Antioche, mais Damas resta au pouvoir de l'Iḫšīd. En revanche, l'Iḫšīd promettait de verser chaque année à Sayf ad-dawla une certaine somme d'argent. Pour renforcer

(1) LAMBERTI *Annales*, PERTZ, III, 57 : (945) *Nuntii Graecorum ad regem Ottonem venerunt cum magnis muneribus in vigilia omnium sanctorum. Annales Pragenses*, PERTZ, III, 119 : *legati Graecorum ad regem Ottonem cum muneribus venerunt.*

(2) Au mois de rabī'I 334 : 11 oct.-9 nov. 945. Voir *Ḥamdānides*, 580-584.

l'alliance, une nièce de l'Iḫšīd fut donnée en mariage à Sayf ad-dawla (1).

L'activité de l'Iḫšīd en Syrie, en ce qui concerne les relations avec Byzance, fut marquée par des mesures préparatoires à un échange de prisonniers qui ne devait être conclu finalement que plus tard par Sayf ad-dawla. Nous avons vu plus haut quelles avaient été déjà les relations de l'Iḫšīd avec Romain Lécapène et que l'un et l'autre, comme en témoigne la réponse de l'Iḫšīd à une lettre de Romain Lécapène que nous n'avons pas, mais dont nous pouvons imaginer la teneur par la réponse que lui fit l'Iḫšīd, étaient animés des mêmes sentiments pacifiques. Cet échange de lettres avait eu pour conséquence l'échange de prisonniers de l'année 938. Il semble que par la suite la paix ait régné entre Byzance et l'Iḫšīd. De fait, les opérations pendant le règne de Romain Lécapène n'ont touché qu'exceptionnellement les territoires dépendant de l'Iḫšīd (ainsi en 333/944-945), et se sont déroulées surtout sur la frontière mésopotamienne et en Arménie. C'est aux mêmes sentiments pacifiques qu'obéit l'Émir d'Égypte en engageant des négociations pour un échange de prisonniers, par l'intermédiaire de l'émir de Tarse qui dépendait de lui, après la déposition de Romain Lécapène et de ses fils (2).

En effet au mois de mai 946 arriva à Constantinople, au nom de l'émir de Tarse, en qualité d'envoyé pour des négociations de paix et d'échange, Abū ʿUmayr ʿAdī b. Aḥmed b. ʿAbd al-Bāqī d'Adana, déjà connu de nous. L'ambassade fut solennellement reçue dans la capitale par l'empereur (3) et au début de juillet de la même année

(1) FREYTAG, XI, pp. 181-2 ; WÜSTENFELD, *Die Statthalter von Aegypten*, dans *Abhandl. ...* Göttingen, XXI (1876), 4. Abt., 35-37 ; LANE-POOLE, *A hist. of Egypt in the Middle Ages*, Londres, 1901, pp. 84-5 ; *Ḥamdānides*, 584.

(2) On doit dire aussi que l'Iḫšīd avait un intérêt particulier à vivre en paix avec Byzance au moment où il était menacé par les ambitions de Sayf ad-dawla. Sur les sentiments pacifiques de l'Iḫšīd, voir M. CANARD, *Une lettre de Muḥammad ibn Ṭuġǧ al-Iḫšīd ... à l'empereur Romain Lécapène*, dans *A.I.E.O., Alger*, II (1936), 205 sq ; G. WIET, *Hist. de la nation égyptienne*, dans *L'Égypte arabe*, p. 135.

(3) Un récit détaillé sur la réception de l'ambassade se trouve dans CONST. PORPH., *De Cerimoniis*, pp. 570-592 : *περὶ τῆς γενομένης δοχῆς ἐν τῷ περιβλέπτῳ καὶ μεγάλῳ τρικλίνῳ τῆς μανναύρας ἐπὶ Κωνσταντίνου καὶ Ῥωμανοῦ τῶν Πορφυρογεννήτων ἐν Χριστῷ βασιλέων Ῥωμαίων ἐπὶ τῇ παρουσίᾳ τῶν παρὰ τοῦ Ἀμεριμνῆ ἀπὸ τῆς Ταρσοῦ ἐλθόντων πρέσβεων περὶ τοῦ ἀλλαγίου καὶ τῆς εἰρήνης, μηνὶ Μαΐῳ λα' ἡμέρᾳ α' ἰνδικτ. δ'* (= 946). Le nom de

946 (1), arrivèrent auprès de l'Iḫšīd à Damas, d'une part le même Abū ʿUmayr en qualité de député de la population de la marche frontière et d'autre part comme envoyé de l'empereur byzantin, le « moine » (*mutarahhib*) Jean, auquel Masʿūdī donne les qualifiactifs de anthypate, patrice et mystique. Mais l'Iḫšīd n'eut pas le loisir de mener l'échange à bonne fin, car il mourut le 11 juillet 946. Son armée rentra en Égypte sous le commandement du tout-puissant eunuque Kāfūr. Ce dernier emmena avec lui les envoyés qui étaient arrivés pour les négociations d'échange. Mais à son arrivée en Palestine, Kāfūr donna à Ibn ʿAbd al-Bāqī 30.000 dinars sur la somme destinée à l'échange et le renvoya en compagnie de l'envoyé byzantin. Ils s'embarquèrent à Tyr et arrivèrent à Tarse au moment où le gouverneur de la marche frontière syrienne, Naṣr aṭ-Ṭamalī, à l'annonce de la mort de l'Iḫšīd et de la retraite de l'armée égyptienne, venait de reconnaître la souveraineté de Sayf ad-dawla et avait consenti à mentionner son nom à la prière dans les mosquées (2). Sayf ad-dawla fut évidemment fort satisfait de cela et, de ce fait, il prenait normalement la succession de l'Iḫšīd territorialement et politiquement ; c'est donc à lui qu'il incombait de poursuivre les négociations d'échange. Il envoya à Naṣr aṭ-Ṭamalī, outre des cadeaux et une robe d'honneur d'investiture, une somme de 80.000 dinars pour les frais de l'échange (3).

l'envoyé est chez Masʿūdī, *Tanbīh*, 194 (tr. 261) ; sur son voyage à Constantinople, voir Masʿūdī, *Prairies d'Or*, II, 318. Masʿūdī rappelle que ʿAbd al-Bāqī alla à Constantinople pour des affaires d'échange et de trêve et lui communiqua des renseignements sur l'état de l'eau dans les mers. Voir 2e part., 37-38 et 407.

(1) Au mois de ḏū'l-qaʿda 334 (4 juillet-1 août 946). Nous dirons : au début de juillet, parce que l'Iḫšīd mourut le 11 juillet (8 ḏū'l-qaʿda).

(2) Masʿūdī, *Tanbih*, 194-195 (S. de Sacy, *Not. et Extr.*, VIII, 198, *Prairies d'Or*, IX, 358-361 ; trad. Carra de Vaux, 261) ; Maqrīzī, *Ḫiṭaṭ*, II, 192. Comme le remarquent S. de Sacy et C. de Vaux, Abū ʿUmayr pourrait être le même que l'ambassadeur arabe mentionné par les Byzantins à l'époque de Léon VI, *Ἀβαλβάκης*, (*Ἀβελβάκης*) comme envoyé pour un échange : Cont. Hamart., 791 ; Sym. Mag., 711 ; Cont. Théoph., 374. Du moine Jean, Masʿūdī dit qu'il connaissait bien l'histoire grecque et byzantine ainsi que la philosophie. Voir 2e partie, 407-408 et cf. *Hist. de la dynastie des Ḥamdānides*, 592, 759-760.

(3) Ḏahabī, f° 162v ; Abū'l-Maḥāsin, II, 318 (III, 293-4) : 2e partie 240 et 271. Al-Makīn, p. 220, sous 335 (2 août 946-22 juillet 947), voir 2e part., 190, signale une victoire de Sayf ad-dawla sur le Domestique à Ḥiṣn Ziyād, fait qui

C'est dans ces conditions qu'en octobre 946 eut lieu sur le fleuve Lamos l'échange qui fut dirigé au nom de Sayf ad-dawla par Naṣr aṭ-Ṭamalī. Du côté des Grecs l'échange fut présidé par le Domestique des Scholes, le fameux Jean Corcuas, et le magistre Cosmas, juriste et juge expérimenté. Le nombre des Musulmans des deux sexes rachetés fut de 2482, mais malgré les grosses sommes d'argent allouées aux Arabes pour l'échange, il resta encore aux mains des Grecs 230 prisonniers musulmans pour la libération desquels Sayf ad-dawla déboursa généreusement l'argent de sa poche. L'empereur Constantin Porphyrogénète qui, animé du même esprit de philanthropie que l'Iḫšīd, semble avoir formé en même temps que lui le projet d'échange, fut très satisfait de l'achèvement de ce rachat et accueillit aimablement les envoyés à leur retour dans la capitale (1). Il semblait que dussent advenir des temps meilleurs de paix et de tranquillité extérieures. La trêve qui accompagnait cet échange fut aussi extrêmement avantageuse pour Sayf ad-dawla, qui, à cette époque dut supporter le lourd fardeau d'une guerre qu'il engagea lui-même contre le successeur de l'Iḫšīd, en violant le traité conclu, et qui lui apporta soucis et déboires dans la seconde moitié de 946 et dans toute l'année 947. Profitant des difficultés dans lesquelles se trouvait l'Égypte après la mort de l'Iḫšīd, Sayf ad-dawla marcha sur Damas et s'empara de cette ville. Dépassant Damas, il arriva jusqu'en Palestine. La population de Damas, inquiète des mesures financières prises par le Ḥamdānide, avait fait appel à Kāfūr ; celui-ci arriva avec une armée qui infligea une complète déroute à Sayf ad-dawla. Le Ḥamdānide dut battre en retraite, évacuer Damas et rentrer à Alep. Au printemps de 947, il tenta encore une fois de s'emparer de Damas. Battu à nouveau et poursuivi, il fut contraint d'abandonner Alep et de fuir jusqu'à Raqqa tandis que Kāfūr entrait à Alep en juin-juillet 947 et en confiait le gouvernement à un de ses officiers, Yānis al-Mu'nisī,

n'est pas attesté par les autres sources. Vasiliev avait accepté cette donnée et placé cette victoire en août 956. Je pense qu'il s'agit là d'une confusion avec l'expédition de Coloneia (voir plus haut) que YĀQŪT, IV, 168 place aussi erronément en 335.

(1) MAS'ŪDĪ, *Tanbīh*, 194-5 (trad. 260-1) en rabī'I 335 (30 sept.-29 oct. 946) ; MAQRĪZĪ, II, 192 (pour lui c'est le 13e échange et non le 12e) ; I. AṮĪR, VIII, 352 (2480 prisonniers) ; I. KAṮĪR, f° 273v ; NUWAYRĪ, Cod. Par., f° 45 ; ABŪ'L-MAḤĀSIN II. 318 (III, 293-4) : voir 2e partie, 157, 230, 249, 261, 271, 407-8.

puis reprenait la route du sud avec ses troupes. Mais en octobre-novembre 947, Sayf ad-dawla attaquait inopinément Alep, en chassait Yānis et y rentrait cette fois définitivement, car des négociations s'engagèrent et une nouvelle paix fut conclue aux même conditions que précédemment, avec cette seule modification que l'émir d'Égypte ne paierait plus rien à Sayf ad-dawla pour la possession de Damas. Ayant consolidé son pouvoir à Alep, Sayf ad-dawla s'y fit construire un palais et confia à plusieurs membres de sa famille des fonctions importantes, notamment le gouvernement d'Antioche à son cousin Abū'l-'Ašā'ir et celui de Manbiǧ à son cousin Abū Firās, le poète connu (1). C'étaient là deux places importantes de la région des *'Awāṣim*, ligne de soutien des places frontières avancées. Après quoi, Sayf ad-dawla s'occupa à organiser son émirat en soumettant la province littorale à l'ouest de l'Oronte, et à se préparer à des actions contre les Grecs (2).

En 948, vraisemblablement au printemps (3), les Grecs firent une incursion dans la marche frontière syrienne, qui désormais devint un objectif plus important pour les Grecs du fait de la présence de Sayf ad-dawla à Alep. Ils capturèrent des prisonniers et ils se disposaient à se retirer quand Sayf ad-dawla survint, les atteignit, leur tua beaucoup de monde et leur reprit tout le butin qu'ils avaient fait (4).

Revenu à Alep, il alla assiéger dans la même année 336 (22 juillet 947-10 juillet 948) une place forte de Syrie du Nord, Barzūyah, située sur une hauteur dominant la vallée de l'Oronte, dans la chaine qui s'étend entre Tripoli et Antioche (5). Elle était occupée

(1) FREYTAG, XI, 182-185 ; WÜSTENFELD, *Statthalter*, 37-39 ; DVOŘAK, *Abū Firās, ein arabischer Dichter und Held*, Leyde, 1895, 75 ; KAMĀL AD-DĪN, éd. DAHAN, 119-120 (*Recueil de textes*, 374). Voir l'introduction à l'édition du *Diwān* d'Abū Firās par S. DAHAN, 3 vol., Beyrouth, 1944, vol. II, p. 11 et suiv. Cf. 2e partie, p. 180 et 349 sq.

(2) Cf. *Hist. des Ḥamdānides*, 198 sq.

(3) En 336 (23 juillet 947-10 juillet 948).

(4) DAHABĪ, fo 162 v ; ABŪ'L-MAḤĀSIN, II, 320 (III, 295) : 2e partie, 240-1, 271.

(5) YĀQŪT, I, 565 ; FREYTAG, XI, 185 ; ROSEN, *Basile le Bulgaroctone*, 86-7 ; HONIGMANN, *Ostgrenze*, 97 et *Hist. Topographie von Nordsyrien im Altertum*, dans *Z.D.P.V.*, 1923-1924, p. 173 ; DUSSAUD, *Top. hist. de la Syrie antique et médiévale*, 151-153 ; M. CANARD, *Recueil de textes...*, 85, *Ḥamdānides*, 598 sq. Cette forteresse est appelée par les Grecs *Βοϱζῶ* (cf. Léon DIACRE, p. 166) ou

par un petit émir kurde indépendant, Abū Taġlib al-Kurdī, et opposa à Sayf ad-dawla une vive résistance si bien qu'il fit le serment de ne pas lever le siège tant qu'il n'aurait pas pris la ville. En même temps, l'armée byzantine sous le commandement de Léon, fils du Domestique Bardas Phocas, envahit la marche frontière mésopotamienne et assiégea la place d'al-Ḥadaṯ, dont la population demanda secours à Sayf ad-dawla. Occupé devant Barzūyah, il ne put secourir al-Ḥadaṯ qui fut contrainte de se rendre à Léon Phocas ; celui-ci se borna à la démanteler. Par contre Barzūyah dut céder à Sayf ad-dawla et lui ouvrit ses portes (337 : 11 juillet 948-30 juin 949).

Après la prise de Barzūyah, le Ḥamdānide se dirigea vers Antioche où il arriva en décembre 948. C'est là que Mutanabbī, qui devait devenir le poète favori de Sayf ad-dawla, lui fut présenté par Abū'l-ʿAšā'ir et fit le panégyrique de l'émir (1).

Au printemps de 949, les Grecs envahirent à nouveau le territoire musulman et s'emparèrent de Marʿaš. Ils infligèrent une défaite à Sayf ad-dawla qui était venu au secours de Marʿaš et le mirent en fuite. C'est vraisemblablement au retour de cette expédition par la route des Pyles Ciliciennes qu'ils eurent une rencontre avec la garnison de Tarse (2). En septembre de la même année

Βορζέ. C'est la Bourzey franque. Voir la *Guide Bleu de la Syrie*, p. 274 ; LE STRANGE, *Palestine under the Moslems*, 421.

(1) YAḤYĀ, *P.O.*, XVII, 767 (69) : AL-MAKĪN, 220-221 ; KAMĀL AD-DĪN, éd. DAHAN, 120, (*Recueil de textes...*, 375) : l'émir de Barzūyah est dit ici fils de la sœur d'Abū'l-Ḥaǧar al-Kurdī ; ḎAHABĪ, f° 163 ; I. ẒĀFIR, f° 5 v ; ʿAYNĪ, f° 15-15 v. Voir 2e partie, 95, 180 (où il faut corriger Ibn Ḥaǧar en Abī'l-Ḥaǧar) 241, 123, 266-7. La date de l'arrivée de Sayf ad-dawla à Antioche est fixée par les commentateurs de Mutanabbī, soit au mois de ǧumādā I 337 (6 nov.-5 déc. 948) soit au mois de ǧumādā II (6 déc. 948-3 jan. 949). Voir *Ḥamdānides*, I, 599. Cf. CEDRENUS, II, 336 : *ὁ δὲ τῶν σχολῶν Δομέστικος Βάρδας κατὰ τῶν ἑῴων Ἀγαρηνῶν ἐκστρατεύσας ... ἐκπολιορκήσας καὶ τὴν περιβόητον Ἄδαπαν* (= *Ἄδαταν* : al-Ḥadaṯ). Corriger sur ce dernier point RAMBAUD, 140, n. 1 et 427.

(2) En 337 (11 juillet 948-30 juin 949). MISKAWAYH, II, 114 ; I. ḤAMAḎĀNĪ, f° 103 v ; I. AṮĪR, VIII, 361 ; ḎAHABĪ, f° 162 v ; *K. al-ʿuyūn*, f° 246 sous 336 ; I. KaṮĪR, f° 274 v ; NUWAYRĪ, f° 45 ; ABŪ'L-MAḥĀSIN, II, 322 (III, 297) ; ABŪ'L-FARAǦ, *Chron. syr.*, 195 (*Chronography*, 164-165) ; ASOŁIK, tr. GELZER et BURCKHARDT, 131, tr. MACLER, 37 (en 397 arm. : avril 949-avril 950) ; cf. DULAURIER, *Rech. sur la chronol arm.*, 276 et 425 ; SAMUEL D'ANI, *Tables chronologiques*, BROSSET, II, 347, rapporte erronément la prise de Marʿaš à 950 ; Vardan le

949, les troupes byzantines entreprirent une campagne en Arménie et s'emparèrent de Qālīqalā (Théodosioupolis, Erzerum), la place frontière musulmane le plus septentrionale. Les habitants obtinrent l'amān et les Grecs, après avoir détruit les murailles, se retirèrent (1).

A la fin de l'année 949 ou au début de l'année 950 (338 : 1 juillet 949-19 juin 950), Sayf ad-dawla partit pour Mayyafāriqīn où on le trouve au printemps de 950, laissant à Alep pour le remplacer son cousin Muḥammad b. Nāṣir ad-dawla (2). Pendant ce temps, Léon Phocas continuant ses incursions s'avança jusqu'à la place de Būqa située dans le territoire d'Antioche (3). Muḥammad b. Nāṣir ad-dawla s'avança à sa rencontre, mais il subit une défaite et eut 400 hommes tués, tandis qu'un grand nombre de ses soldats étaient faits prisonniers (4).

Après quoi, jusqu'à septembre 950, nous n'entendons plus parler de rencontres dans l'est. D'une part, le séjour de Sayf ad-dawla à Mayyāfāriqīn en 950, à la suite de la mort de sa mère, puis de son jeune fils, âgé de quatre ans (5), et du chagrin .que dut lui causer ce dernier événement, l'empêcha pour un temps de consacrer son attention à une activité militaire ; d'autre part, à la suite de ses échecs en 949, il désira peut-être faire des préparatifs plus sé-

Grand la rapporte à juste titre à 949, mais selon son habitude, il raconte beaucoup de choses invraisemblables (*Hist. universelle de* VARDAN LE GRAND, tr. EMIN, 113).

(1) YAḤYĀ, *P.O.*, XVIII, 768 (70), au mois de rabīʿ I 338 (29 août-27 sept. 949) ; ASOŁIK, tr. GELZER ..., 131-132, tr. MACLER, 38. Asołik attribue cette prise à Čmškik le Domestique et signale les exploits de Kivr-Žan, c.à.d. Jean Tzimiscès, petit-fils de Čmškik. Il s'agit de Théophile, frère de Jean Corcuas et aïeul de Tzimiscès. — Yaḥyā place dans la même année 338 (1 juillet 949-19 juin 950) l'affaire de Būqa et la prise de Qālīqalā. Voir plus loin.

(2) Voir sur les raisons pour lesquelles il convient de placer le départ de l'émir à cette date, *Ḥamdānides*, pp. 601-2, 635-6 et 762.

(3) Sur cette place, voir YĀQŪT, I, 762, LE STRANGE, *Palestine...*, 424 ; ROSEN, *Basile le Bulgaroctone*, 250 ; HONIGMANN, *Ostgrenze*, 105 ; *Ḥamdānides*, 229, 762 ; *E.I.*, 2e éd., I, 1332. On trouve aussi la graphie Būqā.

(4) YAḤYĀ, *P.O.*, XVIII, 767 (69) ; KAMĀL AD-DĪN, éd. DAHAN, 120 (*Recueil de textes*, 375) sous 338. Voir 2e partie, 95 (au lieu de 40 hommes, lire 400), 180.

(5) Ces deux événements furent l'objet de poésies de Mutanabbī qui furent récitées devant l'émir à Alep, l'une à la fin de 948, l'autre en août 949. Cf. *Ḥamdānides*, I, 635-6 ; FREYTAG, XI, 187.

rieux afin de se venger des Grecs par une action vigoureuse. Quoi qu'il en soit, cet arrêt dans les opérations militaires en Orient fut pour Byzance une heureuse chance, car précisément en 949 la partie la plus importante de ses forces fut dirigée sur la Crète, comme on verra dans le chapitre suivant.

7. Les Arabes de Crète et l'expédition de Crète de 949.

A l'époque de Constantin Porphyrogénète comme sous le règne de Léon VI, les Arabes de Crète continuèrent leurs incursions dévastatrices dans toute la Mer Égée et sur les régions littorales. Il est vraisemblable que dans les années 30 du x^e^ siècle, ils attaquèrent le Péloponnèse et la Grèce Centrale, dont la population se réfugia dans les îles. Parmi les fugitifs se trouvait le fameux anachorète de Phocide, Luc le Mineur, qui s'enferma dans la petite île déserte d'Ampelon. La population réfugiée, qui déjà désespérait de revoir l'Hellade libérée des étrangers, désirait par nostalgie, et malgré les terribles dangers qu'elle pourrait courir, retourner en Grèce. Luc le Mineur retint ces gens, leur prédisant une proche libération ; néanmoins, les circonstances le forcèrent à rester dans l'île pendant trois ans (1).

(1) *Κρέμος, Φωκικά* I, *Ἐν Ἀθήναις*, 1874, p. 46, col. 1 : *Τρίτον ἔτος ἐνταῦθα* (dans le port de Kalamion) *διαγενέσθαι τῷ μακαρίῳ φασίν. Εἶτα τοῦ ἔθνους τῶν Τούρκων τὴν Ἑλλάδα κατατρεχόντων εἰς τὸ πλησιάζον νησίον συνάμα τοῖς κύκλῳ χωρίοις καὶ αὐτὸς εἰσέρχεται, ὅπερ Ἀμπελὼν μὲν λέγεται, ἔστι δ' ἐσχάτως αὐχμηρόν τε καὶ ἄνυδρον ... Τοῦ μέντοι λαοῦ περαιωθῆναι βουλομένου πρὸς τὴν Πέλοπος, ὡς οὐκέτι τῆς Ἑλλάδος ἐλευθερίαν τὴν ἀπὸ τῶν ἐθνῶν ὄψεσθαι προσδοκωμένης αὐτοῖς, ἀπεῖργεν ἐκεῖνος : Ἐαρινὸν τὸ νέφος, ἀδελφοί, λέγων καὶ ὅσον οὔπω διαλυθήσεται καὶ ἡ αἰθρία φαιδρότερον ἡμῖν ἐπιλάμψει. Ὁ μέντοι τοῦ Θεοῦ ἄνθρωπος ἐπὶ τρισὶ πάλιν χρόνοις ἐν τῷ νησίῳ τούτῳ διαζῶν ἦν.* Voir Migne, *P.G.*, 111, p. 461. La traduction latine de la *Vie* est dans *Acta Sanct.*, Febr. II, p. 94. Dans cette traduction, au lieu de *Ἑλλάς*, on trouve *Attica* : *Turcarum gente incursante Atticam... nunquam se Atticam a Gentibus liberatam visuros.* Nous voyons dans les Turcs de la *Vie* purement et simplement les Arabes, comme Constantinidès, Diehl et Gregorovius. Le premier rapporte cette invasion à l'année 936, et parle d'une invasion des Sarrazins dans l'Attique, qu'ils dominèrent plus de trois ans et ajoute : « On ne nous dit pas si les Barbares s'emparèrent d'Athènes » : *Γ. Κωνσταντινίδου Ἱστορία τῶν Ἀθηνῶν ἀπὸ Χριστοῦ γεννήσεως μέχρι τοῦ ἔτους* 1821. *Ἀθήνησι*, 1887, pp. 301-302. C. Diehl, *L'Église et les Mosaïques du Couvent de S. Luc en Phocide*, Paris, 1889, p. 4 (*B.E.F.A.R.*, fasc. 55),

Les incursions des Arabes de Crète furent dirigées aussi vers le Nord et vraisemblablement, comme sous le règne précédent, menacèrent la tranquillité de l'Athos où le village déjà connu de nous d'Erisso commença, à l'époque de Romain Lécapène, à être appelé Kastro, c'est-à-dire, en d'autres termes, que les murs de l'ancienne Apollonia, dont les restes subsistent encore aujourd'hui, furent res-

cf. *Choses et gens de Byzance*, Paris, 1926, pp. 5-6. GREGOROVIUS, *Gesch. der Stadt Athen im Mittelalter*, I, Stuttgart, 1889, p. 145. Kremos, repoussant aussi bien la chronologie de Constantinidès que son « Attique », dit que *τὰ ὑπὸ τοῦ φιλοπόνου Γ. Κ. γεγραμμένα ταῦτα εἶνε ψευδῆ* (KREMOS, *op. cit.*, II, 1880, p. 299). L'interprétation de Hopf, qui voit dans ces Turcs les Hongrois qui ont attaqué Constantinople en 934 est peu vraisemblable : HOPF, *Griech. Geschichte*, 135 et n. 59. — La possibilité d'une attaque d'Athènes, suivie d'une occupation temporaire par les Arabes, a fait l'objet de divers travaux : G. SOTERIOU, *Ἀραβικὰ λείψανα ἐν Ἀθήναις κατὰ τοὺς Βυζαντινοὺς χρόνους* (*Ἀπόσπασμα ἐκ τῶν Πρακτικῶν τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν*, 1929, 266 sqq) ; ID., *Ἀραβικαὶ διακοσμήσεις εἰς τὰ Βυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Ἑλλάδος* (*Ἀπόσπασμα ἐκ τῶν Πρακτικῶν τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας*), 1935, p. 57 sqq. (reproduit dans *Berichte der Christlich-Archäologischen Gesellschaft zu Athen*, dans *Byz.-Neugr. Jahrbücher*, 1935, p. 233 sqq) ; D. G. KAMPOUROGLOU, *Ἡ ἅλωσις τῶν Ἀθηνῶν ὑπὸ τῶν Σαρακηνῶν*, Athènes, 1934 ; K. M. SETTON, *On the Raids of the Moslems in the Aegean in the ninth and tenth centuries and their Alleged Occupation of Athens*, dans *American Journal of Archaelogy*, 58 (1954), 311 sqq ; G. MILES, *The Arab Mosque in Athens*, dans *Hesperia, Journ. of the American School of class. Studies at Athens*, XXV (1956), 329-344. En dehors des arguments qu'on peut tirer de la Vie de Saint-Luc (mais non de la Vie de Saint Pierre d'Argos, car chez ce dernier, voir plus haut, p. 245, n. 2, il s'agit d'une invasion de Slaves révoltés du nord de la Grèce), il y a l'existence à Athènes de fragments architecturaux avec inscriptions arabes, dont l'une, comme l'a démontré G. Miles, fait nettement ressortir qu'elle appartenait à une mosquée, vraisemblablement construite à Athènes au x^e^ siècle, par des prisonniers ou une colonie de marchands arabes (à moins qu'une mosquée ait été érigée ailleurs, par ex. à Égine évacuée par ses habitants, comme on a vu plus haut, et que la pierre avec inscription ait été transportée plus tard à Athènes ?). Kampouroglou hésitait pour l'occupation d'Athènes entre 943 et la période comprise entre 896 et 902, et Setton penche pour la période 896-912. En tout cas, aucune occupation n'a plus été possible après la conquête de la Crète par Nicéphore Phocas en 961. Sans recourir à l'hypothèse d'une occupation, ne pourrait-on pas attribuer la fondation d'une mosquée au fameux Chasé, Sarrazin de pensée, de manières et de religion, qui fut nommé gouverneur de la Hellade en 913 par Alexandre, et qui fut tué par les Athéniens en 913-914 ou 915-916. Ses sympathies musulmanes auraient pu l'amener à permettre à des prisonniers arabes d'ériger cette mosquée. Sur Chasé, voir *De adm. Imp.*, ch. 50 (éd. JENKINS-MORAVCSIK, p. 242 et *Commentary*, p. 193).

taurés et fortifiés (1). On peut dire avec une quasi-certitude que ces fortifications sur l'Athos furent élevées contre les Arabes. En Orient, les incursions des Arabes de Crète atteignirent sans doute les côtes d'Asie Mineure. Ils connaissaient très bien par exemple la renommée du fameux ascète de Latron au x^e siècle, Paul le Jeune (2).

Un manuscrit du monastère athonite d'Iviron renferme une tradition où il est dit que Romain Lécapène partit pour conquérir la Crète que possédaient alors les Turcs, c'est-à-dire les Arabes. A Livadia, l'empereur entendit parler de Saint Luc et lui demanda de prier pour le succès de l'expédition. Mais Luc s'y refusa, disant que ce n'était pas lui qui conquerrait la Crète, mais Romain le Jeune. Après ces paroles, l'empereur renonça à partir pour la Crète et fonda bientôt après l'église de Saint Luc en Phocide (3). Évidemment c'est une pure invention qui a pour base une confusion de Romain l'Ancien avec Romain le Jeune, étant donné qu'il y a réellement dans la Vie de Saint Luc une prophétie sur la reconquête de la Crète (4).

Constantin, déjà depuis quelques années, pensait à une expédition maritime contre la Crète, susceptible de mettre fin à la liberté d'action des pirates crétois. Désirant s'assurer, pour l'époque de l'expédition, la neutralité des Arabes d'Espagne qui, bien qu'intéressés surtout par les choses d'Occident, n'oubliaient pas l'origine espagnole des Arabes de Crète et avaient avec eux des relations culturelles (5), et voulant peut-être aussi essayer de conclure

(1) S. E. Porphyre Uspenskij, *L'Athos*, III, 50 ; cf. aussi 316.

(2) Voir la *Vita Pauli Junioris*, *Anal. Boll.*, XI (1892), pp. 71-72 : *καὶ παρὰ τοῦτο καὶ Κρῆτες καὶ Σκῦθαι, καὶ οἱ τὴν παλαιὰν Ῥώμην οἰκοῦντες τὸν ἄνδρα ἔγνωσαν, καὶ ὄνομα αὐτῶν ἦν ἐκεῖνος περιαδόμενόν τε καὶ θαυμαζόμενον.* Par Scythes, il faut entendre ici les Slaves en général, et en particulier les Bulgares. Voir Vasilievskij, *Sur la vie et les oeuvres de Siméon Métaphraste*, dans *J.M.I.P.*, n° 212 (1880), p. 425.

(3) Sur cette légende ainsi que sur d'autres traditions, voir Kremos, *Φωκικά*, I, pp. *ιη'-ιθ'*.

(4) Voir Diehl, *L'Église ... de S. Luc en Phocide*, p. 7 et 3-4 ; Id., *Choses et gens de Byzance*, p. 12. Cf. A. Vasiliev, *Les Slaves en Grèce*, dans *Viz. Vrem.* V (1898), 425, sur la prophétie de Saint-Luc. I. Buchon, *La Grèce continentale et la Morée*, Paris, 1844, p. 242, ne connaît et n'admet qu'une tradition, celle qui a été citée plus haut. — Voir l'analyse de la *Vie de Saint-Luc* (890-953) dans G. Da Costa-Louillet, *Saints de Grèce aux VIII^e, IX^e et X^e siècles*, dans *Byzantion*, 31 (1961), pp. 330-343.

(5) Voir Lévi-Provençal, *Hist. de l'Espagne musulmane*, 1^e éd. I, 377, n. 2, 2^e éd., II, 145. Sur l'hypothèse d'un désir d'alliance avec l'Omeyyade, voir H. Graetz, *Gesch. der Juden*, t. V, 2^e éd. Leipzig, 1870, p. 325.

avec le calife omeyyade une alliance contre les ennemis communs de l'Espagne omeyyade et de Byzance, à savoir les Fāṭimides d'Afrique, Constantin décida d'envoyer en Espagne une ambassade qui de là devait partir pour la cour de l'empereur Otton le Grand. L'ambassade byzantine en Espagne s'explique non seulement du point de vue politique, mais aussi par le fait que le calife désirait lui-même établir avec Byzance des rapports culturels (1). Quant au but de l'ambassade auprès de Otton le Grand, il est vraisemblable que Byzance avait en vue des négociations au sujet de l'ennemi commun de l'un et l'autre empire, les Hongrois.

Le contemporain de Constantin Porphyrogénète dans la lointaine Espagne était le fameux et puissant souverain ʿAbd ar-Raḥmān III an-Nāṣir, sur lequel Dozy, l'historien de l'Espagne musulmane, porte le jugement suivant : « Les plus fiers souverains briguaient son alliance. L'empereur de Constantinople, les rois d'Allemagne, d'Italie et de France lui envoyaient des ambassadeurs. C'étaient à coup sûr de beaux résultats ; mais ce qui excite l'étonnement et l'admiration quand on étudie ce règne glorieux, c'est moins l'œuvre que l'ouvrier, c'est la puissance de cette intelligence universelle à qui rien n'échappait et qui se montrait non moins admirable dans les plus petits détails que dans les plus sublimes conceptions. Cet homme fier et sagace, qui centralise, qui fonde l'unité de la nation et celle du pouvoir, qui par ses alliances établit une sorte d'équilibre politique, qui, dans sa large tolérance, appelle dans ses conseils des hommes d'une autre religion, est plutôt un roi des temps modernes qu'un calife du Moyen Age » (2).

Dans les premières années du règne de Constantin Porphyrogénète seul empereur, les sources arabes signalent un certain nombre d'ambassades envoyées à Cordoue. Deux d'entre elles mentionnent aussi l'envoi à Constantinople d'émissaires espagnols. De même le Livre des Cérémonies de Constantin Porphyrogénète mentionne la réception d'une ambassade espagnole au Grand Palais, qui est de cette époque, et l'évêque de Crémone, envoyé du roi Béranger à Constantinople, Liudprand, dit avoir rencontré à Venise l'eunuque Salomon, ambassadeur byzantin, qui rentrait d'une

(1) Voir Lévi-Provençal, *op. cit.*, I, 379 (2e éd., II, 147-8).

(2) Dozy, *Hist. des Musulmans d'Espagne*, III, Leyde, pp. 93-94 (2e éd. 1950, II, 175).

mission en Espagne et en Saxe ; le même Liudprand parle aussi de la réception à Constantinople des ambassadeurs espagnols.

Tout au début du règne de Constantin, en 334 (17 août 945-1 août 946) une ambassade byzantine arriva à Cordoue, selon Ibn ʿIḏārī. Il en décrit la réception pompeuse dans des termes analogues à ceux avec lesquels sont racontées les réceptions ultérieures. Il ne dit rien sur le but de cette mission. Dozy, parlant d'une alliance qui aurait été conclue entre le calife d'Espagne et l'empereur byzantin « qui brûlait du désir d'enlever la Sicile au Fāṭimide al-Qā'im (322-334/934-946) », fait peut-être allusion à ce fait, mais la source arabe ne parle pas ici d'un pacte (1).

Pour les ambassades ou missions postérieures, les dates données par les sources arabes sont quelque peu incertaines et il semble qu'il y ait eu confusion entre deux ou même plusieurs ambassades, car on en trouve mention sous 336 (23 juillet 947-10 juillet 948), sous 337 (11 juillet 948-30 juin 949), sous 338 (1 juillet 949-19 juin 950) et sous 340 (9 juin 951-28 mai 952). Les termes sous lesquels sont relatées celle de 336 et celle de 338 sont étrangement semblables et le seul auteur qui parle d'une ambassade en 337, Ibn Abī Uṣaybiʿa, déclare n'être pas sûr de la date et se trompe sur le nom de l'empereur. D'autre part, les sources grecque et latine sont ici décevantes, car aussi bien Liudprand que Constantin Porphyrogénète ne fournissent qu'une indication de jour et de mois, mais non d'année et le passage à Venise de Liudprand ainsi que son arrivée à Constantinople sont datés par les uns de 948, par d'autres de 949. Nous sommes donc conduits à une reconstruction qui comporte une part d'hypothèse : nous pouvons admettre celle qu'avait faite Vasiliev.

En août-septembre 947 (2) apparaissaient à la cour d'ʿAbd ar-

(1) Ibn ʿIḏārī, II, 231 (voir 2e partie, 219) ; Dozy, *op. cit.*, 2e éd., II, 159.

(2) Au mois de ṣafar 336 (22 août-19 sept. 947). Al-Maqqarī nous donne le récit de l'ambassade principalement sur la base de deux sources : Ibn Ḫaldūn, qui la rapporte à l'année 336 (23 juillet 947-10 juillet 948) et Ibn Ḥayyān qui la rapporte à l'année 338 (1 juillet 949-19 juin 950). Maqqarī ne tranche pas la question de savoir qui mérite le plus de confiance et se borne à dire : « Dieu sait qui des deux dit le plus vrai ». Mais Ibn Ḫaldūn, dans Maqqarī, remarque que deux ans après 336, arrivèrent en Espagne de nouveaux envoyés de Constantintople : *Analectes sur l'hist. et la litt. des Arabes d'Espagne* par Al-Makkari, publ. par R. Dozy, Leyde, 1855, p. 235. Vraisemblablement, il y a ici une confusion entre les deux années 336 et 338. Ibn Abī Uṣaybiʿa pense que ce fut en l'année 337 (11 juillet 948-30 juin 949) : Ibn Abī Uṣaibiʿa, éd. A.

Raḥmān les envoyés de Constantin ayant à leur tête le chambellan et eunuque Salomon (1), et porteurs de cadeaux précieux. Le but de l'ambassade était de rechercher l'amitié du calife ou une alliance avec lui. ʿAbd ar-Raḥmān se disposa à offrir aux ambassadeurs une réception des plus solennelles. Tout d'abord il envoya pour les accueillir à leur entrée en Espagne, au port de Pechina (Baǧǧāna) (2), Yaḥyā b. Moḥammed b. al-Layṯ et d'autres personnages, chargés de se mettre à leur service pendant tout le temps de leur voyage, car Pechina était à plusieurs jours de Cordoue. Quand les envoyés étaient arrivés près de la capitale, les généraux du calife, à la tête de leurs troupes en armes, s'étaient avancés à leur rencontre et enfin le calife, en signe de particulière estime, avait envoyé pour les accueillir après les généraux les deux grands eunuques Yāsir et Tammām qui étaient les officiers les plus intimes du calife, chargés de la surveillance du harem et de la garde du palais. Les troupes en complète tenue de parade avaient été disposées le long de la route. Un logement avait été réservé pour les ambassadeurs dans le faubourg de Cordoue situé sur la rive gauche du fleuve, dans la résidence suburbaine de l'héritier du trône, al-Ḥakam. L'accès en avait été strictement interdit à quiconque et le palais lui-même où étaient logés les ambassadeurs était soigneusement gardé par des *mawālī* et des officiers d'un corps particulier ; seize factionnaires, se relayant quatre par quatre veillaient aux portes. Ainsi l'ambassade se trouvait d'emblée dans une prison d'honneur.

Le calife reçut les ambassadeurs en septembre 947 (3) dans une

Müller, Königsberg, 1884, II, p. 47. — Voir 2e partie, p. 274 sqq. et 186-187. Ibn ʿIḏārī, II, 231 (2e partie, 219) ignore l'ambassade de 336 et ne parle que de celle de 338. Il est probable que la confusion provient de ce qu'il y eut également une ambassade en 338 (949-50).

(1) Nous trouvons le nom de l'ambassadeur byzantin chez Liudprand qui, à l'époque de son premier voyage à Constantinople, rencontra à Venise Salomon qui revenait d'Espagne et de Saxe et rentrait à Constantinople : Liudprandi *Antapodosis*, VI, 4 (Pertz, III, 337) : *Venetiam veni ubi et Salemonem Grecorum nuntium, kitonitam, eunuchum, repperi, ab Hispania et Saxonia reversum Constantinopolim versus tenere cupientem...* La rencontre à Venise aurait eu lieu, d'après Dümmler, le 25 août 949. Mais comme Liudprand n'indique pas l'année, ce peut être en 948, comme l'a pensé Vasiliev. Voir plus loin.

(2) Voir Yāqūt, I, 494-5 ; Lévi-Provençal dans *E.I.*, III, 1109 et *La Péninsule ibérique au Moyen Age d'après le Kitāb ar-Rawḍ al-Miʿṭar*, pp. 47-50.

(3) Le samedi 11 rabīʿI 338 (8 sept. 949) ; mais s'il s'agit comme nous l'avons supposé de l'année 336, le 11 rabīʿI serait le 30 septembre 947, mais un

ambiance solennelle, dans la salle la plus splendide du palais de Cordoue. A droite du calife étaient assis l'héritier du trône al-Ḥakam et ses autres fils, à gauche le grand cadi de Cordoue et des juristes ; à droite et à gauche, à des places déterminées selon leur rang, se tenaient les hauts dignitaires et fonctionnaires : vizirs, chambellans, fils de vizirs, *mawālī*, etc.. La cour du palais était tout entière couverte de tapis précieux de diverses sortes ; les portes et les galeries du palais étaient tendues de rideaux de brocart et de tentures fines et précieuses.

Éblouis par l'appareil grandiose qui les entourait, les ambassadeurs s'avancèrent et remirent au calife la lettre impériale. Elle était écrite en lettres d'or, en grec, sur un parchemin de couleur bleu azur ; à cette lettre était jointe une autre écrite également en grec sur un parchemin bleu azur, mais en lettres d'argent, contenant la description et l'énumération des cadeaux envoyés au calife. A la lettre était attaché un sceau d'or du poids de quatre miṯqāl, sur une face duquel était l'effigie du Christ, et sur l'autre celle de l'empereur Constantin et de son fils. La lettre était dans un étui d'argent ciselé avec un couvercle d'or, sur lequel était représentée une image de l'empereur Constantin en verre de diverses couleurs (émail?). L'étui était dans un coffret recouvert d'une étoffe de brocart. La première ligne de la lettre, en traduction, contenait les mots suivants : « Constantin et Romain, fidèles en Christ, les deux rois augustes, rois des Romains » ; la seconde ligne : « Au possesseur des mérites considérables, l'illustre et noble d'origine ʿAbd ar-Raḥmān, le calife, le souverain des Arabes d'Espagne. Que Dieu prolonge sa vie » !

Afin de produire sur les ambassadeurs grecs une impression encore plus forte, le calife avait ordonné à son fils al-Ḥakam de réunir les orateurs et poètes distingués du pays qui seraient capables dans leurs discours et dans leurs vers en présence des ambassadeurs d'exalter la puissance de l'Islam, la gloire de son règne, la majesté de son palais, etc.. Le premier qui devait prendre la parole était Moḥammed b. ʿAbd al-Barr al-Kaškinānī, juriste et fameux compositeur

jeudi. Si c'est bien l'ambassade de Salomon qui est en cause, elle ne peut pas être de 338 (949-950), car, à la date où aurait été reçue cette ambassade à Cordoue, Salomon était déjà de retour à Constantinople. L'émissaire de 338, s'il y en eut un, comme il est probable, fut sans doute un autre que Salomon.

de sermons ; mais quand il se fut avancé devant l'assemblée, l'ambiance de grandeur et de majesté qui régnait produisit sur lui une si forte impression qu'il tomba évanoui sans pouvoir dire un mot. Il dut être remplacé par Abū ʿAlī al-Baġdādī Ismāʿīl b. al-Qāsim al-Qālī, qui était arrivé de l'ʿIrāq, auteur de plusieurs ouvrages, « prince de l'éloquence et mer de la philologie », selon l'expression de l'écrivain arabe. Mais il put seulement commencer à parler, bientôt le fil de ses idées se rompit et le célèbre orateur resta coi, essayant en vain de se souvenir de ce qu'il voulait dire. Dans l'embarras général et le silence se leva tout à coup Mundīr b. Saʿīd al-Ballūṭī, homme célèbre par son érudition, et sans préparation il prononça un discours brillant qui se terminait par une longue pièce de vers. L'assemblée tout entière applaudit à ce discours et le calife, saisi d'admiration, nomma en récompense l'orateur à la charge de cadi (1).

Parmi les présents apportés par les ambassadeurs au calife, se trouvait un beau manuscrit grec de l'ouvage de médecine de Dioscoride avec des dessins représentant des plantes, et un manuscrit latin de la célèbre Histoire d'Orose. Dans sa lettre, l'empereur indiquait que le calife ne pourrait tirer profit de l'ouvrage de Dioscoride qu'au cas où il aurait auprès de lui un homme sachant la langue grecque et qui fût en même temps connaisseur en matière de méde-

(1) *Analectes sur l'hist. et la litt. des Arabes d'Espagne, par al-Makkari*, publ. par R. Dozy..., Leyde, 1855, pp. 234-7 ; P. de Gayangos, *The history of the Moh. Dynasties in Spain by ... al-Makkari*, vol. II, Londres, 1843, pp. 137-8, 140 sqq. Voir 2e partie, pp. 274-281. Comme il a été noté plus haut, Maqqarī a utilisé Ibn Ḫaldūn, Ibn Ḥayyān et le *Matmaḥ* d'Ibn Ḫāqān. Sur ces auteurs, voir 2e partie, p. 276, n. 2 et p. 280, n. 3. C'est dans le *Matmaḥ* que se trouve la biographie de Mundir b. Saʿīd al-Ballūṭī, qui contient la mention de l'ambassade et de sa réception : éd. de Constantinople (1302 H/1884), pp. 37-46, éd. du Caire (1325 H), pp. 41-52. Un récit de cette ambassade, sans indication de source, est dans I. A. Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en Espana*, t. II, Barcelone, 1844, pp. 65-66 (bref) et dans M. Cardonne, *Hist. de l'Afr. et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, t. I, Paris, 1765, pp. 324-6. Un récit détaillé, d'après Maqqarī, se trouve dans Ch. Romey, *Hist. d'Esp. depuis les premiers temps jusqu'à nos jours*, t. IV, Paris, 1839, pp. 189-192. Voir aussi C. Neumann, *Die Weltstellung...*, p. 13 ; Harkavy, *Récits des écrivains hébraïques sur les Khazares et l'empire khazare*, dans *Trav. de la sect. or. de la Soc. imp. russe d'archéol.*, nº XVII, St. Pét., 1874, pp. 391-394. Cf. aussi Lévi-Provençal, *Hist. de l'Esp. musulm.*, Paris, 1944, I, 283 (2e éd. 1950, II, 151-152), et Dunlop, *The hist. of the Jewish Khazars* (voir plus bas, p. 329, n. 1).

cine ; en ce qui concerne Orose, écrivait l'empereur, il y avait en Espagne plusieurs personnages auxquels le latin était familier et susceptibles de traduire son Histoire en arabe. Mais il ne se trouva en Espagne aucun chrétien connaissant le grec ; aussi le manuscrit de Dioscoride resta-t-il non traduit dans la bibliothèque du calife (1).

L'empereur parvint à son but. Le calife d'Espagne consentit à conclure un pacte d'amitié, et, pour renforcer cette amitié, il envoya à son tour à Constantinople un ambassadeur, Hišām b. Hudayl (ou Kulayb) al-Gāṭalīq (Catholicos), qui pourrait être l'évêque de Cordoue, avec de magnifiques cadeaux. C'est vraisemblablement avec cette dernière ambassade que fut adressée à l'empereur la demande du calife de lui envoyer un homme parlant le grec et le latin, qui fût en état d'enseigner ces langues à des esclaves destinés à devenir des traducteurs. Ibn Abī Uṣaybi'a qui nous rapporte ces faits nous dit aussi qu'un savant d'Espagne célèbre à cette époque, le médecin juif Ḥasday b. Šaprūṭ, qui occupait une haute charge gouvernementale à la cour d''Abd ar-Raḥmān et qui remplit pour lui des fonctions diplomatiques, fut intéressé par le manuscrit de Dioscoride, ainsi que d'autres médecins espagnols. Par les ambassadeurs grecs Ḥasday apprit des détails sur le lointain royaume des Khazars où l'on professait la religion juive et dont le souverain était le Khagan Joseph. Profitant de l'envoi d'une ambassade à Constantinople, Ḥasday y expédia un nommé Isaac b. Nathan porteur d'une lettre pour le khagan khazar ; en même temps il envoyait pour sa part personnelle des cadeaux considérables à l'empereur en lui demandant de permettre à son en-

(1) Ibn Abī Uṣaybi'a, *K. 'uyūn al-anbā' fī ṭabaqāt al-aṭibbā'*, éd. A. Müller, Königsberg, 1884, II, 47. Voir aussi S. de Sacy, *Relation...* par Abd-Allatif..., Paris, 1810, pp. 495-7 et 549-550 ; Amari, *Testo*, 621-3, *Vers.*, II, 507-9, *Storia*, II, 218-9 (2e éd. 254) ; Dölger, *Regesten*, I, p. 82, n° 657. Comme nous l'avons dit plus haut, selon Ibn Abī Uṣaybi'a, qui avoue n'être pas sûr de la date, ces ouvrages auraient été apportés en 337/948-949. Il n'y a, semble-t-il, étant donné l'incertitude de notre auteur qui se trompe aussi sur le nom de l'empereur, aucun inconvénient à admettre que ce fut en 336/947-948. Cela répondait-il à une demande du calife qui aurait pu être formulée lors de la réception de l'ambassade de 334/945-946 ? Il est curieux en tout cas que ni Ibn Ḥayyān, ni Ibn Ḫaldūn, ni Ibn 'Iḏārī ne parlent de Dioscoride et d'Orose. La chose n'a sans doute intéressé que le milieu des médecins et savants chrétiens et juifs. Voir 2e partie, 186-7. — Comme nous le verrons, il y eut aussi une ambassade grecque en 949.

voyé de se rendre chez les Khazars. L'empereur reçut avec une grande bienveillance Isaac, la lettre de Ḥasday et les cadeaux, mais au bout de six mois, en renvoyant les ambassadeurs espagnols chez eux, il donna à Isaac une lettre pour Ḥasday, dans laquelle il refusait de laisser partir son envoyé pour le pays des Khazars, alléguant qu'il y avait des guerres intestines parmi les peuples qui habitaient entre Constantinople et les Khazars et que, à cette époque, des tempêtes sévissaient furieusement sur la mer (1).

Quant à l'ambassadeur grec Salomon, il partit d'Espagne avec des cadeaux pour la cour d'Otton le Grand, peut-être en même temps qu'une ambassade d'ʿAbd ar-Raḥmān à l'empereur allemand. Ce dernier (2) envoya tout de suite en réponse une ambassade à Con-

(1) La bibliographie relative à Ḥasday b. Šaprūṭ et à ses relations avec le Khagan khazare est considérable. Voir HARKAVY, *Récits d'écrivains hébraïques...*, 338-343, 363, 365 et 367 ; ID., *Ein Briefweschel zwischen Cordova und Astrachan zur Zeit Svjatoslaw (um 960) als Beitrag zur alten Geschichte Süd-Russlands*, dans *Russische Revue*, hsg. von C. RÖTTGER, VI, St. Pét., 1875, 73-74 ; KOSSOVITCH, *Extrait de la lettre du Rabbin Khisdaï ben Itshak (sic) à l'empereur khazare* dans *Rec. de renseignements hist. et statistiques sur la Russie et les peuples de même religion et de même race*, t. I, éd. D. V., Moscou, 1845, 187 ; E. CARMOLY, *Des Khazars au X^e siècle*, dans *Itinéraires de la Terre Sainte*, Bruxelles, 1847, p. 5 et 29 sqq ; P. LUZZATTO, *Notice sur Abou-Jousouf-Hasdaï ibn Schaprut*, Paris, 1852, pp. 5-7 ; GRAETZ, *Gesch. der Juden*, 2^e éd., V, Leipzig, 1870, pp. 488-495 et cf. 322-326 ; LAMANSKIJ, *Les Slaves en Asie Mineure, en Afrique et en Espagne*, St. Pét., 1859, p. 223 ; A. KUNIK, *Sur l'époque à laquelle vivait l'Israélite Ibrahim ibn Yakub, Renseignements d'al-Bekri sur les Slaves et leurs voisins* par le Baron ROSEN, App. au t. 32 des *Mém. de l'Ac. Imp. des Sciences* (1878), p. 73. Voir aussi *The Jewish Encyclopedia*, IV, 1903, p. 3 (Chazars) ; *ibid.*, VI, 1904, pp. 278-9 (Hasdai, Abu Yusuf, Ibn Shaprut) ; P. K. KOKOVCOV, *La correspondance hebraeo-khazare du X^e siècle*, Leningrad, 1932, *passim* ; Th. KOWALSKI, *Relatio Ibrahim ibn Jaʿḳūb de itinere slavico quae traditur apud al-Bekri*, Cracovie, 1946 (*Monumenta Poloniae Historica, Nova Series*, tomus I), 43, 115, 121 ; H. GRÉGOIRE, *Le « Glozel » khazare*, dans *Byzantion*, XII, 1937, 266 sqq ; T. LEWICKI, *Les sources arabes de l'hist. des Slaves*, I, Varsovie-Cracovie, 1956, p. 31. Pour plus de détails, voir D. M. DUNLOP, *The history of the Jewish Khazars*, Princeton, 1954, 120, 126 sqq, 135-6, 143 et *passim* et la bibliographie. Sur l'activité politique et diplomatique de Ḥasday, voir DOZY, *Hist. des Mus. d'Esp.*, III, Leyde, 1861, p. 83 sq et LÉVI-PROVENÇAL, *L'Espagne mus. au X^e s.*, Paris, 1932, p. 38, 111-112 et *Hist. de l'Espagne musulmane*, I, Paris, 1944, pp. 326-7. Cf. aussi l'article Khazars dans *E.I.*

(2) L'ambassade de ʿAbd ar-Raḥmān à l'empereur Otton est ordinairement rapportée à 950. LÉVI-PROVENÇAL, *Hist. de l'Esp. mus.*, I, (1944), p. 384 (2^e éd. 1950, II, 154), dit : vers 950. DÖLGER, *Regesten*, I, pp. 82-3, n° 658, dit :

stantinople dirigée par le riche marchand mayençais Liutefred (1).

L'ambassade espagnole parvint à Constantinople peu de temps avant le retour de Salomon, qui, parti de Venise le 25 août 948 (2) en même temps que Liudprand, envoyé comme ambassadeur à Constantinople du roi d'Italie Bérenger, atteignit Constantinople le 17 septembre (3). L'ambassadeur de l'empereur Otton le Grand, Liutefred, porteur de riches présents, arriva aussi dans la capitale avec Salomon (4). A Constantinople, l'ambassade espagnole fut reçue par l'empereur le 24 octobre 948. Le cérémonial de la réception fut exactement le même que lors de la réception de l'ambassade des Arabes de Tarse en 946, sauf que l'allée du palais de la Magnaure, au lieu d'être ornée d'étoffes de cendal, était tout entière tapissée de grands scaramangia et décorée de divers objets rehaussés d'émail (5), pris au garde-meuble impérial. En outre, le

948 ou 949. L'année exacte est inconnue. Voir l'exposé des relations de ʿAbd ar-Raḥmān avec Otton dans Dozy, *Die Cordovaner ʿArīb b. Saʿd der Sekretär und Rabīʿ ibn Zeid der Bischof*, dans *Z.D.M.G.*, XX, (1866), 605-607 ; *Vita Iohannis Gorziensis*, 115 (Pertz, IV, 369-370). Cf. Lévi-Provençal, *loc. cit.*, et *L'Esp. mus. au X^e s.*, 49-50.

(1) Liudprandi *Antapodosis*, VI, 4 (Pertz, III, 338) : ... *magnis cum muneribus nuntium Liutefredum scilicet, Magontium institorem ditissimum.* Voir Köpke-Dümmler, *Kaiser Otto der Grosse*, Leipzig, 1876, pp. 172-3. Inexactement dans Rambaud, 314 : l'évêque Liutfred de Mayence.

(2) Si Salomon a été reçu à Cordoue en septembre 947, il a pu partir pour la cour d'Otton peu de temps après. Il rentre par Venise en août, évidemment de l'année suivante 948. Comme nous l'avons dit plus haut, on hésite entre 948 et 949. Dümmler met cela en 949. Ostrogorski, *Hist. of the Byz. State*, p. 258, dit aussi 949. Dvornik, *Le schisme de Photius*, Paris, 1950, p. 397, dit que Liudprand séjourna à Constantinople entre 948 et 950. Ebersolt, *Mélanges d'hist. et d'archéol. byz.*, Paris, 1917, p. 79, n. 4, suit Vasiliev et met la réception de l'ambassade espagnole en 948.

(3) Liudprandi *Antap.*, VI, 4 : *octavo denique Kalendas Septembris Venetia exeuntes, XV Kalendas Octobris Constantinopolim venimus* ; VI, 5 : ... *ob Hispanorum nuntios qui tunc eo* (à Constantinople) *noviter venerant.* Pertz, III, 338.

(4) Liudprandi *Antap.*, VI, 4 : ... *Salemonem ... secum ducentem domini nostri tunc regis, nunc imperatoris, magnis cum muneribus nuntium.* Pertz, III, 337-8.

(5) *De Cerim.*, p. 571 : *τὰ χειμεντὰ ἔργα.* Voir Reiske, 204 sqq : Beljaev, *Apercu des parties principales du Grand Palais*, p. 12, n. 4. Le mot que nous avons traduit par « allée » est *ἀναδενδραδίον* qui désigne à proprement parler une treille ou une tonnelle ; c'est un passage dallé ombragé par de la vigne. Voir A. Vogt, *Le Livre des Cérémonies*, II, pp. 9-10 ; Ebersolt, *Le Grand*

jour de la réception, les envoyés espagnols n'eurent pas l'honneur d'une invitation à la table impériale, parce que le Chrysotriclinium n'avait pas été décoré (1).

Après un séjour de deux ans à Constantinople, Hišām retourna en Espagne en 949 (2). Avec lui arriva une nouvelle ambassade grecque. Quel était le but de cette seconde ambassade, précisément l'année même de l'expédition de Crète? Nous sommes amenés à supposer que tout n'avait pas été réglé entre l'empereur et le calife et que peut-être les nouveaux ambassadeurs devaient jouer le rôle d'espions et faire un rapport à l'empereur sur l'attitude adoptée par le califat espagnol au moment de l'expédition de Crète. Le fait que l'empereur n'avait pas particulièrement confiance en ʿAbd ar-Raḥmān est prouvé par la présence de vaisseaux byzantins sur les côtes d'Espagne à l'époque de l'expédition de Crète, comme nous le verrons plus bas.

Un peu plus tard, après l'expédition de Crète, l'empereur satisfit à la demande du calife espagnol d'envoyer en Espagne un professeur de grec et de latin. C'est en cette qualité en effet qu'arriva en Espagne, envoyé par l'empereur, en 951, le moine Nicolas (3), qui devint un des intimes d'ʿAbd ar-Raḥmān. A la même époque, on note à Cordoue, parmi les médecins arabes un désir d'étudier et d'expliquer les noms incompris des plantes dans le livre de Dioscoride ; à la tête de ce mouvement scientifique était Ḥasday b. Šaprūt que nous connaissons déjà (4) et qui a travaillé à la traduction arabe de Dioscoride (5).

Palais, Paris, 1910, p. 71 et *Mélanges d'hist. et d'archéol. byz.*, Paris, 1917, p. 85. Cf. REISKE, 256-7.

(1) *De Cerim.*, p. 571 et 580 : *γέγονε δὲ ἡ τῶν Ἰσπανῶν δοχὴ μηνὶ Ὀκτωβρίῳ κδ'* (p. 571) ; LIUDPRANDI *Antap.*, VI, 5 (PERTZ, III, 338) ; MURALT, sous 946, p. 521.

(2) Le retour de Hišām et l'ambassade grecque qui l'accompagne sont mentionnés par Ibn Ḫaldūn qui précise que l'ambassade espagnole resta deux ans à Constantinople. Le délai de deux ans amène à l'année 338 (1 juillet 949-19 juin 950). Il y eut donc une ambassade grecque à Cordoue en 338, d'où la confusion avec celle de 336 dans les sources arabes. Comme d'après Ḥasday b. Šaprūt l'ambassade espagnole aurait été renvoyée par l'empereur au bout de six mois, il faut supposer qu'une partie de l'ambassade revint plus tôt que Hišām.

(3) En 340 (9 juin 951-28 mai 952) : Ibn Abī Uṣaybiʿa, II, 47 (2e partie, 186).

(4) IBN ABĪ UṢAYBIʿA, *loc. cit.*

(5) Les manuscrits arabes de Dioscoride sont assez rares : la traduction hé-

Constantin Porphyrogénète, ayant décidé l'expédition de Crète, s'adressa par une lettre à Saint Paul de Latron, avec lequel il était en correspondance d'une façon générale, pour lui demander quel serait le sort de l'expédition projetée. Paul lui répondit que cette expédition n'était pas agréable à Dieu. Néanmoins, Constantin, à raison des énormes sommes déjà dépensées, n'écouta pas les paroles du Saint et entra en campagne (1).

Des préparatifs considérables, en effet, furent faits pour l'expédition, qui nous sont exactement connus grâce à un exposé détaillé sur son armement, conservé dans le Livre des Cérémonies de Constantin Porphyrogénète, et rapporté par lui à la septième indiction, c'est-à-dire à l'année 949 (2).

braïque est inconnue. Voir M. STEINSCHNEIDER, *Die hebräischen Übersetzungen des Mittelalters und die Juden als Dolmetscher*, Berlin, 1893, p. 650 ; cf. aussi p. 973 (chez lui : Hizdai Šaprut). Sur le manuscrit arabe de Dioscoride dans la Collection Marsigli à Bologne, qui mériterait une étude spéciale, voir BAR. ROSEN, *Remarques sur les manuscrits orientaux de la Collection Marsigli à Bologne*, Rome, 1885, pp. 95-96, n° 424 (*Atti della R. Accademia dei Lincei*, Série 3-a, *Science morali*, vol. XII). Voir aussi RIEU, *Suppl. to the Catalogue of the ar. mss. in the Brit. Mus.*, Londres, 1894, n° 785, p. 536 : là sont indiqués encore d'autres manuscrits arabes existants de Dioscoride. Sur un commentaire de Dioscoride par Ibn al-Bayṭar, voir *Revue de l'Inst. des mss. arabes*, III (1957), pp. 105-112, et *J.A.*, 1938, p. 577 sq. — MAQQARĪ, I, 372-3 rapporte aussi que ar-Rabīʿ b. Zayd (Recemundo), évêque de Cordoue, Mozarabe, fut chargé vers 955 par le Calife omeyyade d'une mission à Constantinople et en Syrie, et qu'il rapporta, de Constantinople probablement, pour orner la résidence califienne de Madīnat az-Zahrā', une vasque de marbre sculpté et doré, et une fontaine d'onyx vert, ornée de bas-reliefs représentant des figures humaines. De même, l'empereur aurait fait don au calife de 140 colonnes. Voir LÉVI-PROVENCAL, *Hist. de l'Espagne musulmane*, I (1944), pp. 379-380.

(1) *Vita Pauli Junioris*, dans *Analecta Bollandiana*, XI (1892), pp. 73-74 : *τούτῳ* (c'est à dire à Constantin) *γὰρ ἐπῆλθέ ποτε στόλον κομιδῇ πολυανθρωπότατον κατὰ Κρήτης ἐκπέμψαι. ἐπῆλθε δὲ καὶ τῷ μεγάλῳ τούτῳ πατρὶ περὶ αὐτοῦ γράψαι. καὶ ὃς ἀντέγραφεν ὡς οὐδαμῶς εἴη κατὰ νοῦν Θεῷ ἐκείσε αὖτη ἀποστολή. Ἀλλ' οὕτω μὲν ὁ μακάριος ὁ δὲ βασιλεὺς πρόφασιν ἔχων τὸ πολυάριθμον τῶν ἐν τῷδε τῷ στόλῳ καταβληθέντων ἀναλωμάτων, ἀνηκόως ἔσχε.* — V. Vasilievskij dit que ce fait a un fondement véritable et une grande valeur historique, mais que cependant il est passé sous silence par les autres sources contemporaines : *Sur la vie et les œuvres de Siméon Métaphraste*, dans *J.M.I.P.*, 212 (1880), p. 426.

(2) *De Cerim.*, II, 45, pp. 664-678. Voir Cecil STORR, *Ancient Ships*, Cambridge, 1894, p. 18 ; KRUG, *Kritischer Versuch zur Aufklärung der byz. Chronologie*, St. Pét., 1810, pp. 292-293. Voir aussi la description superficielle de cette expédition dans RAMBAUD, pp. 427-431.

Le gouvernement byzantin, qui possédait une flotte considérable, répartit ses forces maritimes sur les différents points les plus importants en prévision de complications possibles dans la situation. A Dyrrachium et en Dalmatie stationnèrent sept navires *ousiai* (1), en Calabre trois. Ces navires devaient certainement surveiller l'action des Arabes de Sicile et d'Italie du Sud en Mer Adriatique surtout, à cause d'une diversion possible de ces Arabes sur les côtes occidentales de la Grèce et sur le littoral dalmate. Trois de ces navires avec l'ostiaire et nipsistiaire (2) Stéphane furent envoyés sur les côtes d'Espagne, bien que, comme nous l'avons vu plus haut, des relations amicales existassent entre l'empereur byzantin et le calife de Cordoue et qu'on pût penser que les Arabes d'Espagne ne porteraient pas secours à ceux de Crète. Évidemment, Byzance n'avait pas une confiance absolue dans les assurances des Musulmans d'Espagne dont on savait déjà qu'ils avaient secouru quelque temps auparavant les Arabes de Fraxinet en leur amenant des troupes et des vivres (3).

Sur les côtes d'Afrique fut envoyé le protospathaire et *asecretis* Jean avec trois *chelandia* et quatre *dromons* d'un équipage de 1.540 hommes à raison de 200 hommes par navire. Du côté du sud avaient été ainsi prises les mesures nécessaires.

Pour la défense de la capitale avaient été laissés, de la flotte impériale, un *pamphyle* et 24 *ousiai* ainsi que le stratège de la Mer Égée avec six *chelandia-pamphyles* d'un équipage de 720 hommes

(1) *τῶν Ῥουσίων ἐν τῇ Ἀνδράχίῳ καὶ ἐν Δαλματίᾳ οὐσίαι ζ'* (p. 664).

(2) Sur ces dignités de cour, ostiaire (huissier, introducteur) et nipsistiaire (proprement « laveur », c.à.d. celui qui présente à l'empereur l'eau et le bassin et verse l'eau sur ses mains), réservées à des eunuques, voir REISKE, *Commentaire*, p. 66, 61 et 857 ; BELJAEV, *Byzantina*, p. 60 etc (voir l'index) ; BURY, *The Imperial administrative System in the ninth century*, Londres, 1911, p. 122 ; VOGT, *Le Livre des Cérémonies*, dans *Commentaire*, I, pp. 42-43.

(3) Voir LIUDPRANDI *Antapodosis*, V, 9 (PERTZ, III, 329) : *Dum haec aguntur, montana quibus ab occidua seu septentrionali Italia cingitur parte, a Saracenis Fraxenetum inhabitantibus crudelissime depopulantur. Qamobrem Hugo rex consilio accepto, nuntios Constantinopolim dirigit, rogans imperatorem Romanōn, ut naves sibi Graeco cum igne transmittat quas chelandia patrio sermone Graeci cognominant. Hoc autem fecit, ut dum terrestri itinere ipse ad destruendum tenderet Fraxenetum, eam partem que mari munitur Greci navigio obsiderent, eorumque naves exurerent, ac ne ab Hispania victus eis aut copiarum subsidia provenirent, diligentissime providerent.*

(à raison de 120 par navire), et quatre *chelandia-ousiai*, d'un équipage de 432 hommes (à raison de 108 par navire). Une *ousia* du thème de la Mer Égée était restée sur place pour le transport du matériel de construction destiné à l'année 950 (1).

Pour la défense de Rhodes où se trouvait alors en exil Stéphane, fils de Romain Lécapène, qui y avait été transféré de la Proconnèse, furent désignés une *ousia* et quatre *dromons*, avec un équipage de 1.100 hommes à raison de 220 par navire (2). Rhodes avait besoin d'une protection vigilante pour d'autres raisons aussi : au milieu du x^e^ siècle, il y avait dans cette île, dont la population grecque était très dense, un arsenal, et c'est là qu'étaient construits les navires de guerre qui, en cas de besoin, partaient de là pour faire leurs incursions particulièrement vers le Sud en direction de l'Égypte (3).

Deux galères d'Antioche d'Isaurie, ville maritime située sur une montagne escarpée (4), étaient restées pour la défense de leurs propres côtes ; une galère de l'île de Karpathos avait reçu la même affectation.

Dans la composition de la flotte destinée aux opérations militaires en Crète entrèrent les navires suivants de la marine impériale : 7 *pamphyles*, 33 *chelandia-ousiai* et 20 *dromons* ayant chacun deux *ousiai*, en tout 100 navires. Sur les vaisseaux de la flotte impériale furent transportés des détachements étrangers prenant part à l'expédition : 629 Russes, 368 Tulmac et 700 prisonniers de guerre (5). Les Russes et les Tulmac étaient dans l'armée en qualité d'alliés mercenaires. Quant à la présence de prisonniers de guerre dans une

(1) *κατελείφθη δὲ καὶ μία οὐσία εἰς τὸ κόψαι τὴν τῆς ὀγδόης ἰνδικτίονος ξυλήν* (*De Cerim.*, p. 665). On sait qu'une obligation de cette sorte incombait parfois aux navires de la flotte. Cf. REISKE, *Comment.*, p. 788.

(2) *De Cerim.*, p. 665. Sur l'exil de Stéphane, voir CONT. HAMART., p. 850 ; CONT. THÉOPH., p. 438 ; CEDRENUS, II, p. 325.

(3) MAS'ŪDI, *Prairies d'Or*, II, p. 423 (sous 332 : 4 sept. 943-23 août 944). 2^e^ partie, p. 39.

(4) C'est Antioche isaurienne, Petite Antioche, Antiochette ou Antioche Lamotis (*ἡ Λαμωτίς*). Voir sur elle RAMSAY, p. 380 et en particulier, TOMASCHEK, *Zur hist. Topogr.*, pp. 57-9 du tiré à part. REISKE, *Comment.*, p. 788, a pensé inexactement à Antioche de Syrie.

(5) *De Cerim.*, p. 664 : *οἱ αἰχμάλωτοι ἄνδρες ψ'*. — Sur les Tulmae (*Τουλμάτζοι*), Dalmates, voir G. SCHLUMBERGER, *Un empereur byzantin ...*, 50. Voir sur l'organisation de cette armée, H. GLYKATZI-AHRWEILER, *Recherches sur l'administration de l'emp. byz. aux IX^e^-XI^e^ siècles*, Paris, 1960, à l'index : sur cette expédition, p. 7, 30 et *passim*. Cf. H. AHRWEILR, *Byzance et la mer*, Appendices I (Les Equipages, et II (Catégories et types de navires).

armée en campagne, cela correspondait parfaitement à l'habitude byzantine de les enrôler dans les différents corps de troupe (1).

La flotte provinciale était représentée dans l'escadre crétoise de la façon suivante : le stratège de Samos avec six *chelandia-pamphyles* d'un équipage de 900 hommes à 150 hommes par bateau et six *chelandia-ousiai* d'un équipage de 648 hommes à 108 hommes par bateau ; le stratège du thème des Kibyrrhéotes aussi avec six *chelandia-pamphyles* d'un équipage de 900 hommes à 150 hommes par bateau ; pour la protection du thème maritime des Kibyrrhéotes lui-même, restaient sur ses côtes deux *pamphyles* et quatre *chelandia-ousiai*. Comme dans le thème de la Mer Égée, furent désignées deux *ousiai* pour la recherche et le transport de matériel de construction destiné à l'année suivante 950. D'Attalia, neuf galères prenaient part à l'expédition ; six autres étaient pour la défense côtière d'Attalia.

Du thème de Péloponnèse, il y avait le turmarque du littoral avec quatre *chelandia*. Enfin les Mardaïtes occidentaux, Nicopolis, le Péloponnèse, Céphalonie, fournirent ensemble 3.000 hommes (2). Telle était la composition des forces maritimes destinées à l'expédition de Crète.

Passons maintenant à la cavalerie (3). Du thème de Thrace prirent part à l'expédition le topotérète et les archontes (c.à.d. les officiers) de quatre *tagmata*, en tout 139 hommes, et les *scholarioi* (c.à.d. les non-gradés) de quatre *tagmata*, 493 hommes (4). Le

(1) Voir Th. USPENSKIJ, *L'organisation militaire de l'empire byzantin*, dans *Bulletin de l'Inst. Russe d'Archéologie à Constantinople*, VI, fasc. I, Sofia, 1900, p. 197. Cf. RAMBAUD, 248 ; BRÉHIER, II (*Institutions*), 364.

(2) Sur la composition de la flotte, *De Cerim.*, pp. 664-5. Cf. les ouvrages cités plus haut, p. 201, n. 1-3, et BURY, dans GIBBON, VI, 91 et Appendice, pp. 538-540. Sur les catégories de navires, voir H. AHRWEILER, *Byzance et la mer*, pp. 408-418. Cf. aussi A. LEWIS, *Naval Power and Trade in the Mediterranean (500-1100)*, Princeton, 1951, p. 149.

(3) *De Cerim.*, pp. 666-7.

(4) La topotérète était le plus haut en grade dans le *tagma* après le Domestique ; il commandait 15 *banda* (escadrons) dans le *tagma* ; il avait sa propre tente au milieu de son camp et avait le rang de spatharocandidat ou de spathaire. Voir USPENSKIJ, *op. cit.*, 171-2 et cf. 186. Cf. BURY, *Administrative System*, pp. 51-58 ; BRÉHIER, II, 352, 360 sqq, 366 sqq. Les topotérètes des *tagmata* ne doivent pas être confondus avec les topotérètes provinciaux : la *topoteresia* ou *bandon* géographique est une division de la *turme* (CONST. PORPH., *De them.*, I, 16 ; *De adm. Imp.*, 50 ; *Comm.*, p. 189. Dans cette expédition de Crète, les topotérè-

thème de Macédoine fournit avec le topotérète en tête 83 officiers et 293 non gradés. Ainsi la cavalerie thrace et macédonienne avait fourni un corps de 869 hommes. Les *tagmata* pératiques y prirent part avec seulement deux régiments : celui des Excubiteurs avec le topotérète, les officiers et les non-gradés (*scholarioi*) fournit 700 hommes et celui des Hikanates, 456 hommes, c'est-à-dire en tout 1.156 hommes (1).

Les Arméniens établis par le gouvernement byzantin dans le thème des Anatoliques et astreints à l'impôt du service militaire durent fournir pour l'expédition de Crète 1.000 hommes (2). Les Slaves établis par Justinien II au VII^e^ siècle dans le thème de l'Opsikion et astreints par lui aussi à la même obligation de service militaire, dont le nombre s'était augmenté en 754 par l'implantation d'une nouvelle et importante population slave, fournirent 220 hommes (3). Le stratège du thème des Thracésiens fournit 150 hommes comprenant trois turmarques, les autres officiers du thème et des hommes de troupe ; pour les autres 800 hommes de troupe, il fallut verser quatre *nomismata* par homme, ce qui fit une somme totale de 44 *litrai* 32 *nomismata* (4). De cet argent 24 *litrai* 56 *nomismata* furent payés au stratège du thème du Kharpezikion (5), qui partit en expédition avec tout son thème, c'est-à-dire avec les

tes étaient en particulier chargés de commander les détachements provinciaux des *tagmata*. Voir H. GLYKATZI-AHRWEILER, *op. cit.*, pp. 30, 31 et *passim* ; cf. H. AHRWEILER, *Byzance et la mer*, à l'index.

(1) *ἀπὸ τῶν περατικῶν ταγμάτων*. Uspenskij suppose à tort qu'étaient appelés ainsi les tagmata surnuméraires dans les thèmes que le gouvernement byzantin, en cas de nécessité, pouvait transférer sans danger pour l'une ou l'autre région, d'un endroit à un autre : USPENSKIJ, *op. cit.*, pp. 186-7. Cf. BURY, *Administrative System*, 52 ; H. GLYKATZI-AHRWEILER, *op. cit.*, p. 29.

(2) *ἀπὸ τῶν Ἀρμενίων τῶν ἀρτίως καταγέντων ῥογεύεσθαι εἰς τὰ τῆς Ἀνατολῆς τάγματα ἄνδρες α'*. Voir USPENSKIJ, p. 197 ; CHARANIS, *The Armenians in the Byzantine Empire*, Lisbonne, 1963, p. 33.

(3) *ἀπὸ τῶν Σθλαβησιάνων τῶν καθημένων εἰς τὸ ὀψίκιον ἀνδρῶν σκ'*. Voir USPENSKIJ, pp. 199-8 ; H. GLYKATZI-AHRWEILER, *op. cit.*, p. 32.

(4) Dans la traduction latine du *De Cerim.*, inexactement : 41 livres 32 nomismes (p. 666).

(5) *τὸ θέμα τοῦ Χαρπεζικίου* (p. 666) ; *ὁ στρατηγὸς τοῦ Χαρπεζικίου* (p. 667). Ce thème a embarrassé REISKE (*Comm.*, p. 787). Sur ce thème éphémère, qui n'apparaît plus après 949, voir HONIGMANN, *Ostgrenze*, 75-77 ; selon l'hypothèse de ce dernier, il devait se trouver au-delà de l'Euphrate, à l'est de Čimišgezek.

turmarques, le *κόμης τῆς κόρτης*, le Domestique du thème, les drongaires et les hommes de troupe, en tout 705 hommes (1). Des 600 Arméniens habitant le thème des Thracésiens et chargés de la garde des côtes, ne furent envoyés en Crète que 50 hommes, en raison du nombre insuffisant des navires de charge. Le nombre total des troupes de cavalerie atteignit 4.643 hommes.

A chacune des parties de l'armée fut assignée uns solde exactement déterminée. Pour les sept *chelandia* stationnées à Dyrrachium et pour les Tulmac prisonniers, en gros 793 hommes, il fut déboursé 116 *litrai* 17 *nomismata* ; pour le thème de la Mer Égée, 69 *litrai* 24 *nomismata* ; pour Samos, 134 lit. 24 nom. ; pour le thème des Kibyrrhéotes avec les Mardaïtes qui y habitaient, 177 lit. 4 nom. En raison des frais de route (*διὰ τοῦ προχρέου*) des 3.000 Mardaïtes des thèmes occidentaux, il fut donné 4 *nomismata* par homme, ce qui fit une somme de 166 lit. 48 nom. De cet argent, pour certains buts, le patrice Michel Ouranos paya 36 *litrai* au patrice Krinitès le complément fut pris sur le trésor particulier (*κοιτών*), d'où, pour une expédition à laquelle prenait part l'empereur, on tirait ordinairement une masse d'objets divers et entre autres choses une grande quantité d'argent pour des gratifications à la garde impériale et à diverses personnes selon le bon plaisir de l'empereur pour leur accorder une récompense particulière (2).

Outre leurs frais de déplacement, les 3.000 Mardaïtes occidentaux durent recevoir durant quatre mois un *nomisma* par mois, ce qui faisait encore une fois une somme de 166 lit. 48 nom.

En ce qui concerne l'équipement, furent alloués : pour les quatre

(1) Sur ces officiers, voir USPENSKIJ, *op. cit.*, 165-6 ; BURY, *Administrative System*, 41 sqq ; BRÉHIER, II, *Institutions*, 362. Le *κόμης τῆς κόρτης* (Comte de la tente) est, dit Uspenskij, le chef d'état-major de la circonscription militaire, le domestique du thème une sorte d'adjudant du stratège, les drongaires (*τῶν βάνδων*) des commandants de bataillon. On ne trouve pas d'indications, chez Uspenskij, sur les *τουρμάρχαι προκριτώτεροι* et les *μικροὶ τουρμάρχαι* (*De Cerim.*, 667). Sur le *κόμης τῆς κόρτης*, voir H. GLYKATZI-AHRWEILER, *op. cit.*, p. 37.

(2) *ἀπὸ τοῦ κοιτῶνος* (p. 668). Voir REISKE, *Commentaire*, p. 520 ; BELJAEV, *Aperçu des principales parties du Grand Palais des empereurs byzantins*, p. 176, n. 4, qui compare le *κοιτών* au Cabinet et à la Trésorerie du tsar. Sur le *κοιτών*, voir aussi BRÉHIER, II, 129-130, et EBERSOLT, *Le Grand Palais*, 14, n. 2, 85, 89 etc.

tagmata thraces, 171 lit. 29 nom. et 9 *scaramangia*, c'est-à-dire des vêtements pour les premiers personnages du *tagma* (1), pour les quatre *tagmata* macédoniens, 180 lit. 68 nom. et 20 *scaramangia*, pour les deux *tagmata* pératiques (Excubiteurs et Hikanates), 4 *kentinaria*, 80 lit. et 112 scaramangia. Le mystérieux thème du Kharpezikion reçut, y compris la solde de tous les chefs, 24 lit. 56 nom. Des 127 Slaves habitant l'Opsikion, trois chefs reçurent chacun 5 *nomismata* et les 124 autres chacun 3 nom. Ce qui fit une somme totale de 5 lit. 27 nom. Il est intéressant de constater que le thème des Thracésiens prit part à l'expédition sans toucher de solde (2).

Toutes les dépenses indiquées faisaient une somme totale de 16 *kentinaria*, 42 *litrai*, 53 *nomismata*. En comptant le *nomisma* à environ 16 francs or, on arrive à un total approximatif de 1.792.432 francs or. Outre les dépenses signalées plus haut pour l'expédition de Crète, un crédit supplémentaire de 24 *litrai* fut alloué par le bureau de l'*eidikon* ou trésor impérial (*ἀπὸ τοῦ σεκρέτου τοῦ εἰδικοῦ*) (3) ; ces 24 *litrai* devaient être réparties de la façon suivante : le protospathaire inspecteur de l'armement des vaisseaux de guerre (4) Joachim reçut pour divers objets indispensables aux navires 6 lit. 38 nom. 3 mil. (miliaresia) (5) ; le matériel pour les voiles des neuf vaisseaux russes et des deux navires des prisonniers de guerre fut acheté au prix de 4 lit. 32 nom. 4 mil., partie aux moines du monastère de Saint-Romain, partie aux cardeurs sur la place publique en présence du Sacellaire et du Vestiaire (6) ; on donna 33 *nomis-*

(1) BELJAEV, *Les réceptions quotidiennes des empereurs et leurs sorties solennelles dans l'Église de Sainte-Sophie aux IX^e-X^e s.*, dans *Bull. de la Société impériale archéologique*, VI (1892), p. 7, n. 4.

(2) *De Cerim.*, 669 : *ἰστέον, ὅτι διὰ τὸ μὴ ῥογευθῆναι τὸ θέμα τῶν Θρᾳκησίων, ἀλλὰ ἀρόγευτον πέρασαι ἐν Κρήτῃ, διὰ τοῦτο οὐδὲ ἐνταῦθα ἐτέθη.*

(3) Le kentinarion vaut 100 litrai et la litra 72 nomismata. Sur l'eidikon, voir BRÉHIER, II, 267-268.

(4) *ἄρχοντι τοῦ ἀρμαμέντου*. Cf. H. AHRWEILER, *op. cit.*, p. 424.

(5) *De Cerim.*, 674 : 6 lit. 34 nom. 3 mil. Là aussi sont énumérés les objets pour lesquels cette somme fut dépensée.

(6) P. 674 : *τὰ καὶ ἀγορασθέντα ἀπὸ τοὺς ἀββάδας εἰς τὰ ἐνοικηκὰ τῆς μονῆς τοῦ κυροῦ Ῥωμανοῦ καὶ ἀπὸ τοὺς ἀναγναφαρίους τοῦ φόρου ... τὰ καὶ ἀγορασθέντα κατενώπιον τοῦ σακελλαρίου καὶ τοῦ βεστιαρίου.* C'est ainsi que nous comprenons ce passage. Sur le sacellaire et le vestiaire, voir BELJAEV, *Aperçu...*, pp. 174-177. Sur le sacellaire, voir aussi BRÉHIER, II, 257, OSTROGORSKY, *Hist. of the Byz. state*, 221, 222 ; sur le vestiaire, BRÉHIER, II, 130-131,

mata pour payer le fil et les ouvriers qui travaillèrent aux voiles ; enfin 12 lit. 17 nom. 30 mil. furent dépensés pour acquérir toute sorte de menus objets nécessaires pour compléter l'armement des vaisseaux (1). La somme globale des dépenses supplémentaires monta à 23 lit. 48 nom. 37 mil., ce qui correspond à peu près à la somme allouée de 24 lit., équivalant à environ 27.648 francs or d'autant plus que dans le texte imprimé du Livre des Cérémonies il y a une dépense pour laquelle le chiffre n'est pas donné (2).

Dans ce livre, à propos de l'expédition de Crète, on peut trouver aussi une énumération et des chiffres précis relatifs aux sujets suivants : matériel dont doit se composer l'armement d'un dromon ; somme qui doit être dépensée par le bureau de l'Eidikon (*τὸ σέκρετον τοῦ εἰδικοῦ*) et celui du Vestiaire impérial (3) pour l'armement de 20 dromons ; objets livrés au drongaire de la flotte pour l'expédition de Crète par le Trésor particulier (*ἀπὸ τοῦ κοιτῶνος*) (4).

Constantin Porphyrogénète nous donne aussi en milles la distance entre Constantinople et la Crète. De Constantinople à Héraclée, 60 milles ; d'Héraclée à Proconnèse, 40 milles ; de Proconnèse à Abydos sur l'Hellespont, poste de douane important de l'empire byzantin, 100 milles ; d'Abydos à Peukia au sud d'Abydos, 12 milles (5). Ensuite, la route passait le long de la côte d'Asie Mineure. De Peukia à l'île de Ténédos 8 milles ; de Ténédos à Mytilène 100 milles ; de Mytilène à Chios, 100 milles ; de Chios à Samos, 100 milles. A partir de là la route s'éloigne de la côte d'Asie Mineure.

267 ; EBERSOLT, *Sur les fonctions et les dignités du Vestiarium*, dans *Mélanges Ch. Diehl*, I (1930), 83 sqq ; BURY, *Adm. System*, 25, 84-86 ; V. LAURENT, *Documents de sigillographie. La collection C. Orghidian*, Paris, 1952, 47 sqq. — Sur le monastère de Saint-Romain, voir DU CANGE, *Constantinopolis christiana*, lib. IV, p. 135. On ne sait en l'honneur de quel Saint Romain ce monastère a été ainsi appelé : J. RICHTER, *Quellen der byz. Kunstgeschichte*, Vienne, 1897, p. 233, cf. pp. 131-132 sur l'église de Saint Romain. Voir aussi, R. JANIN, *Constantinople byzantine*, 262, 386.

(1) Énumérés en détail dans *De Cerim.*, pp. 674-676.

(2) P. 674 : *ἐδόθη ὑπὲρ ἀγορᾶς ξυλοκεραίων λόγῳ τῶν αὐτῶν ια' καραβίων...*

(3) Voir SKABALANOVIČ, *Le gouvernement byzantin et l'Église au XI^e s.*, St. Pétersb., 1884, pp. 176-7.

(4) *De Cerim.*, pp. 669-673 et 777-8.

(5) Dans le texte de *De Cerim.*, p. 678 : *Ταπευκία* au lieu de *τὰ Πευκία*. Voir des renseignements là-dessus dans TOMASCHEK, *Zur hist. Topographie...*, pp. 16-17 du tiré à part.

De Samos à l'énigmatique Furni (1), 30 milles ; de Furni à l'île de Naxos, 70 milles ; de Naxos vers le sud d l'île d'Ios, 30 milles ; de Ios vers le sud aux deux îles de Théra et Thérasia, 20 milles ; de Théra et Thérasia à Christiana, à nouveau énigmatique, 20 milles (2) ; de Christiana vers le sud à l'île de Dia, 80 milles ; et enfin de Dia à la Crète, 12 milles. L'ensemble de la route de Constantinople à la Crète faisait une distance de 782 milles (3).

De même que l'expédition de 911 d'Himérios à l'époque de Léon le Sage, celle de 949 se termina par un échec complet. La raison principale en fut le choix malheureux du chef de l'expédition. Le commandement général en avait été confié au patrice Constantin Gongylès, originaire de Paphlagonie, eunuque et l'un des chambellans du palais, homme complètement dépourvu d'expérience dans la conduite d'entreprises militaires. Il arriva heureusement en Crète, mais, après y avoir débarqué, il commit toute une série de fautes stratégiques irréparables : ainsi, il ne fortifia pas le camp et n'eut pas d'espions qui eussent pu le renseigner sur les mouvements de l'ennemi. Les Arabes comprirent vite qu'ils avaient devant eux un chef peu expérimenté et entreprirent immédiatement des actions décisives. Étant tombés à l'improviste sur l'armée byzantine qui n'était pas préparée à la résistance, ils lui infligèrent une défaite complète. Beaucoup de Grecs furent faits prisonniers, beaucoup furent tués ; le camp même avec tous les approvisionnements qu'il contenait tomba aux mains des Arabes. L'armée byzantine s'enfuit sans avoir fait le moindre tentative de résistance ; Constantin Gongylès lui-même faillit être fait prisonnier, et c'est seulement grâce aux gens de son entourage qu'il réussit à être délivré et à se sauver sur un des vaisseaux byzantins, dont le plus grand nombre fut aussi perdu (4).

(1) *ἕως τοὺς Φούρνους* (p. 678). REISKE, *Comm.*, 798, n'a pu déterminer l'endroit. D'après la situation des îles, à l'ouest de Samos, c'est Icaria qui convient le mieux. Voir T. TAFEL, *Constantinus Porphyrogenetus. De provinciis Regni Byzantini*, Tübingen, 1840, p. 18 : *Furni. Significantur (quod pluralis quoque monet) parvae quaedam insulae, nomine Furnis e meridie Sami.*

(2) REISKE, *Comm.*, 798, dit qu'il a vu sur des cartes géographiques que les deux îles de Christiana et Dia étaient confondues en une seule. Il est possible que cette petite île située au sud-ouest de Thera soit Ascania. Voir TAFEL, *op. cit.*, 18 : *Christiana sunt insulae quaedam minimae infra Theram.*

(3) *De Cerim.*, 678, inexactement 792 milles.

(4) Leo DIAC., pp. 6-7 ; CEDR., II, 336 ; ZONARAS, XVI, 22 (DINDORF, IV, 70) ; MURALT, p. 528, sous 956.

C'est de cette façon déplorable que se termina l'expédition de Crète de 949, qui avait été si longuement préparée et avec tant de soin. La faute principale incombait réellement à l'inexpérience de Constantin Gongylès qui, à l'étonnement général, avait été mis à la tête de l'expédition. Cet échec fit une profonde impression sur la population de l'empire et sur l'empereur lui-même qui, selon les mots de Saint Paul de Latron, recueillit les fruits qu'il méritait pour avoir refusé d'écouter les conseils du Saint ; celui-ci, comme nous l'avons vu plus haut, lui avait prédit l'échec (1). Sous le règne de Romain II, successeur de Constantin Porphyrogénète, les proches de l'empereur, en voyant les préparatifs d'une nouvelle expédition de Crète, s'y opposèrent, en particulier à cause des énormes sacrifices en argent et en hommes qui avaient été faits en vain à l'époque des expéditions maritimes de Léon le Sage et de Constantin Porphyrogénète (2). Mais, contrairement à leurs craintes, celle-là devait réussir.

8. Les opérations militaires en Orient au cours des années 950-959.

L'expédition de Crète avait pour un temps occupé presque exclusivement l'attention de l'empereur et lui avait fait retirer beaucoup de forces d'Orient. Sayf ad-dawla ne pouvait pas ne pas en profiter et pendant toute une année, il s'était préparé à prendre sa revanche sur les Grecs de sa défaite de 949. En avril 950, il était à Mayyāfāriqīn, où il procéda à une revue spectaculaire de ses troupes et renforça peut-être celles-ci par des contingents du Diyār Bekr. Il rentra à Alep par Amid, où il reçut une ambassade grecque venue pour négocier une trêve et un échange de prisonniers. Il est probable que l'ambassadeur byzantin était le patrice Nicétas Chalkoutzès dont il sera question plus loin et que cette ambassade était motivée par le désir de l'empereur d'obtenir une période de paix après le désastre de Crète. Il semble que la délégation byzantine suivit l'émir

(1) *Vita Pauli Junioris*, dans *Anal. Boll.*, XI (1892), pp. 73-4 : *καὶ οἷους ἐκ τοῦ μὴ ἀκοῦσαι τοὺς καρποὺς ἐδρέψατο, καὶ οἷα τῷ πεμφθέντι στόλῳ παρὰ τῶν μιαρῶν ἐπῆλθε Κρητῶν ἴσασι πάντες, ἀλλὰ καὶ αὐτῷ σφόδρα μετεμέλησε τῷ κρατοῦντι.*

(2) Cont. Théoph., p. 474, ch. 8. Voir plus haut, pp. 200, 204, 215.

à Alep. Les négociations durent continuer, mais elles échouèrent à la suite d'un incident ; un des subordonnés de l'émir ayant tué un des membres de l'ambassade, Sayf ad-dawla fit des excuses et offrit des dédommagements, mais refusa de livrer le meurtrier comme on le lui demandait (1).

Sayf ad-dawla se prépara à une campagne contre les Byzantins et partit d'Alep en août ou septembre 950 (2), emmenant avec lui son poète favori Mutanabbī et son jeune cousin Abū Firās, poète lui aussi. Comme nous le verrons, l'ambassadeur byzantin accompagnait l'émir qui le gardait auprès de lui peut-être comme une sorte d'otage. Il se dirigea vers la région de Marʿaš où il fut rejoint par 4.000 hommes de Tarse sous le commandement du Cadi Abū'l-Ḥusayn. L'armée réunie comprenait 30.000 hommes et pénétra en territoire byzantin par la région du Haut-Ǧayḥān (3). Dans le voisinage des sources de ce fleuve, il s'empara des deux places de Ḥiṣn al-ʿUyūn et de aṣ-Safṣāf (4). Il passa à Sanabūs qui est dans la même région sur un itinéraire d'Arabissos à Césarée de Cappadoce par Tzamandos-Samandū (5). Mutanabbī dans une des pièces consacrées à cette campagne, encourageant l'émir à aller de l'avant,

(1) Sur la revue des troupes à Mayyāfāriqīn, voir M. CANARD, *Hist. de la dynastie des Ḥamdānides*, I, pp. 635-637 et sur l'entrevue avec l'ambassade à Amid, *ibid.*, 763 (d'après Kamal ad-dīn qui place cela en 338/31 juillet 949-19 juin 950 : voir éd. DAHAN, I, 147 et M. CANARD, *Recueil de textes...*, 397).

(2) En rabīʿI 339 (18 août-16 sept. 950).

(3) Sur l'itinéraire de Sayf ad-dawla par la région du Haut-Ǧayḥān et non par les Pyles Ciliciennes, voir *Ḥamdānides*, pp. 763-4. S'il était passé par le Pyles Ciliciennes, donc par Tarse, le contingent de Tarse ne l'aurait pas rejoint, comme le précisent les textes arabes. Sur le chiffre de 30.000 hommes, voir HAMAḌĀNĪ, f° 106, Élie de Nisibe, d'après Ṯābit b. Sinān (2e partie, p. 111 et 108).

(4) Ces deux places sont mentionnées dans le *Commentaire*, par Ibn Ḫālawayh, de la poésie d'Abū Firās relative à cette campagne : DVOŘAK, *Abū Firās...*, Leyde, 1895, p. 90 ; Abū Firās, éd. DAHAN, p. 117 et *comment.*, p. 142 et 376 (Ḥiṣn ʿuyūn al-Ǧayḥān). Voir 2e partie, p. 359, 366 et sur leur situation, *Ḥamdānides*, 271. Il y a aussi un autre aṣ-Ṣafṣāf à la sortie nord des Pyles Ciliciennes (*ibid.*, 284).

(5) Sur Sanabūs, dont le nom est peut-être en rapport avec la Erêmia Symposion et qui se trouvait dans le voisinage de Tzamandos, et sur Tzamandos-Samandū, probablement l'actuel site de Maḥmūd Ġāzī, sur une colline située au nord-ouest de ʿAzīziyé (G. BELL, *Amurath to Amurath*, Londres, 1924, pp. 344-5), voir *Ḥamdānides*, 274-276, HONIGMANN, *Ostgrenze*, 49, 66.

lui dit qu'il sera à Tzamandos avant que le Domestique, si ce dernier avance, n'y soit parvenu, et que s'il recule, il le poursuivra et l'atteindra sur le Bosphore (1). Il ne semble pas d'ailleurs qu'il s'agisse ici du Domestique Bardas Phocas, mais de son fils Léon Phocas qui ne chercha sans doute pas à engager le combat.

De Tzamandos, Sayf ad-dawla marcha vers le Nord en direction de Ḫaršana (Charsianon Kastron), située au nord de l'Halys-Kizil Irmak (2). Il ne put prendre la place, mais en ravagea le faubourg et les environs, pillant et brûlant les églises, emmenant les jeunes filles en captivité, s'emparant d'une grande quantité de butin. De là, il marcha sur Ṣāriḥa où il fit dresser une chaire (*minbar*) et célébrer l'office du Vendredi comme en pays musulman (3). Après avoir pillé et ravagé la région, il traversa l'Halys pour revenir vers le Sud. Mais ayant appris sans doute que l'armée byzantine se rassemblait au nord de Ḫaršana, il décida de laisser ses bagages dans un camp au sud de l'Halys, et, franchissant à nouveau ce fleuve, marcha vers le Baṭn al-Luqān, qui doit vraisemblablement être identifié avec la vallée du Lykos-Kelkid Irmak à deux jours au nord de Ḫaršana. Là, il infligea une sanglante défaite au Do-

(1) Voir la pièce de MUTANABBĪ, 2e partie, pp. 307-8.

(2) Sur Ḫaršana, dont l'emplacement a été fixé à Mušalem Qalesi grâce aux travaux de Wittek et Honigmann (site déjà proposé par Ramsay), voir plus haut, p. 83, n. 4 et *Ḥamdānides*, 251-252.

(3) Voir sur ces événements, les vers de MUTANABBĪ, 2e partie, p. 310 et le commentaire, p. 309 : cf. *Ḥamdānides*, 765. Ṣāriḥa était située à l'est de Ḫaršana : YĀQŪT, III, 360, TOMASCHEK, *Hist.-Topogr. vom oberen Euphrat*, 149, *Ḥamdānides*, pp. 251-253. Nous savons maintenant grâce à un texte édité et traduit par H. Zayat que Ṣāriḥa était sur l'Halys même, car un des officiers de Sayf ad-dawla, administrateur de la région de Šayzar, appelé Ḫalīfa al-Ǧundī, se noya dans l'Halys à la suite d'une chute de cheval sur le pont de Ṣāriḥa ; voir H. ZAYAT, *Vie du Patriarche melkite d'Antioche Christophore (967)* par le protospathaire Ibrāhīm b. Yuhannā, extr. de *Proche Orient Chrétien*, II, 1952, p. 16 du tiré à part. Dans ce texte, il faut évidemment corriger *al-Sinn* en *Alis* (Halys) et Māriḥa en Ṣāriḥa. La possition de Ṣāriḥa à sept jours de Constantinople, d'après Ḏahabī, est évidemment très approximative. Le même auteur prétend que, quand Sayf ad-dawla arriva devant Ṣāriḥa, son avant-garde fut attaquée par le Domestique qui fut battu et se réfugia dans la place ; puis celui-ci engagea à nouveau le combat et subit une terrible défaite. Il semble qu'il y ait là une confusion avec les événements qui suivirent et pour lesquels le récit le plus complet est fourni par un commentaire d'une autre pièce de Mutanabbī dont on trouvera la traduction dans 2e partie, pp. 308-314.

mestique (1). Après quoi, chargé de butin et de prisonniers, dont 80 patrices et *zirwār* (2), il décida de rentrer à Alep en prévision de l'hiver après une campagne qui avait déjà duré près de deux mois.

Il semble donc qu'il rejoignit son camp laissé au sud de l'Halys, puis reprit la route du sud. C'est alors que le corps tarsiote quitta l'armée pour rentrer directement à Tarse par une route distincte de celle de l'émir, tandis que les Byzantins se préparaient à tendre une embuscade sur la route du retour au gros de l'armée. Quand Sayf ad-dawla arriva au défilé dit Darb al-Kankarūn ou Darb al-Ǧawzāt (3), il fut surpris une nuit en octobre 950 par les troupes de Léon Phocas qui avait été secrètement renseigné sur l'itinéraire de l'émir par Nicétas Chalkoutzès : celui-ci, comme nous l'avons vu, avait été forcé, semble-t-il, d'accompagner l'émir et avait mis à profit les informations qu'il avait pu obtenir (4). Le chemin avait été barré par des troncs d'arbres. Tandis qu'une partie des Grecs faisait rouler du haut des montagnes bordant le défilé d'énormes rochers sur les Arabes ou faisait pleuvoir sur eux une grêle de flèches, Léon Phocas attaquait lui-même l'arrière-garde. Sayf ad-dawla réussit à passer en subissant de grosses pertes, mais il fut à nouveau attaqué peu après dans un autre défilé, ʿAqabat as-Sirr (ou aš-Širr), par lequel il devait passer pour arriver dans la plaine qui s'étend au sud et au sud-est de Marʿaš. Dans cet engagement il fut abandonné par une partie de ses troupes dont Mutanabbī dans ses vers

(1) Voir *Ḥamdānides*, p. 766. Le mouvement de Sayf ad-dawla a été étudié par Honigmann, *Charsianon Kastron*, dans *Byzantion*, X (1935), 145 sqq. Il pense que al-Luqān n'est pas la vallée du Lykos, mais Locana (*Λόκανα*) au sud de l'Halys, dont il est question dans les guerres pauliciennes de Basile I (voir plus haut) et que celui-ci prit après Taranta-Derende. Mais il me semble impossible qu'il s'agisse de cela pour plusieurs raisons : le mot *Baṭn* s'applique parfaitement à une vallée ; on trouve concurremment *Baṭn* et *Wādī*, par ex. Yaʿqūbī, *Les Pays*, trad. G. Wiet, Paris, 1937, p. 148 ; d'autre part le texte de Ḏahabī dit expressément que Sayf ad-dawla *dépassa* Ḫaršana et celui de Yaḥyā qu'il arriva *derrière* Ḫaršana à deux étapes de cette place, ce qui correspond à peu près au Lykos.

(2) Le mot est glosé dans la *B.G.A.*, IV, 254 : *dux Byzantinorum qui ordine sequitur patricium*. Cf. M. Canard, *Recueil de textes...*, p. 91.

(3) Voir *Ḥamdānides*, 766, pour les différents noms de ce défilé qu'on peut situer dans le massif séparant la plaine d'Albistan de la région Marʿaš-Ḥaḍaṯ. Cf. Tomaschek, *op. cit.*, 142.

(4) C'est ce que dit Cedrenus, II, 331.

fustige la lâcheté. L'émir, prenant une résolution féroce, fit massacrer 400 prisonniers grecs qu'il traînait avec lui, égorger ses chameaux et une grande partie de ses bêtes de somme, brûler ses bagages et, livrant un combat désespéré corps à corps, il réussit à se frayer un passage avec un petit nombre d'hommes, à échapper aux mains de l'ennemi et à fuir vers Alep (1). A la faveur de la bataille, Nicétas Chalkoutzès, ayant soudoyé quelques Musulmans, parvint à s'enfuir chez les Grecs avec ses serviteurs. Au matin du 26 octobre 950, les Arabes étaient complètement en déroute (2). 5.000 d'entre eux avaient été tués ; environ 3.000, au nombre desquels se trouvaient des émirs et des cadis, avaient été faits prisonniers ; tout le butin que les Musulmans avaient fait sur les Grecs avait été repris. Sayf ad-dawla perdit en cette affaire des manuscrits écrits de la main du célèbre calligraphe Ibn Muqla qu'il avait emportés avec lui dans cette expédition, on ne sait pourquoi (3).

Mais le Domestique, malgré sa victoire désirait la paix. Il adressa à Sayf ad-dawla une proposition de trêve. Mais celui-ci non seu-

(1) ʿAqabat aš-Širr (as-Sirr ou aṣ-Ṣirr) est placé par le Commentateur de Mutanabbī, dans le voisinage du Lac d'al-Ḥadaṯ, c'est-à-dire le Činar Göl, le dernier des trois lacs traversés par le Nahr Ḥūriṯ (voir *Ḥamdānides*, 269, et *Recueil de textes...* p. 92), aujourd'hui, Āq Ṣū affluent du Ğayḥān à l'est de Marʿaš. Kamāl ad-dīn décrit de façon romanesque la façon dont l'émir échappa à ses poursuivants grâce à un saut fantastique de son cheval, motif folklorique bien connu.

(2) Ibn Ẓāfir détermine exactement le moment : la nuit du samedi 11 ğumādā I 339, samedi 26 octobre 950. Yaḥyā dit par erreur ğumādā II, sans indiquer le jour. Le 11 ğumādā II serait un lundi. Les chroniqueurs arabes appellent cette campagne « l'expédition du malheur ». On ne peut savoir si c'est à la faveur du premier ou du second engagement que Nicétas Chalkoutzès s'enfuit.

(3) Les sources pour cette expédition de 339/950 sont : Miskawayh, II, 125 ; Yahyā, *P.O.*, XVIII, 768-9 (70-71) ; Ibn al-Hamaḏānī, f° 106 ; Ibn al-Azraq, f° 113 v ; Ibn Ẓāfir, f° 6-6 v ; Ibn Šaddād, f° 214 v-215 r ; Ibn al-Aṯīr, VIII, 365 ; Sibṭ b. al-Ğawzī, f° 141-141 v ; Kamāl ad-dīn, éd. Dahan, I, 121-122 ; al-Makīn, 222 ; Abulfedae *Annales*, II, 456-7 ; ʿAynī, III, f° 18 v-19 ; Ibn Kaṯīr, f° 275 ; Abū'l-Maḥāsin, II, 326 (III, 303) ; Elie de Nisibe (Ṯābit b. Sinān), éd. Baethgen, 147 ; Abū'l-Farağ, *Chron. syr.*, I, 185 (Bar Hebr., *Chronography*, 165) ; Cedrenus, II, 331-332. Voir 2e partie, 70-71, 95-96, 115-116, 124, 159, 174, 181, 190, 241-3, 267, 307-314 et 320 (Mutanabbī ; cf. Blachère, *Un poète arabe...*, 155 sqq), 359-360 (Abū Firās). C'est évidemment une des deux victoires des Grecs sur Sayf ad-dawla à laquelle fait allusion l'ouvrage de Tactique plus tardif *De Velitatione bellica*, éd. Bonn, 191.

lement refusa, mais encore répondit par des menaces. Dès le printemps de l'année 951 apparemment, ayant assemblé une armée, il la fit partir de Ḥarrān contre le territoire grec et elle revint avec du butin et un grand nombre de prisonniers. En même temps, les Tarsiotes faisaient aussi une incursion, à la fois par mer et par terre. Nous ne savons pas vers quels points du territoire grec étaient dirigées ces diverses incursions ni si Sayf ad-dawla y prit une part directe. Mais nous savons que d'autre part l'émir partit d'Alep pour Amid, entra en territoire byzantin, probablement en Anzitène et ravagea plusieurs villages. De leur côté, les Grecs tentèrent de s'emparer d'Amid par ruse. Un chrétien d'Amid, s'étant mis en rapports secrètement avec les Grecs, leur avait proposé de creuser sur une distance de 4 milles un conduit souterrain qui aboutirait sous les murs de la ville et par lequel les troupes grecques pourraient s'introduire dans la place. Tout était déjà prêt et le conduit souterrain s'approchait de son extrémité quand les habitants découvrirent la tentative de trahison. Le Chrétien paya de sa vie son entreprice audacieuse et le conduit souterrain fut comblé et obstrué (1).

Sayf ad-dawla ne se borna pas à cela. Ayant réuni des troupes de Syrie, de Ǧazīra jusqu'à Mossoul, et leur ayant adjoint quelques éléments bédouins, dans l'été de 951, il s'enfonça profondément en territoire grec, car en octobre 951 nous le trouvons dans la région d'Arabissos, marchant sur Samandū où l'ennemi avait concentré une forte armée de 40.000 hommes. Mais l'émir n'entreprit pas de livrer une bataille décisive. Il renonça également à marcher sur Ḫaršana par suite de l'arrivée inopinée de l'hiver et de la neige. Rendu prudent par le désastre de 950, il avait fait garder tous les cols sur ses arrières. Il rentra à Amid avec des prisonniers et du butin et de là à Alep à la fin de cette même année (2).

(1) Ḏahabī, f° 163, sous la même année 339, donc avant le 8 juin 951. Pour la tentative contre Amid, cf. celle de Mélias contre Mélitène en 316 (928-9) ; voir p. 264.

(2) En 340 (9 juin 951-28 mai 952). Sur cette expédition, voir Ibn Ẓāfir, f° 6 v-7 r ; Sibṭ, II, f° 141 v ; Ḏahabī, f° 163 ; Abū l-Maḥāsin, II, 330-331 (III, 303). Voir 2e partie, 174-5, 243, 271. Pour les deux pièces de Mutanabbī consacrées à cette expédition, voir 2e partie, pp. 314-317, et cf. Blachère, *Un poète arabe...*, 159-160. Ce sont les commentaires de ces deux poésies qui nous apprennent que l'émir renonça à marcher sur Ḫaršana, qu'il aurait atteint

En l'année 952, les Grecs franchirent l'Euphrate et firent porter leurs efforts sur la Mésopotamie. D'une part, pénétrant, sans doute pendant l'été, dans le Diyār Moḍar, ils s'emparèrent de la ville de Sarūğ : la population fut emmenée en captivité et les mosquées détruites. Une expédition grecque d'autre part, à laquelle participa du côté grec l'émir de Mélitène ʿUbayd Allāh al-Aḥwal (le Louche), parvint jusqu'à Arqanīn (aujourd'hui Ergani, à quelques km au sud d'Ergani Maden), au nord d'Amid sur l'Arġana Ṣū. Un peu plus tard, à l'automne, le Domestique parcourut tout le nord de la Mésopotamie et parut devant Amid, Mayyāfāriqīn et Nisibe, mais fut surpris et mis en déroute par Sayf ad-ḍawla (1).

C'est dans la même année 952 que Sayf ad-dawla entreprit par mesure défensive de reconstruire diverses places dont les murs avaient souffert d'un tremblement de terre qui avait duré 40 jours. Ainsi Raʿbān au sud-est de Marʿaš fut restaurée en 35 jours par Abū Firās, malgré une attaque de Constantin Phocas. Marʿaš, démantelée depuis quelques années, fut reconstruite en mai-juin 952 (muḥarram 341). Le Domestique avait tenté de s'y opposer, mais Sayf ad-dawla accourut et le Domestique battu dut s'enfuir. Mutanabbī a célébré cette reconstruction dans une pièce où il raille la couardise du Domestique Bardas Phocas (2).

En dū'l-qaʿda 341 (20 mars-18 avril 953) arriva à la cour de Sayf ad-dawla en qualité d'ambassadeur de l'empereur, Basile de Rhodes avec une lettre et une demande d'échange. Saint Paul

Sābūr, située, semble-t-il, dans la région de Ṣafṣāf (cf. *Ḥamdānides*, 271, n. 536, 743, 771), et qu'il arriva à Amid à un moment où la neige tombait. — La localité de Faranğa dont le nom se trouve dans un vers de Mutanabbī (voir 2e partie, p. 316) est peut-être Faranğa située à l'est de Malaṭya : voir J. Wünsch, *Der Begh Dagh und Malatia*, dans *Mitt. der K. K. geogr. Gesellschaft Wien*, 1891, p. 397. — Sur ces campagnes, voir *Ḥamdānides*, 771.

(1) Miskawayh, II, 143 ; Ibn Ḥamaḏānī, f° 107 ; Ibn al-Azraq, f° 114 ; Ibn al-Aṯīr, VIII, 375 ; Sibṭ, f° 143 ; *K. al-ʿuyun*, f° 252 ; Ḏahabī, f° 192 ; Elie de Nisibe, éd. Baethgen, 147 (Ṯābit b. Sinān). 2e partie, 71, 109, 111-112, 116, 161, 181, 224, 243, 249, 268, 271 ; *Ḥamdānides*, 772-3. Sur Arqanīn (Argana), voir *Recueil de textes...*, 96, n. 1, 103, 137, 410 ; Honigmann, *Ostgrenze*, à l'index sous Arsinia ; *E.I.*, 2e éd. sous Ergani. II. 725 (Islam Ansiklopedisi, IV, 310).

(2) I. Ḥamaḏānī. f° 107 ; Kamāl ad-dīn. éd. Dahan, I, 122 (*Recueil...*, 376) ; I. Šaddād, f° 239 : 2e partie, 111-112, 181, 197. Pour les allusions à ces faits dans Mutanabbī et Abū Firās, 2e partie, 317-319 et 356-7. Cf. aussi Blachère, *op. cit.*, 162.

de Latron, qui avait le don de prophétie, avait prédit, comme il avait fait avant l'expédition de Crète, que l'ambassade de Basile n'aurait aucun résultat. Il semble que l'empereur, comme le Domestique Bardas Phocas, méconnût totalement l'état d'esprit de l'émir, dont les demandes de l'ennemi ne faisaient que renforcer l'orgueil. L'ambassadeur fut pompeusement reçu : on lui donna le spectacle d'une revue de la garde de Sayf ad-dawla et d'un tableau de chasse : une lionne tuée et ses trois lionceaux vivants, comme on peut voir par une poésie de Mutanabbī, qui, dans une autre pièce, dépeint l'humiliation de l'empereur implorant la générosité de l'émir comme un solliciteur. L'ambassade fut infructueuse comme l'avait prédit Paul de Latron et l'échange n'eut pas lieu (1).

Peu après, Sayf ad-dawla entreprenait une de ses expéditions les plus célèbres. Partant d'Alep, il se rendait d'abord à Ḥarrān afin de s'assurer de la fidélité des tribus bédouines de la région, puis revenant sur la rive droite de l'Euphrate vers Dulūk, il passait un

(1) *Vita Pauli Junioris*, dans *Anal. Boll.*, XI (1892), p. 74 : *ἠνίκα γοῦν πρὸς τὸν ἐν Σαρακηνοῖς περιώνυμον, δῆλος δὲ οὗτος ἅπασι καὶ ἐξ ὀνόματος ὁ Χαμβδᾶς, τὸν ἐκ τῆς Ῥόδου Βασίλειον ἀποστέλλων ἦν, ἀνταλλαγῆς χάριν αἰχμαλώτων χριστιανῶν καὶ τότε γὰρ γνωρισθὲν αὐτῷ παρὰ τοῦ ὁσίου μὴ ἀποστεῖλαι, ἅτε δὴ ἀλυσίτελες ὂν καὶ ἀσύμφορον, ἐξ ὧν τῷ πεμφθέντι συμβέβηκεν ἐναντίων, ᾔσθετο ἐκεῖνος οὐ καλῶς δράσαι, μὴ ὑπακούσας.* Voir VASIL'EVSKIJ, *Sur la vie et les œuvres de Siméon Métaphraste*, dans *J.M.I.P.*, 212 (1880), p. 426. — Dans les années qui ont suivi l'expédition de 949 jusqu'à la mort de Paul de Latron en 956, nous connaissons trois ambassades envoyées à Sayf ad-dawla et qui furent sans résultat, en 953, 954 et 955-956. Le nom de l'ambassadeur de 954 est connu, c'est le magistre Paul Monomaque (voir plus bas) ; l'ambassade de 955-956 eut lieu peu de temps avant la mort de Paul, ce qui ne correspond absolument pas au récit de la *Vita*. Pour Basile de Rhodes, il ne reste donc que l'ambassade de 953. On sait que Basile de Rhodes a été aussi envoyé comme ambassadeur chez les Bulgares. Voir CONT. HAM., 831 et cf. VASIL'EVSKIJ, *op. cit.*, 434. — Voir les deux pièces de Mutanabbī dans la 2e partie, pp. 320-322 et cf. BLACHÈRE, *op. cit.*, 167-8. Une poésie d'Abū Firās, éd. DAHAN, 65 (cf. DVOŘAK, 96). décrivant une revue passée en présence d'un ambassadeur grec pourrait être relative à cette réception, mais il semble plutôt qu'elle se rapporte à l'année 343/954. Voir sur tout cela *Ḥamdānides*, 773-4. Il y a d'autre part une courte pièce de Mutanabbī (2e part., p. 328), d'après laquelle l'ambassadeur grec aurait trouvé Sayf ad-dawla souffrant du « bouton d'Alep » et s'en serait réjoui ; elle est datée soit de 342 (mai 953-mai 954) soit de 343 (mai 954-avril 955). — Selon Ibn al-Azraq (2e part., 116-7), l'empereur aurait obtenu la paix en se soumettant aux conditions de Sayf ad-dawla.

des affluents de l'Euphrate par le pont de Sanğa (1) et montait vers le Darb al-Qulla qui est sans doute le défilé d'Erkenek (2). Il arrivait dans la région de Zibaṭra, puis poussant toujours vers le nord, il s'emparait d''Arqa (3) et venait menacer Malaṭya. Après avoir ravagé les environs de toutes ces places, il voulut rentrer par le Darb al-Mawzār (4), dont la situation n'est pas exactement fixée, mais qui devait se trouver au sud ou au sud-est de Malaṭya. Mais le défilé était solidement tenu par les troupes de Constantin, fils du Domestique Bardas Phocas, qui, fidèle à la tactique byzantine, avait occupé ce passage pour couper la retraite à l'ennemi. La bataille qui s'engagea fut très meurtrière pour les deux partis. Un corps de Daylamites que l'émir avait chargé de prendre possession du défilé fut anéanti et du côté byzantin, les Arméniens subirent des pertes considérables. Ne pouvant passer par ce col et pensant sans doute que les autres passages en direction de la Syrie étaient aussi gardés, il prit la décision audacieuse de faire un grand détour et de rentrer en pays musulman par l'Anzitène. Remontant vers Mélitène, il dépassa cette place dont il ravagea encore le territoire, franchit le Qubāqib (Toḫma Ṣū) affluent de l'Euphrate, puis l'Euphrate lui-même au pied de la forteresse de Ḥiṣn al-Minšar (6) et arriva dans la région de Baṭn Hinzīṭ et Sum-

(1) Ces noms sont dans Mutanabbī qui a consacré deux pièces à cette expédition : éd. DIETERICI, pp. 516-517. Voir, 2e partie, pp. 322-326 et 327-328, le commentaire et cf. *Recueil de textes*, 96-103 et BLACHÈRE, *op. cit.*, 169-171. Sur Dulūk et Sanğa, voir *Recueil...*, 42-3, 64, *Ḥamdānides*, 266, 232.

(2) *Ḥamdānides*, 268 ; HONIGMANN, *Ostgrenze*, 88 et *Byzantion*, X (1935), 759 ; Mutanabbī, dans 2e partie, 323-4.

(3) Sur Zibaṭra et sur ʿArqa (auj. Akçadag), voir *Recueil de textes*, 50, 97 ; *Ḥamdānides*, 263, 267 ; HONIGMANN, 42-3, 74 et *passim*. Abū Firās dit qu'il prit lui-même ʿArqa ; voir la poésie qu'il y a consacrée, éd. DAHAN, 117-8, et 143 et 2e partie, 361-363.

(4) Voir *Recueil...*, 97 ; *Ḥamdānides*, 268 ; HONIGMANN, 88.

(5) Voir la description pittoresque de la traversée des rivières par Mutanabbī, éd. DIETERICI, 518, 2e partie, 324-5.

(6) Sur Ḥiṣn al-Minšar, sur le Mušer ou Mišar Dagh actuel (rive gauche de l'Euphrate au nord de Malaṭya), voir SUHRĀB, *K. ʿağā'ib al-aqālīm as-sabʿa*, dans *B.A.H.G.*, V, Leipzig, 1930, p. 119 ; TOMASCHEK, *Hist.- Topogr.*, 138 ; GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *La Syrie...*, Paris, 1923, 97, 105. Étant donné que Sayf ad-dawla a franchi le Toḫma Ṣū en venant de Malaṭya, il ne semble pas que l'on puisse identifier Ḥiṣn al-Minšar à la forteresse de Masara, qui était au sud-est de Malaṭya et dont il est question dans l'histoire des Salğuqides de Rūm

nīn (1), massacrant les habitants et semant partout la désolation et la ruine. Puis, montant vers le petit lac du Gölğük pour descendre de là dans la vallée de l'Arġana Sū, il arriva à Arqanīn (2). Là il reçut la nouvelle que le Domestique, profitant de ce que Sayf ad-dawla était absent de la Syrie, avait poussé une incursion jusqu'à Antioche. Il résolut de regagner rapidement la région du nord de la Syrie. Sans aller jusqu'à Amid, il se dirigea vers le sud-ouest, passa par Ḥiṣn ar-Rān, forteresse qui devait être au sud-ouest de Čermik aux environs de l'actuelle Kāf (3) et continuant sa route le long de l'Euphrate, il franchit ce fleuve à Samosate et de là atteignit Dulūk d'où il était parti précédemment. Là, il apprit que le Domestique avec son butin et ses prisonniers avait déjà quitté la Syrie. Au reçu de ces nouvelles, il se mit à sa poursuite et l'atteignit sur le Ğayḥān, non loin de Marʿaš.

Bien que Sayf ad-dawla n'eût avec lui que 600 cavaliers, tandis que le Domestique disposait d'une nombreuse armée, ce fut une victoire complète pour les Musulmans. Un grand nombre de Grecs furent tués. Au nombre des morts était le patrice Léon, fils de Maléinos (Ibn al-Malā'inī). Le fils du Domestique lui-même, Constantin, fut fait prisonnier avec quelques autres patrices par un certain Ṭawāb al-ʿUqaylī (4). Tous les prisonniers musulmans et tout le butin furent repris. Bardas Phocas, pendant la bataille, fut forcé pour éviter d'être fait prisonnier de se cacher dans un souterrain et fut blessé (5). Sayf ad-dawla rentra en triomphe à Alep ;

(voir *E.I.*, II, 677, DEFRÉMERY, dans *R.H.C. Arm.*, I, 143, BAR HEBR., *Chronogr.*, 364, 375 et *passim*).

(1) Sur ces localités dont le nom est dans MUTANABBĪ, éd. DIETERICI, 518, voir *Recueil de textes...*, 98, n. 2 et 3, 100, 121 ; *Ḥamdānides*, 258, 775 ; HONIGMANN à l'index sous *Χαvζίτ* et Buḥayrat Sumnīn (nom arabe du Gölğük appelé aussi Buḥayrat Šimšāṭ).

(2) C'est ainsi qu'il faut lire et non ar-Raqqatayn, comme portait erronément l'ancienne édition d'Abū Firās. Voir le *Dīwān*, éd. DAHAN, 118, 144, 161 ; 2e partie, 361-363 et cf. plus haut, p. 347.

(3) D'après une hypothèse de Honigmann, Ḥiṣn ar-Rān est probablement une déformation de Ḥeṣnā de-Ḥaṣram, qu'on trouve dans BAR HEBR., éd. BUDGE, II, p. LII, f° 200 v, 1.9. La région située au sud-ouest de Čermik s'appelle encore aujourd'hui Ḥasrān. La localisation de YĀQŪT, II, 740, 15, près de Malaṭya, dans le voisinage de Karkar (Gargar) qui est sur l'autre rive de l'Euphrate, est évidemment très approximative. Cf. *Ḥamdānides*, 80-81 et 775.

(4) Nom donné par ḎAHABĪ, f° 192 (2e partie, 243).

(5) Le nom de Léon Maléinos (ibn al-Malā'inī) est fourni par Yaḥyā ; Ka-

devant lui marchait Constantin prisonnier, qui, déjà malade vit son état s'aggraver en captivité et malgré les efforts des médecins pour le sauver, mourut à Alep (1). Sayf ad-dawla remit le corps du mort aux Chrétiens d'Alep qui, l'ayant enseveli dans un riche suaire, le mirent au tombeau dans une des églises d'Alep. De plus Sayf ad-dawla écrivit une lettre de condoléances au Domestique lui-même, père de Constantin (2).

māl ad-dīn dit seulement Lā'ūn. Sur cette famille, voir SCHLUMBERGER, *Nic. Phoc.*, 41, 314, 397, *Épopée...*, 323 et R. P. LOUIS PETIT, *Vie de Saint Michel Maléinos* dans *R.O.C.*, VII, 1902. — Sur la blessure du Domestique, voir MUTANABBĪ, éd. DIETERICI, 520, 2e part., p. 323 et 326, ABŪ FIRĀS, éd. DAHAN, 117-118 et 143, 2e part., 361-2. Cf. aussi la pièce d'Abū Firās sur sa conversation, alors qu'il était captif, avec Nicéphore dans *Recueil de textes...*, 323, v. 2 (éd. DAHAN, p. 36, v. 4) et cf. sur cette pièce, N. ADONTZ et M. CANARD, *Quelques noms de personnages byzantins...*, dans *Byzantion*, XI (1936), 451-460. Le poète an-Nāmī a aussi célébré cet événement : voir *Recueil...*, 105 et 2e part., 374.

(1) Sur cette expédition de 342, voir CEDRENUS, II, 331, YAḤYĀ B. SA'ĪD, dans *P.O.*, XVIII, 771 (73) ; ÉLIE DE NISIBE-BAETHGEN, 132 ; I. ẒĀFĪR, f° 7 v-8 r ; I. HAMAḎĀNĪ, f° 107 v ; SIBṬ, II, f° 145 ; KAMĀL ad-DĪN, éd. DAHAN, I, 123-5 ; I. ŠADDĀD, f° 215 v-216 r ; 'AYNĪ, III, f° 22 v ; ABŪ FIRĀS, éd. DAHAN, 117-8 et comm. 143 ; MUTANABBĪ, éd. DIETERICI, 514-523, 529-531. 2e partie, 96, 109, 112, 126-7, 175, 181-2, 195-196, 243, 268, 322-328, 361-363. Kamāl ad-dīn, comme Mutanabbī, prétend que Bardas Phocas, de chagrin, se fit moine. Voir aussi, F. DIETERICI, *Mutanabbi und Seidfuddaula aus der Edelperle des Tsaalibi*, Leipzig, 1847, pp. 99-100 et 125-7.

(2) YAḤYĀ, CEDRENUS, *loc. cit.* Cedrenus dit, contrairement aux sources arabes, que Sayf ad-dawla invita Constantin prisonnier à se convertir à l'islam et que, après le refus de ce dernier, il le fit empoisonner (version reproduite par Ph. KOUKOULÈS, *Βυζαντινῶν βιὸς καὶ πολιτισμός*, *Γ'* 167). Kamāl ad-dīn prétend que Constantin était obligé de vider lui-même ses eaux de toilette. Une version d'un commentateur de Mutanabbī, at-Tibrīzī, affirme que, quand la nouvelle de la mort de Constantin parvint à Constantinople, les Grecs, croyant qu'il avait été empoisonné, pénétrèrent dans les prisons et massacrèrent les prisonniers musulmans (voir l'éd. de Mutanabbī avec commentaire de 'UKBARĪ, II, 94). Ibn Šaddād (2e part., 196) connaît une tradition d'après laquelle Constantin, écrivant à son père, louait la générosité et la bonté de Sayf ad-dawla à son égard. Il en donne également une autre qui dit que Bardas Phocas offrit une rançon de 800.000 dinars et 3.000 prisonniers arabes que l'émir trouva insuffisante ; le Domestique se mit alors en relations avec un parfumeur chrétien d'Alep et lui donna l'ordre d'empoisonner son fils ; cette mort fut mise au compte de la dureté de Sayf ad-dawla : voir *Recueil de textes...*, pp. 105-6. Kamāl ad-dīn a encore une autre version d'après laquelle la captivité de Constantin fut rendue plus étroite en 346/954 (voir plus loin). Selon I. AṮĪR, Constantin aurait été tué au combat en 343/954. A cela fait allusion le

En juin 954 arriva auprès de Sayf ad-dawla, en qualité d'ambassadeur de l'empereur, le magistre Paul Monomaque pour négocier un échange de prisionniers. Mais si l'on en croit Cedrenus, Sayf ad-dawla apprit à ce moment-là que la mort de Constantin Phocas, dont on le rendait responsable, avait provoqué des représailles à Constantinople et que des captifs parents du Ḥamdānide avaient été mis à mort. Sayf ad-dawla aurait alors refusé de négocier et l'ambassadeur s'en serait retourné sans résultat. Il est permis d'être sceptique à ce sujet, car d'une part, les informations sur la mort de Constantin sont très contradictoires, et d'autre part les commentateurs de Mutanabbī qui a choisi comme thème de deux de ses pièces l'arrivée de cette ambassade, ne font aucune allusion à cela. Les deux poésies de Mutanabbī se contentent d'exalter Sayf ad-dawla et de rabaisser l'empereur et son envoyé en prêtant à leur démarche un caractère humiliant (1). Le refus hautain de l'émir n'a peut-être aucun rapport avec la mort de Constantin.

Cette année là, Sayf ad-dawla poursuivit la tâche, qu'il avait commencée deux ans plutôt, de mettre le plus possible le territoire frontière à l'abri d'une incursion byzantine en fortifiant une des places les plus importantes de la ligne frontière, al-Ḥadaṯ. Le mercredi 18 octobre 954 (17 ǧumādā II 343), il s'arrêta à Ḥadaṯ avec l'intention de restaurer la place et se mit activement à l'ouvrage. La nouvelle en parvint immédiatement au Domestique Bardas Phocas (2) qui, dès le vendredi 20 octobre apparaissait devant Ḥadaṯ avec une forte armée d'environ 50.000 hommes dont fai-

vers d'Abū Firās cité plus haut, n. 5 : Qui a fait périr ton frère à Marʿaš? Qui a marqué d'un coup de sabre la face de ton père, le preux?

(1) CEDRENUS, II, 331 ; MUTANABBĪ-DIETERICI, 536-542 (2e part., 328-331) : le commentateur dit que l'ambassade arriva à Alep en ṣafar 343 (6 juin-4 juillet 954). Elle est mentionnée sous cette date par ʿAynī (2e part., 268). Mutanabbī parle d'une grande affluence de troupes au point qu'il ne pouvait s'approcher de l'émir. C'est sans doute aussi de cette revue devant l'ambassadeur qu'il est question dans la pièce d'Abū Firās, éd. DAHAN, 65 (cf. DVOŘAK, p. 96) ; les troupes étaient si nombreuses qu'elles couvraient les pentes du Ǧabal Ǧawšan qui dominait le palais.

(2) On voit par là que le récit des chroniqueurs arabes représentant Bardas Phocas devenant moine et prenant le froc est inexact. — D'autre part, l'information d'I. AṮĪR, VIII, 381, selon laquelle Sayf ad-dawla fit une incursion en territoire byzantin en rabīʿI 343 (juillet-août 954) est due à une confusion avec l'année précédente, la bataille de Marʿaš ayant eu lieu aussi en rabīʿI.

saient partie des Russes (1), des Bulgares et des Arméniens. Une bataille s'engagea le lundi dernier jour de ǧumādā II (30 octobre 954) sur la montagne al-Uḥaydib près de Ḥadaṯ même (2) et dura du matin jusqu'au soir. La bravoure personnelle de Sayf ad-dawla décida du sort de la bataille : avec 500 de ses *ġulām*, il se lança à l'attaque contre la garde du Domestique et le mit en fuite. Environ 3.000 hommes de la cavalerie et de l'infanterie byzantines furent tués ; beaucoup de patrices et de personnages distingués furent faits prisonniers. Parmi les prisonniers se trouvaient le gendre du Domestique, T.w.d.s al-Aʿwar (le Borgne) ou A.ʿ.w.r.ḥ.m (A.ʿ.w.r.ǧ.m ; A.ġ.w.r.ǧ) et le fils de sa fille. Nicéphore fils du Domestique Bardas Phocas, pendant toute la durée de la bataille se cacha dans un souterrain de Ḥadaṯ, et c'est seulement à la nuit qu'il put secrètement rejoindre son père vaincu. Selon certaines sources, il aurait aussi été blessé. Sayf ad-dawla, après sa victoire resta à Ḥadaṯ pour surveiller la continuation de la construction qui fut terminée le 13 raǧab 343 (12 novembre 954). Les murs furent relevés et de chaque côté furent construites des tours (3).

(1) MUTANABBĪ (éd. DIETERICI, 548 sq) a consacré à cette bataille une pièce célèbre. Il y mentionne expressément les Russes (Rūs) au vers 14. Le commentaire parle aussi de Slaves et de Khazares (ou de Géorgiens, la confusion entre Khazares et Géorgiens étant possible dans l'écriture arabe). Voir 2e partie, pp. 331-334. Cette pièce a été reproduite dans SEIPPEL, *Rerum normannicarum fontes arabici*, Christiania, 1896-1928, 67 sqq. Abū Firās a également célébré cette bataille : voir DVOŘAK, 95 et éd. DAHAN, 118-9 et commentaire, 144-5 (2e part., 363-5). HARKAVY, *Récits musulmans sur les Slaves et les Russes*, St. Pét., 1870, 206-8 manifeste à tort de la méfiance à l'égard du nom « Rūs » dans Mutanabbī.

(2) Sur le nom de cette montagne donné par Mutanabbī et Abū Firās, litt. « la petite bossue », voir YĀQŪT, I, 157 ; LE STRANGE, *Eastern Caliphate*, 122.

(3) Les sources, outre les poètes cités ainsi que SARĪ AR-RAFFĀʾ (*Dīwān*, LE CAIRE, 1355, pp. 17-18) sont : YAḤYĀ, dans *P.O.*, XVIII, 772. I. ẒĀFIR f° 6 v, I. HAMAḎĀNĪ, f° 108 v, I. AṮĪR, VIII, 382, KAMĀL AD-DĪN, éd. DAHAN, I, 125 (*Recueil de textes*, 377-8), I. ŠADDĀD, f° 216 r, ḎAHABĪ, f° 129 v, ABŪ'L-MAḥĀSIN, II, 338 (III, 311), ELIE DE NISIBE-BAETHGEN, 247. Voir 2e partie, 96-7, 109, 125, 112, 161, 182, 196, 243-4, 272, 331-4, 363-5, 371-2. Voir aussi S. DE SACY, *Chrestomathie*, 2e éd., III, 5-10 ; WEIL, III, 16 ; DIETERICI, *Mutanabbi und Seifuddaula*, 101-3, 127-9, M. CANARD, *Recueil de textes...*, 106-111, *Ḥamdānides*, I, 779-782. Le gendre du Domestique, appelé, par le Commentaire de Mutanabbī, T.w.d.s. le Borgne (al-Aʿwar) ; par YAḤYĀ, A.ʿ.w.r.h.r.m. ; par KAMĀL AF-DĪN, A.ʿ.w.r.ǧ.r.m ; par TANŪḪĪ, *Nišwār*, 111, A.ġ.w.r.ǧ, était patrice de Tzamandos et Lykandos. Le fils de la fille du Domestique, capturé en même temps que lui,

Ce dernier échec du Domestique Bardas Phocas et son âg avancé amenèrent l'empereur à le relever de ses fonctions et à nomme

est vraisemblablement fils de T.w.d.s. Nous retrouvons des indications, confuses, sur ces personnages, à propos de la capture d'Abū Firās en 351/962 et de sa libération lors de l'échange de 355/966. Le commentateur d'Abū Firās, Ibn Ḫālawayh, nous apprend (Abū Firās, éd. DAHAN, 75-77, cf. DVOŘAK, 98-99) qu'Abū Firās fut fait prisonnier par le stratège B.w.d.r.s., fils du patrice M.r.d.y.s, et que ce B.w.d.r.s était fils de la sœur du roi des Rūm, que, à ce moment-là, se trouvait en captivité chez Sayf ad-dawla le frère de ce B.w.d.r.s qui avait été capturé en même temps que son père, le jour où son grand père avait été mis en déroute devant Ḥadaṯ, et que B.w.d.r.s désirait échanger son frère contre Abū Firās. A propos du même événement, Ibn Ẓāfir (f° 9 r-9 v ; *Recueil de textes*, 314) nous dit qu Abū Firās fut fait prisonnier par Ibn Aʿwar (le Fils du Borgne). Il semble donc : a) que M.r.d.y.s le patrice d'Ibn Ḫālawayh et T.w.d.s al-Aʿwar du commentaire de Mutanabbī (alias A.ʿw.r.h.r.m etc.) sont un seul et même personnage, gendre du Domestique Bardas Phocas ; b) que le frère de B.w.d.r.s, captif avec son père, n'est autre que le fils de la fille du Domestique et qu'il ne peut être appelé « fils de la sœur du roi des Rūm » que par suite d'une confusion. On ne sait d'ailleurs pas à quel empereur Ibn Ḫālawayh fait allusion. Il est peu probable que ce soit Romain II, dont une sœur, Théodora, épousa Jean Tzimiscès.

Dans les récits relatifs à l'échange de 355/966 il est question de la libération d'un fils de la sœur de l'empereur (voir *Ḥamdānides*, p. 825) et Ḏahabī précise que la sœur de l'empereur avait réservé le Ḥamdānide Muḥammad b. Nāṣir ad-dawla pour l'échanger (contre son *frère*, dit le texte, ce qui est évidemment une erreur pour *fils*). Comme à cette époque, l'empereur était, depuis 963, Nicéphore Phocas, il se pourrait qu'il s'agît de la sœur de Nicéphore, et ce fils serait bien un fils de la fille du Domestique Bardas Phocas, comme plus haut. La question se complique du fait que, lors du siège d'Alep en 351/962, dans l'assaut contre la citadelle, fut tué, selon Ḏahabī (*Recueil de textes*, 148), un Ibn aš-Šumušqīq et que, selon Miskawayh (*ibid.*, 153), ce fut « le fils de la sœur du roi ». On pourrait être tenté de prendre Ibn aš-Šumušqīq, qui ordinairement désigne Tzimiscès lui-même, au sens de fils de Tzimiscès et de la sœur de Romain II. Mais les sources byzantines ne connaissent pas de fils de Tzimiscès.

Il semble qu'on se trouve ici devant un problème insoluble. Mais il est probable que les auteurs arabes ont fait de multiples confusions et que, quand ils parlent du « roi des Rūm », ils ont en vue Nicéphore Phocas sans égard pour les dates exactes de son règne, et que par conséquent la sœur du roi n'est autre que la sœur de Nicéphore Phocas et que le fils de la sœur du roi est le fils de la fille du Domestique Bardas Phocas ; il en est de même aussi pour le jeune homme tué au siège d'Alep. Quant aux noms, ils restent énigmatiques ; si T.w.d.s et B.w.-d.r.s peuvent représenter Théodore, M. r.d.y.s reste obscur et de même A.ʿ.r.-ḥ.r.m sous ses différentes formes. Tout au plus peut-on supposer qu'il y a là un amalgame de Aʿwar et d'un nom grec. S. DE SACY, *Chrestomathie*, pp. 42-3 a voulu y voir un amalgame de *aʿwar* (borgne) et *aǧdam* (manchot). La forme A.ġ.w.r.ǧ, remonte peut-être à Georgios. — Sur l'épisode de Nicéphore blessé

Domestique son fils Nicéphore Phocas qui devait par la suite entrer énergiquement en lutte contre Sayf ad-dawla (1).

Dès le printemps de l'année suivante, Constantin Porphyrogénète sollicita à nouveau une trêve et un échange de prisonniers, et envoya une ambassade qui arriva à Alep le 17 muḥarram 344 (13 mai 955), accompagnée par des cavaliers des places frontières de Tarse, Adana et Maṣṣīṣa. Mutanabbī a composé à ce sujet une pièce dans laquelle il représente les Grecs comme d'humbles suppliants et rappelle que l'habitude de Sayf ad-dawla est de ne répondre à leurs messages que par ses chevaux, ses lances et des sabres. Cependant le poète invitait l'émir à consentir à une trêve. Mais l'ambassade se heurta à un refus de Sayf ad-dawla (2).

Après l'échec de l'ambassade, dans l'été de 955, les Byzantins firent une nouvelle tentative contre la place qui venait d'être reconstruite et vinrent l'assiéger le 26 août. L'armée comprenait des Grecs, des Slaves, des Bulgares et également des Russes comme l'année précédente. Dès que Sayf ad-dawla eut reçu des informations à ce sujet le 28 août, il se mit en marche le 29 pour porter secours à la garnison assiégée. Il s'arrêta à Raʿbān, mais ne recevant aucune nouvelle de la situation parce que les Grecs avaient barré toutes les routes, il se remit en marche. A son approche, les Grecs se retirèrent hâtivement tandis que la garnison faisait une sortie et s'emparait des machines de siège abandonnées par l'ennemi (3). Bien que, selon Yaḥyā b. Saʿīd, ce fût Bardas Phocas qui revint

et les doutes que cela soulève, voir *Ḥamdānides*, 780, n. 137. Notons que dans cette affaire de Ḥadaṯ, selon les commentaires de Mutanabbī et d'Abū Firās, la plupart des prisonniers furent exécutés ; seuls les personnages importants furent laissés en vie.

(1) R. GUILLAND, *Le Grand Domesticat*, dans *Échos d'Orient*, 1938, p. 59 dit que cette nomination eut lieu vers 955 ; OSTROGORSKY, *Byz. State*, 250, à la fin de 954 ; BRÉHIER, I, 189 et 194, en 954. Voir le jugement élogieux porté sur Nicéphore lors de sa nomination comme Domestique dans CONT. THÉOPH., 459-460 et CEDRENUS, II, 340. *Cf. Ḥamdānides*, 782-3.

(2) IBN ẒĀFIR, f° 8 r ; IBN ŠADDĀD, f° 216 v, qui précise que la demande fut rejetée ; MUTANABBĪ-DIETERICI, 556 sqq ; SARĪ, *Diwān*, 105-6 (*Recueil de textes*, 304-5). Voir 2e partie, 127, 196, 334-337 et *Ḥamdānides*, 780-1.

(3) Les dates sont fournies par le Commentaire de la pièce de Mutanabbī (éd. DIETERICI, 583 sqq), Ms. Paris 3091, f° 148 dans *Recueil de textes*, 112-113. Yaḥyā ne donne, p. 772, que la date de l'année. Ibn Ẓāfir, f° 6 dit que les Grecs mirent le siège devant Ḥadaṯ le 2 septembre. Voir 2e partie, 97, 125, 337-340.

devant Ḥadaṯ en 955, il est probable que déjà l'armée grecque était commandée par Nicéphore Phocas (1).

En 956, Sayf ad-dawla prit l'initiative d'une action de grande envergure, soit qu'il voulût prévenir une offensive du nouveau Domestique soit qu'il voulût répondre à des incursions qu'un des lieutenants de Nicéphore, Jean Tzimiscès, faisait dans la région du Diyār Bekr. Il partit d'Alep le lundi 14 muḥarram 345 (28 avril 956), passa par Ḥarrān et de là prit la route directe conduisant à ʿArqanīn par Ḥiṣn ar-Rān et Ḥiṣn al-Ḥamma (2). Il quitta ʿArqanīn le 10 mai 956 et arriva au défilé séparant ses possessions du territoire où commandait Jean Tzimiscès qui semble avoir été à cette époque stratège du thème de Mésopotamie et avoir eu également sous son autorité l'Anzitène (3). Jean Tzimiscès se retira devant l'arrivée de Sayf ad-dawla qui vint camper sur les bords du lac de Gölğük, puis, après être passé près de Ḥiṣn Ziyād (Ḫarpūt), marcha vers l'Arsanas qu'il franchit sur des bateaux et des radeaux entre le 12 et le 15 mai en direction d'Aškūniyya, résidence de Jean Tzimiscès, qui semble correspondre à Arškeni sur la rive droite de l'Arsanas (Murād Ṣū) près de l'embouchure dans ce fleuve du Čemiskezek Ṣū. Il ravagea deux localités dont celle de Tell Biṭrīq (4) d'où se serait enfui Jean Tzimiscès. Puis il revint sur la rive sud de

(1) Sur la foi du texte de Yaḥyā, j'ai pensé dans *Ḥamdānides*, 781 et 783 que l'armée était toujours commandée par Bardas.

(2) Sur Arqanīn, voir plus haut, p. 347, n. 1, sur Ḥiṣn ar-Rān, p. 350, n. 3. Ḥiṣn al-Ḥamma, la forteresse de la source thermale est sans doute l'actuelle Čermik, de l'arménien Ǧermik qui a la même sens, au sud-ouest d'Ergani, ancienne Abarnè : voir TOMASCHEK, *Hist.-Topogr.*, 140 ; CUMONT, *Studia Pontica*, 284 ; MARKWART, *Südarmenien*, 251, 257, 346 ; HONIGMANN, 34-5, 139, n. 6 ; *Recueil de textes*, 411.

(3) Le col en question est sans doute le Deve Boynu qui est près du Gölğük, (turc Gölcük), sur la route Elazig-Ergani-Diyarbakir (voir *E.I.*, 2e éd., p. 216 et *Islam ansiklopedisi*, III, 558), et qui est vraisemblablement la kleisoura de Romanupolis (HONIGMANN, *Ostgrenze*, 88, 90-92). Michel le Syrien, III, 132, dit que avant d'être élevé à l'empire, Jean Tzimiscès avait fixé son domicile dans le pays de Mélitène et de Hanazit et III, 321, parle de places appelées : la forteresse de Šumuškīg, Khīzan, Khorsen et Tell Patrīq, c'est-à-dire Cʿemeškacagkʿ, Ḫozan et Ḫorzeank et Tell Biṭrīq dont il est question un peu plus loin (cf. HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 78, n. 12). On sait que Chanzit avait été rattaché au thème de Mésopotamie (HONIGMANN, 70).

(4) L'autre localité est Usfuwān. Voir pour plus de détails *Ḥamdānides*, 247-248 et 789-790, ainsi que les notes dans *Recueil de textes*, pp. 410-414.

l'Arsanas, incendia divers villages et mit le siège devant Dādim au sud de Ḥiṣn Ziyād, du 20 au 22 mai, sans pouvoir prendre cette place. C'est là qu'il apprit que les Grecs avaient occupé le défilé par lequel il devait rentrer. Après être passé à Sumnīn sur les bords du Gölğük, il battit en retraite le 24 mai vers le Darb Bāqasāyā (ou Darb al-Ḫayyāṭīn, des Tailleurs), qui est peut-être le même que celui par lequel il était venu. Là s'engagea une terrible bataille dans laquelle Sayf ad-dawla eut le dessus. Les Grecs perdirent 4.000 tués dont Romain fils d'al-Balanṭas, gendre ou plutôt beau-frère de Jean Tzimiscès, Ibn F.šīr, et un autre officier important qui pourrait être le commandant de la turme de Keltzène et un grand nombre d'autres. Parmi les prisonniers était un nommé Ibn Q.l. mūṭ. Après avoir poursuivi quelque temps l'ennemi en déroute, Sayf ad-dawla se dirigea vers Amid où il entra à la fin de la journée du 25 mai (1).

(1) Pour plus de détails sur les faits et les lieux, voir les deux commentaires anonymes qui accompagnent les deux pièces que Mutanabbī a consacrées à cette campagne, dont j'ai donné le texte dans *Recueil de textes*, pp. 410-414 et la traduction dans la 2e partie, pp. 340-347. Le premier donne de nombreuses précisions sur les localités de l'Anzitène et du thème de Mésopotamie que j'ai essayé de situer dans les notes de *Recueil de textes* auxquelles je renvoie : pour l'Anzitène, Anḥā au pied de Ḥiṣn Ziyād, Ašwān ou Aršwān sur la rive gauche de l'Arsanas à quelque distance de son confluent avec l'Euphrate, Hūrī au sud-ouest de Dādim, Dādim, Sumnīn ; pour le thème de Mésopotamie, Aškūniyya, Tell Biṭrīq, Usfuwān. Dans le dernier épisode, la ʿAqabat Hāmūtah ou Hābūsā semble être près de l'extrémité nord-est du Gölğük, Ṭabrās est peut-être Ṭabūs de Muqaddasī, 150, entre Melikian et Šimšāṭ. Le second commentaire, plus court, précise que la défaite des Grecs fut due au fait qu'une pluie violente avait détrempé les arcs d'un corps de 300 archers grecs. — Les autres récits : Yaḥyā, 772-3 (74-75), Ibn Ẓāfir, f° 8 v, Kamāl ad-dīn, I, 161-2 (*Recueil de textes*, 378) sont beaucoup moins détaillés ; voir 2e partie, 97, 127-8, 182-3. Selon Kamāl ad-dīn, c'est devant Tell Biṭrīq qu'aurait été tué Rūmanūs ibn al-Balanṭas, et non au Darb al-Ḫayyāṭīn. Ce dernier défilé était tenu, dit-il, par K.d.w (ou K. dū), fils du Domestique. Dans ce nom, Vasiliev a voulu voir le magistre Cosmas qui avait conduit avec Corcuas les opérations de l'échange de 946. Sur Ibn Balanṭas, voir ma note dans *Ḥamdānides*, 791 et ici plus loin, p. 359. Les sources ne sont pas d'accord, car si le Commentaire de Mutanabbī et Kamāl ad-dīn font bien périr, l'un le patrice Ibn al-Balanṭas, l'autre Rūmānūs b. al-Balanṭas, *ṣihr* (c'est à dire gendre, beau-frère, parent par les femmes) de Jean Tzimiscès, Yaḥyā est muet à ce sujet. — Le personnage que j'ai supposé être le commandant de la turme de Keltzène et d'Erzinğān (sur cette turme, rattachée au thème de Mésopotamie, voir Honigmann, *Ostgrenze*, 70) est dit dans le Commentaire de

Si au nord, Sayf ad-dawla avait remporté des succès sur les Grecs, il n'en fut pas de même près de Dulūk, où il avait laissé tout au début de la campagne son cousin Abū'l ʿAšā'ir Ḥusayn b. ʿAlī b, Ḥusayn b. Ḥamdān, avec la mission de reconstruire la forteresse de ʿArandas (1). Il subit une défaite complète que lui infligea le patrice Léon Phocas, fils du Domestique Bardas, qui marcha contre lui et mena son action avec tant de succès qu'il captura Abū'l-ʿAšā'ir qui fut emmené à Constantinople. Abū'l-ʿAšā'ir était marié à la fille du poète Abū Firās. Ce dernier, ayant appris sa capture, se dirigea vers Marʿaš, mais il ne put rejoindre son gendre prisonnier. C'est alors qu'Abū Firās consacra au prisonnier une pièce de vers dans laquelle il le console et lui promet que « demain », les chevaux de Sayf ad-dawla apparaitront pour le délivrer. Mais la promesse d'Abū Firās ne put se réaliser, et Abū'l-ʿAšā'ir mourut en captivité. Pour cette victoire, Léon Phocas fut comblé d'honneurs et de présents (2).

Mutanabbī, *z.r.wān M.r.ḥ Q.l.z.w.r wa-Arǧūzān*. Le premier mot est peut-être *zirwār*,'le second Marǧ (prairie) ; les autres peuvent se prêter à différentes lectures, par exemple, on pourrait lire *zirwār Marǧ Qilliz wa-zirwār Ḫūzān*, et il s'agirait alors de deux personnages. Nous avons vu plus haut Qilliz dans la région de l'Anzitène (p. 290, n. 1 et cf. *Ḥamdānides*, 746-7), Ḫūzān peut être soit *Χόζανον* à l'est du Čimiškezek Ṣū (voir HONIGMANN, 7, 58, 75 sqq, 78 n. 2), soit Ḫ.r.zān, c'est-à-dire Ḫorzean, la Chorzianène, située encore plus à l'est (HONIGMANN, 78, n. 12, 180, 184, 198 sqq et la carte n° IV). — Voir 2e partie la traduction des pièces de Mutanabbī, dans lesquelles il raille les prétendues rodomontades de Jean Tzimiscès qui aurait juré de triompher de Sayf addawla, et qui, vaincu, s'est ainsi parjuré.

(1) YAḤYĀ, 773 (75) ; KAMĀL AD-DĪN, I, 126 (*Recueil...*, 378) ; 2e partie, 97, 183. La notice biographique d'Abū'l-ʿAšā'ir dans KAMĀL AD-DĪN, *Buġyaṭ aṭ-ṭalab*... Ms Istanbul Sultan Aḥmed III n° 2925/4, parle de la reconstruction de ʿArandas et de la place de al-Barzamān, dont YĀQŪT, I, 562, dit que c'est une forteresse des ʿAwāṣim, sans précision. Sur ʿArandās, dont le nom se présente sous diverses formes, voir *Ḥamdānides*, 232-3 ; peut-être ʿArbadīs-Garbadīsō de MICHEL LE SYRIEN, II, 256, entre Dulūk et Marʿaš ; cf. HONIGMANN, *Histor. Topographie von Nord-Syrien im Altertum*, dans *Z.D.P.V.*, 1923-4, n° 190 et *E.I.*, III, 287, art. Marʿaš.

(2) Voir la poésie consacrée par Abū Firās à la capture d'Abū'l-ʿAšā'ir, *Dīwān*, éd. DAHAN, 303 (également deux vers, p. 347). Cf. DVOŘAK, *Abū Firās*, 30-32 et 273 ; *Ḥamdānides*, 792 et 2e partie, 362, n. 2 (où il faut corriger la date 348/959 en 345/956) et 366, n. 1. Sur Abū'l-ʿAšā'ir, voir Ṯaʿālibī, *Yatīmat addahr*, éd. du Caire, 1352/1934, I, pp. 71-72. Sur sa capture, voir CEDRENUS, II, 331-2 : il dit que l'empereur mit le pied sur la nuque d'Abū'l-ʿAšā'ir (*Ἀπο-*

Les opérations militaires de Sayf ad-dawla en l'année 956 ne se terminèrent pas là. En septembre ou octobre (1), soit pour frapper l'ennemi en un autre point, soit pour tirer vengeance de la capture d'Abū'l-ʿAšā'ir, Sayf ad-dawla pénétra avec les troupes des places frontières en territoire byzantin et ravagea divers endroits du pays greccomme Ḫaršana et Ṣāriḥa et fit prisonniers Al-R.s.t fils d'al-Balanṭās, Léon fils du Stratège, Ibn Ġudāl patrice de Macédoine. Le Domestique lui-même et le patrice d'al-Ḫālidiyyāt B.r.kīl purent s'échapper. Sayf ad-dawla rentra à Alep en passant par Adana où il eut une entrevue avec l'émir de Tarse (2).

λασσαήρ), mais qu'ensuite, il lui fit des présents et la traita avec honneur. Sur la cérémonie du τραχηλισμός, voir *De Cerim.*, II, ch. 19 (COMM. REISKE, p. 607 sqq), SCHLUMBERGER, *Nicéphore Phocas*, 100-102. Abū Firās en fut dispensé quand il fut fait prisonnier ultérieurement : voir *Dīwān*, p. 324 et cf. DVOŘAK, 100-101.

(1) KAMĀL AD-DĪN, I, 126-7 (*Recueil de textes*, 378) en ǧumādā II 345 (10 sept.-8 oct. 956) ; I. AṮĪR, VIII, 387 en raǧab (9 oct.-7 nov. 956) ; YAḤYĀ, *P.O.*, XVIII, 774 (76) a ici un récit aberrant : selon lui, Sayf ad-dawla ayant envoyé cette année-là un détachement (*sariyya*) vers Samandū, celui-ci y captura le stratège Ibn al-Balanṭas. Il n'est pas question là d'une expédition contre Ḫaršana. Il dit ensuite que l'émir vint assiéger Ḥiṣn Ziyād, puis que, ayant appris que le Domestique marchait vers la Syrie, il partit à sa rencontre et le repoussa. Aucune autre source ne parlant de cela, ils est probable qu'il y a confusion avec les événements de 342.

(2) Les noms des personnages capturés sont obscurs. Al.r.s.t ibn al-Balanṭas de Kamāl ad-dīn semble correspondre à Astarātīgūs ibn al-Balanṭas de Yaḥyā, mais les circonstances ne sont pas les mêmes, comme on l'a vu par la note précédente. Il est probable que c'est cet Ibn al-Balanṭas qui fut libéré en 355/966 (YAḤYĀ, *P.O.*, XVIII, 804). Nous ne savons quel était son degré de parenté avec celui qui fut tué en 345/956. On pourrait peut-être l'identifier avec Léon Balantès qui fut complice de Jean Tzimiscès dans l'assassinat de Nicéphore Phocas (Léon DIACRE, 87, 99 ; CEDRENUS, II, 376 ; SCHLUMBERGER, 750 sqq). Léon fils du stratège, de Kamāl ad-dīn, ne serait-il pas un doublet et ne faudrait-il pas lire Léon fils du stratège Ibn al-Balanṭas ? Ce Léon n'est pas nommé, non plus que les autres personnages de Kamāl ad-dīn, par Yaḥyā. — Il n'est pas sûr que al-Ḫālidiyyāt représente le thème de Chaldia, qui est appelé par les géographes arabes al-Ḫālidiyya (au singulier), ainsi QUDĀMA, 259, YĀQŪT, II, 865, 12, ou al-ḪALDIYYA, IBN ḪURDĀḎBEH, 108 : voir aussi les listes des thèmes dans MINORSKY, *Ḥudūd al-ʿālam*, 156-8 et 418-425. On doit noter en effet que al-Ḫālidiyyāt représente une région du Taron voisine de l'Anzitène dans YAḤYĀ, *P.O.*, XXIII, 372 (164) : Bardas Skléros nommé gouverneur de Baṭn Hinzīṭ et d'al-Ḫālidiyyāt, et 424 (216) : les deux fils de Bagarat (Baqrāṭ), patrices et possesseurs d'al-Ḫālidiyyāt. Voir à ce sujet ROSEN, *Basile*

Presque en même temps que cette expédition de Sayf ad-dawla, la flotte grecque, sous le commandement du jeune, mais déjà plein d'expérience, stratège du thème des Kibyrrhéotes, Basile Hexamilite (*Ἑξαμιλίτου*), ayant appris que la flotte musulmane de Tarse était partie de Tarse et se dirigeait vers le territoire byzantin, se mit en mouvement en septembre ou au début d'octobre 956 contre les Arabes. Malgré le petit nombre des vaisseaux grecs en comparaison de celui des navires arabes, l'expérience et la bravoure du comandant byzantin l'emportèrent et la bataille engagée se termina par un complet succès des Grecs ; le feu grégeois acheva la ruine de la flotte musulmane : 1.800 Musulmans furent tués, beaucoup d'autres avec leur principal chef tombèrent prisonniers aux mains des Grecs et, dirigés sur Constantinople, servirent à l'ornement du triomphe. Les environs de Tarse furent incendiés (1).

C'est vraisemblablement en raison de cette circonstance que Sayf ad-dawla rentra par Adana où le gouverneur de Tarse vint le trouver après l'attaque maritime des Grecs. Il traita ce dernier avec beaucoup de bienveillance, le réconforta et l'encouragea à ne pas s'effrayer des Grecs, comme le fait remarquer Bar Hebraeus et lui conféra un vêtement d'honneur. Après quoi, il s'en retourna à Alep où il se montra très doux avec les prisonniers grecs, les délivrant de leurs fers et leur distribuant des cadeaux (2).

Profitant de la retraite de Sayf ad-dawla, les Grecs marchèrent sur Mayyāfāriqīn, incendièrent la région, firent la population prisonnière, pillèrent le pays et s'en retournèrent dans leur territoire (3).

le Bulgaroctone, 79-80, qui a justement fait remarquer que cette région du Taron correspond à al-Ḫālidāt de Muqaddasī, 150 (itinéraire de Mayyāfāriqīn à Coloneia) et a noté qu'au point appelé Sinn Naḥās se croisent les routes menant à Qālīqalā, à Manazgerd, à Mūš et al-Ḫālidāt. Cf. Honigmann, 53, 149, 155.

(1) Sur les opérations de la seconde partie de l'année 956, voir I. Aṯīr, VIII, 337-8 ; Sibṭ, II, f° 147 ; Kamāl ad-dīn (voir p. 359, n. 1) ; Abū'l-Maḥāsin, II, 341 (III, 314) ; ʿAynī, III, f° 25 v ; Elie de Nisibe, 147 (132) ; 2e partie, 109, 162, 175, 268, 272. — L'attaque de la flotte grecque eut lieu sur le territoire de Tarse en ǧumādā II 345/10 sept.-8 oct. 956 (I. Aṯīr). Cette victoire navale est racontée sans indication de date par Cont. Théoph., 452-3, ch. 29 et Abū'l-Faraǧ, *Chron. syr.*, I, 195 (Bar Hebr., *Chronography*, 165). Cf. *Ḥamdānides*. 792-793.

(2) Kamāl ad-dīn. *loc. cit.*, seul parle de ce traitement des prisonniers.

(3) Mêmes références aux sources arabes que n. 1.

En 956 les Grecs acquirent une nouvelle relique enlevée aux Arabes comme le *mandīl* de l'année 944, cette fois à Antioche. Le diacre antiochitain Job, ayant enivré les hommes qui gardaient la relique, enleva de nuit dans un sanctuaire d'Antioche la main de Saint Jean-Baptiste et l'emporta à Constantinople. La relique fut solennellement accueillie par l'empereur. Théodore Daphnopatès prononça en sa présence, à cette occasion, un assez long sermon (1). Au XII^e^ siècle, Anne Comnène consacra à cette nouvelle relique six beaux vers (2).

En 957, le Domestique tenta une nouvelle fois de s'emparer de Ḥadaṯ dont, comme nous l'avons vu, les Grecs n'avaient pu empêcher la reconstruction et qui leur avait victorieusement résisté en 955. Assiégée en juin 957, la place se rendit à lui à condition que la population eût la vie sauve et pût se retirer à Alep. La forterese elle-même fut détruite par le Domestique qui ne tenta pas, semble-t-il, de l'occuper définitivement (3).

Ne voyant pas la possibilité d'en terminer avec Sayf ad-dawla par la guerre, les Grecs cette même année, en août 957, subornèrent

(1) *Theodori Daphnopatae Oratio in translationem manus S. Praecursoris Antiochia Constantinopolim*, MIGNE, *P.G.*, 111, pp. 611-620, particulièrement 618-619, XVI : *vir quidam qui erat relatus in sortem diaconorum Antiochiae civitatis, Iob nomine.* Voir CEDRENUS, II, 335, ZONARAS, XVI, 22 (Bonn, III, 487). RAMBAUD, *op. cit.*, 111-112 et DOBSCHÜTZ, *op. cit.*, 159-160, rapportent la translation à l'année 956.

(2) BOECKH, *Corpus inscriptionum graecarum*, vol. IV, Berolini, 1877, p. 334, n° 8719 (cf. *Epigrammatum Anthologia Palatina*, éd. COUGNY, Paris, 1890, p. 358, n° 416) :

ὁ καρπὸς ὀστοῦν, ἡ δὲ χεὶρ χρυσῆ· πόθεν ;
ἐκ τῆς ἐρήμου καρπὸς ἐκ Παλαιστίνης.
χρυσῆ παλαιστὴ χρυσοδάκτυλος ξένον.
ὀστοῦν ὁ καρπὸς ἐκ φυτοῦ τοῦ Προδρόμου.
τὴν χεῖρα δ' ὠ[ρ]γάνωσε τέχνη καὶ πόθος
Ἄννης ἀνάσσης, ἐκγόνου τῆς πορφύρας.

Mais selon G. BUCKLER, *Anna Comnena. A study*, Londres, 1929, p. 7, l'attribution à Anne Comnène est douteuse.

(3) YAḤYĀ, *P.O.*, XVIII, 774 (76) ; la Lettre de Nicéphore Phocas au calife Muṭīʿ fait allusion à Ḥadāṯ la Rouge, comme ayant été prise par les armées byzantines, v. 10 (litt. nos armées ont circulé dans Ḥadaṯ...). Voir 2^e^ partie, 97-98 et 375 ; ROSEN, *Basile...*, p. 112, vers 9 de la pièce ; VON GRÜNEBAUM, *Eine poetische Polemik zwischen Byzanz und Bagdad im X. Jahrh.*, dans *Studia Arabica*, I, *Analecta Orientalia*, XIV, Rome, p. 48, v. 10.

quelques-uns de ses *ġulām*, vraisemblablement des Turcs, afin que s'étant emparés de lui au cours d'une entrée en campagne contre les Grecs, ils le livrassent au Domestique. Le complot était déjà près d'aboutir, mais un des chambellans de l'émir avertit de cela un de ses officiers, Ibn Kayġalaġ, qui à son tour informa Sayf ad-dawla. Ce dernier, ayant rassemblé les Arabes Bédouins et les Daylamites, toujours hostiles aux Turcs, leur ordonna de se précipiter à un signal donné sur les *ġulām* coupables, ce qu'ils firent. 180 *ġulām* furent tués, 200 furent arrêtés et eurent pieds et mains coupés ; un petit nombre seulement des conjurés réussit à prendre la fuite et à échapper au châtiment. Sayf irrité retourna à Alep et là sa colère rejaillit violemment sur les prisonniers grecs : 400 d'entre eux furent exécutés ; le fils du Domestique prisonnier, qui jouissait de la liberté, fut mis aux fers et enfermé dans une chambre particulière dans le palais même de Sayf ad-dawla. Le chambellan qui avait dénoncé l'affaire et Ibn Kayġalaġ reçurent des récompenses (1).

En juin 958 (2), Jean Tzimiscès marcha sur le nord de la Mésopotamie, c'est-à-dire sur le Diyār Bekr, dans la région d'Arzan et de Mayyāfāriqīn, puis vint mettre le siège devant la forteresse d'al-Yamānī, qui est non loin d'Amid. A cette nouvelle, Sayf ad-dawla ne pouvant, sans doute en raison des difficultés de son frère Nāṣir ad-dawla avec le Buwayhide Muʿizz ad-dawla, partir lui-même en expédition commes les années précédentes, envoya son lieutenant Naǧā al-Kāsakī (le Tcherkesse) avec 10.000 cavaliers. Dans la bataille qui s'engagea, Jean Tzimiscès vainquit Naǧā qui s'enfuit, perdant 5.000 tués et laissant aux mains des Grecs 3.000 prisonniers et tout son bagage. Puis le Parakimomène Basile,

(1) KAMĀL AD-DĪN, I, 127 (*Recueil de textes...*, 279). Voir 2e partie, 183 et cf. *Ḥamdānides*, 794. Kamāl ad-dīn dit que cela se produisit à un moment où Sayf ad-dawla était absent d'Alep. Peut-être partait-il pour une expédition qui, de ce fait, n'eut pas lieu. Remarquer la mention de Constantin Phocas comme encore vivant à cette époque, ce qui est en contradiction avec ce que nous avons vu plus haut. — Ibn Kayǧalaǧ est peut-être le fils de l'ancien gouverneur iḫšidite de Ḥimṣ, puis Tripoli, connu par ses rapports d'inimitié avec Mutanabbī : cf. BLACHÈRE, *Un poète arabe*.., 114 sqq. — L'année 957 marque le redressement de la situation au profit des Byzantins.

(2) Au mois de rabīʿ I 347 (23 mai-21 juin 958), précision donnée par SIBṬ, II, f° 148, DAHABĪ, f° 193 r, ʿAYNĪ, III, f° 27 v, ABŪ'L-MAḥĀSIN, II, 346 (III, 319).

envoyé de Constantinople, et Jean Tzimiscès marchèrent contre Samosate avec une nombreuse armée, l'assiégèrent et s'en emparèrent. Les Musulmans subirent là une lourde défaite et furent complètement mis en déroute. Entre les mains des Grecs restèrent un grand nombre de prisonniers et un butin considérable. Au dire du Continuateur de Théophane les Grecs dépouillèrent les morts et firent passer les prisonniers sous le joug.

Après quoi, les Grecs marchèrent sur la forteresse de Raʿbān, dont on se souvient qu'elle avait été restaurée par Abū Firās, et l'assiégèrent. Sayf ad-dawla, après la défaite de Naǧā, était parti en personne à la rencontre des Grecs, mais cette fois il subit une terrible défaite en octobre ou novembre 958 (1) et fut mis en fuite. Jean Tzimiscès le poursuivit et captura, outre un grand nombre de simples soldats, plusieurs Arabes de marque. Les prisonniers arabes au nombre de 1.700 cavaliers furent amenés à Constantinople où ils furent promenés solennellement à travers la ville avec leurs chevaux et en armes (2).

La bataille devant Raʿbān a fait l'objet d'une poésie d'Abū Firās commentée par Ibn Ḫālawayh. Celui-ci affirme que, pour mieux lutter contre Sayf ad-dawla, l'empereur avait conclu la paix

(1)En šaʿbān 347 (18 oct. -15 nov. 958) : Yaḥyā, *P.O.*, XVIII, 775 (77). Ḏahabī, f° 193 v. Voir 2e partie, 98, 244.

(2) Tous ces événements sous l'année 347 (25 mars 958-13 mars 959) : Yaḥyā, *loc. cit.*, I. Ḥamaḏānī, f° 110 v, I. Azraq, f° 114 v, Kamāl ad-dīn, I, 127-8 (*Recueil de textes*, 379-380), al-Makīn, 230, I. Šaddād, f° 216 v, Sibṭ, Ḏahabī, ʿAynī, Abū'l-Maḥāsin, *loc. cit.*, dans les deux notes précédentes ; 2e part., 98, 112, 117, 175, 183-4, 244, 268. Voir aussi Cont. Théoph., ch. 44, pp. 461-2. Asołik (tr. Emin, 124, tr. Gelzer-Burckhardt, 132, tr. Macler, 38) rapporte la prise de Samosate à l'année arménienne 407 (958), de même Samuel d'Ani (Brosset, II, 437). La Chronique de Mathieu d'Édesse (Dulaurier, *Bibl. hist. arm.*, Paris, 1858, p. 2) dit que devant Samosate la victoire resta aux Musulmans. Ne serait-ce pas une erreur de traduction ? Voir aussi Abū'l-Faraǧ, *Chron. syr.*, I, 196 (Bar Hebr., *Chronography*, 166). Cette seconde victoire de Samosate est celle à laquelle il est fait allusion dans le *De Velitatione bellica* de Nicéphore Phocas, p. 91 (Bonn) ; cf. Honigmann, *Ostgrenze*, 85. — Ni le Continuateur, ni les auteurs arméniens et syriens ne mentionnent Raʿbān ; cependant Bar Hebraeus parle d'une bataille près de Dulūk. — Sur l'épithète de Kāsakī (Tcherkesse) que porte Naǧā, voir *Recueil de textes*, 428 (Masʿūdī, *Tanbīh*, 184, tr. 249 : al-Kāsakiyya ; Markwart, *Südarm.*, 145, 175, 479). Cf. Const. Porph., *De adm. imp.*, ch. 42, éd. Moravcsik-Jenkins, pp. 182-3, 186-7 : Kasachia (*Κασαχία*), la Circassie.

avec les Bulgares, les Russes, les Turcs (Hongrois?), les Francs et le « maître de l'Occident », par quoi il faut comprendre sans doute le Fāṭimide d'Afrique du Nord. Il sait le rôle joué par le Parakimomène, fils de Romain Lécapène et frère de l'Impératrice, et il note qu'il avait dans son armée 12.000 ouvriers chargés des travaux de l'établissement d'un camp. Primitivement, dit-il, le Parakimomène avait l'intention de se diriger vers le Diyār Bekr, mais une crue l'empêcha de passer l'Euphrate et c'est pour cette raison qu'il se dirigea vers Samosate qu'il prit en un jour, puis sur Raʿbān. Abū Firās combattit au premier rang et fit des prodiges de valeur, notamment contre le chef des Khazars, T.zīb.q, mais il dut battre en retraite après avoir perdu beaucoup de ses compagnons pour sauver ceux qui lui restaient (1).

Au printemps de 959, Sayf ne put entreprendre une action militaire quelconque, car il était à ce moment occupé à Alep. Son frère Nāṣir ad-dawla, émir de Mossoul, ayant refusé de payer tribut à Muʿizz ad-dawla, *amīr al-umarā'* et maître de Bagdad et du califat, avait été délogé de Mossoul par les troupes de ce dernier et, poursuivi, avait finalement trouvé refuge à Alep auprès de son frère Sayf ad-dawla, chez qui il arriva le 16 janvier 959. Sayf ad-dawla témoigna à son frère aîné les plus grands honneurs, mais cependant fit tout son possible pour le réconcilier avec Muʿizz ad-dawla, car il ne voulait ou ne pouvait intervenir militairement contre ce dernier. Grâce à l'entremise de Sayf ad-dawla, la paix fut conclue et Nāṣir ad-dawla rentra à Mossoul le 15 juin 959, ayant accepté de payer tribut dont une partie d'avance, tandis que Sayf ad-dawla se reconnaissait aussi tributaire du Buwayhide. Ce n'est qu'après cela que l'émir d'Alep put librement continuer sa politique dans les régions frontières (2).

Mais ce n'est qu'en 960 qu'il put entreprendre une action offen-

(1) Voir Abū Firās, éd. Dahan, pp. 278-9 (2e partie, 368-370). Pour la mention de la paix avec le Fāṭimide, voir plus loin. Le poète Sarī ar-Raffā', *Dīwān*, 271, a consacré également une pièce aux combats de 958 : il mentionne deux expéditions, l'une de Naǧā, l'autre du chambellan Qarǧuyah, sans parler d'une participation personnelle de l'émir. Il semble que Kaysūm, qui est au nord-est de Raʿbān, fut également prise à ce moment-là, car elle est mentionnée dans la Lettre de Nicéphore Phocas au Calife, au vers cité plus haut p. 361, n. 3, avec Ḥadaṯ. Honigmann, p. 87, est d'avis qu'elle fut prise en 958.

(2) Freytag, X, 481-2 et XI, 195 ; *Ḥamdānides*, 525-7.

sive contre le territoire byzantin. De leur côté les Grecs, vraisemblablement au printemps de 959, attaquèrent Qūrus dans la région d'Alep et firent un grand nombre de prisonniers qui d'ailleurs furent repris par Sayf ad-dawla à la suite d'une contre-attaque nocturne (1).

Peu de temps avant sa mort, Constantin Porphyrogénète avait désigné comme stratège en Orient Léon fils de Bardas Phocas à la place de son frère Nicéphore qui allait entreprendre en 960 l'expédition de Crète. L'activité du nouveau commandant des troupes en Orient se rapporte déjà au règne de Romain II (2). En novembre 959, Constantin VII Porphyrogénète était conduit au tombeau (3).

9. L'Italie Méridionale, la Sicile et les Arabes d'Afrique (945-959).

Tant que durèrent la rébellion d'Abū Yazīd en Afrique et les troubles en Sicile, les Fāṭimides ne purent rien entreprendre contre Byzance. Ils laissèrent sans y prêter attention les Grecs fournir des secours à la ville de Girgenti, ils ne réclamèrent pas les Musulmans qui avaient quitté cette place pour se réfugier en territoire byzantin (4) ; ils ne se plaignirent pas de la spéculation sur les blés et fermèrent les yeux sur le non-paiement du tribut (5). En octobre 946, au moment où al-Manṣūr, successeur d'al-Qā'im, monté sur le trône en mai de cette année-là, quittait Kairouan pour marcher contre Abū Yazīd, arriva une ambassade byzantine, venant soi-disant s'informer de la situation de l'état fāṭimite, car des bruits

(1) Yaḥyā, 779(79). Cependant I. Azraq, f° 114 v, mentionne pendant le séjour de Nāṣir ad-dawla à Alep une grande victoire de Sayf ad-dawla sur les Grecs ; voir 2e partie, 98, 117. I. Azraq met cela en 347. Sur Qūrus, voir Honigmann, sous Kyrrhos. Elle faisait partie, non des places frontières mésopotamiennes (*ṯuġūr ǧazariyya*), mais des 'Awāṣim.

(2) Cont. Théoph., ch. 45, p. 462.

(3) Cf. Yaḥyā, 777-8 (79-80) ; 2e partie, 98.

(4) Voir plus haut, p. 311.

(5) Cedrenus, II, 358 : *κατὰ δὲ τὸν τοῦ πολέμου καιρὸν φυγάδας Καρχηδονίους αὐτομολήσαντας οἱ Ῥωμαῖοι ἐδέξαντο, οὓς οὐδαμῶς ἀπῄτουν οἱ Καρχηδόνιοι· μᾶλλον μὲν οὖν καὶ τὸν ἐτήσιον δασμὸν συνεχώρουν, δεδοικότες μὴ πῶς κωλύσωσιν οἱ Ρωμαῖοι σκανδαλισθέντες τὴν τῶν ἐπιτηδείων ὠνὴν καὶ κινδυνεύσωσιν οὗτοι διαφθαρῆναι λιμῷ.* Voir Rambaud, 414 ; Amari, *Storia*, II, 203-4 (2e éd. 238) ; Gay, *Italie méridionale*, 212-213.

avaient couru qu'il était en danger d'être submergé par les rebelles berbères. Le calife reçut les envoyés et les renvoya avec des présents (1). Quand les troubles en Sicile et la rébellion d'Abū Yazīd furent terminés, le calife al-Manṣūr (ou son gouverneur de Sicile) envoya à l'empereur (ou au stratège de Calabre) une demande visant à obtenir la livraison des transfuges et la reprise du paiement du tribut (2). Constantin répondit à cette demande par un refus, donnant comme prétexte que les hostilités avaient recommencé.

Apparemment c'étaient les Byzantins qui les premiers étaient entrés en campagne contre les Sarrazins en envoyant en Italie une armée qui débarqua à Otranto. Le commandant de cette armée était le patrice Malakinos (*Μαλακηνός*), qui devait se joindre au stratège de Calabre Paschalios. A la tête de la flotte avait été placé Makroïoannis (*Μακροϊωάννης*) (3). Le gouverneur de Sicile depuis 948, al-Ḥasan b. ʿAlī b. Abī'l-Ḥusayn al-Kalbī, ayant reçu la nouvelle du débarquement grec, adressa au calife al-Manṣūr en Afrique une demande de renforts, et celui-ci lui envoya une flotte avec 7.000 cavaliers et 5.000 fantassins, sans compter les marins, sous le commandement du Slave Farağ Muḥaddad (4). Le 2 juillet 951, il arrivait à Palerme, et dès le 12 l'armée réunie des Arabes d'Afrique et de Sicile sous le commandement général de Ḥasan se mettait en route pour Messine, puis, traversant le détroit, elle approcha de Reggio dont les habitants avaient déjà abandonné la ville. Après avoir ravagé les régions circonvoisines, Ḥasan se mit en route vers l'est, vers la ville de Gerace, qui, comme on sait, est située sur la côte orientale de l'extrémité méridionale de la Calabre, et l'assiégea. La population de Gerace commençait déjà à souffrir vivement de la soif quand les Arabes reçurent la nouvelle qu'une

(1) Voir S. M. Stern, *An embassy of the Byz. emperor to the Fatimid Caliph al-Muʿizz*, dans *Byzantion*, XX (1950), p. 240, n. 1 (d'après le *ʿUyun al-aḫbār* de ʿImād ad-dīn Idrīs).

(2) Cedrenus, II, 358 : *ὕστερον δὲ τοῦ πολέμου διαλυθέντος τούς τε αὐτομόλους ἐζήτουν καὶ τὴν δασμοφορίαν.* Gay, *op. cit.*, 213.

(3) Le nom des chefs grecs est dans Cedrenus, II, 358-9.

(4) *Chronique de Cambridge* (Amari, *Testo*, 174, *Vers.*, I, 289-290, sous 6459/950-951) ; I. Aṯīr, VIII, 356 (Amari, *Vers.*, I, 419-421) et VIII, 371 (Amari, *Vers.*, I. 221-423) sous 340 (9 juin 951-28 mai 952) ; I. Ḫaldūn (de Slane, *Hist. des Berbères*, II, 540-541) ; *Kitāb al-ʿuyūn*, f° 251. Voir 2e partie 105, 159-160, 224. Cf. Amari, *Storia*, II, 243 sqq (2e éd. 279 sqq) : Gay, *op. cit.*, 213 sqq.

forte armée byzantine approchait. Ayant reçu de la population, pour libérer la ville, une certaine somme d'argent et des otages, Ḥasan marcha contre les Grecs qui se retirèrent rapidement sans combat à Otranto et Bari.

Se portant vers le nord, Ḥasan traversa le Crati et mit le siège devant la ville de Cassano, ravagea les environs, mais au bout d'un mois de siège, en raison de l'approche de la saison d'hiver, ayant comme il l'avait fait à Gerace reçu une certaine somme d'argent et pris des otages, il se transporta à Messine pour y prendre ses quartiers d'hiver de 951 à 952 (1).

Saint Sabas le Mineur, qui vivait à cette époque en Italie méridionale après s'être enfui devant les Sarrazins de Sicile, note que, au moment de cette expédition, toute la Calabre fut saisie d'une vive frayeur et que les habitants se sauvèrent dans les montagnes et dans les cavernes (2). C'est à la même époque qu'il faut rapporter les renseignements de la *Vie* de Saint Nil le Mineur, qui projettent tant de lumière sur l'histoire intérieure de l'Italie du Sud au x^e^ siècle, relatifs à une attaque et à une dévastation par les Sarrazins du

(1) Dans I. Aṯīr, Faraḥ. Voir 2^e^ partie 105 (où la correction Muḥallad pour Muḥaddad est inutile). 158-160, 224. Cf. Gay. 214.

(2) *Vita S. Sabae junioris Siculi*, éd. Cozza-Luzi dans *Studi e documenti di storia e diritto*, XII (1891), Roma, p. 49, § IX : *ἐπανῆκε δὲ πάλιν τῶν θεοστυγῶν καὶ βεβήλων Ἀγαρηνῶν στρατία · καὶ πᾶσι τοῖς ἀνὰ τὰ ὅρια τῆς Καλαβρίας οἰκοῦσι, πρὸς δὲ καὶ τοῖς ἐν ὄρεσι καὶ σπηλαίοις διάγουσιν μυρίον ἐνῆκαν φόβον οἱ ἀσεβεῖς, καὶ πάντες δείματος ἐπληρώθησαν.* Voir aussi pp. 45-46, § V-VI. L'auteur de cette *Vie* est Oreste, patriarche de Jérusalem, oncle du calife al-Ḥākim dont la mère était une Chrétienne sœur d'Oreste, qui fut ambassadeur à Byzance pour ce calife et qui mourut à Constantinople en 395/1005. Voir Yaḥyā, *P.O.*, XXIII, 415 (207), 461 (253). Rosen, *Basile...*, p. 166, 337-8, 345 ; Schlumberger, *Épopée*, II, 201 sqq ; cf. *B.Z.*, I, 635 et III, 211 et Gay, *Italie méridionale*, 262. Quelques extraits de cette *Vie* ont été antérieurement édités par Pitra, *Analecta sacra spicilegio Solesmensi parata*, t. I, pp. 306-313. Dans un compte-rendu de l'édition Cozza-Luzi, *Analecta Boll.*, vol. 11 (1892), il est dit qu'au Vatican doit être conservé un manuscrit de cette *Vie*, outre celui sur la base duquel Cozza-Luzi a édité son texte, car il y a, à Bruxelles, une copie du xvii^e^ siècle faite sur un manuscrit du Vatican et différente du texte édité. On trouve de larges extraits de la *Vie* de S. Sabas le Mineur en traduction italienne et une analyse détaillée dans Lancia di Brolo, *Storia della Chiesa in Sicilia*, II, 392-408. Voir maintenant un résumé de cette *Vie* par G. da Costa-Louillet, dans *Byzantion*, 29-30 (1959-1960), pp. 130-139.

monastère de Saint Mercure, où vivait alors Saint Nil. Ce dernier dut se cacher dans les montagnes et, après que les Musulmans se furent retirés, fut témoin de la destruction et de la ruine générales (1).

Cependant les troupes byzantines se livrèrent à de terribles dérèglements en Italie et commirent des actes que n'auraient même pas osé commettre les ennemis, de sorte que la population fut violemment excitée contre les Grecs (2). Les sources nous disent que l'émir encouragea ses troupes en disant qu'elles n'avaient rien à craindre d'une pareille armée qui commettait de semblables iniquités à l'encontre de ses propres amis (3).

Au printemps de 952, Ḥasan sur l'ordre du calife passa de nouveau en Italie où, le 7 mai, se déroula une bataille opiniâtre et décisive devant Gerace. Bien que les Chrétiens fussent supérieurs en nombre aux Musulmans, ils subirent une déroute complète ; les Musulmans les poursuivirent jusqu'à l'approche de la nuit, tuant et faisant des prisonniers ; une grande quantité d'armes, de chevaux et de bagages restèrent entre les mains des Sarrazins ; le patrice Malakinos lui-même tomba dans la bataille et il s'en fallut de peu que les autres chefs ne fussent faits prisonniers ; Paschalios, stratège de Calabre, s'enfuit à grand'peine. Les têtes des morts furent envoyées en Sicile et en Afrique (4).

(1) *Vita S. Nili Junioris* (mort en 1005), MIGNE, *P.G.*, 120, pp. 64-5, § 29-30e *ἰδὼν ἅπαντα κατεστραμμένα καὶ κατηρημωμένα* (§ 30). La *Vie* ne donne pas dt précisions chronologiques. Sur Saint Nil de Rossano, voir plus haut, p. 256, n. 3 e, sur sa vie et ses rapports avec les Sarrazins, voir LENORMANT, *La Grande Grèce* t. I, Paris, 1881, pp. 351-2 ; M. BRUN, *Les Byzantins dans l'Italie du Sud au IX^e et au X^e siècle*, dans *Bulletin de l'Université Impériale de Nouvelle Russie*, t. 37 (1883), partie scientifique, pp. 14-5, 40-43, 52-62 ; CAN. G. MINASI, *S. Nilo di Calabria monaco basiliano nel decimo secolo*, Naples, 1892, pp. 173-175 ; D. ANT. ROCCHI, *De Coenobio Cryptoferratensi ejusque bibliotheca et codicibus praesertim graecis commentarii*, Tusculi, 1893, pp. 9-16 ; AMARI, *Storia*, II, 171, 316-321 (2^e éd. 202, 371-375) ; SCHLUMBERGER, *Nicéphore Phocas*, 672 sqq, *Épopée*, I, 463 sqq (2^e éd., 409 sqq) ; GAY, *Italie méridionale*, 268 sqq. Voir un résumé de cette *Vie* par G. DA COSTA-LOUILLET, dans *Byzantion*, 29-30 (1959-1960), pp. 146-167.

(2) CEDRENUS, II, 359 : *οἵτινες κατὰ χώραν γενόμενοι μυρία ἔδρων εἰς τοὺς αὐτόχθονας κακά, πλεονεκτοῦντες καὶ ἄλλα ποιοῦντες ἃ καὶ αὐτοὶ ἂν ὤκνησαν οἱ πολέμιοι.*

(3) CEDRENUS, II, 359 : *μὴ φοβηθῆναι παραινέσας στρατὸν τοιαῦτα εἰς τοὺς οἰκείους ἐνδεικνύμενον τὰ κακά.*

(4) *Chronique de Cambridge*, COZZA-LUZI, p. 44, sub 6461 : 952-3 (AMARI,

Après cette victoire, Ḥasan assiégea à nouveau la ville de Gerace qui derechef lui opposa une résistance acharnée. En outre, les Arabes attaquèrent avec succès un point appelé R.m.t.ṣ, et Petracucca, nom que portait alors apparemment la région située entre les caps de Spartivento et de Bruzzano, sur la côte orientale de l'extrémité la plus méridionale de la Calabre (1). Sous l'année 952 a été conservée la mention d'une attaque des Sarrazins contre l'église ou le monastère de Saint Michel à Gargano (2). C'est à cette époque, vraisemblablement dans l'été de 952, que l'empereur envoya en Italie l'asecretis Jean Pilate pour conclure une trêve avec les Musulmans. Ceux-ci, « habitués à ne pas être présomptueux dans leurs victoires, mais même quand ils étaient victorieux, à rechercher la paix » (Cedrenus), consentirent volontiers à interrompre pour quelque temps les hostilités et à conclure la paix (3). Ḥasan se retira à Reggio où, au milieu de la ville, il construisit une grande mosquée.

Vers., I, 290) ; CEDRENUS, II, 359 : *πόλεμον ὑπαντιάσας συνίστησι κραταιόν, καὶ νίκην ἤρατο ἀρίστην τε καὶ καλλίστην· μικροῦ γὰρ ἂν ἑάλωσαν καὶ οἱ στρατηγοὶ ζωγρίαι* ; I. AṮĪR, VIII, 357 et 371 (AMARI, *Vers.*, I, 420-42, et 422-3 ; I. ḤALDŪN, dans DE SLANE, *Hist. des Berbères*, II, 540-541 ; *Vita S. Sabae Junioris*, p. 49, § 9 : *καθ' ὃν καιρὸν καὶ Μαλακεινὸς ἐκεῖνος ὁ ἐκ τοῦ πατρικίου ἀξίᾳ τετιμημένος κατακράτος ὑπὸ τῶν μιαρῶν ἥλετο*. Lupus Protospatarius, sous 951 : *Malachiano fecit proelium in Calabria cum Sarracenis et cecidit*, PERTZ, V, p. 54. Cf. AMARI, *Storia*, II, 244-6 (2e éd. 281-285) ; GAY, 214. RAMBAUD, p. 114 rapporte erronément cette expédition à l'année 951. Voir 2e partie, 104-105, 158-159 et 160-161.

(1) *Chronique de Cambridge*, AMARI, *Testo*, 174, *Vers.*, I, 290-1 (le nom des villes est écrit R.m.t.s et .t.ra.wq) ; I. AṮĪR, VIII, 371, AMARI, *Vers.*, I, 423 (B.t.r.qūqa). Cf. AMARI, *Storia*, II, 246-7 (2e éd. 283). Yāqūt, empruntant ses renseignements à Ibn Ḥawqal, nomme au nombre des villes littorales de la Calabre, B.ṭ.r.qūqa (IV, 167), mais les villes qu'énumère Yāqūt ne se trouvent indiquées que sur la carte d'Ibn Ḥawqal (voir éd. KRAMERS, I, 193-194), non dans le texte. Cf. IDRĪSĪ : Du Cap Zéphyr à B.t.r.kuka, et c'est une rivière d'eau courante, il y a trois milles (*L'Italia descritta nel « Libro del Re Ruggero » compilato da Edrisi. Testo arabo pubbl. con versione e note da M. Amari e C. Schiaparelli*, Roma, 1883, p. 60 et 72. Voir 2e partie, 104-105, 160-161.

(2) *Annales Beneventani*, sous 952 (PERTZ, III, 175) : *Saraceni diripiunt sanctuarium sancti Michaelis in Gargano et depraedantur loca Beneventi.*

(3) CEDRENUS, II, 359 : *εἰωθότες δ' οὗτοι μὴ ταῖς νίκαις ἐπαίρεσθαι ἀλλὰ τὴν εἰρήνην καὶ κρατοῦντες ἀσπάζεσθαι, προθύμως ὑπήκουσαν καὶ ἐπί τινα χρόνον εἰρήνην ἔθεντο.* Cf. I. AṮĪR, VIII, 357 (AMARI, *Vers.*, I, 421) ; 2e partie ; 59-161. Conformément à la tradition musulmane, l'auteur arabe ne parle que d'une trêve (*hudna*), tandis que l'auteur grec parle d'une paix.

Évidemment une des conditions de la paix conclue était la reconnaissance du culte musulman dans les possessions byzantines de Calabre. Les Chrétiens ne devaient pas empêcher les Musulmans de fréquenter la mosquée, d'y accomplir leurs prières et de faire retentir l'appel à ces prières ; aucun Chrétien ne devait entrer dans la mosquée ; si un des prisonniers arabes, qu'il fût musulman ou qu'il eût adopté le christianisme, entrait dans la mosquée, il ne devait pas être puni pour cela, mais jouir d'une complète sécurité ; si les Chrétiens enlevaient même une seule pierre de la mosquée, toutes leurs églises en Sicile et en Afrique seraient détruites. Les Grecs durent accepter toutes ces conditions et les observer, selon les termes du chroniqueur, avec soumission et humiliation (*ḏillatan wa-ṣaġāran*) (1).

Pour consolider la trêve conclue, l'empereur, au début de 953, envoya au calife fāṭimite al-Manṣūr Ismāʿīl à Manṣūriyya, avec des cadeaux précieux, un moine en qualité d'ambassadeur. Le but de l'ambassade était d'établir des relations amicales et pacifiques avec le Fāṭimide. Le moine, quand il fut arrivé, selon les termes de la Chronique anonyme *Kitāb al-ʿuyūn*, fut frappé par la majesté du souverain et la pompe dont il s'entourait et qui n'avaient rien d'égal, même dans son propre pays (2). C'est pendant le séjour de l'ambassadeur grec en Afrique que mourut le calife al-Manṣūr, en mars 953. Son fils Abū Tamīm Maʿadd connu sous le surnom de al-Muʿizz li-dīn-illāh lui succéda sur le trône fāṭimite.

Après la conclusion de cette trêve et la mort d'al-Manṣūr, Ḥasan et une partie de l'armée retournèrent en Afrique : le fils de Ḥasan, Abū'l-Ḥusayn Aḥmed remplaça son père en Sicile (3).

(1) I. Aṯīr, VIII, 357 (Amari, *Vers.*, I, 421) ; 2e partie, 159. Cf. Gay, 214. Remarquer les termes arabes, dont le premier indique une idée de docilité avilissante et le second rappelle le fameux verset du Coran sur le paiement de la *ǧizya* : *wa-hum ṣāġirūna* (9.29).

(2) *K. al-ʿuyūn*, fo 252 v, sous 341 (29 mai 952-17 mai 953). Nous disons que l'ambassade de l'empereur fut envoyée au début de l'année parce qu'elle eut lieu sous le califat de Manṣūr, qui mourut en mars 953. Voir 2e partie, 224.

(3) I. Aṯīr, VIII, 357. Le texte arabe de la *Chronique de Cambridge* parle d'une trêve conclue en 6462/953-954. Voir Amari, *Testo*, 174, *Vers.*, I, 291 ; 2e partie, 106 : « En l'année 6462 se présenta le moine As.rūb.l.s et il conclut une trêve avec les Musulmans. Et l'armée s'en retourna en Afrique ». Ce passage est embarrassant. L'année concorde avec celle du *K. al-ʿuyūn* ; la mention du retour de l'armée correspond à ce que dit I. al-Aṯīr du retour d'al-Ḥasan

Au bout de trois ans, Constantin, bien qu'il eût des difficultés en Orient, résolut de rétablir son influence en Italie et peut-être même en Sicile. La chose lui paraissait d'autant plus possible que le calife fāṭimite était en guerre avec le calife omeyyade d'Espagne (1) et que, selon une source fāṭimite, ce dernier, en 344/955-956, avait demandé secours à l'empereur. Constantin lui envoya quelques troupes, mais en même temps offrit au calife fāṭimite de retirer ses forces en échange d'une longue trêve. Le calife al-Muʿizz ne voulut pas accepter un pareil compromis (2). C'est peut-être à la suite de ce refus qui pouvait être interprété comme laisant présager une reprise de la guerre que Constantin Porphyrogénète envoya en 956 le patrice Marianos Argyros (3) avec des troupes d'infanterie de Thrace et de Macédoine, et le titre de stratège de Calabre et Longobardie, ainsi qu'une flotte sous le commandement de Crambéas (*Κραμβέας*) et Moroléon (*Μωρολέων*) (4). Les troupes byzantines, débarquées à Otranto, vinrent tout d'abord assiéger Naples en raison des rapports que cette ville entretenait avec les Arabes

en Afrique à la mort d'al-Manṣūr. On pourrait donc penser qu'il s'agit de la même trêve ; dans les deux cas il s'agit d'un moine. Mais le texte de la Chronique ne dit pas que ce moine soit allé à Manṣūriyya. AMARI, *Storia*, II, 250 (2e éd. 288), qui ne connaissait pas le passage du *Kitāb al-ʿuyūn*, faisait venir le moine à Palerme seulement. Il voyait dans le nom de celui-ci Assyropoulos. D'autre part le texte arabe de la Chronique ne correspond pas aux deux textes grecs qui disent : « En 6464 (955-6) arriva le patrice Marianos (ms. de Paris : en Calabre) et la paix eut lieu. » Voir 2e partie p. 106. Il semble, comme l'a pensé Nallino dans une addition à la note d'Amari, p. 288, qu'il y a eu confusion entre les deux personnages, le moine et le patrice, l'un venu pour une trêve en 953, l'autre pour faire la guerre en 956. S'il y a eu confusion, cela a pu entraîner un déplacement de date dans le texte grec. — Vasiliev, p. 306, mettait la conclusion de la trêve en rapport avec un échange de prisonniers qui eut lieu à Alexandrie (MAQRĪZĪ, *Ḫiṭaṭ*, II, 192-3 ; 2e partie, 261-2). Il semble bien qu'il n'y a aucune relation entre les deux choses.

(1) LÉVI-PROVENÇAL, *Hist. de l'Esp. musulmane*, I, 352-3 ; AMARI, *Storia*, II, 249-250 (2e éd. 287).

(2) Voir S. M. STERN, *An embassy of the Byzantine Emperor to the Fatimid Caliph al-Muʿizz*, dans *Byzantion*, XX (1950), p. 241, d'après le *ʿUyūn al-aḫbār*, VI, 95 sq, dont la source est le *Kitāb al-Maǧālis wa'l-Musāyarāt*, du Cadi an-Noʿmān, un des fidèles d'al-Muʿizz.

(3) Sur la généalogie de Marianos Argyros, voir HIRSCH, *Byz. Studien*, 271.

(4) CONT. THÉOPH., ch. 30, p. 453 ; CEDR., II, 359 ; *Chronique de Cambridge*, COZZA-LUZI, p. 44 sous 6464 (955-6), Codex Par., éd. COZZA-LUZI, p. 107. Voir 2e part, 106. Cf. AMARI, *Storia*, II, 250-1 (2e éd., 288-9), GAY, 216.

et des conventions qu'elle avait signées avec eux, et forcèrent à se soumettre aussi bien Naples que plusieurs autres localités qui avaient fait défection (1). Ayant appris l'arrivée d'une armée grecque en Italie, les Arabes se préparèrent à une attaque.

Les auteurs arabes fournissent des relations assez confuses des événements qui suivirent et la chronologie en est difficile à établir. Des deux sources que Vasiliev n'avait pas eues à sa disposition, d'une part la relation du Cadi an-Noʿmān, contemporain du calife fāṭimite al-Muʿizz et son fidèle compagnon, dans son ouvrage encore en grande partie manuscrit *al-Maǧālis wa'l-Musāyarāt*, recueil d'entretiens qu'il eut avec ce calife, d'autre part le bref récit d'Ibn al-Ḫaṭīb, auteur andalou contemporain d'Ibn Ḫaldūn, seule la première nous apporte un détail intéressant : celui d'une alliance effective entre Byzance et l'Omeyyade d'Espagne, et celui d'une grande victoire navale fāṭimite, sans doute grossie. Mais ni l'une ni l'autre ne nous aident à préciser les dates ; de sorte que le schéma de la Chronique de Cambridge reste valable. Cette chronique a l'avantage, en effet, malgré sa brièveté, de situer les événements chacun à sa place respective, en 6464/955-6, 6466/957-8 et 6467/958-9, alors que les historiens arabes racontent les opérations militaires et navales sous la seule année 345/956-7 (2).

Le 9 août 956, précise la Chronique, arriva d'Afrique à Palerme, ʿAmmār frère de Ḥasan. Son arrivée en Sicile est aussi mentionnée par an-Noʿmān. Mais tandis que la Chronique dit qu'il hiverna en Sicile et passa en Calabre au printemps suivant en 957, an-Noʿmān dit que en 345/956-7, il remporta une victoire sur les Byzantins et coula plusieurs de leurs vaisseaux ; il mentionne ensuite

(1) Selon Skylitzès-Cedrenus, l'expédition n'était dirigée que contre les Sarrazins de Sicile, mais le Continuateur dit bien qu'elle avait pour but de soumettre les Napolitains et les Lombards ; seul il parle du siège de Naples et son infomation a suscité quelques doutes (Rambaud, 415 ; Hirsch, 291). Mais Gay, p. 216 montre que les Napolitains craignaient autant que les Arabes l'arrivée d'une flotte byzantine et que l'armée de Marianos était destinée à agir sur les Napolitains et les Lombards aussi bien qu'à tenter un effort en Calabre pour venger la défaite de Malakinos. Cf. Amari, II, 253 (2e éd., 291) qui renvoie comme Gay aux *Atti di Sant' Agrippino*.

(2) Les sources sont : *Chronique de Cambridge* (Amari, *Testo*, 174-5, *Vers.*, I, 292) ; I. Aṯīr, VIII, 388 ; *K. al-ʿuyūn*, fo 263 v ; Ibh al-Ḫaṭīb, éd. Abdulwahab, p. 476 ; an-Noʿmān, *K. al-Maǧālis wa'l-Musāyarāt*, passage étudié par S. M. Stern (voir pp. 366 et 371), *op. cit.*, pp. 241-243.

l'embarquement à Mahdiyya, en présence du calife venu de Manṣūriyya pour y assister, d'une armée placée sous le commandement de Ǧawhar et de Ḥasan, gouverneur de Sicile, dont nous avons vu plus haut qu'il était parti pour l'Afrique à l'avènement de Muʿizz ; puis il raconte une bataille navale qui eut lieu au large de la Sicile avec la flotte byzantine à laquelle s'était jointe une flotte omeyyade (1), dans laquelle ʿAmmār ne semble jouer aucun rôle. D'après ce récit, la flotte fāṭimite remporta une victoire complète : les Byzantins perdirent de nombreux hommes tués ou noyés et battirent en retraite vers le détroit de Messine pour défendre la Calabre, mais furent à nouveau attaqués par la flotte fāṭimite et mis en fuite ; après quoi l'armée du calife débarqua en Calabre, tua de nombreux Grecs, brûla leurs villes et détruisit leurs églises. La flotte omeyyade se réfugia dans un port de l'ouest de la côte africaine où elle fut mal reçue par la population et rentra en Espagne (2).

Cette victoire fāṭimite est complètement ignorée des autres sources et elle a été probablement exagérée par l'auteur fāṭimite. Au contraire, le *Kitāb al-ʿuyūn* dit expressément que la flotte de Ḥasan fut dispersée par un vent violent, que plusieurs vaisseaux perdirent leur route et qu'un grand nombre des hommes qui les montaient périrent. Ce qui restait de la flotte rallia Iqlībiya, c'est à dire Kélibia, l'ancienne Clypea, sur la presqu'île du Cap Bon à l'est de Tunis (3), donc revint à son point de départ ou à peu près. Il est toutefois difficile de préciser le lieu et la date de la rencontre. Le débarquement en Calabre auquel fait ensuite allusion an-Noʿmān est probablement, non celui qu'effectua ʿAmmār en 957 d'après la Chronique, mais plutôt celui que fit Ḥasan en 958 lorsqu'il alla se joindre à ʿAmmār qui semble être resté en Calabre, comme l'a pensé Amari (4).

Comme nous l'avons vu, en effet, ʿAmmār était passé en Calabre au printemps de 957. Est-ce à ce débarquement que fait allusion Ibn al-Aṯīr qui parle d'une incursion en Calabre, mais de Ḥasan ?

(1) Évidemment à la suite des tractations auxquelles nous avons fait allusion plus haut ; détail ignoré de tous les autres historiens.

(2) STERN, p. 242.

(3) Correction due à S. M. STERN, p. 243, au lieu de Calabria de Vasiliev, qui avait mal lu le mot.

(4) AMARI, *Storia*, II, 251-2 (2e éd., 290).

Or, Ḥasan était à ce moment-là en Sicile. En effet, cette année-là, un capitaine de vaisseau byzantin, le protocarabos Basile, sans doute à la tête de quelques navires, avait débarqué à Reggio, détruit la mosquée que les Musulmans y avaient construite quelque temps auparavant, puis, portant ses opérations en Sicile, il prit la localité de Termini, située un peu à l'est de Palerme, eut ensuite une rencontre avec Ḥasan à Mazara sur la côte ouest de la Sicile, vainquit ce dernier et infligea de lourdes pertes aux Musulmans (1). Mais les opérations de Basile se bornèrent à cela.

Le texte de la Chronique ne nous renseigne pas sur ce que fit ʿAmmār en Calabre. Mais il est probable qu'il s'y livra à des déprédations. C'est peut-être alors qu'une partie des habitants chercha refuge dans les points fortifiés, que d'autres se cachèrent dans les forêts, tandis que certains abandonnèrent complètement la Calabre (2).

(1) Le texte arabe de la Chronique donne le nom de ce capitaine : Basīluh al-Abrūtuqarābūs, c'est à dire Basilios *πρωτοκάραβος*. Voir des exemples de ce mot dans Du Cange, *Glossarium mediae et infimae Graecitatis* sous le mot *κάραβος*. Il est probable que c'est à ces opérations que font allusion Ibn al-Ḫaṭīb et le *K. al-ʿuyūn* sans nommer la ville prise. Ce dernier ouvrage dit aussi que les Grecs s'emparèrent, à l'Ile du Moine, de 12 navires musulmans et firent des prisonniers ; nous ne savons de quelle île il s'agit.

(2) De tels détails sont donnés par la *Vie de S. Sabas le Mineur* pour une incursion des Sarrazins en Calabre qui suivit la mort de Malakinos (voir plus haut, p. 368) : *Vita S. Sabae Junioris*, éd. Cozza-Luzi, p. 53, § XI : *Ἐκείνων οὖν ἐξαπίνης ἐπιδραμόντων, οἱ μὲν τῶν τὰς ἀνδροφόνους αὐτῶν διαδράντων χεῖρας φρουρίοις ἐθηρῶντο τὴν σωτηρίαν, οἱ δὲ δρυμῶσιν ἑαυτοὺς λασίοις ἀπέκρυπτον, ἔνιοτ δὲ τὴν Καλαβρίαν παρατρέχοντες πᾶσαν τοῖς τῆς Λαγοβαρδίας ἐπεφοίτων ὁρίοις.* Voir dans *Vita et conversatio Sanctorum Christophori et Macarii*, ed. Cozza-Luzi (*Studi e documenti di Storia e Diritto*, XIII (1892), Roma, pp. 379-392), deux brèves mentions sur les incursions des Arabes de Sicile en Calabre, déjà connues par la *Vie de S. Sabas le Mineur*. Cette Vie, écrite par Oreste (voir plus haut, p. 367) décrit les faits et gestes de Christophore, père de S. Sabas, et de Macarios, fils de Christophore et frère de Sabas, qui, à la suite des incursions sarrazines en Sicile, s'étaient retirés en Calabre. Voir un compte-rendu de l'édition Cozza-Luzi dans *Analecta Bollandiana*, XII (1893), pp. 317-318. Un exposé détaillé de la Vie, en traduction italienne, est dans Lancia di Brolo, II, 379-392. Sur la Vie de S. Christophore et Macaire, voir aussi da Costa-Louillet, dans *Byzantion*, 29-30 (1959-1960), pp. 139-142. Vasiliev rapportait ces faits à une incursion en Calabre de Ḥasan en 957, d'après une mention vague d'Ibn al-Aṯīr sous 345/956-7. Mais, comme on le verra, il semble que c'est en 958 seulement que Ḥasan passa en Calabre (voir plus loin).

Dans ces circonstances l'empereur s'efforça de nouveau d'arriver à conclure la paix avec les Arabes d'Afrique. Dans l'année 346/957-8, d'après le *Kitāb al-ʿuyūn*, un ambassadeur de Constantinople arriva à Kairouan (1) pour demander une trêve au calife al-Muʿizz. Il fut solennellement reçu par la population kairouanaise. En dehors de cette brève mention, nous possédons un long récit de l'entretien qu'un ambassadeur byzantin eut avec le calife, dans l'ouvrage déjà mentionné du Cadi an-Noʿmān, entretien dont S. M. Stern a donné une traduction dans l'article signalé plus haut. Il semble qu'il s'agisse de l'ambassade mentionnée par le *Kitāb al-ʿuyūn*. L'ambassadeur arriva à la cour après avoir remis le montant du tribut au gouverneur de Sicile (2). Il sollicitait une trêve perpétuelle impliquant le versement annuel d'un tribut pour la Calabre, mais comme le calife lui opposait la loi de l'islam qui n'admet que des trêves temporaires avec les Infidèles, il se résigna à demander seulement une trêve de longue durée. Le calife répondit en rappelant les termes d'une lettre qu'il avait adressée auparavant à l'empereur par l'intermédiaire du même ambassadeur, à savoir que aussi longtemps que l'empereur observerait les conditions proposées par le calife et acceptées par l'empereur, il n'ouvrirait pas les hostilités jusqu'à l'expiration de la trêve à moins d'une violation par les Byzantins. Et il énuméra les cas de violation des engagements qu'il avait constatés. L'ambassadeur lui ayant fait remarquer que ces actions avaient été entreprises sans le consentement de l'empereur, qu'il les avait désapprouvées et en avait puni les auteurs, le calife se montra plein d'ironie sur l'impuissance où était l'empereur à faire respecter sa volonté par ses subordonnés. Curieusement

(1) Plus exactement à Manṣūriyya. Sur cette ambassade, voir *Kitāb al-ʿuyūn*, fº 263, sous 346 (4 avril 957-24 mars 958) : 2e partie, 255. Le *κατῆλθεν ὁ Μαριανὸς πατρίκιος καὶ ἐγένετο ἀγάπη* de la *Chronique de Cambridge* sous 6464 / 955-6 se rapporterait-il à une ambassade de Marianos, à une autre date?

(2) STERN, p. 245. Il cite, p. 258, un passage d'un autre manuscrit du Cadi AN-NOʿMĀN, *Iftitāḥ ad-daʿwa wa'btidāʿ ad-dawla*, sur les débuts du califat fāṭimide, d'après lequel ce fut l'amiral commandant la flotte byzantine qui apporta le tribut (au gouverneur de Sicile) et vint à la cour. Ceci laisserait entendre peut-être que Marianos fut envoyé en ambassade auprès du calife. L'ambassade dont il est question dans ce nouveau passage est peut-être celle de 346/957-8, mais le texte grec où il est parlé de Marianos se rapporte à l'année précédente, 955-956.

le calife éluda toute réponse précise relativement à la demande de l'ambassadeur et refusa d'envoyer un ambassadeur à Constantinople, à moins que ce ne fût pour des raisons touchant à la religion et dans l'intérêt de l'islam. Il s'agit, comme le montre Stern, à n'en pas douter, d'un désir de Muʿizz de convertir l'empereur à l'islam (1).

Le récit en question ne spécifie pas qu'une trêve ait été accordée, pas plus que le texte du *Kitāb al-ʿuyūn*. Et, de fait, les hostilités ne furent pas interrompues par ces négociations.

Dans l'année 958, Ḥasan passa en Calabre et se joignit à son frère ʿAmmār. Ils marchèrent contre Marianos Argyros. Dans la bataille qui suivit, les Grecs subirent une défaite et furent mis en fuite. Beaucoup de prisonniers grecs furent dirigés vers la Sicile. Comme l'année précédente, une partie de la population quitta la Calabre (2). Nous ne savons rien de plus sur les activités ultérieures de Marianos Argyros. Lors de son retour en Sicile, la flotte musulmane fit naufrage. Au cours de la tempête, ʿAmmār se noya et c'est seulement le lendemain matin que son corps fut retrouvé parmi les débris des vaisseaux. Mais Ḥasan équipa rapidement une nouvelle flotte cette même année 958-9, au dire de la Chronique (3).

(1) Voir STERN, pp. 250-251.

(2) Ces derniers détails sont dans la *Vie de S. Sabas*, p. 135, § XIV ; dans cette Vie, c'est la troisième incursion des Arabes en Calabre après la mort de Malakinos.

(3) La chronologie du déroulement des événements, étant donné la discordance des sources, est difficile à établir. La *Chronique de Cambridge*, sous 6466/957-8, après avoir dit que Ḥasan vint se joindre à ʿAmmār, parle d'une défaite de Marianos et de la perte d'un navire par les Musulmans, puis, sous 6467/958-9, elle note le naufrage de la flotte arabe à son retour en Sicile, mais ignore la mort de ʿAmmār. Les autres sources racontent sous 345/956-7 des événements qui, de toute évidence, se sont étendus de 956 à 958. Le *K. al-ʿuyūn* parle en effet de deux tempêtes dont souffrit la flotte arabe, l'une au débarquement en Sicile, l'autre au retour en Sicile ; Ibn al-Ḫaṭīb parle aussi de deux tempêtes qui assaillirent Ḥasan lors de deux expéditions successives vers la Calabre. Ibn al-Aṯīr ne mentionne sous la même année 345 qu'un débarquement de Ḥasan en Calabre et ignore tous les autres détails. Nous avons vu, plus haut, le récit d'an-Noʿmān tiré des *Maǧālis* qui ne raconte qu'un des événements, une bataille navale. L'autre récit d'an-Noʿmān signalé à la p. 375, n. 2, écrit, dit Stern, en 346/957-8, présente en un bref raccourci une victoire navale fāṭimite, qui est apparemment celle des *Maǧālis*, un débarquement en Calabre et une ambassade byzantine. Le Continuateur de Théophane ra-

Quoi qu'il en soit, après cela fut conclue entre Arabes et Byzantins une paix qui dura jusqu'à l'avènement de Nicéphore Phocas, dit Cedrenus (1). En réalité, la trêve ne dura pas jusque-là ; elle fut certainement rompue avant 963, lors de l'expédition de Crète, comme en témoigne la lettre que Mu'izz fit tenir à l'empereur à cette occasion (2).

A la même époque, « les Barbares de Gaule », c'est-à-dire vraisemblablement les restes des Arabes de Fraxinet, envoyèrent à l'empereur de précieux cadeaux et des otages et lui manifestèrent leur soumission (3).

Mais la Calabre, qui avait perdu sa population par suite des in-

conte que, au moment de la bataille, un vent contraire s'étant levé sur les Musulmans, tous les vaisseaux de l'ennemi furent coulés, de sorte que « l'émir » des Musulmans se hâta de conclure la paix avec l'empereur : pp. 454-5, ch. 31. Cedrenus dit que l'armée musulmane à la première nouvelle du débarquement de l'armée byzantine à Otranto fut prise d'une terreur panique (*πανικῷ δείματι*), quitta rapidement Reggio et, sur le chemin du retour. fut tout entière exterminée par la tempête : II, 359-360. — Voir aussi AMARI, *Storia*, II, 252-3 (2e éd. 290-291) ; RAMBAUD, 415-6 ; HIRSCH, 291 ; GAY, 216-218, qui dit : on ignore comment se termina cette campagne (à savoir celle de 958).

(1) II, 360 : *σπένδονται τοίνυν τοῖς Ῥωμαίοις, καὶ διετερήθη τὰ τῆς εἰρήνης μέχρι τῆς ἀναῤῥήσεως τοῦ Φωκᾶ*. Cf. AMARI, II, 253 (2e éd. 292) ; LENORMANT, *La Grande Grèce*, I, 352-3 ; GAY, 218. Si la trêve fut conclue par l'ambassadeur byzantin envoyé en 346 (4 avril 957-24 mars 958), il dut rester à Manṣūriyya au-delà de cette dernière date. Mais il se peut qu'il y ait eu après cela une nouvelle ambassade.

(2) Voir cette lettre reproduite du *Kitāb al-Maǧālis...* par H. I. HASSAN et T. A. SHARAF, *Al-Mu'izz li-dīn-illāh*, Le Caire, 1948 et la traduction par M. CANARD, *Les sources arabes de l'histoire byzantine*, dans *R.E.B.*, XIX (1961), pp. 286-288.

(3) CONT. THÉOPH., ch. 31, p. 455. Cf. RAMBAUD, p. 408 (sous 956). S'il s'agit des Maures de Fraxinet, sur lesquels voir plus haut, p. 310, on doit noter que, après l'attaque conjointe de la flotte de Romain Lécapène et des forces de Hugues de Provence en 942, qui leur avait porté un rude coup, ils n'avaient pas été éliminés, car Hugues avait traité avec eux et les avait employés contre son rival au trône d'Italie, Bérenger d'Ivrée, pour lui interdire les défilés des Alpes. Ils avaient continué leurs rapines et ne furent délogés qu'en 972. Voir POUPARDIN, *Le Royaume de Provence sous les Carolingiens (855-933 ?)*, Paris, 1901, *B.E.H.E.*, 131, p. 273 ; ID., *Le Royaume de Bourgogne (888-1003). Étude sur les origines du Royaume d'Arles*, Paris, 1907, *B.E.H.E.*, 163, pp. 250-254. Cf. AMARI, *Storia*, II, 167 (2e éd., 197) ; GAY, p. 320 ; LÉVI-PROVENÇAL, *Hist. de l'Espagne musulmane*, I, 387 ; LOT, *Les invasions barbares*, Paris, 1937, 83-85.

vasions arabes, devint déserte ; les ascètes et les moines qui vivaient dans les montagnes abandonnèrent le pays ; parmi eux se trouvait S. Sabas le Mineur qui partit au bout de quelque temps avec ses disciples pour Salerne (1).

***

Les résultats généraux de la politique extérieure de Byzance pendant le règne de Constantin Porphyrogénète, dans les trois périodes qu'il englobe, la minorité de Constantin (913-919), le règne de Romain Lécapène (920-944) et celui de Constantin seul empereur (945-959), ont été très importants et pleins de promesses pour l'histoire byzantine ultérieure.

Jusqu'à 927, Byzance fut complètement occupée par la guerre contre les Bulgares et c'est seulement après la fin de cette guerre qu'elle put tourner ses forces contre les Musulmans d'Orient, ses ennemis principaux. Les autres ennemis, en effet, ne firent jamais peser sur l'empire la menace de dangers sérieux. Les Hongrois se bornèrent à des incursions passagères, il est vrai fréquentes et toujours épuisantes. Les relations hostiles avec le grand-duc Igor aboutirent à un arrangement et la visite de la capitale de l'empire par la grande-duchesse Olga témoigne déjà d'un rapprochement entre l'empire et la jeune Russie. Comme nous l'avons déjà remarqué plus haut, les relations de Byzance avec les Arabes d'Occident et d'Afrique n'eurent pas une importance essentielle pour l'évolution générale de son histoire, et les succès qu'il arriva parfois aux armes byzantines de remporter en Calabre à la fin du règne de Constantin n'ont pu pour cette raison exercer une influence sensible sur les affaires d'Orient, d'autant plus que les Arabes d'Orient et ceux d'Occident n'avaient pas une politique commune. Dans la plupart des cas d'ailleurs en Italie, ce furent les Musulmans qui remportèrent la victoire.

Dans la lutte de Byzance contre les Arabes, c'est sur l'Orient que

(1) *Vita S. Sabae Junioris*, p. 315, § XLV : *τότε δὲ ἔρημον καὶ ἀοίκητον γέγονεν ὑπ' αὐτῶν οὐ μόνον τὸ θέμα ὅλον Καλαβρίας, ἀλλὰ καὶ πάντων τὰ ἐν τοῖς ὄρεσι καταγώγια τῶν φιλοθέων μοναχῶν.* La mention d'une incursion des Sarrazins en Calabre, dans la *Vie de Saint Nil le Mineur*, se rapporte d'après la marche du récit à une époque postérieure : MIGNE, *P.G.*, 120, pp. 120-121, § 70-71. Voir CAN. G. MINASI, *S. Nilo di Calabria*, Naples, 1892, pp. 221-222.

se concentrait toute l'attention, aussi bien sur terre que sur mer. Et l'Orient prit une importance encore plus considérable par le fait que, à partir d'une certaine époque, les Grecs eurent comme adversaire, en la personne de l'émir ḥamdānide Sayf ad-dawla, un homme remarquable sous tous les rapports. L'activité de Sayf addawla commença sous le règne de Romain Lécapène en 931 et il fut l'adversaire principal pendant tout le règne de Constantin Porphyrogénète. Après la mort de celui-ci, la lutte du Ḥamdānide contre les Grecs se poursuivit avec la même opiniâtreté et la même énergie, sinon avec le même succès, de sorte que nous ne pouvons ici nous livrer à une analyse de l'activité du Ḥamdānide, puisqu'elle continue sous les deux règnes suivants.

Jusqu'en 927, en Orient, Byzance dut se confiner dans la défensive et l'initiative fut laissée à la diplomatie. Romain Lécapène pratiqua une politique habile en essayant de rester le plus possible en paix avec les Arabes, notamment avec l'Émir d'Égypte dont dépendait la Syrie et la province frontière syrienne, et en utilisant pleinement l'alliance avec l'Arménie. Après la paix avec les Bulgares, Byzance put prendre l'offensive et la politique de Romain Lécapène, qui porta toute son attention sur l'Arménie, sur Mélitène et la frontière de l'Euphrate, fut active. C'est surtout après qu'un général remarquable, Jean Corcuas, Arménien comme Romain Lécapène, nommé Domestique, eut pris la direction de la guerre en Orient, que les Grecs commencèrent à remporter de sérieux succès. On doit mettre à l'actif de Romain Lécapène et de Jean Corcuas la prise de Mélitène en 934, l'occupation de l'Anzitène qui en résulta, la soumission d'Édesse et la livraison du Mandīl en 944.

Sous le règne de Constantin Porphyrogènète seul empereur, les succès continuèrent dans l'ensemble, mais il ne furent pas ce qu'ils auraient pu être, car la lutte contre les Arabes ne fut pas toujours menée avec l'énergie nécessaire par le Domestique Bardas Phocas, et les nombreuses ambassades envoyées par Constantin au Ḥamdānide pour obtenir une trêve témoignent d'une certaine faiblesse dans la conduite de la guerre. Aussi Sayf ad-dawla remporta-t-il mainte victoire. Si Marʿaš fut prise en 949, elle fut reprise par le Ḥamdānide. Cependant la prise de Qālīqalā-Theodosioupolis en 949, de Ḥadaṯ en 957, de Samosate en 958, élargit les limites de l'empire qui avaient déjà été portées au delà de l'Euphrate sous Romain Lécapène. « Tous les échecs de Basile I étaient vengés, la route était ouverte vers Tarse, Antioche, Chypre, Jérusalem...

Lorsque Constantin VII, malade au retour de son pèlerinage à l'Olympe, reçut les derniers sacrements de l'Église grecque, il put se réjouir de ce que sous son règne, tant de grandes choses avaient été faites pour la cause du Christ. Il avait inauguré pour l'Orient comme pour l'Occident, pour les Hellènes comme pour les Francs, l'ère des Croisades » (1).

Nous pouvons nous associer aux conclusions formulées ainsi par A. Rambaud dans son ouvrage sur Constantin Porphyrogénète, qui date de près d'un siècle. Les conquêtes faites sous le règne de Constantin Porphyrogénète ont inauguré une brillante période de victoires sur les Musulmans. On ne saurait toutefois oublier l'importance du règne de Basile I, car cet empereur a fait lui aussi beaucoup pour les succès futurs de Nicéphore Phocas, de Jean Tzimiscès et de Basile II le Bulgaroctone (2). Et il ne faut pas méconnaître non plus ce qui fut fait sous le règne de Léon VI, par ailleurs peu heureux dans la guerre contre les Arabes, pour l'organisation de la frontière orientale.

(1) A. RAMBAUD, *L'empire grec au X^e siècle. Constantin Porphyrogénète*, Paris, 1870, p. 436. Cf. F. HIRSCH, *Kaiser Constantin VII. Porphyrogennetos*, Berlin, 1873, pp. 12-13.

(2) Voir plus haut, chapitre I.

CHRONOLOGIE DES RELATIONS ARABO-BYZANTINES À L'ÉPOQUE DE LA DYNASTIE MACÉDONIENNE

I. SOUS LE RÈGNE DE BASILE I (867-886)

CALIFES : al-Mu'tazz, 252-255/866-869
al-Muhtadī, 255-256/869-870
al-Mu'tamid, 256-279/870-892

866-868	Siège de Raguse par les Arabes.
867	Ambassade des habitants de Dubrovnik à l'empereur byzantin.
867 (été)	Expédition de l'empereur Louis II en Italie.
868	Levée du siège de Raguse par les Arabes
868 (mars)	Arrivée d'une nouvelle armée byzantine en Sicile.
868	Ḫafāğa défait les Grecs en Sicile, et ravage les alentours de Syracuse.
868 (28 juin)	Retour de Ḫafāğa à Palerme après son expédition.
868 (automne)	Expédition de Moḥammed fils de Ḫafāğa de Sicile en Italie.
869 (début)	Tentative des Arabes de Sicile pour s'emparer de Taormine.
869 (printemps ou juin début de l'été)	Tentatives infructueuses des Arabes pour s'emparer de Syracuse.
869 (15 juin)	Mort de Ḫafāğa.
869	Nouvelle expédition des Arabes contre Syracuse.
869	Alliance de Basile I, de Louis II et du Pape contre les Arabes.
869	Apparition de la flotte byzantine devant Bari.

869-870	Ambassade de Pierre de Sicile à Téfrikè.
870 (été)	Soumission de la Calabre à Louis II.
870 (29 août)	Conquête par les Arabes de l'île de Malte.
871 (2 février)	Prise de la ville de Bari par Louis II.
871 (printemps)	Première campagne des Grecs contre les Pauliciens.
871 (27 mai)	Mort du gouverneur de Sicile Moḥammed.
871	Attaque fructueuse des Arabes de Sicile contre les Grecs.
871 (août)	Captivité de l'empereur Louis II.
871 (automne-hiver)	Siège de Salerne par les Arabes.
871 (novembre-décembre)	Mort du nouveau gouverneur de Sicile Rabāḥ.
872	Délivrance de Salerne par Louis II.
872 (mai)	Attaque des Arabes de Crète contre l'île de Brazza dans l'Adriatique.
872	Seconde campagne des Grecs contre les Pauliciens : destruction de Téfrikè et mort du chef paulicien Chrysocheir.
872	Entrée solennelle de l'empereur dans la capitale.
872	Campagne d'été de Moḥammed b. ʿAlī b. Yaḥyā al-Armanī.
872 (juillet-début août)	Échange de prisonniers et trêve de quatre mois entre les Grecs et les Arabes d'Orient.
873 (début)	Prise par l'empereur de Zapetra et Samosate.
873 (été)	Défaite de l'empereur devant Malaṭya.
873	Heureuse incursion de l'empereur sur le territoire des Pauliciens.
873	Entrée solennelle de l'empereur dans la capitale.
873	Attaque de Syracuse par les Arabes et trêve entre les Arabes et les Grecs à Syracuse.

873	Secours de l'empereur byzantin à Bénévent.
874-875 ?	Soumission de l'île de Chypre à Basile. Création d'un thème de Chypre.
875 (août)	Mort de l'empereur Louis II.
875	Attaque par les Arabes de Grado dans le golfe de Trieste.
876 (25 décembre)	Entrée de l'armée grecque à Bari.
877	Remise aux Grecs par la garnison slave de la forteresse de Lu'lu'a. Conquête de Melouos et Katabatala.
877 (août)	Début du siège de Syracuse par les Arabes.
878	Première victoire des cinq « patrices » grecs sur les Arabes en Cilicie. L'un d'eux serait Nicéphore Phocas,
878 (21 mai)	Prise de Syracuse par les Arabes.
878	Mort du gouverneur de Sicile Ǧa'far b. Moḥammed.
879 (janvier)	Nouvelle victoire des cinq « patrices » grecs devant Adana (au *muṣallā* d'Adana). Cf. sous 878.
879	Expédition de l'empereur avec son fils Constantin sur la frontière d'Asie Mineure. Prise de plusieurs places. Échec devant Mar'aš et Ḥadaṯ.
879 (été)	Heureuse campagne des Arabes en Sicile devant Taormine.
879 (3 septembre)	Mort de Constantin, fils aîné de Basile, après l'entrée triomphale à Constantinople.
879	Succès des Grecs en Haute Mésopotamie et défaite près d'Héraclée du gouverneur de la marche frontière Sīmā.
880	Heureuse expédition maritime de Nasar : défaite des Arabes sur les côtes de Grèce et de Sicile ; victoires de Nasar en Italie méridionale.

880-885	Lutte des Grecs avec les Arabes de Sicile avec succès alternatifs.
880?	Prise de Tarente aux Arabes par les Byzantins.
881 (avant septembre)	Heureuse campagne du gouverneur de Sicile Ḥasan devant Catane et Taormine.
882 (été)	Expédition de Basile en Orient contre Malaṭya. Échec.
882	Victoire des Grecs en Sicile à Caltavuturo.
882	Défaite des Grecs en Sicile par Moḥammed b. al-Faḍl.
882	Défaite des Grecs en Asie Mineure par le gouverneur de la marche fontière syrienne Ḫalaf al-Farġānī.
882 (septembre)	Prise du pouvoir à Tarse par l'eunuque Yāzmān et expulsion de Ḫalaf al-Farġānī.
883	Destitution du général byzantin Andréas et nomination à sa place de Kesta Stypiotès.
883 (été)	Campagne heureuse du gouverneur de Sicile Moḥammed b. al-Faḍl devant Rametta et Catane.
883 (14 septembre)	Yāzmān défait les Grecs près de Tarse à Qalamiyya.
883	Nouvelle nomination d'Andréas comme commandant des troupes après la défaite de Stypiotès.
884	Rachat de la population de Sātīdamā (?) en Asie Mineure par Yāzmān.
884	Heureuse campagne du nouveau gouverneur de Sicile al-Ḥusayn b. Aḥmed contre Rametta. Sa mort.
885	Campagne d'été de Yāzmān en Asie Mineure.
885	Heureuse campagne du nouveau gouverneur de Sicile Sawāda contre Catane et Taormine.

885	Trêve de trois mois entre Grecs et Arabes en Sicile et rachat des prisonniers.
885	Arrivée en Italie méridionale du nouveau commandant byzantin Nicéphore Phocas. Ses succès militaires.
885-886	Ašot I est proclamé roi d'Arménie et reçoit une couronne du calife.
886	Basile fait envoyer également une couronne à Ašot et conclut avec lui une alliance.
886	Expédition de pillage des troupes de Sawāda en Sicile après la trêve.
885-886	Nouveau succès militaires de Nicéphore Phocas en Italie du Sud ; prise d'Amantéa, Tropéa, San Severina.
886 (29 août)	Mort de l'empereur Basile I.

***

II. SOUS LES RÈGNES DE LÉON VI ET ALEXANDRE (886-912-913)

CALIFES :	al-Mu'tamid	256-279/870-892
	al-Mu'taḍid	279-289/892-902
	al-Muktafī	289-295/902-908
	al-Muqtadir	295-320/908-932

886	Expédition d'été de Yāzmān.
888 (janv.-fév.)	Expédition de Yāzmān jusqu'à al-Maskanīn.
888	Succès d'une expédition navale de Yāzmān.
888	Prise par les Arabes de la forteresse d'Hypsélé en Asie Mineure.
888 (octobre)	Défaite de la flotte byzantine à Milazzo sur les côtes de Sicile et attaque de Regium par les Arabes.
889	Siège infructueux de Taormine par le chef sicilien Sawāda b. Moḥammed.

890	Mort du roi d'Arménie Ašot I.
891 (octobre)	Expédition de Yāzmān contre Salandū. Sa mort.
893 (automne)	Expédition des Arabes de Tarse en Cilicie occidentale jusqu'à Lalassis.
893	Alliance de Léon VI avec le roi d'Arménie Sembat contre les Arabes.
894 (août-septembre)	Attaque par Ṭuġğ b. Ǧuff des territoires byzantins et prise de Malawriya.
895 (décembre)	Victoire des Musulmans sur les Grecs en Asie Mineure et conclusion d'une trêve au nom de Ḫumārawayh.
895 (fin) ou 896 (début)	Conclusion d'une trêve entre Grecs et Arabes en Sicile pour une durée de quarante mois.
896	Bataille de Bulgarophygon ; les Byzantins défaits par les Bulgares.
896 (septembre)	Échange de prisonniers sur le Lamos.
896(?)	Mort de Nicéphore Phocas.
897	Conclusion de la paix avec les Bulgares.
897 (août)	Prise par les Arabes de la forteresse de Qurra en Cappadoce.
898 (août)	Victoire navale de l'eunuque Rāġib sur les Grecs.
898 (décembre) et 899 (janvier)	Attaque de la Cilicie Occidentale jusqu'à Salandū par Ibn al-Iḫšād de Tarse.
899 (octobre)	Mort de l'impératrice Zoé.
900	Incursion de Nuġayl en territoire grec en Orient.
900	Affaire de Waṣīf. Destruction sur l'ordre de Muʿtaḍid des vaisseaux de Tarse.
900 (septembre)	Répression de la révolte des Arabes de Sicile contre les Africains.
900	Envoi de renforts byzantins en Sicile.
900 (fin de l'automne)	Attaque de Taormine et Catane par Abū'l-ʿAbbās.
901 (1 mars)	Nicolas Mystique nommé patriarche.

901 (mars-avril)	Siège par les Arabes de la forteresse de Demona (Sicile).
901 (12 avril)	Mort de l'Impératrice Eudoxie.
901 (10 juin)	Prise de Regium par les Arabes.
901	Défaite de la flotte grecque près de Messine.
901	Succès de l'expédition d'été de Nizār b. Moḥammed partie de Tarse.
901 novembre	Succès des Grecs sur terre et sur mer en Asie Mineure.
901 ou 902	Attaque de Demetrias en Grèce par les Arabes.
902 (1 août)	Prise de Taormine en Sicile par les Arabes.
902	Heureuses opérations des Arabes en Sicile devant Vico, Rametta et Aci.
902 (septembre)	Passage d'Ibrāhīm de Sicile en Calabre et siège de Cosenza.
902 (1er octobre)	Assaut infructueux de Cosenza.
902 (23 octobre)	Mort d'Ibrāhīm.
903	Attaque par les Arabes de l'île de Lemnos.
903 (mai)	Expédition d'été des Arabes, partie de Tarse.
903	Ambassade de Léon VI au calife pour un échange.
904 (printemps)	Expédition des Byzantins contre Ḥadaṯ en Asie Mineure.
904 (juillet)	Irruption de Léon de Tripoli dans l'Hellespont et occupation par lui d'Abydos et du port de Parion.
904 (29-31 juillet)	Siège et sac de Thessalonique par Léon de Tripoli.
904 (novembre-décembre)	Heureuse expédition d'Andronic sur Marʿaš.
905	Début de l'ambassade auprès des Arabes de Léon Choerosphaktès.
905 (27-30 septembre)	Échange de prisonniers sur le Lamos (Échange de trahison, selon l'expression des Arabes).

905 (septembre)	Refus d'Andronic de s'associer à l'expédition d'Himérios. Révolte d'Andronic.
905 (6 octobre) (?)	Victoire navale d'Himérios sur les Arabes.
906 (mars)	Passage d'Andronic aux Arabes.
906 (juillet)	Prise par les Grecs de la ville de Qūrus dans la province d'Alep.
906 (fin octobre)	Heureuse expédition d'Ibn Kayġalaġ et Rustum, partie de Tarse, contre Salandū.
907 (début)	Retour à Constantinople de l'ambassadeur auprès des Arabes Léon Choerosphaktès, après deux ans d'absence.
907	Ambassade de l'empereur auprès de Ziyādat Allāh, gouverneur aġlabite d'Afrique du Nord.
907	Expédition du prince russe Oleg devant Constantinople.
908 (août)	Échange de prisonniers entre Grecs et Arabes en Orient.
908-910	Dévastation de l'Arménie par l'ostikan Yūsuf.
909 (été)	Succès d'une expédition de Mu'nis, parti de Malaṭya, contre le territoire byzantin.
910 (mars)	Reconnaissances grecques sur les côtes de Syrie et dans le golfe de Tarse.
910 (été)	Débarquement d'Himérios à Chypre.
910 (été)	Prise par Himérios des places de Qubba et Laodicée sur la côte syrienne.
910 (juin-juillet)	Succès d'une expédition d'al-Qāsim b. Sīmā contre les Grecs en Asie Mineure.
910	Négociations de Landulphe de Bénévent avec Léon VI, pour l'expulsion des Arabes d'Italie.
911 (été)	Expédition de représailles de Damyāna contre Chypre.

911 (automne)	Suite des opérations navales d'Himérios.
911 (automne)	Expédition du gouverneur fāṭimite de Sicile contre Demona.
911	Conventions des Russes avec les Grecs.
911 (octobre)	Désastre de la flotte d'Himérios détruite par les Arabes sur la côte nord de Chios.
912 (11 mai)	Mort de l'empereur Léon VI.
912	Himérios exilé dans un monastère.
912 (été)	Siège par les Arabes de la forteresse de Malīḥ al-Armanī en Asie Mineure et ravage des environs de la place de Ḏū'l-Kilāʿ.
913 (6 juin)	Mort de l'empereur Alexandre, successeur de Léon VI.

***

III. SOUS LE RÈGNE DE CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE (913-959)

CALIFES :	al-Muqtadir,	295-320/908-932
	al-Qāhir,	320-322/932-934
	ar-Rāḍī,	322-329/934-940
	al-Muttaqī,	329-333/940-944
	al-Mustakfī,	333-334/944-946
	al-Muṭīʿ,	334-363/946-974

913 (été)	Expédition maritime de Damien à Strobilos. Sa mort.
913	Heureuse expédition d'été de Ḥusayn b. Ḥamdān sur la frontière orientale.
913	Soulèvement en Apulie et en Calabre.
913	Prétendu recours de l'empereur au Fāṭimide pour obtenir un secours contre les révoltés.
913	Attaque de la flotte sicilienne ne Calabre.

913	Siège infructueux par les Arabes de Taormine reconstruite.
914	Le gouverneur de Sicile Ibn Qurḥub se déclare pour le calife ʿabbāside contre le Fāṭimide.
914 (septembre)	Expédition de la flotte sicilienne contre le territoire fāṭimite.
914 (automne)	Prise d'Andrinople par Syméon.
915 (fév.-mars)	Succès de l'expédition hivernale de Bišr de Tarse.
915 (été)	Heureuses opérations des Grecs en Asie Mineure, à Ḥiṣn Manṣūr, Marʿaš, Šimšāṭ, et contre les Arabes de Tarse.
915 (août)	Destruction de la colonie arabe du Garigliano à la suite d'une attaque conjointe des princes italiens et de la flotte byzantine.
916 (été)	Expéditions arabes (Mu'nis, de Malaṭya ; Abū'l-Qāsim, de Tarse).
917	Rétablissement de l'autorité fāṭimite en Sicile.
917 (25 juin)	Arrivée d'une ambassade grecque à Bagdad.
917	Expédition maritime de Ṯamal ; incursion terrestre de Ǧinnī.
917 (20 août)	Défaite de l'armée byzantine dans la bataille d'Acheloüs contre les Bulgares.
917 (sept.-oct.)	Échange de prisonniers.
918	Nouveaux succès arabes en Asie Mineure sur terre et sur mer.
918?	Pacte humiliant des Grecs avec les Arabes de Sicile comportant un tribut annuel de la part de Byzance.
918	Prise de Reggio par la flotte africaine.
919	Les Bulgares aux Dardanelles et en Grèce septentrionale et centrale.

920?	Assassinat du stratège de Calabre Mouzalon par la population calabraise.
921-922	Révolte des Apuliens et du prince de Capoue contre Byzance.
921 ou 922	Défaite de Léon de Tripoli à Lemnos.
921	Les Bulgares à Heraclée et Selymbria et dans la mer de Marmara.
922	Expédition de Muḥammed b. Naṣr partant de Qālīqalā : expédition des Tarsiotes dans la région de Malaṭya.
922	Siège infructueux de Dvin par les Grecs.
922	Les Bulgares dans les environs de Constantinople.
923	Défaite des Grecs sur terre et sur mer en Asie Mineure.
923	Prise d'Andrinople par les Bulgares.
924	Succès d'une expédition arabe en Asie Mineure.
924	Ambassade grecque auprès du calife pour une trêve et un échange de prisonniers.
924 (ou 923?)	Négociations sans résultat entre les Bulgares et le calife fāṭimite.
924?	Réduction de moitié par le Fāṭimide du tribut de Byzance.
924?	Négociations des Bulgares avec les Arabes d'Orient.
924 (septembre)	Entrevue de Romain Lécapène avec Syméon.
925 (4 juillet)	Prise par les Arabes de la forteresse italienne d'Oria.
925 (sept.-oct.)	Échange de prisonniers sur le Lamos.
925	Trêve avec les Arabes d'Afrique.
926 (juin-juil.)	Expédition de Jean Corcuas contre Malaṭya.
926 (juil.-août)	Les habitants de Malaṭya demandent secours au calife.

926	Expédition d'été arabe partant de Tarse.
926	Échec d'une expédition maritime grecque contre l'Égypte.
927 (printemps)	Prise éphémère de Samosate par les Grecs.
927 (juin)	Victoire des Musulmans de Tarse sur les Grecs.
927	Insuccès de Jean Corcuas au siège de Dvin.
927	Succès d'une expédition de Ṭamal partie de Tarse.
927	Paix des Grecs avec les Bulgares.
928	Succès des Grecs en Arménie devant Ḫilāṭ, Bitlis, Arzan.
928	Échec du plan pour prendre Malaṭya par ruse.
928	Attaque de la flotte africaine sur les possessions lombardes, Salerne et Naples.
928 (15 août)	Prise de Tarente par les Arabes d'Afrique et de Sicile.
929	Les villes arabes frontières adressent sans succès une demande de secours au calife.
929	Le Domestique est défait par Mufliḥ as-Sāğī.
929	Nouvelle attaque de la flotte arabe d'Afrique sur l'Italie : défaite de la flotte grecque et prise par les Arabes de Tiriolo en Calabre.
929	La Calabre reprend le versement régulier du tribut au Fāṭimide (jusqu'en 934).
930 (avant avril)	Malīḥ al-Armanī est défait dans la région de Samosate par Naǧm.
931 (mars-avril)	Série d'insuccès grecs en Asie Mineure.
931 (juil.-oct.)	Expédition de Ṭamal jusqu'à Amorium et Ancyre.
931	Dévastation de Perkri et Ḫilāṭ en Arménie par les Grecs.

931 (sept.-oct.)	Représailles des Arabes en Arménie.
931	Succès temporaire des Grecs à Malaṭya.
931	Prise temporaire de Samosate par les Grecs.
931 (oct.)	Expédition de Sa'īd b. Ḥamdān en territoire grec.
931	Départ d'une flotte égyptienne contre Byzance.
931	Expédition maritime des Grecs contre les Arabes de Fraxinet.
932	Les Grecs renoncent à poursuivre une attaque contre Malaṭya. Troubles à Bagdad à propos des places frontières.
933	Heureuses opérations des Grecs dans la région de Malaṭya et de Samosate.
934 (printemps)	Expédition de Jean Corcuas contre Malaṭya.
934 (19 mai)	Capitulation de Malaṭya.
934	Prise probable de Šimšāṭ par les Grecs.
936	Première expédition de Sayf ad-dawla contre les Grecs et destruction par les Grecs de Samosate.
937	Révolte des Siciliens contre le gouverneur fāṭimite.
938 (été)	Début des négociations de Byzance avec le calife pour une trêve et un échange.
938 (sept.)	Sayf ad-dawla défait le Domestique.
938	Arrivée d'un ambassadeur grec en Égypte auprès du gouverneur al-Iḫšīd.
938 (sept.-oct.)	Échange de prisonniers sur le Lamos et trêve.
939 (automne)	Expédition de Sayf ad-dawla en Arménie dans la région de Qālīqalā. Fuite des Grecs.
939	Envoi de vaisseaux byzantins au secours de la ville sicilienne de Girgenti.

940 (printemps)	L'Arménie se soumet à Sayf ad-dawla.
940	Expédition de Sayf ad-dawla vers Coloneia et défaite des Grecs.
940 (novembre)	Heureuse expédition des Grecs en Mésopotamie jusqu'à Kafartūṯā.
941	Expédition du grand-duc russe Igor contre les Grecs.
941	Négociations de Romain Lécapène avec Hugues de Provence pour une opération commune contre les Arabes de Fraxinet.
942 (janvier)	Heureuse expédition des Grecs jusqu'à Ḥamūs au nord de la région d'Alep.
942	Succès d'une expédition de Ṭamal partie de Tarse contre le territoire grec.
942 (oct.-nov.)	Début de l'heureuse expédition de Jean Corcuas en Arménie.
942	Expédition de Romain Lécapène et Hugues de Provence contre les Arabes de Fraxinet.
943	Succès ultérieurs de Jean Corcuas en Mésopotamie.
943 (18 mai)	Prise par les Grecs de la place de Dārā.
943	Siège d'Édesse par les Grecs.
943 (nov.)	Prise par les Grecs de Ra's ʿAyn en Mésopotamie.
944	Livraison aux Grecs du Mandīl d'Édesse.
944 (16 août)	Transfert solennel du Mandīl à Constantinople.
944 (automne)	Prise par le Dometique de Marʿaš et Baġrās.
944 (fin) ou 945 (début)	Sayf ad-dawla inflige une sévère défaite aux Grecs.
945	Guerre de Sayf ad-dawla contre l'Iḫšid.
945 (oct.-nov.)	Paix entre Sayf ad-dawla et l'Iḫšīd.
946 (mai)	Arrivée d'un envoyé musulman à Constantinople pour des négociations d'échange et de paix.

946 (début juil.)	Arrivée d'un ambassadeur grec envoyé à l'Iḫšīd à Damas.
946 (11 juil.)	Mort de l'Iḫšīd.
946 (oct.)	Échange de prisonniers sur le Lamos.
947	Lutte de Sayf ad-dawla contre l'Égypte.
947 (oct.-nov.)	Paix entre Sayf ad-dawla et l'Iḫšīdide Unūğūr.
947 (août)	Ambassade de l'empereur byzantin en Espagne.
948 (printemps)	Expédition grecque en Syrie du Nord et contre-offensive de Sayf ad-dawla.
948 (été)	Prise par Léon Phocas de la forteresse de Ḥadaṯ.
948 (automne)	La place de Barzuyah se rend à Sayf ad-dawla.
948 (décembre)	Retour de Sayf ad-dawla à Alep, en passant par Antioche.
948	Envoi de l'ambassadeur grec Salomon à Otton le Grand.
948 (septembre)	Arrivée d'une ambassade espagnole et de l'ambassadeur d'Otton le Grand à Constantinople.
949 (printemps)	Prise de Marʿaš par les Grecs et défaite de Sayf ad-dawla.
949 (été)	Victoire de Léon Phocas sur les Musulmans dans la région d'Antioche.
949 (septembre)	Prise par les Grecs de la ville de Qālīqalā.
949	Échec de l'expédition maritime contre la Crète.
950 (août-sept.)	Expédition victorieuse de Sayf ad-dawla à l'intérieur de l'empire.
950 (26 oct.)	Sayf ad-dawla à son retour subit une défaite dans un défilé de la région de Ḥadaṯ.
951 (print. et été)	Nouvelles incursions heureuses de Sayf ad-dawla en territoire byzantin.
951	Envoi d'une armée byzantine en Italie contre les Arabes.

951 (été-automne)	Expédition victorieuse des Arabes de Sicile et d'Afrique en Calabre et retraite des troupes grecques à Otranto et Bari.
951	Dérèglements des troupes byzantines en Italie.
951 (oct.)	Sayf ad-dawla à Samandū.
951 (fin)	Retour de Sayf ad-dawla à Alep.
952	Prise par les Grecs de la ville de Sarūğ en Mésopotamie.
952 (7 mai)	Complète défaite des Grecs à Gerace en Italie du Sud.
952 (juin)	Sayf ad-dawla reconstruit et fortifie Marʿaš.
952	Défaite du Domestique devant Marʿaš.
952	Ambassade de l'asecretis Jean Pilate en Italie et conclusion d'une trêve avec les Arabes.
953 (mars-avril)	Ambassade sans résultat de Basile de Rhodes à Sayf ad-dawla pour un échange.
953	Ambassade de l'empereur au calife fāṭimite et conclusion d'une trêve.
953 (juil.-août)	Échange de prisonniers à Alexandrie en Égypte.
953 (juillet)	Succès d'une expédition de Sayf ad-dawla qui capture Constantin, fils du Domestique Bardas Phocas.
953?	Mort de Constantin en captivité.
954 (juin)	Arrivée auprès de Sayf ad-dawla de l'ambassadeur grec Paul Monomaque.
954 (octobre)	Défaite du Domestique Bardas Phocas devant Ḥadaṯ.
954 (novembre)	Achèvement de la reconstruction de Ḥadaṯ par Sayf ad-dawla.
954 ou 955	Nomination de Nicéphore Phocas comme Domestique d'Orient.
955 (mai)	Nouvelle ambassade grecque auprès de Sayf ad-dawla.

955 (septembre)	Siège infructueux de Ḥadaṯ par le Domestique.
956 (mai)	Expédition victorieuse de Sayf ad-dawla dans l'Anzitène et au-delà de l'Arsanas.
956	Victoire de Léon Phocas sur les Arabes. Capture d'Abū'l-ʿAšā'ir, gendre d'Abū Firās.
956 (automne)	Expédition heureuse de Sayf ad-dawla sur Ḫaršana et Ṣāriḫa.
956 (sept.-oct.)	La flotte de Tarse est défaite par le patrice Basile Hexamilite.
956	Incursion des Grecs dans le territoire de Mayyāfāriqīn.
956	Expédition grecque de Marianos Argyre en Italie ; ses heureuses opérations.
957 (juin)	La place de Ḥadaṯ se rend aux Grecs.
957	Complot monté par les Grecs contre Sayf ad-dawla. Son échec.
957	Destruction par Basile, capitaine de vaisseau grec, de la mosquée de Reggio ; ses succès sur les côtes de Sicile.
957 (été)	Incursion des Arabes en Calabre.
957 ou 958	Arrivée d'un ambassadeur grec à Kairouan, avec une demande de trêve.
958 (juin)	Jean Tzimiscès défait les Arabes en Mésopotamie septentrionale. Prise de Samosate.
958	Nouvelle incursion des Arabes en Calabre et défaite de Marianos Argyre.
958 (24 sept.)	Naufrage de la flotte musulmane d'Afrique.
958	Paix entre les Grecs et les Arabes d'Afrique.
958 (oct.-nov.)	Sayf ad-dawla est défait par les Grecs devant Raʿbān.

959 (printemps)	Incursion des Grecs sur Qūrus dans la région d'Alep.
959	Nomination comme stratège en Orient de Léon Phocas á la place de son frère Nicéphore, qui prépare l'expédition de Crète.
959 (9 nov.)	Mort de Constantin Porphyrogénète.

APPENDICE

Nous avons jugé utile de donner en appendice, comme l'avait fait Vasiliev, la traduction de deux lettres de Nicolas Mystique ayant trait à certaines particularités des relations entre Byzance et les Arabes dans la période examinée plus haut. Nous avons joint à ces deux lettres le résumé d'une lettre attribuée à Aréthas de Césarée, de nature polémique, mais contenant des allusions à des faits historiques de la même période, notamment à la victoire navale d'Himérios ; elle est adressée à un personnage qualifié de vizir ; nous essaierons, à l'aide des études qui ont déjà été faites sur cette lettre, de déterminer la date à laquelle elle a été écrite et la personnalité du destinataire.

Nous donnerons également la traduction de l'entretien entre un ambassadeur byzantin et le calife fāṭimide al-Muʿizz d'après le texte publié dans *Byzantion*. Enfin, nous ajouterons un petit excursus sur une lettre de Romain Lécapène donnée comme ayant été adressée à l'Émir d'Égypte, mais dont les allusions aux affaires d'Arménie montrent que le destinataire n'est certainement pas l'Émir d'Égypte.

1. Deux lettres de Nicolas Mystique.

Les deux lettres en question, publiées d'abord par le premier éditeur des Lettres de Nicolas Mystique, le Cardinal Mai (Mai, *Spicilegium Romanum*, X, 2, 161-169) et rééditées par Migne, PG, t. 111, pp. 27-40, sont données comme ayant été adressées à l'Émir de Crète. Elles ont été considérées comme telles par Vasiliev ainsi que par le P. Grumel, *Regestes des Actes du Patriarcat de Constantinople*, I, *Actes des Patriarches*, fasc. 2 (715-1043), Paris, 1936, p. 135, nº 600 et p. 156, nº 646. R. J.H. Jenkins, dans un article des *Mélanges H. Grégoire*, I (1949), 267-275, *The Mission of St. Demetrianus of Cyprus to Bagdad*, a montré que la première du texte de Migne et de la traduction de Vasiliev (1), est adressée à un calife.

(1) Cette lettre a été également publiée par Sakkelion dans le *Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος*, III (1889), 108-116 ; le texte de Sakkelion ne présente que des différences insignifiantes avec celui de Migne.

Elle est la seconde chronologiquement, comme l'a déjà démontré le P. Grumel. Elle a trait à une demande de libération des Chypriotes emmenés en captivité par Damien (Damyāna arabe) en 911 ; elle est postérieure à la mort de ce dernier (été 913) et a probablement été écrite à la fin de 913 ou au début de 914, pendant le second patriarcat de Nicolas (912-925), alors qu'il exerçait la régence. Selon Jenkins, elle est adressée au Calife Muqtadir (908-932).

La seconde du texte de Migne et de la traduction de Vasiliev est en réalité la première chronologiquement. Le P. Grumel, tout en pensant qu'elle était adressée à un Émir de Crète, a montré d'une part qu'elle n'a pas été envoyée au même personnage que l'autre, car, dans les deux lettres, Nicolas marque nettement qu'il écrit à son correspondant pour la première fois, ce qui ne peut être vrai que s'il s'agit de deux destinataires différents, d'autre part qu'elle est antérieure à l'autre, étant donné que Nicolas y fait mention des relations d'amitié que son père spirituel, Photius, mort en 892, entretenait avec le père du destinataire. Elle date donc, dit le P. Grumel, du premier patriarcat de Nicolas, entre 901 et 907. Il est probable, comme elle a trait à un échange de prisonniers, qu'il s'agit des captifs emmenés de Thessalonique par Léon de Tripoli en 904 et qu'elle a été écrite à la fin de 904 ou en 905. Selon Jenkins, elle serait adressée à un calife différent de celui à qui a été envoyée l'autre, et ce serait le prédécesseur de Muqtadir, c'est-à-dire Muktafī (902-908). Il semble toutefois qu'elle soit adressée à un personnage moins haut placé qu'un calife, comme plusieurs indices le laissent supposer (voir plus loin).

***

PREMIÈRE LETTRE

(Dans le texte, la suscription est *Τῷ αὐτῷ*, Au même, l'autre étant adressée *Τῷ περιδόξῳ καὶ λαμπροτάτῳ ἀμηρᾷ τῆς Κρήτης καὶ ἠγαπημένῳ*, Au glorieux, illustre et très cher Émir de Crète).

De tous les biens que la vie apporte aux hommes et par lesquels l'existence humaine acquiert de l'agrément, il n'en est aucun d'aussi précieux, ni aucun qui soit plus agréable aux hommes doués de raison que celui d'acquérir une amitié et de l'entretenir avec soin. C'est pourquoi les uns ont eu le souci de jeter, comme les fondements d'une amitié avec ceux auxquels ne les liait pas un commerce habituel, et de la cultiver ; d'autres, si l'amitié avec eux était née an-

ciennement et datait de loin, mais par la suite avait dépéri avec le temps, se sont efforcés de la faire à nouveau refleurir et l'ont par leur propre effort ramenée à son état primitif, comprenant avec une intelligence parfaite la nature de la chose et sachant pertinemment que, de tous les biens de la vie, le plaisir de l'amitié est ce qu'il y a de plus précieux et de plus agréable.

Si je commence par un tel préambule, ce n'est pas parce que Votre Noblesse ignorerait ces choses, mais parce que, les connaissant moi-même, je m'adresse à quelqu'un qui les connaît aussi, et en guise de conversation mutuelle sur (l'opportunité) de rétablir entre nous des rapports d'amitié dont nous ne prenons pas aujourd'hui l'initiative, mais que nous revendiquons plutôt comme un héritage paternel et que nous nous efforçons, comme nous l'avons dit plus haut, de faire revivre, alors que, je ne sais comment, ils étaient en danger de dépérir avec le temps.

Car il n'échappe pas à votre intelligence que précisément le plus éminent parmi les ministres les plus élevés de Dieu, le célèbre Photius, mon père dans l'Esprit Saint, a été lié avec le père de Votre Noblesse par les liens d'une amitié telle qu'aucun même de vos coreligionnaires et de vos compatriotes n'en a éprouvé de semblable pour vous. Étant homme de Dieu, ayant une grande expérience aussi bien des choses divines que des choses humaines, il savait que même si la barrière de la foi sépare, la sagesse, la finesse d'esprit, la constance de caractère, les sentiments d'humanité et toutes les autres qualités qui ornent et qui grandissent la nature humaine, enflamment chez ceux qui aiment le bien l'amour pour ceux qui possèdent ces vertus. C'est pourquoi il aimait votre père qui était orné des qualités dont j'ai parlé, bien qu'ils fussent séparés par la différence de foi. Pour nous, ce n'est pas seulement aujourd'hui que nous avons été poussé à cette prédilection, mais depuis longtemps déjà nous y étions porté et nous faisions le plus grand cas (de pareils sentiments). Ce dont je viens de parler m'a amené à chercher à nouer avec vous les mêmes liens d'amitié que ceux qui unissaient nos pères. Or, une occasion comblant nos vœux s'est présentée maintenant qui, en vérité, devait nécessairement devenir le principe de tels rapports. C'est, comme vous le voyez, le fait de partager les mêmes sentiments à l'égard des choses de même nature, l'amour de l'humanité, la pitié, la clémence. Qu'est-ce autre chose que l'imitation de la bonté de Dieu même? Dieu qui, par son immense bonté et sa miséricorde infinie, a créé ceux qui n'exis-

taient pas et qui, tel un père déployant toute sa sollicitude (pour ses enfants), entoure de ses soins les fils chéris qu'il a tirés du limon, soutient leur vie et leur fournit tout ce par quoi le genre humain subsiste. Telle est, en quelque sorte, l'occasion présente, qui apporte elle aussi la jouissance de ces biens dont j'ai parlé. Car rendre la liberté aux captifs, les rappeler de l'exil de la captivité, les arracher à la servitude en les rachetant, rendre les prisonniers de guerre à leurs familles, leurs parents et leurs amis, c'est perpétuer la famille, maintenir l'amitié, procurer la douce jouissance de la vie.

Mais puisque nous avons dit cela et que nous avons le souci, en tant qu'ami, de la bonne renommée d'un ami, nous ajoutons à nos paroles le conseil d'accomplir l'œuvre philanthropique de la libération des prisonniers et notre exhortation à la réaliser, et nous nous efforçons de faire que vous, qui êtes plein de zèle pour cette tâche, vous le soyez encore davantage, afin que, ayant accompli un tel acte d'humanité envers les prisonniers pendant votre vie, vous en recueilliez vous-même une gloire impérissable, et que nous, en tant qu'ami, nous jouissions en même temps de la renommée acquise par un ami. Nombreuses sont, ô le meilleur de mes amis, les circonstances de la vie qui tiennent les hommes enchaînés et opprimés et qui causent d'accablants chagrins, mais aucune ne peut se comparer à la captivité : tout ce qu'on pourrait mentionner, la pauvreté, la maladie, l'amputation des membres, tous ces maux, en comparaison de ce malheur et de cette calamité, paraîtront plus supportables. Qu'y a-t-il de plus douloureux que le fait pour les parents d'être séparés de leurs enfants, pour les époux d'être coupés l'un de l'autre, pour les frères d'être éloignés les uns des autres? Et je ne mentionne pas tous les autres maux dont souffrent les prisonniers, maux que connaissent Votre Noblesse et tous les hommes doués de raison. C'est pourquoi, me remettant en mémoire les souffrances communes à vos coreligionnaires et aux nôtres, (je vous dis) : veuillez ne pas vous montrer intraitable quand il s'agit de l'accomplissement d'un acte de salut et ne pas avancer des prétextes qui apporteraient des difficultés à l'échange de nos captifs et des vôtres, mais montrez-vous plutôt un homme révérant la justice, observant l'équité, et non un homme qui s'attache à son avantage personnel et qui inflige des calamités aux Chrétiens. Car l'injustice n'est pas profitable et la cupidité ne saurait être utile ; elles sont, au contraire, le plus grand dommage et la plus grande calamité pour ceux qui, comme vous, sont capables d'apprécier ce qu'il convient de faire.

Voici en quoi résident la plus grande utilité et l'avantage incomparable ; c'est que, sous votre autorité et sous votre administration, les gens de même race soient rendus à leur patrie, que les parents rentrent en possession de leurs enfants, que les enfants soient réunis à leurs pères, que leurs maris soient rendus aux femmes, que les amis se retrouvent avec leurs amis, en un mot, que tous ceux qui jusqu'à maintenant sont restés éloignés de leur patrie puissent participer aux biens que procure la patrie. C'est en cela, ô le meilleur de mes amis, que je place le principe de mon amitié pour vous, et si je vous écris et vous fais une exhortation, c'est parce que c'est un devoir, pour vous de faire de telles choses, et pour nous d'écrire de telles choses à un ami.

Pour le reste, nous souhaitons que vous soyez en bonne santé et à l'abri de tous les revers de fortune et de toutes les vicissitudes habituellement inhérentes à cette vie mortelle et inconstante.

***

Deuxième lettre

(Cette lettre porte la suscription indiquée plus haut : A l'Émir de Crète).

Tout pouvoir et toute autorité terrestres dépendent, ô ami, de l'autorité et du pouvoir d'en haut: il n'y a aucun pouvoir parmi les hommes, aucun souverain ayant obtenu sur la terre la souveraineté par son intelligence, si Celui qui a le pouvoir dans les Cieux, qui gouverne et est seul souverain, n'a pas consenti à la lui concéder. C'est pourquoi il conviendrait, si possible, que tous ceux parmi les hommes qui ont obtenu la souveraineté, même s'il n'y avait rien d'autre de nature à les pousser à entrer en communication les uns avec les autres et à échanger des propos, (c'est pourquoi, dis-je, il conviendrait,) par le fait même que nous avons reçu de l'Unique le don du pouvoir, de ne pas laisser passer un seul jour sans nous mettre en communication les uns avec les autres, et par des lettres et par des envoyés rompus aux affaires. (Il conviendrait d'autant plus de le faire) à ceux qui détiennent la plus haute autorité et les plus grands pouvoirs qu'ils sont entourés de plus d'honneurs que les autres, qu'ils sont comme des frères s'élevant au-dessus des autres frères et plus éminents, et qu'on leur a confié l'exercice de la plus haute autorité et du plus grand pouvoir.

Que signifient ces mots pour nous? C'est que deux empires détenant l'ensemble de la puissance sur la terre, celui des Sarrazins et celui des Romains, ont la prééminence et brillent comme deux immenses flambeaux au firmament céleste. Pour cela seul même, il est nécessaire que nous ayons des rapports de communauté et de fraternité et que nous évitions absolument, sous prétexte que nous différons dans notre genre de vie, dans nos coutumes et dans notre religion, d'être dans des dispositions hostiles les uns avec les autres, et que nous ne nous privions pas de communiquer par lettres, à défaut de nous rencontrer. Il faut donc que nous ayons de telles pensées et que nous y conformions nos actes, même si aucune autre nécessité de fait ne nous y invitait.

Or, voici que, prouvant que nous avions un juste motif de parler comme nous l'avons fait, sont arrivés des événements d'une nature telle que nous sommes persuadé qu'ils n'ont pas non plus l'agrément de Votre Majesté, et qu'ils nous ont poussé à vous écrire et à faire partir les ambassadeurs qui ont déjà été envoyés auprès de Votre Puissance donnée par Dieu. Mais avant d'exposer les faits, nous dirons qu'il y a beaucoup de cas où celui qui est au pouvoir serait fondé à essayer de se distinguer, à moins qu'il n'ait décidé de donner la preuve qu'il est indigne du pouvoir et que, au lieu d'être pour ses sujets un exemple d'une vie tournée vers la vertu, au lieu de leur fournir un motif d'admirer avec joie son autorité et de leur inspirer de l'amour, il ne provoque et n'excite plutôt chez eux haine et violence.

Le sommet de la vertu, en quelque sorte, chez un souverain et le plus important de ses mérites, c'est la justice. C'est par là qu'il acquiert la force, qu'il gouverne ses sujets en toute sécurité et qu'il rend difficile à ses ennemis de lui résister. Tous les autres actes de la vie du souverain visant à la vertu sont comme des fleurs qui lui apportent une parure et un embellissement ; mais, à l'égard de ses sujets, s'il n'y a pas en eux une heureuse inclination à imiter la vertu du souverain et à rivaliser avec elle, ils ne leur fournissent qu'une aide médiocre. Mais la justice, qui est une sorte de salut commun, confère au souverain plus d'autorité et assure la sécurité à ceux qui sont soumis à son pouvoir.

Mais après que ces choses ont été dites, disons maintenant les raisons pour lesquelles nous en sommes venu à ces propos.

Les habitants de l'île de Chypre, ô vous le chef très glorieux des Sarrazins, depuis le temps où ont été conclues avec eux des

conventions de paix, ont été les tributaires de votre empire, et jusqu'à l'époque présente, ils ont vécu sous la sauvegarde des conventions ; aucun de vos ancêtres auxquels il est échu de gouverner le peuple des Sarrazins n'a violé ces conventions et n'a tenté de faire du mal aux Chypriotes, mais au contraire, suivant les occasions, ceux qui ont hérité du pouvoir, dans un esprit d'honnêteté et de justice, ont honoré et respecté ce qui avait été agréé depuis le début par leurs pères et sanctionné par une garantie écrite ; ils n'y ont apporté aucun changement, n'ont pas nourri d'autres intentions que leurs ancêtres et n'ont rien fait contre leur volonté. Mais que dire à présent? Il aurait fallu pourtant se garder d'autant plus d'abolir les conventions que le temps avait passé et que l'ancienneté leur avait conféré plus de force. Néanmoins, tout cela a été abrogé et foulé aux pieds : et les décisions qu'avaient prises vos pères, et les écrits qu'ils avaient rédigés de leur propre main, et les conventions conclues, et les serments que les Sarrazins avaient faits alors aux Chypriotes, leur accordant une garantie. Au lieu de paix, de conventions, de serments, les épées, les combats, les massacres se sont abattus sur les malheureux Chypriotes ! Si quelqu'un d'autre avait commis de pareils actes contre eux, il eût été juste qu'ils reçussent le secours des Sarrazins, car c'est une loi commune à tous que ceux qui ont des villes ou des peuples comme tributaires doivent s'opposer à ceux qui les attaquent et leur font la guerre, et les protéger, comme si ces tributaires étaient leurs propres concitoyens.

Mais cette loi en vigueur chez tous les peuples, même chez ceux qui ne connaissent pas de lois, a été violée par les Sarrazins qui sont gouvernés par des lois, et cette île, qui était votre tributaire depuis près de trois cents ans, qui n'avait jamais apporté de changement à sa condition de subordination, qui n'avait fait aucune innovation ni en ce qui concerne le tribut, ni en ce qui concerne tout autre service dont elle devait s'acquitter envers les Sarrazins, qui n'avait jamais donné le moindre prétexte à une accusation, (cette île,) par la seule folie d'un homme, renégat de la foi des Chrétiens et faux adepte de la foi musulmane, a été dévastée et ruinée. Quant à ses habitants, les uns sont devenus la proie des épées, les autres ont été chassés de leur pays. Cependant ils ne pouvaient être accusés que d'avoir été loyaux envers vous au cours d'un si long temps et n'avaient en rien failli à leurs devoirs d'obéissance envers vous, bien que souvent vous vous soyez comportés cruelle-

ment à leur égard, en violation de toute règle et des droits communs que leur conféraient les conventions.

Pourtant, même si, ce qui est humain, ils se sont trouvés avoir commis une faute et avoir eu des intentions contraires à votre volonté, il n'aurait pas fallu ainsi recourir aux armes, ni en venir aussitôt à verser le sang et à massacrer. C'est une chose qui n'est pas digne des Sarrazins et ne le serait pas non plus de tout autre peuple connaissant et observant une politique et une conduite conformes à la nature humaine. Il aurait fallu d'abord leur reprocher leur faute, les convaincre qu'ils s'étaient injustement conduits, les exhorter à rester maîtres d'eux-mêmes et à ne pas sortir des limites de leur devoir, et cela non pas seulement une fois, mais deux et même davantage. Et s'ils s'étaient montrés indifférents (à ces reproches) et que, au lieu de reprendre la bonne voie, ils se fussent laissé entraîner à de plus mauvais sentiments, alors il eût convenu, dépouillant toute crainte d'une indignation humaine ou divine, de s'appliquer à châtier la démence de ceux qui auraient été poussés à se conduire ainsi, et de la réprimer. Mais rien de cela n'a été fait ; comme je l'ai dit, vous avez traité comme des ennemis des gens qui ne s'étaient rendus coupables d'aucune faute, qui n'avaient jamais violé les décisions prises depuis le début.

Qui donc, des hommes d'aujourd'hui ou de ceux qui viendront plus tard, entendant parler de cela, ne condamnera pas la grande injustice de ceux qui ont accompli ces actes? Comment vos ancêtres qui ont conclu ces accords avec les Chypriotes et leur ont prêté serment, si les morts ont une certaine conscience des choses qui s'accomplissent en ce monde, ne se lamenteraient-ils pas en s'indignant contre vous, et ne vous jugeraient-ils pas passibles de la plus sévère condamnation, comme ayant commis des fautes non seulement à l'égard de l'île de Chypre, mais encore à l'égard d'eux-mêmes, et comment ne vous chargeraient-ils pas des plus graves malédictions comme parricides? Car si quelqu'un se révolte contre son père, dans la vie présente, il n'échappera pas à l'accusation de parricide, et s'il résilie les décisions prises par son père, une fois que celui-ci a quitté la vie de ce monde, ne sera-t-il pas un parricide, ne sera-t-il pas exposé à la même condamnation? En quoi, en effet, l'acte de ce dernier diffère-t-il de celui de l'autre du point de vue de la révolte? Bien plus, si l'on veut comprendre exactement les choses, la révolte contre un père mort est un crime plus grand que la révolte contre un père vivant, d'autant plus que

les enfants ont une plus grande obligation d'honorer ceux qui sont passés à la vie future, de conserver pieusement leur souvenir et d'observer leurs décisions.

Ah ! comment m'exprimer ? Cet homme qui a détesté les Chrétiens et qui a avili la cause des Sarrazins, je veux dire Damianos, ne considérant ni les choses de ce monde, ni celles de la vie future, s'abandonnant à sa seule folie et à sa fureur insensée, a commis un acte impie qui restera un monument de sa méchanceté pour tous les siècles ; il a fait disparaître de la terre, autant qu'il en a eu le pouvoir, une île peuplée de nombreux habitants, qu'il a livrés au carnage.

Oui, sans doute ! Mais on dira : il y avait une raison qui l'a poussé à cela, et c'est mû par ce motif qu'il a accompli ce qui paraît impie. Car Himérios, après avoir pris des Sarrazins dans l'île, les a mis à mort, alors que, suivant les conventions, il eût été du devoir des Chypriotes, bien plutôt, d'assurer leur sauvegarde et de les ramener chez eux en lieu sûr. Eh bien ! ô vous qui formulez cette accusation, vous ne réfléchissez donc pas à la loi de la justice ? Vous ne vous demandez pas qui devait répondre de l'accusation que vous portez, contre qui vous deviez vous irriter ? Admettons que l'accusation que vous proférez soit juste et que les Chypriotes doivent être punis pour les Sarrazins qui ont enduré ces mauvais traitements. Et je ne dis pas encore qu'il n'était pas juste alors que tous fussent punis pour le crime d'Himérios et de ceux qui l'accompagnaient, et que tout le poids de votre colère et de votre ressentiment retombât sur eux. Admettons toutefois ce que j'ai dit et que les Chypriotes soient punis pour le fait qu'Himérios, séjournant parmi les Chypriotes dans leur île, s'est comporté cruellement avec les Sarrazins. Si on ne peut en aucune manière mettre Himérios sur le même rang que les Chypriotes, pourquoi, à cause de lui, ceux qui ne méritent nullement, soit d'être englobés dans l'accusation portée contre lui, soit de subir un châtiment pour des actes commis par lui, doivent-ils être en péril ? Car, étant chef de l'armée romaine, soumettant les ennemis partout où il le pouvait, Himérios agissait comme il lui paraissait bon. Mais les Chypriotes ne vous considèrent pas comme des ennemis ; ils n'ont rien fait de mal et ils n'étaient pas, en outre, capables de s'opposer à Himérios et d'arracher les Sarrazins de ses mains. Vous ne pouvez donc pas dire que, ayant la possibilité de le faire, ils ne l'ont pas fait, ou bien

qu'ils ont prêté assistance à Himérios et l'ont aidé à faire du mal aux Sarrazins.

Pourquoi donc, de ce fait, combattez-vous les Chypriotes et épanchez-vous sur eux votre colère? Pourquoi donc, au lieu de vous efforcer de rendre à celui qui vous a causé des dommages les coups qu'il vous a portés, vous vengez-vous du mal qui vous a été fait sur ceux qui ne vous ont fait aucun mal? Parce que Himérios a envahi votre pays et que, ayant attaqué quelques villes de Syrie, il s'en est emparé, pour cela les Chypriotes doivent être soumis à un châtiment, et vous considérez comme raisonnable de vous indigner contre eux, de prendre les armes contre eux et, au lieu de combattre Himéros, de porter la guerre chez eux?

Mais ni vos ancêtres, ni ceux qui leur ont succédé jusqu'à vous n'ont jugé qu'il fallait agir ainsi. Pourquoi? Parce que les Chypriotes sont voisins de l'empire romain et de celui des Sarrazins et qu'ils n'ont jamais levé la main ni contre vous, ni contre les Romains, mais au contraire se sont appliqués à être soumis de façon égale aux uns et aux autres et vous ont même été plus soumis qu'à nous. C'est pourquoi, de même qu'il est injuste et inhumain de combattre les Chypriotes parce que Himérios a fait irruption dans votre pays, de même il est contraire aux lois et hautement répréhensible de combattre les Chypriotes parce qu'il est arrivé à quelques Sarrazins de tomber dans leur île entre les mains d'Himérios.

Je pourrais alors penser que vous-même serez capable, si l'affaire va plus loin, de faire la guerre aux Chrétiens de Syrie parce que des Chrétiens vous auront attaqués. Une telle action dépasserait tout homicide ; or, le traitement infligé aux Chypriotes n'est pas un crime moins grave. Mais laissons de côté ce que nous avons dit pour démontrer combien cette guerre est contraire à la justice.

Considérez aussi les effets de la justice divine, et, vous qui êtes un homme très sensé et capable de comprendre les jugements divins, réfléchissez, je vous prie, à la colère céleste provoquée par les actes du criminel Damien. Rayé du nombre des humains, sa disparition nous apprend ce qu'a été cette colère ; et, de plus, la maladie qui l'a affligé depuis le jour où il a souillé l'île de Chypre de ses massacres iniques et qui l'a peu à peu consumé, est un témoignage du juste châtiment par lequel Dieu a puni le crime qu'il a commis. Si vous voulez aussi considérer ce qui, sur mer, est arrivé à votre flotte, et la perte de vos navires près de cette même île que ce scélérat

avait résolu de ruiner, (c'est encore une preuve de la colère divine). Je sais bien que vous n'avez pas besoin de nos paroles pour comprendre ceci et vous en rendre compte, mais comme rien ne s'opposait à ce que ces remarques fussent faites, nous les avons ajoutées ici. D'ailleurs, il appartient au pouvoir qui vous a été donné par Dieu non seulement de comprendre, mais encore de corriger la faute qui a été commise, de restituer aux malheureux Chypriotes les droits anciens qui leur avaient été conférés par vos pères, la sécurité et la tranquillité, et de les laisser vivre dans les anciennes conditions de paix, en payant tous les tributs convenus et en s'acquittant envers les Sarrazins des obligations dont ils se sont acquittés autrefois et jusqu'à maintenant, à l'abri de toute oppression et de toute violence (comme celles) qui ont été exercées sur eux hier et avant-hier par la brutalité et l'inhumanité de Damien. Ne violez pas les louables décisions prises par vos pères et les conventions conclues, et conservez l'honneur et la gloire que vous méritez pour votre justice, au lieu de les perdre par une attitude contraire.

***

Comme nous l'avons dit plus haut, cette deuxième lettre était adressée au calife Muqtadir auquel elle demandait la libération des Chypriotes. Les termes employés semblent bien convenir pour le chef suprême de la communauté musulmane (*τῇ σῇ μεγαλωσύνῃ* : à Votre Majesté ; *τὴν θεόδοτον ὑμῶν ἐξουσίαν* : l'empire qui vous a été donné par Dieu ; *ὦ μεγαλοδοξότατε τῶν Σαρακηνῶν ἀρχηγέ* : ô vous le très glorieux chef des Sarrazins) ; de même la remarque sur les deux empires qui se partagent la terre, celui des Romains et celui des Sarrazins ; l'allusion aux ancêtres du calife (*οἱ πατέρες ὑμῶν*), auxquels échut de gouverner le peuple des Sarrazins (1).

Dans l'autre lettre, plus courte et moins cérémonieuse, le desti-

(1) Cette terminologie a été examinée par R.J.H. JENKINS dans son article *The mission of St. Demetrianus of Cyprus to Bagdad*, Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves, IX = Mélanges Henri Grégoire, I, Bruxelles, 1949, pp. 269-270.

nataire est appelé ἡ ὑμῶν εὐγένεια : Votre Noblesse, terme qui semble avoir moins de valeur que ἡ σὴ μεγαλωσύνη. Les mots « sous votre autorité et sous votre administration » (ἀρχή, διοίκησις) n'indiquent pas qu'il s'agisse de l'autorité et de l'administration d'un calife. Aussi pourrait-on penser que cette lettre était adressée à un personnage de moindre envergure qu'un calife, mais ayant une autorité assez grande pour qu'un échange de prisonniers pût lui être demandé, quelque émir semi-indépendant, comme, par exemple, l'Iḫšīd d'Égypte auquel s'adressa à cette fin Romain Lécapène, comme en témoigne la réponse que lui fit l'Iḫšīd (voir 2e partie, p. 203 sqq.) : les négociations relatives à un échange pouvaient être engagées à la fois avec le calife et avec un des gouverneurs participant à la guerre contre Byzance.

Dans cette dernière lettre, Nicolas Mystique affirme que le père de ce personnage a entretenu des relations d'amitié avec Photius. Mais ceci ne nous renseigne guère sur l'identité du père du destinataire et par suite sur le destinataire lui-même. Nous ne savons pas avec qui, parmi les Musulmans, Photius a pu être en relations, et à quelle occasion (lors de la participation de Photius à une ambassade à l'époque de Mutawakkil, 847-861, ou lors d'une ambassade arabe à Constantinople ?). Ce pourrait être un membre de la famille des ʿAbd al-Bāqī (Ἀβελβάκης), d'Adana, qui a toujours joué un rôle important dans les négociations d'échange (voir à ce sujet une note dans *Byzantion*, XXXII, 1962, p. 363, n. 1). Mais, selon le P. Grumel, cette lettre a trait à la libération des prisonniers de Thessalonique, elle a été écrite à la fin de 904 ou en 905, et le destinataire est l'émir qui gouvernait la Crète à cette époque et dans la capitale duquel furent débarqués et vendus un certain nombre de captifs, lorsque Léon de Tripoli, avant de regagner la Syrie, fit escale en Crète. Le P. Grumel ne tranche pas la question de savoir quel fut « l'ami » de Photius. R. J. H. Jenkins est d'avis que la lettre a été adressée au calife Muktafī (902-908) et non à un émir de Crète. En ce cas, le père du destinataire serait le calife Muʿtaḍid. Celui-ci n'ayant commencé à régner qu'en 892, année sans doute où mourut Photius en exil, ce serait donc avant son califat qu'il aurait été en relations avec Photius. Il est vrai que Muʿtaḍid, fils de Muwaffaq, régent et véritable maître du pouvoir à l'époque de Muʿtamid, son frère (870-892), joua un rôle politique important comme chef militaire dans la lutte contre les Ṭūlūnides

d'Égypte et de Syrie. Mais rien n'indique qu'il ait pu être en relations avec Photius.

Cette lettre pose donc des questions auxquelles il est difficile de répondre.

Selon toute probabilité, elle était adressée, comme l'avait pensé le P. Grumel, à l'Émir de Crète. On peut appuyer cette hypothèse par l'argument suivant. Dans sa lettre, Nicolas Mystique adjure l'émir de ne pas chercher, au détriment de la justice et des Chrétiens, un avantage particulier, et lui fait observer que l'injustice n'est pas profitable et que la cupidité ne saurait être utile, qu'elles sont au contraire le plus grand dommage et la plus grande calamité. N'y aurait-il pas là une allusion au fait que, comme on l'a vu par Jean Caméniate (*supra*, p. 178), les Crétois, contrairement à ce qui se faisait en Syrie, exigeaient pour chaque prisonnier qu'ils détenaient, le prix de deux. Une telle exigence injuste pouvait contrarier ou empêcher les opérations d'échange. Étant donné que les choses ne se passaient pas ainsi ailleurs, c'est à celui qui gouvernait le pays où on se livrait à de telles pratiques qu'il était normal de s'adresser en faisant appel à sa raison et à ses sentiments d'humanité et de justice, donc à l'Émir de Crète.

Dans cette hypothèse, et s'il s'agit bien des captifs de l'expédition de Léon de Tripoli et si la lettre a été écrite à la fin de 904 ou en 905, l'émir de Crète qui gouvernait l'île à cette époque était Moḥammed b. Šuʿayb, correspondant au Zerkounis des Byzantins, qui, selon le tableau dressé par G. C. Miles, *A provisional reconstruction of the genealogy of the Arab Amirs of Crete* (voir plus haut, p. 55, n. 1), a régné en Crète de 895 à 910, et dont le père était Šuʿayb I b. ʿOmar qui régna de 855 à 880 et qui serait le Saïpis des Byzantins (Genesius, p. 47). Ce serait donc ce Šuʿayb I b. ʿOmar, c'est-à-dire le fils du conquérant de l'île Abū Ḥafṣ ʿOmar, le Apochaps des Byzantins, qui aurait été en relations avec Photius, nous ignorons dans quelles circonstances.

2. — La lettre d'Aréthas de Césarée.

Cette lettre attribuée à Aréthas de Césarée, publiée d'abord par Compernass en 1911, traduite auparavant en russe par Popov dans son ouvrage sur Léon le Sage (Moscou, 1892), a été traduite en français et commentée par A. Abel dans *Byzantion* en 1954

(t. XXIV, p. 343 sqq.) ; le texte, accompagné d'une nouvelle étude, a été republié par Mme P. Karlin-Hayter dans *Byzantion* en 1959-1960 (t. XXIX-XXX, p. 281 sqq.). Elle a fait à nouveau l'objet d'une étude, déjà mentionnée plus haut, de R. J. H. Jenkins, *Leo Choerosphactes and the Saracen Vizier* (Recueil des Travaux de l'Acad. Serbe des Sciences et des Arts, LXVII ; Institut d'Études Byzantines, no 8 = Mélanges Georges Ostrorgorski, I, Belgrade, 1963, p. 167 sqq.). Les problèmes qu'elle pose seront examinés encore une fois par P. Orgels dans un article qui paraîtra prochainement dans *Byzantion*, t. XXXVIII (1968), sous le titre : *La Lettre à l'« Émir de Damas » et son contexte historique.*

La suscription (*Πρὸς τὸν ἐν Δαμασκῷ ἀμηρᾶν, προτροπῇ Ῥωμανοῦ βασιλέως*) indique qu'elle est adressée à l'Émir de Damas et qu'elle a été envoyée à l'invitation de l'empereur Romain (Lécapène). Mais il y a une contradiction entre le libellé de cette suscription et le fait que l'auteur s'adresse à cet « Émir de Damas » en l'appelant « Vizir ».

Nous ne donnerons de cette lettre qu'un résumé, car elle est surtout un pamphlet de polémique islamo-chrétienne, et ne traduirons que le passage qui a une importance historique pour l'époque qui nous occupe. Pour le reste, nous renvoyons aux travaux indiqués plus haut. Cependant nous examinerons les diverses questions que pose cette lettre au point de vue historique, et nous formulerons quelques hypothèses.

L'auteur commence ainsi : « Nous avons reçu, ô Vizir, ta lettre qui nous a été envoyée d'Amid (*ἀπὸ τοῦ Ἔμετ*) ». Puis il se réjouit de savoir le vizir en bonne santé et fait remarquer que, en exprimant sa satisfaction, il obéit comme tous les Chrétiens au précepte du Christ : « Aimez vos ennemis ».

Ensuite, il aborde la question polémique et reproche au vizir d'avoir qualifié la religion musulmane de pure et sans tache, alors qu'elle permet la fornication. Puis il déclare que la venue du Christ, ses miracles, sa crucifixion, sa résurrection, ont été prédits par les Prophètes. Il critique la conception des Musulmans sur la naissance de Jésus : ils nient l'incarnation, prétendent que le Verbe de Dieu a pénétré dans la Vierge par l'ouïe et opposent à la théorie de l'incarnation la naissance d'Adam sans l'intervention d'un père. De même, il critique la comparaison que font les Musulmans entre le Christ et Ézéchiel sur le fait de ressusciter les morts, en compre-

nant qu'Ézéchiel a ressuscité réellement des morts, alors que, dit l'auteur, il s'agit d'une allégorie (*τὸ ἐξ ὁμοιότητος λεγόμενον*). Une autre critique porte sur l'interprétation que donnent les Musulmans de « Jésus, fils de Dieu », comme s'il s'agissait d'une génération naturelle, et, à ce propos, il explique la Trinité avec les arguments courants des polémistes chrétiens.

A ces critiques se mêlent des attaques. Ainsi, répondant à l'accusation d'adoration de la croix, l'auteur prétend que les Musulmans se prosternent devant le manteau de Prophète. Il refuse à Mahomet la qualité de prophète, disant qu'il n'est qu'un homme impur et débauché (*ἀκάθαρτος καὶ πορνοκόπος*), comme en témoigne le divorce qu'il a imposé à Rousouloulé (sic) pour pouvoir jouir de sa femme, que Rousouloulé a réépousée après cela (1).

Parlant ensuite des miracles du Christ qui sont une raison de l'adorer comme le vrai Dieu, il mentionne celui du feu sacré qui descend sur l'autel à Jérusalem, miracle auquel assiste l'émir de Jérusalem (2).

D'autres questions sont aussi agitées dans cette lettre. Ainsi la prétendue question posée par les Musulmans : le Christ a-t-il été ou non crucifié de son plein gré (*θέλων ἐσταυρώθη ὁ Χριστὸς ἢ μὴ θέλων*) (3), et la comparaison du Christ avec Josué qui arrêta le soleil (Josué serait d'après eux l'égal de Jésus). Ou encore l'accusation de vénérer la croix à l'égal de Jésus.

L'auteur de la lettre répond aussi à l'argument par lequel sans doute les Musulmans prétendaient justifier leur croyance à la supériorité de l'islam sur le christianisme, à savoir que c'est à l'amour

(1) Il s'agit de l'usage musulman de l'emploi du « *muḥallil* » (qui rend licite) : une femme répudiée peut être à nouveau épousée par son premier mari à condition qu'elle ait contracté un mariage fictif ou réel avec un autre homme, le *muḥallil*, qui la répudie à son tour et rend ainsi licite le remariage avec le premier époux. L'auteur s'imagine que les Musulmans appellent le *muḥallil* un purificateur (*καθαριστής*). Il donne une explication fantaisiste des rapports entre le *muḥallil* et la femme (le glaive nu entre les deux).

(2) Ce miracle qui s'accomplit sur le tombeau du Christ est considéré par les Musulmans comme une supercherie du clergé. On sait qu'il a été une des raisons pour lesquelles le calife fāṭimide Ḥākim ordonna la destruction de l'Église de la Résurrection. Voyez M. CANARD, *La destruction de l'Église de la Résurrection par le calife Ḥākim et l'histoire de la descente du feu sacré*, dans *Byzantion*, t. XXXV, 1 = *Mémorial Henri Grégoire*, I, Bruxelles, 1965, p. 16 sqq.

(3) Au reste, les Musulmans nient que le Christ ait été crucifié.

que Dieu leur porte spécialement qu'ils doivent leurs victoires et leur domination du monde (*περὶ τοῦ ἐγκαυχᾶσθαι ὑμᾶς ὅτι ὡς ἀγαπώμενοι ὑπὸ θεοῦ πολεμεῖτε καὶ κατακυριεύετε τοῦ κόσμου*). L'auteur leur rétorque : « Qu'avez-vous à répondre au fait que le Qarmaṭe (*ὁ Καρμίτης*) vous a vaincus et exterminés? Et (rappelez-vous) encore Andronic qui, dans la région de Tarse, décapita 18.000 des vôtres en un seul endroit : où était-elle, la belle religion des Sarrazins, quand tous périrent ainsi dans un même bain de sang? Et encore Himérios, lorsqu'il a détruit et anéanti toute votre flotte : où était donc votre foi? » Et il ajoute que, désormais, le temps des Sarrazins est révolu et qu'ils disparaîtront entièrement.

Ensuite, après s'être moqué de la conception matérialiste du paradis chez les Musulmans, il explique qu'il était nécessaire que Dieu envoyât son fils sur la terre pour racheter le péché d'Adam et faire naître l'espoir de la résurrection des morts.

Il termine en disant qu'il s'est acquitté de la tâche dont l'avait chargé l'empereur, après une allusion aux sottises que contenait la lettre du vizir sur des échanges.

Cette lettre pose plusieurs questions qui sont liées entre elles dans une certaine mesure : quel est l'auteur de la lettre, quel est le destinataire, à quelle date a-t-elle été écrite?

Nous ne nous arrêterons pas à la question de l'auteur. On y a répondu de façons diverses. Selon Abel, la lettre ne peut pas être d'Aréthas de Césarée. Nous avons dit plus haut que, selon R.J.H. Jenkins, l'auteur de la lettre était Léon Choirosphactès et qu'elle a été écrite dans l'hiver de 905-906. M^me^ P. Karlin-Hayter, dans son article *Arethas, Choirosphactes and the Saracen Vizier* (*Byzantion*, t. XXXV, 2 = *Mémorial Henri Grégoire*, II, 1965, p. 455 sqq.), comparant les écrits d'Aréthas et ceux de Choirosphactès, en conclut que l'auteur de la lettre est Aréthas et non Choirosphactès, et critique la thèse de R. J. H. Jenkins.

Le destinataire est-il un émir de Damas ou un vizir? Il est difficile que l'auteur ait pu appeler vizir un émir. A première vue, il semble donc que, sur ce point, la suscription « à l'émir de Damas » provienne d'une erreur de copiste. Laissons de côté pour le moment les mots « à l'invitation de l'empereur Romain Lécapène ».

Cependant n'y aurait-il pas un moyen de concilier les deux choses et ne pourrait-on pas penser que la lettre a été envoyée

à Damas, mais à un vizir, et que, comme le maître de Damas était normalement un émir, il soit venu à l'esprit d'un scribe de mettre en tête de la lettre « à l'émir de Damas »? D'autre part, n'y a-t-il pas eu des occasions dans lesquelles on a pu confondre l'émir de Damas avec un vizir? En 314-926-7, l'ex-vizir ʿAlī b.ʿ Īsā, quand on voulut lui confier le vizirat pour la deuxième fois, était à Damas, et c'est là qu'on l'envoya chercher pour le mettre à nouveau à la tête des affaires. On a pu penser que la lettre avait été envoyée au vizir ʿAlī b.ʿ Īsā et le considérer comme émir de Damas. Un peu plus tard, en 322-934, l'ex-vizir al-Faḍl b.Ǧaʿfar b.al-Furāt, vizir de Muqtadir en 320-932, fut nommé par le vizir Ibn Muqla gouverneur des provinces occidentales (Syrie et Égypte), avec le titre d'inspecteur ou *vizir* d'inspection (*mukaššif, wazīr al-kašf*). C'est lui qui fit donner en 323-935 l'émirat d'Égypte à l'Iḫšīd, dont la fille avait épousé son fils, Ǧaʿfar b.al-Faḍl. Après avoir enquêté en Égypte sur le Directeur des Finances, Moḥammed al-Māḏarā'ī, il retourna en Syrie d'où il revint en 325-937 pour être nommé vizir à nouveau. Donc voilà un homme qui était de toute façon vizir et qui d'autre part était pratiquement émir de Damas ou considéré comme tel.

Ces deux cas peuvent expliquer qu'une confusion ait pu se produire entre émir de Damas et vizir. Dans l'un et l'autre cas, on peut admettre que le personnage en question ait pu envoyer une lettre à Romain Lécapène, puisque, à ces dates, nous sommes dans les limites de son règne, à propos d'échange de prisonniers et qu'il y ait abordé aussi les questions religieuses. Remarquer qu'à la fin de la lettre il, est question d'échanges (*τὰ δὲ λοιπὰ ὅσα περὶ ἀλλαγίων κατεφλυαρήθη*), ce qui laisse entendre que la lettre du vizir devait parler d'échanges. En septembre-octobre 925, d'après Masʿūdī (voir 2e partie, p. 406), eut lieu un échange qui dura dix-neuf jours. En 926-927, il était question d'un échange, puisque, selon Ibn Miskawayh (2e partie, p. 70), en 315 (8 mars 927-24 février 928), le vizir ʿAlī b.ʿ Īsā reçut une lettre du « vizir du roi, c'est-à-dire le Logothète », demandant une trêve : or, les trêves s'accompagnaient toujours d'un échange. Aux alentours de 935, par contre, les chroniqueurs ne font allusion ni à un échange, ni à une proposition d'échange, ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait pas pu en être question dans des lettres. En août-septembre 938, précisément sous le vizirat de Faḍl b.Ǧaʿfar b.al-Furāt, eut lieu un important rachat qui fut demandé par une lettre de « Romain,

Constantin et Stéphane » au calife Rāḍī. Le vizir ordonna que l'échange fût conclu aux frais de la Syrie (voir 2e partie, p. 29, 156, 172-3, 406). Il n'est pas impossible que des négociations à ce sujet aient commencé plus tôt.

Par contre, dans ces deux occasions, nous n'avons aucun témoignage autre que celui de la lettre d'Aréthas, qu'une lettre ait été envoyée par le vizir à l'empereur, d'Āmid. Il est difficile d'admettre que l'un ou l'autre de ces vizirs soit passé par Āmid pour se rendre de Damas à Bagdad, ou vice-versa, et qu'il ait écrit d'Āmid. La route directe de Syrie à Bagdad passait par la vallée de l'Euphrate ou par la Ǧazīra, mais par Ḥarrān, Nisibe, Mossoul. On ne peut guère non plus admettre que la lettre ait été confiée à quelqu'un qui l'aurait fait partir d'Āmid et que cela ait été précisé dans la lettre. Pour quelle raison?

Si l'on voulait assigner à la lettre d'Aréthas une date antérieure ou postérieure à celles que nous avons envisagées, on ne se trouverait plus en présence d'un vizir pouvant être confondu avec un émir de Damas.

Jusqu'ici, nous avons considéré qu'il fallait faire état du terme vizir. Si nous le négligeons et admettons qu'il s'agit d'une ignorance ou d'une inadvertance, et si nous attribuons plus d'importance à la suscription « à l'Émir de Damas » en pensant que la lettre a bien été adressée à un émir de Damas, quel pourrait être cet émir? Là non plus, on n'est pas arrivé à une certitude. Abel a admis qu'il s'agissait d'Ibn Rāʾiq qui fut, en effet, gouverneur de Syrie en 328-939 (Abel, p. 351). Nous n'avons aucune preuve d'une correspondance entre lui et l'empereur. Mme Karlin-Hayter inclinait à penser que la lettre aurait été envoyée à Takīn, un Turc qui fut gouverneur de Damas de 915 à 919 et gouverneur d'Égypte à d'autres dates (P. Karlin-Hayter, *Byzantion*, t. XXIX-XXX, p. 288-290), et qui aurait été l'expéditeur de la lettre à laquelle répond celle d'Aréthas. Nous savons par la lettre de l'Iḫšīd à Romain que ce dernier fit écrire à Takīn quand il était gouverneur d'Égypte, c'est-à-dire en 919-921 ou 924-933. Il aurait pu recevoir d'un empereur une lettre quand il était émir de Damas. Mais ce n'aurait pas été de Romain Lécapène. Mme Karlin-Hayter a supposé que la lettre avait été envoyée avant la prise du pouvoir par Romain (17.12.920) et que, dans la suscription, le nom de cet empereur s'est glissé par erreur « dans les archives ». Un obstacle à la prise en considération de Takīn est qu'il est peu probable que ce Turc

dont on n'a jamais entendu dire qu'il ait eu la calture de l'Iḫšīd et qui devait être comme les émirs turcs subalternes assez indifférent en matière de religion, ait pu s'intéresser à des querelles théologiques et discuter de questions de ce genre, qui semblent avoir été le principal sujet de la lettre à laquelle répond Aréthas. Par contre, on imagine trés bien un vizir comme ʿAlī b.ʿ Īsā abordant un pareil sujet.

Examinons maintenant, pour tâcher de déterminer la date de la lettre d'Aréthas, et son destinataire, les données que fournit la lettre elle-même, à savoir la mention du Qarmaṭe, et l'allusion à la victoire d'Andronic et à celle d'Himérios.

L'auteur dit que le Qarmaṭe a vaincu et exterminé les Musulmans. Mais de quelle victoire qarmaṭe s'agit-il? Celle de 903, remportée sur Tugğ b. Ğoff, émir de Damas pour le Ṭūlunide d'Égypte, n'est pas très importante. Au début de 906 (fin 293), les Qarmaṭes infligèrent une défaite retentissante aux troupes califiennes à Qādisiyya et, à la fin de l'année (début 294), massacrèrent la caravane du pèlerinage. Mais en janvier 907, le Qarmaṭe était mis en déroute et capturé. En 311 (début 924), un des plus célèbres généraux du calife, le Ḥamdānide Abū'l-Hayğā', escortant le pèlerinage avec des forces importantes, fut vaincu et fait prisonnier par le Qarmaṭe Abū Ṭāhir, et la caravane anéantie. Les succès qarmaṭes continuèrent dans les années suivantes, et en 315 (décembre 927), Abū Ṭāhir, après une victoire sur les troupes de Yūsuf b.Abī's-Sāğ, parvenait jusqu'à Anbār, presque aux portes de Bagdad, et la capitale ne dut son salut qu'à la destruction d'un pont (voir *Histoire de la dynastie des Hamdānides*, p. 315 sqq, 319-321, 352-356). En 323-935, les Qarmaṭes infligèrent à nouveau une grave défaite aux troupes califiennes à Tīzanābāḏ, entre Kūfa et Qādisiyya ; tous les pèlerins furent massacrés et l'émotion fut considérable à Bagdad (ūlī, *Akhbār ar-Rāḍī*, trad. pp. 122-123). On a donc le choix entre plusieurs victoires qarmaṭes.

Les deux autres événements auxquels il est fait allusion se situent, l'un, la victoire d'Andronic, en 904 (voir 2e partie, p. 19), l'autre en 905, si l'on admet la date que j'ai proposée et qui a été acceptée par Jenkins, ou entre 905 et 908 suivant d'autres estimations (voir plus haut). Ces trois allusions étant groupées, on peut penser que, dans l'esprit de l'auteur, les faits indiqués sont voisins chronologiquement, et que l'allusion à la victoire qarmaṭe soit à celle de 906. On a l'impression que, lorsque l'auteur écrivait sa lettre, les évé-

nements en question devaient être encore assez proches de lui. Ainsi, on devrait donner à la lettre une date qui ne dépasserait pas la première décennie du x^e siècle. En ce cas, ce ne serait pas à l'époque de Romain qu'elle aurait été écrite, mais à celle de Léon VI, et il faudrait ne pas tenir compte de la suscription mentionnant le nom de Romain. On doit d'ailleurs remarquer qu'on ne retrouve pas son nom dans la lettre et que, à la fin, *ἀπὸ τοῦ ἀγαθοῦ βασιλέως* peut s'appliquer à n'importe quel empereur.

S'il s'agit de Léon VI et non de Romain, l'opinion de R.J.H. Jenkins que l'auteur de la lettre est Léon Choirosphactès, qui fit un séjour de deux ans à Bagdad en 905-906, pourrait être prise en considération. Au cours de son séjour à Bagdad, Léon Choirosphactès a pu avoir avec le vizir ʿAbbās b. al-Ḥasan (904-908), en dehors des conversations politiques relatives à un échange de prisonniers, et accessoirement, des discussions d'ordre religieux comme on les affectionnait parfois à la cour des califes, et peut-être une correspondance avec lui à ce sujet. Le vizir aurait pu lui envoyer une lettre à laquelle Léon a tenu à répondre. Les échanges auxquels il est fait allusion à la fin de la lettre sont peut-être ceux dont il est question chez les chroniqueurs arabes. L'échange commencé le 27 septembre 905 fut interrompu par les Byzantins ; en 294 (22 oct. 906-11 oct. 907), une demande d'échange fut présentée par Léon Choirosphactès et le rachat eut lieu en août 908.

Cependant faut-il penser, comme le veut Jenkins, que Léon aurait écrit cette lettre à Bagdad au cours de l'hiver 905-906 ? Cette date est difficile à admettre si l'allusion à la victoire des Qarmaṭes est à celle du début de 906 et au massacre du pèlerinage à la fin de la même année. Une date plus tardive pour la lettre serait plus vraisemblable. De toute façon, il va de soi que la lettre supposée du vizir n'a pas pu être envoyée d'Āmid. Nous ne pouvons savoir à quelle date elle a été envoyée, ni à quelle date Léon Choirosphactès, au cas où il serait l'auteur de la lettre grecque, a pu l'écrire. A son retour de Bagdad ?

M. P. Orgels (voir l'article de M^me Karlin-Hayter, *Byzantion*, t. XXIX-XXX, p. 285, et son propre article annoncé plus haut), tenant compte de la mention de Romain Lécapène dans la suscription, veut dater la lettre dite d'Aréthas de 921 ou 922, immédiatement avant la grande victoire navale de Jean Radinos. Elle est totalement passée sous silence par les chroniques arabes, mais elle a été extrêmement importante, car elle a été remportée sur le fa-

meux Léon de Tripoli qui faillit être fait prisonnier (voir plus haut, p. 249). Si l'auteur de la lettre avait écrit après 921-922, il en aurait certainement fait état, car elle lui fournissait le meilleur des arguments en faveur de sa thèdr. Or, il n'en parle pas. La lettre est donc antérieure à cette victoire et, si elle a été envoyée à l'instigation de Romain Lécapène, elle a été écrite entre sa prise du pouvoir, le 17 décembre 920, et 921-922.

Cet argument *a silentio* mérite évidemment d'être pris très sérieusement en considération. On pourrait rétorquer que l'auteur de la lettre n'a pas non plus mentionné une autre victoire grecque importante, celle de 915, où les Byzantins firent 50.000 prisonniers et qui suscita une émotion profonde en pays musulman, d'après ʿArīb (voir 2e partie, p. 60), et que l'absence d'un rappel de cette victoire devrait faire dater la lettre d'avant 915. Mais cette victoire n'a peut-être pas eu en milieu byzantin le retentissement qu'ont eu celle d'Andronic et celle d'Himérios, plus anciennes, mais toujours vivantes dans la mémoire des Grecs vers 920, surtout celle d'Andronic, appelé à devenir un héros de légende.

M. P. Orgels pense que la lettre d'Aréthas a été envoyée au vizir ʿAlī b.ʿ Īsā, vizir de fait de 918 à 923, le vizir étant l'incapable Ḥāmid b. al-ʿAbbās. Cela suppose que c'est à une lettre de ʿAlī b. ʿ Īsā que répond celle d'Aréthas, ce qui est très plausible. Nous n'avons cependant aucun moyen de démontrer qu'une telle lettre du vizir a existé ou qu'elle n'a pas existé.

Nous avons tenu dans cet exposé à examiner sous toutes leurs faces les questions que pose la lettre d'Aréthas, à scruter les possibilités et les impossibilités, les vraisemblances et les invraisemblances. Nous ne nous dissimulons pas qu'il est difficile d'arriver à une solution absolument satisfaisante. Même si l'on adopte comme la plus vraisemblable la solution de M. P. Orgels, d'une part, il restera toujours à expliquer le « Emet ». Admettre, comme le faisait Mme Karlin-Hayter, qu'il s'agit d'un nom corrompu, ne nous avance pas à grand'chose. Quel serait le nom primitif? Normalement, c'est de Bagdad qu'un vizir écrit, de même que c'est de Damas qu'écrit un émir de Damas. D'autre part, une autre difficulté subsiste. La lettre supposée du vizir ʿAlī b.ʿ Īsā a été écrite soit lors de son premier vizirat d'août 913 à juin 917, soit lors de son vizirat de fait de 918 à 923. Si elle a été écrite en 917, il y a un trop long intervalle entre elle et la réponse d'Aréthas ; si elle a été écrite entre 918 et 921, que signifie, dans la lettre d'Aréthas, l'allu-

sion à des propos concernant des « échanges » (*τὰ δὲ ὅσα περὶ ἀλλαγίων κατεφλυαρήθη*)? Il n'y a pas eu d'échange entre 917 et 925. S'agirait-il encore à l'époque de la lettre de l'échange de 917?

3. Entretien d'al-Mu'izz avec l'Ambassadeur de l'Empereur byzantin (1)

(voir plus haut, p. 371).

Un patrice, qui était un des hommes distingués parmi les Grecs, arriva auprès d'al-Mu'izz comme ambassadeur de leur empereur, maître de Constantinople, chargé d'apporter la somme qu'il s'était engagé à payer, et qui constituait la dette de la *ǧizya* (taxe de capitation) pour la province de Calabre, comme il l'envoyait chaque année. Il apportait également de nombreux cadeaux consistant en vaisselle d'or et d'argent incrustée de pierres précieuses, en tissus de brocart et de soie, en nard et autres denrées parmi les (plus) précieuses que l'on trouve chez eux. Il était porteur d'une lettre de celui qui l'envoyait, dans laquelle il adoptait une attitude humble envers le calife, le suppliait respectueusement, et lui demandait et le priait de s'abstenir de lui faire la guerre, et sollicitait la conclusion d'un traité de paix (2). Il envoyait aussi un nombre considérable de prisonniers de guerre appartenant aux pays de l'Orient, comme jamais auparavant empereur n'en avait envoyé à un roi de l'Occident ni à aucun des imāms (3) avant al-Mu'izz dans le passé, car l'empereur ne payait à aucun autre (souverain) ni *ḫarāǧ* (impôt foncier), ni *ǧizya*, pour aucun de ses coreligionnaires.

L'ambassadeur baisa la terre plusieurs fois devant al-Mu'izz, puis se tint debout devant lui, s'acquitta du message dont l'avait chargé son maître, remit sa lettre au calife et lui demanda la permission de faire apporter ses cadeaux, après que l'argent de la *ǧizya* eut été versé au gouverneur de Sicile, conformément à la procédure usuelle.

(1) Voir sur ce sujet le commentaire et la traduction de S. M. STERN mentionnés plus haut (*Byzantion*, XX, 1950, p. 239 sqq.). Dans le titre comme dans le discours du calife, l'empereur est toujours appelé *ṭāġiyat ar-Rūm*, litt. le tyran des Rūm.

(2) *muwāda'a*.

(3) Titre consacré des califes fāṭimides.

L'Émir des Croyants lui permit de faire apporter les cadeaux et consentit à les recevoir.

La chose la plus importante qu'apportait de la part de l'empereur son envoyé et qui était contenue dans sa lettre à al-Muʿizz, était une demande de trêve perpétuelle moyennant paiement régulier du *ḫarāǧ* et de la *ǧizya* pour les habitants de la Calabre et à condition que le calife envoyât un ambassadeur afin que l'empereur fût satisfait de cet envoi et le reçût comme il convenait qu'un pareil ambassadeur fût reçu, en raison de l'affection et de la sympathie qu'il prétendait avoir pour le calife.

Voici la réponse qu'al-Muʿizz fit à l'envoyé :

« La religion et la loi islamiques interdisent l'octroi de la trêve perpétuelle demandée parce qu'Allāh a envoyé son prophète Moḥammed et a institué les Imāms, ses descendants après lui, pour inviter le monde à adopter sa religion et faire la guerre sainte à ceux qui s'y opposent jusqu'à ce qu'ils embrassent l'islām, à moins qu'ils ne payent la *ǧizya* et acceptent humblement de le faire, se mettant ainsi sous l'autorité et la protection de l'Imām des Musulmans. La paix n'est admise que pour un temps déterminé selon les vues de l'Imām des Musulmans dans leur propre intérêt et celui de la religion. Si la paix était perpétuelle, la guerre sainte (*ǧihād*), qui est une obligation canonique pour les croyants, deviendrait caduque, l'invitation à embrasser l'islām serait abolie et l'on contreviendrait au précepte du Livre ».

Il fit savoir à l'ambassadeur qu'un des devoirs d'un personnage ayant la situation du souverain qui l'avait envoyé était de ne pas ignorer l'obligation que faisait la loi islamique à celui auquel il s'adressait et écrivait, et de ne pas lui demander une chose que la loi de l'islām interdisait à celui à qui on la demandait.

Le Barbare (*al-ʿilǧ*) reconnut que tel aurait été le devoir de celui qui l'envoyait et demanda que la calife accordât à l'empereur une prolongation de la trêve. Le calife lui dit :

« La réponse à cela est contenue dans la lettre que nous avons envoyée à l'empereur précédemment par votre intermédiaire, à savoir : Tant qu'il restera fidèle aux conditions que nous avons fixées et qu'il a accepté de remplir à notre égard, nous ne prendrons pas l'initiative d'hostilités avant que nous ne lui ayons signifié le rejet

de son pacte (1) et avant expiration de la trêve conclue entre lui et nous. Nous ne violerons pas le pacte et ne trahirons pas, comme vous le faites ». Et il lui énuméra des cas où les Grecs s'étaient comportés ainsi. L'ambassadeur présenta ses excuses pour cela au nom de son souverain en disant que ces violations avaient eu lieu sans qu'il le sût, qu'il les avait désapprouvées et avait puni ceux qui s'en étaient rendus coupables.

Al-Mu'izz lui dit alors : « Si la situation est telle que vous la décrivez chez votre souverain, si son autorité est méconnue et s'il est incapable d'empêcher des gens de sa propre religion de contrevenir à ses ordres et de l'emporter sur lui, quelle utilité y a-t-il à conclure un traité de paix avec lui, quand il est faible et dominé? Voudriez-vous et voudrait-il que je conclue avec lui un pacte que conviendraient de signer en même temps que lui des gens qu'il considérerait comme étant en dehors de mon empire, qui lui font face du côté de l'Orient, comme Ibn Ḥamdān et autres? Si ces gens violaient les engagements que j'aurais pris pour eux, le pacte entre lui et moi serait caduc. Quant à ceux qu'englobe mon empire et qui sont à l'intérieur des frontières de mon autorité, l'empereur sait et je sais qu'ils sont beaucoup plus puissants contre les gens de sa religion, de son empire et de son pays, au cas où ils voudraient violer le pacte et trahir, que ces gens ne le sont. L'empereur et vous, ne savez-vous pas qu' aucun d'entre eux ne transgresse les ordres que je lui ai donnés ni n'y contrevient en quoi que ce soit? »

Le Barbare en convint et reconnut que l'Ami de Dieu (2) avait l'avantage, et il continua à le solliciter et le supplier. Al-Mu'izz évita de lui donner une réponse à ce sujet et se mit à lui demander quel était l'état des rapports entre les Byzantins d'une part et les Tarsiotes et Ibn Ḥamdān d'autre part dans leurs guerres et leurs (autres) relations. L'entretien sur ce sujet se prolongea, le Barbare répondant aux questions que lui posait le calife. Certains de ceux qui assistaient à l'audience se regardaient mutuellement comme des gens ne sachant pas quelle était la signification des questions posées et de cet entretien.

Puis le Barbare réitéra la demande qu'il avait présentée au ca-

(1) Le texte est ici peu clair. Le sens paraît être rejet du pacte en cas de violation par les Grecs.

(2) Titre qui est donné dans toute la littérature fāṭimite aux califes de la dynastie.

life d'envoyer un ambassadeur à son souverain et lui rappela que l'empereur lui avait envoyé successivement plusieurs ambassadeurs ainsi qu'à ses pères depuis que Dieu leur avait remis le pouvoir, tandis que ni le calife, ni ses prédécesseurs n'avaient envoyé d'ambassadeur auprès de l'empereur. Al-Mu'izz lui dit : « Aucun souverain n'envoie d'ambassadeur à un autre si ce n'est quand un besoin se présente à lui de quelque chose ou pour une affaire qui exige cet envoi. Pour nous, Dieu soit loué, nous n'avons pas connaissance que nous ayons une requête à adresser à votre maître, ni que nous ayons une obligation à son égard. Pourquoi donc, mon Dieu, lui enverrions-nous un ambassadeur ? A moins qu'il ne s'agisse d'une question concernant la religion qui nous obligerait à une correspondance et à un entretien avec lui, ce qui lui serait permis dans sa religion, mais qui, pensons-nous, lui déplairait. Si nous sommes sûr qu'en lui adressant un message à ce sujet, il répondra favorablement à notre proposition, il nous est facile de lui envoyer un ambassadeur comme il l'a demandé et comme vous l'avez demandé. Si cette démarche n'était pas dans l'intérêt d'Allāh et de sa religion, nous ne ferions pas cela pour lui, et il ne convient pas que nous fassions cela avant d'avoir la certitude qu'il répondra favorablement à notre proposition. Car nous n'avons pac l'intention de demander une chose (quelconque). Mais s'il s'agit de l'intérêt d'Allāh, nous lui accorderons volontiers d'en discuter (*fa-nuǧibhu fīhi*). Car s'il en était ainsi, il porterait la responsabilité d'un échec (1). Nous ne vous obligeons pas à donner une réponse à ce sujet et à prendre un engagement formel, puisque vous n'y êtes pas tenu et s'il ne vous convient pas de le faire. Mais nous donnerons ordre de mentionner (dans notre lettre) ce que nous désirons vous mentionner. Quand vous serez revenu (auprès de votre maître), informez-vous de son opinion à ce sujet, car c'est une chose de grande importance et si vous apprenez de lui de façon certaine qu'il acceptera, vous nous ferez connaître son sentiment et il nous sera aisé de lui envoyer un ambassadeur à ce sujet. S'il n'avait en vue que des choses que ce bas monde enferme dans ses flancs et contient dans ses limites, il ne nous serait pas possible de lui envoyer un embassadeur. Mais s'il s'agit d'une question intéressant la cause d'Allāh et visant à

(1) Ce passage est concis et obscur. Il semble bien que le calife ait eu l'idée, comme beaucoup de califes, de tenter de convaincre l'empereur d'adopter l'islām.

obtenir Sa récompense, la chose nous sera facile et ce sera un devoir pour nous ».

Le Barbare fut très impressionné par ce discours et se mit à louer et à remercier l'Émir des Croyants, mais en arriva dans ses paroles à (employer les termes de) l'impiété et de l'anthropomorphisme qu'il professait, ce qui provoqua une vive réaction d'al-Muʿizz qui s'humilia devant Dieu comme il convient qu'on le fasse et fit connaître son sentiment à l'ambassadeur, afin qu'il sût que ses paroles lui avaient déplu, bien qu'il n'eût visé qu'à glorifier le calife et eût pensé que de telles expressions étaient permises. Puis il invita l'ambassadeur à retourner à la résidence qui lui avait été assignée, et il s'en retourna.

Puis le calife s'adressa à ceux qui avaient assisté à l'audience comme s'il connaissait leurs pensées intimes et leur dit : « Certains d'entre vous ont peut-être désapprouvé que j'aie posé si longuement à l'ambassadeur des questions au sujet de leurs relations avec les peuples de l'Orient. Je n'ai pas voulu par cela l'amener à une conversation et un entretien. Mais je comprenais que, étant un ambassadeur, on lui avait suggéré ce qu'il devait dire, qu'il avait reçu des instructions là-dessus et sur ce qu'il devait répondre auxquestions que celui qui l'a envoyé savait peut-être qu'on lui poserait. Nous l'avons attaqué dans une direction dans laquelle nous savions qu'il allait s'avancer et entrer, alors que celui qui l'a envoyé ignorait qu'il serait interrogé là-dessus. Aussi avons-nous obtenu de lui des réponses qui constituent pour nous des arguments contre lui de tel et tel point de vue ». Et là, le calife énuméra un grand nombre de points sur lesquels nous avions entendu qu'avait porté l'entretien entre le calife et lui, sans que nous eussions compris avant qu'il nous le dît quel était l'argument qu'il en tirait. C'étaient des arguments solides qui n'étaient apparus à aucun des assistants avant qu'il ne les eût mentionnés et expliqués. Tous baissèrent la tête devant lui et manifestèrent leur joie de l'assistance que Dieu lui avait accordée et de la sagesse dont il l'avait doté (1).

(1) L'auteur du récit veut visiblement présenter al-Muʿizz comme un grand politique et les assistants comme ne comprenant pas grand'chose à ses desseins, ce qui est certainement exagéré. Il est facile de saisir pourquoi il pose des questions sur les relations de Byzance avec les Ḥamdānides. C'est un des thèmes de propagande des Fāṭimides de présenter le calife ʿabbāside et ses subordonnés comme s'acquittant très imparfaitement du devoir de la guerre sainte et de montrer la calife fāṭimide comme le chef désigné pour suppléer à leur carence.

Ceci se produisit après que le calife leur eut demandé ce qu'ils pensaient du discours qu'il avait adressé à l'ambassadeur et quelle opinion ils avaient du but auquel il avait visé en cela. Mais aucun d'entre eux n'en avait une idée. Puis, il leur avait demandé si, dans ce qu'ils avaient entendu de ses paroles, il y avait, à leur avis, un argument contre l'ambassadeur ou contre celui qui l'avait envoyé. Mais aucun d'eux n'en savait rien. Après quoi, il leur avait dit ce que j'ai rapporté plus haut.

4. Une lettre de Romain Lécapène à « l'Émir d'Égypte ».

Cette lettre a été publiée par Sakkelion dans le *Deltion* (voir plus haut, p. 289, n. 1). dans un recueil de lettres de cet empereur : *Ῥωμανοῦ βασιλέως τοῦ Λακαπηνοῦ Ἐπιστολαί.* Elle a pour auteur Théodore Daphnopatès, qui vivait au x^e^ siècle. Voir sur lui Krumbacher, *Gesch. der byz. Lit.*, 2^e^ éd., p. 170 et 459 ; cf. Cont. Théoph., ch. 32, p. 455. Elle est adressée *τῷ Ἀμηρᾷ τῆς Αἰγύπτου.* Ce titre est évidemment erroné, comme on le verra. Cette erreur a été provoquée par le fait que Romain Lécapène a été, en relations épistolaires avec l'Iḫšīd, émir d'Égypte, comme on l'a vu. La lettre de l'Iḫšīd à Romain Lécapène (voir 2^e^ partie, p. 203-213) présuppose, en effet, une lettre de cet empereur à l'Iḫšīd, mais qui n'a certainement rien à voir avec celle-ci. Des erreurs de suscription dues à des scribes sont assez fréquentes : voir Runciman, *Romanus Lecapenus*, 159-160 ; Dölger, *Regesten*, 631 et *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, 1953, p. 39, n. 8 ; R. J. H. Jenkins, *The Mission of St. Demetrianus of Cyprus to Bagdad*, dans *Mél. H. Grégoire*, I, 1949, p. 267-8 et 275.

Voici un résumé de cette lettre.

L'empereur tout d'abord compare à l'abeille, qui butine les fleurs et n'y prend que ce qui lui est utile, l'homme juste et sensé qui, des choses de la vie, rejette ce qui est déraisonnable et n'accueille que ce qui est utile et salutaire, puis il vante la paix et l'amitié comme les choses les plus utiles et salutaires et réprouve la guerre qui appauvrit, tandis que la paix enrichit. Celui qui recherche la paix acquiert de plus une renommée éternelle auprès des hommes et une félicité éternelle de la part de Dieu.

Après un long préambule sur ce thème, il continue : « C'est pourquoi, ayant appris par de nombreux témoignages que Votre Noblesse

éclatante surpassait par sa sagesse, son intelligence et sa bonté ceux qui ont régné avant vous, nous avons jugé bon de vous donner une preuve de notre amitié et de vous faire connaître de quel bien vous étiez privé en n'étant pas depuis longtemps en relations d'amitié avec Notre Majesté. Voulant, comme il a été dit, rendre cela effectif, nous avons, en une certaine occasion, envoyé le spatharocandidat et proxime Constantin avec une lettre de nous à Gagik (*πρὸς Καχίκιον*), prince des princes (*ἄρχοντα τῶν ἀρχόντων*), afin que, ayant la confiance des gens de là-bas, il l'envoie auprès de Votre Noblesse. Mais un empêchement s'est produit et il n'a pu parvenir jusque-là. Mais maintenant, comme il nous est pénible que votre amitié et votre sagesse éprouvent un tel dommage, nous avons envoyé récemment la lettre de Notre Majesté à Votre Noblesse, afin qu'Elle sache comment la bonté de Notre Majesté se répand sur tous. Car si vous savez vous-même, et vous l'avez appris complètement et l'avez entendu dire par de nombreuses personnes, quelle est l'illustration et la grandeur de l'empire des Romains, qu'il est le plus important et le plus puissant de tous les empires de la terre, de quelles richesses et de quels biens du monde il dispose, vous louerez les grands avantages (dont vous jouirez) en étant lié d'amitié avec un empire si grand et si magnifique. Si donc vous vous proposez comme but à vous-même de devenir l'ami de Notre Majesté, faites-nous savoir par un de vos hommes fidèles et sûrs quelle amitié sincère vous éprouvez pour nous, afin que par là nous ayons une assurance encore plus parfaite de vos intentions. Si vous voulez complètement être et être appelé notre ami, s'il vous est agréable de vivre dans nos territoires, nous vous donnerons le titre de prince des princes (*ἄρχοντα τῶν ἀρχόντων*) et nous ordonnerons à Gagik (*Καχικίῳ*) et au Magistre Abas (*Ἀπασικίῳ*) et aux autres gouvernants des régions de l'Orient (*τοῖς λοιποῖς τῶν τῆς Ἀνατολῆς ἄρχουσι*) et qui sont dans nos territoires de se soumettre à vos ordres et à votre volonté. Mais si vous aimez mieux vous réfugier auprès de Notre Majesté (*προσφυγεῖν τῇ βασιλείᾳ ἡμῶν*) et être avec nous dans la Ville gardée de Dieu, nous vous accueillerons magnifiquement et avec honneur, nous vous donnerons le titre de patrice, anthypate et stratège dans les thèmes que vous voudriez ; nous vous fournirons une maison, des domaines suburbains et des richesses consistant en or, argent, vêtements de soie, de sorte que tous les hommes de la terre vous considéreront comme bienheureux, et que vous

obtiendrez encore de notre puissance toutes sortes d'autres biens innombrables ».

L'empereur termine sa lettre en disant qu'il a révélé à ce personnage le but auquel il visait et en lui demandant à nouveau de lui envoyer une réponse par un homme sûr. Il l'adjure de choisir la voie salutaire et de ne pas se jeter lui-même dans les tueries et les guerres, d'aspirer à la paix et d'obtenir, de Dieu et des hommes, la gloire.

***

Vasiliev avait considéré que la lettre avait bien été adressée à l'Émir d'Égypte et avait pensé que l'empereur visait à une alliance avec lui contre le Ḥamdānide. Mais on ne peut guère admettre que des propositions de ce genre aient pu être faites à l'Émir d'Égypte qui n'avait rien à voir aux affaires d'Arménie, et qui n'avait aucune frontière commune avec ce pays. Il ne pouvait en aucune façon être question de lui soumettre l'Arcruni Gagik (904-943), ni le Bagratuni Abas (929-953).

On pourrait penser que la lettre et l'offre qu'elle contient s'adressaient à un prince du Taron (cf. Const. Porph., *De adm. imperio*, ch. 43), mais les Taronites étaient depuis longtemps en relations d'amitié avec Byzance, tandis qu'ici il s'agit de quelqu'un qui ne l'était pas et que l'empire cherche à attirer dans son orbite. D'ailleurs, s'il s'agissait d'un prince du Taron, l'empereur n'aurait pas éprouvé le besoin de prendre comme intermédiaire le roi du Vaspurakan, situé plus à l'est. Mais à qui Romain Lécapène pouvait-il bien offrir de mettre sous ses ordres les deux royaumes bagratuni et arcruni et de lui donner le titre de prince des princes que la lettre attribue précisément à Gagik? On ne voit pas bien de quel prince arménien il peut s'agir.

Si l'on pouvait admettre que Romain Lécapène ait fait une pareille offre à un émir musulman, il y en eut un, voisin de l'Arménie et en rapports avec elle, qui se trouva deux fois dans des conditions où Romain Lécapène aurait pu lui proposer soit l'autorité sur l'Arménie comme vassal de l'empire, soit un refuge à Constantinople. Le Ḥamdānide de Mossoul, Ḥasan b. ʿAbdallāh, futur Nāṣir addawla, qui de bonne heure avait eu des visées sur l'Aḏarbayǧān et l'Arménie, avait été chassé de Mossoul par les troupes du vizir Ibn Muqla et s'était réfugié dans le Zawazān (Ancevacikʿ) en 935. Au dire du chroniqueur Ibn Ẓāfir, il avait alors reçu la soumission

des différents princes d'Arménie et levé sur eux le tribut qu'ils devaient acquitter entre les mains du représentant du calife. C'est de là qu'il était parti pour reconquérir la Ǧazīra et Mossoul, dont le gouvernement lui fut reconnu par le calife au début de 936. Une nouvelle fois, en 938, il fut chassé de Mossoul par l'*amīr al-umarā* Baǧkam et ne put y rentrer qu'en janvier 939. Voir M. Canard, *Hist. de la dynastie des Ḥamdānides*, 398 sqq., 416 sqq., 478-9 (1).

Serait-ce dans l'une de ces deux occasions que l'empereur, apprenant quelle était la situation de ce voisin de l'Arménie qui, en tant que gouverneur de la Ǧazīra, se considérait aussi comme gouverneur de l'Arménie (comme précédemment ʿIsā b. aš-Šayh) et aspirait à se rendre indépendant du calife, aurait essayé de l'en détacher encore davantage par la proposition qu'il lui faisait et de le lier à l'empire byzantin, et en même temps lui aurait offert de l'héberger magnifiquement à Constantinople, au cas où il ne pourrait rentrer dans sa capitale ?

Toujours dans l'hypothèse que l'offre de Romain Lécapène aurait été faite à un Musulman, il y a un autre personnage auquel il aurait été plus naturel que Romain Lécapène s'adressât, c'est l'émir kurde Daysam, ancien officier de Yūsuf b. Abī's-Sāǧ. Il devint maître de l'Aḏarbayǧān dans des conditions obscures et, à une date imprécise, entre 932 et 937. Il en fut chassé en 326/937-8 par un rival daylamite, mais ne tarda pas à y rentrer avec l'aide du Daylamite Wušmgīr, maître du Ṭabaristān et du Ǧibāl qui avait des prétentions sur l'Aḏarbayǧān et l'Arménie. Il réussit à s'y maintenir malgré les efforts du Ḥamdānide de Mossoul pour l'en déloger. Son autorité s'étendit sur l'Arménie, car il existe une monnaie frappée à Dwin en 330/941-2 au nom du calife ʿabbāside al-Muttaqī et de Daysam, ce qui implique que Daysam était maître de la capitale administrative de l'Arménie arabe. (Voir A. A. Bykov, *Daysam ibn Ibrāhīm al-Kurdī et ses monnaies*, dans *Epigrafika Vostoka*, X (1955), p. 29 ; A. Ter Ghevondian, *L'émirat de Dwin en Arménie aux IX^e-XI^e siècles*, Dissertation pour le grade de Candidat des Sciences Historiques, Université de Léningrad (1958), Avtoreferat, p. 10 ; Id., *Sur la question de la naissance de l'émirat de Dwin en Arménie*, dans

(1) Nāṣir ad-dawla fut à nouveau temporairement chassé de Mossoul en mai 944, mais cet événement est trop tardif pour qu'on puisse mettre la lettre en rapport avec lui.

Recueil en l'honneur de l'Académicien I. A. Orbeli, Moscou-Léningrad, 1960, p. 138 et n. 31 ; Id., *Dwin sous les Salarides*, *R.E. Arm.*, Paris, I (1964), p. 233 ; Minorsky, *Studies in Caucasian History*, Cambridge Oriental Series, n° 6, pp. 113-114, 120, 161-162 ; Id., *Histoire du Širwān et de Derbend*, éd. russe, 1963, p. 86 ; M. Canard, *Histoire de la dynastie des Ḥamdānides*, pp. 455-459).

Daysam fut chassé de l'Aḏarbayğān et de l'Arménie par le condottriere daylamite Marzubān, qui devint maître de ces provinces en 330/941-2, et il se réfugia chez Gagik de Vaspurakan, ce qui indique qu'il était déjà en relations avec lui. Avec son aide sans doute, il reprit la lutte contre Marzubān, mais il fut fait prisonnier par lui et resta captif jusqu'en 947-948. Son sort ultérieur ne nous intéresse plus (voir *Hist. des Ḥamdānides*, pp. 532, 627).

Que Romain Lécapène ait voulu mener une politique particulière dans les régions caucasiennes, en misant non plus sur un prince arménien, Bagratuni ou Arcruni (Apasikios, Kakikios, cf. *De adm. Imp.*, éd. Moravcsik et Jenkins, *Commentary*, pp. 159, 168), mais sur un émir de Mésopotamie ou d'Aḏarbayğān, cela n'est pas impossible. Peut-être est-il plus normal de penser que l'offre a été faite à un nouveau venu, Daysam, et non à un Ḥamdānide, d'une famille déjà connue de Byzance et dont les membres avaient combattu contre l'Empire. En tout cas, s'il s'agit de Daysam, ce n'aurait pas été la première fois qu'un empereur serait entré en relations avec un émir d'Aḏarbayğān et d'Arménie. Ce fut le cas déjà avec Moḥammed Afšīn (889-901), de la famille sāğide (voir plus haut, p. 141, n.1). Romain Lécapène a pu vouloir attirer Daysam dans l'orbite de l'Empire byzantin, peut-être pour s'en faire un allié contre les Ḥamdānides et en particulier Sayf ad-Dawla qui, en 328/940, avait tenu des assises sur les bords du Lac de Van et reçu la soumission de tous les princes d'Arménie, chrétiens ou musulmans (voir M. Canard, *Hist. des Ḥamdānides*, pp. 480-487).

Bien qu'une telle offre à un émir musulman soit insolite et puisse paraître invraisemblable, il n'était peut-être pas inutile de formuler les hypothèses que nous avons envisagées. Les cas de personnages musulmans passés au service de Byzance ne sont pas rares : on peut rappeler celui de Bunayy b. Nafīs (voir plus haut, pp. 267-8), de Samonas, de Chasé (*Χασέ*), stratège de Hellade (*De adm. Imp.*, 50, *Commentary*, p. 193 ; Runciman, *Romanus Lecapenus*, p. 74). Voir, pour la fin du x^e^ siècle et le début du xi^e^, les cas énumérés dans M.

Canard, *Les Relations politiques et sociales entre Byzance et les Arabes*, dans *Dumbarton Oaks Papers*, XVIII (1964), pp. 42-43.

Romain Lécapène a pu penser que le personnage auquel il s'adressait se laisserait allécher par ses promesses et prendrait place parmi les nombreux étrangers dont Byzance sut faire de dévoués fonctionnaires ou chefs militaires de l'Empire. Les hypothèses que nous avons émises cadrent bien avec le grand sens politique que l'on s'accorde à reconnaître à Romain Lécapène, qui savait faire preuve d'opportunisme et de réalisme et n'hésita pas dans ses rapports avec l'Iḫšīd, par exemple, à louer ce prince pour mieux obtenir de lui ce qu'il désirait.

Additions et corrections

P. 2, n. 2. L'article de N. Adontz est reproduit dans N. ADONTZ, *Études arméno-byzantines*, Lisbonne, 1965 (Bibl. arm. de la Fondation Calouste Gulbenkian), pp. 47-109.

P. 3, n. 1. J. LAURENT, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam*, p. 43, n. 3, met en doute l'existence de traités de commerce entre Grecs et Arméniens.

P. 4, n. 3 de la p. 3. A propos de l'ouvrage de Vasiliev sur l'attaque russe contre Constantinople, voir la recension de M.V. LEVČENKO dans *Viz. Vrem.*, IV (1951), pp. 149-159.

P. 6, n. 3 de la p. 5. Sur Achimaáz (Aḥīmaʿaṣ ben Palṭīʿēl), voir G. MUSCA, *L'emirato di Bari, 847-871*, 2e éd. Bari, 1967, pp. 77-90. Sur son père Palṭīʿēl, identifié avec le médecin du calife fātimide al-Muʿizz, Mūsā ben Elʿāzār, qui accompagna le calife en Égypte, voir B. LEWIS, *Paltiel : A note*, dans *B.S.O.A.S*, Londres, XXX/1, (1967), pp. 177-181.

P. 11, n. 3. Sur les chefs arabes mentionnés ici, voir G. MUSCA, *L'emirato...*, pp. 33-76 : Ḥalfūn, premier émir de Bari, 847-852, Mufarrağ, 853-856 (Ferraci de la *Cronica Langobardorum*), Sawdān, troisième émir de Bari.

P. 12. Sur le siège de Raguse, voir aussi G. MUSCA, *L'emirato...*, pp. 99-100.

P. 14. Voir une autre chronologie des événements dans G. MUSCA, *L'emirato...*, pp. 96-97. Suivant celui-ci, c'est en 867 que Louis II s'empara des villes de Matera, etc., et c'est en août 867 qu'il se retira à Bénévent.

P. 16, n. 1. Selon G. MUSCA, *op. cit.*, p. 103, l'initiative de la proposition d'alliance serait venue de Basile.

P. 17, n. 1 de la p. 16. Au sujet de la rupture des négociations pour le mariage de Constantin avec Irmingarde, voir GASQUET, *L'empire byzantin et la monarchie franque*, Paris, 1888, selon lequel le pape Adrien II y était opposé parce qu'il voulait éviter que les deux empires pussent se réunir en un seul (cité par G. Musca, p. 107).

P. 19. Sur la prise de Bari et les événements qui l'ont précédée, voir G. MUSCA, pp. 104-116 : il donne la date du 2 février (p. 115, n. 50). Voir aussi l'article du même, *Ludovico II, Basilio I e la fine dell' emirato di Bari*, Estr. dell' « Archivio storico pugliese », XIX (1966), fasc. 1-4. Sur la capture de Sawdān, mentionnée par le *Kitāb al-ʿuyūn*, cité par MUSCA, p. 116, voir maintenant l'édition du tome IV de cet ouvrage par Amor Saïdi (thèse de 3e cycle, Paris, 1967) sous l'année 258 (en réalité 257), fo 13 ro ; Sawdān al-Māwrī, dans ce passage, doit être lu Sawdān al-Māzarī, de Mazara en Sicile.

P. 20, n. 1. Sur les échanges de lettres entre les deux empereurs, voir MUSCA, *op. cit.*, p. 118 sqq.

P. 21, n. 1. Sur la captivité de Louis II, voir MUSCA, p. 126-127.

P. 25, n. 1. Sur la prise de Malte par les Arabes le 28 ramaḍan 256-29 août 870, voir le *Kitāb al-ʿuyūn*, t. IV, f° 6 r°. Citant Ibn al Ǧazzār, mort en 1004, sa source principale, l'auteur signale que le palais de l'émir à Sousse avait été enrichi de dalles et colonnes de marbre prises à Malte.

P. 30, n. 1. Sur les Pauliciens, voir encore *Ἰωάν. Ἐ. Ἀναστασίου, Οἱ Παυλικιανοί, Ἡ ἱστορία καὶ ἡ διδασκαλία των ἀπὸ τῆς ἐμφανίσεως μεχρὶ νεωτέρων χρόνων*, Athènes, 1959 (Compte rendu par R.M. BARTIKIAN dans *Palestinskij Sbornik*, 13 (76), 1965, pp. 199-205).

P. 32, n. 1. Sur Pauliciens et Bulgares, voir DVORNIK, *Les Slaves, Byzance et Rome*, p. 191 ; Dmitri OBOLENSKY, *The Bogomils. A study in Balkan Neo-Manicheism*, Cambridge University Press, 1968.

P. 50. Sur les événements d'Italie après la prise de Bari, voir MUSCA, *op. cit.*, p. 128 sqq.

P. 68. Sur la prise de Bari par les Byzantins, voir MUSCA, p. 131.

P. 103, n. 6. Sindiyya est une localité sur le Nahr ʿĪsā, à une trentaine de km. à l'ouest de Bagdad.

P. 109. Sur la prise de Tarente par les Byzantins, voir GAY, *L'Italie méridionale*, pp. 111-114 ; MUSCA, p. 132.

P. 117, n. 2. L'article de Adontz est reproduit dans N. ADONTZ, *Études arméno-byzantines*, Lisbonne, 1965, pp. 197-263.

P. 135. A propos de la capture de Muğbar b.Ibrāhīm, on doit mentionner que le *Kitāb al-ʿuyūn*, f° 44 r°, sous 286 (899-900), dit qu'un Aġlabite Aḥmad b.ʿOmar b.ʿAbdallah b.Ibrāhīm b.al-Aġlab fut capturé par les Byzantins avec son fils et emmené à Constantinople.

P. 136, n. 1. Ajouter : cf. AMARI, *Storia*, I, p. 571.

P. 150, n. 1. Ajouter : *Vita di S. Elia il Giovane*, § 53, p. 82-83 et AMARI, II, 117.

P. 177, n. 3 de la p. 176. Sur Rodophylès et son or, voir également les observations de P. KARLIN-HAYTER dans *Byzantion*, XXXV, (1965), pp. 610 sq.

P. 197. Sur la réalité (mise en doute) de l'expédition russe de 907, voir encore OSTROGORSKY, *History of the Byzantine State*, 1956, p. 229.

P. 201 sqq. Sur l'organisation maritime telle qu'elle ressort de l'énumération des équipages de la flotte envoyée « contre la Crète impie », voir H. AHRWEILER, *Byzance et la Mer*, Paris, 1966, chap. III B.

P. 207. Sur le parathalassite, voir H. AHRWEILER, *Les fonctionnaires et les bureaux maritimes à Byzance*, *R.E.B.*, XIX (1961), p. 246 sqq. et *Byzance et la Mer*, à l'index.

P. 219. Pour une appréciation assez différente de la politique et du caractère de l'empereur Léon VI le Sage, voir P. KARLIN-HAYTER, « *When military affairs were in Leo's hands* », dans *Traditio*, XXIII (1967), pp. 15-40.

P. 234. L'article de N. Adontz, *Achot de Fer...*, est reproduit dans N. Adontz, *Études arméno-byzantines...*, pp. 265-283.

P. 239, n. 6 de la p. 238. Aux sources indiquées, ajouter *Kitāb al-ʿuyūn*, f° 90.

P. 244. On voit par le *Kitāb al-ʿuyūn*, f° 102 r°, que Ṯamal al-ḫādim (c.à d. l'eunuque) fut nommé par Mu'nis au gouvernement de la province frontière en 308 (920-921).

P. 256. Sur la prise d'Oria, cf. B. Lewis, *Paltiel : A note, B.S.O.A.S.*, XXX/1, (1967), p. 178.

P. 279. Vasiliev avait mis en relation avec l'ambassade envoyée en Égypte un épisode de la *Vie de Luc le Mineur*, où il est dit qu'un fonctionnaire impérial (*βασιλικός τις ἀνήρ*), envoyé en Afrique, fut, alors qu'il séjournait à Corinthe, dépouillé une nuit d'une somme d'or, qui fut retrouvée grâce à l'intervention de Saint Luc. Dans cette *Vie*, l'épisode est placé après la mort du tsar bulgare Syméon en 927. Voir *Κρέμος, Φωκικά, ...*, I, Athènes, 1874, p. 42, col. 1 ; voir aussi p. 153, § 44 et pp. 150-151, § 40. Migne, P.G., t. 111, p. 460. Voir aussi da Costa Louillet, *Byzantion*, 31 (1961), p. 338. Il est douteux qu'il s'agisse d'un ambassadeur envoyé à l'Iḫšīd.

P. 333. Sur les noms des navires, voir H. Ahrweiler, *Byzance et la Mer*, p. 408 sqq. ; sur les *ousiai* en particulier, p. 415-418 : ce mot est employé, comme aussi *pamphyle*, à la fois pour le navire et pour le personnel.

P. 334. Sur les Tulmac (Toulmatzoi), Dalmates, voir H. Ahrweiler, *op. cit.*, à l'index.

P. 344. Le mot *zirwār* a un doublet *zirzār*, qui est probablement le persan *serhazar*, conducteur de mille, chiliarque : Muḥīṭ al-Muḥīṭ, I 863.

P. 358, n. 1. Barzamān (Pharzman en syriaque et en arménien) est le même mot que Marzbān, sur le Merzmen Cay (Nahr Marzubān), affluent de droite de l'Euphrate. Cf. Cahen, *La Syrie du Nord*, p. 119.

P. 374, n. 1. Sur *prôtokarabos*, voir H. Ahrweiler, *Byzance et la Mer*, p. 69 sqq. et passim.

Additions et corrections à la 2e partie.

Le manuscrit du *Kitāb al-ʿuyūn*, anciennement à Berlin, maintenant à Tübingen, n'ayant pu être consulté à l'époque où fut rédigée cette 2e partie, la traduction des extraits de cet ouvrage avait été faite sur la traduction russe de Vasiliev. Une édition du tome IV du *Kitāb al-ʿuyūn*, où se trouvent les passages en question, doit être publiée par M. Amor Saïdi (Tunis), qui en a fait l'objet d'une thèse de 3e cycle soutenue à Paris en 1967. Grâce à cette édition, il est possible de faire les corrections suivantes :

P. 222, l. 6. Au lieu de « Année 304 », lire « Année 305 (24 juin 917-13 juin 918) ».

Id. l. 7. Au lieu de «Fol. 87 », lire « Fol. 90 r ».

Id. l. 9. Au lieu de « C'étaient des hommes vénérables », lire « Ils furent traités généreusement ».

Id. l. 17. Au lieu de « Fol. 89 v », lire « Fol. 90 v ».

A cette page, le récit sur la réception des ambassadeurs byzantins, qui ne diffère pas sensiblement de celui des autres sources (voir p. 73 sqq.), n'a pour cette raison été reproduit que partiellement par Vasiliev. Nous signalerons seulement quelques petits détails. L'auteur note que la salle à coupole où se trouvait l'arbre artificiel, était pleine de toutes sortes de mécanismes (*ḥarakāt*) qu'on avait mis en état de marche (*iṣlāḥ*) avant de faire pénétrer les visiteurs dans cette salle, et que, parmi les animaux sauvages du parc, il y avait aussi des panthères.

P. 222, l. 18-19. Au lieu de « l'échange fut effectué dans les limites de Bagdad », lire « et cela (l'acceptation de l'échange) fut proclamé daàs les différentes parties de Bagdad ».

P. 224, l. 7 a f.. Au lieu de « Calabre », lire « Iqlībiya (Clypea) ». (Voir STERN, dans *Byzantion*, 1950, p. 243).

LISTE DES ABRÉVIATIONS

A.G.W.G.	*Abhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen.*
A.I.E.O.	*Annales de l'Institut d'Études Orientales de la Faculté des Lettres d'Alger.*
B.A.H.G.	*Bibliothek arabischer Historiker und Geographen.*
B.E.F.R.A.	*Bibliothèque des Écoles françaises de Rome et d'Athènes.*
B.E.H.E.	*Bibliothèque de l'École des Hautes-Études.*
B.G.A.	*Bibliotheca Geographorum arabicorum.*
B.S.O.A.S.	*Bulletin of the School of Oriental and African Studies (University of London).*
B.Z.	*Byzantinische Zeitschrift.*
E.I.	*Encyclopédie de l'Islam.*
J.A.	*Journal Asiatique.*
J.H.S.	*Journal of Hellenic Studies.*
J.M.I.P.	*Journal du Ministère de l'Instruction Publique* (russe).
J.R.A.S.	*Journal of the Royal Asiatic Society.*
J.R.G.S.	*Journal of the Royal Geographical Society.*
M.S.O.S.	*Mitteilungen des Seminars für orientalische Sprachen in Berlin.*
P.O.	*Patrologia Orientalis.*
R.E.B.	*Revue des Études byzantines.*
R.H.C.	*Recueil des Historiens des Croisades.*
Viz. Vrem.	*Vizantijskij Vremennik.*
Z.D.M.G.	*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft.*
Z.D.P.V.	*Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins.*

INDICES

NOMS DE PERSONNES

A

Abálbakès, 315. Voir ʿAbd al-Bāqī.
Abas, oncle de Sembat I, 116.
Abas, roi d'Arménie, 234, 285, 288, 289, 312, 426, 427, 429.
al-ʿAbbās b. al-Ḥasan, 418.
ʿAbbāsides, 274 et *passim*.
ʿAbdallāh Abū'l-ʿAbbās b.Ibrāhīm, 137, 142-144.
ʿAbdallāh b.Ḥamdān Abū'l-Hayğā', 275.
ʿAbdallāh b.Rašīd b.Kā'ūs, 82-3, 94.
ʿAbdallāh b.Sufyān, 24.
ʿAbdallāh b.Yaʿqūb, gouverneur d'Italie, 50-52.
ʿAbd al-Bāqī, 193, 230, 314, 315, 410. Cf. ʿAdī.
ʿAbd al-Ḥamīd, 285-287.
ʿAbd al-Malik b.Marwān, 61.
ʿAbd al-Malik b.Ṣāliḥ, 61.
ʿAbd al-Malik, gouverneur d'Italie, 50-51.
ʿAbd ar-Raḥmān III an-Nāṣir, 323-331.
Abdelomel, 90, 94.
Abdelomelech, 193.
Abderacheim (Abd ar-Raḥīm), 286.
Abelbakis, voir Abalbakès.
Abgar, 297.
Abraham, évêque de Samosate, 301.
Abū'l-ʿAbbās, 144. Voir ʿAbdallāh Abū'l-ʿAbbās.
Abūʿ Abdallāh b.ʿAmr b.ʿObaydallāh, 88.
Abū ʿAbdallāh aš-Šīʿī, 151, 207.
Abū'l-Aġarr as-Sulamī, 210.
Abū'l-Aġlab fils d'Ibrāhīm, 147.
Abū ʿAlī, gouverneur sicilien, 136.
Abū'l ʿAšā'ir Aḥmad b.Naṣr, 137, 182-3.
Abū'l-ʿAšā'ir, Ḥamdānide, 317-318, 358-9.
Abū'l-Faraǧ al-Iṣfahānī, 276.
Abū Firās, poète, 276, 317, 342, 347, 358, 363-364. Cf. 2e partie.
Abū Ǧaʿfar, gouverneur de Sicile, 227.
Abū Ḥafṣ, 53, 55. Cf. Apochaps.
Abū'l-Hayğā', 275, 417. Voir ʿAbdallāh b.Ḥamdān.
Abū Ḥuğr, fils d'Ibrāhīm, 147.
Abū'l-Ḥuṣayn, cadi, 342.
Abū Isḥāq, ḥāğib, 75-76.
Abū Isḥāq, Aġlabide. Voir Ibrāhīm.
Abū Maʿadd, 144.
Abū Mālik b.ʿOmar, gouverneur de Sicile, 137.
Abū Muḍar, 144.
Abū'l-Muʿizz as-Sulamī, 286-287.
Abū'r-Riğāl b.Abī Bakkār, 182.
Abū Sālim, 286.
Abū Ṯābit, gouverneur de Tarse, 137-139.
Abū Taġlib al-Kurdī, 318.
Abū Ṭāhir, 417.
Abū't-Ṭawr, 106.
Abū ʿUbayd al-Qāsim, 62.
Abū ʿUmayr b.ʿAbd al-Bāqī, voir sous ʿAdī.
Abū'l-Ward, 286-287.
Abū Yazīd, révolté africain, 365-366.
Abū Yūsuf al-Ḥuğarī, 265.
Achamet (Aḥmed), 286-287.
Adarnasé (Géorgien), 3, 233.
Adelchis, duc de Bénévent, 21, 50-51, 68.
ʿAdī Abū ʿUmayr b.ʿAbd al-Bāqī, 140, 240, 242-3, 253, 314-315.
Adrien, stratège, 73, 77, 79.
Afšīn Moḥammed b.Diwdād Abī's-Sāğ, 116, 118, 140, 141, 429.
Agarène, Agarènes, 48, 78, 112, 156,

159-162, 164, 236, 261, 367. Cf. Arabes, Sarrazins.
Aġlabide, Aġlabides, VI, 10, 135-136, 144, 150-151, 222, 225.
Aḥmed b.Abbā, 123.
Aḥmed b.ʿAbd ar-Raḥmān Abū'l-Muʿizz, 285.
Aḥmed b.Abī'l-Ḥusayn b.Rabāḥ, 225.
Aḥmed b.Moḥammed al-Qābūs, 47.
Aḥmed b.ʿOmar, Aġlabide, 25.
Aḥmed b.Qurhub, 225-227.
Aḥmed b.Ṭūgān al-ʿUğayfī, gouverneur de Tarse, 122-125.
Aḥmed b.Ṭūlūn, 10, 80, 82, 84, 87, 100-101, 120, 123.
Aïon (de Bénévent), 154.
al-ʿAlā' b.al-Muʿammar, 271.
al-ʿAlā b.Maslama as-Sulamī, 286.
Alains, 245.
Albéric, 236, 248.
Alexandre, empereur, 115, 119, 132, 156, 180, 215, 217, 219, 223-4, 299, 232.
Alexios Mousélé, 63.
Alexis, stratège, 58, 62.
ʿAlī b.Aḥmed b.Bistām, 207, 238
ʿAlī b.al-Aʿrabī, 138.
ʿAlī b.Ğaʿfar, 276-277.
ʿAlī b.ʿĪsā, vizir, 218, 230, 261, 299, 415, 417, 419.
ʿAlī b.Yaḥyā al-Armanī, 123.
Al-R.s.t. ibn al-Balanṭas, 359.
ʿAmmār, 373-374, 376.
ʿAmr b.ʿObaydallāh al-Aqṭaʿ, 123.
Anastase le Bibliothécaire, 16.
Andréas, stratège, 84, 101-102, 111, 127.
Andronic Doucas, VI, 181-192, 219, 414, 417, 419.
Anne Comnène, 361.
Antiochus, comte, 214.
Antoine Cauléas, 161.
Apabdele, 88.
Apasikios, voir Abas.
Apelbart (Abū'l-Ward), 286-287.
Apelchamit (ʿAbd al-Ḥamīd), 286-287.
Apelmouze (Abū'l-Muʿizz), 286.
Apembasan, 193.
Apochaps (Abū Ḥafṣ), 53, 267-8, 411.
Apolesphouet (Abū'l-Aswad), 266, 286.
Aposalath (Apolasath?), 267.
Aposebatas (Abū Sawāda), 266, 286.
Aposelmès (Abū Sālim), 266, 286-287.
Apoulpher (Apoulfer), 57, 85, 139.
Arabes, 2, 69, 96, 98, 115, 121, 136, 164, 170, 172, 208, 218, 226, 244, 247 et *passim*. Cf. Agarènes, Sarrazins.
Arcruni, Arcrunis, 266, 288, 429.
Aréthas de Césarée, VI, 117, 142, 161, 182, 185, 399, 411, 414, 416-420.
Arménien, Arméniens, 42, 201, 204-5, 216-7, 219, 244, 266, 269, 285, 288, 336-7, 349, 353.
Arsace, Arsacides, 2.
Arsenius (Arsène), saint, 135, 148.
Ašot I, Bagratuni, 1, 2, 3, 104-105, 115-116, 289.
Ašot II, 225, 231-233, 250.
Ašot III, 312.
Ašot Erkat, 288.
Ašot sparapet, 232, 234.
Ašot b.Ğarğūr, 285-286, 288.
Aṣṭānah, 183.
Atenolphe de Capoue, 156.
Athanase, duc-évêque de Naples, 19, 152.
A.ʿ.w.r.ḥ.m., 353-4.

B

Babdel, 158.
Badr al-Ḥammānī, 123.
Bağkam, 428.
Bagratunis, Bagratides, 2, 3, 312, 429. Voir Ašot, Abas.
al-Balāḏurī, 62.
Bardas Phocas, 139, 293, 305-306, 343, 347-8, 350-355, 379.
Bardas Skléros, 359.
Barsakios (Barsamios), stratège, 105.
Barqīl, patrice, 359.
Basile I, empereur, VI, 1, 2, 7, 77, 95, 111, 120, 128, 146, 219.
— rapports de l'empire avec l'Arménie, 1-3, 104-105.
— rapports de l'empire avec la Russie, 3-6.

— rapports de l'empire avec les Bulgares, 6-7.
— rapports de l'empire avec les Slaves occidentaux, 7-8, 10 sq.
— rapports de l'empire avec Venise, 8, 10, 15.
— rapports de l'empire avec les Arabes d'Occident, 11, 21 sq, 66 sq, 95-114.
— rapports de l'empire avec les Pauliciens, 26 sq, 32 sq.
— rapports de l'empire avec les Arabes d'Orient, 43-49, 52 sq, 57 sq, 79-95, 99-103, 379, 380.
— rapports de l'empire avec l'Occident, 16 sq, 65 sq, 113.
Basile II Bulgaroctone, 114, 380.
Basile, eunuque, 192-193.
Basile Hexamilite, 360.
Basile, parakimomène, 362, 364.
Basile, protocarabos, 374.
Basile de Rhodes, ambassadeur, 347-348.
Berbères, 10, 108, 136, 226-227, 366.
Bérenger, 236-237, 323, 330, 377.
Berthe, 291.
Bišr, gouverneur de Tarse, 230, 243-244.
Blaise (saint), 161.
Boris, tsar bulgare, 5, 6, 32.
Bulgares, 5, 6, 31, 115, 126-132, 134, 155, 164, 176, 180, 191, 219, 225, 228, 234, 238, 244, 245-247, 251, 253-4, 258, 261, 322, 348, 353, 355, 364, 378.
Bunayy ibn Nafīs, 267-268, 429.
Bušrā, 254, 282.
B. w. d.r.s., 354.
Byzantins, 153, 164 et *passim*.

C

Carbéas, 27, 38.
Cauléas (Antoine), 161.
Chambdas, 348.
Charlemagne, 291.
Charles le Chauve, 68-70.
Charles le Gros, 99.
Chasanos, 153.
Chasé, 321, 429.
Choirosphactès (Choerosphactès), voir Léon Ch.
Christophore, Domestique des Scholes, 34.
Christophore, protovestiaire, 165.
Christophore, père de Saint Sabas, 374.
Chrysaphios, 95.
Chrysocheir, 27, 31-32, 33, 35 sq, 48-49, 110.
Čmškik, 319. Voir Tzimiscès.
Constantin fils de Bardas Phocas, 347, 349-351.
Constantin fils de Basile I, 28, 38, 39 sq, 88-90, 93-94.
Constantin Doucas, 184, 189, 195, 224, 229.
Constantin Gongylès, 340-341.
Constantin Karamel, patrice, 145.
Constantin Maniakès, 297.
Constantin Paspalas, patrice, 159.
Constantin de Rhodes, 195.
Constantin fils de Romain Lécapène, 302, 416.
Constantin VII Porphyrogénète, 5, 19, 39, 58, 66, 87, 89, 91, 130, 186, 200, 218-219, 221 sq, 227, 229, 244, 246, 258, 287, 291, 292, 297, 302, 306, 311-312, 316, 320, 322, 323 sq, 332, 341, 348, 355, 366, 378 sq.
— Rapports de l'empire avec les Arabes d'Orient, 229-231, 238-244, 249-250, 251-254, 257-273, 273 sq, 281 sq, 295 sq, 311 sq, 314 sq, 341 sq.
— Rapports avec les Arabes d'Occident, 225-229, 234-238, 250, 255-256, 291 sq, 307 sq, 322 sq, 365 sq.
— Rapports avec l'Arménie, 223-225, 231-234, 250, 261 sq, 312 sq.
— Rapports avec les Bulgares, 223-225, 245 sq.
— Rapports avec les Hongrois, 223, 323.
— Rapports avec les Russes, 223, 292 sq, 303 sq.
— Rapports avec la Crète, 320 sq.

Constantin le Rhodien, 195.
Constantin, spatharo-candidat, 426.
Corcuas, voir Jean Corcuas.
Cosmas, magistre, 316.
Crambéas, 371.
Crisafi, 95.
Croates, Croatie, 8, 17, 109, 132, 246.

D

Damien (Damianos, Damyāna), gouverneur de Tarse, 63, 125, 133, 140, 160, 161, 199, 212-214, 216-217, 229.
Daniel le Higoumène, 27.
David, curopalate, 3.
Daylamites, 221, 349, 362, 428.
Daysam, 428-429.
Demetrianos, évêque, 212-213.
Diakonitzès, serviteur de Chrysocheir, 37, 42, 110.
Diogène, comte, 98.
Dioscoride, 327-329, 331-332.
Diwdād Abū's-Sāǧ, 116.
Diwdād fils d'Afšīn, 118.
Docibilis, 153.
Donnolo Sabbataï, 255.
Dulafides, 120.

E

Égyptiens, 170.
Élie le Jeune, saint, 96, 105, 135, 164, 166.
Élie Spéléote, saint, 135.
Esman, voir Yāzmān, 56.
Éthiopiens, 78, 170.
Étienne V, pape, 112.
Eupraxios, stratège, 97, 256.
Eustathe, drongaire de la flotte, 145, 165.
Eustathe, stratège de Calabre, 228, 247.
Eustratios, saint, 82.
Euthyme, voir Vie d'Euthyme (Vita Euthymii).
Euthymios, secrétaire, 180.
Excubiteurs (corps byzantin), 336, 338.
Ézéchiel, 412.
Ézérites, 7.

F

al-Faḍl b.Ǧa'far, 415.
Farağ Muḥaddad, 366.
al-Fatḥ b.Ḫāqān, 101.
Fātik, 306.
Fāṭima, 222.
Fāṭimide, Fāṭimides, fāṭimite, VI, 253, 211, 221-222, 225-228, 251, 151, 311, 313, 365, 370.
Fatlum, 251.
Francs, 364, 380.

G

Gagik (Kakig), Arcruni, 288-289, 312. 425, 427, 429.
Gaideris, 154.
Georges, patrice, 17.
Grecs, cf. Byzantins, *passim*.
Grégoire, duc de Naples, 149, 156, 237.
Grégoire, patrice, 51, 68, 69.
Grégoire, archevêque de Syracuse, 76.
Grégoire, spathaire, 98.
Grégoire Ibiritzès, parent d'Andronic, 187.
Grigor, Taronite, 117.
Guaifer, maitre de Salerne, 50.
Guaimar, de Salerne, 153.
Guy de Spolète, 153.

Ǧ

Ǧa'far b.Moḥammed, gouverneur de Sicile, 71, 76, 95.
Ǧa'far b.'Ubayd, 255-256.
Ǧaḥḥāfides, 286-287.
Ǧawhar, 373.
Ǧayš b.Ḫumārawayh, (Ṭūlūnide), 124.
Ǧinnī aṣ-Ṣafwānī, 244, 264.

Ġ

Ġulām Zurāfa, 163.

H

Hadrien, voir Adrien.
Hadrien II, pape, 6, 15.

Hārūn ar-Rašīd, 58, 60.
Hārūn b.Muʿammar, 271.
Hélène, fille de Romain Lécapène, 244.
Hermangarde (Irmingarde), fille de Louis II, 16, 18.
Hikanates (corps byzantin), 336, 338.
Himérios, 58, 165-6, 181, 184-186, 189, 196-200, 203,204, 208-210, 211-212, 213-215, 216-219, 229, 243, 340, 399, 407, 414, 417, 419.
Hišām b.ʿAbd al-Malik, 61.
Hišām b.Huḍayl, ambassadeur, 328, 331.
Hongrois, 127 sq, 130, 132, 245, 273, 303, 312, 313, 321, 323, 378.
Hugues de Provence, 291, 292, 294-295, 377.

Ḥ

Ḥabašī, 150.
Ḥabīb (Banū), 271 sq.
al-Ḥakam, 325-326.
al-Ḥākim, calife fāṭimite, 367, 413.
Ḥamdān b.Ḥamdūn, 271, 274, 275.
Ḥamdānides, Hamdānide, VI, 221, 229, 271, 272, 273-278, 285-288, 289, 295, 304, 379, 424, 427, 429.
Ḥāmid b.al-ʿAbbās, 419.
al-Ḥasan b.al-ʿAbbās, gouverneur de Sicile, 105-106.
al-Ḥasan b.Aḥmed b.Abī Ḫinzīr, gouverneur de Sicile, 151.
al-Ḥasan b.ʿAlī .... al-Kalbī, 366-369, 373-374, 376.
al-Ḥasan b.ʿAlī Kūrah, 141.
al-Ḥasan b.ʿAlī al-Qawwās, 282.
Ḥasday b.Šaprūṭ, 328-329, 331.
Ḥuğarites, pages soldats, 242.
al-Ḥusayn b.Aḥmed, gouverneur de Sicile, 107.
al-Ḥusayn b.Ḥamdān b.Ḥamdūn, 229-230, 234, 238, 257, 274, 275.
al-Ḥusayn b.Rabāḥ, 95.
al-Ḥusayn b.Saʿīd, Ḥamdānide, 305.

Ḫ

Ḫafāga, gouverneur de Sicile, 21-23.
Ḫalaf al-Fergānī, 100-101.
Ḫalīl, commandant en Sicile, 311.
Ḫāriğites, 120, 275.
Ḫumārawayh, Ṭūlūnide, 120, 123, 124.

I

Ibiritzès, 188. Voir Grégoire Ibiritzès.
Ibn ʿAbbās, 150.
Ibn ʿAbd al-Bāqī, voir ʿAdī, Yaḥyā.
Ibn Abī Ḥuğr, 150.
Ibn Abī ʿIsā, 122.
Ibn al-Balanṭas, 359.
Ibn aḍ-Daḥḥāk, 263.
Ibn ad-Dīrānī, 266.
Ibn Faḍlān, 253.
Ibn F.šīr, 357.
Ibn al-Furāt, vizir, 240.
Ibn Ğāğīq b. ad-Dīrānī, 285, 288.
Ibn al-Iḫšād, 133, 137.
Ibn Ġuḍāl (ou Ğuzāl), 359.
Ibn Kallūb, 132, 138.
Ibn Kayġalag, 187, 190, 362.
Ibn Makram, cadi, 182.
Ibn al-Malā'inī (Maléinos), 350.
Ibn Mālik, 229.
Ibn al-Marzubān, 289.
Ibn Maslama, 287.
Ibn al-Muhandis, 140.
Ibn Muqla, 298, 345, 427.
Ibn Q.l.mūt, 357.
Ibn Qurhub, voir Ahmed b. Qurhub, 308.
Ibn Rā'iq, 416.
Ibn Ṭornīq, 277, 285, 288.
Ibn Warqā' aš-Šaybānī, 282.
Ibrāhīm Abū Isḥāq. Aġlabite, 136-137, 144, 146-149, 155.
Ibrāhīm b.Aḥmed b.al-Aġlab, Aġlabite, 66, 70, 76.
Ignace, saint, 106.
Ignace, patriarche, 5, 63.
Igor, prince russe, 292-294, 303, 304, 378.

Iḫšīd, Iḫšīdides, VI, 221, 278-282, 304, 305, 313-316, 410, 416, 417. Voir Moḥammed b. Ṭuġğ.
Irmingarde, voir Hermangarde, 16, 18.
ʿĪsā b. aš-Šayḫ, gouverneur d'Arménie, 104, 428.
Isaac b.Nathan, 328-329.
Isaac, ambassadeur, 280.
Ismaélites (Arabes), 166.

J

Jean, archevêque de Thessalonique, 180.
Jean Corcuas, 247, 258, 261 sq, 266, 269, 270, 273, 283-293, 294-295, 316, 319.
Jean le Crétois, stratège, 97.
Jean Diacre de Naples, 136, 143, 150.
Jean, moine, 315.
Jean Mouzalon, patrice, 247.
Jean VIII, pape, 6, 68, 69, 95, 98, 99, 153, 155.
Jean X, pape, 235-236, 248.
Jean Patrianos, patrice à Syracuse, 75.
Jean Pilate, asecretis, 369.
Jean Radinos, 238, 249, 418.
Jean Tzimiscès, 42, 114, 198, 319, 354, 356, 358, 362-363, 380.
Joannikios, 153.
Job, diacre antiochitain, 361.
Joseph, Khagan des Khazars, 328.
Juifs, 78.
Justinien II, 202, 336.

K

Kāfūr, 306, 313, 315, 316.
Kaisikkʿ, 286-287.
Kakikios, voir Gagik.
Kalfūn, 11.
al-Kaškināni, 326.
Katakalon, magistre et Domestique des Scholes, 117-118, 127, 138.
Kesta Stypiotès, 102.
Khazars, 328-329, 353, 364.
Kivr-Žan, 319.
Kosma, patrice, 247.
Krambéas, 371 (voir Crambéas).
Krikorikios, voir Grigor.
Krinitès, patrice et stratège, 311, 337.
Kurdes, Kurde, 275.
Kurtikios, Paulicien, 35, 48.
Kutāma, tribu berbère, 151.

L

Lalakon, patrice et stratège, 117-118.
Lambert de Spolète, 99.
Landolphe de Capoue, 156, 235-237, 247-249.
Lāwī, 163.
Layṯ b.Saʿd, juriste, 61.
Léon, évêque sicilien, 255.
Léon Apostyppès, stratège, 98, 109.
Léon Balantès, 359.
Léon Chatsilakis, stratège, 170, 171-173, 180.
Léon Choirosphactès, 180, 182, 190, 191-196, 257, 414, 418.
Léon Maléinos, 350.
Léon Phocas, Domestique, 318, 319, 343, 344, 358, 365.
Léon VI le Sage, empereur, 34, 58, 84, 91, 96, 102, 111-112, 119, 124, 127-128, 132, 146, 152, 156, 162-163, 168, 171, 178, 180, 189-190, 199-200, 201, 214, 215-219, 231, 257, 262, 270, 285, 311, 320, 340, 380, 411, 418, 432.
— Relations de l'empire avec les Arabes d'Orient, 120-126, 132-134, 137-142, 157-181, 181-196, 196-216.
— Relations de l'empire avec les Arabes d'Occident, 134-137, 142-152, 152-157.
Relations de l'empire avec l'Arménie, 116-119.
— Relations de l'empire avec les Bulgares, 126 sq.
— Relations de l'empire avec les Hongrois, 127 sq.
— Relations de l'empire avec les Russes, 196-198.

— Relations de l'empire avec les Slaves d'Occident, 132.
Léon Symbatikios, 205, 210.
Léon de Tripoli, 159, 163-165, 172-173, 176-181, 193, 208, 214, 249, 400, 410, 411, 418.
Liudprand, ambassadeur, 323-324, 330.
Liutefred (Liutfred), envoyé d'Otton I, 330.
Lombards, 68, 69, 78, 111, 153, 154, 155, 248-249, 372.
Louis II, empereur, 14-21, 33, 50-51, 64, 66, 67, 105.

M

al-Mādarā'ī, 415.
Magyars, 115, 126-128, 130. Cf. Hongrois.
al-Mahdī, calife fāṭimite, 310. Voir ʿUbaydallāh al-Mahdī.
Makroïoannis, commandant de la flotte, 366.
Malakinos 368-9.
Maléinos, voir Léon et Ibn al-Malā'inī.
Malīḥ al-Armanī (cf. Mélias et Mleh), 42, 216-217, 231, 234, 258, 264, 267-8, 346.
Malik b.Anas, juriste, 61.
Manṣūr, calife ʿabbāside, 61.
Manṣūr, calife fāṭimite, 365, 366, 370.
Manṣūr Abū'l-Ġanā'im, 264.
Mardaïtes, 77, 97, 163, 199, 202, 203, 204, 205, 210, 335, 337.
Marianos Argyros, patrice, 371, 375-376.
Marzubān, 305, 429.
Masʿūd, Slave, 250.
Mélias, 217. Voir Malīḥ al-Armanī.
Michel III, empereur, 3, 5, 7, 13, 21, 26, 38, 76, 123, 130.
Michel Charaktos, 135, 145.
Michel Ouranos, patrice, 337.
Michel, stratège de Calabre, 135.
Michel Toxaras, 238.
Michel, de Zachlumie, 246.
Mélingues, 7.
Mleh, 42, 261 ; voir Malīḥ al-Armanī.
Moḥammed, (le Prophète), 222, 413.
Moḥammed b.Abī's-Sāǧ, 120 ; voir Afšīn.
Moḥammed, gouverneur de Sicile, 21 sq.
Moḥammed b.Abī'l-Ḥusayn, gouverneur de Sicile, 51.
Moḥammed b.Aḥmed Abū'l-Ġarāniq, Aglabide, 24-25, 50, 66.
Moḥammed b.Faḍl, gouverneur de Sicile, 106-107, 136.
Moḥammed b.Ḫafāǧa, 21 sq, 24-25.
Moḥammed b.Mūsā b.Ṭūlūn, 123.
Moḥammed b.Nāṣir ad-dawla, 319, 354.
Moḥammed b.Naṣr, chambellan, 249.
Moḥammed b.Šuʿayb, 411.
Moḥammed b.Ṭuǧǧ al-Iḫšīd, 278-282.
Moroléon, 371.
Mousilikès, stratopédarque, 106.
Muʿāwiya, calife omeyyade, 60, 222,
Mufarrağ b. Sālim, 11.
Mufliḥ, eunuque, 254, 264, 266.
Muğbar b.Ibrāhīm b.Sufyān, 135.
al-Muhtadī, calife, 9.
al-Muʿizz, calife fāṭimite, 370, 372, 375-377, 399, 420-425.
Muʿizz ad-dawla, Buwayhide, 362.
al-Muktafī, 400, 410.
Munḏīr b.Saʿīd al-Ballūṭī, 327.
Mu'nis, eunuque, 210, 238, 242-243, 250, 257, 260, 265, 268, 275.
al-Muntaṣir, calife, 9.
al-Muqtadir, calife, 194, 212, 215, 226, 230, 240, 242-3, 257, 260, 267, 275, 279, 400, 409, 415.
Mūsā b.Aḥmed, gouverneur de Sicile, 227.
Musāfirides, dynastie daylamite, 305.
al-Mustaʿīn, calife, 9.
al-Muʿtaḍid, calife, 120, 125, 140-141, 144, 410.
al-Muʿtamid, calife, 80, 120, 410.
al-Mutanabbī, poète, 276, 318, 342, 344, 347, 352. Voir 2e partie.
al-Mutawakkil, calife, 101, 410.
al-Muʿtazz, calife, 9.
al-Muṭīʿ, calife, 361.
al-Muttaqī, calife, 290, 428.
al-Muwaffaq, ʿAbbāside, 120, 132, 410.

N

Naǧā al-Kāsakī, 287, 362, 363.
Naǧm, 264.
an-Nāmī, poète, 276.

Nasar, chef byzantin, 96-97, 98, 100.
Nasīm aš-Šarabī, eunuque, 265.
Nāṣir ad-dawla, Ḥamdānide, 221, 271, 274-5, 277, 290, 299, 304, 364, 427, 428.
Nasr (Géorgien), 3.
Naṣr le Crétois, 47.
Naṣr al-Qušūrī, 240, 242.
Naṣr Subukī, 250.
Naṣr aṭ-Ṭamalī, 295, 315, 316.
Nicéphore Phocas, l'Ancien, VI, 42, 84, 85, 110, 111, 113, 115, 126-7, 134, 138-9, 140, 153-4, 218.
Nicéphore Phocas, Domestique, 114, 139, 252, 353-356, 361, 365, 377, 380.
Nicétas, envoyé de Basile à Ašot, 2.
Nicétas Chalkoutzès, patrice, 341, 344, 345.
Nicétas, patrice, 126.
Nicétas Oryphas, drongaire de la flotte, 13, 17-18, 20, 54.
Nicétas, stratège, 171-173, 175.
Nicolas I, pape, 15, 76.
Nicolas, ambassadeur, 280.
Nicolas, moine, 331.
Nicolas Mystique, patriarche, VI, 35, 57-59, 79, 110, 146-7, 157, 161, 164, 169, 178-9, 180, 182-3, 185, 187, 189, 195, 212, 213, 222, 224, 229, 232, 236, 245, 249, 399, 400, 410, 411.
Nicolas Pincigli, stratège, 237.
Nil le Mineur, voir Saint Nil.
Nisir, 209.
Nizār b. Moḥammed, 149.
Normands, 9.
an-Nuġayl, 138, 140.

O

Oïniatès, sratège, 56, 57.
Oleg, grand-duc russe, 196-198, 200, 215, 219, 303.
Olga, grande-duchesse russe, 312, 378.
Omeyyades (Espagne), VI, 323-331.
Oreste, patriarche de Jérusalem, 367.
Orose, 327-328.
Oryphas (Nicétas), 13, 17-18, 20, 54.
Otton le Grand, 312-313, 323, 329.
ʿOṭmān, chef arabe, 67.

P

Panthérios, Domestiqe, 293.
Particiacus Ursus, doge de Venise, 8.
Paschalios, stratège, 366, 368.
Paul de Latron (ou le Jeune), 302, 322.
Paul Monomaque, ambassadeur, 348, 352.
Pauliciens, 7, 26 sq, 42, 49, 47, 91, 100, 110, 113, 216.
Péloponnésiens, 97.
Petchenègues, 127, 245, 303.
Petronas, protospathaire, 169-170.
Photius, patriarche, 2, 3, 5, 6, 29, 63, 65, 95, 400, 401, 410, 411.
Photius, chrétien renégat, 53-54.
Photius, patrice, 303.
Pierre de Sicile, 26-32, 157.
Pierre Tradonico, 8.
Pierre tsar de Bulgarie, 246, 261, 312.
Photos Argyros, 213.
Poulladès, 37.
Procope, protovestiaire, 98, 109.
Procope, évêque, 146.

Q

al-Qāhir, calife, 275, 279.
al-Qā'im, calife fāṭimite, 310, 311, 324, 365.
al-Qālī, philologue arabe, 327.
Qarġūyah, chambellan ḥamdānide, 364.
Qarmaṭes, 120, 254, 257, 275, 414, 417, 418.
al-Qāsim b. Sīmā, 162, 215.
Qaysites, 286. Cf. Kaisikkʿ.

R

Rabāḥ b. Yaʿqūb, gouverneur de Sicile, 51.
ar-Rabīʿ b. Zayd, ambassadeur espagnol, 332, Cf. Recemundo.
ar-Rāḍī, calife, 278-279, 290, 293, 416.
Rāġib, eunuque, 123, 125-6, 132-3, 134.
Rašīq al-Wardāmī, 163. Voir Léon de Tripoli, Ġulām Zurāfa.
Recemundo, voir ar-Rabīʿ b. Zayd.
Rikmawayh, 137.

Rodophylès, eunuque, 175-177, 432.
Romain Lécapène, 33, 214, 223, 227-8, 244-247, 250-252, 254, 273, 280 sq, 288-9, 291-2, 294, 306-7, 310, 311, 314, 322, 364, 377, 379, 399, 410, 412, 414-415, 417-419, 425, 427-430.
Romain II, empereur, 200, 291, 322, 341, 365
Romain, fils d'al-Balanṭas, 357.
Romains, (Byzantins), 408, 409.
Russes, Russie, Rūs, 3, 4, 5, 6, 115, 196-198, 221, 225, 245, 293-4, 303, 305, 312, 353, 355, 364, 378.
Rustum b.Bardaw, 182-3, 187-8, 190, 194, 216, 217.

S

Saba (Sama), 11.
Sabins, 69.
Sāğides, 140-141, 221, 285.
Saʿīd, gouverneur de Crète, 53, 54, 55, (plus exactement Šuʿayb).
Saʿīd b.Ḥamdān, Abū'l-ʿAlā, 265, 267, 274, 277.
Ṣʿaīd b.Maḫlad, 239.
Saint Arsène (Arsenius), 135, 148.
Saint Barthélemy, 24.
Saint Demetrianus, 409.
Saint Demetrius, 167-169, 172, 179.
Saint Georges d'Amastris, 196-197.
Saint Jean Baptiste, 361.
Saint Luc le Jeune (ou le Mineur), 320, 322.
Saint Nil le Jeune (ou le Mineur). 256, 367, 368.
Saint Paul le Jeune de Latron, 159, 214, 332, 341, 347-8.
Saint Pierre d'Argos, 157-8, 250.
Saint Sabas, 367, 378.
Saint Séverin, 136, 143-4, 149.
Saint Stéphane de Suroj, 196.
Saint Théodore de Thessalonique, 159.
Sainte Théoctiste de Lesbos, 159, 208-209.
Saïpis, 411.
Sālim b.Asad b. Abī Rāšid, gouverneur de Sicile, 227, 248, 307.
Salomon, envoyé de l'empereur, 323, 325-6, 329, 330.
Samonas, eunuque, 184, 189, 192, 193, 429.
Sarrazins, Saracènes, 7, 69-70, 97, 152, 155, 159, 161, 163, 166, 174, 179, 214, 254, 262, 269, 311, 405-409, 414. Cf. Arabes, *passim*.
Saʿūd al-Ğalawī, 147.
Sawāda b.Moḥammed b.Ḫafāğa, gouverneur de Sicile, 107-8, 135.
Sawdān, 11, 14, 16, 19.
Sayf ad-dawla, VI, 221, 273-4, 276-7, 282-295, 304-306, 311, 313-319, 341-365, 379, 429.
Sembat I, roi d'Arménie, 116-119, 124, 225, 231, 232.
Serbes, Serbie, 8, 17, 20, 109, 132, 246.
Sergius, duc de Naples, 19.
Sīmā aṭ-Ṭawīl, 87-89, 93-94, 101.
Sīmā, 87-89, 93-94.
Sklabêsianoi, 245.
Slaves, 7, 17, 20, 80, 129-130 (Bulgares), 132, 171, 172-3, 223, 242, 245, 246, 256, 303, 322, 336, 338, 353, 355, 366.
Sophronius, 76.
Staurakios, gouverneur de Chypre, 63, 65.
Stéphane, fils de Romain Lécapène, 302, 334, 416.
Stéphane V, pape (voir Étienne V), 112.
Stéphane, évêque de Naples, 149.
Stéphane Maxentios, chef byzantin, 110.
Stéphane, patriarche, 159.
Stypiotès, voir Kesta Stypiotès.
Symbatikios, protospathaire, 154.
Syméon (Siméon), envoyé grec, 125.
Syméon (Siméon), envoyé à Thessalonique, 162.
Syméon (Siméon), tsar bulgare, 6, 126-7, 128, 130, 139, 164, 179-180, 191, 222, 224-5, 244-5, 246, 249, 251-254.

Ş

Ṣābir, Slave, 307-309.
Ṣaffārides, 120.

Š

Šuʿayb, 55.
Šumuškig, 356.

T

Taġlib, taġlibite (tribu arabe), 271, 274.
Takīn, 416.
Tamīm (Banū), tribu arabe, 190.
Tammām, eunuque, 325.
Taronites, 288.
Tarsiotes, 78.
Théoctiste, protospathaire, 7.
Théodora, femme de Michel III, 26, 63, 216.
Théodore, interprète pour l'arménien, 233.
Théodore Daphnopathès, 361.
Théodore Pancrace, protospathaire, 205.
Théodore Santabarinos, 102.
Théodore Spongarios, stratège, 293.
Théodose, moine, 71, 77-78.
Théophane, protovestiaire, 273, 303.
Théophane, patrice, puis parakimomène, 293, 302.
Théophano, 146.
Théophile, père de Jean Corcuas, 263, 284, 319.
Théophile, empereur, 9, 10, 24.
Théophylacte, patriarche, 281, 302.
Théophylacte, stratège de Bari, 154.
Théophylacte turmarque, 98.
Théophylacte Abastaktès, père de Romain Lécapène, 33.
Thomas le Slave, 130.
Tiridate, 2.
Tradonico Pierre, doge, 8.
Tulmac (Dalmates), 334, 337.
Turcs (*Τούρκοι* = Hongrois), 128.
Turcs, 9, 304, 320, 322, 362.
Tūzūn, 304.
T.w.d.s al-Aʿwar, 353-4.
Tzimiscès, voir Jean Tzimiscès.

Ṭ

Ṭarīf as-Subkarī, 265.
aṭ-Ṭāwulī, 136.
Ṭuġġ b.Ǧoff, 124, 305, 417.
Ṭūlūnides, dynastie, 10, 65, 81, 120, 124, 133, 140, 145, 279, 410, 417.

T̲

T̲amal, 244, 250, 253-4, 257, 259, 263, 265.
T̲awāb al-ʿUqaylī, 350.

U

ʿUbayd Allāh al-Aḥwal, 347.
ʿUbayd Allāh al-Mahdī, calife fāṭimite, 151, 225-228, 251-2, 255-6.
Urḫūz b.Ulūġ, chef turc, 80, 85.
Ursus Particiacus, voir Particiacus, doge de Venise.

V

Varanges, 303.

W

al-Walīd b.Yazīd, calife omeyyade, 61.
Waṣīf, eunuque, 120, 140.
Wušmgīr, 428.

Y

Yaḥyā b.ʿAbd al-Bāqī, 125.
Yaḥyā b.Ḥamza, cadi, 62.
Yaḥyā b.Moḥammed b.al-Layṯ, 325.
Yānis al-Mu'nisī, 305-306, 316-317.
Yaʿqūb aṣ-Ṣaffār, 65.
Yāsir, eunuque, 325.
Yazīd I, calife omeyyade, 61.
Yāzmān (Esman), 56-7, 100, 103, 121-123, 128.
Yūsuf b.Abī's-Sāǧ Diwdād, gouverneur d'Aḏarbayǧān et d'Arménie, 118, 216, 225, 230-232, 234, 250. 257, 264, 266, 417, 428.

Yūsuf b.al-Bāġimardī, 125, 134.

Z

Zanǧ, 65, 120.
Zaoutzès (Stylianos), 126-127.
Zerkounis, 411.
Ziyādat Allāh, Aġlabide, 147, 150, 151, 207.
Zoé, impératrice, 186, 192, 213, 223-4, 233, 236, 238, 244, 250.
Zoṭṭ, 101.
Zurāfa, voir Ġulām Zurāfa.

TABLE DES AUTEURS

(Dans cet index ne sont notés en principe que les auteurs de travaux modernes. Parmi les auteurs anciens, ne sont enregistrés que ceux qui ne sont pas à proprement parler des chroniqueurs. Ni les chroniqueurs byzantins, ni les annalistes latins, ni les historiens arabes, objet de références continuelles au bas des pages, n'y sont enregistrés, sauf exception, quand ils sont mentionnés dans le cours d'une page).

Abel A., 182, 185, 411, 414, 416.
Abicht R., 131.
Abū'l-Faraǧ, voir Bar Hebraeus.
Abū'l-Fidā', 295.
Abū Firās, 351.
Achimaaz, voir Ahima'as.
Adontz N., 117, 234, 250, 258, 351.
Adrianus II, pape, 15.
Adwall J., 2, 105.
Agapius, évêque de Manbiǧ, 59.
Aḥima'aṣ ben Palṭī'ēl, 6, 15, 256. Cf. Kaufmann D. et Salzmann M.
Ahrweiler H., 201, 205, 214, 334, 335, 336, 338, et cf. H. Glykatzi-Ahrweiler.
Ainsworth W., 35.
Airoldi A., VII.
Alishan, 163, 207.
Allatius L., 208.
Amari M., VI, VII, 11, 15, 19, 22-26, 50-52, 66-7, 71, 73, 79, 96, 98, 106-108, 134-137, 142, 144, 147, 150-152, 155, 157, 225-228, 236, 247-8, 250, 255-6, 308-311, 328, 365-6, 368-373, 377.
Anderson J., 33-35, 43-45, 81, 88, 91-93.
Andréadès A., 269.
Angelov D., 161.
ʿArīb, 419.
Aristarchos S., 3-4.
Arsenius, évêque russe, 159, 167.
Asołik St. (Stéphane de Taron), 1, 118-9, 219, 232-3, 250, 262, 270, 290, 297, 318, 363.
Assemani, 68.
Avalichvili Z., 284.
Babinger F., 188.
Balāḏurī, 60 sq.
Barbier de Meynard, voir Masʿūdī.
Bar Hebraeus (Abū'l-Faraǧ), 129-130, 193-194, 217, 278, 295-6, 299-300, 360, 363.
Baronius, 298, 303.
Bartikian R. M., 30.
Batiffol P., 19.
Bayan G., 25.
Beck H. G., 160.
Beljaev D., 41, 302, 330, 333, 337, 338.
Bell G., 35, 217, 342.
Beneševič V., 63.
Blachère R., 276, 345-347, 349, 362.
Boeckh A., 180, 361.
Bon A., 55, 158, 245.
Bowen H., 257.
Bratianu G. J., 129.
Bréhier L., 7, 116, 138, 185-6, 234, 237, 269, 298, 335, 337-8, 355.
Brockelmann C., 276.
Brooks E., 35, 217.
Brosset M., 3, 117-118, 233, 318.
Brun M., 13, 368.
Buchon I., 322.
Buckler G., 361.
Burckhardt A., voir Gelzer H.
Bury J. B., 13, 277, 333, 336-7.
Bykov A. A., 428.

Cahen Cl., 295.
Canard M., 35, 60, 185, 190, 213, 217, 221, 230-1, 253, 256-260, 264, 266-7, 270, 271, 274, 276-7, 279, 281-4, 286-7, 290-1, 295, 301, 304, 306, 312-313, 317, 342-3, 353 sq, 377, 413, 428, 430.
Capasso B., 136-7, 144, 146-7, 150.
Cardonne M., 327.
Carmoly E., 329.
Carra de Vaux, 124, et cf. Mas'ūdī, *Kitāb at-tanbīh*.
Caruso G., 72, 99, 147.
Cedrenus, 5, 11, 297-8 et *passim*.
Čelcov I., 30.
Chabot J. B., 59, 130.
Chamich M., 2, 104, 119, 312.
Charanis P., 168, 336.
Chatzè M., 168, 170, 177, 181.
Chronique Laurentine, 198, 304.
Chroniques russes, voir p. 196, 198, 293-294, 304.
Columba P. M., 72.
Compernass, 411.
Conde J. A., 135, 327.
Constantin Porphyrogénète,
— (*De Cerimoniis*), 36, 38-9, 198-9, 200 sq, 269, 281, 289, 312, 314, 330, 332 sq, 334 sq, 359.
— (*De administr. Imperio*), 11, 13, 16, 17, 19, 51, 217, 222, 233, 262, 264, 266, 270, 284, 286, 288-9, 292, 312, 321, 363, 429.
— (*De Thematibus*), 11, 13, 16, 19, 58, 63, 171, 207, 217.
Constantinidès, voir Konstantinidès.
Continuateurs d'Hamartole (ou de Georges le Moine), 139, 297 et *passim*.
Continuateur de Théophane, 139, 200, 204, 215, 297 et *passim*.
Conybeare Fr., 29 sq, 43.
Cornelius Flam., 55.
Cozza-Luzi, 5, 51, 78, 134, 157, 250, 367, 374. Cf. dans le 2e partie la « Chronique de Cambridge ».
Cross S. H., 304.
Cyprien de Chypre, 65.
Da Costa-Louillet, 96, 135, 157-8, 167, 184, 197, 247, 256, 273, 292, 322, 367, 374.
Daghbaschean, 2, 3, 104, 119.
Dahan S., 274, 277, 306, 317, 342.
De Boor, 159, 161, 176, 184-6, 188-9, 192, 194-5.
Defrémery M., 83, 104, 116, 118-119, 350.
Delehaye H., 159, 209.
Deux Chroniques byzantines..., voir Každan, Poljakova, Nasledova.
Diehl Ch., 20, 169, 320, 322.
Dieterici F., 277, 351, 353.
Dikigoropoulos A. I., 59, 63, 213.
Dillemann L., 283.
Dimitriu A., 197.
Dobschütz (von) E., 298, 300-303, 361.
Dölger F., 20, 27, 129, 192, 228, 234, 246, 328-9, 425.
Dolley R. H., 59, 63, 147, 197, 201.
Doria G., 309.
Dorn B. A., 305.
Dozy R., 135, 323-4, 327, 329, 330.
Drinov M., 7, 127-8, 132, 225, 238, 246, 252.
Du Cange, 118, 165, 216, 339, 374.
Dulaurier E., 1, 104, 270, 318, 363.
Dümmler E., 8, 11, 15-16, 17, 19, 20, 53, 67, 111, 129, 235, 237, 325.
Dunlop D. M., 327, 329.
Dussaud R., 317.
Duval R., 298.
Dvořak R., 317, 342, 348, 352-3, 359.
Dvornik F., 4, 6-7, 8, 13, 131, 330.

Ebersolt J., 39, 41, 330-331, 337, 339.
Ehrhardt A., 29.
Ellissen A., 168.
Emin N., 1, 118, 119, 219.

Fagnan E., voir dans la 2e partie Ibn al-Aṯīr.
Famin C., 71, 72.
Fedele P., 68, 155.
Finlay G., 168.
Florovskij A. V., 305.
Freytag G., 122, 190, 274, 276-7, 301, 306, 314, 317.

Friedrich J., 29.
Gaetani O., 72, 76.
Garrucci, 298.
Gaudefroy-Demombynes, 349.
Gay J., VI, 11, 13, 19, 21, 51, 67-71, 98, 99, 111, 112, 136-7, 139, 144, 147-150, 153, 154-156, 227-8, 235-238, 247-8, 251, 256, 309-311, 365-8, 372, 377.
Gayangos (de) P., 327.
Gédéon, 208.
Gelcich G., 11-12.
Gelzer H., 1, 46, 83, 104, 112, 118-9, 167, 217, 219, 230, 233, 250, 270,
Genesios, 28 sq, 31-32, 34, 37, 47 sq, 158, 191, 194.
Georges Moine, 29-30.
Gérard Chr., 7.
Gerland E., 27.
Gfrörer A., 17, 112, 201.
Gibbon E., 276, 333.
Giesebrecht, 67.
Gieseler J., 29.
Giosaphat (Josaphat), 72.
Glykatzi-Ahrweiler H., 334, 336, 337.
Golubinskij E., 4, 32.
Graetz H., 6, 256, 322, 329.
Graf G., 59.
Grégoire H., V, 29-30, 57, 84-5, 100, 127, 139, 161, 163, 181, 197, 212, 258, 262, 293, 329.
Gregorio, 311.
Gregorovius, 20, 235, 320-321.
Gren A., 2, 105, 119, 312.
Grigoriev V., 305.
Grott H. I., 128.
Grousset R., 2, 104, 116, 118-9, 233, 312.
Grumel V., 57, 65, 79, 147, 161, 164, 169, 183, 185, 213, 225, 232, 236, 245, 249, 399, 400, 410.
von Grünebaum G. E., 361.
Guglielmotti P. A., 238.
Guilland R., 355.

Hadjipsaltis K., 59.
Halkin F., 90.
Hamidullah M., 131, 141, 279.
Harkavy A. J., 254, 327, 353.
Harnack O., 17, 19.
Hartmann L. M. 19, 21, 71, 238.
Hasan Ibrāhīm Hasan, 377.
Hase C. B., 71-72, 168.
Heinemann L., 155.
Hergenröther J., 39, 58, 65, 89, 249.
Hertzberg G. F., 56, 160.
Heyd W., 27, 167.
Hilferding A., 6, 8, 32, 127, 128, 225, 246.
Hill G. A., 58-59.
Hirsch F., 11, 32, 37, 44, 48, 51, 66-7, 73, 84, 89, 99, 102, 164, 208, 258, 371-2, 377, 380.
Hirschfeld G., 34.
Hoffmann G., 86.
Hofmeister A., 156, 309.
Homan B., 129, 273, 312.
Honigmann E., 31, 35, 43-4, 46, 79, 81, 83, 86, 91-93, 100, 138, 163, 190, 217, 231, 266, 270, 284, 290, 317, 319, 336, 342-344, 349, 356-7, 358, 364-5.
Hopf K., 55, 56, 199, 321.
Hübschmann H., 290.
Humann K. et Puchstein O., 230.

Ibn al-Abbār, 134-135.
Ibn Ḥawqal, 270-273, 290, 308, 369.
Ibn Ḫālawayh, 277.
Ibn Ḫallikān, 276.
Ibn Ḫurdāḏbeh, 82-3, 86, 102, 217, 230, 262, 290.
Ibn Miskawayh, 415.
Ibn aš-Šiḥna, 299-300.
Ibn Ẓāfir, 427.
Ibrāhīm b.Yuhannā, 343.
Idrīs (ʿImād ad-dīn), 366.
al-Idrīsī, 160.
Ilovajskij D., 196, 198.
Ioannès, voir Théophile.
Ivanow W., 256.

Jacimirskij, VII. (Ya.....).
Jaffé P., 98, 235, 237.
Jakubovskij A., 305. (Ya....).
Janin R., 38-39, 41, 184, 339.

Jean Caméniate, 58, 158-9, 160-1, 163-4, 165 sq, 175.
Jean Catholicos, 117, 119, 124, 216, 232-3, 250.
Jenkins R. J. H., 7, 57, 59, 62-3, 65, 117, 128-9, 138, 142, 146, 161, 182-185, 197, 213, 214, 287, 312, 321, 399, 400, 409, 410, 412, 414, 417, 425, 429.
Jireček C., 6, 11, 27, 31-32, 127, 132, 225, 246. (Yi....).

Kamāl ad-dīn, 358. Cf. 2e partie.
Kampouroglou D. G., 321.
Karapet Ter-Mkrttschian (Mkrtčian), 28 sq, 37.
Karlin-Hayter P., 159, 161, 176, 182, 184-186, 188-9, 412, 414, 416, 418. 419, 432.
Kaufmann D., 6.
Každan A. P., 99, 184-5.
Kekaumenos, 160.
Kokkoni, 246.
Kokovcov P. K., 329.
Kolias G., 126-7, 129, 131, 138-9, 164, 180, 191-2, 194-5.
Konstantinidès Th., 58, 320, 321.
Köpke-Dümmler, 330.
Kossovitch (Kossovič), 329.
Koukoulès Ph. (Coucoulès), 351.
Kowalski Th., 329.
Kračkovskij I., 239.
Kramers J. H., 283
Krekič B., 13.
Kremos, 320-322.
Kretschmayr H., 8.
Krug Ph., 159, 332.
Krumbacher K., 112, 182, 195, 258, 425.
Kunik A. et Rosen V., 329.
Kurtz Ed., 17, 39.
Kyprianos, archimandrite, 58.

Lamanskij V., 197, 329.
Lampros Sp., 58.
Lancia di Brolo, 72, 76, 96, 367.
Lanckoronski C., 163, 180.
Lane-Poole St., 81, 124, 279, 314.
Langlois V., 297.
Laourdas B., 117, 128.
Laurent J., 2, 34, 42, 104, 116.
Laurent V. (Père), 339.
Lavagnini B., 72, 76, 78.
Le Bas et Waddington, 180.
Lenormant F., 13, 99, 368, 377.
Lentz E., 8, 11, 18.
Léon Diacre, 72 sq, 198, 294, 317. Cf. Hase.
Léon Le Sage (Tactica), 111, 118, 128, 211, 230.
Le Strange G., 34, 46, 231, 239, 290, 295, 299, 318, 319, 353.
Levidis A. M., 89.
Lévi-Provençal E., 322-3, 327, 329, 330, 332, 371, 377.
Levicki T., 329.
Lewis A., 335.
von Lingenthal Z., 205, 207.
Lipschitz (Lipšic) E., 30.
Lipsius R. A., 298.
Liudprand, 155, 227-228, 235-238, 292, 294-295, 325, 330, 331, 333.
Logothète (le), 139.
Lokys G., 15.
Loparev Chr., VII, 25, 83.
Lopez R. et Raymond I., 309.
Lot F., 310, 377.
Luzzatto P., 329.

Macartney C. A., 129, 131.
Macler Fr., 1, 119, 233, 250, 270.
Mai A., 79, 179, 190, 245, 250, 399.
Makarios (archevêque russe), 5.
Makarios, patriarche d'Antioche, 113.
Makušev V., 12, 18.
Mango C., 3, 4, 117, 128.
de Manteyer G., 310.
Manuel, chroniqueur, 226.
al-Maqqarī, 324 sq. Voir 2e partie.
al-Maqrīzī, 125. Cf. 2e partie.
Marczali H., 129.
Markwart (Marquart), J., 45, 103-4, 116, 127, 130, 131, 139, 231, 253, 273, 282, 283, 286-7, 297, 363.
de Mas-Latrie, 58, 60.
al-Mas'ūdī, 6, 199, 290, 415. Voir 2e partie.
Mathieu d'Édesse, 363.
Matranga P., 195.
Matthes K., 298.

Mayr A., 25.
Mercier E., 66, 144.
Melioranskij B., 62.
Michel le Syrien, 59, 130, 261, 270, 356.
Miège M., 25.
Miles G., 55, 321.
van Millingen A., 39.
Minasi G., 96, 135, 148, 368, 378.
Minorsky V., 250.
Moïse de Khorène, 297.
Monti G. M., 309.
Moravcsik Gy., 16, 19, 67 et *passim* (voir Const. Porph., *De adm. Imperio*).
Mordtmann J. H., 39, 41.
Muir W., 139.
Müller A., 66, 135, 137, 238, 252.
al-Muqaddasī, 283, 290.
Muralt E., 5, 55, 81, 161, 185, 199, 331.
Murkos G., 113.

Nallino C. A., VI, VII, 309, 371. *Cf.* Amari M.
Narratio de imagine Edessena, 297 sq.
Nasledova R. A., 127, 164, 177.
Nauck A., 3, 4.
Neumann C., 201-202, 269, 327.
Nicéphore Phocas, 138, 363.
Nicétas Choniatès, 131.
Nicétas le Paphlagonien, 24-25.
Nicholson J., 151.
Noël des Vergers, 22, 146, 150, 226, 308.
an-Noʿmān, 371, 372, 375.

Oberhummer E., 41, 59, 65.
Orgels P., VI, 195, 218, 245, 273, 412, 418, 419.
Ostrogorsky G., 138, 185, 197, 198, 214, 224, 246, 269, 303-4, 338, 355.

Palmieri A., VII, 6.
Papadopoulos Kerameus A., VII, 167.
Paparrigopoulos K., 159, 161.
Pargoire L., 38.
Paul d'Alep, 113.
Pellat Ch., 253.
Pertusi A., 19 et *passim*; voir Const. Porph., *De Thematibus*.
Petit L., 351.
Photius, 4, 29.
Phrantzès Georges, 54 sq.
Pierre l'Higoumène, 29.
Pierre de Sicile, 26-32.
Pitra J. B., 367.
Poljakova S. V., 158-160.
Popov D., 72.
Popov N., 159, 161, 182, 189, 411.
Porphyre Uspenskij, 54, 322.
Poupardin R., 310, 377.

al-Qalqašandī, 279, 281.
Quatremère E., 147.
Qudāma, 217, 230, 258, 290.

Rački Fr., 32.
Rambaud A., 2, 118-9, 147, 171, 199, 222, 226-7, 248-9, 256, 266, 273, 292, 297, 301, 311, 312, 330, 332, 335, 361, 365, 372, 377, 380.
Ramsay W., 35, 37, 43, 81, 83, 100, 103, 123, 180, 188, 206, 217, 334, 343.
ar-Rašīd b.az-Zubayr, 279.
Reinaud M., 310.
Reiske J. J., 40, 201, 204-207, 330, 331, 333-4, 336-7, 340.
Remiro G., 308, 310.
Resti J., 11-13, 18.
Richter J., 339.
Rocchi D. A., 368.
Romey Ch., 327.
Rosen V., VIII, 59, 156, 266, 271, 296-7, 317, 319, 332, 359, 367.
Rossi Taibbi G., 96.
Runciman St., 7, 30, 32, 119, 126-7, 131-2, 164, 225, 228, 232, 234, 246, 251-254, 270, 273, 289, 298, 311, 312, 425, 429.

de Sacy S., 83, 328, 353-4.
Ṣadruddin, 276.
Saint-Martin J., 2, 104, 117, 119, 124, 233, 312.
Sakellarios, 58, 60.

Sakkelion I., 179-180, 194, 255, 288, 399.
Salzmann M., 6, 15, 256.
Samuel d'Ani, 318.
as-Saraḫsī, 131.
Sathas C., 35.
Sayous Ed., 129, 273, 312.
Šaxmatov A., 304.
Schaube A., 309.
Scheidweiler F., 29-30.
Schipa M., 19, 50, 68, 238.
Schlumberger G., 36, 171, 177, 351, 359, 367.
Schönebaum H., 129.
Seippel Th., 353.
Serge (archevêque), 25, 82.
Setton K. M., 158, 321.
von Šišič F., 7, 246.
Skabalanovič N., 171, 201, 205, 207, 339.
de Slane M. G., 146, 148, 150, 366.
Smirnov J., 297.
Soloviev S., 198, 303.
Soteriou G., 321.
Sourdel D., 257.
Steinschneider M., 256, 332.
Stern S. M., 366, 371, 373, 375-6, 420.
Storr C., 332.
Struck A., 161, 167, 169.
Suhrāb, 46, 349.
as-Sūlī, 417.
Szabo K., 128.
Szalay L., 128, 273, 312.

aṭ-Ṭa'ālibī, 277, 358.
aṭ-Ṭabarī, 129-130. Voir 2e partie.
Ṯābit b.Sinān, 278-279.
Tafel T. L., 11, 160, 166-7, 168, 174, 340.
Tafrali O., 167, 174.
at-Tanūḫī, 353. Voir 2e partie.
Taylor J. G., 31, 86.
Ter Ghevondian A., 428-429.
Ter Israël, 25.
Ter Mkrtčian, voir Karapet...
Ternovskij, 113.
Théodore Daphnopatès, 361, 425.
Théophile Ioannès, 159, 208-9.
Thomas Arcurni, 286.
Thopdschian H., 2, 104, 116, 118-9, 141, 219, 232.
at-Tibrīzī, 351.
Tixeront, 298.
Tomaschek W., 11, 27, 31, 35, 43-4, 83, 103, 122-3, 160, 161, 163, 165-6, 168, 206, 207, 282, 334, 339, 343-4,
Torr C., 201.
Tougard A., 179, 247, 248.
Tournebize Fr., 104, 116.
Tozer H. F., 167, 168.
Trautmann, 294.
Tret'jakov P. N., 303.
Trinchera F., 154.

al-'Ukbarī, 351.
Uspenskij Th., 39, 252, 261, 335-337.
Uspenskij Porphyre, 54, 322.

Vardan, 2, 270, 290, 318, 319.
Vari R., 91.
Vasiliev A. A., 2, 4, 7, 11, 14, 19, 21, 24, 34, 52, 54, 56, 59, 79, 132, 138, 157, 185, 197-8, 228, 230, 245, 303-4, 309, 324, 371, 374.
Vasmer R., 104.
Vasil'evskij V., 57, 48, 159, 160, 185, 196, 199, 208-9, 216, 292, 296-7, 322, 348.
Vella G., I.
Venelin J., 294.
Veselovskij A., 184, 273, 292.
Vie de Saint Barbaros, VII.
Vie de Basile le Jeune, 184, 273, 292, 293, 294.
Vie de Saint Cyrille, 197.
Vie de Saint Luc, 320-321.
Vie de Saint Nil, 256, 367, 378.
Vie de Saint Pierre d'Argos, 157-8, 245.
Vie de Saint Sabas, 167, 367, 374, 376, 378.
Vie de Saint Théodore de Thessalonique, 159, 167.
Vie de Sainte Théoctiste de Lesbos, 159, 208-209.
Vigo L., 147.
Vilinskij S. G., 184, 293.
Vita Euthymii, 182, 184, 186-7, 189.
Vita Sancti Pauli Junioris, 214, 296, 303, 322, 332, 341, 348.

Vita Sancti Demetriani, 199, 212, 213.
Vita Sancti Eliae Spelaeotae, 135, 147, 148, 247.
Vita di Sant' Elia il Giovane, 96 sq, 99, 135, 147, 148, 164, 166.
Vladimirskij-Budanov, 198.
Vogt A., 17, 71, 100, 114, 121, 330, 333.
Vonderheyden M., 25, 66, 137, 144, 150, 151.

Waddington, 180.
al-Wāḥidī. Voir Mutanabbī, 2e partie.
Walters P., 195.
Weil G., 84, 89, 122, 163, 217, 353.
Wenrich G. G., 107, 248, 255.
Wiet G., 81, 279, 314.
Wittek P., 343.
Wünsch J., 347.
Wüstenfeld F., 279, 314, 317.

Yaḥyā d'Antioche, 295-297, 367. Voir 2e partie.
Yāqūt, 82, 217, 231, 262, 269, 270, 290, 316, 353, 369.
Yorke V., 44, 230.

Zaky Mohamed Hassan, 81, 124.
de Zambaur E., 274.
Zayat H., 343.
Zerlentès P. G., 209.
Zlatarski V., 32, 127, 132, 161, 179, 225, 245, 246, 251, 255.
Zonaras, 5, 11 et *passim*.
Zuretti C. O., 72.

TOPONYMES

A

Abạra, 93, 34.
Abarnè 356.
Abdela, 46.
Abramites (monastère des), 39-40.
al-Abriğa, 309.
Abrīq, 33.
Abydos, 165-6, 339.
Acheloüs, 224, 228.
Aci, 147. Voir Liağ.
Adana, 85, 101, 140, 243, 355, 359, 360, 410.
Aḏarbayğān, 116, 118, 189, 221, 264. 305, 427-429.
Adata, voir Ḥadaṯ.
Adiaman, 230, 231.
Adriatique (Mer), 7, 10, 12, 14, 53, 64, 66, 333.
Aegates (Iles), 24.
Agrana, 36.
Agropolis, 152-153.
Aḫlāṭ, 286. Cf. Ḫilāṭ.
Anchialè, 103.
Albanie, 2, 116, 305.
Alep, 190, 221, 274, 305-6, 313, 316-7, 319, 341-2, 344-346, 348, 350-352, 355-6, 359, 361-2, 364-5.
Alexandrie, 191, 259, 281.
Alife, 67.
Altologo, 27.
Altzikè, (Dāt al-Ğawz), 266, 286.
Amalfi, 24, 67-8, 155-6, 236, 308, 309.
Amantéa, 18, 110, 111.
Amara, 34.
Ambracie, VII.
Amer, 46 (τὸ Ἄμερ).
Amid, 264, 277, 296, 341, 346-7, 350, 357, 362, 412, 416, 418.
Amorium, 124, 265, 266.
Ampelōn, 320.
Anatoliques (thème), 34, 85, 205-6, 336.
Anazarbe, 88, 91, 92. Cf. ʿAyn Zarba.
Ancevacikʿ, 427.
Ancyre (Ankara), 34, 266.
Andala, 88.
Andrasos, 81.
Andrinople, 127, 224, 245.
Andros, 177.
Anḥā, 357.
Ani, 104, 312.
Anṭāliya, 163, 164. Voir Attalia.
Antioche, 87, 140, 191, 218, 243, 281, 305, 313, 317-8, 350, 361, 379.
Antioche d'Isaurie, 334.
Anzitène, 270, 282, 288, 290, 346, 349, 356, 379.
Apollonia, 53, 321.
Apulie, 15, 67, 98, 154-5, 225, 227, 237, 255.
ʿAqabat as-Sirr, 344.
Arabissos, 62, 89, 100, 217, 342, 346. Cf. ʿArbasūs.
ʿArab Ušagh, 45.
ʿArandas, 358.
Araxe (fleuve), 284.
ʿArbasūs, 306.
Archipel, 161, 292.
Arġana Ṣū, 347.
Argaouth, 47, 81.
Argée (Mont), 88.
Arğīš (Ardzès), 266, 285, 286.
Arguwan, 34, 47.
Arméniaques (thème), 36, 289.
Arménie, VI, 1-3, 104-105, 113, 116, 118, 189, 216, 221, 225, 232-234, 250, 261 sq, 266, 271, 277-8, 284-289, 312, 314, 379, 427-429.
ʿArqa, 349.
ʿArqanīn (Ergani), 347, 350.

Arsamosate, voir Šimšāt.
Arsanas (Arsanias), 46, 356, 357.
Aršwān, 357.
Artopoleion, 41.
Arzan (Arzen), 103, 264, 284, 285, 288, 296, 362.
Ascania (île), 340.
Asie Mineure, 2, 64, 95, 110, 128, 132, 166, 184, 202, 207, 238, 322, 339.
Aškūniyya (Arškeni), 356-357.
Asmosate (thème), 270.
Aspona, 34.
Athènes, 161, 321.
Athos, 53, 54, 321-322.
Attaleia, Attalia (Anṭāliya), 163-4, 180-1, 199, 202, 204, 206, 335.
Attique, 161, 225, 273, 320, 321.
Augsbourg, 312.
Augusteon, 41.
ʿAwāṣim, 317, 365.
Ayasoluk, 27.
ʿAyn Zarba, 140. Cf. Anazarbe.
Azīzīye, 342.

B

Bāb al-Ǧihād (Tarse), 122.
Bāb Qalamiyya (Tarse), 137.
Bāb aš-Šammāsiyya (Bagdad), 193, 240.
Bagaran, 104.
Bagdad, 120, 140-1, 186-8, 190, 192-3, 195, 210, 212, 214, 222, 238 sq, 256, 259, 264-5, 268, 278-9, 281, 290, 304, 416, 418.
Bagras, 305.
Baḥrayn, 120.
Balkans, 252, 253.
Barḍaʿa, 116, 221, 305.
Bari, 14-20, 50, 64, 67-9, 111, 113, 154, 367.
Barqaʿīd, 274.
al-Barzamān, 358.
Barzūyah (Borzō), 317-318.
Baṣra, 304.
Bathyrryax, 36-37.
Batman Şū, 288.
Baṭn Hinzīt (Hanzīt), 349.
Baṭn al-Lūqān (Lykos), 343.
Bavière, 130.
Bénévent, 14, 15, 20, 21, 24, 50, 56-7, 67-69, 112, 152-154, 235, 237, 247-— 8, 369.
Béotie, 225.
Bertiz Čay, 92.
Bingöl Dagh, 284.
Bithynie, 292-3, 302.
Bitlis (Badlis), 264, 288.
Blachernes, 245.
Bajano, 153.
Bolbon, 177.
Bosphore, 292.
Boutoba, 11.
Brazza, 53.
Brescia, 51.
Brindisi, 111,
Bruzzano, 255, 369.
Bucellaires (thème), 34, 312.
Budanḏūn, voir Podandos.
Budrun Qalé, 295.
Buḥayrat Sumnīn, 350. Cf. Gölgük.
Buḥayrat Šimšāṭ, 350. Cf. Gölgük.
Bulanyk, 285.
Bulgarie, 6-7, 113, 138, 216, 294.
Bulgarophygon, VI, 127, 130, 138.
Būqā, 319.
Burġūṭ, 124, 305.
Busento (rivière), 149.
Byzance, 4 et *passim*.

C

Cadix, 252.
Calabre, 18, 20, 110-1, 127, 134-5, 143-4, 148, 153, 155, 225-8, 237, 247, 250-1, 255-6, 307-311, 333, 366-371, 372-4, 377-8, 420.
Čalta Čay, 42. Voir Nahr Abrīq.
Caltavuturo, 106-107.
Campanie, 14, 69, 112, 154.
Canosa, 15, 67.
Capoue, 14, 50, 67-8, 153-5, 237, 247, 249.
Cappadoce (thème), 34, 83, 110, 132.
Cassano, 367.
Castel di Mola, 146.

Castellum Luculli, 149.
Castrogiovanni, 96.
Castroreale, 107.
Catane, 71, 107-8, 143, 147, 250.
Cattaro, 11.
Céphalonie, 55, 96, 335.
Čermik, 350, 356.
Césarée de Cappadoce, 42, 88, 342.
Chalcé, 39.
Chalcédoine, 166.
Chalcis d'Eubée, 56.
Chaldia (thème), 45-6, 87, 117, 263, 284, 289, 311.
Chanzit, (voir Anzitène), 356.
Charpezikion, (Kharpezikion), 336, 338.
Charsiane (thème), 36-7, 110, 121.
Charsianon Kastron, 122. Voir Ḥaršana.
τὸ Χαχόν, 46.
Chersonèse de Thrace, 54.
Chios, 214, 339.
Chliat, 286. Cf. Aḫlāṭ et Ḫilāṭ.
Christiana, 340.
Chrysopolis, 292.
Chrysobullon, 103.
Chrysotriclinium, 331.
Chypre, 55, 57-65, 66, 73, 79, 113, 178, 183, 199, 208, 211, 212, 379, 400, 404, 406-409.
Chytri, 212.
Ciculi, 236.
Cilicie, 79, 80, 85, 87, 100, 122-3, 134, 139, 140, 190, 205, 207, 211, 218.
Činar Göl, 145.
Čirmikli, 44.
Coloneia (thème et ville), 316. Cf. Koloneia.
Comacchio, 67.
Constantin (Colline de), 37.
Constantinople, 3, 13, 66, 68, 91, 109, 127-130, 135, 137, 142, 144, 148, 153-4, 163, 164, 166-7, 189, 190, 195-6, 197, 200, 219, 222, 229, 233, 236-7, 245-6, 251, 273, 302, 306, 323-4, 410.
Coracesium, 206.
Cordoue, 323-326, 330-332.
Corfou, 207.
Corinthe, 18, 54.
Cos (île), 166.
Cosenza, 148-150, 309.
Cossira (Pantellaria), 24.
Crati (rivière), 367.
Crémone, 323.
Crète, 52 sq, 62, 157-8, 160, 177-8, 200 sq, 206, 209-211, 214, 222, 320-322, 331, 334, 336-9, 340-1, 348, 365, 377, 400, 403, 410.
Crimée, 6.
Croatie, 132.
Cyclades, 177.
Cydnus, 86.

D

Dabīl, 262. Voir Dwin.
Dādim, 282, 357.
Dalmatie, 8, 11, 12, 53, 55, 113, 132, 333.
Damas, 279, 305, 313, 315-317, 412, 414, 415.
Damiette, 259.
Danube, 126-7, 252, 303.
Dārā, 290, 296.
Daranda (Derende), 35. Voir Taranta.
Darb al-Ǧawzāt, 344.
Darb al-Ḫayyāṭīn, 357.
Darb al-Kankarūn, 344.
Darb al-Mawzār, 349.
Darb al-Qulla 349.
Darb ar-Rāhib, 124, 305.
Darb as-Salāma, 138-139.
Dardanelles, 224.
Dašt al-Warak, 385.
Dazimon (Dazmana), 36.
Demetrias, 160-162, 219.
Demona, 143, 147. 151-2, 225.
Derende, 35. Cf. Daranda, Taranta.
Deve Boynu, 356.
Dia (île), 178, 209, 340.
Diadromoi (île), 177.
Divrigi. voir Tefrikè.
Diyār Bekr, 275-278, 288, 296, 341, 356, 362, 364.
Diyār Moḍar, 264-5, 275-277, 347.

Diyār Rabī'a, 86, 90, 267, 274-5.
Doganěehir, 44.
Dorylée, 91.
Doubrovnik, voir Raguse, 12-15.
Dniester, 126.
Dulūk, 348, 350.
Durazzo, 20, 167.
Dwin (Dvin), 116, 232, 250, 262-3.
Dyrrachium, 127, 191, 224, 333, 337.

D

Dāt al-Ğawz (Adelğivaz, Altzikè), 285, 286.
Dū'l-Kilā', 217.

E

Édesse, 221, 296-7, 297-301, 379.
Égée (Mer), 57, 64, 158, 160, 166, 168, 184, 219, 249, 320.
Égée (Mer), thème, 201, 202, 204, 333-335, 337.
Égil, 283.
Égine, 159, 321.
Église des Blachernes, 302 ; — de Saint Jean le Précurseur, 39 ; — de Saint Jean le Théologien, 27 (cf. Hagios Theologos) ; — de Saint Lazare, 146 ; — de Saint Michel, 150 ; — de Saint Mokkos, 186 ; — des Saints Apôtres, 195 ; — de la Vierge du Phare, 302.
Egnatia (Via), 167.
Égypte, 10, 81, 120, 140, 211, 221-2, 238, 259-260, 278-9, 280, 304-5, 317, 334, 399, 410, 411, 416.
Embolon (cap), 166, 172, 177.
Emet (Amid), 412, 419.
Emir-köi, 34.
Endelechonè (Andala), 88.
Enna, 96.
Éphèse, 27-28.
Épire, VII.
Eremosykeia, 88.
Ergani, voir 'Arqanīn.
Erisso (Erissos), 53, 321.
Erkenek, 349.
Ermenek Ṣū, 123.
Erzerūm, voir Qālīqalā, Theodosioupolis.
Espagne, 10, 222, 291, 310, 313, 322, 324, 328-9, 333, 373.
Etna (mont), 107.
Eubée, 56, 177, 205.
Eudoxias, 34.
Euphrate, 44-6, 302, 304, 313, 336, 347, 349, 350, 364, 416.
Euripe (Chalcis), 205.

F

al-Faġūniyya, 283.
Falakron (Fraktin ?), 88.
Fanaraki, 38.
Faranğa, 347.
Fergāna, 279.
Fīzīdiyya, 82.
Fondi, 153.
Forum Arcadii, — Bovis, — Tauri, — Amastrianum, 40-41.
France, 9, 291, 310.
Fraxinet, 235, 291, 310, 333, 377.
Fündüqly, 83.
Furni, 340.

G

Galatie, 34.
Gargano (mont), 16, 369.
Garigliano, 152-156, 225, 234, 236-238.
Géorgie, 2, 3, 116, 284.
Gerace, 366-369.
Germanikeia (Mar'aš), 38, 44-5, 89.
Germanikopolis, 81, 123.
Geron, 89.
Girgenti, 310, 311, 365.
Gölgük (lac), 350, 356.
Grado, 67.
Grèce, 56, 96, 100, 157, 333.
Grimaud, 310.
Gülek Boghaz, 83.

Ğ

Ğabal Ğawšan, 352.
al-Ğa'farī, 263.

al-Ğawzāt, 83, 86.
al-Ğayḥān (fleuve, Pyrame), 92-3, 205, 217, 295, 306, 342, 350.
al-Ğazīra, 86, 120, 133, 234, 271, 275, 277, 304-5, 313, 346, 416, 428.
al-Ğibāl, 189, 234.

Ġ

al-Ġīrān, 308-309.

H

Hafğiğ, 284.
Hagios Theologos, 27.
Halicarnasse, 166.
Halys, 34, 343, 344.
Hanzīt, Hinzīt, 290.
al-Hark, 260, 285-7.
Haymana, 34.
Hellade (thème), 160, 202, 205, 320, 337, 429.
Hellespont, 53, 157, 165-6.
Hémus, 252.
Héraclée, 245, 339 (de la Mer de Marmara).
Héraclée (Herakleia-Kybistra), 87, 94, 217.
Héraclée (Heraclea Pontica), 294.
Hexakionion, 40.
Hierax, 73.
Hieria, 38-39.
Hiéron, 293.
Hūrī, 357.
Hypsélé, 121-122. Cf. Ipsala.

Ḥ

Ḥadaṯ, (Adata), 89-90, 92, 99, 100, 113, 163, 318, 344-5, 352-3, 355-6, 361, 379.
Ḥamūs, 295.
Ḥarrān, 300, 346, 348, 416.
Ḥasan Baṭrīq, 34.
Ḥasīn, 82.
Ḥasrān, 350.
Ḥimṣ (Homs), 313.
Ḥ'ṣn al-Ḥamma, 356.
Ḥiṣn Manṣūr, 44, 230.
Ḥiṣn al-Minšar, 349.
Ḥiṣn ar-Rān, 350, 356.
Ḥeṣnā de-Ḥasram, 350.
Ḥiṣn Salām, 283.
Ḥiṣn Sulaymān, 288.
Ḥiṣn at-Tell, 282.
Ḥiṣn al-ʿUyūn, 342.
Ḥiṣn Ziyād (Ḫarpūt), 270, 282, 290, 315, 356-7.
Ḥusnayn, 82. Cf. Ḥasīn.

Ḫ

al-Ḫālidāt, 360.
al-Ḫālidiyyāt, 359.
Ḫarpūt, voir Ḥiṣn Ziyād.
Ḫaršana, 36, 83-4, 343, 346, 359.
Ḫilāṭ (Aḫlāṭ, Chliat), 264, 266, 285.
Ḫurāsān, 288.

I

Icaria, 340.
Ἱέραξ, 73.
Ἱερόν, 292.
Ifrīqiya, 136, 150, 226.
Ilghin, 124.
Illyrie, 111.
Illyrique (Golfe), 166.
Imbros (île), 166.
Ionienne (Mer), 57, 96.
Ios (île), 209, 340.
Ipsala, 122.
Iqlībiya, 373.
ʿIrāq, 304.
Isernia, 153.
Ister, 252.
Italie, 10 sq, 12, 14, 18, 50 sq, 66 sq, 100, 109-113, 115, 127, 134, 154-6, 218, 222, 247, 291, 307-311, 313, 365 sq, 378.

J

Jérusalem, 191, 218, 379, 413.

K

Kabala, 186-187, 189.
Kāf, 350.

Kafartūṯā, 290.
Kairouan, 135, 150, 207, 308, 365, 375.
Kais, 88.
Kaisom (Kaysūm), 88, 91.
Kalamion, 320.
Kallipolis, 89, 92, 93.
Kalypa, 215.
Kara Burun, 156.
Kardia, 54.
Karkar, 350.
Karmalas (Zamanti Ṣū), 88, 89, 91, 92, 94.
Karpathos (île), 334.
Kars, 118.
Karydion, 83, 86, 139.
Kasachia, 363.
Kasama, 88.
Κάσιν, 82.
Kastabala, 82.
Kastro, 321.
Katabatala, 81, 82.
Katasama, 88.
Katasyrta, 224.
Kawkab, 57, 83, 122.
Kaysūm, 141, 142, 364. Cf. Kaisom.
Kelibia (Clypea), 373. Cf. Iqlibiya.
Kelkid Irmak, 343.
Keltzène, 357.
Kenkhrées, 54.
Keramision, 43, 44.
Kharpezikion (thème), 336, 338.
Kibyrrhéotes (thème), 166, 199, 201-206, 210, 335, 337, 360.
Kiev, 6, 303.
Kizil Irmak, 343.
Klarentza, 55.
Kokusos (Göksun), 89, 92.
Koloneia (Coloneia), 45-46, 87, 90, 117, 289, 290, 316.
Kommata (turme de Galatie), 34.
Konya, 137, 187.
Koptos, 33.
Koré, 266, 285, 286-7.
Kotiéa, 110.
Koubbé, 212.
Κουρτικίου (*τὸ*), 46.
Κουταικίου (*τὸ*), 47.
Kūfa, 417.
Kurr (Kūra), fleuve, 305.

L

La Garde-Freinet, voir Fraxinet.
Lalassis, 123.
Lamos (Lāmis), 125, 182, 193-4, 243, 254, 281.
Lampsaque, 165.
Laodicée, 199, 205, 211, 212.
Laranda, 81.
Lechfeld, 312.
Lemnos, 161-162, 249.
Lesbos, 209, 214.
Liağ, voir Liyāğ.
Liban, 202.
Limnogalaktos, 206.
Lipari (Iles), 24.
Liris (Garigliano), 152.
Livadia, 322.
Liyāğ (Aci), 147.
Lokana, 35, 46, 48.
Loulon, voir Lu'lu'a.
Lu'lu'a, 79-81, 83, 85.
Lycaonie, 81.
Lycie, 123.
Lykandos, (Likandos), 217, 256, 353.
Lykos (fleuve), 343. Cf. Baṭn al-Luqān.

M

Macédoine, 98, 128, 164, 203 ; thème, 336, 359, 371.
Madīnat az-Zahrā', 332.
Magnaure, 193, 330.
al-Mahdiyya, 250, 256, 373.
Makri Köi, 38.
Malakopeia (Melegob), 82.
Malaṭya (Mélitène), 26-7, 42, 45-48, 88, 91, 92, 100, 113, 123, 210, 221, 230, 238, 241, 258-9, 264, 266-270, 273-4, 277, 346-7, 349, 379.
Malawriya, 124, 305.
Malée (Cap), 54.
Malte, 25, 78.
Manazgerd, 284. Cf. Mantzikert.
Manbiğ, 317.
al-Manṣūriyya, 370, 371, 373, 375, 377.

Mantzikert, 266, 285-287. Cf. Manazgerd.
Mar'aš, 89, 90, 92-3, 99, 100, 113, 141, 181, 186, 231, 305, 318, 342, 344, 347, 350, 352, 358, 379.
Marmara (Mer de), 165, 245.
Maroc, 222.
Masara, 349.
al-Maskanīn, 82, 121, 122, 124.
al-Maṣṣīṣa (Miṣṣīṣa), 140, 181, 355.
al-Maṭāmīr, 82.
Matera, 14.
Maurianon, 85-86, 139.
Mayyāfāriqīn, 103, 264, 284, 296, 319, 341, 347, 360, 362.
Mazara, 151, 374.
Méditerranée, 53, 57, 62, 116, 199, 219, 244.
Mekke (la), 144.
Mélitène, voir Malaṭya.
Melouos (Milos), 81.
Mésopotamie, 117-8, 221, 231, 238, 263, 271-3, 276-8, 290, 295-6, 305, 314, 347, 362, 429.
Mésopotamie (thème), 270, 356.
Messine, 102, 134, 142-144, 147-8, 366-7, 373.
Méthone, 54, 96, 97.
Midaion, 90, 91.
Miko (Mikūš), 147.
Milazzo, 99, 134.
Milliaire, 41.
Misène (Cap), 149.
Mistheia, 85, 139.
Mitatorion, 41.
Monastère des Abramites, 39 ; — de Saint Mercure, 368 ; — de Saint Michel (au mont Gargano), 16, 369 ; — de la Vierge d'Eusèbe, 302 ; — de Saint Vincent du Vulturne, 14, 153 ; — de Saint Romain, 338 ; — du Studion, 195.
Monembasia, 73, 77.
Mont Cassin, 14, 153.
Mont Sergius, 12.
Moravie, 9.
Mossoul, 86, 221, 249, 267-8, 271, 274, 274, 304, 346, 364, 416, 427.
Mourinix, 46.
al-Muqaddamiyya, 283.
al-Muṣallā (à Adana), 85, 86.
Mūš, 285, 288.
Mušalem Qalesi, 36, 83, 102.
Mylae, 134.
Mytilène, 53, 214, 339.

N

Nahr Abrīq (Čalta Čay), 42. Cf. Abrīq.
Nahr Ğarğāriyya (Quru Čay), 36, 42.
Nahr Ġauṭ, 36.
Nahr Ḥūrīṭ (Āq Ṣū), 345.
Nahr Qarāqis (Sulṭān Ṣū), 43-44.
Nahr Qubāqib (Toḫma Ṣū), 42, 44, 349.
Nahr ar-Rayḥān (Rağān ?), 137-138.
Nahr Sanğa, 349.
Naples, 19, 50, 67, 69, 98, 112, 149, 152-4, 237, 308-9, 371-2.
Nardo, 144.
Narentan, 20.
Narni, 236.
Naupacte, 164.
Nauplie, 158.
Naxos, 158, 177, 209, 340.
Néa (la Nouvelle Église, à Constantinople), 73.
Nicée, 27.
Nicomédie, 27, 293.
Nicopolis, 205, 335.
Nigdé, 82.
Nil, 259.
Nisibe, 86, 271, 284, 296, 347, 416.

O

Onopniktès (Karmalas), 92.
Opsikion (thème), 85, 312, 336, 338.
Optimates (thème), 302.
Oria, 15, 154, 255, 256.
Oronte, 317.
Otranto, 51, 63, 308-9, 366-7, 371, 377.

P

Padasia, 89, 92-3.
Palerme, 17, 21-24, 78, 96-98, 105-

107, 134, 136-7, 142, 143-145, 151, 227, 256, 366, 374.
Palestine, 316, 361.
Pallena (presqu'île), 177.
Pałunik, 283.
Paphlagonie, 340.
Paphos, 58, 178.
Paradeisos (rivière), 45, 92.
Paramokastellon, 88.
Parion, 165.
Paros, 159, 209.
Partav, voir Barḍa'a.
Patmos, 159, 177.
Patras, 54.
Pechina, 325.
Péloponnèse, 54-55, 62, 97, 157, 320, 337.
Péloponnèse (thème), 205, 335.
Peloritani Monts), 107.
Perkri, 266, 285-287.
Petracucca, 369.
Petrion, 38.
Peukia, 339.
Phalakron, 88. Cf. Falakron.
Phase, Phasiane, 117, 262.
Phocide, 225, 320.
Phygela, 206.
Pisidie, 83, 124.
Platanion, 201, 204-5.
Podandos, 82, 84, 101, 282. (Cf. Budanḍūn).
Porte d'Or, 39, 245, 302.
Preslav, 127.
Priné, 201, 204.
Proconnèse, 53, 334, 339.
Psilokastellon, 88.
Pyles Ciliciennes, 79, 83, 87, 138-9, 306, 318, 342.
Pyles Syriennes, 305.
Pylos, 54.

Q

Qādisiyya, 417.
Qalamiyya, 102, 103. Cf. Bāb Qalamiyya.
Qal'at al-Ḥasab, 308.
Qālīqalā, 249, 284, 319, 379. Cf. Theodosioupolis.
Qilliz, 290.
Qinnasrīn, 221.
Qonya, 188. Cf. Konya.
Quarnero, 11.
Qubāqib, voir Nahr Qubāqib.
al-Qubba, 199, 212.
Qulb, 286, 288.
Qurra, 83, 103, 130, 132, 133.
Quru Čay, 42. Voir Nahr Ğarğāriyya.
Qūrus, 190, 365.

R

Ra'bān, 91, 347, 355, 363-4.
Raguse, 11-15, 17.
Rachat (Ῥαχάτ), 47.
Rametta, 71, 107-8.
Ramla, 242.
Randazzo, 23.
Raqqa, 141, 264, 304, 313.
Raqqāda, 150, 207.
Ra's al-'Ayn, 290, 300.
Rašid (Rosette), 259.
Ravenne, 67.
Reggio (Regium), 26, 98, 134, 142, 144, 148, 228, 229, 244, 247, 250, 366, 369, 374, 377.
Rhapsakion, 45.
Rhodes, 334.
Riba (Rhibas), fleuve, 292.
Robam, 88.
τὸ Ῥοχάν (Édesse, ar-Ruḥā), 300.
Romanupolis, 356.
Rome, 69, 112, 155, 174.
Rōsa, 11.

S

Sabine, 155.
Sābūr 347.
Saint Romain, voir Monastère de —.
Saint Tropez, 310.
Saint Vincent du Vulturne, voir Monastère de —.
Sainte Agathe, 250.
Sainte Sophie, 41, 47, 77, 178, 193, 195, 302.
Salām, 284. Cf. Ḥisn Salām.

Salandū, 57, 122, 134, 190.
Salerne, 14, 50, 67-8, 152-3, 154, 156, 237, 308, 309.
Salonique, 54, 96, 126. Voir Thessalonique.
Samandū, 346, 359. Cf. Tzamandos.
Samarra, 26.
Samī'iyya, 271.
Samos, 159, 214, 339.
Samos (thème), 201, 202, 203, 204, 335, 337, 340.
Samosate (Sumaysāṭ), 44-5, 47-49, 113, 141, 230, 231, 260, 265-6, 268, 270, 274, 277, 300, 350, 363-4, 379.
Samothrace, 166.
Sanabūs, 342.
Sanga, 349.
Sangarios, 34, 302.
San Martino, 50.
Santa Severina, 110-111, 153.
Santorino, (Théra), 177, 209.
Ṣarīḫa, 343, 359.
Saronique (Golfe), 54.
Saros, fleuve (Sayḥān), 89, 100.
Sarūǧ (*τὸ Σαρότζι*), 300, 347.
Sasim, 82.
Sasun, 286, 288.
Sātīdamā, 103.
Saxe, 324-325.
Sayḥān (Saros), 205.
Scalleta (Cap), 147.
Scutari, voir Chrysopolis.
Sebasteia, (Sivas), 201, 204.
Selçuk, 27.
Selembria, 245.
Séleucie, 82 ; — (thème), 103.
Sélinonte, 122. Cf. Salandū.
Sepino, 152-3, 155.
Sept Tours (Château des), 38.
Sgora, 293.
Siboron, 35, 36.
Sicile, 10, 17, 21-26, 64-5, 70 sq, 105-108, 110, 115, 134 sq, 144 sq, 150-152, 154, 157, 175, 218, 222, 225-227, 234, 247, 255-6, 307-311, 312, 324, 365 sq, 420.
Sigma, 40.
Sindiya, 103.
Sirica, 100.
Sīs, 92.
Sīwās (Sivas), Sebasteia, 31, 37, 42, 83, 121.
Sousse, 145.
Spalato, 53.
Spartivento, 369.
Spathi, 33.
τὸ Στεφάνου, 47.
Stepino, 131.
Στῆλαι, cap (Stilo), 98, 109.
τὰ Στόμια, 205.
Strobilos, 166, 229.
Strymon (thème), 171-2, 176-7.
Studion (monastère), 195.
Sumnīn, 349-350. Voir Gölgük.
Sumaysāṭ, voir Samosate.
Symposium, 342.
Syracuse, 9, 21-26, 52, 64-66, 70-79, 82, 93, 95, 108, 113, 115, 146.
Syrie, 66, 81, 118, 120, 141, 157, 160, 170, 175, 178, 196, 199, 200, 204-5, 208, 210, 211, 221, 259, 273, 278, 295, 304-5, 350, 379, 410, 411, 415, 416.

S

aṣ-Ṣafṣāf, 306, 342, 347.
Ṣāriḫa, 343, 359.

Š

Šimšāṭ, 46, 231, 260, 264-5, 270, 283. Voir Arsamosate.

T

Talese, 67.
Taormine, 22, 26, 70, 95, 105, 107-8, 135, 137, 142, 145-148, 162, 226.
Taranta (Derende), 35, 45, 48.
Tarente, 10, 15, 20, 50, 67, 109, 255-6, 307-8, 309.
Taron, 277, 285, 288, 359-360, 427.
Tarse, 79-81, 84, 87, 101-2, 121-123, 125, 130, 133-4, 137, 140, 160, 161, 175-6, 178, 181-2, 187-8, 190, 192-

3, 205, 210, 216, 221, 231, 238, 249, 253-4, 259, 260, 263, 265, 295, 305, 314-5, 318, 330, 342, 344, 355, 359, 360, 379, 414.
Tatta (lac), 34.
Taurus, 202, 265.
Téfrikè, 26 sq, 31, 33 sq, 38, 48-9, 81.
Tekir Ṣū, 93.
Tekrīt, 239.
Tell Arsanas, 283.
Tell Basma, 86.
Tell Paṭrīq (Baṭrīq, Biṭrīq), 356.
ar-Tell (Tīl ?), 240.
Tenedos, 339.
Teriolo, 309.
Termini, 374.
Thasos, 166, 174.
Theodosioupolis (Qālīqalā, Erzerūm), 117, 118, 284.
Theoupolis, 194.
Thera, 209, 340. Voir Santorino.
Therasia, 340.
Thessalie, 160, 225.
Thessalonique, 54, 96, 127, 155, 157, 159, 160, 162-180, 182, 191, 193-4, 219, 224, 249.
Thessalonique (thème), 205.
Thrace, 98, 128-130, 202-3, 273, 294, 312.
Thrace (thème), 201, 206, 335, 371.
Thracésiens (thème), 27, 138-9, 312, 336-8.
τὸ Τιβίον, voir Dwin.
Tibre, 68-9, 155.
Tibur, 69.
Tigre, 239 sq.
Tiracia, 22.
Tīzanābāḏ, 417.
Tmutorakan, 6.
Toḫma Ṣū, 35, 42, 44, 349 ; voir Nahr Qubāqib.
Tokat, 83, 121.
Toscane, 155.
Trajetto, 152.
Trani, 255-6.
Trapani, 145.
Trieste, 67.
Tripoli, 58, 178, 205, 211, 221, 317.
Tropea, 110-111.
Trukhal, 36.
Tyane, 79.
Tyr, 315.
Tyriaeon, 124.
Tyrrhénienne (Mer), 134.
Tzamandos, 217, 258, 342-3, 353. Cf. Samandū.
Tzermatzou (Sermantzou), 266, 286.

Ṭ

Ṭabaristān, 428.
Ṭabūs, 357.
Ṭayṭawāna, 285.

T̲

aṯ-T̲ugūr, 205. Cf. *τὰ Στόμια*.

U

al-Uḥaydib, 353.
Usfuwān, 356.

V

Valdemone, 226.
Van (lac de), 117, 264, 266, 285-6, 288, 429.
Vartenik', 290.
Vaspurakan, 285-6, 427, 429.
Venise, 8, 10, 15, 67, 113, 323, 325, 330.
Venosa, 14-15.
Vicari, 106.
Volga, 253.
Vulturne, 67.

W

Walandar, 272.
Wartanīs, 290.
Wāsiṭ, 304.

X-Y-Z

Xérolophos, 40.
Xylophagos (cap), 209.
al-Yamānī, 362.
Yenikhān, 36.

Yešil Irmak, 36.
Zacynthe, 55, 95.
Zamanti Şū, 217.
Zapetra, 113. Voir Zibaṭra.
Zarnūq (rivière), 43-45.
Zawazān, 427.
Zephyrion, 102.
Ziata Castellum, 283.
Zibaṭra (Sozopetra, Zapetra), 44-5, 48, 349.
Zogoloènos, 37.
Zontarion, 177.

TERMES DIVERS

āl-..., clan de..., famille de..., 271.
ἀναδενδραδίον, 330.
ἀπομονεύς, 40. Cf. Vogt, *Commentaire au Livre des Cérémonies*, II, 57, 75.
ἄρχων τῶν ἀρχόντων, 288-9.
ʿAwāṣim, 317.
curatorie, 269.
droujina, 303.
fatwā, 299.
fidya, 62.
ǧizya, 420.
ḫarāǧ, 420.
ḥarrāqa, 21. Cf. Amari, *Storia...*, 2e éd., I, 345-6.
hudna, 369.
κοιτών, 337.
κόμης τῆς κόρτης, 336-337.
komma, 34.
mandīl, 296.
maṣlaḥa, 299.
maṭāmīr, 82.
minbar, 264.
mizrāq, 262.
muḥallil, 413.
mukaššif, 415.
muṣallā, 85-6.
nipsistiaire, 333.
nomisme, 203.
ostiaire, 333.
προχρέον, 337.
qalansuwa, 242.
rubāʿī, 309.
sariyya, 359.
ṭaǧiyat ar-Rūm, 420.
topotérète, 335.
τραχηλισμός, 359.
zarrāqūn, 262.
zirwār, 344.

TABLE DES MATIÈRES

RELATIONS POLITIQUES DE BYZANCE ET DES ARABES À L'ÉPOQUE DE LA DYNASTIE MACÉDONIENNE DE 867 À 959.

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR v

PRÉFACE vii

CHAPITRE I. L'empereur Basile I le Macédonien (867-886) 1-114

Vue générale 1-10

1. Les rapports de Basile avec la Dalmatie et l'Italie de 867 à 871 10-21
2. Basile et la Sicile de 867 à 871 21-26
3. L'ambassade de Pierre de Sicile à Téfrikè . . 26-32
4. La guerre de Basile avec les Pauliciens . . 32-42
5. A) Les opérations militaires en Orient en 873. 43-47

   B) Quelques remarques sur les sources grecques relatives aux événements de 871 à 873 . . 47-49
6. Les événements d'Italie et de Sicile de 871 à 873. 50-52
7. Byzance et les Arabes de Crète 52-65
8. La période de calme de 874 à 877 . . . 65-70
9. Le siège et la prise de Syracuse et leurs rapports avec les affaires d'Orient (877-878) . . . 70-79
10. Les affaires d'Orient de 877 à 880 . . . 79-95
11. Les affaires d'Occident en 879-880 . . . 95-99
12. Les affaires d'Orient de 882 à 886 . . . 99-105
13. La Sicile de 881 à 886 105-109
14. L'Italie du Sud de 880 à 886 109-112

Conclusion 112-114

CHAPITRE II. Les empereurs Léon VI le Sage et Alexandre, 886-912/3 115-219
Vue générale 115-120
1. Les relations avec les Musulmans de 886 à 900. 120-137
2. Les affaires d'Orient en 900-901 . . . 137-142
3. La perte de la Sicile pour les Grecs (900-912). 142-152
4. L'Italie et l'Empire byzantin à l'époque de Léon VI 152-157
5. Les succès maritimes des Musulmans en 902-904. 157-181
6. La trahison d'Andronic et l'échange des prisonniers (905-908) 181-196
7. L'expédition navale d'Himérios . . . 196-216
8. L'empereur Alexandre (912-913) . . . 216-217
Conclusion 218-219

CHAPITRE III. L'empereur Constantin VII Porphyrogénète (913-959) 221-380
Vue générale 221-223
1. La minorité de Constantin (913-919) . . 223-244
Romain Lécapène (920-944) 245
2. Byzance et les Arabes dans la période de la guerre bulgare (920-927) 245-261
3. La lutte pour l'Arménie et l'activité de Jean Corcuas en Orient (927-934) 261-273
4. Byzance et les Ḥamdānides à l'époque de Romain Lécapène (936-945) 273-306
5. L'Italie et les Arabes d'Afrique du Nord (926-945). 307-311
Constantin Porphyrogénète seul empereur (945-959) 311-380
6. Les Grecs et Sayf ad-dawla de 945 à 950 . . 311-320
7. Les Arabes de Crète et l'expédition de Crète de 949 320-341
(Les relations de Byzance avec les Arabes d'Espagne) 323-331
8. Les opérations militaires en Orient de 950 à 959. 341-365

9. L'Italie du Sud, la Sicile et les Arabes d'Afrique du Nord (945-959) 365-378
Conclusion générale 378-380

Chronologie des relations entre Byzance et les Arabes de 867 à 959 381-398

APPENDICES 399-430
1. Deux lettres de Nicolas Mystique . . . 399-411
Première lettre, à l'Émir de Crète . . 400-403
Seconde lettre, au Calife de Bagdad . . 403-409
Observations sur ces deux lettres . . . 409-411
2. La lettre d'Aréthas de Césarée à « l'Émir de Damas » 411-420
3. L'entretien du Calife fātimide al-Muʿizz avec un Ambassadeur byzantin 420-425
4. Une lettre de Romain Lécapène à « l'Émir d'Égypte » 425-430

ADDITIONS ET CORRECTIONS 431-433

ADDITIONS ET CORRECTIONS À LA DEUXIÈME PARTIE . 433-434

LISTE DES ABRÉVIATIONS 435

INDICES 437-468
Noms de personnes 439-449
Table des auteurs 450-456
Toponymes 457-467
Termes divers 468

TABLE DES MATIÈRES 469-471